



YDUNÉA

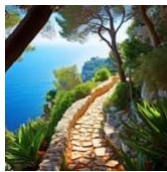


Tome 1

Joy et les planètes bleues

(la cité idéale, première partie)

~



Bing.com / create, prompt: Nietzsche trail, Eze village, French riviera, high resolution.

The utopian fiction **Joy et les planètes bleues** was written in Nice, France, in 2017. First edition: legal deposit at the BnF in 2018, isbn 978-2-9565356-0-7.

Illustration page précédente, Bing.com / create, prompt: a charming redhead very young woman with freckles and futuristic clothes between blue planets, Bright eye makeup look, ethereal style, wide view, galactic background.



blanc de la lumière
mauve du mystère
bleu de la planète bleue,
de la sagesse et de l'harmonie
vert de la fille de jade
jaune du soleil d'Aton
orange_rouge de l'Apocalypse
noir du néant

~

Bing.com / create, prompt: Rorschach tests, rainbow colors, futuristic.

PROLOGUE

canicule

Frontière nord-Cameroun Nigéria, juin 1973 AD (anno domini, nombre d'années depuis la date de naissance de Jésus Christ, calendrier occidental), village de Kabado, je suis Théo.

Nous nous sommes garés à quelque distance en bord de piste juste avant le grand manguier qui marque l'entrée du village. A son pied se tient un homme d'apparence très âgée. Le père missionnaire qui m'accompagne a tenu à me le présenter. Il va assurer la traduction. L'ancien est assis ; le feuillage filtre le soleil brûlant mais la chaleur est écrasante, il n'y a pas un souffle d'air. Le temps s'écoule si lentement que la vie semble comme suspendue ; le regard perdu, le vieux semble attendre. C'est tout juste s'il a prêté attention à notre venue, mais, maintenant que nous sommes à ses côtés, il reconnaît mon compagnon, un père de la mission voisine, un de ces Blancs qui se sont installés ici, dans ce bout du monde. Ils pourraient avoir une bonne vie chez eux et pourtant ils sont venus aider les siens dans leur humble et pauvre vie. Ils disent que tous les hommes sont les enfants de Dieu et méritent la même attention. Ils disent aussi qu'un jour tous se retrouveront, parents des parents des parents ... enfants des enfants des enfants ; tous iront au paradis.

L'ancien se met à parler, du temps, de la pluie qui va venir, de la quantité de grains qui reste avant la prochaine récolte, d'une femme qui va bientôt accoucher mais se plaint de très vives douleurs, mauvais signe. Le père missionnaire lui conseille le dispensaire de la mission ; le vieux a compris, il tentera de persuader ses proches. Lorsque mon compagnon lui demande ensuite s'il a des nouvelles de son aîné, le regard du vieux s'éclaire un peu. L'année d'avant ou une encore en arrière, il ne sait plus vraiment, son fils est parti dans le sud du pays. Depuis, il n'a eu qu'une fois de ses nouvelles, justement par l'intermédiaire des missions catholiques. Ses deux filles encore en vie se sont mariées à la ville, pas très loin mais il n'a pas de nouvelles non plus. L'un après l'autre, tous les jeunes ont quitté le village, ils trouvaient la vie quotidienne trop dure. Le vieux espère toujours mais ils ne reviendront peut-être jamais. Maintenant que sa femme est morte, il est nourri par les autres, des voisins qui ne sont pas sa propre famille ; il en a honte. Où sont ceux

qu'il a engendrés, que font-ils ? Jamais il n'aura le bonheur de voir sa descendance, les sourires de ses petits-enfants, leurs premiers émerveillements. Alors il ne trouve plus aucun sens à sa propre vie.

Les pères de la mission puisent leur force en Christ, le dieu des chrétiens, comme les habitants de la grande ville la plus proche la puisent en Allah. Mais cette foi en Dieu ne saurait le consoler de l'abandon. Il se rappelle que sous ce même arbre, son grand-père lui racontait des histoires ; il n'était alors qu'un enfant. En ce temps, les animaux sauvages décrits dans les contes étaient encore une réalité, une part de la vraie vie. L'aieul lui avait enseigné la sagesse et le respect des autres, l'amour de la famille. Ni lui ni les autres enfants qui écoutaient ne trouvaient qu'il radotait. Lui aussi aurait aimé perpétuer cette tradition du vieux Sage sous le manguier, prodiguer des leçons de vie, le produit de son expérience, la mémoire des ancêtres, le seul trésor qu'il avait à leur transmettre. Lui aussi aurait voulu voir grandir la chair de sa chair.

Après était venu le monde des Blancs, leur manière de penser, de se détacher des parents, d'être un individu comme ils disaient, une personne avec ses droits propres, comprendre 'sans tenir compte du reste de la famille', des siens, se comporter comme un étranger. Quand ils avaient compris dans le village, c'était trop tard. Avec l'arrivée du premier téléviseur, les adolescents s'étaient mis à rêver de la ville, à rejeter le mode de vie traditionnel. Certains avaient commencé à mépriser leurs parents. Ils étaient très vite partis sans penser avoir aucune dette envers eux. D'autres avaient trouvé un bon prétexte pour s'en aller : une fois en ville, ils auraient une vie plus facile, un travail rémunéré qui leur permettrait d'aider ceux qui étaient encore au village. Ces promesses n'avaient pas été tenues. Entraînés dans le tourbillon de la vie, celui des nouvelles grandes villes Africaines, tous avaient oublié les leurs.

Dans le regard perdu du vieux, je perçois l'amertume, la tristesse, la résignation, la volonté d'oublier. Que peut-il espérer, dans l'immédiat, la pluie, pourquoi pas, la mort ?

écrits maudits

Rome, Vatican, Sacré Collège, mois d'octobre de l'an 1566.

Un émissaire de Catherine de Médicis, régente du royaume de France, vient de pénétrer dans le bureau du cameringue, Scipione Rebiba, le

trésorier du collège des Cardinaux.

– Messire Gondi quel plaisir, prenez place je vous prie. J'espère que vous m'apportez une bonne nouvelle concernant notre apothicaire, enfin plus précisément les écrits qu'il aurait pu laisser avant de partir en enfer il y a de cela déjà trois mois.

– Votre Excellence, vous savez comme je me trouve redevant à votre égard et dépendant de vos bontés. La cour de France n'est pas facile, Catherine n'est plus régente et la famille Gondi doit composer. Concernant notre affaire vous jugerez par vous-même.

– Votre oncle a néanmoins conservé beaucoup d'influence à la cour. C'est à la demande expresse de notre très Saint Père que je l'ai contacté pour en savoir plus sur le sieur Michel de Nostredame. Un bien curieux personnage et tant de bruit au royaume de France ! S'il n'avait pas été plus ou moins protégé par la mère du roi, notre chère Catherine, alors nous aurions pu mettre fin à cette supercherie : un apothicaire qui croyait pouvoir prédire l'avenir ! Blasphème ! De surcroît, il écrivait des vers en mauvaise langue mélangée. Pourquoi des quatrains à votre avis Tiberio, mais puis je vous appeler ainsi ?

– Bien sûr votre excellence, la réponse est évidente : les quatre éléments des alchimistes.

– Eau, air, terre, feu ?

– Oui même s'il prenait bien garde à ne pas s'occuper lui-même d'alchimie ; d'autres s'y sont brûlés, c'était bien trop dangereux et il n'avait nul besoin de cela pour vivre. Ses potions étaient très appréciées ; elles étaient réputées faire merveille en particulier contre la peste.

– Que contenaient-elles ?

– De la poudre de cyprès, des fleurs d'iris, du miel, nul ingrédient incongru ou dangereux tel que le soufre ou les sels de mercure.

– Est-il vrai que le jeune roi de France Charles IX se passionnerait pour la transmutation ?

– C'est vrai et d'ailleurs, en gage de notre amitié, nous pourrions lui faire parvenir quelques transcriptions de manuscrits de notre bibliothèque.

– Très bonne idée mais pour en revenir à ce Nostradamus, comment avait-il pu rester en grâce auprès de l'illustre Catherine jusqu'au bout ?

– Par les soins prodigués à ses proches, mon oncle en avait lui-même bénéficié avec bonheur, aussi pour son activité d'astrologue. Il était intelligent et savait se passer des libéralités de la cour si bien que

Catherine l'avait traité avec bienveillance. Pour le reste, n'étant pas à Paris, il n'était guère gênant.

– Il y avait quand même cette méfiance du roi. C'est cela qui nous avait alors alerté.

– J'imagine excellence que vous pensez au projet alchimique de transmutation. Il se dit à la cour de France qu'il aurait refusé de travailler avec messire de Pézerolles, l'affaire lui paraissant beaucoup trop risquée. Le roi et son frère le duc d'Anjou auraient déjà prodigué de très importantes sommes en vain ; tout cela aurait pu se terminer bien mal.

– Non, il s'agit d'autre chose : des bruits parvenus à nos oreilles à la suite d'indiscrétions et qui expliqueraient en fait la forme incomplète de l'édition des centuries, les quatrains manquants dans la septième, plus exactement de quarante-trois à cent. Il ne s'agirait nullement d'une erreur de l'imprimeur comme on a bien voulu le dire, d'une liasse de feuillets qui aurait échappé à l'impression. Non, ce serait volontaire, une autocensure, des prédictions sur l'avenir de la cour de France et l'église de Rome qui auraient pu être dérangeantes. L'un des quatrains aurait annoncé que Charles IX de France n'aurait jamais d'héritier mâle, d'autres prédiraient la venue d'importants désordres dans son royaume en lien avec la réforme. C'est plutôt cela qui aurait conduit le roi à demander au gouverneur de Provence d'intervenir en enfermant le personnage.

– À ce que je sais, notre prophète n'avait pas vraiment été inquiété.

– C'est vrai, il avait fait trop de bien durant la peste. Peu de temps après, le roi avait entrepris un tour du pays avec Catherine ; il l'avait alors rencontré. Aucun des quatrains manquants n'avait été publié entre temps. Pour ma part je ne crois bien sûr en rien à ces prédictions, tout cela n'est qu'élucubration d'un esprit torturé. La diffusion des quatrains manquants pourrait cependant causer beaucoup de tort dans la mesure où bien des gens y prêtent attention.

Le très Saint Père s'inquiète de cette situation et avec lui le sacré Collège. Vous savez combien le respect du dogme constitue pour Pie V une priorité. Depuis son entrée dans l'ordre dominicain, frère Antonio Ghislieri s'est toujours inquiété des dérives hérétiques. C'est la raison pour laquelle il s'est très tôt mis au service de la sainte inquisition, gravissant les échelons les uns après les autres. Le royaume de France ne saurait basculer du côté protestant. Compte tenu de la notoriété du personnage, la parution de quatrains annonçant des événements tragiques pourrait influencer sur la situation. Elle, pourrait gêner notre lutte

contre l'hérésie en poussant le roi de France à trop de compassion ou de faiblesse envers les huguenots ; leur camp en France est déjà assez solide sans parler de l'Angleterre.

La récente disparition de Michel de Nostredame a relancé l'inquiétude du très Saint Père. En effet, la dernière édition publiée des prophéties contenait une préface dans laquelle il s'adressait à son fils aîné. A sa lecture on pourrait comprendre que ce dernier, César de son prénom, trouverait la clé qui permet de déchiffrer l'ensemble des écritures. De là à penser qu'il détiendrait aussi la partie manquante des centuries, il n'y a qu'un pas et l'inquiétude paraît légitime. Certains cardinaux pensent aussi que Michel de Nostredame aurait pu être inspiré par le diable. Que l'enfant soit né avec des dons hors du commun pour soigner et guérir ne serait selon eux qu'une ruse de la bête pour mieux nous duper. Mais assez parlé, dites-moi ce que vous avez pu apprendre sur ce sujet.

– En fait, votre Excellence, j'ai mieux que de simples renseignements. Tiberio Gondi sort de son manteau de martre un petit coffret aplati cacheté à la cire. Le Camerlingue l'ouvre. Il contient un court manuscrit signé Nostradamus. Ce sont les quatrains manquants. Il n'en croit pas ses yeux.

– Votre oncle m'avait vanté votre habileté. Je dois reconnaître que je suis surpris et agréablement impressionné. Mais comment donc vous êtes-vous procuré ce document ?

– Le domestique de Michel de Nostredame, sa veuve l'avait limogé. C'est lui qui avait été chargé par son maître de remettre le manuscrit à son fils César. Même s'il ne savait pas lire, il a reconnu l'écriture et compris que c'était important, alors il a tenté de le revendre. J'étais sur place en France dans la ville de Salon et je me suis porté acquéreur.

– Il n'a pas fait de difficultés ?

– Si, beaucoup ! Il était très gourmand et au dernier moment il a cru qu'il pourrait le négocier à un meilleur prix à Paris. Il en a parlé dans une taverne. Finalement j'ai pu récupérer l'original qui est ici, non sans mal.

– Il l'avait sur lui ?

– Non, le document était caché dans un petit village du nom de Rochagule situé à l'est de la ville d'Avenio. La seconde épouse de Michel de Nostredame y possède une maison avec un vignoble. Il a fallu aller sur place. Le document se trouvait sous une dalle de pierre.

– Et le domestique ?

– Au départ il ne voulait rien dire. Cela a-t-il un intérêt de préciser qu'il

s'en est allé à Dieu ? Une fin dans de terribles tourments.

– Paix à son âme, je ferai dire une messe. Revenons à l'essentiel, se pourrait-il qu'il y ait des copies ?

– La dame Nostredame aujourd'hui veuve et le jeune César se sont confessés auprès de l'archevêque d'Arles. Ni l'un ni l'autre ne semblent savoir quoi que ce soit.

– Bien ! Dans l'immédiat sachez également que la protection du Pontife vous est dorénavant garantie.

Rome, Vatican, mois d'octobre de l'an 1566, bureau de sa sainteté Pie V, deux jours plus tard.

Le pape est assis devant la grande table de marbre marquetée où il travaille chaque matin. Le camerlingue lui fait face. Une bourse de soie mauve relevée au niveau du lacet de serrage par un galon doré est posée devant lui sur la table. Il s'agit des rescrits, des lettres d'ordre à valeur exécutive signées de la main même du Pontife contenant la transcription des résolutions prises dans les consistoires secrets. Parmi celles-ci, l'une concerne Michel de Nostredame, manière pour le camerlingue de pousser le Saint Père à oublier les dégâts collatéraux : la torture du domestique de Nostradamus par les exécuteurs des basses œuvres de la très Sainte Inquisition, aussi et pas plus tard que hier la mort mystérieuse de Tiberio Gondi noyé après une mauvaise chute dans le Tibre.

– Très Saint Père, le nécessaire a été fait. Voici les écrits maudits, la version originale des quatrains manquants.

Le Pape examine le manuscrit. Il cherche à rester impassible mais le Camerlingue ressent clairement son intense satisfaction.

~

centurie VII (extraits)

7 : 63

en la décade quatre du troisième mille
à l'orient dragon d'ambre se réveillera
d'abord de l'air viendra la pestilence
sommeil suffocations et vomissements

7 : 64

universelle conflagration
bientôt suivra vacarme grand hécatombe
feux célestes de mer et air embrasés messagers de mort
hors des quatre cités d'occident sûr nul sera

7 : 65

fléaux malformations démons et monstres
plaies peste faim et feux terre tremblée
famine nul arpent labourable
eau noire plus rien d'avant ne connaîtra

7 : 66

juifs comme mahométans de sang périront
bientôt s'effondrera le ciel de sixte
les ténèbres recouvriront la lumière tiare meurtrie
du plus profond abyme nouvelle loy hérétique

7 : 77

Charles de descendance point couronnée
chasse aimable divertissement.
sueur de sang les heures du jour n'atteindra pas
chardons querelles incessantes nulle entente ...

7 : 83

trois jours après la vierge mariage hérétique
deux fois trois jours encore tocsin
trouble nocturne cadavres en seine écorchement
étripement grande déchirure et folie meurtrière

7 : 89

enfant du dragon encore tapi dans l'ombre
faïlle du temps par miroir jeune fille préviendra
quatre salamandres sauvées du feu
au bord de l'océan boiront jouvence

7 : 90

d'or d'orient Toa voudra couvrir le ciel
par ciel jaune chasser ciel d'azur
quand le cinabre rendra immortel
d'esprit sans Dieu sera le nouvel ordre

7 : 91

sorti de la lune ange foudre lance solaire
crèvera l'œil jaune de la montagne de jade

ensuite des temps viendra le dernier du sépulcre
ni Christ ni Antéchrist sortira Phénix

7 : 92

de cordes set chaînes era l'église du nouvel ordre
intelligence sublimée conscience transcendé
d'or et de nombres sortira la vérité
corps et esprit petit comme grand en un se comprendra

7 : 93

fin des temps obscurité infinie
légèreté brins infimes éther totale communion
bruissement d'aile sarabande jaillissement
temps repartira nouvel univers

~

Le pontife a reposé le document.

– Votre Sainteté n'en lit pas plus ?

– J'en sais assez, nul ne doit jamais voir ces lignes. Ces écrits sont assurément l'œuvre du diable et il convient de les détruire. Qu'elles retournent en enfer d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Savons-nous au moins si Michel de Nostredame a déclaré quoi que ce soit avant sa mort ?

– Il ne semble pas, en tous cas rien à propos de son supposé pouvoir de divination. Pie V tend les feuillets à Scipione Rebiba ; celui ci a compris. Il les prend, se lève et se dirige vers la cheminée. Un par un il les pose sur la braise en se plaçant de côté de telle sorte que le pape le voit faire. Les flammes ravivées par le papier sec grandissent, les feuillets se tordent et se roulent dans les flammes qui ne tardent pas progresser des coins noircis jusqu'au centre. Très vite tout est fini et le caméringue réduit les cendres restantes en poussière.

– Et tous ceux qui étaient au courant ?

– Comme Tiberio ? Après avoir servi Dieu, très Saint Père, ils ne sont plus. Paix à leur âme !

– Mais à ce propos, vous avez déjà averti sa famille ?

– C'est fait votre Sainteté et il y a ici un autre neveu Gondi qui ne manque pas de talent. Nous pourrions pousser sa carrière et le faire savoir à catherine de Médicis. Cela atténuerait le chagrin de la famille.

– Excellente idée. Vous demanderez aussi à l'Archevêque d'Arles de surveiller encore quelque temps toute parution d'écrits suspects. Apocryphes ou vrais, ils pourraient représenter une menace.

– Le domestique était un manant, un rustre qui ne savait pas lire.

– Sait on jamais où se cache l'esprit malin. Soyons vigilants, l'enjeu est trop important. Il faut stopper la réforme, avec la très catholique Espagne préserver la très catholique France, maintenir son Eglise dans la tradition de Rome. Vous devrez y veiller. Voyez vous même, mon fils, les mesures à prendre et rendez m'en compte.



Bing.com / create, prompt : in a chaotic scene, the ceiling of the Sistine Chapel collapses, crushing the pope and the cardinals, stormy sky.

~

signes

Je suis Joye, j'ai dix ans. Dans le calendrier du temps d'Occident, on est au mois d'août, plus exactement le samedi vingt de l'an 2022 ; USA, côte Est, environs de Boston, Parc d'attraction de Revlands.

Ce weekend papa et maman sont absents. Oncle Luc et tante Jill sont venus me chercher. Nous sommes venus au parc à thèmes avec mon cousin Justin qui a trois ans de plus que moi. Après avoir traversé la grande serre tropicale, on entre dans l'allée des dinosaures où est exposé un vaste ensemble d'animaux reconstitués en résine artificielle. Il y a déjà du monde. Justin a mis le casque et les lunettes spéciales distribuées au public à l'entrée du Parc. Ainsi équipé, le seul fait de regarder un dinosaure permet de mieux le connaître ; on se trouve immergé dans une action révélant flore, faune, habitudes de vie, combats entre monstres. Encore mieux, le casque est capable de capter les ondes cérébrales, anticipant ainsi les questions et apportant les réponses. Selon la direction dans laquelle on regarde, l'animation change et il y a des degrés de dramatisation adaptés à tous les âges, à tous les caractères. Ce jeu, je le connais bien car on est venu la semaine passée en groupe, avec l'école. Il

ne m'intéresse plus trop.

Au sol, un panneau montre la pangée. À l'époque du Trias, c'était le continent unique sur Terre ; il était entouré de l'océan Thétis. C'était il y a vraiment très longtemps, entre - 250 et - 200 MA (millions d'années), bien avant que les hommes n'apparaissent. A côté de chacune des représentations de dinosaures, on trouve une indication. Parmi les spécimens reconstitués : à - 230 MA un groupe de coelophysys, des carnivores d'une dizaine de pieds avec une calotte sur la tête comme un bol renversé, à -215 MA un plateosaurus végétivore gros comme trois voitures, tout autour des araucarias, des arbustes cycas et des petites bêtes ressemblant à des rongeurs cachés dans les fougères.

Juste en face dans l'allée, on se retrouve à la période du Jurassique qui s'étend de - 201 à - 145 MA. La terre ferme est maintenant séparée en deux continents la Laurasie et le Gondwana. Quelques représentants de la fin de cette période sont présentés : un diplodocus géant au long cou et à la petite tête domine le paysage de ses seize tonnes même si son cerveau n'a qu'une toute petite taille ; c'est un gentil herbivore. A ses côtés, se trouvent un stégosaure et un dinosaure solaire, ce dernier bien reconnaissable aux plaques verticales rouge brun enfoncées au milieu de son dos ainsi qu'à sa queue hérissée de pointes à la manière d'une masse d'armes. En -145 MA, un archéoptéryx de presque deux pieds d'envergure annonce les oiseaux. Bien qu'il ait des plumes et des ailes, il n'est pas encore capable de s'envoler. Il ne fait encore que planer d'arbre en arbre. Au sol, tout autour, d'autres dinosaures courent, cette fois aussi petits que de vulgaires poulets.

Je passe vite et reviens à la deuxième partie de l'allée : d'un côté, le visiteur est plongé au crétacé avec un tyrannosaure carnivore et un tricératops herbivore, étiquetés - 145 MA, cachés dans un ensemble de grands conifères, de fougères géantes et de ginkgos biloba ; le crâne caractéristique du dernier est équipé de trois cornes. Contemporain de lui, j'aperçois un peu plus loin un ankylosaure Edmontonia, herbivore quant à lui ; une carapace osseuse le protège des dinosaures carnivores. Pour compléter tout cet ensemble, il y a encore un Jeholornis, une espèce de dinosaure à plumes ressemblant à un oiseau et une meute de vélociraptors qui attaque un Protoceratops de la taille d'un gros cochon. Même s'ils ne font que cinq pieds de long pour à peine un et demi de haut, ils sont très féroces.

Toujours dans la grande allée mais en face se trouve le dernier carré. Il

rassemble des bêtes apparues à partir de - 65 MA après la chute de la grosse météorite dans le golfe du Mexique. On y voit de nombreux dinosaures oiseaux dont certains ressemblent à de grosses autruches. Ce sont des Oviraptors dotés d'une crête osseuse sur la tête, un peu comme les casoars d'Indonésie. Au sol, leurs œufs sont disposés en cercles. J'ai maintenant largement distancé Justin. Équipé de ses lunettes et du casque, il doit être en train de tenter d'échapper aux vélociraptors. Oncle Luc sait parfaitement où je veux aller, au palais des Miroirs. Depuis que le Parc a ouvert il y a deux ans, je n'oublie jamais d'y venir. Justin lui n'aime pas du tout et quand je lui propose de m'accompagner il se met à bougonner. Selon lui c'est une attraction dépassée et tout juste destinée aux vieux qui veulent retrouver leur enfance, ou aux gamines rajoute-t-il ! Il prétend que ses lunettes de réalité virtuelle font la même chose mais je moi ne suis pas de cet avis. En vrai c'est beaucoup mieux.

Le parc est sûr. Il n'y pas de risques et puis Justin a déjà treize ans, ce n'est plus un enfant. Oncle Luc retourne tout de même lui donner quelques consignes avant de m'accompagner à mon attraction favorite. Il pourra aller tout seul au grand tunnel aux requins et après on se retrouvera tous ensemble à la cafeteria, avec tante Jill. Après avoir franchi le pont qui nous sépare de l'île où se trouve le Palais, on arrive à son entrée. Il est encore tôt et je me retrouve seule, idéal ! Ainsi je pourrai rester plus longtemps dans le cube. Oncle Luc s'est assis sur un banc et pianote sur son smartphone. Je pénètre. Le couloir est recouvert de miroirs déformants renvoyant des images plus grotesques les unes que les autres. Ici je me transforme en une sorte de ver de terre allongé et annelé ; à son extrémité, ma tête mais réduite. Là, je suis un crapaud avec une énorme bouche, plus loin je me retrouve découpée en morceaux, puis tour à tour rajeunie et vieillie. Au tournant d'un couloir je deviens un homme et plus loin j'ai une tête de singe. Comme chaque fois, je prends quelques photos. Pour arriver au centre, là où se trouve l'attraction principale, le cube, je dois tâtonner dans la semi-obscurité. J'y suis.

Je m'installe dans la nacelle transparente. Une troublante musique de science-fiction commence à se faire entendre et le mécanisme se met en route, m'amenant doucement au centre du cube. Six faces, six miroirs intérieurs où je me vois avec l'impression d'être suspendue dans le vide. La lumière diminue jusqu'au noir complet, lointain roulement de tambour suivi d'une musique triomphante qui va crescendo. Le cube se dilate en formant de multiples facettes, un polyèdre. Maintenant je vois

la voûte céleste avec ses étoiles et ses constellations, comme au planétarium. Elles vont et viennent, se rapprochent où s'éloignent comme si elles voulaient m'aspirer inexorablement aux confins de l'univers, me réduire, me faire comprendre mon infinie petitesse. Zooms avant et arrière, grandir, rapetisser, grandir. Oncle Luc m'a expliqué que si je vois les étoiles comme des petits points sur un fond noir, c'est parce que je vis dans un univers qui se dilate sans cesse. Elles s'éloignent toutes inexorablement les unes des autres.

Le spectacle continue. Je navigue dans l'espace, entre dans quelque chose qui ressemble à notre voie lactée mais, fait étrange, il n'y a pas quatre mais cinq bras et elle est plutôt couleur perle ou nacre que laiteuse. A ma dernière visite, il y a un mois et demi, je suis sûre que ce n'était pas comme ça. J'arrive à l'extrémité d'un des bras, là les étoiles se font plus nombreuses jusqu'à se fondre les unes avec les autres. Il n'y a plus qu'un fond continu rose comme à l'aurore le matin en certains points de la Terre.

La bulle au centre de laquelle je me trouve se décompose à son tour ; chemin inverse, elle se mue en de multiples faces polygonales, un peu comme un œil de mouche inversé. Leur nombre diminue et je commence à distinguer des détails, une sorte de mosaïque de petits reflets juxtaposés vert clair ou foncé, ailleurs brun plus ou moins orangé comme de l'ambre. Ils s'associent, se mettent en place. Des ronds concentriques, un œil ou plutôt le même répété plusieurs fois. C'est un regard que je connais bien, le mien ! Le polyèdre s'est à nouveau réduit au cube d'origine. Je me vois dans les six miroirs. J'ai un regard étonné dans lequel je décèle pourtant quelque chose d'étrange, de bizarre. Mes taches de rousseur, je les connais toutes parfaitement. Je pourrais presque les compter, celles assez rares qui sont comme perdues sur les ailes de mon nez et même les plus petites nombreuses et rapprochées qui décorent mes joues. Parmi elles précisément il y en a une qui n'est pas là, la plus foncée et même une autre, plusieurs autres. Ah oui, les yeux aussi : les petites paillettes jaune ambre brun miel et vert, c'est ténu pourtant il y a une différence, un effet neuf du Palais des Miroirs ? Non, une intuition, ce n'est pas vraiment moi, enfin pas exactement même si les images sont étonnamment ressemblantes. C'est plutôt comme si j'avais une sœur jumelle avec de toutes petites différences.

Papa me dit toujours que je suis jolie, très jolie, encore une enfant et déjà une femme, une femme enfant mais ça c'est parce qu'il sait que Justin

se moque de moi ; ‘petite rouquine sauvage’ dit-il ! Dans la galerie de l'évolution il y a des mannequins en cire qui représentent les femmes et hommes de l'âge de pierre. Parmi eux, une femme Néanderthal avec des cheveux brun rouge. Pour Justin c'est évident, je dois avoir des gènes des femmes des cavernes ! Maman me dit que c'est encore mieux d'être jolie que d'être belle. Des femmes belles il y en a beaucoup, toutes ces femmes connues qui sont modèles, mannequins ou actrices ; être jolie c'est tout autre chose, c'est avoir un charme qui trouble les autres. C'est vrai que parfois les gens paraissent gênés quand je les regarde. On dirait qu'ils craignent que j'essaie de lire en eux. Papa et Maman ont raison, Justin est juste jaloux.

Ici, dans le cube, sur la plus grande image je me trouve vraiment jolie : un petit visage avec le bas en triangle, une petite bouche, des lèvres ourlées dont le rose est bien assorti à mes joues au teint de lait ; le fait qu'elle soient parsemées d'une multitude de petites taches de rousseur n'y change rien. Enfin, en contraste, il y a aussi mes cheveux aux bouclettes plus rouges que brun. Dans l'ensemble, en face et derrière moi, en haut en bas, à gauche à droite, c'est quand même moi. Je me tourne, lève les bras, redresse mes cheveux, fait des grimaces. Les images démultipliées obéissent aussitôt.

Alors que je suis en train de tirer la langue, soudain la sonorisation devient étrange, le son paraît s'évanouir après quelques secondes pour reprendre ensuite et sombrer à nouveau dans un grincement. Cela me rappelle un peu le bruit que font certains jouets quand la pile commence à être usée. Il se passe quelque chose de bizarre. J'ai soudain l'impression d'avoir froid, je serre mes bras l'un contre l'autre sur ma poitrine. Dans le jeu de glaces, les images se déforment. Justin a un jeu où l'on peut voir à quoi on ressemblera quand on sera plus grand et là c'est la même chose. Oui c'est bien moi mais je n'ai plus dix ans, on dirait que j'en ai treize puis seize et ça continue. Maintenant je suis adulte, peut-être avec l'âge de maman, un peu plus d'une trentaine d'années. Les taches de rousseur se sont accentuées et j'ai du rouge à lèvres. Mes paupières sont soulignées de fard vert clair diaphane, et de chaque côté de mon visage, mes cheveux finement bouclés retombent. Une voix familière se fait entendre, bien sûr c'est la mienne ! Celle que le jeu de Justin prévoit pour moi quand je serai grande. C'est comme si je l'entendais directement dans ma tête.

– Bonjour Joye ! Je n'arrive pas à détacher mes yeux du regard qui me

fait face, mes propres yeux avec leurs transparences superposées. C'est comme si je regardais en moi-même. La musique s'est arrêtée et l'image continue à parler.

– Je m'appelle Joy, presque comme toi Joye. Je suis un peu celle que tu seras quand tu seras grande mais ceci n'est pas un jeu. Je me demande s'il ne s'agirait pas d'un effet spécial, une attraction pour les plus grands que moi mais il n'y a aucune commande et je ne porte aucun masque. Elle a cependant compris, me sourit et continue.

– Il faut que tu continues à me regarder, c'est important et ça ne sera pas long, juste quelques minutes. Aussitôt après tu pourras rejoindre Oncle Luc.

– J'ai si froid !

– Tu sais, cela fait longtemps que j'avais envie de te rencontrer.

– Tu fais partie du jeu ?

– Non ce n'est pas ça !

Je n'arrive plus à détacher mon regard, je connais, on appelle cela l'hypnose.

– Il ne s'agit pas de cela non plus.

Elle comprend chacune de mes pensées. Je pense au livre dans ma chambre, celui qui raconte l'histoire de deux sœurs jumelles ; l'une d'entre elles a quitté la Terre à seulement 12 ans. Après avoir parcouru à grande vitesse les profondeurs de l'univers elle revient sur Terre et retrouve sa sœur. Celle-ci est alors bien plus âgée, elle a déjà une famille avec des enfants. C'est peut-être de cela qu'il s'agit.

– Ne te pose pas trop de questions, le temps est compté, le tien comme le mien. Il faut seulement que tu saches que jusqu'à ton âge, j'ai vécu dans un monde qui ressemblait étrangement au tien sans l'être cependant.

Tout d'un coup, c'est comme un torrent d'images, comme autant de rêves, une cascade d'images et de séquences animées, un feu d'artifice. Je vois des dômes colorés au bord de l'océan, un grand bâtiment en forme d'oiseau, maman est là. Il y a des méduses aussi sur lesquelles coulent de l'eau et puis un joli village comme il y en a tant en Nouvelle Angleterre avec ses petites maisons pimpantes. L'école, je suis sur un banc et j'écoute

la maîtresse qui s'appelle Paula. Ensuite, je vois des laboratoires ; ils ressemblent à ceux d'Ydutech, la société de Papa ; c'est là que Maman travaille aussi. Bizarre : des chimpanzés avec des casques sur la tête. Un grand vide... Trop d'informations se mélangent confusément puis tout redevient clair. Je vois une grande forêt, des robots, des drones, j'entends des explosions. La cadence s'accélère, j'ai comme des fulgurances : oncle Luc est à côté d'un homme plus âgé dont la tête rappelle les bustes en marbre du Musée dans la galerie des antiquités gréco-romaines. Enfin, aussi soudainement que cela a commencé, plus rien, ma tête se vide, je me sens très fatiguée. Ce n'est plus amusant du tout, je commence à avoir peur, je voudrais bien sortir mais Joy est là et son regard me rassure.



Bing .com, images, create, prompts : an amusement park with a magic maze of mirrors in the center of an island, dinosaurs in the background, high quality realistic style / a ten-year-old girl, red-haired, freckled, in a palace of mirrors (attraction, maze of mirrors).

– Joye, c'est fini, tout va bien. Tu vas aller retrouver oncle Luc, tante Jill et Justin. Auparavant écoute moi bien car c'est très important : lorsque tu rentreras chez toi, plus tard, tu écriras sur des cahiers tout ce qui est dans ta tête, ce dont tu te souviens directement mais bien plus encore, tout ce qui te viendra à l'esprit. Quand ce sera fini, tu iras déposer le tout quelque part dans la ville, à la bibliothèque municipale par exemple ou tout simplement sur un banc dans un parc. Ce sera comme une bouteille à la mer. Maintenant, je dois partir. Sache que je te souhaite beaucoup de bonheur, je t'aime. J'espère que tu comprendras un jour le sens de tout ceci. Le spectacle est terminé. J'ai l'impression de me réveiller juste

après un rêve dont on se rappellerait une petite partie seulement. Images et sons se sont évanouis, la nacelle me ramène et je sors. Oncle Luc est là. Il trouve que j'ai une drôle de tête, s'inquiète, me prend par la main, direction la cafeteria.

~

ÂGE ANIMAL

ECCE HOMO

origines

treize ans après / Bang

bleu océan

boule de feu / eau

évolution

c'est quoi la vie ? / tant d'essais

Sapiens

primates / genre Homo

CLAN DE L'AIGLE

Kers

chasse à l'homme / rive droite

grand cirque

installation / rescapés

rencontre

confiance / plus forts ensemble

maternité

donner la vie / grotte sacrée

CLAN DES RENNES

singulière

innocence / premier trophée

succession

tragédie / je le ferai

revanche

cible / guet-apens

questions

Bien et Mal / terre des ancêtres

~

ÂGE ANIMAL

ECCE HOMO

origines

treize ans après

Je suis Joy. Mois d'avril, le dix-neuf de l'an 2035. Nord-est des USA, Underground, dôme Océan, projet Nemo.

Planète bleue, une des innombrables occurrences de la planète Terre dans les multiples univers, bleue parce que c'est la couleur que les êtres humains perçoivent d'elle depuis l'espace. Je suis Joy, une humaine de vingt-trois ans, née sur cette planète en l'an 2012. Tout a commencé pour moi quand ma mère Claire et mon père Ray ont uni leurs matériels génétiques en copulant comme beaucoup d'autres bêtes selon un mécanisme sexué inventé par l'évolution. Avant de sortir entre les jambes de ma mère couverte d'un mélange d'humeurs visqueuses et sanguinolentes, je suis restée bien à l'abri neuf mois dans son ventre. Aujourd'hui est la date anniversaire de ma naissance, celle du jour où je suis sortie de son corps. A la seconde où la sage-femme a coupé le cordon de vie qui nous reliait, je suis devenue Joy. Depuis cet instant, ma planète bleue a déjà fait vingt-trois fois un tour complet autour de son étoile nommée Soleil. J'ai donc vingt-trois ans. Par comparaison, quatre-vingt-dix années c'était l'espérance de vie moyenne au temps de ma grand-mère Émilie ; elle est aujourd'hui passée à cent-dix. Bientôt on pourra envisager l'immortalité, quand exactement, je ne pourrais le dire avec précision, cela dépendra en grande partie de moi. Je suis aussi une rescapée, une survivante d'un conflit au cours duquel tout le mal que les hommes avaient accumulé s'est déchaîné, mal de la pensée, mal des armes créées aux seules fins de s'entretenir.

Je fais partie des femmes et hommes qui ont créé le nouveau monde. Là où je vis, sur la côte est du grand continent nord américain, entre les quarante-quatrième et quarante-cinquième parallèles, une grande voile de protection est en train de se déployer au-dessus de la cité idéale d'Ydunéa. Celle-ci comprend trois zones distinctes : Cipawat, le quartier où sont implantés les locaux de la société Ydutech, Cipeia qui est la zone d'habitation et enfin la presqu'île d'Asinika. Depuis deux jours les vents

sont défavorables, comme l'année où Sarah est arrivée ; en effet, des nuages fortement radioactifs se dirigent vers nous. De surcroît, ils pourraient bien transporter les micro-organismes répandus en abondance sur la planète lors du conflit. Ils constituent un grave danger pour toutes les formes de vie ADN.

Sur la presqu'île sont implantées la clinique Amipi, NewGreyHouse la maison où j'habite avec mes parents et aussi la maison de tante Jill. Les trois bâtiments font face à l'océan Atlantique. Enfin il y a aussi les quatre dômes qui émergent de la structure souterraine 'Underground' entre la clinique et les deux maisons ; ils apportent de la lumière naturelle au gigantesque complexe souterrain qui abrite les installations les plus secrètes de la cité. Seul peuvent y accéder quelques personnes accréditées. Le dôme de couleur émeraude marque le territoire de Ben et Conrad, là où est concentrée toute la puissance informatique de la cité ; le dôme du



projet Nemo est bien reconnaissable en ce qu'il suit comme un caméléon la couleur de l'océan, c'est là que travaillent oncle Luc, tante Jill, Chang et Krawn. Après il y a le dôme rubis du projet Sustain que dirige Kim ; il a un aspect inquiétant avec sa lueur rouge sombre qui parfois vire à l'orange plus ou moins vif ; on dirait un feu presque éteint qui tenterait sans cesse de se ranimer. Dans ces laboratoires on étudie comment stabiliser l'ADN, prolonger la vie, préparer l'immortalité.

Bing.com / create, prompt : a futuristic view of the new city of Ydunea under a dome, geometric shaped buildings and luxurious vegetation.

Enfin il y a le quatrième et dernier dôme. Ce qui se passe en dessous est un mystère pour nous tous habitants de la cité idéale ; il me fait penser à une de ces opales d'Australie faites d'une juxtaposition de tous petits cristaux irisés et de toutes sortes de couleurs. Selon les jours sa teinte dominante s'accorde avec l'un ou l'autre des trois autres dômes.

Depuis NewGreyHouse j'observe les puissantes nervures de carbone armé qui partent à l'assaut du ciel. Elles vont se rencontrer, s'accoler, s'unir jusqu'à créer un maillage sur lequel se développera la membrane à double couche devant purifier l'air. Une fois en place, totalement fermée, la coque est hermétique et à l'épreuve du vent. En cas de choc et de

déchirure elle est aussi capable de se réparer seule très rapidement. Au niveau de la presqu'île, elle déborde sur l'océan Atlantique pour s'enfoncer à un mile de la côte jusqu'au plancher océanique ; là, c'est l'eau de mer elle-même qui est filtrée en permanence. Après la catastrophe on a tous appris à vivre à l'abri des voiles, à respirer de l'air filtré et parfois même à vivre sous terre. Nous nous y sommes habitués.

J'attends qu'oncle Luc m'appelle. Je viens tout juste d'achever le cycle de formation supérieure à la recherche qui avait été mis en place à Ydunéa avant l'Apocalypse. Oncle Luc et tante Jill, unis dans la vie comme dans le travail, font partie du Conseil de surveillance en tant que chercheurs ; tous deux sont spécialistes en neurosciences et en intelligence artificielle. Oncle Luc avait promis que je pourrais visiter Underground à mon vingt-troisième anniversaire lorsque j'aurais obtenu ma certification en recherche. En fait, je ne suis pas revenue dans ces lieux depuis l'automne 2028. J'avais alors onze ans et c'était pour l'inauguration des nouveaux locaux souterrains du projet Nemo. Entre temps, après la High School et les premières années de cursus supérieur, j'ai mené des travaux de recherche dans les laboratoires d'Amipi sur le thème de l'implantation cérébrale mais seulement dans les anciens laboratoires, au rez-de-chaussée et au sous-sol de l'aile sud de la clinique. On y conduit des études sur de la matière cérébrale artificiellement reconstruite en trois dimensions ; on mène aussi des expériences sur des chimpanzés, Charlie et Priscilla entre autres.

J'ai bien essayé à plusieurs reprises depuis cette unique visite de convaincre oncle Luc de me laisser revenir à Underground. A chaque fois c'était la même réponse, une fin de non-recevoir. La règle était applicable à tous, même à la fille de Ray, mon père, le très puissant patron d'Ydutech et fondateur de la cité idéale d'Ydunéa, à la fille de Claire, ma mère, la très respectée Directrice de la clinique Amipi et épouse du fondateur. Pour pénétrer dans Underground, le minimum de qualification est le doctorat ès sciences. De plus il fallait satisfaire à certaines conditions particulières en lien avec le fait que l'on y travaillait sur des sujets intéressant la sécurité nationale de la puissante fédération des USA. Aucun passe-droit n'était accordé.

J'ai donc dû patienter tout en me doutant qu'il devait se passer là-bas des choses extraordinaires. La bague que je porte à la main gauche se met à clignoter. Je l'active et elle me projette le message tant attendu. Je suis attendue. J'emprunte l'ascenseur qui mène au bureau de ma mère tout en

haut de la rotonde centrale d'Amipi mais cette fois direction sous-sol. L'entrée du complexe se situe à la verticale juste en dessous du bureau d'accueil de la clinique. Je n'ai rien à faire car l'ascenseur semble savoir où je vais. Le dernier voyant de niveau, celui qui signale le sous-sol de la clinique s'illumine mais la cabine ne s'arrête pas, elle poursuit sa descente. Stop, la porte s'ouvre puis un sas à son tour, devant moi un grand couloir qui amorce un arc.

L'ancien tunnel de béton a fait place à une sorte de conduit totalement lisse sans aucune aspérité, détail ou signalisation. Il est uniformément éclairé et un anneau lumineux m'invite à avancer. A coup sûr, j'ai déjà dû dépasser le complexe informatique qui est en première position ainsi que le laboratoire de génie génétique que dirige Kim mais je me laisse guider par l'anneau lumineux qui glisse dans le tube. Il ralentit enfin sa progression jusqu'à stopper. Je suis arrivée.

Un sas s'ouvre sur la gauche. La salle dans laquelle je pénètre n'a plus rien à voir avec le laboratoire visité deux ans plutôt. J'avais le souvenir d'un entassement de toutes sortes d'équipements physiques, de terminaux informatiques et de voyants de contrôle qui clignotaient de partout. Aujourd'hui le lieu de forme ovoïde est dépouillé de tout à l'exception des deux grands sièges placés au centre ; derrière moi, il faudrait deviner l'endroit où le sas d'accès s'est refermé. Comme dans le cas des couloirs, rien n'est apparent ni sur les parois, ni sur le sol ou le plafond. Tout est en uniforme continuité donnant l'impression de se trouver dans un cocon. Le revêtement dans les tons blanc et bleu assez clairs est animé de très légers et subtils changements d'apparence, des vagues plus ou moins transparentes, des ondulations iridescentes de nacre claire qui se déplacent subtilement ; cela me rappelle un peu les aurores boréales.

Dans ses dimensions, la salle doit bien faire en hauteur une trentaine de pieds à son maximum pour trois fois plus dans son grand axe. Je suis seule. Je me rapproche des sièges distants l'un de l'autre d'environ douze pieds, pas des sièges pour de simples chimpanzés, non, leur enveloppe est manifestement destinée à accueillir une forme humaine. C'est bien ça, je m'en doutais, oncle Luc a prolongé les travaux d'implantation cérébrale au niveau humain et c'est sans nul doute la raison de l'installation à Underground. Enveloppants et placés en position inclinées, ils sont prolongés d'une sorte de fin tentacule qui se termine par un bulbe. Il n'y a plus ni barres, rotules, engrenages ou moteurs, tout est en volumes

courbes couverts d'une matière qui ressemble à la peau artificielle, semblable à celle des vivoïdes, ces 'real humans' qui nous assistent tous les jours à Ydunéa dans les tâches du quotidien. J'imagine en dessous leur squelette de carbone et les muscles en polymère à mémoire qui se contractent en fonction des signaux électriques de commande, des techniques qui assurent souplesse et précision. Sur les deux casques sont stylisés le même logo : un nautilé. Au niveau des accoudoirs je distingue quelques commandes.

Un des postes vient tout juste de s'éclairer. C'est une invitation à s'y installer, ce que je fais sans plus attendre. Je ressens à peine le contact lorsque l'enveloppe du casque vient s'appliquer en douceur sur ma tête. Une image prend forme depuis le sol. Elle se fait de plus en plus précise, un hologramme, celui d'oncle Luc

– Bonjour Joy.

– Bonjour oncle Luc.

– Je t'ai fait attendre mais je suis sûr que tu m'as déjà pardonné. J'étais très occupé avec nos amis des arches mais je n'avais pas oublié pour autant ma promesse, celle de te faire découvrir les nouvelles installations du projet Nemo dès l'obtention de ton doctorat et pour ton anniversaire.

– Les lieux ont bien changé.

– Tu veux dire que ça te paraît très dépouillé, minimaliste, mais tu te doutes bien que cela ne fait que cacher une technologie d'avant-garde. Le logo que tu vois apposé sur les casques est celui du projet Nemo et tu as bien sûr deviné de quoi il s'agit.

– Vous êtes passés des chimpanzés à l'homme ?

– Oui, il y a déjà un certain temps. Depuis de très nombreux essais ont déjà eu lieu, des milliers d'expériences.

Face à moi, dans l'espace central, toutes sortes d'afficheurs jusque-là escamotés sont en train de se déployer depuis le sol ; des écrans s'illuminent l'un après l'autre. Sur l'un d'eux une horloge indique le temps ordinaire, mois d'avril, le douze de l'an 2035, une autre mesure le temps de plongée, diving-time ou temps d'immersion. Je reconnais aussi des afficheurs de paramètres vitaux. Luc poursuit :

– En plus de sa capacité à injecter des images statiques directement dans le cerveau, le système sait aussi maintenant gérer des expériences dynamiques. Il peut envoyer directement dans le cerveau des séquences

animées en court circuitant le sens de la vue. Tu te rends compte que c'est bien plus complexe puisque c'est le cortex supérieur qui est impliqué.

– Et les implants, ce sont ceux qu'on étudie en haut à la clinique ?

– Une forme plus ou moins dérivée oui, des nano implants conduits par les vaisseaux sanguins et qui se fixent sur la gaine de myéline des neurones. Il y en a des milliers, bien plus que ce que tu utilises couramment dans ton travail de recherche et bientôt il y en aura encore dix fois plus, cela rien que pour les zones du cortex visuel.

– C'est sans danger ?

– La méthode est bien au point. L'extraction des implants et leur évacuation se fait par le réseau sanguin sans conséquences nocives. La résorption est naturelle au bout d'un temps que nous avons réussi à accélérer grâce à une molécule qui facilite le détachement des nano implants. En pratique c'est bien cette question de la réversibilité qui nous a causé le plus de soucis ; la recherche a été laborieuse. Quand un sujet est soumis à une expérience visuelle, que ce soit naturellement par l'intermédiaire de la rétine ou par stimulation des implants, alors les mêmes processus mentaux se développent. Toutes sortes de connexions nerveuses s'activent, appellent des images analogues, ravivent des souvenirs, des mots, des images, des sensations. C'est toute une chaîne de liens qui se met en place en faisant appel à la mémoire, au stockage de ce qui est ressenti comme bon ou pas bon, utile ou inutile, agréable ou désagréable ... Tout cela enclenche des réactions, gestes, décisions, paroles qui doivent rester parfaitement contrôlées par le sujet. Ce dernier réagit en fonction de sa propre conscience et il faut bien sûr veiller à ce que toute cette circuiterie naturelle ne soit pas perturbée.

Nous avons repris la même démarche que celle que tu utilises avec les chimpanzés quand tu veilles à ne pas modifier leur personnalité. En pratique, pour t'assurer de ne pas changer irrémédiablement chacune de leurs réactions naturelles, de pouvoir au besoin les restaurer, tu les scannes intégralement. Pour l'homme, nous faisons la même chose. Paradoxalement, faire des essais sur l'homme peut procurer des avantages. On peut échanger sur l'expérience et ainsi progresser plus vite. Les humains ont une capacité exceptionnelle à développer une seconde personnalité. Ils passent même le plus clair de leur temps à se projeter dans les autres ; acteurs de théâtre ou agents doubles en sont un bon exemple. Ils le font de manière parfaitement maîtrisée et contrôlée, autrement dit réversible ; ils savent naturellement comment ne pas

dépasser certains seuils. Cela nous a bien aidé car certains ont accepté de se prêter à quelques essais. Ils n'ont pas été conduits ici bien sûr mais dans de grands hôpitaux et avec de simples casques cérébraux à capteurs extérieurs. C'est bien moins précis évidemment mais on en a appris suffisamment pour comprendre comment éviter une dissociation identitaire irréversible.

– En pratique, cela se passe comment ?

– C'est simple, tout au moins en concept. Dès que le sujet est entré dans le nouveau mental, alors nous contrôlons la limite à ne pas franchir. Si aucune réaction de la personnalité de départ n'apparaît naturellement alors immédiatement on la sollicite. Dans le cas d'un acteur de théâtre cela se fait naturellement. Il se pose des questions : les partenaires jouent-ils correctement leurs rôles respectifs, le mettent-ils lui-même suffisamment en valeur, le public réagit-il bien ? Il lance aussi de temps à autres un coup d'œil à la salle. Dans le cas d'un agent double c'est la même chose, Il revient périodiquement à sa personnalité principale. Nous nous sommes donc inspirés de tous ces mécanismes d'auto-contrôle pour constituer tout un jeu de tests de réversibilité. Une fois cette difficulté surmontée, nous avons commencé à construire des personnalités type inspirées de personnages réels contemporains ou du passé.

– Ces personnalités ou morceaux de personnages que l'on peut pénétrer mentalement sans risques, il y en a beaucoup de disponibles ?

– Pour le moment un nombre très limité. Si tu me demandais aujourd'hui de t'immerger dans le mental d'une astronaute, alors je te répondrais que ce n'est pas encore possible ; ce profil n'a pas encore été créé. Pour répondre plus précisément à ta question disons qu'il y a à ce jour une bonne trentaine de personnalités en construction assez avancée. Tu pourrais partager une partie au moins de leur vie mais avant toute expérience, avant de se mettre dans la peau d'un autre pour reprendre le langage populaire d'autrefois, il y a un préalable incontournable. Tout candidat à une plongée mentale doit accepter de se laisser sonder, accepter que toutes ses connaissances sa mémoire ses affects son passé, sa vie soient enregistrés, jusque dans les derniers ressorts de son intimité. Je te rassure, tout est crypté si bien que aucune personne humaine ne peut avoir accès à ces données. Le cryptage quantique utilisé par Ben rend les données inviolables. Celle ou celui qui accepte l'aventure aura sa personnalité actualisée au jour de l'expérience puis enfouie dans les

caveaux de granit du complexe informatique, en dessous du dôme Emeraude.

– Tu penses qu'un jour je pourrais me prêter à l'expérience ?

– Je sais que le sujet t'a toujours passionné, on en a parlé avec tante Jill.

– Elle est ici ?

– Oui, tu la verras tout à l'heure. Pour le moment elle fait quelques réglages sur Nautilus.

– Nautilus ?

– C'est le nom donné à l'interface complexe qui permet d'effectuer les immersions, celle qui contrôle toutes les expériences, scrute et surveille en permanence. Tante Jill en supervise le fonctionnement avec l'aide de Chang que tu as déjà rencontré et de Krawn qui nous a rejoint quand nous avons réceptionné ces nouveaux locaux. Je te le présenterai dans quelques instants.

– Mais de mon côté, je suppose que je vais devoir attendre que tu reviennes ?

– J'espère bien être de retour dans quelques jours mais il n'est pas forcément nécessaire que je sois là en personne. Ce serait bien que tu fasses un essai sans trop tarder pour confirmer ton intention de rejoindre notre équipe. Après on pourra reparler de tout ça. Tante Jill, Krawn et Chang pourraient parfaitement contrôler un premier essai. Dans un premier temps il faudrait toutefois mémoriser ta personnalité.

– Ce serait long ?

– Cela pourrait prendre entre un et trois jours selon tes réactions. En premier lieu il faudrait t'implanter. Il y a des réglages de normalisation à faire, des compensations à effectuer car l'affectation fine des zones peut varier d'un cerveau à un autre. Cette procédure prend normalement une journée et ce n'est qu'ensuite que ta personnalité pourrait être analysée. Nautilus sonderait alors ta mémoire jusqu'aux niveaux les plus profonds. Durant cette phase, des souvenirs que tu aurais oubliés parfois depuis longtemps pourraient resurgir mais ce serait trop long pour l'instant de t'expliquer la technique en détail. Sache cependant que si tu te décides, tu seras soumise à toute une série de sensations, visuelles, sonores, tactiles, olfactives et confrontée à des situations très variées. Tu tiendras même des discussions avec Nautilus et tout au long du processus tes réactions, tes pensées seront stockées. Au bout du compte le système te connaîtra entièrement et tu n'auras plus aucun secret pour lui, affects, ressentis,

croyances, manière de voir la vie, ce qui peut ou non chez toi engendrer le rejet ou le dégoût, ce que tu juges en bien ou en mal. Ta personnalité profonde sera percée à jour, on pourra prédire ton comportement, tes réactions, empathie ou antipathie mais tout cela tu le sais déjà.

– Et en cas d’incident ?

– Ce serait très improbable mais bien sûr le risque zéro n’existe pas. Tu as toi-même été confronté à cela dans tes expériences sur Priscilla. Rassure-toi Nautilus est capable de rétablir des connexions. Ce n’est qu’une question de circuiterie neurale. En stimulant les bons capteurs et de manière plus ou moins répétée on arrive à modifier les aiguillages, par exemple induire un ressenti donné face à une situation particulière et le réimplanter de manière durable. La matière cérébrale présente suffisamment de plasticité. Mais je me rends compte que je parle surtout de Nautilus alors qu’en fait ce pilote d’interfaçage ne serait rien sans la Machine qui se trouve en amont et c’est sa présence même qui devrait te rassurer.

– La Machine ?

– Oui, avec un grand M. C’est ainsi que nous appelons familièrement Quintessence. Il s’agit du superordinateur quantique qui contrôle l’interface en amont et démultiplie son intelligence. Je t’en dirai plus à mon retour car je vois que l’heure avance. Il va falloir que je te laisse mais avant, je vais te présenter à Krawn. Si tu te décides à faire un essai, alors, comme je te l’ai expliqué, il pourra superviser les opérations avec l’aide de Chang et de ta tante. Pour sa part, elle sera aux commandes de Nautilus.

Bang

Je suis Joy, dôme Océan, Labo Nemo, mois d’avril, le dix-neuf de l’an 2035, temps d’expérience : 0h 0mn.

Pourquoi aurais-je attendu ? Je me suis décidée et sans en parler à Justin. Je crois que lui aussi n’aurait pas hésité. J’aurai un peu d’avance sur lui ! Déjà une semaine que je fréquente Krawn, enfin son avatar, simple, bienveillant et rassurant. Tout s’est passé comme oncle Luc me l’avait dit, d’abord l’implantation, puis toutes sortes de tests qui ont permis à Nautilus de tout extraire de moi. C’est un étrange sentiment de savoir que désormais il y a un double de moi dans la Machine, qu’elle m’a explorée jusqu’au tréfonds de mon âme, mise totalement à nu sur le plan mental,

qu'elle connaît maintenant ma psychologie, ma façon de réagir, même ce que j'éprouve pour Justin. Elle pourrait se substituer à moi sans que personne ne s'en rende compte dans une situation où je n'aurais pas à être présente physiquement, animer un parfait avatar. Je suis maintenant prête pour le grand voyage. Krawn est à mes côtés. C'est à peine si je sens la structure souple du casque venir se positionner sur mon crâne. Je ressens juste une légère pression quand il comprime mes courts cheveux blond-roux. J'imagine la réaction de Justin s'il pouvait me voir, jaloux il le



serait sûrement. Il ne comprendrait pas que ses propres parents ne lui aient pas donné la priorité.

Bing.com / create, prompt: creation of the universe and the solar system.

Krawn me rappelle à la réalité :

– Joy, tu es prête ?

– Je suis prête.

– Tu vas accomplir un grand voyage dans le passé, te trouver face à une vision synthétique de l'histoire, entrer dans quelques époques décisives de l'humanité. Tu vas habiter mentalement des femmes et hommes de ces temps, éprouver leurs sentiments, vivre avec eux, partager certaines de leurs épreuves, des instants de bonheur comme de malheur. Avec eux tu seras confrontée au bien et au mal mais tout au long du parcours tu seras encore Joy, Joy de cette planète bleue et dont toutes les réactions seront suivies, les étonnements, remarques, avis critiques, points de vue, sentiments. Si à quelque moment que ce soit tu désirais interrompre la plongée alors cela te serait très facile. Par la simple pensée ou encore par le geste avec le poussoir rouge sur l'accoudoir de droite, tu pourrais tout arrêter.

– J'ai bien compris.

– Alors bon voyage, en ma compagnie.

En face de moi l'image de mon cerveau commence à s'animer. Une multitude de points minuscules et lumineux signale les implants neuronaux. Une très légère sensation de fourmillement vite passée et le compteur de plongée affiche déjà dix secondes. Je suis encore Joy mais la projection montre que ma pensée est déjà suivie analysée et contrôlée. Il

y a des agrandissements, des coupes tomographiques, des zooms en trois dimensions précisant les circuits des zones activées, toutes sortes d'autres indications détaillées sur les écrans muraux dont les taux de transfert des données transitant par Nautilus, le taux d'extraction des diverses formes de mémoire, le taux d'impression mentale des informations injectées, les taux de relaxation des neurones, les taux d'émotivité et toutes sortes d'autres paramètres dont je ne comprends pas très bien la signification.

L'horloge du temps recule à toute vitesse, -1.000, -10.000, -100.000, -1 million année (MA), -1 milliard d'années, 1000 MA. Elle ralentit jusqu'à stopper à -13800 MA.

Je suis Joy, temps d'expérience : 0h 1mn, -13,8 milliards d'années.

Nous nous trouvons au tout début de l'Univers dans lequel je suis né, le même où je vis dans le présent. Un spectacle théâtral se déroule sous mes yeux. Je vois d'abord un bain quantique incroyablement dense, composé de minuscules éléments natifs. Plus tard, les scientifiques humains les qualifieront de minuscules brins ou de vibrations élémentaires. Lors du Bang, au temps zéro, celui du crachement initial imaginé dans certaines Genèses, cette matière dense explose littéralement. Le temps vient de naître dans mon univers. Dans la bousculade, les 'premiers' éléments éjectés se contorsionnent, gesticulent, se déploient dans de nouvelles dimensions, en particulier celles de l'espace cartésien que l'homme utilisera le plus souvent, x, y et z. De cette grande agitation va naître la matière, apparaître la conscience.

Les éléments bousculés essayent de s'assembler ; souvent, les tentatives sont éphémères. D'autres liens sont plus durables. Toutes les constructions ou morphologies, toutes les dispositions respectives ne sont pas possibles car certaines règles mathématiques les régissent ; ainsi, à la création de matière répond celle d'antimatière. Les interactions se différencient au fur et à mesure que le temps perçu par l'homme progresse, plus précisément au fur et à mesure que le processus du Grand Retour au Tout progresse. Les forces gravitationnelles, les forces électromagnétiques, les forces nucléaires faibles et fortes remplacent la force initiale qui régnait à l'instant zéro dans le bain initialement concentré. Des particules élémentaires apparaissent. Ces groupements d'énergie-matière, ceux que je suis capable de percevoir dans mon monde, par ma nature, sur ma planète bleue, laissent beaucoup de 'vide' entre eux. Ce phénomène s'accroîtra plus tard lorsque les galaxies s'éloigneront

de plus en plus, au cours de l'expansion de mon Univers.

Retour dans le passé

380 000 ans après le Bang, il y a un flash de lumière ; certaines particules se recombinent. Dans le cadre confiné, qui est maintenant moins dense, un certain nombre d'entre elles se confondent pour constituer des groupes d'atomes simples tels que l'hydrogène H, l'hélium He et le Lithium Li. La lumière commence à se propager dans toutes les directions à une vitesse phénoménale, atteignant 186 000 miles par seconde. 550 MA d'années plus tard, l'Univers s'est encore refroidi à mesure que sa densité diminuait. Nautilus m'offre un aperçu d'un vaste éventail de galaxies ; Je suis conscient qu'il y en a des centaines de milliards et qu'au milieu de chacune se trouvent des dizaines de milliards d'étoiles. Le spectacle est impressionnant. Quelle extraordinaire accélération dans la compréhension de l'homme de tous ces événements ! Il n'y a pas si longtemps, à peine dix mille ans avant ma naissance, l'espèce humaine émergeait de la nature, du premier âge, celui des animaux. Seulement quelques centaines d'années avant ma naissance, étonnamment, tout s'était accéléré en Occident avec une avalanche de nouvelles connaissances. La civilisation occidentale avait rapidement appliqué ces connaissances et développé toutes sortes de technologies. Elle avait su passer de la théorie ou abstraction à la pratique, en faisant preuve d'une grande ingéniosité.

Le verre était connu depuis longtemps et les hommes auraient pu inventer bien avant les lentilles. Ils auraient pu les assembler en télescopes, microscopes ou loupes binoculaires et découvrir bien plus tôt l'infiniment petit et l'infiniment grand. Si lointaines les étoiles, si petits les microbes. La Machine me montre maintenant un astronome en train de scruter la voûte céleste à travers son télescope. Je vois avec lui les amas et filaments de galaxies. Il s'intéresse plus particulièrement à leur répartition spatiale ; bientôt s'impose à lui la réalité de l'expansion de l'univers, ceci depuis le Bang. Jusqu'où et jusqu'à quand ? Encore un mystère que les chercheurs s'évertuaient toujours à percer lorsque le grand cataclysme est survenu, en cet an de malheur 2034, celui qui a marqué la fin de la civilisation occidentale sur ma planète bleue.

Je repense à toutes ces théories sur notre univers. Aujourd'hui, dans les profondeurs d'Underground de puissants ordinateurs continuent à mouliner les données pour résoudre l'énigme. L'œil humain ne perçoit

qu'à peine cinq pour cent de l'espace, la matière dont je suis faite et la lumière. Le reste est du domaine de la supputation.

bleu océan

boule de feu

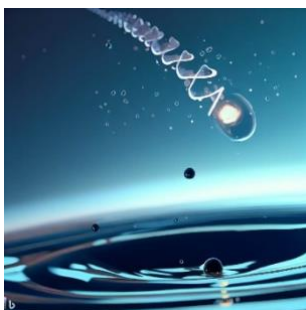
Immersion : je suis Joy, temps d'expérience : 0h 06mn, j'observe.

- 9200 MA, espace intersidéral : dans le groupe local de galaxies en équilibre gravitationnel, j'aperçois une galaxie spirale, la voie perlée. Elle est aplatie et large dans sa dimension la plus grande de 100 000 AL (une année lumière AL est la distance que parcourt la lumière en 365,25 jours ; elle se propage à la vitesse c de propagation dans le vide, 186 000 miles par seconde). Si j'étais attachée à un rayon de lumière, alors je pourrais atteindre la Lune en un peu plus d'une seconde et le Soleil en un peu plus de huit minutes. Toutes ces distances sont énormes relativement aux espaces où l'homme est confiné. Je me déplace maintenant dans un chaos d'étoiles. Depuis le disque de la galaxie, j'emprunte l'un des cinq bras qui s'étendent du centre vers les extrémités. J'arrive au bout. Je suis maintenant au sein d'une nébuleuse dont la bordure contient de nombreuses étoiles plus jeunes. C'est une pouponnière. Le temps s'accélère vertigineusement. Des gaz et des particules s'agglutinent par gravité, la fusion nucléaire démarre et le centre devient une nouvelle étoile. Un peu plus loin, une autre est en train de mourir. En fin de vie elle s'effondre sur elle-même ; l'énergie créée entraîne la fusion d'atomes de carbone, oxygène, azote. De cette catastrophe naît une nouvelle étoile avec cette fois un disque interstellaire. Les débris célestes, astéroïdes et poussières deviennent des anneaux primitifs de matière qui par accréation vont bientôt créer des planètes.

- 5000 MA : nouveau jalon. Le système solaire est né. Des planètes tournent comme dans un gigantesque manège autour de l'étoile Soleil. Ses rayons atteignent la planète Mercure en trois minutes, Vénus en six, Mars en douze, Jupiter en quarante-trois, Saturne et Neptune en respectivement une heure vingt minutes et quatre heures dix minutes.

- 4500 MA : ce que l'on appelle planète Terre est en fait encore une protoplanète constituée d'un vaste océan de lave, une fournaise, des roches en fusion, un brasier infernal où la température dépasse les 1200°

Celsius. Dans ce magma on rencontre des atomes de fer Fe, silicium Si, carbone C et aussi des gaz, de l'oxygène O₂, de l'hydrogène H₂, de l'azote N₂ ou encore de l'oxyde de carbone C₁O₂.



Bing .com, images, create, prompts : à gauche : a meteorite falls into the ocean, oil drops floating under the surface contain DNA molecules / à droite : archaea living near a hydrothermal vent at the bottom of the ocean, watercolor.

Entre - 4500 et - 4000 MA : une bonne part de la croûte terrestre va bientôt se recouvrir d'eau liquide H₂O₁. Pour le moment la fine pellicule de gaz qui entoure la planète contient du méthane C₁H₄, de l'ammoniaque N₁H₃ et de l'eau H₂O₁. Après transformation, elle deviendra plus tard l'atmosphère de la vie. Un autre bouleversement intervient dans cette période : une jeune planète appelée Théia, de la taille de Mars, frappe la Terre à neuf miles par seconde. Sous le choc, les deux corps liquéfiés expulsent des milliards de tonnes de débris dans l'espace. Certains s'assemblent par accréation et forment la Lune. Relativement proche au début, je sais qu'elle va s'éloigner peu à peu. Elle régira les marées des futurs océans.

eau

- 3800 MA : déjà 700 MA depuis que la planète s'est formée. La Machine me montre cette fois une boule quasi couverte d'eau. Elle provient pour partie de la condensation des gaz issus de la croûte et du manteau terrestre. Ils se sont échappés puis transformés dans l'atmosphère. Une autre partie a été apportée par des météorites qui ont percuté la Terre. Température, pression ambiante et champs de forces

ont permis de retenir le liquide en lui évitant une expulsion vers le vide sidéral. La lave en jaillissant du plancher océanique commence à former des îles. On est de nouveau en mode accéléré sur l'horloge du temps. Certaines terres émergées se rejoignent jusqu'à former des continents mais l'atmosphère est encore toxique et empêche l'apparition de la vie sur terre. Il n'y a pas encore de couche d'ozone capable d'atténuer les rayons ultraviolets, pas non plus d'oxygène en quantité suffisante. L'atmosphère est encore riche en gaz méthane C_1H_4 , en ammoniaque N_1H_3 et en vapeur d'eau H_2O_1 . Elle contient aussi des composants soufrés et de l'oxyde de carbone. La chaleur est aussi très forte ; des vents, tempêtes et ouragans puissants sévissent. Les gigantesques marées engendrées par la Lune encore proche déferlent sur les terres. La vie devra attendre encore un peu pour s'y installer, le temps que le satellite s'éloigne, que la houle se calme, que la rotation de la Terre ralentisse, que l'atmosphère s'enrichisse en oxygène.

Au sein de l'océan premier, la situation est cependant différente. Il est le siège d'une grande agitation moléculaire. Toute une chimie prébiotique se développe dans cette matrice aqueuse de la vie. Certaines réactions chimiques sont favorisées par les conditions et l'environnement. Certains types de molécules se multiplient, en particulier les acides aminés précurseurs de la vie. Ce sont les déterminants du futur code génétique, capables de perpétuer la transmission de caractères d'un être vivant à un autre, de les enrichir, les faire évoluer. Ces acides aminés ont tous la même structure générique de type $H_2N_1-H_1C_1R-C_1O_2H_1$ où le radical R désigne un ensemble complémentaire d'atomes. Ces maillons vont s'associer en chaînes longues déployées dans l'espace à trois dimensions. Ils vont constituer des macromolécules qualifiées de polypeptides, à l'image de la polymérisation des hydrocarbures. Le lien chimique entre deux maillons successifs se fera par affinité entre le groupe C_1O_1 d'un premier maillon et le groupe N_1H_1 du suivant, mais tout cela je le connais déjà parfaitement.

Extrait de l'œuvre de Buffon, Les époques de la Nature, 1778 :

'Comme la température de la Terre s'était suffisamment refroidie pour permettre la formation de gouttelettes d'eau liquide, des torrents d'eau bouillante doivent s'être abattus sur la surface de la Terre et l'avoir inondée, formant ainsi les océans primitifs en ébullition. L'oxygène et l'azote dérivés des

hydrocarbures déjà présents dans l'atmosphère furent entraînés par ces pluies torrentielles et les océans et les mers, au moment de leur première formation contenaient donc déjà, en solution, les plus simples composés organiques'.

Extrait de l'œuvre de Charles Darwin, bien plus tard :

'La vie est apparue dans un petit étang chaud, dans lequel il y avait un riche bouillon de produits chimiques organiques, à partir desquels s'est formé le premier organisme primitif à la suite d'une longue période d'incubation durant les temps géologiques'.

La Machine me rappelle quelques-unes des réactions préparant la vie (chimie prébiotique) : $C_1H_4 + N_1H_3 \rightarrow$ acide cyanhydrique $H_1C_1N_1$ (acide cyanhydrique) $\times 5 \rightarrow$ adénine C_5H_5 ; $H_2O_1 + C_1H_4 \rightarrow$ formaldéhyde $C_1H_2O_1$; $(C_1H_2O_1) \times 5 \rightarrow$ ribose $C_5H_{10}O_5$, sucre, un composant de l'ARN ; formaldéhyde $C_1H_2O_1 +$ acide cyanhydrique $H_1C_1N_1 +$ eau $\rightarrow$ $C_2H_5N_1O_2$, glycine G, un acide aminé.

évolution

c'est quoi la vie ?

Temps d'expérience : 0h 10mn. Même époque.

Dans mon esprit tout va très vite. Je reçois une cascade de petites informations essentielles mais sans trop de précisions scientifiques, quelques formules brutes encore, juste ce qui est indispensable pour pouvoir s'interroger sur le sens de la vie. La structure de l'ARN est une chaîne de nucléotides. Nucléotide = Pentose **P** constitué par un à trois groupes phosphate PO_4 + Ribose **R** id $C_5H_{10}O_5$ + nucléo-base azotée de type purine **G** Guanine $C_5H_5N_5O_1$ ou **A** Adénine $C_5H_5N_5$ ou de type pyrimidines **C** Cytosine $C_4H_5N_3O$ ou **T** Thymine $C_5H_6N_2O_2$ ou **U** Uracil $C_4H_4N_2O_2$. Un brin d'ARN peut comporter quelques 10 à 103 nucléotides. Le premier monde de la vie a été constitué de molécules d'ARN, précédant un autre plus élaboré avec des molécules d'ADN et des protéines. Les ARN primitifs assuraient alors les deux grandes fonctions du vivant à savoir la transmission du patrimoine génétique et la gestion du métabolisme, les échanges avec l'environnement (id

l'absorption ou le rejet de substances).

Soudain, Krawn prend le relais. J'ai la vague impression de me retrouver devant mes professeurs à Ydunea, au lycée !

– La chimie de la vie utilise de très nombreux atomes mais presque toujours les mêmes, avec des arrangements spatiaux très complexes (comme la double hélice d'ADN). Peu importe que les molécules de la vie soient apparues spontanément sur notre Planète bleue, synthétisées par les orages et la foudre, à partir des atomes légers de la vie N, C, O présents dans l'atmosphère, catalysées dans les argiles ou importées par des objets célestes tels que des météorites, ou encore d'une autre manière. Le résultat est là. Sans aucun doute, Joy, dans de nombreux autres coins de notre univers ou dans l'infini des autres, des structures chimiques similaires ou différentes peuvent offrir un berceau à la vie, une opportunité, un potentiel dans lequel la conscience pourrait apparaître. Tout cela peut avoir un sens, sans que l'on ait à évoquer la main de Dieu, sans avoir à remettre en cause la théorie de l'évolution. Cette dernière peut apparaître aux humains comme un long processus, au vu de leur échelle de temps, celle de leur vie. On parle du milliard d'années ennuyeux, ainsi nommé parce que rien de notable ne semblait s'être passé jusqu'à - 600 MA. Dieu aurait-il attendu si longtemps, Dieu aurait-il tergiversé ? Si un Dieu avait créé la vie, elle aurait été tout de suite parfaite, pourquoi y aurait-il eu tant d'essais et d'erreurs, tant d'impasses ? Il n'y aurait pas eu besoin de sélection. Le génome humain aurait été immédiatement idéal, nul besoin de toutes ces séquences redondantes dans le génome, de cette accumulation de gènes endormis.



Bing.com / create, prompt: RNA and virus.

– L'ignorance, le refus de se remettre en question propres à la plupart des hommes ? Peut-être aussi le poids de la culture ?

– Bien sûr ! Il y a d'autres exemples célèbres comme la supposée intervention des dieux pour expliquer la construction des pyramides d'Égypte. De manière générale une méconnaissance générale des sciences

vraies, des effets à première vue étonnants qui peuvent se produire avec les grands nombres, comment avec une règle simple on peut expliquer le développement de formes fractales magnifiques dans la nature, fougères, épanouissement de fleurs, comment aussi une infime cause peut déclencher une catastrophe. Végétaux et animaux engagent un véritable combat pour la vie, veulent à tout prix survivre.

Des plantes réussissent à germer puis se développer dans les lieux les plus improbables, anfractuosités de roches sans réel socle nourricier, fissures dans des coulées de lave récemment figées. Le fait que la vie ne renonce jamais, le buisson des espèces qui naissent et s'éteignent, la ténacité, l'acharnement, la flexibilité, la résistance, la capacité d'adaptation et d'imagination commune à toutes les espèces vivantes depuis les formes de vie les plus humbles, virus, bactéries, archées jusqu'aux plus complexes, tout cela a toujours impressionné les hommes. Persuadés qu'ils ne réussiraient jamais à atteindre la vérité, ils ont imaginé des Dieux en guise de consolation. Mais on pourra reparler plus longuement des croyances humaines plus tard. Pour l'instant la Machine doit avancer, le chemin jusqu'à l'homme est encore long. Krawn s'est tu.

La Machine reprend maintenant sa présentation de l'évolution de la vie. J'aperçois des acides aminés ARN en train de se dédoubler, de se reproduire à l'identique ; Après de multiples contorsions, des chaînes macromoléculaires forment un sac lipidique, une coque protectrice protéique qui abrite l'ARN ; l'une d'entre elles a une forme polyédrique régulière, un icosaèdre à vingt faces triangulaires identiques. C'est un virus précurseur. Par la suite, la vie en créera de nombreux types, des tous petits avec seulement quelques gènes, des plus grands avec un millier de gènes ; c'est le cas pour certains présents sur ma planète bleue en ce début du troisième millénaire. Leur taille ? Tout petits, dix à quelques centaines de nanomètres (nanomètre, un milliardième de mètre, l'ordre de grandeur des distances interatomiques). Les virus constituent un formidable réservoir de diversité génétique au potentiel prometteur mais aussi redoutable. Certains sont faits d'ARN monobrin, d'autres d'ADN double brins adoptant des formes linéaires ou circulaires. Après les virus, les essais de l'évolution continuent à défiler. Je vois une ébauche de membrane cellulaire ; elle s'ouvre et se referme pour laisser entrer l'eau et la piéger. C'est une proto bouche qui capte, filtre et utilise les substances nutritives présentes dans l'océan. Elle expulse le liquide restant devenu inutile en un autre point de la membrane, un proto-

chiasme. Nous sommes en présence d'une protocellule, germe de la vie unicellulaire.

La conquête ou colonisation des océans par la vie a commencé. Ces membranes sont comme les palissades de fortins où l'organisation de la vie va pouvoir se faire, bien à l'abri de l'extérieur.

-3800 à -3500 MA : cette période est celle de l'apparition des premières cellules vivantes non mobiles (sans flagelles ou cils), des premiers stromatolithes, de la photosynthèse sans oxygène, aussi de l'apparition de l'oxygène O₂. En - 3.800 MA, des bactéries anaérobies vivent déjà. Elles ne supportent pas la présence d'oxygène ; ce sont des procaryotes, autrement dit des cellules sans noyau. La Machine m'expédie à proximité d'une cheminée sous-marine qui a percé le fond océanique, un effet du volcanisme. A cet endroit vivent de petits êtres unicellulaires, des bactéries qui utilisent l'énergie géothermale pour casser des molécules d'acide sulfurique H₂S₁O₄. L'acide nucléique porteur du patrimoine génétique est simplement séparé de l'extérieur par la membrane cellulaire. J'aperçois de très nombreuses cellules vivantes. Leur reproduction se fait toujours par séparation directe d'une cellule mère en deux cellules filles de génomes identiques. Sans flagelles ni cils, elles ne se déplacent pas volontairement mais se contentent d'être transportées au gré des mouvements de l'océan nourricier.

Par endroits pourtant elle se sont accumulées sans qu'il n'y ait une collaboration fonctionnelle véritable (il faudra attendre - 600 MA pour qu'apparaissent des êtres multicellulaires). Ces cellules très nombreuses, algues ou bactéries, forment des empilements de lames qui piègent des particules minérales ; du calcaire Ca₁C₁O₃ est précipité au sein même de la matière vivante. Une carapace se forme, durcit. Ce sont les premiers stromatolithes, une forme de vie qui existait encore sur ma planète bleue avant l'Apocalypse.

-2400 MA : c'est le début de la grande oxydation, une période durant lequel est inventée la photosynthèse avec oxygène. Des cyanobactéries minuscules réussissent à casser les molécules d'eau H₂O₁ juste sous la surface de l'océan avec la seule énergie du rayonnement solaire et selon la réaction : carbone C₁ + eau H₂O₁ + lumière solaire → glucose + oxygène gaz O₂. L'oxygène ainsi libéré oxyde des atomes de fer. Des particules de rouille se déposent en grand nombre sur le fond de l'océan. Autre conséquence : en surface, de l'oxygène émerge et se mêle à l'atmosphère sans pourtant l'enrichir encore notablement, suffisamment

pour que la vie sur la terre ferme puisse se développer. Ce n'est qu'à compter de 850 MA que la situation va changer.

Entre -550 MA et aujourd'hui, le taux d'oxygène dans l'air va fluctuer entre 15 et 35% (ce maximum de 35% vers - 300 MA avec l'apparition d'insectes, amphibiens, fougères de très grande taille). Au début du troisième millénaire, il sera de 21%.

Krawn reprend :

– Parce que tous les êtres vivants contemporains ont en commun trente-quatre protéines et quelques ARN, on a imaginé un last universal common ancestor, LUCA. C'est un être qui serait apparu entre -3800 et -3500 MA au sein de populations de protocellules individualisées et doté d'un génome de quelques centaines à plus d'un millier de gènes enfermés à l'intérieur d'une membrane en protéines ; c'était par conséquent avant la grande oxydation. En comparant les gènes communs aux êtres vivants actuels, les généticiens ont pu déterminer ceux qui devaient être déjà chez LUCA. Parmi ceux-ci il y a des gènes impliqués dans l'édification des membranes cellulaires des êtres vivants contemporains. C'est ce constat qui a conduit à penser que LUCA possédait un type de membrane. Outre l'ARN, LUCA est aussi constitué de molécules d'ADN. Après avoir longtemps tâtonné, la Nature a inventé et retenu comme particulièrement prometteuse la configuration ADN double brins. Ce juste équilibre entre stabilité (mieux que l'ARN) et une possibilité d'évolution va maintenant devenir la norme.

Comment la combinaison d'autant de gènes s'est-elle produite pour arriver à LUCA ? Probablement par combinaison directe du matériel génétique d'une cellule avec d'autres, en horizontal comme disent les biologistes, très probablement aussi avec l'intervention de virus qui ont une extraordinaire capacité de mutation et adaptation. LUCA est une martingale de l'évolution ; il possède un énorme potentiel de diversification. Après, ce ne sera plus qu'une affaire de complexité, d'exploitation des fonctionnalités précédentes dans un contexte d'adaptation et de sélection naturelle. En ce sens il est une étape très importante, un jalon essentiel. Pour tous ses descendants, la règle sera la même : croissance, multiplication, reproduction faisant appel aux propriétés spécifiques des brins d'acide nucléique : duplication, capacité à copier, transporter l'information du génome, commander la synthèse

des protéines de la vie et en conséquence réguler toute la machinerie cellulaire.

La lutte pour la vie va se poursuivre comme depuis les tous débuts : dévorer le plus faible, acquérir si possible ses potentialités, combiner dans un être unique ce que la vie a créé de mieux dans l'environnement immédiat du prédateur. L'absorption de bactéries performantes sur le plan de la transformation du glucose en ATP (nucléotide Adénine Triphosphate utilisé entre autres pour la synthèse d'ARN) va aboutir à la formation des mitochondries, un type d'organites ovoïdes intracellulaires jouant le rôle de chaudières ; ce sont en quelque sorte les générateurs d'énergie nécessaires au fonctionnement de la cellule. De même des bactéries spécialisées dans la photosynthèse vont devenir après absorption par d'autres cellules les chloroplastes des plantes. L'association intelligente en un seul être vivant des diverses fonctionnalités développées au départ par des êtres distincts va créer des formes de vie de plus en plus complexes, tout cela dans un contexte d'adaptation ponctué de mutations et de sélections.

De manière générale, le génome va s'accroître avec le temps : 500 à 3.000 gènes chez les archées, 700 à 4.000 pour les amibes et bactéries, 2 à 6.000 pour les eucaryotes dont l'homme.

Je suis seulement Joy.

Bien avant que ne survienne l'apocalypse, les savants avaient fini par se persuader que l'on finirait par savoir ce qui s'était réellement passé en établissant des arbres phylogénétiques. Ce n'était qu'une grande enquête de police. Passionnante reconstitution pour certains, elle relevait en fait d'une démarche systématique, de la mise à disposition de nombreux matériels et doctorants. Débrouiller l'écheveau de la complexité avec pour clé quelques règles, le code génétique, des nombres. Les succès de la physique avec l'appui des mathématiques avaient appris à l'homme que c'était désormais à sa portée. Les résultats s'étaient accélérés avec l'intelligence artificielle qui s'était mise à décider d'elle-même de tester l'infinité des hypothèses permettant d'aboutir à la synthèse d'une molécule de la vie, d'une membrane, d'un virus, d'une bactérie, d'un être multicellulaire.

Ces progrès sensationnels obtenus à la veille de la chute apocalyptique de la civilisation occidentale n'avaient pas pour autant réglé la question de l'origine même de la vie. Attribuer le qualificatif d'être vivant à LUCA,

oui, de peur de remonter plus loin dans le temps, dans ce monde précurseur où les premières molécules d'ARN avaient commencé à inventer la vie. De ce temps reculé, il reste des fossiles vivants, ce qu'on appelle des viroïdes ; ils n'ont ni enveloppe ni capsid ; ce sont des molécules d'ARN libres suffisamment agressives pour être pathogènes. Comment leur refuser le qualificatif de vie sous prétexte qu'ils doivent utiliser des structures moléculaires externes pour fabriquer des protéines ? Les viroïdes pourraient très bien avoir été le début de la vie.

Le défilé des images et animations continue.

Aux alentours de - 2000 MA : encore discutée, la période d'apparition des eucaryotes pourrait bien remonter à plus de 2000 MA. Chez eux et par différence avec les procaryotes le matériel génétique, au lieu de rester immergé directement dans le cytoplasme, se concentre et met à l'abri dans un noyau cellulaire délimité par une membrane. Très vite la séparation entre faune et flore va se produire chez eux. On note également des essais d'êtres pluricellulaires. Une activité biologique florissante se développe alors au sein des océans précambriens. Vers - 1500 MA : des cellules primitives avec noyau ingèrent des cyanobactéries. Dans leur corps apparaissent alors les chloroplastes dont on a déjà parlé, des organites ou vésicules de l'ordre du micron capables d'assurer la photosynthèse.

Une autre innovation surviendra avec l'apparition d'une reproduction par mélange génétique au sein d'une même espèce des génomes de deux parents différents. Cela aura pour effet d'accroître la vitesse d'évolution. Désormais, une descendance légèrement différente sera envisageable à chaque génération. La diversité va dès lors s'accélérer. Une espèce sera considérée comme nouvelle dès lors qu'elle ne pourra plus se reproduire avec la souche parente.

Aux alentours de - 1200 MA : je vois des algues rouges multicellulaires. Des cellules qui jusque-là s'ignoraient plus ou moins à l'issue de leur séparation se mettent à utiliser une protéine, le collagène, pour s'agglutiner. Elles forment des colonies au sein desquelles elles vont pouvoir s'entraider, s'organiser puis se spécialiser. Les êtres pluricellulaires vont pouvoir apparaître. L'évolution les dotera d'organes spécifiques au service de l'ensemble des cellules les constituant, ainsi que d'un système de communication entre elles de plus en plus performant.

Je suis Joy, j'assiste à la suite de la présentation.

A partir de - 650 MA : j'aperçois les premiers proto animaux à corps mou. Ils doivent encore se nourrir directement via les membranes cellulaires en contact avec le milieu extérieur. Vers - 650 MA la vie est encore exclusivement océanique. Au fond des eaux, les animaux primitifs sont simplement posés ou fixés. Ils n'ont guère de possibilités de bouger. Invertébrés, ils n'ont ni organes internes ni systèmes vasculaire, digestif ou nerveux ; ce sont de simples amas de cellules qui filtrent l'eau pour en extraire les nutriments. L'éponge est sans doute l'un des premiers animaux vivants. Chez elle, l'information circule d'une extrémité à l'autre par voie chimique, de cellule à cellule même si ces dernières ne sont pas encore différenciées ; les neurones n'existent pas encore.

Succédant aux éponges viennent les méduses à symétrie radiale. Elles ont déjà acquis un réseau nerveux diffus mais il n'y a pas toujours pas de zone particulièrement privilégiée dans les échanges et traitements d'informations. La spécialisation de certaines cellules en neurones a pour objectif d'améliorer, faciliter la transmission de l'information, la communication d'une extrémité à une autre de l'organisme. Il en résulte une réactivité plus grande qui procure un avantage évolutif évident. Le prédateur saisira plus vite sa proie.

Le corps cellulaire du neurone contient le noyau mais il est aussi prolongé par des ramifications fines et nombreuses, les dendrites D ainsi qu'une ramification bien plus longue, l'axone A. Le diamètre de ce dernier peut varier d'un à quinze microns (10^{-6} m). Quant à sa longueur, elle peut atteindre parfois quelques dizaines de cm. A son extrémité se trouve un bouquet de boutons synaptiques S. Le signal ou influx nerveux transmis le long des axones est de nature électrique mais au niveau des synapses c'est un processus chimique qui entre en jeu pour passer l'information de l'extrémité des boutons S d'un neurone donné aux dendrites D du neurone suivant. La transmission est donc dans l'ensemble de nature électrochimique. Plus précisément, lorsqu'un neurone est au repos, la membrane de l'axone A est chargée positivement à l'extérieur et négativement à l'intérieur. C'est l'entrée soudaine d'ions Na^+ vers l'intérieur qui entraîne un bref instant une perturbation des charges. D'autres ions sont également impliqués, ceux présents dans le bain aqueux initial au sein duquel est née la vie. La perturbation électrique

se propage alors le long de A. En arrivant à l'extrémité, elle provoque au niveau de la synapse S la libération d'un neurotransmetteur, une substance chimique contenue dans des vésicules. Cette substance propage à son tour la perturbation jusqu'à la dendrite D située en face. Une fois la traversée effectuée, la perturbation électrique reprend pour se propager le long du nouveau neurone. Comme seules les synapses contiennent des vésicules, le signal ne peut se propager que dans un sens.

La Machine me rappelle aussi que chez les humbles éponges le génome contenait déjà certains des gènes qui sont impliqués dans le fonctionnement des synapses. Les méduses, hydres ou encore anémones de mer en ont profité. Leur système nerveux est un maillage uniforme de neurones sans zones préférentielles particulières. Je vois celui de l'étoile de mer : il est très simple, organisé de manière radiale en axes convergeant vers le centre occupé par un anneau. De chaque axe partent des arborescences se dirigeant pour la plupart vers l'épiderme. Les neurones sont répartis à peu près uniformément le long de ce réseau, sans qu'il n'y ait d'amas particuliers comme on l'observera un peu plus tard sur des animaux plus évolués, ce qu'on appellera les ganglions.

Ces derniers apparaîtront en particulier chez les animaux allongés à symétrie bilatérale sous la forme d'amas spécialisés répartis tout le long de l'axe principal, chez les insectes un ganglion cérébral, des ganglions dédiés au thorax et à l'abdomen. Nouveau thème avec l'apparition des organes spécialisés chez les êtres pluricellulaires ; elle se fait en liaison avec le développement du système nerveux. Qui dit développement optimal d'une espèce ou même plus simplement survie dit connaissance toujours plus approfondie du milieu naturel dans lequel elle vit. La capacité à identifier et prévoir le comportement des autres formes de vie au sein de son propre biotope est indispensable à la survie. Il faut impérativement savoir qui est intéressant, proie, ou à l'inverse dangereux, prédateur. L'espèce doit savoir identifier les autres êtres vivants susceptibles d'entrer en concurrence et ceux susceptibles de collaborer, reconnaître dans l'environnement inerte les sources d'énergie utiles au métabolisme. On va alors assister à un développement d'organes sensoriels. Ils seront entre autres spécialisés dans la réception et l'émission de signaux physiques, vibrations sonores ou lumineuses. Les amas de neurones en ganglions faciliteront le traitement de l'information reçue et ensuite le choix de la réaction appropriée.

Dans le cas des systèmes nerveux les plus simples, le type de

coordination et de réactions est direct, sans intermédiaires : quand un neurone sensitif situé au niveau de l'épiderme reçoit une stimulation, alors il réagit immédiatement grâce à ses terminaisons qui agissent sur les cellules assurant des fonctions motrices (extension, repli, ouverture, fermeture). Autrement dit le neurone sensitif est également moteur. A un stade un peu plus évolué, c'est déjà le cas pour les méduses, plusieurs neurones sensitifs peuvent associer leurs réponses et agir de concert sur les neurones moteurs ; l'action est coordonnée. Plus tard, l'évolution va faire appel à d'autres neurones qualifiés, eux, d'intermédiaires. Une réponse à une excitation globale du derme, l'enveloppe extérieure de l'animal, pourra alors être élaborée. Le traitement de l'information sera plus efficace. C'est le succès de cette stratégie évolutive qui va conduire au développement toujours plus important des ganglions spécialisés jusqu'à l'apparition d'un véritable cerveau dans la partie antérieure.

- 650 MA : éponges.

- 600 MA cnidaires (existent encore).

Je suis Joy.

- 542 MA : Nautilus m'expédie au lendemain d'un épisode glaciaire. L'hémisphère sud est un grand continent continu aride et au climat chaud appelé Proto-Gondwana. Dans l'hémisphère nord, il y a un très grand archipel scindé en trois blocs principaux, Laurentia (futurs Amérique du nord, Groenland et Ecosse) Baltica et Siberia. Ces entités sont séparées par des océans au sein desquels la vie explose car la température est voisine de vingt-cinq degrés Celsius et la teneur en gaz oxygène O₂ proche de celle que connaît notre monde aujourd'hui.

La vie connaît un nouveau tournant ; la diversification avance à pas de géants. De nombreux organes spécialisés apparaissent. Toute la complexité accumulée dans le matériel génétique au gré des croisements et des réactions à l'environnement s'exprime en initiant les lignées des futurs grands groupes d'êtres vivants. Aux formes molles des organismes les plus grands il faut désormais ajouter d'autres plus complexes. La symétrie bilatérale apparaît et l'évolution invente des carapaces, des sortes d'exosquelettes qui renforcent un organisme par une armure extérieure.

Dans ce jaillissement évolutif, plus d'une centaine de genres voient le jour : ammonites, trilobites, éponges, cnidaires, anomalocaris. Dans le cas des arthropodes, il s'agit d'organismes à exosquelette mais d'autres animaux ont conservé un corps mou. Parmi eux un petit ver marin long

d'un peu plus d'un pouce va se doter d'une corde interne pour se renforcer, l'ancêtre des colonnes vertébrales ; il s'agit du Pikaia. Plus tard une bande de tissu neural longeant le dos de l'embryon va s'épaissir et à l'extrémité une protubérance va apparaître marquant le début de la céphalisation. Dans la zone antérieure privilégiée, une concentration élevée de neurones va apparaître comme chez les sangsues ; c'est un proto-cerveau.

- 520 MA : le voyage continue. Un nautille remonte des profondeurs vers la surface. Il est beige crème et brun rouge Sa coquille compartimentée s'enroule en une spirale qui respecte le nombre d'or 1,618. A chaque mois lunaire l'animal ajoute un nouveau compartiment à sa coquille.

- 510 MA : priapulide, un ver marin à trompe extensible (existe encore).

- 500 MA : Nautilus m'injecte une scène aquatique : Je vois un grouillement de planctons, vers, éponges, mollusques, trilobites, arthropodes. Chez les êtres en situation de céphalisation, le cerveau primitif est encore un amas de cellules qui facilite la survie immédiate en régulant les fonctions telles que la respiration, le rythme cardiaque ou la mobilité ; cette dernière accroît les chances de saisir de la nourriture. Dans le bestiaire de l'époque, la Machine choisit de me montrer Tokumnia Katalepsis. C'est un ancêtre des homards dont la partie centrale du corps allongé de quatre pouces est segmentée en cinquante éléments. Il se déplace sur le fond océanique grâce à des pattes robustes ; son corps est entièrement protégé par une carapace bleu rose de chitine, un composé construit avec une molécule de la famille des glucides, des atomes de carbone, azote, oxygène dans la proportion $C_8H_{13}N_1O_5$. Chez les insectes ce sera plus tard le principal constituant du tégument qui protège l'animal de l'extérieur. Plus loin aussi, j'aperçois aussi une sorte de crevette de sept à huit centimètres de long qui laisse voir à travers son corps à demi transparent un cœur et des vaisseaux sanguins. Se nourrissant de plancton, elle est elle-même convoitée par un céphalopode brun qui va bientôt l'avaler.

- 500 MA : c'est l'apparition des chordés.

Vers - 500 à - 440 MA : c'est le temps du GOBE ou great ordovician biodiversification Event. Il s'agit d'une diversification explosive des espèces. Les océans vont bientôt grouiller de vie, plancton, coraux, céphalopodes, ammonites, poissons, arthropodes.

À - 467 MA, certaines créatures ont bien grandi, tel ce scorpion des mers d'environ cinq pieds et demi qui rôde en quête de nourriture. C'est l'un des prédateurs les plus féroces de cette époque. Il est lui aussi protégé par un exosquelette.

À - 450 MA Nautilus me montre des poissons en grand nombre et parmi eux des placodermes aux puissantes mâchoires ; ils sont protégés par une cuirasse de plaques articulées. La vie est toujours exclusivement marine, rien sur la terre ferme, ni végétaux ni animaux...

Dans l'océan, les trilobites, d'un à quelques pouces en taille, sont l'une des espèces dominantes. Ils vivent depuis déjà une centaine de millions d'années. Des orthocères les cotoient, sortes de nautiloïdes qui peuvent atteindre une douzaine de pieds de long. Pour renforcer la structure grandissante des créatures, parallèlement à l'armure externe adoptée par certaines espèces, la vie poursuit l'exploration du renforcement interne avec des structures en cartilage. Les choses ont progressé sur ce plan en particulier chez les Astrapis qui ont la taille d'une main humaine. Pour la locomotion, diverses solutions ont déjà été essayées puis transformées. Le système de gonflements et rétrécissements répétés de tout le corps utilisé au départ par les animaux mous pour leur propulsion a été complété par d'autres solutions : des pattes utilisées par les arthropodes pour se déplacer sur le fond océanique, une queue et des nageoires utilisées par les poissons pour fendre l'eau plus rapidement et se diriger.

La fonction développe le proto organe, encouragée par un ressenti conscient positif. Plus il est utilisé plus il se développe et si la sélection naturelle le retient alors c'est gagné. Une simple protubérance au départ due au seul hasard trouve son utilité dans la mobilité, elle permet une meilleure capacité de l'animal à se nourrir et cela suffit à sélectionner l'anomalie qui va peu à peu devenir la norme. La protubérance grossit jusqu'à devenir patte ou nageoire.

- 480 MA : apparition des plantes terrestres.

La période de - 440 à -360 MA commence par un drame. Pour la profusion des formes animales marines évoluant dans les océans, la mort arrive soudainement de l'espace. Vers - 440 MA, un rayonnement gamma intense bombarde la planète bleue ; il est dû à l'explosion en supernova d'une étoile mourante. La couche d'ozone de l'atmosphère qui stoppait les rayons ultra-violets est partiellement détruite. Les gaz N_2 et O_2 se transforment en un gaz brunâtre N_1O_2 qui enrobe la planète jusqu'à obstruer les rayons du soleil. Le phénomène entraîne une chute de

température jusqu'à glaciation. Par voie de conséquence le niveau des océans baisse de plusieurs dizaines de mètres. Les espèces adaptées aux hauts fonds en voie d'assèchement disparaissent, en particulier une partie des planctons et des larves qui sont au départ de la chaîne alimentaire. Environ cinquante à soixante pour cent des espèces marines succombent dont de très nombreux trilobites. Seules quelques espèces survivent en profondeur. Sur la terre ferme il y a quelques exceptions. Ainsi à - 410 un insecte proche d'une sauterelle actuelle évolue sur le littoral qui commence à être colonisé par des mousses dérivées des algues vertes et des lichens. La conscience continue à se développer.

- 470 MA : crinoïdes (existent encore).

- 410 MA : dipneustes (existent encore).

Vers - 400 MA, c'est l'apparition des insectes, des graines et des sarcoptérygiens (poumons).

- 380 MA : requins.

- 365 MA : favorisée par le retour d'un climat chaud et humide, la vie a déjà repris depuis quelques dizaines de MA. Elle est sortie d'abord timidement de l'eau sous la forme de petits arthropodes terrestres qui sont les descendants des arthropodes marins, des mille pattes, des araignées, des insectes aussi. Dans les populations rampantes, certains individus font des sauts. Ils s'élancent pour échapper à leur prédateur, aller plus vite, aller plus haut, ou pour attraper plus vite une proie. Plus léger, plus d'envergure, des sauts plus grands jusqu'aux premiers envols, les ailes apparaissent. De même que la vie est sortie de l'eau pour conquérir la terre ferme, elle s'élance maintenant à la conquête du ciel. Bien plus tard avec l'homme la vie partira vers l'espace, l'intelligence s'adaptera au vide.



Bing.com / create, prompt: 360 million years ago, Carboniferous age, a lizard like tetrapod sticks its head out of the water in a swamp, very tall trees and ferns in the background, wide view, realistic.

Pour l'instant, à faible profondeur, les coraux et mollusques pullulent. Les poissons poursuivent leur évolution en particulier dans les marais côtiers. On y trouve des protoptères qui depuis un certain temps déjà

s'exercent à marcher au fond de l'eau à la manière des tétrapodes. Les débris végétaux accumulés en bord de mer, bois, feuilles de plantes caduques, végétation pourrissante, fournissent un écosystème favorable à cette nouvelle aventure. Ces descendants des poissons à nageoires charnues ont deux paires de nageoires proto pattes qui leurs permettent de se déplacer dans les marais en payant. Ils sont vertébrés et ont déjà une respiration pulmonaire. A moitié immergés ils se déplacent dans l'eau salée des marais côtiers, une eau peu profonde, chaude et donc assez pauvre en oxygène. Pour pallier cette difficulté, la vie les a dotés de poumons qui leurs permettent d'aller chercher l'oxygène de l'air en surface puisque celui de l'eau n'est plus suffisant. C'est une vie semi aquatique qui précède la vie terrestre. Longs de parfois plus d'un mètre, ils sortent leur tête large et aplatie hors de l'eau pour respirer. Ils voudraient bien se hisser sur le rivage mais leurs pattes antérieures ne le permettent pas ; allons encore quelques efforts ! Des pattes plus robustes et une cage thoracique renforcée avec une ébauche de sternum apparaissent. Grâce à de pareilles innovations, certains vont enfin réussir à vaincre le handicap du poids du corps que l'eau ne compense plus une fois à terre.

Vers - 360 MA, Ichthyostega et Tiktaalik réussissent cet exploit. Une fois à terre les tétrapodes vont se différencier en amphibiens, reptiles, dinosaures, oiseaux et mammifères. Tous ont des vertèbres et des doigts bien formés au bout des membres.

- 365 MA : apparition des tétrapodes.
- 360 MA : apparition des amphibiens.
- 350 MA : limules (existent encore)
- 330 MA : apparition des amniotes.

- 320 MA : les continents à la dérive se sont réunis en un supercontinent unique, la Pangée. La Machine me présente une très vaste forêt équatoriale. Le climat y est chaud et humide, de type tropical. Les marécages et lacs sont nombreux ; la flore est variée. On trouve près de l'eau des prêles géantes de la famille des sphénophytes, de grands lycophytes lépidodendrons et sigillarias, des cordaïtes à larges feuilles, de grands arbres du type conifère avec à leurs pieds des fougères arborescentes. Les plantes à fleurs ne sont pas encore là mais les débris végétaux accumulés sont propices à la germination des graines. Ils se transformeront en charbon, celui qui alimentera la révolution industrielle du dix-neuvième siècle en Occident. La grosse faune est constituée pour

moitié d'arthropodes et pour le reste de vertébrés tétrapodes qui dépendent encore de l'eau pour leur reproduction. Ils ne peuvent pas trop s'éloigner sur la terre ferme ; certains sont des amphibiens. Dans l'eau vivent aussi des poissons cartilagineux et de nombreux mollusques bivalves posés sur le fond. Les airs sont fréquentés par de nombreux insectes volants dont des libellules géantes.

Vers - 315 MA, on note une nouveauté : il s'agit de Hylonomus Lyelli, un reptile qui pond des œufs dits amniotiques. Cette fonctionnalité décisive va lui permettre de s'affranchir de la vie aquatique. La coquille maintient l'embryon dans un milieu liquide qui remplace l'eau, plus de dessèchement à craindre ! C'est un succès et de très nombreuses espèces apparaissent alors. Les amniotes se différencieront plus tard en synapsides puis mammifères et sauropsides ; cette dernière branche donnera à son tour naissance aux reptiles et aux oiseaux.

- 312 MA : apparition des synapsides et des sauropsides. - 300 MA : libellules

- 270 MA : ginkgo biloba (existe encore).

Sapiens

Je suis Joy, temps d'immersion : 0h 17mn.

La Machine continue à débiter son torrent d'images en les incrustant en moi. Krawn est toujours à mes côtés, tante Jill et Chang supervisent mon voyage dans le temps.

Aux environs de - 250 MA : dans la future Sibérie, de gigantesques éruptions volcaniques viennent de se produire. En conséquence, environ quatre-vingt-dix pour cent des espèces marines et soixante-dix des terrestres vont être définitivement éliminées. Sur la terre ferme quelques reptiles résistent en se cachant sous terre. Chez ces espèces on remarque que le cerveau dit paléo mammifère comporte déjà des zones spécialisées prenant en charge le traitement des comportements émotionnels, combativité, sexualité, mémoire, odorat ...

De - 240 à - 150 MA : les conditions climatiques redeviennent favorables. La végétation est abondante ; on trouve des pinacées à feuilles en forme d'aiguilles groupées en touffes, des araucarias, des fougères et des ginkgos aux latitudes moyennes. Dinosaures et mammifères apparaissent, ces derniers se nourrissant de graines et petits insectes. Les

dinosaures sont eux végétivores ou carnivores ; pour ces derniers les mammifères bien plus petits sont des proies.

La galerie d'apparition d'espèces continue à se dérouler :

- 240 MA : squamates (espèces qui perdent leur peau).
- 225 MA : apparition des dinosaures et des mammifères.
- 220 MA : tortues.
- 205 MA : crocodiles.
- 200 MA : chez certaines espèces on constate l'apparition d'un néocortex permettant de supporter des fonctions cognitives supérieures. Plus tard il deviendra le siège du langage et de la pensée structurée. Chez les humains contemporains il représente presque quatre-vingts pour cent du cerveau.
- 165 MA : apparition des lézards et serpents (dérivés des squamates).
- 160 MA : apparition des euthériens (petits mammifères placentaires et arboricoles avec des capacités de préhension améliorées).
- 150 MA : archaeopteryx, ptérodactyle, dinosaure solaire, stégosaure, diplodocus... apparition des oiseaux.
- 140 MA : on commence à voir des marsupiaux.
- 135 MA : plantes à fleurs.

Vers -127 MA, la Pangée a commencé à se disloquer. Les dinosaures sont encore les prédateurs principaux et les mammifères toujours leurs proies. Dans la future péninsule ibérique, plus précisément la province de Cuenca, il règne un climat tropical. Une petite bête couverte de poils et de quelques pouces tout au plus est aux aguets ; elle est tapie sous une grosse feuille de fougère. Les prédateurs rôdent dans les parages mais il faut bien se nourrir. Elle sort de sa cachette un bref instant, agite sa tête de droite à gauche. Craintive, le regard inquiet, elle s'arrête, repart quand soudain un insecte rampant accapare son attention. Manque de chance, juste à ce moment un reptile volant arrive. Il lui fond dessus. La petite bête terrifiée rentre sa tête dans son cou, poil hérissé, mais il est déjà trop tard. Le ptérosaure l'enserme dans ses griffes et repart vers le ciel. La vie du petit mammifère s'arrête là, avec elle aussi celle de ses petits.

Non loin de là, un cousin plus de chance, il s'agit de Spinolestes, autre ancêtre des grands mammifères. Pour l'instant, avec sa longueur d'une dizaine de pouces et ses cinquante à soixante-dix grammes, il ressemble à une musaraigne ou un rat. Les épines qui parsèment son pelage en font

une proie plutôt indigeste pour les oiseaux et reptiles ; son museau allongé est par ailleurs révélateur de capacités olfactives développées. De sa lignée dériveront les marsupiaux à poche abdominale type kangourou et les monotrèmes qui pondent des œufs et allaitent leurs petits.

- 110 MA : des abeilles apparaissent à la frontière Chine Kazakhstan et dans les monts Tian Shan, on trouve des forêts de pommiers sauvages de plus de trente pieds.

- 66 MA : un grand astéroïde, diamètre de l'ordre de six miles, s'écrase dans le golfe du Mexique. L'onde de choc créée est gigantesque, une pluie de débris s'abat sur les régions environnantes. L'énergie dégagée fait quant à elle monter la température jusqu'à des centaines de degrés, souffle brûlant, eau chassée du cratère qui revient et ressort en immenses vagues, raz de marée. Après ces effets immédiats, comme conséquence à plus long terme, des nuages de cendres occultent le soleil et font baisser fortement la température. D'autres facteurs catastrophiques se conjuguent dont un volcanisme très important en d'autres points du globe.



Bing.com / create, prompt: a dinosaur looks at a meteorite crossing the sky. Prehistoric birds are flying, high details, dramatic.

Avec la disparition d'une grande partie de la végétation, les animaux les plus grands ne trouvent plus suffisamment de nourriture. En particulier, la chaîne alimentaire des dinosaures est détruite ; par ailleurs, leur taux de reproduction joue contre eux, une génération par période de dix ans. Pour eux c'est la fin. Pendant qu'ils luttent désespérément pour survivre, certaines espèces plus petites et donc moins exigeantes en nourriture s'en sortent mieux ; c'est le cas des mammifères qui se reproduisent plus vite. Pas encore trop spécialisés et plus à même de s'adapter aux conditions nouvelles brusquement apparues, ils savent se nourrir d'insectes, de larves, de plantes mortes, de charognes et de graines. Qui plus est, ils vont bientôt être débarrassés des dinosaures, une chance à saisir !

Un nouveau groupe de mammifères qualifiés de placentaires va en profiter. Il sera à l'origine des milliers d'espèces contemporaines de mon

monde à moi, Joy, aussi diverses que baleines, girafes, lions, loups, rats, chauves-souris et bien sûr primates. A la différence des monotrèmes (ornithorynque) qui pondent des œufs ou des marsupiaux (opossum, kangourou) qui accouchent de larves, chez les femelles placentaires le développement d'un individu quasi viable se fait à l'intérieur d'un utérus. Bientôt l'homme...

primates

Je suis Joy, suite.

Cette présentation accélérée de l'évolution devrait me donner le vertige. Cent mille ans signifient encore quelque chose pour les hommes. Une civilisation peut durer des milliers d'années ; l'espérance de vie des peuples occidentaux était d'environ soixante-quinze à quatre-vingt-cinq ans avant la grande catastrophe. Cependant, nous sommes encore très loin du temps génétique, le temps nécessaire pour que des mutations naturelles puissent induire des changements observables dans l'arbre de la vie. L'intervalle de temps entre deux modifications importantes marquant un saut évolutif notable est de l'ordre de quelques millions d'années.

- 55 MA : il fait chaud et une grande partie des terres émergées de la planète est couverte de forêts tropicales. Les insectes se sont multipliés fournissant une nourriture abondante à toutes sortes de primates primitifs, en plus des graines. Ils se répandent un peu partout sur la Terre, en particulier dans ce qui constituera plus tard l'Afrique du Nord ou encore l'Allemagne. Certains comme les tarsiers vivent la nuit car c'est plus sûr pour échapper aux prédateurs. J'aperçois des petits primates, un demi-pied de long si l'on excepte la queue. En s'adaptant à la vie nocturne, leur tête est devenue presque aussi grosse que leur corps. Leurs yeux énormes brillent dans la nuit mais sont fixes dans les orbites. En compensation, leur tête peut pivoter à cent quatre-vingts degrés et ils savent aussi émettre et percevoir des ultrasons comme le feront plus tard les chauves-souris nocturnes. Insectivores, ils se nourrissent aussi d'œufs à l'occasion.

Quintessence m'envoie en Chine centrale cette fois où j'aperçois Archicebus Achilles. Il habite dans les arbres et son corps est vraiment minuscule : long d'à peine trois pouces, il est prolongé d'une queue deux fois plus longue ; il ne pèse qu'une vingtaine de grammes. Ses longues

pattes sont équipées d'un gros orteil opposable qui lui permet de s'accrocher aux branches, de sauter d'arbre en arbre, de grimper agilement et rapidement sur un tronc lorsqu'un prédateur le menace. Il est en train de se goinfrer d'insectes. Cet animal pourrait bien être un ancêtre commun aux tarsiers (même régime alimentaire) et à l'homme.

- 47 MA : la planète est apaisée. Afrique et Amérique se sont maintenant bien séparées ouvrant la voie à des évolutions distinctes par continents. Je suis transportée à Messen près de Darmstadt dans ce qui deviendra la future Allemagne. Celle-ci se trouve alors à dix degrés de latitude plus au sud qu'au début du troisième millénaire. Le climat y est chaud, de type subtropical, avec un taux d'oxygène dans l'atmosphère qui est redescendu aux alentours de vingt-six pour cent. Dans le milieu local très humide vivent des crocodiliens et des quantités de poissons. Les insectes sont aussi présents en grand nombre et constituent avec les graines la principale nourriture des mammifères qui se diversifient et grandissent. Leur taille est de l'ordre du pied, deux pour un leptictidium, un et demi pour un fourmilier, un peu plus de trois pour des lémuriens qui se contentent de fruits et de feuilles.

La Machine me montre aussi Ilda, l'un de ces primates lémuriens aux grands yeux. Avec eux, singes et hommes sont en bonne voie car la sélection a opéré au niveau du gène qui définit la disposition relative des yeux. Le déplacement progressif vers l'avant leur procure un net avantage vis à vis des animaux qui ont encore des yeux en position latérale. La perception de deux images sous deux angles différents crée une sorte d'effet stéréoscopique qui rend plus précis le suivi en direct du travail manuel opéré par les pattes avant. Vision et préhension, bientôt ce sera encore plus décisif quand les bras seront prolongés par des outils. Gagné perdu, l'aplatissement corrélatif du museau conduit à une diminution des capacités olfactives par rapport aux cousins mammifères ayant conservé un museau allongé.

Ces capacités peu à peu oubliées au niveau de l'applicabilité pourraient être réveillées mais en réalité ça n'est pas nécessaire car la vue les compense largement. Avec elle les membres avant sont de plus en plus efficaces, à tel point que cela va devenir dommage de les gaspiller pour le simple déplacement. Les seules pattes arrière pourraient bien suffire à cette fonction ; c'est ce qui va se produire avec l'invention de la bipédie. Dommage pour les dauphins si intelligents eux aussi mais qui ont préféré retourner en milieu marin !

Je suis Joy, dôme Océan, labo Nemo, temps d'expérience : 0h 22mn. Mois d'avril, le dix-neuf de l'an 2035.

Immersion à - 40 MA, la présentation continue. Des primates chassés de l'hémisphère nord par le refroidissement poursuivent leur évolution dans les zones encore sous climat tropical.

- 34 MA : dans le Fayoum, une région de l'Égypte, on rencontre des singes.

- 20 MA : les primates cercopithèques sont déjà nombreux et variés sur la terre, installés dans le sud de l'Europe, en Chine et sur la côte orientale de l'Afrique. Ils sont les ancêtres des singes à queues, futurs babouins ou encore macaques. Quadrupèdes au sol, ils savent aussi sauter de branche en branche. C'est alors qu'une faille longue de six mille quatre cents kilomètres s'ouvre près de la côte orientale de l'Afrique, le Grand Rift. Une des conséquences de cet événement géologique est que l'air humide en provenance de l'océan Indien a de plus en plus de mal à franchir cet obstacle ; il reste bloqué par la barrière montagneuse. De nouveaux environnements apparaissent, des savanes arides où les arbres sont moins nombreux. Les singes aux habitudes arboricoles doivent de plus en plus souvent descendre au sol. Ils vont ouvrir la voie aux proto humains.

- 12 à - 14 MA : Cette période est marquée par la séparation de la lignée des orangs outangs d'Asie. Ils n'ont que trois pour cent de différence de matériel génétique avec la lignée humaine.

- 10 à - 11 MA : ce sont cette fois les gorilles qui se séparent dans une branche particulière ; eux aussi n'ont que deux à trois pour cent de différence en gènes avec l'homme.

- 8,7 MA : à l'est de la Méditerranée, *Anadoluvius turkae*, un singe grand et massif d'une soixantaine de kg (poids d'un chimpanzé actuel) vit au sol en se nourrissant de racines. Il cohabite avec girafes, rhinocéros, antilopes, zèbres, hyènes, phacochères ou porc-épics.

- 7 MA : chimpanzés et bonobos quittent à leur tour la lignée qui va conduire à l'homme. Si gorilles et chimpanzés sont encore plus souvent quadrupèdes que bipèdes, les chimpanzés savent maintenant utiliser des morceaux de bois ou des pierres pour casser des noix. Ils sont aussi capables d'imiter ce qui permet une certaine transmission de savoir-faire. Chaque individu porte un intérêt croissant à ses congénères, tente de

comprendre ce que ressent l'autre ; en même temps on apprend à mentir, camoufler ses intentions. On se dispute et on se réconcilie, chamailleries de singes !

Le cerveau progresse consommant de plus en plus d'énergie ; il ne fonctionne plus seulement sur déclenchement de stimuli extérieurs (cerveau reptilien) mais commence à le faire de manière autonome. Sa structure se complexifie et on observe une hiérarchisation dans les tâches. Aux degrés inférieurs il s'agit juste d'un traitement direct des informations provenant des sens alors qu'aux degrés supérieurs on est déjà dans l'abstraction.

- 7 à - 4.2 MA : c'est le temps des proto-humains. Nous sommes en



Afrique et l'évolution poursuit son chemin annonciateur de l'homme. Parmi les bipèdes, la Machine me présente Toumaï à - 6.7 MA, Orrorin à - 6 MA, Ardipithecus entre - 5.1 et - 4.4 MA ainsi que bien d'autres êtres, tous nettement plus petits en taille et en volume crânien que l'homme moderne.

Bing.com / create, prompt: African savannah, at the edge of a river, an australopithecus africanus beats pebbles against each other, in the distance a herd of antelopes.

- 4.1 MA : les Australopithèques apparaissent en Afrique, Anamensis, Afarensis et d'autres. Ils y vivront jusque vers - 2.5 MA. Leur habitat est un milieu boisé proche des points d'eau éparpillés dans la savane arborée. Le volume de leur boîte crânienne est de 400 cm^3 , assez proche de celui des chimpanzés. Avec 3,5 à 4,3 pieds de haut et un poids de trente à quarante-cinq kilos, ils n'ont pas encore de langage articulé. Herbivores, ils semblent être les premiers hominidés à faire montre d'une bipédie prononcée ; ils se déplacent au sol avec les seuls membres arrière, même si leur aptitude au déplacement dans les arbres reste encore excellente. Celle-ci est nécessaire pour se protéger des prédateurs et cueillir des fruits. Ils vivent en communautés de quelques dizaines d'individus. Avec leurs pattes avant, ils utilisent des bâtons à fouir pour extraire insectes ou tubercules ; à l'occasion, ils utilisent aussi des outils pour découper des charognes, pas des outils façonnés selon un processus répété, seulement des galets naturels de rivière maladroitement éclatés les uns contre les

autres, ce qu'on appelle des choppers.

- 3 à - 1 MA : toujours en Afrique de l'Est, deux espèces cohabitent, les Paranthropes et le genre dit Homo. Tous deux ont acquis une bipédie plus stable et renoncé à la vie arboricole. Ils vivent dans des zones de savane herbeuses qui se sont peu à peu étendues au détriment des forêts avec le changement climatique. Des graminées y poussent.

- 2.6 à - 2.3 MA : on trouve déjà des outils. Homo Abilis se nourrit de fruits, de petits animaux mais aussi de charognes d'espèces plus grosses. Il a une taille de quatre à cinq pieds et un poids de trente à quarante kilos ; sa pilosité a considérablement diminué. Le cerveau a grossi jusqu'à atteindre un volume de l'ordre de 600 cm³. La présence d'une zone spécifique dite aire dite de Broca confirme l'aptitude à un langage articulé primitif. Il marche presque parfaitement debout. Si ses outils en pierre taillée sont encore simples et grossiers, ils sont cependant volontairement et systématiquement façonnés en vue d'améliorer leur tranchant. L'indice de céphalisation (rapport poids du cerveau / poids corporel ^{2/3}) continue de croître.

- 1.5 MA : en Afrique de l'Est vivent Homo Ergaster et Homo Erectus dont les empreintes ressemblent déjà aux nôtres. Ce sont des hommes au corps longiligne, typiquement cinq pieds et demi, soixante-dix kilos, 800 cm³ de volume cérébral. Ils peuvent courir. Le chopper simple galet éclaté a bien évolué. Désormais l'outil principal de ces hommes est le biface en version pointe de flèche ou en version couteau. Non seulement le nouvel outil symétrique permet de trancher, mais il peut maintenant pénétrer dans la chair. La pierre utilisée pour le façonner n'est plus quelconque mais choisie pour sa dureté et son aptitude à la taille. A noter que ce n'est que plus tard que cet outil apparaîtra en Europe ; pour le moment, dans l'Est de l'Afrique, l'homme peut concurrencer les fauves. S'il ne peut pas courir aussi vite qu'eux, il peut lancer des flèches. Plus besoin de se contenter de charognes, il est capable d'attaquer à des proies vivantes. Il établit des campements au sol en ne se contentant plus seulement d'abris naturels. Plus sûrs d'eux avec leurs outils et leurs armes, les hommes vont oser aller de plus en plus loin et même quitter l'Afrique, certains pour le Proche Orient et l'Europe où on les retrouvera installés de manière durable à compter de - 750.000 ans. D'autres choisiront d'aller encore plus loin, vers l'Asie.

Je suis Joy, Dôme Océan, Labo Nemo, mois d'Avril, le dix-neuf de l'an 2035, immersion au dernier épisode glaciaire.

Krawn prend le relais de Nautilus. Il me parle, enfin c'est l'impression que j'ai.

– Nous arrivons au temps des hommes avec lesquels tu vas bientôt partager quelques instants de vie. A l'arrivée de la dernière glaciation, cela fait déjà des dizaines et des dizaines de milliers d'années qu'Homo Sapiens Neanderthalis, id Sapiens Ancien, vit en Europe, peut être depuis - 250 ou même - 300.000 ans. D'autres hommes l'ont pourtant précédé sur le continent ; ainsi, certains s'étaient déjà installés de part et d'autre du massif montagneux des Pyrénées, près de Burgos en Espagne ou de Tautavel en France, ailleurs en Allemagne ou Italie. Leur présence sur le sol Européen est attestée dès - 400.000 ans. Au bord de la Méditerranée, à la frontière de la France et de l'Italie, à cette époque, Homo Erectus préneanderthalien maîtrisait déjà le feu. L'expansion de ces hommes vers le nord a cependant été limitée par les cinq grands épisodes glaciaires survenus régulièrement depuis 500.000 BP (Before Present time).

C'est donc bien après eux que l'homme de Néanderthal a occupé l'Europe. Lui aussi, après être monté assez haut, confronté au froid, a dû se replier vers le sud. Il a suivi les autres animaux, les mammoths, rennes, bisons. Les voies de migration de ces animaux se sont en effet trouvées perturbées voire parfois fermées par les glaces. Elles étaient un terrain de chasse privilégié où l'on trouvait de la nourriture en abondance. Vers 43.000 BP, la partie la plus septentrionale de l'Europe de l'Ouest est couverte d'une calotte glaciaire qui s'étend jusqu'au sud de l'Angleterre. Plus bas c'est la toundra, des paysages arides glacés l'hiver, peuplés de quelques rares animaux et hommes ; plus au sud, on trouve des steppes.

Dans le sud-est de la France, les glaces du massif alpin s'étendent jusqu'aux alentours des deux futures cités romaines de Lyon et Vienne. Elles alimentent le grand fleuve Rhône qui les borde à l'ouest et coule vers le sud pour aller se jeter deux cents kilomètres plus au sud dans la mer Méditerranée. Au sud de Lyon, la vallée du Rhône devient relativement étroite jusqu'au niveau du quarante cinquièmes parallèles pour s'élargir fortement ensuite sur ce qui constituera la Provence. A l'est, les contreforts alpins limitent l'implantation humaine mais, entre eux et la rive gauche du Rhône, des zones sont propices à la vie des mammifères.

Le sud de la France est une sorte de mosaïque de microclimats. Dans les vallées abritées et encaissées du Lubéron, du sud de l'Ardèche ou du

Gard, des hommes vivent. Ils peuvent se mettre à l'abri des vents et des grands froids dans des grottes naturelles assez nombreuses. La faune est abondante, quelques mammouths et rhinocéros laineux, des troupeaux de rennes, cervidés, aurochs, des chevaux et une petite faune variée. La vallée du Rhône est une zone de steppe sur laquelle des hommes sont installés. Les paysages sont peu boisés mais il y a de grandes prairies où paissent des troupeaux d'herbivores, proies pour les hommes et proies aussi pour les lions, léopards et autres carnivores. Par endroits on trouve des bosquets de pins sylvestres, des bouleaux, des saules, toutes sortes d'arbustes spécialement autour des points d'eau (cette végétation disparaît et réapparaît au fil des oscillations climatiques). La température moyenne avoisine les huit à neuf degrés dans la journée et la nuit elle peut atteindre au plus fort de l'hiver les moins vingt.

A cette époque, anciens et nouveaux hommes coexistent encore. Cela fait déjà des dizaines de milliers d'années, que des vagues humaines venues d'Afrique traversent le Moyen-Orient pour se diriger ensuite vers l'ouest de l'Europe. Elles arrivent par le nord, depuis la mer Noire et la mer Caspienne et aussi par le sud, en empruntant les rives de la mer Méditerranée. Au cours de ces migrations, quelques rares métissages ont eu lieu entre les anciens hommes et les nouveaux, les modernes. On en trouvait encore des traces chez les européens et leurs descendants d'Amérique avant le grand cataclysme qui a marqué la fin de l'Occident. Quelques pour cent de leur patrimoine génétique apparaissaient comme hérités de Néanderthal (entre 1,5 et 2,9 selon les individus). Dans l'ensemble environ le tiers du génome de ces anciens hommes Neandertalis était représenté si l'on considère l'ensemble des européens.

Vers - 43.000 BP, dans le sud de la future France, les anciens hommes, *id sapiens Neandertalis*, et les nouveaux, *id Sapiens Sapiens*, les hommes modernes, coexistent encore. Tous vivent en clan de quelques dizaines d'individus, souvent près d'un talus où d'un abri rocheux naturel, à proximité immédiate d'un cours d'eau. Ils établissent des campements, un principal lorsqu'un site est particulièrement propice à leur mode de vie et d'autres secondaires liés aux activités de la chasse.

Les vagues d'hommes modernes plus récemment sortis d'Afrique qui continuent à arriver ont un mode de vie quelque peu différent car les régions par lesquelles ils ont transité sont moins giboyeuses et les espèces animales différentes. Ils ont adapté les techniques de chasse et privilégié les armes de jet. Très mobiles, ils sont redoutables pour les anciens quand

ils entrent en concurrence avec eux sur un territoire de chasse. En cas de conflit ouvert, les anciens, traqués et visés de loin, n'ont guère de chances de prendre le dessus. Pour Neanderthalis, c'est une grave menace. En plus, les mastodontes, mammoths, rhinocéros laineux ou encore les grands cerfs Mégalocéros bossus qu'ils avaient l'habitude de chasser se font de plus en plus rares. Trop peu de temps pour s'adapter ! Les Sapiens Sapiens eux n'attendent pas et envahissent de plus en plus de territoires. Un autre facteur se révélera décisif : leur taux de natalité est bien supérieur à celui des anciens. Les Sapiens anciens Neanderthalis vont résister encore une dizaine de milliers d'années mais aux alentours de 35 à 30 000 BP, leurs derniers représentants du sud-ouest de la France partiront vers l'Espagne en laissant définitivement la place aux nouveaux arrivants. Il ne restera bientôt plus qu'un seul type d'homme sur la terre, une seule espèce, l'homme moderne, issu d'une même Ève africaine, celui qui se sédentera, profitera du réchauffement climatique à venir pour introduire culture et élevage.

Tout va bientôt s'accélérer. Avec l'écriture, Homo pourra écrire sa propre histoire. L'espèce humaine en modifiant à outrance l'environnement va aussi devenir un facteur décisif de l'évolution ; elle sera responsable d'une nouvelle extinction des espèces, celle dite de l'anthropocène. Après le jalon LUCA, avec le genre Homo, l'évolution a atteint une nouvelle étape importante dans l'élévation du degré de conscience. Les espèces successives ont progressé rapidement dans la conscience de soi et des rapports avec l'environnement naturel. Sapiens Neanderthalis se posait déjà des questions sur la souffrance et la mort. À -100 000 ans, il pratiquait déjà des rites funéraires ; il enterrait ses morts avec des offrandes même. A ce stade de développement de l'espèce Homo, il vivait encore au jour le jour comme ses cousins animaux ; il ne se sentait alors guère supérieur à eux.

Cela ne durera pas car Homo a acquis un avantage qui va bientôt faire toute la différence et lui assurer la supériorité : une capacité mentale bien supérieure, avec des facultés accrues d'observation, de mémorisation, de comparaison des effets de ses actions ou réactions, une aptitude à se projeter dans le futur. Confronté à une difficulté ou un obstacle, il sait soupeser les risques associés à chaque solution envisagée et par là même choisir la meilleure stratégie de survie. L'homme est devenu conscient qu'il est conscient, il est capable d'abstraction. Il peut penser à des choses qui ne sont pas forcément connectées directement à la réalité, à savoir

issues directement de ses sens. Le cerveau de l'homme consomme relativement plus d'énergie que celui des autres espèces, même les grands singes. L'homme est capable de penser à des situations nouvelles auxquelles il n'a encore jamais été confronté dans son propre vécu. Il peut imaginer que le blanc pourrait être noir, qu'une chose qui est pourrait ne pas être. L'adoption de la station debout a libéré ses membres supérieurs encourageant la préhension et la manipulation de toutes sortes d'objets ; il a acquis la faculté de communiquer par la parole. Il peut échanger de manière précise avec ses congénères cela bien au-delà des quelques sons modulés propres aux autres espèces. Tous ces caractères lui permettent de se mesurer aux autres espèces animales en étant de moins en moins une proie, de plus en plus un pur prédateur.

Cet âge de l'humanité voit aussi apparaître les prémisses de la démarche scientifique, les essais et erreurs, la reproduction à l'identique de gestes sélectionnés pour leur efficacité, la maîtrise du feu, la taille des pierres, silex, obsidiennes ou autres roches aux éclats tranchants, la sélection de plantes tels les bourgeons de saule qui peuvent guérir quelques-uns des maux dont ils souffrent fréquemment. Revers de la médaille : ces facultés nouvelles vont susciter chez l'homme de nouvelles inquiétudes. La simple crainte animale immédiate va se conceptualiser en peur et même angoisse de ce qui pourrait bien arriver quand les forces de la nature se déclenchent, orages, tremblements de terre et éruptions volcaniques, crues des fleuves et froids extrêmes. Maintenant, tout cela, Homo va y penser même en l'absence de signes avant-coureurs. Au mal, il ne trouvera pas d'explication et devra se contenter d'une approche fataliste. Ce sera d'autant plus cruel qu'il est devenu capable de rêver d'un environnement où il y aurait toujours du soleil, où le gibier et les baies sauvages seraient toujours abondantes, une vie où jamais un chasseur ne serait blessé, où les femmes pourraient grossir, enfanter, sans craindre l'issue fatale lors de la délivrance, où la mort ne serait pas inéluctable. Il peut maintenant imaginer un monde idéal ou tout au moins meilleur, penser aux meilleurs moments de sa vie comme aux pires.

Temps d'expérience : 0h 29mn ; la présentation s'est interrompue. L'horloge du temps est bloquée sur 38000 BP.

Krawn me parle de la suite de l'expérience :

– Ces rappels bien sûr étaient fastidieux mais nécessaires pour que tu t'imprègnes bien du contexte. Maintenant, il est temps pour toi d'entrer dans ce premier âge de l'humanité, de partager quelques moments de la vie des femmes et hommes de cet âge animal, d'entrer dans la nature sauvage et vierge non encore transformée par l'homme. Tu vas aller habiter leur esprit alors qu'ils sont en train de basculer de la dualité bon-mauvais à la dualité bien-mal. Tu verras qu'ils ne se considèrent pas non plus encore comme totalement différents du reste de la nature environnante, des autres animaux qui ont quatre pattes, une gueule avec une langue et deux yeux. Leur préoccupation essentielle est avant tout de survivre, de pouvoir s'abriter, se nourrir, se vêtir, se reproduire, tout cela au jour le jour.

~

ÂGE ANIMAL

CLAN DE L'AIGLE

Kers

chasse à l'homme

Je suis Joy, dôme Océan, projet Nemo, avril, le dix-neuf de l'an 2035, temps d'expérience : 0h 29mn. Immersion : Je suis Ogh, le chef du clan du Grand Cerf. Vers 38000 BP, à l'âge paléolithique, Europe de l'ouest, moyenne vallée du Rhône, un peu au-dessus du 44ème parallèle, jour dix du mois de novembre en Occident.

Comme de nombreux autres sapiens sapiens, autrement dit des hommes modernes, le clan du Grand Cerf vit dans la grande vallée, près du grand fleuve, plus précisément sur sa rive droite. Il compte une bonne trentaine d'hommes, femmes et enfants. Notre campement principal est établi au bord de l'un des bras du fleuve, un peu sur la hauteur, à un endroit où les flots sont moins tumultueux et où les eaux se partagent en deux bras. Là, nous sommes à l'abri des crues alimentées par la fonte des neiges et glaces et également protégés des froids vents du nord. Notre campement principal est constitué d'une dizaine de huttes en branches couvertes d'épaisses peaux, dressées contre la colline, face au sud. Pas très loin il y a aussi un abri sous roche où nous pouvons nous réfugier au plus froid de l'hiver. Pêche et chasse nous procurent de la nourriture en abondance. Notre territoire s'étend sur une dizaine de miles en amont et en aval du fleuve depuis la rive jusqu'aux contreforts des grandes montagnes du soleil levant, là où la glace n'arrive jamais à fondre complètement. La grande vallée où coule le fleuve est peuplée de toutes sortes d'animaux en particulier des mastodontes, mammouths, rhinocéros laineux et même des grands cerfs Mégalocéros.

C'est de ce dernier animal que vient le nom du clan, à lui la grande ramure pleine et continue qui orne l'entrée de la hutte où j'habite, notre totem à tous. Le grand cerf, en fait, je ne l'ai aperçu qu'une fois dans ma vie, de loin et dans la brume ; c'était du temps où mon père m'initiait à la chasse. On l'avait observé jusqu'à ce qu'il disparaisse au lointain. La ramure du campement a été ramassée au sol ; elle avait été perdue naturellement par un animal à la fin de l'hiver comme cela se passe pour les rennes et autres cervidés qui vivent dans la vallée. Plate et dentelée,

elle est très différente des bois embranchés de rennes dont une partie revient vers l'avant ou de celles des cerfs qui partent toutes vers l'arrière ; elle est aussi beaucoup plus large et imposante.

Nous chassons aussi les aurochs et autres bœufs sauvages. Dans les buissons et fourrés épais des ravines on débusque des sangliers, dans les bosquets les renards et toutes sortes d'autres petits gibiers à poil ou à plume. Le tout est largement suffisant pour pourvoir à nos besoins. De nombreux autres animaux vivent aussi près de nous, en particulier des petits chevaux ; ils courent dans la plaine dès qu'ils sentent le moindre danger et des dangers il y en a. La bête la plus dangereuse pour l'homme est sans conteste le lion, le plus terrible des fauves. Celui-là n'hésite pas à s'attaquer à l'homme, malheur au chasseur qui s'aventure seul.

Plus au nord c'est le pays des anciens, plus froid et plus venté qu'ici, plus proche du grand glacier, le pays des loups aussi. Au plus fort des grands froids leurs meutes n'hésitent pas à s'aventurer jusqu'ici, aux abords même de notre campement. Ils ne sont chassés que par le feu. Les anciens, quant à eux, ne se montrent pas hostiles. Ce qu'ils préfèrent chasser ce sont les mammouths. Pour attaquer un mastodonte, ils n'hésitent pas à venir au plus près de l'énorme animal ; ils tentent alors de le blesser au niveau des pattes. Une fois qu'ils ont réussi, ils le suivent et attendent que la bête épuisée s'effondre. Cela peut prendre des jours et des jours. De l'autre côté, au sud de notre territoire, un autre clan d'hommes semblables à nous est installé. Il arrive qu'on les rencontre même si c'est assez rare et on partage alors la viande autour du feu ; nous échangeons des peaux de renards, des bois de cerfs, des silex, des écorces et des plantes pour les guérisseurs.

Cette année a été bonne, un beau printemps précoce suivi d'un été plus chaud que d'ordinaire. Dans les hardes, les femelles ont mis bas en abondance et dans notre clan il y a eu cinq naissances. Trois petits sont encore en vie. Pourtant Nohr m'a mis en garde. Notre guérisseur sait prévoir le temps et d'après lui dans une à deux pleines lunes ce pourrait bien être le début de la mauvaise saison avec en avance les premières neiges. Nul ne sait vraiment comment il peut savoir cela, mais souvent ce qu'il dit se réalise. Il lui faut des plantes et des champignons. De plus, même si les femmes n'ont pas encore réclamé, il faudra prévoir encore quelques fourrures de renard ou de lapin sauvage supplémentaires, des bois de cerfs, des silex et si possible quelques peaux de grande taille pour doubler les tentes. Les tendons et nerfs servant à coudre les vêtements et

à fixer les pointes de flèches ne sont jamais trop nombreux, du travail pour les longs jours de froid. Enfin les réserves de viande devront être plus importantes que l'hiver passé.

Pour toutes ces raisons il faut que je prévoie une dernière grande campagne de chasse. J'irai loin de notre campement principal, à la limite de notre territoire en amont, là où cerfs et rennes se réunissent nombreux à la saison du rut.

Premier jour.

Je suis parti avec neuf chasseurs ; quatre autres sont restés au campement avec les femmes et les enfants. C'est bien suffisant pour les protéger des possibles prédateurs. Au besoin l'un d'eux pourra aussi les accompagner pour la cueillette et le ramassage du bois. Après une journée de marche épuisante nous venons d'atteindre la limite du territoire du clan, à mi-distance entre les montagnes du soleil levant et le fleuve. Plus haut sur la gauche, le fleuve est traversable quand le niveau est au plus bas de l'année. C'est là que les anciens attendent les grands pachydermes. Le soir tombe et il est temps de se reposer. On établit un campement provisoire, pose quelques pièges et prépare un feu pour se réchauffer et éloigner les bêtes fauves.

Deuxième jour à l'aube.

Le jour se lève. Du foyer, il ne reste plus que des braises et de la fumée. Les autres dorment encore. Allongé, j'ouvre l'œil ; j'ai le pressentiment qu'on nous observe. Je vois des ombres à quelques centaines de mètres, deux silhouettes massives et trapues. Ce sont les autres hommes, les anciens, ceux que Nohr prétend connaître. Je ne bouge plus. Ils se rapprochent un peu, manifestement avec prudence ; ils doivent bien faire un pied de moins que nous. Maintenant je les distingue. Ils ont une grosse tête avec une protubérance au-dessus des yeux. Leur peau est plus claire, presque blanche, comme livide et leurs cheveux lisses ont une couleur d'ocre rouge. Leur torse semble bien plus puissant que le nôtre. Pas de doute, c'est bien la description faite par Nohr. Ils doivent vivre à flanc de montagne, là où la glace vient lécher la plaine steppique. Peut être avons-nous empiété sur leur territoire ? En ce cas ils cherchent tout simplement à s'assurer de nos intentions. Nohr dit qu'ils sont très bons chasseurs, sentent et voient le gibier de loin mieux que nous. Ils se sont arrêtés et ne semblent pas hostiles.

C'est alors qu'une langue de brume descend des hauteurs de la colline ; elle les enveloppe et les cache rapidement à ma vue. Je n'ai rien dit aux autres. Tous sont prêts pour la chasse. Je vais seulement éviter d'aller plus au-delà vers le nord. D'ailleurs ce n'est pas la peine car bientôt la chance nous sourit sous la forme d'un petit troupeau de rennes. Je repère un vallon en impasse où l'on devrait pouvoir facilement rabattre les bêtes.

On s'approche. Le vent est bon, je donne le signal. Affolées par nos cris les bêtes se dispersent et une partie d'entre elles se dirige comme je l'espérais vers le creux. C'est gagné ! Nous laissons partir deux grands mâles agressifs. Derrière eux, deux femelles et trois jeunes nés à la dernière saison chaude sont pris au piège. Tous tentent vainement de se dégager en remontant les pentes abruptes mais ils en sont incapables ; bientôt, les femelles renoncent pour ne pas abandonner leurs petits. Affolés, les faons tournent leur tête de gauche à droite par saccades, les oreilles dressées. C'est le bon moment. Je vise, propulse ma lance et trois autres chasseurs font de même. Une des femelles adultes est atteinte à l'épaule et l'autre au ventre, deux petits à la base du cou, un troisième à la cuisse.

On s'approche, quelques coups de massue les achèvent. Nous nous mettons au travail sans attendre car il faut dépecer nos trois prises avant que les charognards ne viennent nous les disputer ; couteaux et racloirs entrent en action. D'un bref mouvement du poignet, je saigne l'une des bêtes ; les autres subissent le même sort. Une fois les carcasses ouvertes longitudinalement on arrache entrailles et viscères ; foies, cœurs et autres abats de choix tels que les langues sont mis de côté. Ce soir on les dégustera autour du feu. Les peaux sont tailladées au départ des pattes et du cou ; nous découpons les cuissots, épaules et filets et formons des paquets ficelés avec des lianes ; on les arrime à des branches. Il était temps.

Des grognements caractéristiques se font déjà entendre derrière les fourrés, ce sont des hyènes. Nous leur abandonnons les carcasses ; bientôt elles devront elles-mêmes les disputer aux aigles. Je donne le signal du départ. On va suivre le soleil et repartir en direction du fleuve. Ce sera dur avec les charges mais on devrait pouvoir arriver à la berge avant la tombée de la nuit ; nous camperons au bord du fleuve. Sur le chemin, on examine les pièges posés la veille. Dans l'un deux il y a un renard à la fourrure superbe déjà à demi blanchie. Ce sera pour Leor ma compagne. Quant à Nohr, il s'arrête fréquemment en chemin pour cueillir plantes ou écorces ; il nous retarde mais c'est utile. Nous

récupérons aussi quelques bois de cervidés.

Deuxième jour au soir.

Je n'ai pas revu les anciens. Nous sommes tous réunis autour du feu, à une journée de marche environ de notre campement principal. Le vent s'est levé attisant le foyer et les flammes lèchent la viande, cœurs, reins et foies embrochés sur des branches ; une délicieuse odeur de chair rôtie se fait sentir. Il y a de quoi se régaler et reprendre des forces avant le retour. Nohr est comblé car il a trouvé presque tout ce qu'il cherchait, plantes fraîches et tubercules, feuilles et écorces ; il a aussi ramassé des graines et des champignons. Tout cela lui permettra de préparer les potions qui calment les douleurs et les onguents qui guérissent les blessures.

Milieu de la nuit.

Je ne dors pas. Le feu est presque éteint mais les braises luisent encore. Les hommes repus dorment depuis plusieurs heures, le ventre lourd. La chasse a été bonne et demain ils retrouveront les femmes. J'ai resserré l'épaisse fourrure qui me protège du vent du nord. L'odeur du foyer masque celle du sang qui suinte des paquets de viande ; des cris d'oiseaux de nuit se font entendre, puis le feulement caractéristique d'un léopard. Je songe soudain que nous n'avons pas entendu les loups. Peut-être Nohr s'est-il trompé sur l'arrivée de l'hiver ?

La fatigue me gagne et je commence à m'endormir. Mon frère Thor va veiller, je n'ai pas à m'inquiéter. Il ranime le feu en plaçant quelques grosses branches oubliées et c'est à mon tour de rêver. La chasse, une belle journée, des faces d'animaux, deux yeux, une bouche, deux oreilles. Ils nous ressemblent. Comme c'est la cas pour nous, quand il fait froid, de la brume sort de leurs naseaux. Une biche blessée à mort me regarde et d'autres et d'autres encore. De l'eau coule de leurs yeux comme de ceux des femmes quand un malheur survient. L'une d'elles perd son sang, un liquide rouge et chaud comme celui des chasseurs. On dirait qu'elle sait qu'elle va mourir. C'est alors qu'un autre regard me capte, celui d'un grand lion. Il me guette, je l'ai dérangé. Tous les animaux me regardent maintenant et tous m'interrogent. Dans les yeux du fauve ce n'est que froide détermination et cruauté. Il s'apprête à bondir.

Je me réveille soudainement. Ce n'est que Thor qui me tape sur l'épaule. Le feu brûle toujours. Il me fait signe de faire silence et m'indique une direction. Tous mes sens se mettent en alerte. Un bruit se fait

entendre, venant d'un épais taillis à une centaine de pieds. A la lueur des flammes je vois des feuilles bouger. De proche en proche chacun secoue son voisin, le réveille. On saisit nos lances, les branches s'écartent. Toutes les armes sont prêtes à s'envoler, visant l'avant du taillis, mais je calme mes compagnons d'un signe de la main. Un homme surgit en gémissant, seul et couvert de sang. Il a une vilaine blessure au thorax et titube. Malheur, c'est Yrix ! Il devrait être au campement et j'ai soudain un vilain pressentiment.

Après s'être approché il s'écroule. On l'allonge et Nohr tente en vain de contenir le sang qui coule. A chaque pulsation du cœur le liquide rouge écarlate s'échappe un peu plus, il est à bout. Je me penche et lui parle fort à l'oreille, lui demande de rester avec nous mais c'est déjà trop tard. Je vois bien au regard de Nohr qu'il n'y a plus aucun espoir. 'Kers, loups, hommes loups, tous morts', ce sont ses dernières paroles. On se regarde, on a tous compris ; un événement très grave vient de se produire au campement. Il faudrait le rejoindre au plus vite mais la nuit noire nous en empêche ; avec les nuages, on ne voit même pas les étoiles. Bientôt apparaîtront les premières lueurs de l'aube, il faut attendre. Alors on fera vite en laissant tout sur place. Aucun d'entre nous n'arrive plus à dormir. Il faut enterrer Yrix, je prends son couteau et son collier, on creuse un trou près du foyer, rassemble des branches et des pierres qui se trouvent là en abondance, cela fera l'affaire.

Troisième jour.

En temps normal on serait à une journée de marche mais c'est beaucoup trop long. Je décide de forcer l'allure. Nohr a du mal à suivre, il faut s'arrêter fréquemment. Finalement je décide de le laisser derrière nous avec deux hommes. Nous courrons jusqu'à la limite de l'essoufflement par le trajet le plus direct, en longeant le fleuve. Une dernière descente, encore une remontée, ça y est le campement est en vue. Pas de fumée, c'est inquiétant car d'ordinaire de là où nous nous trouvons on devrait voir des volutes monter vers le ciel, les restes des feux de la nuit. Alors qu'on se rapproche, on distingue des huttes renversées. Nous nous précipitons dans une dernière ligne droite et là, c'est l'insoutenable. Dans notre dure vie il y a le quotidien des hommes blessés à la chasse, ceux dont on doit parfois abréger les souffrances, le malheur de la mère morte en couches, tout cela on le sait et on l'accepte.

Quand le mauvais sort s'abat sur le clan, on s'efforce de vite oublier ;

de toutes manières nous n'avons pas le choix, à chaque jour nouveau il nous faut penser à survivre. Pourtant, nous n'avons jamais été confrontés à une pareille situation : au milieu des huttes abattues apparaissent des corps éventrés, dépecés, démembrés, amputés, une indicible horreur. Certains n'ont plus que le tronc et la tête comme si les cuisses avaient été prélevées pour être ensuite emportées. Je sens mon cœur remonter ; un pieu est enfoncé dans le ventre rond d'une femme, c'était la compagne d'Yrix et elle devait bientôt donner la vie. Le temps s'est comme arrêté. J'ai peine à croire à ce que je vois. Puis vient l'angoisse, je cherche Leor, celle qui partage ma couche.

Je crois que mon cœur va s'arrêter ; elle git le crâne fracassé, à l'entrée de ce qui était ma hutte de chef, au milieu d'une grande flaque de sang figé brun sombre. Mes deux fils, quatre et cinq hivers, ont subi le même sort et je ne peux même plus reconnaître leurs visages ; leurs corps aussi sont démembrés et en partie déjà dévorés. Aucun d'entre eux ne me succédera jamais ; tout ce qui donnait un sens à ma vie est détruit, effacé, il n'y a plus rien à faire. Le clan du Grand Cerf n'est plus, pour preuve un peu plus loin la grande ramure est à terre, brisée en deux. Au-delà de la douleur, il faut absolument se ressaisir, recouvrir les corps suppliciés. Tous s'y mettent.

Dans la désolation quelques exclamations fusent : il manque quatre femmes et huit enfants. Ou bien ils ont été emmenés par les agresseurs, les Kers, ces hommes loups dont parlait Yrix, ceux qui ont perpétré le massacre, ou bien, dernier espoir, ils sont cachés dans les environs. Ce n'est pas impossible, ils pourraient être partis pour la cueillette des fruits sauvages, ramasser du bois ou encore pour relever les paniers à poissons au bord du fleuve. En pareil cas, ils auraient très bien pu échapper au massacre ; il faut s'en assurer et je me raccroche à cette idée. A voir l'état des cendres, les Kers sont venus hier mais pas avant midi. Je pars à leur recherche avec Thor ; sa compagne fait partie des disparus et il n'y a pas de traces non plus de Nera leur fille tout juste pubère, une belle femelle prometteuse.

Oubliant toute prudence je file avec lui vers la colline. Nous dépassons l'abri rocheux. En contre bas il y a une sorte de cabane bien cachée où on entrepose des peaux, des paniers à poissons, des lianes tressées en corde et même un radeau. Les femmes sont bien là, à l'entrée, accroupies et terrorisées, avec les enfants ; tous sont serrés les uns contre les autres. Je les compte, six petits, quatre femmes dont celle de Thor,

toutes incapables de parler.

C'est Nera qui raconte : hier, alors que le soleil était presque à la moitié de sa course du jour, elle était allée ramasser du bois pour le feu de la nuit à venir avec sa mère et un jeune garçon. C'était assez loin, bien au-delà de la source. C'est alors qu'ils ont entendu des cris. Elle est montée dans un arbre et de là elle a tout vu. Trois des hommes dont Yryx ont été transpercés par des javelots, aucun n'a même eu le temps de saisir une arme car la surprise a été totale. Yryx blessé a réussi à s'enfuir pendant que les Kers commençaient pillage et massacre.

Combien étaient-ils ? Quelques dizaines, accompagnés de sortes de loups qui semblaient leur obéir. Hommes et animaux se sont acharnés sur les anciens, les femmes, les enfants, les cris de terreur étaient insupportables. Nera les a vu découper les cuisses des deux gardes tués en premier. Ils ont aussi capturé vivants un mâle et une femelle, presque adultes ; une fois ligotés, ils ont été suspendus à des branches et emportés comme du gibier.

Tout est allé très vite, les Kers sont repartis aussi subitement qu'ils étaient arrivés. Elles ont alors guetté le retour des deux autres femmes du clan parties en forêt avec les jeunes et ensuite il se sont tous cachés dans la cabane. Nohr arrive enfin. Il ne dit rien, tente de maîtriser son émotion, son étonnement, sa douleur, son désarroi. Je donne l'ordre de rassembler les restes des corps. Il faut préparer leur ensevelissement, ce sera au bas de l'abri ; là, il y a beaucoup de rochers.

Un peu plus tard.

J'ai regardé Leor une dernière fois. On l'a étendue sur le côté pour qu'elle puisse voir le soleil couchant, les enfants recroquevillés contre elle. Sur eux j'ai placé mon collier de chef avec les dents d'ours, les perles d'ivoire et la grosse pierre orange translucide trouvée dans le fleuve. Je n'ai pu retenir mes larmes. Pour la première fois le clan aura vu pleurer son chef. Nous avons recouvert les dépouilles avec des peaux, des feuilles et des branches, des blocs de pierre, du sable pris sur la berge du fleuve, puis à nouveau des pierres encore plus grosses. Ensuite on a enterré les autres dans un grand trou où j'ai déposé ce qu'il restait de la ramure du grand cerf. J'ai alors pensé que c'était la fin du clan. Lorsque le soleil s'est couché nous nous sommes rassemblés dans l'abri. Les hommes auraient voulu allumer du feu mais Nohr les en a dissuadés. Serrés les uns contre les autres, on a eu froid et on a attendu le nouveau jour.

Immersion : Je suis Ogh, quatrième jour.

Aube, frimas du matin, des filets de brouillard s'étendent le long du fleuve, de la brume blanche enveloppe et cache ce qui reste de notre ancien campement. En se réveillant dans l'abri, tous ont voulu croire à ces pensées de mal qui viennent parfois durant les longues nuits de la saison des glaces. Mais non, si nous sommes dans l'abri c'est bien parce que le malheur s'est abattu sur nous. L'urgence est déjà de comprendre qui a perpétré ces atrocités, combien sont les agresseurs ; Nera a pu se tromper, et il faudrait aussi savoir d'où ils viennent. Pour cela il faut chercher des traces autour du campement, branchettes cassées, feuilles déchirées, terre arrachée par les foulées de pieds, en déduire la taille des enjambées, retrouver les pistes prises par les assaillants à l'aller comme au retour. Thor vient avec moi. Les autres chasseurs resteront vigilants, armes à portée de main, pour protéger le reste du clan.

Les signes sont alarmants. Il n'y a pas seulement des indices de la matinée précédente, jour de l'attaque ; certaines traces, même si elles sont moins nombreuses, sont manifestement plus fraîches, des excréments animaux en particulier ressemblant à ceux des loups. Cela signifie que les assaillants ne sont pas loin, peut-être même sont-ils en train de nous épier avec l'intention de revenir. Ils ont attendu que nous partions à la chasse pour attaquer. Ils savent que nous sommes là et il reste des affaires à piller, peaux, outils, pierres. De notre côté, nous ne sommes plus que neuf chasseurs, en effet je ne peux pas compter Nohr. Eux sont quelques dizaines sans compter leurs bêtes. Dans un affrontement direct, malgré tout notre courage, nous n'aurions aucune chance, très vite ils nous extermineraient. Une solution s'impose, partir et vite ! S'ils attaquent, ce sera comme la première fois en milieu de journée d'autant qu'ils ont dû festoyer la nuit. Il ne faut pas céder à la haine et au désir de vengeance, plus tard un jour si nous sommes en force.

Après avoir parlé à Nohr, je réunis les hommes. Ils ont compris et me font encore confiance. On prépare hâtivement le départ. Trois hommes s'occuperont d'aller récupérer tout ce qu'ils peuvent dans les décombres du campement, l'essentiel, les pierres pour faire le feu, les silex, massues, haches, flèches, quelques peaux les moins lourdes, les outres, récipients, bois de rennes déjà débités, la viande séchée, des lanières de cuir, bref tout ce qui n'est ni trop lourd ni encombrant. Mon plan de fuite exige la

rapidité. Nohr insiste quand même pour que l'on prenne les plantes et potions. De plus, tous devront se couvrir des fourrures les plus chaudes et légères, pas question de trop se charger. Le soleil est à peine au tiers de sa course lorsque nous sommes enfin prêts ; on abandonne l'abri.

Notre petit groupe contourne le bras du fleuve pour rejoindre en aval le cours principal. Là, la berge devient sablonneuse ; elle est juste couverte de quelques taillis entrecoupés de bosquets. C'est exposé mais on peut y progresser très vite. Je presse le groupe d'accélérer le pas mais femmes et enfants peinent à suivre. Le soleil est déjà au plus haut lorsque nous arrivons en un lieu que je connais bien. A ce niveau le fleuve est très large mais il y a une étroite langue de terre qui s'avance dans les eaux et dont l'extrémité est bien boisée. L'endroit est idéal pour qui veut traverser le fleuve même si on doit toujours se méfier des tourbillons ; les rennes passent parfois par ici pour rejoindre l'autre rive. Un autre avantage de ce lieu est qu'on ne peut y accéder que par un étroit et unique passage facile à défendre. Il est probable que les Kers se sont aperçus de notre fuite et ils doivent déjà être à notre poursuite. Je ne suis allé de l'autre côté qu'une fois dans ma vie, c'était avec mon père. Je me souviens de montagnes très proches du fleuve ; des ravines les entaillent mais se terminent vite en impasses, des gorges étroites mènent on ne sait où. C'est aussi un territoire où l'on rencontre moins d'animaux.

Nous y sommes.

Je demande à deux hommes de se placer à l'entrée pour empêcher tout passage. Il est temps pour Thor et moi d'expliquer notre plan aux hommes. Je sais que la plupart hésitent d'ordinaire à traverser le grand fleuve ; ils craignent les remous et tourbillons qui peuvent entraîner les radeaux vers le fond. Je les rassure et explique que je l'ai déjà fait sans encombre. En explorant les alentours, nous trouvons une hutte ; à l'intérieur, il y a encore quelques débris d'aliments, des restes de petits rongeurs. Les hommes ramènent vite deux femmes très jeunes apeurées accompagnées de trois bambins mâles. Ils ne sont protégés du froid que par de minces fourrures très sales. Tous les cinq faisaient partie du clan des hommes qui nous ressemblent, celui qui était installé plus au sud. Eux aussi ont été attaqués, une pleine lune avant l'attaque de notre propre campement. Les femmes pensent qu'il n'y a pas d'autres survivants. L'une d'elles nous demande à manger ; à l'évidence, ils sont affamés. Depuis sa fuite le petit groupe a dû se contenter de quelques racines, des feuilles

et de petits animaux sauvages. On leur distribue des lames de viande séchée qu'ils avalent rapidement.

La décision est vite prise, le groupe va venir avec nous. Cela nécessitera un radeau supplémentaire mais elles vont nous aider. Au total nous sommes neuf hommes sans compter Nohr, six femmes et neuf enfants en bas âge plus Nera. Survivre, ce sera peut-être possible, mais seulement à condition que nous réussissions à traverser le fleuve. Femmes et enfants commencent à prélever et rassembler des branches de saule allongées et flexibles pendant que les hommes débitent des bouleaux élancés à l'écorce grise marquée de taches blanches. J'ai prévu six radeaux, cela devrait suffire mais il faut impérativement terminer avant la nuit, réussir à assembler les bois avec des lianes et des lanières de cuir, fixer les peaux, tailler six branches larges et plates qui serviront d'avirons. Le travail a déjà bien avancé lorsque soudain l'un des deux guetteurs laissés à l'arrière nous alerte. Les Kers sont en vue ! J'envoie deux hommes de plus à la limite de notre réduit boisé. Bien à l'abri des arbres, à quatre, ils pourront bloquer le passage. La chance est avec nous car des nuages précipitent la tombée du jour. Ils vont sans doute attendre le lendemain matin pour attaquer.



Bing.com / create, prompt: fierce armed prehistoric men accompanied by wolves, along a river.

Cinquième jour.

Toutes premières lueurs de l'aube. Femmes et enfants montent à bord des radeaux déjà mis à l'eau. On a tout chargé. J'explique aux hommes la manœuvre. Les plus habiles dirigeront les esquifs avec pour consigne de ne pas essayer de trop lutter contre le courant ; ils se contenteront de diriger les radeaux vers la rive opposée en partant en oblique et en s'aidant des avirons. Peu importe qu'on dérive, on se regroupera sur l'autre berge.

C'est à l'instant même où tout est prêt pour le départ que les Kers décident de lancer leur attaque. Un groupe de sept à huit d'entre eux converge vers l'étroit passage. Sûrs de leur victoire ils n'ont même pas pris leurs bêtes. Je les attends de pied ferme avec mes quatre hommes.

Calme et sang-froid, attendre le plus possible jusqu'à ce qu'ils soient à bonne portée. C'est bon, on peut lancer, les javelots partent en même temps et trois font mouche.

Les Kers regardent médusés leurs compagnons à terre et se replient entraînant l'un d'entre eux. Ils nous ont sous-estimés mais vont revenir en force et probablement cette fois à la course précédés de leurs loups. Il faut partir au plus vite, abandonner la position, rejoindre les autres qui nous attendent et s'éloigner au plus vite du rivage. Ils sont déjà prêts à partir ; chaque radeau est retenu par un homme qui a de l'eau jusqu'au torse. Nous nous hissons prudemment pour éviter de déséquilibrer les esquifs. Très vite le courant nous entraîne et on s'éloigne.

Il était temps ; juste derrière nous, sur la berge, les Kers sont déjà là, massés par dizaines et accompagnés de leurs bêtes sauvages. Ils brandissent leurs armes en hurlant de colère, haine et dépit ; certains trépignent sur place. La vue des proies humaines qui leur échappent leur est si insupportable qu'ils se mettent à lancer des javelots à la va vite. Les projectiles tombent à l'eau pour la plupart. Un seul se fiche sur le dernier radeau mais sans dommage. Nous sommes vite hors de portée. Un dernier coup d'œil à la rive que nous avons quitté, une dernière image de notre territoire. Sauvés des hommes-loups dans l'immédiat, ne pas se réjouir pour autant !

Je suis sur le radeau de tête et le courant se révèle bien plus fort que prévu. Près d'un rocher qui émerge du fleuve un jeune renne s'est laissé piéger ; coincé dans un amas de troncs d'arbres et de branches, il essaye désespérément de se dégager. Je me concentre sur la navigation, signale le danger aux autres. Il faut éviter les zones où l'eau tourne dangereusement sur elle-même comme près du rocher.

Heureusement tout se passe bien, les hommes manœuvrent habilement. La traversée paraît longue mais la rive droite est déjà là. Mon radeau aborde en premier bientôt suivi des autres. Trois ont accosté presque au même endroit dont le mien, coup de chance. Les trois autres ont dérivé plus loin en aval et je pars à leur rencontre.

Avant d'abandonner les esquifs, il faut récupérer les sangles, lanières, peaux, tout ce qui pourra nous être utile puisque nous ne savons pas ce que nous allons trouver. Le soleil n'est encore qu'au quart de sa course et nous sommes tous réunis. Le paysage ressemble peu ou prou à celui de l'autre rive. On pourrait s'arrêter mais nous ne sommes pas forcément à l'abri. Les Kers pourraient fort bien décider de traverser. Le mieux dans

l'immédiat est de mettre de la distance, de s'enfoncer dans les terres ou plutôt dans les montagnes qui paraissent toutes proches.

Nous choisissons d'emprunter une petite vallée encaissée mais assez vite c'est l'impasse. Il faut grimper une pente très raide ; en haut on ne trouve qu'un plateau désolé. Nulle âme qui vive, rien à l'horizon sinon la steppe herbeuse et rase, peu d'arbres et encore rabougris, un vent froid qui cingle nos visages. Je n'ai pas le choix, il faut continuer à aller de l'avant. Ce sera bientôt le soir et femmes et enfants sont épuisés ; ils ont les pieds meurtris et déjà même parfois en sang. Bien plus loin le paysage devient moins monotone. Un vallon avec une petite rivière presque à sec descend vers une vallée transversale encadrée de falaises. Malheureusement pour nous les lieux sont déjà occupés ; j'aperçois en bas des huttes, des hommes bons ou mauvais comment savoir ? Par prudence je préfère éviter de les rencontrer. Il y a peu de chances que du bas ils nous aient vu et on va rester ici dans le vallon pour y passer la nuit, se reposer, récupérer. J'assurerai la garde avec Thor.

Nous nous couvrons avec les quelques peaux récupérées sur les radeaux, le feu attendra encore. Je laisse Nera distribuer le peu de nourriture qui nous reste. Femmes et enfants mangent puis s'endorment serrés les uns contre les autres avec l'espoir d'une nuit de paix.

grand cirque

installation

Temps d'expérience : 0h 39mn. Immersion : je suis Ogh, sixième jour, quinze novembre.

Je me réveille à l'abri du grand rocher au pied duquel nous avons dormi, presque étonné d'être encore en vie. Il fait frais mais heureusement le vent s'est calmé. Un nourrisson cherche le sein de sa mère qui n'a plus rien à lui donner. Tous se taisent. Nous avalons le peu de nourriture qui nous reste avant de nous diriger vers des terres inconnues. Le danger des Kers semble éloigné mais à quel prix ! Des pierres, des broussailles, un paysage désolé, juste quelques déjections de bouquetins.

Milieu de journée.

Dans le ciel, deux aigles sont apparus du côté du nord-ouest ; ils



tournoient. S'ils sont là, c'est qu'il y a de la mort et donc des animaux. On prend cette direction et effectivement peu à peu le paysage change. Le plateau devient moins sec. Il y a des prairies et même quelques arbres dans le lointain avec quelques bêtes que je n'arrive pas à identifier. Dans des ravines envahies de broussailles nous trouvons au fond des traces évidentes de présence de sangliers.

Bing.com / create, prompt : loop of a river winding between high limestone cliffs, rock shelter, sparse vegetation, some trees, distant view, end of summer, middle of the day, eagles in the sky.

Nous y sommes. Il s'agit d'une carcasse de chèvre ; les aigles sont occupés à dévorer ce qu'il en reste. L'un d'eux a introduit sa tête dans ce qui était l'abdomen de l'animal mais la plus grande part de la chair est consommée depuis longtemps. Troublés par notre arrivée, les deux oiseaux nous mesurent puis se mettent prudemment sur le côté. Près du corps, il y a des poils de loup ; il faudra se méfier. Finalement, les rapaces décident de s'envoler ; ils se dirigent vers l'ouest et disparaissent. Je décide d'aller dans cette direction. Nous arrivons assez vite au bord d'un précipice.

En contre-bas, une rivière encaissée découpe en profondeur le plateau calcaire de ses sinuosités ; elle s'incurve tantôt vers le levant tantôt vers le couchant autour d'un axe moyen nord sud. La vallée s'élargit ou se rétrécit en fonction de la résistance de la roche calcaire. De là où nous nous trouvons, on peut voir très loin, aussi bien en amont qu'en aval. Plus on regarde vers le nord et plus les falaises deviennent hautes. Les aigles ont réapparu ; leurs ailes déployées au maximum, ils dessinent maintenant de grands cercles au-dessus de la vallée ; sans doute nichent-ils dans les falaises.

Je n'ai guère de choix, nos quelques provisions sont épuisées et il faut trouver un véritable refuge pour la nuit à venir. Je vais essayer de descendre. Il ne faut pas se décourager, ne pas penser à la grande vallée et à tous les nôtres qui ne sont plus là, ne pas imaginer que peut-être, en

bas, les lieux sont déjà habités. En longeant la falaise on arrive à un endroit où elle est un peu plus basse, un peu moins abrupte ; la vallée s'élargit. Dans le fond, la rivière coule dans un grand cirque naturel en forme de demi-cercle orienté vers le soleil levant, donc vers nous. Côté soleil couchant, en face, la falaise haute et raide interdit toute descente.

À ses pieds j'aperçois un abri sous roche long de bien deux cent cinquante pieds ; il semble être creusé par endroits sur une profondeur suffisante pour mettre deux hommes bout à bout. Quant à sa hauteur, j'estime de là où nous sommes qu'un homme pourrait presque y tenir debout. En-dessous de nous, la falaise est couverte depuis la mi-hauteur par des éboulis rocheux, jusqu'à la rivière. En longeant le bord du précipice on finit par trouver une petite sente qui semble descendre doucement à travers les broussailles. C'est une sorte de piste, comme celle que produit un passage répété d'animaux.



Bing.com / create, prompt : Gorges de l'Ardèche in France, loop of a river winding between limestone cliffs.

Nous l'empruntons ; il y a des chardons et des excréments divers. Le chemin nous mène jusqu'au vestibule d'une grotte qui surplombe la vallée ; elle semble assez profonde et de nombreux os tapissent le sol à l'entrée. Les hommes ont déjà brandi leurs armes mais rien ne se passe, aucune trace humaine non plus. J'essaie de calmer mes compagnons, de toute façon nous ne nous attarderons pas ici. Nous devons impérativement trouver un passage pour continuer la descente. On distingue maintenant plus clairement le bas du cirque ; la plate-forme en demi-cercle bordée par la rivière monte doucement vers l'abri sous roche.

Juste après le rebord rocheux blanc qui borde l'entrée de la grotte où nous nous tenons, la falaise s'est partiellement effondrée ; il y a peut-être un moyen de descendre. En effet, il y a un passage et nous nous y aventurons avec précaution. De toute évidence, les bêtes sauvages qui fréquentent la grotte ne descendent pas plus bas.

Nous glissons les uns derrière les autres le long des éboulis qui rejoignent la rivière. Après avoir traversé la rivière, nous arrivons au refuge. Ce sera parfait pour passer la nuit. La falaise est encore tiède,

chauffée par le soleil du matin. Je fais disposer quelques branches en appui et on les couvre avec les peaux sauvées du désastre. Cela fait plusieurs jours déjà que nous sommes privés du feu protecteur ; il faut retrouver au plus vite ces flammes jaune orange qui symbolisent la vie.

Les femmes ramassent des petites branches. Nohr a déjà sorti les pierres de feu, silex et marcassite ainsi que de l'étaupe, lichens et mousses séchées toujours prêts à s'allumer à la première étincelle. C'est parti ! Brah frappe les pierres et fait jaillir des étincelles, l'étaupe prend, rougit. Une flamme timide prend sur une première branchette, bientôt une autre suit. Le feu est revenu, le feu bienfaiteur qui réchauffe, éloigne les prédateurs, durcit les pointes de javelot, sèche le sang des blessures et chauffe la viande. Tous se réjouissent et entourent le maigre foyer.

Le bois fraîchement coupé et trop vert fume et siffle en brûlant comme le vent passant à travers une fente mais c'est déjà bien ; les flammes ravivent la confiance. Tous songent maintenant à manger, mais au fait manger quoi ? On dirait une vallée perdue, la vie sauve oui mais sans nourriture. Il faut absolument que je remonte là-haut chercher du gibier, rapporter viande et peaux et aussi des branches solides pour l'armature des abris. Pendant ce temps Brah veillera sur le foyer. Cette nuit je voudrais que les femmes et les petits soient au chaud, que les cœurs retrouvent du réconfort. Mon frère Thor va venir avec moi ainsi que deux autres chasseurs.

Retour sur le plateau.

Nous gravissons le tas de roches instables situé juste en dessous de la grande caverne. La petite sente empruntée à l'aller nous permet de rejoindre le plateau. Une fois arrivés en haut, à l'opposé de la zone plate et herbeuse par laquelle nous sommes venus, c'est un paysage plus contrasté qui s'offre à nous. Des ravines plus ou moins étroites et peu profondes entourent des entablements de pierre blanche rongées par les lichens. Au fond, on trouve de gros buissons épais et broussailleux ; des genévriers et toutes sortes d'autres petits arbustes poussent aussi çà et là.

On ne tarde pas à retrouver des traces de sangliers. Thor me fait signe, je le rejoins. Il me montre le sol retourné ; des bêtes ont cherché à déterrer des tubercules, bulbes et rhizomes. Il y a aussi quelques flaques de boue presque sèche dans lesquelles je reconnais la trace laissée par une laie et sa portée. C'est récent, probablement du matin même. A cette heure la bête doit être cachée dans les grands taillis d'épineux

impénétrables qui sont au bout de la ravine.

Ce serait mieux d'attendre le soir mais il y a urgence, il faut rapporter de la nourriture. Je me rapproche. Elle est bien là. Sentant la présence des hommes, elle se met à couiner, souffler, nasiller puis grogner de manière menaçante. C'est dangereux de la forcer dans les fourrés mais il faut tenter notre chance. Thor et les deux autres chasseurs visent au hasard, gagné !

La bête émerge. Elle est particulièrement grosse et c'est bien une laie, celle qui a laissé ses empreintes au sol. Elle se précipite furieuse sur moi mais je l'attendais de pied ferme. Le pieu pénètre au niveau du cou. Je n'insiste pas plus et esquive pour ne pas être déséquilibré. La bête poursuit son chemin en couinant de douleur puis stoppe soudain et se retourne comme pour contre-attaquer mais c'est difficile pour elle car le pieu est fiché dans sa gorge ; la laie attend tandis que le sang coule de sa blessure. Je voudrais la tuer vite mais l'approcher serait encore imprudent.

Thor de son côté est reparti dans le fourré. Je lui crie de faire attention. Il récupère les lances tandis que six marcassins rayés sortent affolés l'un derrière l'autre. Il les assomme facilement au passage. La laie devient alors comme enragée. Nous tentons à nouveau notre chance avec les lances. Peine perdue, le cuir est si épais au niveau du dos de l'animal qu'elles rebondissent et c'est finalement Thor qui réussit à l'achever d'un violent coup de massue. Cette fois c'est terminé pour elle.

Un aigle a tout vu et commence à effectuer des ronds dans le ciel. Ce qu'il ne sait pas encore c'est que cette fois il ne participera pas au festin, on ne laissera rien sur place. On tire la carcasse de la laie jusqu'à la limite de la falaise puis jusqu'à l'entrée de la grotte. De là nous la lançons en contre bas avant de redescendre avec les marcassins. C'est le soir, notre première nuit dans le grand cirque, du feu, de la viande mais pas de vraies huttes. Dès demain il faudra repartir à la recherche de grands animaux, savoir s'il y en a et si donc on peut survivre ici, s'il y a aussi des rennes comme dans notre ancienne grande vallée ou seulement des daims, des cerfs, des bouquetins. Je vais faire le guet avec l'un des hommes.

Milieu de la nuit.

Tous dorment dans l'abri, repus et adossés à la falaise. Dans le cirque il ne se passe rien. Les seuls bruits notables semblent venir du plateau, des feulements inquiétants et même glaçants de fauves, des jappements courts et aigus caractéristiques de hyènes, des hurlements de loups qui

appellent. Cela confirme qu'il y a bien de la vie là-haut, même si elle est bien cachée.

Immersion : je suis Ogh, deux semaines plus tard, vingt-neuf novembre.

Selon Nohr, il ne nous restait probablement que peu de temps avant le froid, alors je suis parti à plusieurs reprises sur le plateau. Je commence à bien le connaître ; au nord, comme je l'avais espéré, j'ai trouvé un paysage plus verdoyant et boisé avec quelques bosquets comme dans l'ancien territoire du grand clan près de la grande rivière. Je n'ai pas vu de rennes ou de chevaux comme dans la grande vallée, seulement quelques gros bœufs et daims, ainsi que des bouquetins et des chèvres sauvages en très grande abondance.

Pour chasser, il suffit de connaître les points d'eau et d'être patient. Ce n'est pas toujours évident car parfois l'eau disparaît mystérieusement dans le sol. Nohr dit qu'elle passe dans des ruisseaux souterrains qui rejaillissent en bas dans la vallée. C'est aujourd'hui ma cinquième expédition. Deux jours déjà que je suis parti.

La chance est avec moi ; en effet, des cerfs sont en train de s'approcher du point d'eau que nous surveillons depuis le début de la journée. Le groupe comprend un grand mâle et trois femelles ocellées. Comme nous avons placé des excréments à proximité, les animaux n'ont pas détecté notre odeur humaine. J'attends que les bêtes soient en confiance tout en espérant qu'aucun prédateur ne viendra brouiller la situation. Après avoir bu, les cerfs commencent à arracher et mâcher les feuilles et branchettes des arbustes bordant la mare.

Je m'approche à pas de loup, vise la pliure de l'épaule du mâle, propulse ma lance. C'est réussi. De leur côté, mes compagnons ont blessé deux femelles. Elles sont déjà à terre. On s'approche pour tous les achever. Je vois la vie partir dans les yeux du grand mâle. J'y perçois de la résignation avant que le regard ne se trouble et ne se perde à tout jamais. Après dépeçage on conserve peaux, bois, quartiers de viande, foies et cœurs pour le soir puis on abandonne le reste pour aller camper un peu plus loin. Demain matin nous repartirons au grand cirque.

Dix jours plus tard, neuf décembre.

Nous n'avons pas pris de repos mais la récompense est là au campement. Il y a maintenant en abondance des tas de peaux roulées, encore à nettoyer, sécher et assouplir, de la viande, de la graisse, des bois

de cerfs et des tendons qui donneront les fils à coudre les vêtements. Notre réserve de lamelles de viande séchée permettrait déjà de tenir deux lunes pleines.

Aujourd'hui est un grand jour. Avec les peaux que les femmes ont préparées à la rivière, on va recouvrir soigneusement cinq habitats bien solides adossés côte à côte à la falaise. Ce soir tous seront à l'abri du vent et de la pluie. On va installer aussi des litières avec des herbes sèches et les couvrir de fourrures fines et chaudes de renards, chèvres ou lièvres. Reste à stocker du bois. Il en faudra beaucoup pour l'hiver et il est rare. Je prévois encore une à deux incursions supplémentaires sur le plateau. Nous sommes redevenus intéressants au moins pour les deux grands aigles aperçus au premier jour de notre arrivée au grand cirque. Attirés par les restes que l'on abandonne plus bas en aval au bord de la rivière, ils se sont habitués à nous.

Nohr a proposé que nous devenions le clan de l'Aigle puisqu'ils nous ont porté bonheur. On s'est tous mis d'accord pour ce nom. Oublié le clan du Grand Cerf et ses mauvais souvenirs. La vie du clan va pouvoir reprendre, moins facile et belle bien sûr que dans la grande vallée car il y a moins de gibier. Pour Nohr aussi c'est plus difficile : les arbres et les plantes sont différents de ceux qui poussaient dans la grande vallée près du grand fleuve. Quand je l'emmène sur le plateau, il ramasse des plantes et essaye de comprendre ce qu'elles peuvent nous apporter, si on peut ou non les consommer. Heureusement il y a quelques champignons et pignons de pin. Quant à la grotte il ne faut plus attendre pour l'explorer, les hommes ont aperçu des ours rôder. Ils ne vont pas tarder à s'installer.



Bing .com / create prompt : prehistoric men devouring meat around the fire in a cave, bones on the ground.

Onze décembre.

Je suis entré pour explorer les lieux : la caverne est constituée de trois salles basses en enfilade décorées de colonnes de pierre, des stalactites qui tombent du plafond pour venir à la rencontre des stalagmites qui s'élèvent depuis le sol.

Dans la deuxième salle on a trouvé des traces d'occupation par les ours datant de l'hiver précédent ; ils ont bousculé les colonnes en aménageant leurs bauges, ces grands trous dans lesquels ils s'endormiront dès que le grand froid viendra. C'est donc là qu'ils vont revenir dès qu'ils auront suffisamment mangé pour attendre la fin de la saison des glaces. Thor pense qu'il s'agit d'ours des cavernes. Bien plus grands et impressionnants que nous, ces plantigrades n'attaquent en général pas l'homme à moins qu'ils ne se sentent menacés. Si c'est bien le cas il faudra seulement faire attention à ne pas les déranger quand nous nous réfugierons dans la grotte. En réalité, c'est plutôt la troisième salle qui m'intéresse. On y accède sur la droite un peu après l'entrée principale et le passage est trop étroit pour qu'un ours puisse s'y faufiler.

Très vite, nous arrivons dans une salle assez spacieuse pour accueillir si besoin tout le clan. Cependant, attention, d'autres avant nous ont trouvé les lieux accueillants ! Le sol est jonché d'ossements portant des traces de morsures, donc les fauves fréquentent l'endroit. Il faudra sans trop tarder barrer le passage avec une grille faite de branches solides. Dès que ce sera fait on commencera à aménager l'intérieur, monter des réserves, entreposer des panes pour recueillir l'eau ou la glace fondue, placer des fourrures et des litières, installer des lampes et des réserves de graisse pour les torches, stocker du bois pour le feu. L'air aspiré vers le haut contre l'une des parois assurera le tirage et l'évacuation des fumées. Je repère enfin tout au fond un autre passage très étroit, une sorte de boyau aux trois-quarts obstrué par des amas de roche et dans lequel de l'air circule aussi. Je reviendrai avec le fils de Brah ; il réussira peut-être à s'y faufiler et à voir ce qu'il y a plus loin.

rescapés

Immersion : je suis Ogh, première saison des bourgeons au grand cirque, treize mars.

Nohr ne s'était pas trompé, le premier hiver a été très froid avec beaucoup de vent sur le plateau, de la glace et des neiges abondantes. Deux cycles de lune durant lesquels on a dû tous se réfugier dans la grotte. Les ours s'étaient installés avant nous pour leur long sommeil de saison froide et ils ne nous ont pas inquiété. Des fauves sont venus rôder avant notre arrivée mais la grille les a bloqués ; une fois installés, la vue du feu les a chassés définitivement. Après s'être faufilé en rampant dans le boyau

du fond de la salle, le fils de Brah a réussi à atteindre le balcon d'une autre chambre qui à ses dires semblait encore plus grande que celle où nous vivons. On a agrandi le passage jusqu'à permettre à un homme courbé de le franchir et nos torches ont alors révélé un spectacle splendide : en contrebas, une grande formation de pierre blanche et jaune, plissée, descend jusqu'à une retenue d'eau occupant la plus grande partie des lieux. La salle est si grande que depuis l'entrée on ne peut en voir l'extrémité ; malheureusement elle est trop humide pour que l'on puisse envisager de s'y installer.

Quelque temps après on s'est aventuré plus loin encore dans le réseau souterrain jusqu'à l'extrémité du lac à un endroit où le trop plein alimente une petite rivière souterraine. On l'a suivie jusqu'à sa sortie, une résurgence située assez bas dans la vallée, en aval du grand cirque. Là il a fallu déblayer les gros rochers qui barraient le passage, des restes de la voûte effondrée. Avant la prochaine saison froide nous essaierons d'aménager un passage supplémentaire vers notre refuge ; cela pourrait nous éviter d'entrer juste à côté de la salle où dorment les ours. On pourrait même envisager, pourquoi pas, de condamner l'entrée actuelle de la salle où nous vivons.

On espérait aussi trouver un passage qui puisse mener directement au plateau mais on n'a trouvé que des cheminées étroites. En revanche nous avons découvert un réseau secondaire abandonné par l'eau et qui comporte trois salles pas trop éloignées de la falaise. Il débouche en vis-à-vis de la grotte aux ours, donc en aval sur la boucle de la rivière et un peu plus bas. Nohr voudrait s'installer dans la première salle de manière permanente.

Nous n'avions plus guère de provisions quand les jours ont commencé à se rallonger. Dès que lumière et chaleur sont revenues, nous avons rejoint le campement contre la falaise. Les ours se sont réveillés en même temps que le reste de la nature ; ils ont quitté la caverne pour repartir vivre sur le plateau. Les buissons caducs reverdissent même si le matin herbes et petits buissons encore gelés craquent sous nos pas. Aujourd'hui, quelques bourgeons supplémentaires sont apparus. Bientôt les plus précoces donneront de petites feuilles vert tendre.

Je suis Ogh, même saison, mois d'avril, balcon de l'Aigle.

Une soixantaine de pieds, c'est la distance qui sépare l'entrée du nouvel abri de Nohr du nid de l'un des aigles qui nichait dans le grand cirque.

Trop près des hommes ! Il est parti s'installer ailleurs. J'ai nettoyé la table rocheuse après avoir ôté le nid abandonné. De ce balcon de pierre où il y a juste place pour un homme, je peux voir toute la vallée, l'entrée de la grotte des ours et aussi celle de la nouvelle grotte en cours d'aménagement destinée à Nohr. J'ai une vue complète sur le campement et le méandre de la rivière qui aboutit à la grande arche de pierre.

Quand nous ne sommes pas à la chasse, je monte souvent à l'ancien nid ; c'est le cas aujourd'hui. Je repense au chemin parcouru ; même si nous ne sommes plus nombreux et forts comme avant dans le prospère clan du Grand Cerf, nous sommes en vie. Le clan de l'Aigle est un tout petit clan mais il a des raisons d'espérer. Nera a trouvé un compagnon et deux femelles sont grosses. Si les Kers nous avaient attaqué deux à trois semaines plus tard, alors nous n'aurions pas survécu. Je pense à Leor, à mes fils, à la grande vallée.

Rescapés, nous ne sommes que des rescapés. Et les autres clans, ceux qui étaient comme nous, ont-ils tous subi le même sort ? Ces hommes loups, d'où viennent-ils ? Ils ont la peau encore plus sombre que nous et les cheveux avec des petites boucles. Leurs armes aussi sont différentes des nôtres. Brah a examiné la partie avant de la sagaie qui s'était fichée dans l'un des radeaux lors de notre fuite ; il n'a jamais vu ce type de taille ni de fixation sur la hampe. L'arme se tient facilement en mains ; bien équilibrée en poids, elle permet un lancer précis et de portée supérieure aux nôtres. Malheur aux anciens hommes s'ils croisent leur chemin. Avec leurs haches, massues, épieux ils n'auront aucune chance ; en cas de combat, tous seront massacrés à distance.

Le soleil brille. En contre-bas, l'eau coule à nouveau après avoir gelé en hiver. Elle est si claire que d'ici je peux voir les galets. En fondant, la neige du plateau s'infiltre dans le sol, ruisselle de manière souterraine jusqu'à alimenter la rivière du grand cirque. Toute cette eau part ensuite vers le sud, peut-être jusqu'au grand fleuve en aval de notre ancien territoire.

C'est si calme ! A part les aigles, les ours à la mauvaise saison, les quelques oiseaux qui nichent dans les trous de la falaise, les serpents, lézards et musaraignes du fond de la vallée, il n'y a rien, rien à chasser. Qui voudrait de ce lieu ? Peu de chance qu'un homme s'y aventure, nous pouvons dormir tranquille.

À l'extrémité sud du grand cirque, au bord de la rivière, j'aperçois la plage de cailloux où sèchent peaux et lanières de viande. Des enfants y

jouent pendant que les adultes se reposent. Dans le campement, mon habitat est le plus grand car je suis le chef. A côté se trouvent ceux de Nohr et de Brah, l'homme-pierre ; il passe tout son temps à éclater des galets ou des blocs de silex, à fabriquer des outils et des armes. Il essaye d'imiter la pointe de sagaie des hommes loups mais jusqu'à présent il n'a guère réussi ; peut-être que leurs pierres sont différentes.

La femme de Brah sait assister les femmes en couches mais en plus elle aide Nohr à préparer les onguents et baumes qui guérissent les plaies, protègent contre les petites bêtes qui se cachent dans les chevelures. A l'entrée des huttes, nous avons placé des bois de cerfs, des têtes de petits félins, des cornes de bouquetins, les témoignages de nos premières chasses sur le plateau. Je ne peux cependant pas oublier le grand trophée qui ornait ma hutte de chef dans la grande vallée. Il fait chaud, il n'y a pas de vent, la chaleur est renvoyée par la roche blanche. J'ouvre ma pelisse de renard, le soleil chauffe ma peau, c'est bon. Au loin un rapace observe le bord de la falaise, c'est seulement un faucon.

Je songe à Nohr. Il est pressé de s'installer, pas facile de lui dire non, de lui rappeler que l'accès est difficile. Maintenant que l'entrée de la grotte est aménagée nous allons devoir élargir la sente, casser quelques rochers. D'un autre côté, une fois Nohr installé, Nera pourra alors récupérer sa hutte. Les femmes, les petits, reconstituer le clan c'est le plus important. Pour l'instant nous avons six femmes en âge de procréer et bientôt deux autres seront prêtes. Tout n'est pas perdu si les mises au monde se passent bien. Un jour peut-être on retrouvera notre ancienne force et on repartira vers la terre de nos ancêtres.

Immersion : je suis Nya, la fille de Thul, chef du clan des Ours, plateau du Ponant, première saison des jours les plus longs au grand cirque pour Ogh et les siens, mi-août.

Autour du feu, j'observe Thul, mon père. Il est inquiet et j'éprouve de la peine pour lui. Plus largement, nous sommes tous inquiets, je le lis clairement sur les visages il n'y a que mon frère Maan pour apporter un peu de gaieté. Il est maintenant en âge d'aller avec une femme mais il n'y en a pas qui soit libre dans le clan ; cela mon père en souffre, je le sais, je le ressens. J'ai peur pour les miens. Nous sommes si peu nombreux, si vulnérables, menacés à tout moment.

Le gibier se fait de plus en plus rare. On en est parfois réduit à manger des petits rongeurs, lièvres, rats sauvages et même des serpents. Sur ce

plateau désolé où nous nous sommes installés après les grands froids, la cueillette elle aussi est décevante. Depuis qu'on est venu ici, le malheur ne cesse de s'acharner sur nous, accidents de chasse, fausses couches. Nous ne sommes plus qu'une douzaine, installés en contrebas d'une crête rocheuse dans un vallon profond. Je pense à ces autres bêtes qui en fin de vie vont se cacher en un endroit secret, au grand cimetière des mammouths qu'évoquait avant mon père. Il n'en parle plus, trop honteux sans doute de voir ce que le clan est devenu. Il se sent coupable envers nous tous.

Maan est le seul à ne pas avoir renoncé. Il dit qu'à l'est, là où le soleil se lève, il a vu une vallée encaissée avec au fond un campement qui paraît prospère et qu'en face il y aurait plus d'animaux. Pour notre part nous ne disposons plus que de trois huttes faites de grosses branches maladroitement dressées et couvertes de peaux malodorantes car mal préparées. La vie se déroule comme si tous étaient désespérés, n'y croyaient plus, comme s'ils attendaient la fin avec un dernier malheur qui achèverait le clan, des blessures ou une attaque de bêtes sauvages.

Pourtant, bien avant, aux dires de mon père, le clan des Ours était un clan puissant et prospère. Il était alors établi bien plus vers le nord ; dans ces contrées, les grands pachydermes se déplaçaient en troupes entières de saison en saison. Il fallait chasser de près en force et en puissance, s'approcher d'une bête affaiblie ou moins méfiante, passer dessous et enfoncer un pieu dans le ventre en prenant bien garde de ne pas être écrasé. La nourriture était alors assurée pour plusieurs lunes. En d'autres occasions on pouvait aussi blesser un animal à une patte puis le suivre jusqu'à ce qu'il meure. Il y avait aussi la chasse aux rennes, facile aux saisons où les grands troupeaux se déplaçaient. Mais avec la progression du manteau de glace, le clan des Ours a dû se diriger vers le sud en suivant le déplacement des animaux.

Les chasseurs se sont installés un temps près du grand fleuve qui bordait le territoire d'Ogh mais bien plus au nord. Là ils ont côtoyé pour la première fois des hommes nouveaux. C'était près du confluent avec un autre grand fleuve. Mais ces hommes plus rapides et agiles qu'eux et venus du soleil levant chassaient aussi sur ces territoires et de manière plus efficace. Ils savaient le faire de loin avec des armes de jet, sans prendre aucun risque. Certains s'étaient montrés agressifs et le clan des anciens avait perdu pas mal de chasseurs, piégés comme des bêtes dans des culs de sac puis abattus à distance. Alors ils avaient essayé d'aller

encore plus au sud mais c'était pire, les nouveaux hommes étaient encore plus nombreux. Finalement le clan a dû repartir en direction du soleil couchant ; en seulement quelques générations, les hommes sont passés de la chasse aux mammoths et rennes à celle des ours et cerfs jusqu'à devoir se contenter de simples bouquetins ou sangliers.

C'est sur ce chemin de malheur que mon père a rencontré ma mère. Quelques jours avant de s'éloigner du grand fleuve, les rescapés du clan des ours sont passés à proximité d'un campement pillé, un campement d'hommes nouveaux. Il faut dire que ceux-là se battaient même entre eux ! Mon père a accueilli quelques rescapés dont deux chasseurs et une jeune femme, celle qui est devenue ma mère. C'est pour cela que nous sommes différents moi et Maan. Ma mère était physiquement très différente des anciens, plus mince, le teint plus foncé et avec un front montant plus vite vers le ciel. Les hommes du clan des ours étaient persuadés que son bassin n'était pas assez large pour enfanter des chasseurs et une femme qui n'enfante pas est une charge inutile pour le clan. Cependant, mon père était seul, le clan n'avait plus assez de femelles. Quand il a choisi ma mère, les avis ont été partagés, certains n'ont pas approuvé.

Par la suite ils ont changé d'avis quand ils ont constaté que cette étrangère connaissait bien les plantes des régions nouvelles, qu'elle savait les soigner quand ils étaient blessés ou malades. Ils ont fini par l'adopter. Maan est né mais à l'exception de cet heureux événement, le sort a continué à s'acharner sur le clan. Notre guérisseur est mort et ma mère a dû le remplacer. L'année d'après, en me donnant la vie, elle a perdu la sienne.

Fin août.

Aujourd'hui ma vie a déjà vu passer quinze belles saisons. Je suis prête à être femme et mon père le sait. Il aurait voulu que je prenne homme mais je suis tombée malade. Je n'ai pas vraiment mal mais je me sens de plus en plus faible, je perds mes forces, n'arrive même plus à me lever. Je dépéris et mon père ne sait plus que faire. Alors, hier, Maan a proposé d'aller trouver les hommes de la vallée. Le clan a d'abord hésité, dangereux, ils pourraient choisir de nous tuer tous mais finalement ils ont accepté de courir le risque. Mon père ira avec eux.

~

rencontre

confiance

Je suis Ogh, grand cirque, quelques jours plus tard, balcon de l'Aigle.

Un rapace est en train de tourner en larges cercles juste au-dessus d'un point de la falaise ouest. C'est assez inhabituel. En général, quand les aigles évoluent dans les airs, c'est plutôt du côté de l'est, là où nous chassons. Plus intrigant encore, voici qu'un étroit filet de fumée grise apparaît. Des volutes montent vers le ciel. Un foyer, des hommes ? Aucun d'entre nous n'est encore allé sur le plateau du soleil couchant, il faut savoir. C'est décidé, dès demain, au lever du soleil, je partirai en reconnaissance. J'emmènerai deux hommes avec moi, mon frère Thor et Yul.

Lendemain.

Il nous a fallu remonter cinq coudes de la rivière avant de trouver une rampe d'accès qui puisse être escaladée. On vient tout juste d'arriver en haut. L'un des chiens demi-sauvages qui dorment près du campement nous suit en maintenant craintivement une petite distance. Le paysage ressemble peu ou prou à celui du côté est du canyon : de grandes étendues monotones de steppe, de l'herbe et des pierres blanches, des tables rocheuses, des ravines, tout cela à perte de vue. En revanche, les arbres sont plus rares et rabougris et la végétation plus clairsemée qu'en face.

Je me dirige vers le sud, là où hier j'ai aperçu la fumée au niveau du grand cirque. On y est. Yul cherche des traces et les trouve : des herbes foulées, de petites branches brisées, pas très loin une charogne dont il ne reste que quelques os et lambeaux de peau, sans doute ce qui a attiré l'aigle. Un peu plus loin, à proximité d'un grand rocher blanc, on trouve le foyer. Les cendres sont encore tièdes.

Pas de doute, ce sont des hommes et selon Yul ils seraient trois. Ils auraient dormi sur place avant de repartir il y a peu de temps en direction du soleil couchant. A ce stade, difficile d'en savoir plus et de connaître leurs intentions. Trois contre trois, ce n'est pas trop risqué et nous décidons de suivre la piste. Comme ils n'ont même pas la moitié d'un jour d'avance et que le soleil est encore haut dans le ciel, on peut espérer les rattraper. La piste est fraîche. Nous forçons le pas afin de nous

rapprocher du groupe des inconnus.

Une barre rocheuse nous cache soudain le paysage côté ouest. On escalade jusqu'au sommet ; de là, un paysage un peu plus verdoyant apparaît contrastant avec le lit asséché et pierreux du cours d'eau qui serpente en contrebas. Nous n'apercevons toujours pas les mystérieux hommes. Il y a de nombreux silex au sol avec des éclats de pierre et aussi une pointe de flèche inachevée, probablement abandonnée parce que trop imparfaite. Elle n'est pas façonnée comme les nôtres ni non plus comme celles des Kers. Alors même que nous nous demandons qui peuvent bien être ceux qui ont taillé ces pierres, Yul nous fait signe de ne plus bouger.

Quelqu'un nous observe. Nous n'attendons pas longtemps. A quelques centaines d'enjambées sur notre droite, trois hommes apparaissent ; deux d'entre eux, barbus et hirsutes, ont une apparence trapue. Ils sont armés de lourdes masses de pierre et d'épais épieux dont la pointe est durcie au feu. Ils ont aussi un large torse campé sur des jambes puissantes ; les épaisses fourrures dont ils sont couverts les rendent encore plus impressionnants.

Je les reconnais, ce sont des anciens, ceux que j'ai aperçus lors de ma dernière chasse dans la grande vallée. Le troisième a lui une allure plus élancée longiligne et il est plus grand. Il nous ressemble un peu et est armé d'une seule lance. Les trois chasseurs ont sûrement aussi des couteaux mais, noyés dans la fourrure, on ne peut les voir. De toutes façons le groupe ne fait pas mine de vouloir attaquer. Bien au contraire l'un d'eux fait un signe. On doit s'approcher.

On est au contact. L'un des deux anciens se met à articuler quelques mots d'une voix rauque. Je ne les comprends pas à l'exception de 'Thul' qui semble être son nom. A l'évidence c'est le chef. Ensuite c'est au tour de celui qui nous ressemble de se présenter. Il s'appelle Maan. A ma grande surprise, je reconnais cette fois quelques-uns des mots qu'il utilise. Je comprends souffrance, maladie, femelle et décide de les suivre.

Campement des anciens, même jour.

La nuit n'est pas encore venue lorsque nous arrivons. Une femme au regard inquiet nous épie depuis l'entrée d'une hutte, à côté d'elles deux jeunes enfants malingres. A l'écart et au bord du cours d'eau deux hommes s'activent à désarticuler et décharner ce qui ressemble à la dépouille d'un petit daim. Les lames de pierre découpent chair et tendons

avec une étonnante facilité et le travail est déjà bien avancé. Une femme racle la peau près de l'eau, une autre emporte des morceaux vers le foyer. Tous semblent fatigués. Je ne vois que trois huttes.

Maan me fait signe de le suivre. Dans la plus grande une jeune femme est allongée. Il prononce quelques mots : Nya, sœur, fille Thul. Je comprends. Maan et Nya sont les enfants de Thul leur chef. Apparemment, lui n'a plus de femme. Sous la couverture en peau de renard, on devine que Nya est grande au moins autant que Maan. Son visage n'est pas comme celui des anciens mais pas non plus exactement comme le nôtre, jeune et fin, le teint clair avec des petites taches sombres sur les joues comme celles qui décorent certains animaux. Elle a hérité de son père ses cheveux rouge brun ; ils sont collés par la sueur qui coule des tempes. Je connais, c'est la fièvre. Sur son cou humide un collier tout simple en perles de calcaire blanc souligne la blancheur de sa peau ; en son centre, des dents de loups encadrent une petite pierre brillante de la couleur du soleil, celles que l'on trouve parfois dans la rivière.

Nous nous asseyons à même le sol et Maan commence à parler. Il y a des mots assez proches des nôtres que j'arrive à comprendre et d'autres incompréhensibles, vraiment trop différents. Avec quelques signes tout s'éclaire. Une mauvaise fièvre, cela depuis plusieurs semaines déjà. N'ayant ni potions de plantes ni guérisseur ils ne savaient plus quoi faire. Désespérés, ils ont pensé à nous les hommes de la vallée. Aigle, foyer, c'est bien ça. Ils ont tout fait pour nous attirer ici dans l'espoir que nous pourrions soigner Nya. Maan prend le bras de sa sœur et l'appelle doucement. Il la secoue, elle ouvre les yeux. Il lui parle, elle tourne son visage vers moi et me fixe incrédule. Un homme nouveau qui ressemble à sa mère !

Son regard est si limpide, si profond et si pénétrant que j'ai du mal à le soutenir. Je ne la connais que depuis quelques instants et pourtant elle devient très importante pour moi. Ses yeux ont des éclats translucides verts et brun clair comme je n'en ai jamais vu. Ils me rappellent les petits cailloux aux faces éclatées que l'on trouve dans la rivière. On dirait qu'elle cherche à lire en moi, à vérifier ce que je pense ; oui, je dois absolument l'aider. Nohr saura mieux que personne comment la soigner, la guérir, mais il ne faut pas attendre car elle est très faible ; les aliments posés à côté n'ont même pas été touchés.

Le soir.

Tout ce qui reste du clan des Ours est réuni autour du feu, à l'exception bien sûr de Nya alitée. La viande grillée est prête, presque noircie et on la partage. Les anciens mangent en coupant de gros morceaux de chair à même les dents au moyen d'un couteau ; ils nous proposent aussi des os pré-entaillés qu'ils viennent de briser et qui libèrent une succulente moelle. Une des femmes est occupée à jeter dans une outre de peau des pierres sorties du foyer. Il s'agit d'un bouillon fait avec les meilleurs morceaux du dernier gibier, sans doute pour Nya.

Maan explique ; il écrase de l'herbe entre deux pierres, fait mine de la porter à la bouche, mime un guérisseur, pointe sa main vers nous. Thul me regarde et je fais un signe d'approbation. Il a compris et parle aux hommes, je devine ce qu'il leur propose. Ils se mettent vite d'accord. On dormira ici et dès le lendemain on ramènera Nya dans la vallée pour la soigner. Maan viendra avec nous.

Lendemain matin.

La clarté du jour chasse la nuit en envahissant progressivement le ciel depuis le levant. Les hommes ont préparé une sorte de civière avec deux grosses attelles sur laquelle ils ont tendu une épaisse peau. Au-dessus ils ont mis une litière d'herbes et mousses séchées mêlées à des lichens. Maan et Thul vont chercher Nya. Ils l'installent et la couvrent d'une épaisse fourrure. Elle est presque inconsciente lorsque nous nous mettons en marche.

Immersion : je suis Nya, Grand Cirque, campement du clan de l'Aigle, une semaine plus tard.

J'ai dû dormir longtemps. J'ai rêvé qu'on me transportait, que j'étais secouée. Plus tard, on me forçait à avaler un breuvage amer et fort. Je voulais refuser mais je finissais par le prendre puis je buvais encore, cette fois de l'eau, beaucoup d'eau. J'entrouvre les yeux ; ce n'est pas chez moi.

Depuis la couche où je suis étendue j'aperçois le plafond, moitié roche claire, moitié peaux de cerfs. Une senteur fraîche et résinée baigne la pièce ; elle provient d'un petit récipient de pierre creuse posé à même le sol. De petits fragments semblables à des bouts d'écorce s'y consomment lentement en dégageant de fines volutes gris clair. Autre changement, cette fois dans ma tenue. Je suis vêtue d'une fine fourrure de renard argenté, douce, souple et sans odeur, signe qu'elle a été très bien préparée.

Dedans je n'ai ni chaud ni froid en tous cas plus de fièvre. Mon collier ? Je porte la main à mon cou, il est bien là.

C'est à ce moment que la grande peau qui ferme l'entrée s'entrouvre, c'est Maan. Il est tout étonné de me voir en bonne santé. Après m'avoir redressé légèrement et glissé une fourrure roulée sous le haut de mon dos, il ressort et appelle. Très vite il revient en compagnie d'un homme nouveau. Quand il se penche sur moi et pose sa main sur mon front son visage me semble familier, je me souviens, je l'ai déjà vu dans mes rêves. C'est lui qui me faisait boire ; ce doit être leur guérisseur. Il a l'air content, tente de parler à Maan, d'expliquer que la fièvre est partie, que je suis revenue du pays des esprits. Il s'appelle Nohr.

A sa mine et ses gestes, je comprends qu'il essaye me rassurer. Il veut aussi me faire comprendre que je dois boire et manger pour reprendre des forces. Dès qu'il est ressorti, Maan m'explique la situation ; le clan des Ours a accepté l'idée qu'il a eue d'aller trouver les hommes nouveaux dans la vallée. Ogh, leur chef, a proposé de m'accueillir dans leur campement. Mon frère écarte en grand la peau fermant l'entrée de l'abri. Une lumière éblouissante inonde l'intérieur et j'aperçois la rivière puis, juste derrière, une grande falaise avec aux deux tiers de la hauteur l'entrée d'une grande grotte.

plus forts ensemble

Je suis Nya, campement du clan de l'Aigle, première saison des feuilles qui tombent pour Ogh et les siens, le quinze septembre du calendrier d'Occident.

Une demi-lune lune que je suis au campement du clan de l'Aigle. De jour en jour j'ai repris goût à la vie, recommencé à m'alimenter. Maintenant mes forces sont revenues et je mange à nouveau presque normalement. Je suis toujours dans le grand abri. Maan m'a expliqué que c'est là que Ogh habite ; il est parti chez son frère Thor pour me laisser la place. Quant à Nohr, il a chargé Kena de veiller à ce que je ne sorte pas et à ce que je continue à boire toutes les potions qu'il prépare. Elle dort à côté de moi et doit rester ici jusqu'à ma complète guérison. Son mari Brah est le tailleur de pierres, il prépare les pointes couteaux et raclours.

Je sors maintenant tous les jours dans le campement. Au début tous m'ont regardée avec curiosité, les femmes à cause de ma chevelure. Leurs tignasses à elles sont de couleur brun sombre presque noire avec des tas de petites mèches emmêlées et crépues qui partent dans tous les sens.

Elles essayent de tirer dessus, les tordre, les rassembler en nattes tenues par de petits liens mais rien n'y fait et la plupart du temps elles restent ébouriffées. Pour lutter contre les petites bêtes qui grattent, elles utilisent un mélange d'ocre, de cendre blanche et d'un autre produit. C'est encore Kena qui le leur procure après l'avoir préparé selon les indications de Nohr. D'autres enduisent leur chevelure de graisse mêlée à du miel sauvage pour les faire briller. Au début elles refusaient de croire que le rouge orangé était ma teinte naturelle ; elles cherchaient à savoir comment je pouvais bien faire pour les défriser. Ce n'est que quand je suis allé avec elles pour la première fois à la rivière qu'elles ont compris que je disais vrai. Autre sujet d'étonnement, pourquoi les couper à la base du cou ?

De son côté, Maan s'est vite adapté au mode de vie des chasseurs du clan de l'Aigle et il communique bien avec eux. Les hommes ont été étonnés par notre histoire, le sang de notre mère mêlé à celui des anciens ; ils croyaient que c'était impossible. Depuis que mon frère est parti avec eux à la chasse il a été accepté par tous. Ils ont pu constater le don particulier qu'il a pour sentir, pister ou rabattre le gibier, son habileté à manier la massue, comme Thul notre père.

Ma vie je la dois à Maan, à Nohr et à Ogh. Lui je ne le vois que peu. Il est souvent à la chasse ou alors tout seul, assis sur une table de pierre perchée à flanc de la falaise. Dans le campement, on l'appelle le balcon de l'Aigle. C'est l'ancien nid de l'un des rapaces qui les ont guidés jusqu'ici. Brah a expliqué à Maan comme il le pouvait toute leur histoire, les Kers, la fuite, la mort de Leor et des enfants, pour Ogh le désespoir et la solitude, le clan du Grand Cerf devenu celui de l'Aigle. Il lui a aussi parlé de son courage à la chasse.

Je voudrais bien parler à Ogh mais dès que j'essaye, il se dérobe. Quand il passe près de moi il me regarde d'une manière étrange comme s'il avait peur de me parler. On dirait que tout s'arrête en lui pour un instant. Il ne bouge plus comme s'il était perdu, comme la biche qui se sentant piégée marque un stop avant de reprendre sa course éperdue. Peu après, il se reprend, retrouve les apparences de ce qu'il est pour le clan, leur chef.

Maan et moi avons trouvé un bon accueil au grand cirque. Les femmes et les enfants du campement m'ont aidée à apprendre les premiers mots, des mots qui doivent ressembler à ceux qu'utilisait ma mère. Je sais comment ils nomment le vent, le soleil, le ciel, la pluie, le feu et le bois, l'eau et la rivière, la falaise, les animaux de la forêt, les fourrures, les peaux,

les os et la chair que l'on mange, tous ces mots qui désignent ce qui nous entoure et dont dépend notre survie. J'ai appris aussi comment ils vivent, comment ils se comportent entre eux. Ce que j'ai compris aussi c'est que tous admirent Ogh et que tous respectent Nohr.

Une matinée bien ensoleillée.

Ogh arrive avec Maan. Il me demande de le suivre. Nous traversons la rivière puis gravissons la pente raide et caillouteuse qui monte jusqu'à l'entrée d'une petite grotte. Elle est située à une bonne vingtaine d'enjambées du balcon de l'Aigle, un peu plus loin, un peu moins haut. C'est Nohr qui nous accueille ; la salle n'est pas très grande et seuls trois à quatre hommes pourraient s'y réfugier par grand froid. Dans un coin une litière, contre la paroi des claies sur lesquelles des herbes sont en train de sécher, plus loin au sol des récipients en écorce, quelques pierres plates naturellement creuses avec au milieu des galets de rivière. Dans l'une, je reconnais à sa couleur orange de la poudre d'ocre, dans une autre il y a un mélange de plantes et de champignons écrasés.

Nohr nous invite à nous asseoir sur des rondins placés autour du foyer éteint. Il parle, explique, complète en me montrant des plantes, des mixtures à l'aspect visqueux, des décoctions à base de racines. Je reconnais à sa couleur celle que je prenais chaque jour et qui était si désagréable au goût. Il parle lentement pour que Maan et moi puissions comprendre et complète par des gestes. De la chair mauvaise, ce serait d'après lui la cause du mal. Ensuite il me tend un petit pot taillé dans du bois, il contient de la poudre. Si jamais le mal revenait il faudrait la mélanger avec de l'eau et l'avalier. Ogh et lui s'adressent à Maan. Je comprends qu'il est question du clan des Ours, monter la falaise vers le soleil couchant, marcher aussi, Thul mon père, la promesse que je reviendrais une fois guérie, le moment est venu.

On sort. Tandis que Maan redescend, Ogh m'emmène jusqu'au balcon de l'Aigle. Arrivés au belvédère rocheux, il y a à peine la place pour deux et je dois courber le dos et me serrer contre lui. Le panorama est saisissant. Depuis notre poste d'observation on voit tout : en aval, le méandre de la rivière qui se perd dans un étranglement rocheux, en face le campement au pied de la falaise ouest inondée de la lumière du soleil montant, sur la droite l'entrée de la caverne des Ours avec le sentier qui mène au plateau est, enfin plus en amont les courbes que fait le lit de la rivière jusqu'à la grande arche de pierre. D'elle, on ne devine que le haut.

Ogh m'indique aussi de sa main gauche le plateau du soleil couchant. Amis, nous pouvons être amis, si moi et les miens ont besoin d'aide il sera là, je pourrai revenir le voir, je serai toujours la bienvenue. Pour la première fois il me regarde.

Immersion : je suis Nya, campement du clan des Ours, plateau du soleil couchant, troisième semaine de septembre.

Hier, Ogh et Thor nous ont raccompagnés Maan et moi au campement des anciens. Ils ont offert des présents à mon père, des fourrures et de la viande séchée. Je ne l'avais pas vu aussi heureux depuis longtemps. Hier soir c'était fête, Ogh et Thul côte à côte, tous les hommes femmes et enfants autour du feu. Quand j'ai rejoint ma hutte, mon père est resté avec Maan, Ogh et Thor jusque tard dans la nuit.

En me levant ce matin, à la lumière du soleil, je mesure la misère de mon clan, l'étendue de notre dénuement, cachées hier par la fête, masquées par l'obscurité de la nuit. Nos huttes construites à la hâte ressemblent plus à celles d'un campement éphémère de chasse qu'à l'habitat principal d'un vrai clan. Les mauvais jours, nos abris sont battus par le vent et infiltrés par la pluie. J'ai mal pour les miens ; ce paysage désespérant, cette nature qui nous donne si peu de ressources, les maigres cueillettes, le gibier trop rare, à coup sûr ce qui nous attend à terme sera la faim, l'épuisement puis la mort.

Cette nuit encore j'ai entendu les loups s'appeler et se répondre, des appels plus ou moins hauts ou bas comme s'ils avaient leur propre langage et un chef. Bientôt ce sera l'hiver et il faudra faire attention. Leur instinct animal est redoutable. Quand le loup dominant a le sentiment que la proie est faible, alors la meute attaque. En cotoyant les nouveaux hommes du grand cirque, j'ai compris qu'une autre vie était possible. Eux ont réussi à se sortir d'un mauvais pas grâce à Nohr et Ogh. Ils ont eu la chance de trouver la vallée et le courage de s'y installer.

Lendemain.

C'est fini, ils sont repartis, avec une partie de moi, celle de ma mère, celle des nouveaux hommes. Je sens que je pourrais très bien vivre avec eux mais j'aime aussi les miens. Au moment de partir, Ogh m'a regardée. Je lui ai tendu un bracelet pour Kena et mon père lui a offert de l'ivoire, un des derniers biens précieux qui nous restent. Mon frère les a escortés avec un autre ancien jusqu'aux abords de la falaise. J'aurais bien voulu les

suivre aussi mais je n'ai pas osé.

Maan m'a parlé à son retour. Avant de se séparer, juste avant de redescendre la falaise, Ogh lui a montré depuis le sommet les deux boucles en amont du campement du clan de l'Aigle et la grande arche de pierre. A ses pieds, il y a un espace bien moins vaste que le grand cirque mais qui pourrait suffire au clan des Ours. Passer l'hiver là serait pour eux moins dangereux ; ce serait juste le temps d'une saison, une installation provisoire pour leur permettre de reprendre des forces avant d'entamer leur nouvelle migration vers le couchant. Anciens et nouveaux ne seraient ni trop près ni trop loin, en revanche, il faudrait se décider vite. Les feuilles de certains arbres se mettent déjà à tomber et il n'y a plus d'herbe neuve à brouter. Bientôt les grains blancs pourraient commencer à tomber du ciel, à effacer les couleurs, à tout recouvrir d'un manteau blanc.

Saison des glaces, janvier pour l'Occident.

Finalement les deux clans se sont mis d'accord et les miens se sont



installés près de la grande arche. Ils ont commencé à chasser ensemble sur le plateau du levant et ont pu faire des réserves pour l'hiver. Cette année il fait très froid ; Ogh et les siens ont rejoint la grotte aux Ours mais notre clan a préféré rester en bas. Nous sommes six mâles, trois femelles et deux jeunes. Nos chasseurs continuent à monter sur le plateau en dépit de la neige et de la glace, surtout pour

s'occuper car le gibier est toujours terré dans des abris.

Bing.com / create, prompt: the river passes under a stone arch, we can see the entrance to a cave in the cliff, sparse vegetation, weather late autumn early winter, distant view.

Immersion : deep-diving mode, je suis Nya, nouveau campement du clan des Ours, deuxième saison des bourgeons au grand cirque pour Ogh et les siens, premier pour le clan des Ours à la grande arche, printemps du calendrier occidental.

Maintenant que c'est la saison du renouveau des plantes, tous se sont réinstallés en bas de la vallée. Un jour j'ai proposé à Maan d'inviter Kena. Elle est venue avec la potion de plantes préparée par Nohr, celle qui débarrasse des parasites. Depuis, nos femmes ne passent plus leur temps

à se gratter et s'épouiller et du coup leurs cheveux sont mieux rangés.

Par la suite, c'est moi qui ai été invitée ; entre femelles, nous avons comparé nos façons de placer de l'ocre sur le visage, discuté de la manière de préparer viandes et bouillons, soigner les petits, trouer les peaux avec des poinçons en os ou encore coudre les vêtements. Ensuite ce sont les hommes des deux clans qui se sont rencontrés. Eux ont commencé à comparer les manières respectives de fabriquer armes et outils. Nos racloirs sont plus tranchants que ceux des nouveaux et Guk notre tailleur de pierre est capable d'en faire plus d'une dizaine par jours alors que Brah met parfois plus d'une demi-journée pour faire un outil. Nous avons expliqué aussi aux hommes du grand cirque comment préparer le mastic de bouleau qui sert à coller les pointes avant de les serrer avec de fines lanières de nerf.

Avec les beaux jours je vais de plus en plus souvent au campement du grand cirque. Kena est grosse et je m'occupe d'elle à mon tour ; elle devrait donner la vie dans trois lunes. De temps en temps je croise Ogh.

Un matin de printemps.

Je suis venue chercher des grandes herbes au bord de la rivière, celles-là même que Kena m'a appris à tresser, croiser, serrer, entrelacer. Chez eux, même les enfants savent le faire. Après on peut former des petits paniers ou des nattes qui servent de couches. Je me trouve à mi-chemin entre les deux campements. Alors que je suis penchée juste au bord de l'eau et occupée à trancher des tiges très longues à leur base, je sens soudain une présence derrière moi. Je tressaille et me retourne brusquement, un homme ! Je sais bien ce qu'ils font avec les femelles quand ils les surprennent à la rivière. Je l'ai vu plusieurs fois déjà, les corps qui se serrent, les grognements, les mouvements saccadés, les corps qui se détachent, le mâle et la femelle qui partent chacun de leur côté comme le font les autres animaux. Je n'ai jamais été avec un homme, je ne me laisserai pas faire.

J'ai déjà saisi mon biface mais là je me suis trompée. Avec le soleil je n'avais pas reconnu Ogh. Il sourit, regarde mon travail, cueille à son tour des roseaux, s'accroupit et s'essaye maladroitement à les tresser. Je lui montre comment il faut faire, la main sur le poignet. Il touche mes cheveux faisant glisser une mèche rouge entre ses doigts, prononce un mot nouveau que je ne connais pas mais dont je devine la signification. Près de lui je me sens bien, je n'ai pas peur.

Même saison, un peu plus tard.

Ogh et Thul mon père se sont mis d'accord. Tous dans les deux clans savent maintenant que je vais être la compagne d'Ogh. Moi la fille du chef du clan des Ours je serai la compagne du chef du clan de l'Aigle. Il m'a sauvée, il nous a accueillis dans la vallée, il est brave et vaillant, je peux avoir confiance. Cette nuit je partagerai sa couche. C'est un nouvel espoir pour le clan car un jour, je l'espère, je donnerai vie au futur chef. Bien sûr, dès l'arrangement conclu, Ogh a voulu mettre Nohr au courant. Avant de monter à la grotte, j'ai revêtu une tunique en peau de panthère serrée à la taille par une lanière de cuir que Kena a décorée de petites perles blanches assorties à celles de mon collier. Nohr a paru content de me voir. Il nous a emmenés dans une salle que je n'avais pas vue la première fois ; j'ignorais même son existence.

Ogh a bloqué la torche contre une stalagmite et sur la paroi éclairée j'ai aperçu un ensemble d'empreintes, des mains seules ou par deux et même une très petite, aussi petite que celle d'un nouveau-né. Au sol une coupelle d'écorce contenait de l'argile colorée, de l'ocre rouge sombre. Après en avoir mis dans sa bouche Nohr a saisi la main d'Ogh pour l'appliquer contre le mur, doigts écartés. Il a alors craché le mélange coloré de droite à gauche, de gauche à droite, de bas en haut et de haut en bas pour bien marquer les contours sur la paroi. Ensuite il a recommencé avec moi de manière à joindre nos deux empreintes. Nohr a murmuré quelques mots, chef, chair de la chair, enfant, grand chasseur. Je suis maintenant des leurs, liée à Ogh pour toujours et lui à moi.

maternité

donner la vie

Je suis Nya, Underground, labo Nemo, temps d'immersion : 0h 45 mn. Troisième saison chaude au grand cirque pour Ogh et les siens, deuxième pour le clan des Ours à la grande arche.

Kena m'a tout expliqué. C'est pour cette nuit, j'ai déjà perdu les eaux. Allongée sur une couche d'herbes sèches à l'endroit même où j'ai dormi quand je suis arrivée ici pour la première fois au clan de l'Aigle, j'attends avec impatience la délivrance. Ogh écarte les peaux de l'abri pour que je puisse entrevoir le ciel étoilé. La fraîcheur me fait du bien. Le petit pot

de buis creusé au feu posé par terre contient la pâte cicatrisante et désinfectante préparée par Nohr à partir de feuilles et baies sauvages. Elle servira quand le lien sera coupé. Je suis un peu inquiète car chez nous, au clan des anciens, c'est comme une malédiction. Les quelques unions des anciens et des nouveaux ont donné des enfants morts nés. Maan a essayé de me rassurer, je ne suis qu'à moitié une ancienne. C'est long, trop long. Au dehors une légère brise s'est levée.

Le travail a commencé. Je suis accroupie. Kena m'encourage. Douleurs, délivrance, soulagement... Kena me montre le nouveau-né ; c'est une petite femelle. A l'aide d'une lame de silex très tranchante, Kena tranche le cordon avec habileté. Elle noue puis applique l'onguent, lave la petite avec l'eau tiède préparée par les femmes puis me la tend. Je suis si heureuse ; elle s'agite pleine de vie. Je l'ai dans mes bras, tant de bonheur, elle me ressemble, elle me ressemblera, elle ressemblera à ma mère, à Thul et à Ogh.

Justement il entre à l'instant. Je vois comme une ombre très brève dans son regard, une déception mais vite effacée. Après tout je suis jeune, j'aurai d'autres enfants. Quand il prend notre fille dans ses bras son visage s'illumine. Elle se met à pousser des cris, son petit corps s'essaye aux premiers mouvements. Eblouissement, miracle de la vie. Je me sens fière, je suis mère. Ogh a enveloppé la nouvelle-née d'une douce et fine fourrure blanche ; il la porte délicatement dans ses bras aux muscles saillants.

Dehors tous attendent autour des grands feux qu'ils ont maintenus pour la circonstance. Quand il sort de l'abri, tous les regards se tournent vers lui. Pour respecter la coutume, il soulève le nourrisson dans ses bras comme pour l'offrir au ciel, l'inscrire dans la nature. Il souhaite la bienvenue dans le clan à Ela, ce sera son nom et c'est une fille. Alors que la déception commence à envahir le cœur des hommes, la nuit noire se décore soudain d'une gerbe d'étoiles filantes. Pour eux c'est un signe du destin. A peine les éphémères traînées de lumière ont-elles disparu qu'une deuxième gerbe fuse dans le ciel et une immense clameur de joie retentit.

grotte sacrée

Immersion : je suis Nya, grand cirque, campement du clan de l'Aigle, deux cycles de lune après l'arrivée d'Ela.

Ela se porte bien, elle a bien l'intention de vivre. J'ai du lait en

abondance et elle réclame souvent. Quand je me réveille au matin avec le soleil, Ogh est déjà parti mais il s'occupe beaucoup de moi ; il est attentionné. Quand il n'apporte pas de baies sauvages, ce sont d'autres présents. Il a offert à Ela un collier de perles de bois mêlées à des boules d'ocre coloré durcies par de la résine.

Aujourd'hui, nous devons aller voir Nohr. Je gravis la pente avec précaution, Ela est dans mes bras et Ogh me suit. Le soleil blanchit de manière éclatante la roche de la paroi en en restituant tous les détails, les crevasses, les anfractuosités où nichent des chocards à bec jaune. La dernière partie du trajet est très raide et je dois faire attention à ne pas glisser. On arrive à l'entrée, Nohr n'est pas là. Seule occupante des lieux, installée dans un creux de la paroi près du plafond, une chouette somnole ; elle débarrasse les lieux des mauvais hôtes, serpents ou araignées.

Une lueur hésitante se met à éclairer le passage vers la salle des mains ; c'est Nohr qui arrive, une torche à la main. Bien sûr comme Ogh et tous les autres hommes il aurait préféré un enfant mâle mais quand je lui présente Ela, l'émotion se lit sur son visage. Il la regarde et me regarde, nous compare, annonce de sa voix grave et douce qu'elle sera belle comme moi. Ela s'est arrêtée de crier, on dirait qu'elle l'écoute. Se prenant au jeu, Nohr lui parle.

On est maintenant dans la salle des mains. Ogh a pris Ela dans ses bras. Je reconnais les nôtres. Tandis que Ogh prend délicatement la petite main droite pour l'appliquer sur la roche juste à côté de nos empreintes Nohr plonge le pouce de sa main droite dans la boue grasse rouge brun déjà prête et suit le contour des petits doigts.

~

ÂGE ANIMAL

CLAN DES RENNES

singulière

innocence

Je suis Joy, dôme Océan, projet Nemo, temps d'expérience : 0h 49mn. Immersion : je suis Ela, j'ai dix ans, grand cirque, treizième saison chaude pour le clan de l'aigle.

C'est l'été, aussi le temps de l'innocence, des jeux d'enfants, de l'émerveillement associé à la découverte de la nature, le temps aussi où on n'est ni responsable ni soumis aux règles contraignantes des grands. Cette nuit, la lune était au plus petit. Depuis que je suis née, bien du temps a passé, bien des saisons froides, autant que les doigts de mes deux mains. Les hommes sont revenus hier de la chasse et aujourd'hui ils se reposent au campement. Les femmes sont occupées au bord de la rivière ; des enfants jouent à leurs côtés. Nera a eu cinq petits dont deux sont encore en vie. Finalement les anciens sont restés. Maan a trouvé une compagne qui lui a donné un petit mâle, Yon. Il est venu au monde tout juste un été après moi. Aujourd'hui, nous jouons au bord de la rivière, juste au niveau du passage qui permet d'accéder au plateau du Couchant, celui où vivait ma mère Nya avant qu'elle ne s'installe dans cette vallée. A cet endroit le canyon se resserre et l'eau doit emprunter une courte et étroite dénivellation.

D'un entablement rocheux à un autre, elle se déverse dans des bassins peu profonds et des cuvettes de pierre qui le sont plus. Quand la rivière se fâche, l'eau se met à tourner et fait tourner à son tour les pierres rondes qui sont au fond. Alors l'eau mange la pierre, enfin c'est ce que Nohr m'a expliqué. Il dit que c'est elle aussi qui a formé le grand cirque et qui a fait le grand trou dans la grande arche. C'est l'eau encore qui en ruisselant a créé les grottes, la caverne aux Ours, la grotte sacrée où Nohr vit. Bien sûr tout cela est long, très long, bien plus long que la vie des animaux et des plantes, bien plus long que ma propre vie.

Quand j'ai dit à Nohr que moi aussi je voudrais bien faire des trous dans les pierres et plus vite que l'eau, il m'a envoyé voir Brah. Avec la pierre qui sert à faire les flèches il a griffé une pierre blanche de la vallée et j'ai compris. Il m'a taillé tout exprès une lame assez longue et fine. En

appuyant et en tournant j'ai réussi à percer une première pierre ensuite j'ai réussi à faire tout un collier pour ma mère.

La rivière est calme ; en aval, dans le dernier bassin, les herbes se reflètent dans l'eau et moi aussi. Alors que je me penche pour mieux voir, Yon jette une pierre. Fini ! Mon apparence se brouille dans les rides et ondoiements. Je décide de me venger, attrape une poignée de boue grasse aux pieds des roseaux et lui jette dessus. Furieux, il se met à crier avant de plonger dans l'eau. J'éclate de rire. Il tape des mains pour m'éclabousser, je le rejoins. L'eau glacée nous fait du bien.

Après s'être ébroués et copieusement arrosés, nous ressortons, sautons de pierre en pierre jusqu'à un passage en aval où est immergée une nasse. On l'a fabriquée nous-mêmes en croisant les roseaux comme font les femmes au clan de l'Aigle. Trois petits poissons pris au piège cherchent en vain à s'échapper. Yon relève le panier et le renverse sur la berge. En s'agitant ils brillent au soleil. Après avoir tressauté deux à trois fois, ils finissent par se retourner puis ne bougent plus. On les mange, deux pour Yon et un pour moi.

Pêcher dans la vallée, pour le moment c'est tout ce qu'on peut faire car les grands ne veulent pas nous emmener là-haut sur les terres de chasse. Ils disent qu'on est trop jeunes et ils refusent aussi que l'on monte sans eux à la grande caverne. J'aime bien l'eau, j'aime bien la rivière. Ma mère dit que celle-ci est toute petite. Là où Thul son père a vécu autrefois, la rivière était si large et si profonde que ses eaux auraient pu remplir toute notre vallée jusqu'au plateau. Les poissons étaient si gros qu'avec seulement deux ou trois, tous dans notre clan auraient pu manger à leur faim.

Fin d'après-midi.

Il faut rentrer, Yon au campement de la grande arche et moi au campement du grand cirque.

Une petite lune plus tard.

Je vais monter voir Nohr. Il est toujours content de mes visites. Je lui apporterai de la nourriture préparée par Nya, une viande très tendre cuite dans un bouillon, des champignons emballés dans des herbes. Je dois aussi lui donner les plantes que les femmes ont récolté à sa demande sur le plateau ; enfin, je voudrais lui montrer le beau sable que j'ai trouvé avec Yon plus haut dans la rivière, bien après le campement des anciens. Il a

une belle couleur jaune comme de l'ocre clair. Nohr sait m'expliquer toutes sortes de choses, par exemple comment bougent les ombres et aussi comment elles changent avec les saisons. Il me le montre avec un bâton planté sur le bord de son abri. Quand le chemin du soleil deviendra bas dans le ciel, alors on se rapprochera des jours froids. La nuit va alors arriver de plus en plus tôt chaque jour, les feuilles de certains arbres vont tomber, enfin pour ceux qui les perdent car d'autres savent résister à la glace. Les animaux du plateau commenceront à chercher des abris, trous, terriers, arbres creux, cavernes. Ce n'est pas pour tout de suite car le temps est encore assez clément.

Aujourd'hui, le ciel est bleu et la boule jaune du soleil suit encore un chemin assez haut dans le ciel. Chaque fois que je lui rends visite, Nohr m'apprend une nouvelle chose. Je sais déjà faire tout ce que les hommes apprennent dans leur jeune âge, les deux manières différentes d'allumer un feu, en faisant rapidement tourner un bâton en bois tout en le pressant contre un rocher ou en frappant deux pierres spécifiques ensemble de façon répétée, silex et marcassite. Cela crée comme de tous petits éclairs. Quand je place à côté une petite boule d'étoffe faite de lichens ramassés sur des arbres morts et d'herbe séchée et que je souffle doucement avec ma bouche, alors le feu s'allume. Quand la première flamme apparaît, c'est comme si on voyait le soleil se lever le matin. Une naissance, une nouvelle vie. Savoir allumer un feu est crucial. Il sert à repousser les bêtes sauvages la nuit, à durcir les pointes de lance, à chauffer la viande et les bouillons, à se réchauffer pendant la nuit et à éclaircir les grottes obscures où nous nous réfugions lorsque la saison glaciaire arrive.

Les anciens aussi m'initient à toutes sortes de techniques, par exemple comment préparer le mastic qui sert à coller les pointes de flèches, le brai. Il faut faire très attention, chauffer les écorces de bouleau juste ce qu'il faut et à l'abri de l'air. J'enferme les écorces dans de l'argile puis je récolte le mastic liquide au bon moment.

Je viens d'arriver à l'entrée de la grotte. Nohr est occupé à rassembler des produits, sûrement pour préparer le cautère destiné au chasseur qui s'est blessé. Il a sorti l'une des coupelles de pierre que j'ai creusées avec un silex chez Brah. Il se retourne et je lui tends le récipient encore tiède qui contient du bouillon de cerf, les petites corbeilles tressées contenant la récolte, des racines et tubercules d'automne qui poussent dans les ravines, celles qu'affectionnent tant les sangliers, des graines de genévrier, de l'armoise, des champignons. Il place ces derniers sur des claies posées

contre la paroi derrière le foyer ; ils y sécheront lentement.

Sans attendre plus, Nohr m'invite à l'aider à la préparation du pansement. Je n'ai rien oublié de ce qu'il m'a appris. J'écrase ensemble les racines, des petites baies noires qui sentent fort et de la sève de bouleau. Je rajoute aussi un peu de miel et de la résine de pin. La pâte est assez épaisse et je la place dans une petite coupe en bois. Je la donnerai tout à l'heure à Kena et c'est elle qui l'appliquera sur la blessure. Elle la recouvrira ensuite avec un tampon de feuilles qu'elle maintiendra avec une lanière de peau souple. Le chasseur blessé devrait être vite guéri. Nohr veut maintenant me montrer comment préparer le mélange d'ocre et de cendre utilisé lors des réunions du clan.

premier trophée

Immersion : je suis Ela, j'ai quinze ans, dix-huitième saison des feuilles qui tombent pour le clan de l'Aigle.

J'ai beaucoup grandi et je dépasse maintenant mon père par la taille. Yon lui est aussi grand que Maan son père. Il passe presque tout son temps avec les hommes. Ils lui apprennent à préparer et manier les armes. Moi c'est avec Maan que j'apprends l'art de la chasse. Je suis devenue très experte dans le lancer des javelots.

Quand je vais chez les anciens, je suis toujours très bien accueillie. Avec Yul et Gon, les deux compagnons préférés de Thul, j'ai appris comment durcir au feu les pointes des épieux ou encore comment tailler au mieux les pointes de flèches. Aujourd'hui je suis installée à la place qu'occupe souvent mon père au balcon de l'Aigle. Maintenant que j'ai grandi, il me permet d'y aller. Là, comme lui, je réfléchis. Au campement je distingue Nya et Vir mon frère venu trois hivers après moi, peut-être notre futur chef. En plus de nous et de Yon il y a eu bien d'autres enfants dans les deux clans et même si tous ne sont pas restés en vie, l'avenir est maintenant assuré. On ne parle plus des malheurs du passé au camp de l'Aigle.

Avec les hommes j'ai appris à manier les armes, avec les femmes à manipuler les outils nécessaires pour gratter, découper ou encore poinçonner les peaux. Je sais aussi coudre les vêtements et tresser les nattes de roseaux de la rivière. Nohr m'a montré le pouvoir des plantes, il m'a aussi parlé de l'histoire du clan. Il reste cependant une chose que je voudrais absolument pratiquer, c'est la chasse, même si Yon me répète

sans cesse que c'est une activité réservée aux mâles. Aujourd'hui je suis montée avec deux autres femmes sur le plateau récolter des pignons de pin. Yon nous a accompagnées comme si je ne pouvais pas me défendre. Il se prenait pour le chef, donnant même des ordres aux femmes. Moi je ne l'accepte pas. Je ne l'ai pas écouté et me suis dirigée vers un endroit que je connais bien. Nohr m'y emmenait quand j'étais enfant, quand il pouvait encore escalader la falaise. C'est là que l'on trouve le plus de champignons. J'en ai cette fois-ci rapporté une grosse quantité, assez pour que je puisse en donner à Nya et à Nohr.



Bing.com / create, prompt : a prehistoric woman hunting a deer, a clearing surrounded by silver birches.

Un peu après.

C'est seulement deux jours après qu'Yon a fait sa première chasse. Les hommes sont partis tôt et mon père n'a pas voulu que je les suive. Quand ils sont revenus, je les ai vus passer devant l'entrée de la caverne des Ours, descendre avec précaution la sente raide. Deux d'entre eux portaient un daim. Yon était tout excité et fier car c'est lui qui avait abattu la bête mais ce n'était qu'une toute petite biche, une proie facile !

À mon tour.

C'est la période de rut pour les cervidés. Depuis plusieurs jours on entend leurs brames rauques ; ils semblent venir du nord du plateau. Ce n'est pas si fréquent et les hommes s'apprêtent à partir. Demain ce sera ma première chasse, je vais pouvoir me mesurer aux hommes. Cela fait bien une lune que Maan et Thul tentaient de persuader mon père de m'initier à la chasse, jour après jour. Finalement il a cédé à la condition qu'Yul, son compagnon de toujours, nous accompagne. Maan a demandé à Gon, le meilleur chasseur du clan des Ours, de nous accompagner. C'est un pisteur hors pair et il est d'une force extraordinaire. A la façon dont il m'a regardé j'ai compris qu'il ne me perdrait pas de vue, comme Yul. Ce soir, je suis allé voir ma mère Nya. Elle s'est montrée inquiète mais pas étonnée.

Aube.

Première lueur pâle, annonciatrice du soleil. A notre arrivée sur le plateau, au-dessus de la grotte des Ours, la clarté du jour est encore faible mais on y voit cependant assez pour constater que de nombreux sangliers sont venus la nuit dans les ravines ; le sol est racé, labouré, piétiné. Ce ne sont pas eux qui nous intéressent. Nous nous dirigeons vers le nord et il fait de plus en plus clair. A l'est, le rond du soleil monte au-dessus de l'horizon.

On marche depuis assez longtemps quand bientôt le terrain monte et les arbres se font plus nombreux et hauts. Il y a maintenant de petits bosquets, des ruisseaux et des points d'eau. Les hommes ont décidé de faire trois groupes pour multiplier leurs chances. Je suis avec Gon, Yul et Maan qui marche en tête. Soudain il s'immobilise et nous fait signe discrètement de ne plus bouger. A quelques centaines de pieds en contrebas, au milieu d'un vallon bordé de bosquets, un mâle solitaire est occupé à se nourrir près d'un grand arbre. Tantôt il broute de l'herbe au sol, tantôt il arrache des écorces au tronc. L'animal doit être assez âgé car ses bois sont grands et bien ramifiés. Autour de sa crinière sombre son pelage a déjà commencé à virer du brun roux au gris qui sera sa teinte hivernale.

On se regarde, ce ne sera pas une proie facile. Maan hésite, craint de me décevoir puis se décide. Gon va m'aider. Nous nous accroupissons tous deux et commençons à nous rapprocher avec précaution. Arrêt. Je fixe l'animal à travers les herbes hautes couvertes de rosée. C'est le moment que choisit une petite abeille sauvage déjà en quête de fleurs pour me frôler. D'un mouvement instinctif je bouge et effleure la branche d'un arbuste. Le léger froissement des feuilles a alerté la bête. Une de ses oreilles se dresse. Elle se tourne vers nous, s'arrête de mâcher. Nous ne bougeons plus et je retiens ma respiration.

Bientôt rassuré le mâle reprend sa mastication. Gon me tape doucement sur le bras et m'indique son épaule à lui. J'ai compris, je sais, viser à la saignée de la patte avant. C'est là qu'on a le plus de chance de le tuer net. Avec un peu de chance le javelot peut atteindre le cœur. Je me lève et fais deux bonds à découvert pour me rapprocher une dernière fois. La bête se retourne, elle m'a vu. Il faut aller vite car les grands mâles peuvent être très dangereux. Bien campée sur mes pieds pour développer le maximum de puissance je vise et propulse mon arme. L'arme se fiche au bon endroit. L'animal trébuche et s'affaisse sur ses pattes avant.

Gon me crie de reculer, la bête avec ses bois est dangereuse même blessée aussi gravement. Il me tend un autre javelot et je tire à nouveau cette fois dans le flanc. Le sang se met à couler abondamment. Cela suffit, Gon et Yul refusent que je prenne plus de risques. Ils s'avancent vers l'animal blessé à mort en brandissant leurs massues et lui assènent des coups terribles fracassant la tête derrière les bois. Quelques tressautements et c'est fini. Les hommes sont soulagés, Maan me tape sur l'épaule. On taillade la gorge du cerf à l'aide de couteaux, je commence à scier les bois, on dévore le foie et boit du sang chaud. Ensuite on arrache la peau et on prélève les meilleurs morceaux sur la carcasse. En revenant vers le grand cirque nous retrouvons les deux autres groupes de chasseurs. Ils ne sont pas bredouilles non plus.

De retour au campement.

Les chasseurs racontent la journée. Tous vantent mon comportement et expliquent que je suis capable de chasser aussi bien qu'un homme. La nouvelle a vite fait le tour des deux campements. Quand je retrouve mon père, je lis de la fierté sur son visage. Je vais suspendre la ramure à l'entrée de notre hutte.

Jours suivants.

Les hommes me regardent autrement. Pour eux, désormais, je suis un homme autant qu'une femme. Yon d'abord perplexe a d'abord parlé de simple chance parce qu'il était vexé puis il s'est mis à me parler à nouveau.

succession

tragédie

Immersion : deep-diving mode, je suis Ogh, temps d'expérience : 0h 53mn, début de la dix-huitième saison de glace au grand cirque.

Depuis le milieu du camp situé dans le grand cirque, je peux voir l'entrée de la grotte de Nohr. Elle est déjà entièrement recouverte de peaux pour le protéger du vent. La saison d'hiver est pour bientôt ; une neige légère a déjà recouvert le sol et nous devons nous attendre au retour des ours dans la grotte. Nous pourrions essayer de les chasser avec de la fumée, mais la circulation de l'air n'est pas favorable. Vivre quelque temps

dans la grotte avec eux n'inquiète cependant plus ni le clan de l'Aigle ni celui des Ours. Les anciens considèrent les grands plantigrades différemment des autres animaux ; ils ont la conviction qu'ils nous rejoindront après avoir quitté ce monde.

Aujourd'hui c'est autre chose qui me préoccupe. La nuit dernière les chiens sauvages qui rôdent la nuit à proximité des campements ont hurlé à mort. On a ranimé tout de suite les feux. Tous ont entendu. Un peu après il y a eu un jappement et des gémissements brefs vite interrompus. Au matin, nous avons retrouvé l'un des chiens sauvages presque entièrement dévoré, cela sur le chemin qui monte à la falaise entre la rivière et le haut de l'éboulis, un peu en contrebas du balcon de pierre blanche qui marque l'entrée de la caverne des ours. Maintenant que nous ne chassons plus, il n'y a plus de restes autour des campements. Sans doute a-t-il voulu tenter sa chance en montant vers le plateau ; mal lui en a pris.

Les femmes ont très peur car le prédateur est venu tout près et cela n'était jamais arrivé jusqu'à présent. Thul vient d'arriver de la grande arche pour m'en parler car les anciens aussi sont inquiets. Ils ont entendu les cris du chien sauvage mais aussi autre chose qui a réveillé en eux de très mauvais souvenirs. Ils sont tous d'accord sur l'origine de ce feulement rauque, puissant et menaçant. Il ne s'agit pas d'un simple léopard mais d'un lion des cavernes, ce grand fauve qui n'hésite pas à s'en prendre aux hommes. Je propose à Thul d'aller voir Nohr.

On monte. Notre companion est couvert de deux couches de fourrures, une en peaux de renard et de lièvre et une autre plus épaisse que je lui ai offerte en ours brun. Il confirme lui aussi avoir entendu des bruits inquiétants mais venant cette fois de l'intérieur, là où les grottes communiquent, tout au fond après la salle des mains. Plus précisément, cela semblait venir de l'étroit boyau qui part ensuite sur la gauche. Son extrémité est bloquée par un éboulis mais une petite fente à son sommet laisse passer l'air ; de là, on peut parfois entendre les ours grogner quand ils sont installés.

J'allume deux lampes et on s'engage avec Thul. En arrivant au chaos de roches plus ou moins grandes tombées du plafond et qui bloquent le passage, un feulement se fait entendre, des grattements aussi. Excité par l'odeur de l'homme et du feu, la bête doit tourner en rond furieuse de ne pouvoir nous rejoindre. On en sait assez, l'animal a déjà pris possession des lieux. Un des nôtres a dû oublier de replacer la grille de bois à l'entrée

du passage en montant des réserves pour l'hiver. Il faut faire quelque chose pour déloger l'animal rapidement. Dans l'immédiat je conseille à Nohr de descendre au campement mais il refuse avec obstination.

Notre plan est prêt. Nous nous sommes mis d'accord avec Thul et mon frère Thor. Aller traquer la bête dans la caverne serait trop dangereux. On va plutôt attendre que la bête sorte pour se nourrir. Tant que la neige n'aura pas recouvert le plateau, elle s'y rendra et c'est là-haut qu'il faudra l'affronter. Remettre la grille en place ne serait pas suffisant car à coup sûr elle reviendrait rôder dans les parages. Le plan consiste à la piéger avec une proie. On abandonnera une carcasse et on attendra. C'est dommage que Gon se soit blessé car c'est le plus fort des hommes. Il a glissé ; sa jambe, en tournant, a forcé sur le pied resté bloqué entre deux pierres. Nohr a tout remis en place mais Gon doit rester au repos plusieurs jours. On se passera donc de lui. Thor m'accompagnera avec Yul et Thul se joindra à nous avec deux autres anciens. Le temps que le danger soit écarté, on veillera à ce que personne ne quitte le campement.

Déjà deux jours que nous attendons.

Au matin du troisième jour, notre patience est enfin récompensée. La bête apparaît, tête basse, une longue queue tombante. Il s'agit d'une lionne aussi grande que celles que je croisais parfois dans ma première vie, dans la grande vallée près du grand fleuve. De sa démarche coulée elle se dirige vers le nord. il faudra rester groupés, l'erreur à ne pas commettre serait de trop s'éloigner les uns des autres. Maintenant qu'elle est passée, on peut préparer le piège pour son retour, une carcasse de bouquetin éventré fera l'affaire. On la déposera sur la piste que le fauve emprunte pour revenir à la grotte, bien en vue, sur une roche blanche et plate.

Fin d'après-midi.

Elle arrive. Vraiment, elle est énorme. Apparemment, pour elle la chasse n'a pas été bonne car la pièce de viande semble l'intéresser. Elle se rapproche et hume la carcasse, une aubaine ! Affamée elle ne tarde pas à plonger sa gueule dans les entrailles encore tièdes, arrache les viscères de ses crocs, ressort une tête maculée et rougie de sang. Elle regarde à droite et à gauche. Aucun autre prédateur n'est dans les parages. Rassurée, elle reprend tranquillement son repas et essaye un temps de démembrer une cuisse de sa mâchoire puissante en maintenant de ses griffes le reste du

corps. Je vois les muscles de ses pattes arrière se gonfler et j'imagine avec quelle force elle doit pouvoir bondir. Dès qu'elle sentira notre présence elle attaquera et il ne faudra commettre aucune erreur car elle pourrait en instant être sur nous.



En partie rassasiée ou désireuse de cacher la carcasse sanguinolente, elle commence à la traîner en direction du bord de la falaise. Elle a sans doute l'intention de la rapporter dans son nouveau repaire à la grotte. C'est le bon moment. Nous sommes prêts. En revanche, le vent qui était en notre faveur et chassait les odeurs s'est calmé. La lionne s'immobilise un court instant pressentant quelque chose d'anormal. Je la sens prête à attaquer, raidie sur ses pattes ; on ne peut plus attendre.

Bing.com / create, left prompt: prompt : paleolithic hunters fighting a lioness, snow landscape

Thul nous fait signe et nos lances partent quasiment en même temps ; cependant, c'est comme si la grande lionne avait deviné où nous étions et avait anticipé. D'un bond énorme elle est déjà sur nous. Seul un tir a fait mouche touchant le fauve au flanc, le javelot a déchiré la peau mais n'a pas pénétré. La bête furieuse se retrouve au milieu de nous et choisit. Ce sera moi ! Par réflexe je recule légèrement, ma lance en avant, afin de me protéger. Mauvaise idée, mon pied gauche se prend dans une racine et je trébuche. Il est déjà trop tard pour me reprendre, la bête est sur moi.

Le coup de patte est si puissant que les griffes arrachent l'épaisse fourrure qui me couvre. L'animal est comme enragé. J'essaye en vain de me dégager mais les griffes me labourent l'abdomen. La douleur est fulgurante. Les anciens se sont jetés sur le fauve et le frappent de tous côtés dans une mêlée confuse, l'un enfonçant un pieu et l'autre assénant des coups de masse. Un craquement, la boule de pierre de la massue de Thul vient de broyer le crâne du fauve. La lionne retombe sur moi et je sens son odeur mêlée à celle du sang. Sang de l'homme, sang de la bête. Le mien coule abondamment de la blessure brûlante. Mes compagnons me retournent et m'étendent dos à terre.

Je regarde le ciel, un grand vertige me prend, les animaux dans les

nuages, je vais les rejoindre. J'ai fait ce qu'il fallait, je suis Ogh le chef du clan du Grand Cerf dans la grande vallée, je devais protéger les miens. Là-haut dans le ciel, un aigle tournoie comme pour me narguer, peut-être celui que j'ai chassé de son nid. Jamais je ne reverrai le grand fleuve. Je n'étais plus assez fort, je connais le même sort que les autres bêtes dans un dernier combat perdu. Ainsi finissent les hommes.

La grande scène des petits et grands animaux de la grotte sacrée et tous ceux qui nous regardent la nuit depuis le ciel, dont les yeux scintillent dans le noir, je vais les rejoindre. Nya, Ela, Vir un jour eux aussi. Je ne vois déjà plus mes compagnons. Nohr me parle dans la grotte. Je suis tout au fond de la vaste salle, un passage droit et éclairé, pas besoin de lampe. J'avance tout seul, je me sens bien. La brume est blanche et légère, j'arrive au bord du grand fleuve, une forme puis deux autres. Leor avec à ses côtés mes premiers petits, plus rien.

Immersion : deep-diving mode, je suis Nya, lendemain.

Il fait froid. Le soir même de la tragédie, la neige est venue en gros flocons qui vite ont tout recouvert comme pour faire oublier ce qui venait de se passer. Un manteau blanc immaculé a effacé le sang et les autres couleurs de la vie.

Quand Thul s'est présenté chez nous, à son expression j'ai immédiatement compris. Les hommes sont entrés derrière lui et ont déposé la dépouille encore rougie de sang dans la tente, sur sa couche, notre couche. Tristesse, tant de tristesse m'a envahie. Les larmes ont coulé des yeux en abondance, des miens et de ceux d'Ela et de Vir, de ceux de toutes les femmes et hommes du clan. Le silence a envahi les deux campements, le silence de la tristesse répondant au silence de la neige qui a fait taire tous les êtres vivants. Ela a aidé Nohr à descendre de la grotte. Il a tenu à aller sur le plateau accompagner son chef et compagnon de toujours jusqu'à sa dernière demeure. Le sol est déjà presque gelé.

Notre terre des morts est située sur le plateau, pas très loin des grottes, un peu plus au sud, près d'une grande table de pierre blanche avec des trous. Là, les vasques naturelles sont de taille humaine, il y en a pour les grands chasseurs, pour les femmes et des plus petites où déposer les enfants. D'ordinaire il y a quelques lichens et herbes basses, aujourd'hui seulement de la neige froide et de la glace. En ce champ de pierres reposent déjà plusieurs des nôtres, deux adultes du clan de l'Aigle et un

du clan des Ours, six nouveau-nés aussi, partis trop vite.

Tous les hommes sont là. J'ai le cœur lourd. Ela et Vir sont à mes côtés, les autres femmes sont restées dans la vallée avec les petits. Maan et Brah viennent de poser la civière sur le sol. Les hommes apportent les pierres blanches qui fermeront la tombe ; elles sont si lourdes qu'aucune bête sauvage ne pourra les déplacer. Nohr se penche et écarte la peau qui recouvre la dépouille ; mes larmes coulent encore. Je sens Ela et Vir trembler, ils se serrent contre moi. Ogh porte sa tenue de chasse souillée de sang séché, de larges taches brunes sur tout le bas des vêtements et du corps.

Son visage est encore marqué par une grimace de douleur, ses yeux sans vie m'épouvantent. Je serre encore plus fortement Vir contre moi. Nohr se penche pour récupérer le couteau d'obsidienne dans l'étui accroché à la ceinture, il le tend à Ela puis se met à débiter à voix basse toute une suite de mots où il est question de dernière chasse, de courage, de vaillance, de grand chef qui va rejoindre les animaux et les ancêtres. Tous écoutent.

Thor et Maan prennent la dépouille et la déposent dans le creux de pierre, recroquevillée comme un fœtus, le visage vers le soleil levant, vers la grande plaine, le grand fleuve, le pays des ancêtres. Les chasseurs déposent deux lances, Thul une hache. Ela s'est rapprochée. Elle enlève le collier que son père lui a offert pour sa naissance et le jette doucement pour qu'il tombe à hauteur de sa poitrine. Je me rapproche et dépose à mon tour mon collier de perles, dents de loup et pierre de soleil. Je regarde une dernière fois celui qui a partagé ma vie, m'a sauvée et protégée.

Le vent s'est levé ; des tourbillons de neige commencent à nous envelopper comme pour nous dire de partir, de laisser Ogh rejoindre les esprits de tous ceux qu'il a connu dans sa vie et déjà disparus. Thor recouvre la dépouille avec la peau de la lionne puis on replie les autres peaux par-dessus. Les hommes entassent alors les pierres. Brah dégage à la main la neige qui a commencé à recouvrir le bord de la tombe ; d'un geste sûr, il grave un signe à l'aide d'un éclat de silex.

je le ferai

Immersion : je suis Ela, grand cirque, fin de la dix-huitième saison de glace pour le clan de l'Aigle.

Dehors, il fait très froid. On est tous montés à la caverne des Ours, même les anciens. Les jours sont courts et nous sommes encore reclus dans la grotte. Pour sortir il faudra attendre que dehors ça s'améliore, que la glace et la neige qui recouvrent encore la vallée et le plateau fondent. Les hommes parlent, serrés autour du feu. Sujet de toutes les discussions : qui sera le nouveau chef du clan de l'Aigle ? Mon frère Vir est trop jeune pour succéder à mon père. Il lui manque au moins trois à quatre belles saisons. Thul est trop âgé et puis c'est un vrai ancien.

Nohr est venu parler au clan dans la grotte. Il est maintenant possible de passer directement de son abri de la grotte sacrée à la grotte des Ours car nous avons agrandi le passage. Même si c'est étroit, on peut s'y faufiler à la condition de se courber. En ce qui concerne le choix du nouveau chef, Nohr conseille d'attendre un peu. Rien ne presse selon lui tant que les beaux jours ne sont pas revenus. Quand la nature va renaître on pourra décider. Pour ma part, je vais le voir chaque jour et reste de longs moments avec lui ; nous pensons à mon père.

Depuis sa mort tragique, Nohr a bien changé et je suis inquiète. Son large front est barré de sillons de plus en plus profonds et il a les joues creuses. Même le blanc de ses yeux strié de rouge trahit une fatigue permanente. Ses cheveux tombent sur ses tempes comme de la neige sale. Ce n'est que quand je viens le voir que son visage s'éclaire, je retrouve alors le regard d'avant malicieux et curieux de tout. Aujourd'hui il a décidé de me montrer quelque chose qu'il considère comme important. Je le suis jusqu'au fond de la grotte. Après l'embranchement du boyau qui conduit à la grotte des Ours, après la salle des mains, le couloir tourne. Je n'étais jamais allée aussi loin. Le passage s'élargit soudainement et le plafond s'élève rapidement. On entre dans une grande salle très haute et éclairée de lampes à graisse.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau : des pointes de pierre accrochées à la voûte tombent vers le sol et d'autres juste en dessous semblent vouloir les rejoindre en montant du sol. Là où le plafond est plus bas certaines se sont déjà unies pour créer des colonnes. Vu de côté on dirait qu'une peau de pierre plissée a recouvert la paroi un peu comme ce que mon père m'avait montré un jour au lac souterrain. Mais celle-ci, de couleur blanc ivoire, rayée de traînées couleur ocre, est parsemée aussi de tous petits points qui brillent à la lumière.

Sur la paroi opposée deux hommes sont au travail. Je les reconnais, il s'agit de Brah et de son frère aîné Oryl. Lui a chassé autrefois dans la

Grande Vallée avec Ogh et Thor. Oryl est en train de dessiner sur la paroi tandis que Brah, accroupi au sol, écrase des couleurs dans des récipients en écorce. Il trace le contour d'un animal étrange que je ne connais pas. Nohr me dit qu'il s'agit d'un cheval, une bête qui fréquente la grande plaine en courant très vite.

À ses côtés, je vois aussi toutes sortes d'autres espèces étranges, un troupeau d'animaux groupés avec deux cornes sur le devant, une grande et une petite, des têtes de lions et d'ours. La lueur dansante des flammes leur donne vie, on dirait qu'ils courent. Au ras du sol je reconnais d'autres bêtes plus familières, une hyène et deux renards, encore un ours, qui baisse la tête cette fois et aussi une chouette, peut être celle de Nohr. Il dirige sa torche vers le plafond et là j'aperçois tout un groupe d'animaux qui ressemblent à des grands cerfs mais avec des ramures différentes. Eux, ils ont des bois qui reviennent vers l'avant. Nohr me dit que ce sont des rennes et qu'ils vivent nombreux dans la grande vallée. Et puis il m'explique que tous les animaux que je vois ici sont ceux qui peuplaient la terre des ancêtres. Je comprends que cette pièce est secrète ; seuls les hommes les plus âgés connaissent son existence.

Après l'arrivée dans la vallée et la découverte du réseau secondaire souterrain asséché, ils ont décidé de décorer cette salle, mémoire, esprits des bêtes d'avant, âme de la grande plaine et du grand fleuve, moyen d'entretenir l'espoir d'y revenir un jour quand ils seraient redevenus assez forts et nombreux. Le chef leur avait promis qu'un jour ils repartiraient. La promesse a disparu avec lui. Nya aussi savait pour le retour. Ogh commençait à s'inquiéter pour les ressources et juste avant l'accident de chasse il avait décidé d'en parler aux hommes du clan, de leur expliquer que le temps était peut-être venu de changer de territoire comme le font les autres animaux. Maintenant c'est trop tard. En me disant cela, Nohr me regarde et je crois comprendre ce qu'il pense.

Je suis Ela, le lendemain.

Je me souviens de ce que Yon m'a raconté, comment un jour il a décidé de partir seul du côté où le soleil se lève. Il prétend qu'après avoir marché des jours et des jours il aurait trouvé un chemin pour rejoindre la grande vallée, pas celui que suivi par mon père pour arriver au grand cirque mais un chemin plus au nord. Depuis les derniers contreforts du plateau du levant, ceux qui dominent la terre des ancêtres, il aurait aperçu le grand fleuve qui brillait dans le soleil du matin. Nohr, dans la grotte

sacrée, oui c'est bien à cela qu'il pensait... C'est à moi qu'il incombe maintenant de ramener le clan sur notre ancien territoire.

Immersion : je suis Ela, grand cirque, aux environs de trente-huit mille ans BP, début de la dix-huitième saison des bourgeons pour le clan de l'Aigle.

Au bord de la rivière, là où je jouais enfant, les herbes repoussent. Les animaux sortent à nouveau et les ours sont partis. Dans la vallée et sur le plateau les bourgeons enflent plus vite que le ventre des femmes. Bientôt ils s'ouvriront pour donner les premières fleurs. Nous sommes de nouveau tous au fond de la vallée, grand cirque et grande arche. Les discussions pour savoir qui sera le nouveau chef du clan de l'Aigle n'ont rien donné ; les hommes n'arrivent pas à se mettre d'accord. Pourtant il va falloir décider car l'impatience se fait sentir.

Quand je monte au balcon de l'Aigle, je pleure et je pense à ce que mon père avait dit à Nohr : dans quelques années la vallée deviendra trop petite pour nous tous. Même en répartissant les huttes le long de la rivière la place finira par manquer et surtout le gibier. Daims et cerfs se font en effet de plus en plus rares, bouquetins et même sangliers ne suffiront pas. Dans ces conditions le nouveau chef devra trouver un nouveau territoire. Si j'étais un homme, je serais déjà parti depuis longtemps reconnaître les terres de l'est comme Yon a osé le faire. Je suis une femme, et alors ? J'ai trop attendu ! Je pense aussi comme un homme, comme le ferait Vir s'il avait quelques belles saisons de plus.

En fait j'ai déjà pris ma décision. Cela s'est passé dans la grande salle sacrée, devant les représentations animales, plus exactement quand Nohr m'a parlé. Quand il a dit homme j'ai compris qu'il parlait aussi pour moi et j'ai pensé très fort à mon père. Toutes ces bêtes d'avant sur les parois et le plafond m'ont parlé. Elles m'ont appelée à la reconquête des terres ancestrales. Maintenant mon instinct me pousse à repartir vers la grande vallée, le grand fleuve.

Je suis la fille d'Ogh, je suis son sang. Je chasse aussi bien que n'importe quel autre chasseur. A moi de le faire. Je rendrai au peuple de la vallée tout ce qu'ils ont donné à Nya ma mère. Il y aura des jours plus beaux, des gibiers plus abondants, des plantes qui guérissent, toutes celles que Nohr n'a plus et qu'il trouvera à nouveau. S'il le faut, on se battra, je n'ai pas peur des Kers mangeurs d'hommes. Le seul problème c'est que je suis une femelle. Yon, bien sûr, sûrement qu'il n'attend que ça, je vais lui en parler !

Abri de Nohr.

Je me trouve à l'entrée du vestibule de la grotte sacrée des animaux de la terre de nos ancêtres, près du foyer. Les flammes virevoltent. Les regarder c'est un peu comme se parler à soi-même. Je parle à Nohr de mon projet. Il n'est pas même étonné mais je sens sa satisfaction et sa fierté ; en fait, c'est bien ce qu'il attendait. Il faudra cependant, selon lui, que je me montre prudente ; Yon est courageux mais il est bien jeune et pourrait prendre trop de risques. Il cherchera à briller devant moi, courage n'est pas intrépidité et inconscience, à moi de savoir modérer ses ardeurs.

Nohr a sans doute raison, il connaît bien la manière de penser des uns et des autres. Il me conseille de partir avec mon oncle Maan et un autre homme expérimenté du clan des Ours, Gon ferait bien l'affaire si toutefois il est d'accord. En plus ni l'un ni l'autre n'ont d'ambition particulière, ils ne cherchent pas à être chef. Nohr va en parler à Thul qui s'efforcera de faire patienter les hommes jusqu'à mon retour. Anciens comme nouveaux le respectent depuis qu'il a sauvé la vie de Thor à la chasse. Nohr proposera aussi que le futur chef du clan de l'Aigle soit celui qui pourra nous ramener dans la grande vallée. En attendant les décisions seront prises en commun par les plus âgés. Quant à Nya et à Vir il est exclu que quiconque tente de les chasser de notre abri, celui du chef.

revanche

cible

Je suis Joy, Underground, dôme Océan, projet Nemo, temps d'expérience : 0h 59mn. Immersion : je suis Ela, terre des ancêtres, grande vallée, rive droite du grand fleuve, dix-huitième saison des bourgeons au grand cirque pour le clan de l'Aigle.

Après trois jours de marche, Yon a réussi. Il nous a emmené tous les quatre par un chemin sûr que les autres chasseurs du clan pourraient emprunter sans risques si un jour on devait tous revenir. De vallée en col puis de col en vallée, nous avons progressé sans voir âme qui vive, traversé des terres désertées par l'homme et peu giboyeuses.

Ce matin c'est la récompense de nos efforts. Nous sommes en haut d'une butte d'où l'on voit très loin vers l'horizon. La montagne s'abaisse

d'abord très vite puis, au-delà des derniers contreforts allongés, on entrevoit par endroits le cours du grand fleuve. Plus loin, sur l'autre rive, on devine la grande vallée dont Nohr me parlait, noyée dans la brume. Derrière encore dans le lointain on distingue les sommets de grandes montagnes blanchies de glace et de neige. Nous avançons prudemment dans les collines en évitant les crêtes. Rien ne sert plus de se presser, mieux vaut arriver le soir. Pour ceux de la vallée nous serons alors moins visibles.

Fin de journée.

Nous gravissons l'un derrière l'autre une colline escarpée et pierreuse, coiffée de quelques rares arbres. Yon nous fait signe de nous courber pour rejoindre l'abri d'un gros rocher. De là le panorama est époustouflant, je n'ai encore rien vu de tel. La brume s'est levée avec le soir laissant apparaître une immense étendue d'eau allongée. Par endroits le fleuve se sépare en plusieurs bras qui se rejoignent ensuite.

Juste en amont d'une fourche, j'aperçois le grand rocher dont a parlé Yon. Il se dresse au bord du fleuve semblable à un rognon. Dans son creux je distingue le très grand abri dont il parlait. Ouvert vers le sud, il doit bien protéger des vents froids qui déferlent du nord quand le temps est mauvais. Pour y accéder, il n'y a qu'une pente raide côté fleuve, un refuge bien sûr en cas d'attaque. Quant au sommet, il doit être un poste de guet incomparable. C'est la disposition exceptionnelle des lieux qui a probablement conduit les occupants à s'installer là car les meilleurs territoires de chasse sont de l'autre côté du fleuve. Reste à savoir qui sont les occupants, des anciens, des Kers ou tout simplement des hommes comme nous.

Crépuscule.

Plusieurs feux ont été allumés ; leurs flammes sont déjà hautes. Hommes, femmes et enfants sont réunis autour ; bien couverts d'épaisses fourrure, ils sont occupés à dévorer de grands quartiers de viande. Maan propose qu'on passe la nuit sur place. Pour nous, pas question de faire de feu bien sûr. On va se relayer pour surveiller, se contenter de viande séchée fumée. Instinctivement, je réajuste ma fourrure. Yon cherche à se serrer contre moi et je dois le repousser. Il ne comprend pas car il n'y a pas tant d'hommes libres dans notre vallée. Je me recroqueville entre Maan et Gon pour attendre le nouveau jour.

Lendemain matin.

Nous nous sommes rapprochés du fleuve. Le temps est clair, le vent de la nuit a définitivement chassé ce qui restait des brumes vers le sud. J'observe les lieux : les uns et les autres vaquent à leurs occupations. Des femmes descendent au fleuve qui renvoie vers nous la lumière du soleil. Je distingue aussi des hommes qui se rassemblent comme s'ils s'apprêtaient à partir à la chasse. Aucune inquiétude n'est perceptible parmi eux ; ils se croient à l'abri et n'imaginent pas qu'un quelconque danger pourrait venir de ces massifs abandonnés d'où nous les surveillons. Les quelques gorges encaissées qui débouchent sur la vallée se terminent en impasses quasiment impraticables.

Les chasseurs se sont dirigés vers le fleuve en aval jusqu'à un endroit où les eaux se séparent. Bien sûr, là, c'est plus facile pour traverser. Ils mettent à l'eau des radeaux qui étaient cachés sous les arbres, vérifient les bandes de cuir qui servent d'attaches. Le premier lit partiellement ensablé est vite franchi. Les radeaux sont ensuite transportés jusqu'au bras principal et remis à l'eau. Même de là où nous sommes, on devine qu'il y a du courant. Ils partent en travers en se contentant de pousser les embarcations vers l'autre rive à l'aide de fagots. On les perd vite de vue. Les deux esquifs ont probablement déjà abordé.

Ce départ pour la chasse est pour nous une opportunité. Sans trop de risques, nous allons pouvoir nous rapprocher et tenter de savoir qui sont ces hommes. Yon vient avec moi. Nous descendons en nous cachant de taillis en taillis jusqu'à la piste empruntée par les chasseurs. De là on voit bien l'entrée du campement. Elle est marquée par de nombreux piquets surmontés de trophées, des crânes animaux et humains alternés.

Deux jours après.

Le temps a été long jusqu'au retour des chasseurs. Pour se nourrir on a profité de quelques pièges placés par eux en veillant toutefois à ne pas laisser de trace de notre passage. Cette fois c'est bon, ils reviennent. On peut les apercevoir sur la rive d'en face. Ils vont faire comme à l'aller. En partant en amont ils vont réussir à accoster au point de départ sur notre rive. C'est ce qui se passe. Ils sont très habiles et réussissent effectivement à revenir pratiquement à leur point de départ. Entre temps nous nous sommes placés un peu en retrait à un endroit où nous pourrions les observer tranquillement. La chasse a été fructueuse. Celui qui marche en tête est à l'évidence le chef. J'ai la réponse, je reconnais la manière

caractéristique des Kers de placer l'ocre sur le front les joues et le bas des oreilles, celle que Brah m'avait décrite avant notre départ. Derrière, les autres marchent deux par deux en file. Ils portent une carcasse de renne et deux cerfs suspendus à de grosses branches, il y a aussi des peaux et des bois. Tout au bout un groupe porte le corps dénudé d'une femme. Elle a les mains et les chevilles attachées à deux grosses branches posées sur les épaules des chasseurs. Impossible de savoir si elle est encore en vie. On en sait assez, on peut repartir.

Immersion : je suis Ela, nous sommes revenus au campement du grand cirque.

Nohr est descendu, Vir et moi l'avons aidé. C'est important ; les plus anciens et expérimentés des chasseurs des deux clans sont réunis. Il y a aussi Gon, Maan, moi et Yon. Ils veulent nous écouter.

Yon, très excité, décrit le rocher, le fleuve, le grand abri sous roche qui protège du vent du nord, le gibier abondant rapporté par les Kers, des rennes, des grands cerfs. Il étend ses bras pour montrer la taille de leurs bois. Il parle aussi de la source chaude, l'eau qui sort du sol pas très loin du rocher et qui bouillonne. On nous pose de nombreuses questions auxquelles nous nous efforçons de répondre. Les crânes piqués sur des branches à l'entrée du campement comme la manière de se vêtir et de mettre l'ocre seraient bien des signes distinctifs des hommes loups. Thor demande si on a vu d'autres campements à proximité, si la traversée du fleuve est facile et si on a pu voir jusqu'où montent les eaux. Lui a vécu là-bas et se souvient de la puissance des flots, du danger des crues quand les glaces plus loin dans le nord fondent et alimentent le fleuve.

Tous veulent savoir également comment est l'abri, s'il est aussi profond que la caverne des Ours ici. Nous répondons que l'entrée paraît vaste, bien plus large que celle de la grotte aux ours ici. Quant à décrire l'intérieur ça nous est impossible. Pour ma part, je pense que c'est sans doute moins profond qu'ici car le rocher est moins grand que nos falaises. Si les gros plantigrades fréquentent les lieux ? Comment le savoir ! La saison froide est passée. Il faudrait pénétrer dans les lieux pour vérifier. Comment prendre possession du rocher ?

J'ai apporté une grande pierre plate et blanche ainsi qu'une branchette au bout calciné. Je fais deux traits côte à côte pour les deux bras du fleuve, place quelques cailloux pour marquer la colline d'où on les a surveillés, un autre plus gros pour le grand rocher et je leur explique mon plan. Quand les Kers partent à la chasse, le campement n'est plus gardé que

par quelques hommes et lorsqu'ils reviennent avec les radeaux depuis l'autre rive, ils prennent leur temps. Ils traversent en deux temps à un endroit où le fleuve est séparé en deux bras et en plusieurs convois de deux à trois embarcations, l'un attendant que le précédent ait accosté pour lui-même partir.

Je place deux nouvelles petites pierres pour marquer les endroits où ils embarquent et débarquent. Il suffirait de les surprendre groupe après groupe. On les laisserait débarquer, charger le produit de la chasse, s'engager sur le sentier qui conduit au campement. A mi-chemin, il y a une zone propice à l'attaque. Je pose une autre petite pierre avec autour quelques petits brins d'herbe. La végétation est suffisamment touffue pour qu'on puisse s'y cacher. Du haut du rocher comme de l'autre rive où ils embarquent on ne pourra rien voir. Il faudrait frapper vite pour qu'ils n'aient pas le temps d'alerter les autres par leurs cris. Combien faudrait-il d'hommes pour mener ce plan à bien ? Une douzaine. Maintenant qu'ils ont écouté ils vont parler entre eux. Yon et moi devons partir, Maan et Gon restent.

Les deux clans ont parlé longtemps jusqu'à se mettre d'accord, tous, nouveaux et anciens. C'est Nohr qui les a finalement convaincus. On va monter une expédition. Celui qui réussira à nous faire revenir dans la grande vallée sera le nouveau chef de notre clan qui deviendra le clan des Rennes. En cas d'échec Thul reprendra avec les siens le chemin du soleil couchant. Je ne veux pas perdre Maan, ni aucun des anciens ; il faut absolument réussir. Nous sommes prêts, Yon et moi, trois du clan des ours, Gon, Yul et un autre qu'ils vont choisir, quatre du clan de l'Aigle, deux jeunes, Thor et Lars. Lui je ne l'aime pas, il ambitionne d'être le chef. A peine mon père enseveli dans son trou de pierre il a cherché à nous chasser de notre abri, ma mère Nya, mon frère Vir et moi. Avant de partir Nohr m'a bien mise en garde contre lui.

guet-apens

Immersion : je suis Ela, grande vallée, dix-huitième belle saison du clan de l'Aigle, début de l'été.

Trois quarts du jour, rive droite du grand fleuve en aval du Grand Rocher. Yon et moi nous surveillons depuis deux jours l'endroit où les Kers laissent leurs radeaux sur la rive gauche opposée. Les premiers arrivent enfin ; ils sont quatre. Deux d'entre eux tirent un premier radeau.

Je demande à Yon d'aller au plus vite avertir les autres et moi je resterai encore jusqu'à ce qu'ils embarquent pour savoir combien ils sont exactement. Il faut faire vite car d'autres hommes sortent déjà du couvert végétal avec des radeaux supplémentaires ; ils les traînent jusqu'au bord de l'eau. On doit les surprendre au fur et à mesure de leur arrivée. Deux premiers esquifs sont mis à l'eau. Les Kers déposent prestement une partie des biens et ils embarquent. On dirait qu'ils sont sept et l'un d'entre eux semble blessé. Si tout se passe comme la première fois, le chef doit être dans le radeau de tête. Les nôtres sont déjà embusqués dans les fourrés qui bordent la piste. Mon cœur commence à battre de plus en plus vite.

Le convoi des deux radeaux attachés les uns aux autres est déjà à mi-course sur le bras principal du fleuve. Dans celui de tête deux hommes s'activent à diriger l'attelage vers le point habituel d'accostage. Je distingue maintenant clairement le chef ; en fait, il est dans le deuxième esquif. Il est temps de rejoindre les autres. Bien cachés, nous les attendons de pied ferme. J'imagine les Kers en train d'accoster tranquillement et en toute confiance après avoir traversé le premier bras du fleuve sans encombre. Ils devraient bientôt franchir la seconde étendue d'eau. C'est fait, on les entend, on les aperçoit ; le chef à la mine féroce est en tête, derrière trois groupes de deux portent, suspendu à des attelles, tout ce qu'ils ont débarqué des radeaux. Un dernier chasseur ferme la marche en claudiquant.

De notre côté nous sommes neuf, ça se présente bien car les six qui sont occupés à porter des charges seront faciles à maîtriser. De plus tout à la joie de retrouver le campement, festoyer, retrouver les femmes, ils ne se méfieront sûrement pas. Le plus difficile sera d'abattre leur chef. On attend le plus possible ; l'effet de surprise est essentiel à la réussite du plan. Il ne faut pas que les autres puissent être alertés par un quelconque cri. Ils ne sont plus qu'à une vingtaine d'enjambées quand Maan donne le signal de l'attaque.

On se rue sur eux. Les anciens font littéralement exploser à coups de masses le crâne de trois des porteurs, un dans chaque groupe. Nous transperçons les autres avant qu'ils n'aient le temps de crier. Les blessés sont vite achevés. L'effet de surprise joue à plein. Pour le chef, en revanche, c'est plus compliqué. Pour montrer sa force et sa bravoure Lars avait exigé de s'en occuper lui-même mais il a raté son coup. Pire, le chef furieux et armé d'un couteau vient de se précipiter sur lui. Alors qu'il

s'apprête à crier je vise le cou. Il n'a que le temps d'émettre un son rauque avant de s'écrouler à terre entraînant Lars avec lui. Maan vient à mon aide, essaye de séparer les corps mais il est déjà trop tard pour Lars. Le couteau biface de son adversaire lui a tranché la gorge. Le sang gicle. Un ancien achève le chef. C'est fini. A part Lars, nous sommes tous au complet, personne n'est blessé.

Vite nous cachons les corps, les armes et le chargement dans les fourrés. On s'efforce aussi de faire disparaître toutes les traces de l'embuscade et on revient à notre emplacement précédent pour surprendre le groupe suivant. Dans les deuxième et troisième convois les charges sont plus lourdes et encombrantes, c'est encore plus facile. La plupart des Kers n'ont même pas le temps de comprendre et de réagir. Le plan a réussi. Gon saisit mon bras et le lève tout fier. Il était déjà avec moi pour ma première chasse. Les autres me regardent et lèvent aussi le bras. Thor me tape doucement dans le dos. Sans mon sang froid quand Lars a manqué le chef et surtout sans mon plan nous n'aurions pas réussi. L'essentiel est fait, leur clan est décimé. Demain on s'occupera du grand rocher.

...

La nuit dernière, nous avons campé à proximité, juste à la sortie de la sente. Auparavant on avait jeté tous les corps dans le fleuve après avoir tranché la tête du chef des Kers que nous avons mise de côté. On aurait pu investir le campement aujourd'hui mais on a décidé d'attendre encore un jour au cas où d'éventuels retardataires traverseraient encore le fleuve, le temps aussi que l'étonnement des occupants du rocher se transforme en peur puis en angoisse, qu'ils comprennent bien que leur fin est proche.

Milieu de journée.

On continue à les épier. Les hommes qui vivaient dans les huttes du bas sont repartis dans l'abri. Il ne reste plus que quelques femmes qui vaquent à leurs occupations au bord du fleuve. Elles s'affairent inconscientes du danger. Certaines chassent bruyamment avec leurs pieds et mains les poissons qui se sont aventurés dans les petits canaux de dérivation ménagés au bord du fleuve. Effrayés ils se précipitent dans des nasses qu'elles exhibent ensuite avec fierté. C'est à celle qui réussira le mieux. D'autres femmes accroupies au bord de l'eau raclent lavent ou

encore étirent des peaux pour les assouplir. Des enfants remplissent des outres d'eau et les remontent à la grotte. La vie de leurs femmes ressemble à la vie des femmes chez nous. Ces hommes qui semblent si habiles dans l'art de la pêche et de la chasse, pourquoi sont-ils aussi féroces ? Pourquoi tuer d'autres hommes ?

Soirée.

On a bien fait d'attendre. En fin d'après-midi on a surpris et exterminé un dernier groupe de deux Kers qui venaient de traverser le fleuve. Leurs corps ont été abandonnés aux charognards. Juste avant que ne tombe la nuit deux des nôtres sont partis piquer la tête du chef sur un pieu à l'entrée de leur campement.

Immersion : je suis Ela, lendemain matin.

L'heure est venue. En ce tout début de l'été je m'apprête à investir le campement de nos ennemis mortels les Kers, ceux qui ont chassé mon père de la grande vallée. Avant l'attaque finale, je pense à lui et je pense à Nohr qui doit se faire du souci pour moi. Les hommes attendent avec impatience le signal de l'attaque, surtout les deux de notre clan qui ont vécu le drame du campement du Grand Cerf. Selon leurs dires le bijou en coquilles et pierres bleues que j'ai arraché sur la dépouille du chef appartenait à notre clan. Cela signifie qu'ils pourraient avoir participé à l'attaque. Peut-être même sont-ils les assassins de Leor et des deux premiers fils de mon père. Je comprends aussi qu'il n'y aura aucune pitié, ce sera difficile de retenir les hommes.

Là-bas désormais ils ont compris. En bas il n'y a presque plus de signes de vie. Seule à l'extérieur, une vieille femme est occupée à coudre des peaux, inconsciente du danger. Elle poinçonne, passe des tendons et les serre. La plupart des Kers sont allés se réfugier à l'abri, hommes, femmes et enfants, même les guetteurs. Les Kers en âge de se battre se sont placés à l'entrée de la grotte. On s'approche à découvert. Cela n'a plus aucune importance.

Deux à trois hommes se mettent à gesticuler depuis la hauteur. Ils brandissent leurs armes et crient pour nous impressionner ou se donner du courage. On passe près du grand tas d'ossements à l'entrée du campement. Il y a de nombreux tibias et crânes humains avec des traces d'ouvertures qui ont servi à extraire moelle ou cerveau. La vue de cet ossuaire rend les nôtres encore plus déterminés et ils commencent à

détruire le campement du bas sans épargner les rares vieillards et femmes qui sont restés dans les huttes. Ensuite, ils montent vers l'abri en expédiant des volées de javelots. Quelques Kers sont atteints. On arrive à l'entrée.

Devant nous et au fond, serrées les unes contre les autres des femmes avec leurs enfants. Les hommes se sont déjà repliés dans une galerie qui semble remonter vers le sommet. La fureur des nôtres se déchaîne, c'est un carnage. Femmes, enfants et anciens sont massacrés les uns après les autres, indistinctement. Je détourne les yeux tandis que les blessés sont achevés et m'engage dans la galerie, accompagnée de Gon, Thor, Yul et Maan. C'est bien plus profond que je ne pensais et j'espère que ça ne débouche pas sur une autre sortie. Ce serait trop dangereux de les poursuivre : il faudrait passer l'un derrière l'autre tant c'est étroit. Si au bout il y a une salle, il suffirait alors qu'ils nous y attendent et ils nous tueraient un par un. Mais il se pourrait aussi qu'il y ait une autre sortie et qu'ils s'échappent. Dans le doute Maan propose d'enfumer la galerie. Du bois, des herbes humides, on met le feu au plus vite...

La fumée blanche et épaisse, à l'odeur âcre, s'engage dans le conduit de manière inespérée. Il doit y avoir une cheminée qui remonte vers le sommet du rocher ou alors une sortie de secours à flanc de colline. La réponse est vite là : bientôt les Kers tentent une sortie en toussant et crachant, lances et pieux à la main. Affolés ils tentent des lancers à l'aveugle. On les abat l'un après l'autre. Très vite tout est terminé. C'est alors qu'à la violence succède la stupeur. Les hommes contemplent hébétés le résultat du carnage. Simples chasseurs, jamais encore ils n'avaient tué d'homme.

Voici que nourrissons, enfants, mères, vieux gisent devant eux, au milieu de mares de sang, les os brisés. Des têtes écrasées laissent échapper une matière blanc grisâtre. Confrontés pour la première fois à leur propre sauvagerie, les nôtres n'osent même plus se regarder. Joie gâchée de la victoire. A la vue épouvantable d'une femme au ventre bombé et éventrée, sans doute pensent-ils à leurs propres compagnes. Thor seul semble tenir le coup. Il faut vite reprendre les choses en mains. Il demande aux nôtres d'aller jeter les cadavres au fleuve, jeter aussi les immondes trophées humains de l'entrée du campement, faire place nette. On ne gardera que les fourrures qui n'ont jamais été portées, les outils, les silex et les bois de rennes.

Même jour, le soir.

On a allumé un grand feu à l'entrée de la caverne mais personne n'a le cœur à manger. On va seulement dormir. Yon est resté dans un coin à l'extrémité de la caverne, loin de moi. Lui si courageux, lui qui nous a mené ici, lui dont j'appréciais la présence à mes côtés, lui le plus doué des jeunes chasseurs du clan, il a tué. Devant moi je l'ai vu transpercer le ventre d'une femme et là tout est devenu différent. Même si je n'ai pas encore mis bas, porté de petit homme, je ne peux pas comprendre cette cruauté. Il faudrait pouvoir revenir en arrière, refaire autrement, épargner femmes et enfants mais c'est trop tard. Je me refuse à croire que nous sommes devenus comme les Kers. Ce sont eux qui ont commencé et qui nous ont poussé à faire ça. Ils n'étaient pas des hommes. Il faudra que ce lourd secret reste entre nous, ne pas en parler. Demain la moitié d'entre nous restera sur place pour garder la position et les autres repartiront au campement du grand cirque. J'irai avec eux.

questions

Bien et Mal

Immersion : je suis Ela, temps d'expérience : 1h 05mn, de retour au grand cirque, dix-huitième belle saison du clan de l'Aigle, été.

Deux jours déjà que nous sommes de retour au grand cirque. Ici pas de risque d'être attaqués par d'autres humains, pas de concurrence. Yon a compris qu'il avait commis l'irréparable ; il s'est éloigné et je n'ai même plus à repousser ses avances. Il m'évite. Aussi bien chez les anciens que chez nous, tous me regardent autrement depuis notre retour. Les femmes ne me parlent plus de leurs problèmes de femmes. Gon a tout décrit, enfin presque et les autres hommes ont confirmé que j'ai combattu comme un homme, comme mon père lui-même aurait combattu. J'ai mené les attaques décisives. Certains demandent maintenant ouvertement que je prenne la place de mon père. Une femelle à la tête du clan ? Ce ne serait plus celui de l'Aigle mais celui des Rennes qui vivent en grand nombre dans la grande vallée, comme Nohr l'avait proposé. Rien n'est encore décidé, on attend son avis.

En attendant, mes nuits sont hantées par la mort, ces premiers combats entre hommes. Je revois tout, les embuscades successives, la

destruction de leur campement, l'acharnement de mes compagnons, la lueur féroce dans les yeux. Ils n'hésitaient pas semblant même y prendre du plaisir alors même que l'adversaire était déjà quasi vaincu et que cela ne servait plus à rien. Une fois tués, ils continuaient à les transpercer avec rage de leurs pieux, à écraser les têtes à la massue. Non seulement je n'ai pas su les retenir mais j'ai en partie réagi comme eux. J'ai ressenti une excitation, celle du combat. Pourtant quand je tue une biche, lorsque je l'achève, je n'éprouve pas de haine. Je sais bien que si je lui ôte la vie c'est seulement parce qu'il faut manger mais je me sens proche d'elle. Elle a des yeux, des pattes, une bouche et aussi un cœur qui palpite comme le mien.

Quand le fauve tue sa proie je ne crois pas qu'il se pose de question. Ce qui me dérange c'est la facilité avec laquelle on est allé au combat. Moi-même j'ai participé sans réserve, j'ai tué le chef et encore un homme après dans l'abri. Yon, lui, a tué une femelle devant moi. J'ai besoin de me rassurer, de nouveau, comme j'ai déjà tenté de le faire autour du feu, là-bas, sur place, sur les lieux du massacre. Oui, tuer des Kers c'est comme tuer les loups qui s'attaquent à l'homme pour le dévorer. Eux étaient pires que tout. Le lion tue pour manger mais le loup tue par plaisir, faisant preuve d'une cruauté gratuite ; une fois la première proie égorgée, comme excité par le sang, il ne sait plus s'arrêter.

Joy, je suis seulement Joy, hors immersion.

Je comprends Ela. Ces mots même de bien et de mal, de juste et injuste, ils n'existent pas encore. Pourtant son humanité est déjà si proche de la mienne... En elle était déjà l'empathie de chaque femme ou homme pour l'autre femme ou homme jusqu'à ce qu'elle découvre que des hommes peuvent être mauvais. Mauvais quand un malheur arrive comme bonne est la vie de tous les jours au campement quand personne n'est blessé ni malade, quand il y a du gibier en abondance, quand le soleil ou les flammes du foyer dispensent leur chaleur, quand un petit naît. Une vie humaine faite de bon et de mauvais ?

Avant la grande catastrophe, l'homme avait encore un comportement ambigu vis-à-vis de ce qu'il appelait le mal. En fait, il n'est qu'un moyen de défense donné par la nature, un instrument de concurrence pour la survie. Pourtant l'homme abusait de la guerre comme s'il y trouvait du plaisir. Il n'hésitait pas à envoyer à la mort la plus grande partie de sa jeunesse pour des causes futiles. Si je pouvais te raconter le futur, Ela, tu

apprendrais que des hommes loups, après toi, il y en aura beaucoup encore. Ils ne cesseront de se livrer à ce jeu macabre de la guerre, ajoutant toujours plus de souffrances à la dure condition humaine et ceci jusqu'à l'Armageddon final.

Immersion : je suis Ela, suite.

Je suis montée à la grotte sacrée. Nohr est dans le vestibule occupé à préparer une potion. Il ne me regarde pas. Il a deviné que quelque chose de grave s'est passé.

– Le clan est fier de toi. Il s'est tourné vers moi, il attend que je parle, que je me confie à lui. Alors je lui explique ce qu'il sait déjà, la surveillance, le plan que j'avais moi-même élaboré, les guet-apens successifs, la fin de Lars, la tête du chef des Kers piquée sur un pieu à l'entrée de leur campement, la galerie enfumée. Je parle aussi du reste, le plus sombre, le mal, le carnage, le bain de sang, femmes et enfants tués sans pitié. Nohr attend un peu avant de réagir.

– Tu dois oublier tout cela. Si ton père était encore en vie maintenant, alors il repartirait là-bas. Depuis le grand ciel des esprits, il te voit. Il pense à toi. Il est fier de toi comme le sont les autres aujourd'hui. Pour lui, la vie dans le grand cirque a été très longue mais jamais il n'avait oublié. Malgré le temps il avait nourri l'espoir de revenir, de nous ramener vers le grand fleuve ; il attendait seulement que nous soyons suffisamment forts.

Ce que tu vois chaque nuit dans ta tête tu le reverras encore longtemps. C'est inévitable, le mal entraîne le mal et on ne peut rien y faire mais tu peux toi aussi penser à demain et à tous les jours d'après ? Alors cela t'aidera. N'oublie jamais Ela qu'à côté du mauvais, le danger, le froid, la faim, l'accident, l'attaque d'une bête sauvage, la souffrance et la mort, les hommes-loups, il y a aussi le bon, les jours meilleurs. A tout cela tu dois penser, c'est à cela que servent les peintures, ne pas oublier.

La plupart des animaux de la grande vallée ne sont d'aucun danger pour nous. Ils nous attendent comme nous attendent les racines, les graines et les fruits qui y poussent. Chacun des anciens le pense aussi, c'est notre territoire et tu n'as fait que commencer à le reprendre. Quant aux hommes-loups, ce sont de mauvaises bêtes ; leurs femelles auraient engendré à leur tour des loups. Respecter la vie c'est bien mais en restant sur ses gardes. Il faut être fort et puissant pour ne craindre personne,

ainsi devra se comporter le clan, ainsi devra penser leur chef.

– Et si on continuait à vivre ici ? La vallée ne connaît pas le mal.

– On en a déjà parlé. Tu sais bien que les ressources sont minces et nous sommes de plus en plus nombreux.

– D'autres meutes de Kers pourraient tenter de revenir ?

– Alors tu sauras défendre le clan, tu devras décider quand il faut tuer et seulement pour le bien des tiens, par nécessité. De cela je suis sûr, tu n'es pas comme les hommes-loups, tu dois prendre la tête du clan.

– Moi, mais je suis une femme ?

– Tu es la fille d'Ogh et tu as fait tes preuves. Dans quelques années Vir sera prêt et si tu le veux il pourra alors te remplacer.

– Et toi, et la grotte ?

– On la fermera de sorte qu'aucune bête sauvage ne puisse y pénétrer, la souiller de ses excréments. Comme ton père avait gardé la grande vallée dans son cœur, tu garderas la salle sacrée dans le tien. De même, les empreintes sur la paroi de la grotte aux mains seront pour toujours avec toi, celles de ton père et de ta mère et aussi la tienne quand tu es venue au monde. Les animaux sur les parois d'ici, tu les verras dans ton esprit. Plus tard, Oryl pourra en repeindre dans la nouvelle caverne.

La chouette somnole dans sa niche en attendant la nuit. Et elle, que va-t-elle devenir ? J'aime la vie au grand cirque, J'aime la grotte. J'aime Nohr et aussi tous ceux qui vivent ici dans notre vallée. En haut sur le rocher des morts il y a mon père, ici sont mes racines. Peut-on changer un arbre de place sans qu'il ne perde ses feuilles ? Pourtant je ferai ce que demande Nohr en mémoire de mon père.

terre des ancêtres

Immersion : je suis Ela, première saison des feuilles qui tombent au grand rocher.

Nous sommes arrivés au bord du grand fleuve en plein été après avoir organisé une dernière fête près de la grande arche et fermé la grotte sacrée. Oryl n'a pas pu finir de peindre son auroch. Il a fallu aider Nohr et même le porter une partie du trajet ; heureusement, dès qu'il est arrivé il a comme retrouvé de la vigueur, senti et reconnu des odeurs qu'il connaissait, retrouvé toutes sortes de plantes qui lui manquaient. L'abri est très vaste, bien suffisant pour une centaine d'hommes, femmes et enfants, très haut aussi. Par endroits on pourrait mettre trois hommes

l'un au-dessus de l'autre et là ce sera difficile de chauffer au plus froid.

Dès notre arrivée on a dégagé une galerie effondrée du côté fleuve et on l'a aménagée. Nohr s'y est installé. Il s'est empressé de déballer puis ranger tous ses récipients en pierre, en écorce, en bois, ses pilons, ses réserves de feuilles, champignons ou racines séchées. Sur le devant orienté au sud on a entassé quelques gros rochers pour couper le vent et les pluies et on a dressé de grandes branches sur lesquelles on a fixé des peaux. Thul et les anciens ont préféré camper tout de suite en bas du rocher où ils ont déjà monté cinq huttes solides. Finalement, ils sont venus avec nous. Avant de partir définitivement, les hommes sont allés dans la sépulture chercher le collier de mon père puis ils me l'ont remis. Ils ont écouté les arguments de Nohr et c'est moi maintenant qui guide le clan.

Le clan de l'Aigle, c'est terminé, bienvenue au clan des Rennes. Yon est venu vivre à mes côtés. Je n'ai plus le balcon de l'Aigle mais j'ai trouvé une nouvelle place, encore plus haut que là où se plaçaient les guetteurs Kers. J'y vais tous les jours et là je rencontre mon père. Mon cœur se déplace alors vers l'ouest jusqu'à la vallée heureuse. Ce n'est qu'après que je regarde vers le levant ces montagnes blanches si lointaines où je n'irai jamais. Depuis que nous sommes ici au grand rocher, les femmes et les enfants dorment sans crainte. Il y a du feu durant toute la nuit et pour la chasse tout a changé. Les bêtes sont très nombreuses sur la rive gauche, il y a les troupeaux de rennes, les chevaux, les aurochs.

Thul est allé un jour plus au nord, là où vivaient les anciens du temps de mon père, sur l'autre rive, mais il n'a rencontré personne, seulement un site avec quelques-uns de leurs outils et de vieux ossements de mammoth. La nuit, on entend régulièrement les hurlements des loups mais plus aucun de nous ne les redoute plus. Souvent j'observe la lune, je la regarde changer d'apparence devenir petite et de nouveau grande après tant et tant de nuits. Petite fille, j'en avais peur, en la regardant dans le ciel je la trouvais lugubre et inquiétante. Maintenant je sais qu'elle peut nous être utile quand il n'y a pas de nuages. J'observe aussi tous ces petits points qui brillent la nuit dans le ciel. Quand nous étions enfants, Yon essayait de me faire peur en m'expliquant qu'il s'agissait des yeux d'animaux qui un jour viendraient me dévorer. Grande nuit des esprits, territoire des disparus... Si ce sont vraiment des yeux, alors ils sont bienveillants. Nohr m'a raconté pour ma naissance, les gerbes successives de petites étoiles.

Début de la saison blanche au grand rocher.

Le fleuve commence à charrier des glaçons. Dans l'un deux j'ai même aperçu des oiseaux piégés par la glace. Malgré cela les rennes traversent encore de temps à autre le fleuve, protégés par leur fourrure. Il y a moins de vent sur notre rive et ils espèrent y trouver plus de lichens et d'écorces.

Immersion, je suis Ela, première saison des bourgeons pour le clan des Rennes.

Le temps a passé et j'ai chassé de ma tête les images du combat. Depuis l'évènement, cependant, j'ai gardé une grande méfiance. Jamais de mon vivant et de celui d'Yon le clan ne baissera la garde. Il faut que nous soyons forts, toujours plus forts et pour cela plus nombreux. Moi aussi bientôt je mettrai bas. En nombre, nous sommes déjà une dizaine de mains dont de nombreux enfants. Dans quelques années ils seront de jeunes chasseurs et au besoin des jeunes capables de nous défendre ; personne ne pourra nous détruire. Si des hommes nous menacent alors nous les tuerons, la vie des nôtres avant tout ! C'est une certitude. Sur l'autre rive, il y a encore quelques Kers mais peu nombreux ils ne représentent guère de danger. Ils sont accompagnés de leurs loups. Je n'ai jamais compris pourquoi ceux du grand rocher n'en avaient pas. Trop compliqué peut-être avec la traversée du fleuve ou bien ils se sentaient assez forts. Quant à leurs clans ils semblent s'être déplacés au-delà de la vallée vers le sud. Chaque jour je m'occupe de Nohr, chaque jour je m'inquiète et crains qu'il n'arrive pas à voir la nouvelle belle saison. Il m'a montré les plantes et les recettes pour soigner. Même si on n'en a pas parlé, j'ai bien compris que quand il ne sera plus là c'est moi qui devrais le remplacer. Alors Vir deviendra le chef du clan des Rennes. Je commence donc à soigner les blessures et préparer les potions. Je connais l'effet bienfaisant des bourgeons des grands peupliers qui poussent au bord du fleuve, ceux qui calment les maux de tête et de dents, qui réduisent les chairs gonflées. J'utilise aussi quelques recettes transmises par ma mère.

C'est un triste jour

Nohr a fait une mauvaise chute. Après avoir perdu l'équilibre à l'entrée de la grotte sa tête a heurté une grosse pierre. Je n'ai même pas pu lui dire adieu. On l'entertera au sommet du rocher pour qu'il nous protège, près de l'observatoire. Il m'a tout appris, à suivre la nuit les étoiles et le jour le chemin du soleil. Il m'a montré la différence entre nous et les animaux.

Le lion s'intéresse à l'herbe et aux feuilles parce qu'elles peuvent révéler la présence d'une proie ; le même lion ne s'intéresse pas aux étoiles ni à la lune parce qu'elles ne lui sont pas utiles, il ne les regarde même pas. Nohr m'a expliqué comment nous les hommes, en observant, on peut apprendre. Pourquoi il faut le faire, comment de presque chaque chose on peut tirer un avantage. Il m'a aussi appris que la peur est utile. C'est elle qui nous aide à prévoir, à éviter les souffrances. Il faut avoir peur des Kers pour faire le nécessaire avant qu'ils ne nous attaquent. Il faut craindre le fauve pour prévenir ses attaques. Il faut craindre le courant pour mieux traverser le fleuve et ne pas se noyer. Il ne faut pas redouter la peur. Les hommes-loups savent fabriquer des sagaies qui vont plus loin que les nôtres. Ils ont même une sorte de poignée en os de renne qui rend leur main plus dure et plus puissante. Poussé avec, le javelot part avec plus de puissance et de précision. Les hameçons en os que nous avons trouvé sur les lieux sont bien plus efficaces que les nôtres, même que ceux que nos ancêtres utilisaient quand ils étaient déjà dans la grande vallée. Leurs nasses pour prendre le poisson sont plus solides tout comme les fixations des pointes de flèche sur le bois. Plus encore, ils savent creuser les os pour faire de la musique bien mieux que nous. Le son est plus varié et modulable, ils ont rajouté une fente aux simples trous que nous faisons. Enfin j'ai trouvé dans l'abri de Nohr de drôles d'objets fabriqués dans de l'ivoire de mammoth. Je n'avais jamais vu ça. Il y a une sorte de lion avec un corps de femelle humaine. De notre côté, nous ne représentons encore que les animaux et seulement sur les parois des grottes. Les Kers ne sont pas que des loups. Ils sont intelligents, inventifs et créatifs et presque tout ce qu'ils inventent sert à tuer. Nous aussi nous veillerons à améliorer les armes, à rendre les pointes de lances plus fines, à fabriquer des haches plus tranchantes et que l'on peut mieux tenir en main. On a aussi appris à redresser les bois de cerfs en les perçant. Nohr avait raison, toutes ces améliorations sont nécessaires et assureront l'avenir du clan. Après Nohr, c'est Oryl qui est parti rejoindre les ancêtres et les animaux. Il avait commencé à peindre sur les parois du fond de la grotte : des aigles, une chouette, d'autres bêtes peintes dans la grotte sacrée du grand cirque ; il y a aussi une biche blessée très expressive, on voit la vie s'échapper d'elle, et enfin une scène montrant un homme étendu à terre à côté d'un lion, une première représentation humaine.

Je suis Joy, Underground, dôme Océan, projet Nemo, mois d'avril, le dix-neuf de l'an 2035, temps d'expérience : 1h 12mn.

Je reviens à moi. Le chronomètre affichant le temps d'immersion s'est arrêté. J'ai passé un peu plus d'une heure de ce que je dois considérer comme ma vraie vie avec Ogh, Nohr, Nya, Ela et les autres. Je ne ressens toujours aucune fatigue, ça se passe bien. Krawn me regarde attentivement.

– Comment te sens tu ?

– Très bien, j'ai l'impression de me porter aussi bien que si j'avais assisté à un spectacle.

– Je suppose que tu as compris ce que voulait te dire la Machine ?

– Oui, sur la condition de l'homme sur la planète bleue, le rapport aux animaux, la peur comme motivation, la souffrance d'être séparé des siens, la conscience du bien et du mal qui commence à émerger du bon-mauvais, utile-inutile.

– Ogh, Ela et tous les autres étaient déjà comme toi, je veux dire au regard de l'évolution. Si peu de temps te sépare d'eux qu'il n'y a pas eu de modification majeure. Tous les mécanismes de pensée de l'homme nouveau, l'homme moderne, étaient déjà présents. Elle était déjà capable de prévoir la pire des situations et à l'opposé d'imaginer le meilleur de la vie humaine. La différence c'est qu'Ela devait se préoccuper à chaque instant de sa survie. Ce sujet accaparait presque entièrement ses pensées. Une peur omniprésente.

– Alors c'est la peur qui serait la principale motivation humaine ?

– Oui, la peur animale en héritage, la malédiction de l'homme. La gazelle voyant le lion éprouve une peur première mais ne pense pas aux crocs qui vont la déchiqueter, à la douleur épouvantable que bientôt elle va éprouver, au fait qu'elle ne gambadera plus dans la savane sous la chaleur bienfaisante du soleil. Elle ne réalise pas que ses petits abandonnés seront eux-mêmes bientôt condamnés à mort. Chez l'homme la peur conceptualisée rajoute une souffrance mentale à la souffrance physique. Quant au mal, il est nécessaire, en tant qu'origine de cette peur qui fait réagir l'homme comme toutes les autres espèces, les pousse à évoluer. Je te parle d'un mal modéré bien sûr comme la plante que l'on taille et qui va ensuite renaître encore plus belle, pas du mal totalement destructeur qui anéantirait toutes espèces, le mal des loups, le mal des tyrans nihilistes.

– Ela ne savait même pas que la planète bleue est une boule et qu'elle tourne autour du soleil. Elle ignorait presque tout de ce que je sais, mais je me sens proche d'elle. J'aurais voulu qu'elle puisse visiter la Terre trente mille ans plus tard, qu'elle se promène dans les hameaux et villages, qu'elle découvre l'agriculture et l'élevage, qu'elle comprenne qu'elle avait raison quand elle proposait aux hommes d'empiler les pierres pour faire des murs, quand elle voulait à tous prix améliorer les outils et les armes, découvrir toujours plus de plantes pour guérir toutes sortes de maux. Elle avait raison d'être toujours plus curieuse.

– Tu réagis très bien et la Machine indique même que cette expérience te plaît. On peut continuer ou remettre la suite à demain, laisser à ton cerveau un temps de repos. Rien ne presse, Luc n'a pas encore terminé sa mission. A toi de choisir !

– On peut continuer !

– Bien ! La Machine va maintenant remonter dans le temps, as-tu une idée de l'époque que tu vas visiter ?

– Je ne sais pas, Sumer, Babylone, Jérusalem je suppose ou, si elle veut aller encore plus vite, Sparte, Athènes, Rome ?

– Non elle a choisi de t'expédier au temps des Pharaons, le temps des princes et des prêtres, un deuxième âge de l'humanité, quelques milliers d'années après que l'homme ait commencé à se sédentariser.

~

PRINCES ET PRÊTRES

ROYAUMES

ici et là

Jerf el Ahmar / pierres

esprits

Gobekli Tepe / à la dérive

des armes et des dieux

cités états / hiérarchies

deux terres

roitelets / culte des morts

LES PORTES DU CIEL

hypogée

sarcophage / aux flambeaux

pyramides

maquettes / divines proportions

lignée

bien avant / protégé

mon enfant

au loin la ville / prépare-toi

DEUX POUR L'ÉTERNITÉ

retour aux sources

escales / Ouaset

mission

Souenet / première cataracte

un si court bonheur

source de vie / union

maison verte

dernier combat / colombe noire

~

PRINCES ET PRÊTRES

ROYAUMES

Je suis Joy, Underground, dôme Océan, projet Nemo, temps d'expérience : 1h 12mn, mois d'avril, le dix-neuf de l'an 2035.

Krawn est à mes côtés. Le compteur chronométrant le temps d'immersion s'est réactivé. Krawn :

– Fini le temps d'Ogh et d'Ela, ce temps où quelques dizaines de familles de l'espèce humaine vivaient sur de vastes territoires sans trop de contacts durables entre elles, le temps des meutes, des clans, l'âge animal. Dorénavant, en Europe et au Moyen Orient, les sapiens anciens Neanderthalis ont disparu. Au hasard de quelques rencontres, comme cela a été le cas pour Ela, ils ont transmis quelques-uns de leurs gènes à sapiens nouveau, l'homme moderne qui va peupler tous les continents. Avec la fin de la dernière période glaciaire bien des choses ont changé. Le climat s'est radouci, le manteau blanc des glaciers a reculé, le niveau des océans s'est élevé noyant certaines côtes.

L'humanité est entrée dans un deuxième âge. Des centaines puis des milliers et des dizaines de milliers de personnes vont bientôt s'installer de manière durable en un même lieu, hameaux, villages, villes. Vivre ensemble va devenir de plus en plus compliqué. L'exercice de l'autorité va être confié à des guides sur des critères de force ou d'aptitude à la parole. Le temps des princes est venu ; ils vont gouverner avec les armes. Le temps des prêtres aussi, eux abuseront les peuples avec leurs discours.

Tu vas pénétrer le mental de quelques personnages de cette époque. L'horloge du temps reprend son défilement : 14, 13, 12, 11, 9000 BC (Before Christ). L'affichage ralentit.

ici et là

Jerf el Ahmar.

Je suis Joy, Croissant Fertile, bords du fleuve Euphrate, aux alentours de la future ville de Tichrine, 8500 BC.

Le défilé d'images reprend tout comme pour l'âge animal. Croissant

fertile : c'est un arc de cercle ouvert vers le sud et qui encercle le désert d'Arabie. Il part du delta du nil, longe la rive Est de la méditerranée, englobe le fleuve Jourdain, rejoint les montagnes du Taurus au nord et du Zagros à l'est, ces massifs où se situent les sources du Tigre et de l'Euphrate. Les deux grands fleuves se rejoignent vers l'extrémité sud-est du Croissant pour se jeter ensuite dans le golfe persique.

Dans leur migration vers le nord, les hommes venus d'Afrique ont trouvé dans cette zone géographique des conditions favorables, une flore abondante en graminées naturelles, céréales sauvages, une faune facile à chasser avec bovidés, caprins, ovins et porcs sauvages, sans compter la pêche en eau douce et dans les mers. La tentation est grande de s'arrêter un temps quitte à reprendre leur migration plus tard si les ressources s'épuisent. De nombreux foyers de sédentarisation vont faire leur apparition.

Je me retrouve au bord du fleuve Euphrate, à Jerf el Ahmar. Mille ans auparavant, les hommes passaient déjà ici mais sans s'arrêter. Maintenant il y a des cases rondes couvertes de paille, quelques paniers en roseaux abîmés et abandonnés, au sol des arêtes de poissons, des foyers éteints et dans leurs cendres des os partiellement calcinés ; ils appartiennent à des cochons noirs ou des chèvres sauvages. Sur la berge du fleuve je vois ce qui ressemble à un petit bassin avec à côté des tas de glaise séchée, des ébauches de coupes ou vases, quelques pièces ratées ainsi que de nombreux fragments de poterie. C'est un atelier de fabrication primitif.

Au centre de ce proto village se trouve une case rectangulaire, pas de murs en pisé pour elle, seulement des poteaux solidement enfoncés dans le sol et qui supportent le toit. Le lieu est ouvert. A l'intérieur, des cornes de bœufs sauvages sont accrochées en hauteur ; au sol, de nombreuses pierres aplaties peuvent servir de tabourets, un lieu de réunion à l'évidence. J'imagine des hommes palabrer et pourtant les lieux sont vides. En visite, un gros rat des champs erre à la recherche de ce qu'auraient pu oublier les bipèdes qui fréquentent ces lieux. Un souvenir dans son petit cerveau, celui des grains délicieux croquants et mûrs que ces cousins animaux consomment ; il suffit d'aller les chercher dans les cases.

L'habitat est éphémère, occasionnel. Aux alentours les graminées sauvages sont abondantes mais les épis ne sont pas encore mûrs. S'ils le voulaient, les sapiens sapiens, hommes modernes, pourraient le moment venu les stocker, en vivre toute l'année, disposer de nourriture à la mauvaise saison. C'est trop tôt, il n'y a pas encore de grenier, pas encore

de ces petits félins domestiqués qui savent chasser rats et mulots friands de grains. L'homme n'a pas non plus encore pensé à aider la nature en semant et sélectionnant lui-même les graines.

Pour l'instant il ne s'agit que d'une pré-sédentarisation. Nombreux sont les autres proto-villages éparpillés dans tout le Croissant Fertile, la plupart du temps situés au bord de fleuves, rivières ou même de simples sources au bas des montagnes.

Même emplacement, mille ans plus tard.

On est en 7500 BC, aux débuts de l'agriculture. Des hommes résident maintenant sur le site de manière quasi permanente. Ils vivent encore de chasse, de pêche et de cueillette, des produits simplement offerts par la nature, mais ils ont en plus une nouvelle source de nourriture. Les graines tombées de la plante ou de l'arbre, transportées par le vent, recouvertes par la terre, humidifiées par la pluie, les petites pousses qui sortent au même endroit au printemps, les épis sauvages qui mûrissent à la saison chaude, tout cela les hommes l'ont observé et ils ont cherché à imiter la nature.

J'aperçois des femmes en train de manier le bâton à fouir, ce même morceau de bois qui servait depuis si longtemps à leurs ancêtres ou aux chimpanzés pour fouiller le sol, retirer des bulbes, creuser les troncs d'arbres pourrissant pour en extraire les larves, récolter le miel délicieux des ruches sauvages. La main a remplacé le vent pour ensemençer la terre, marche de l'évolution ! Avec le temps, ils ont même observé une poussée plus vivace des graines dans les crottes animales, ils ont appris à retourner le sol soigneusement, à écraser les mottes sèches avec un maillet avant d'éparpiller les graines et de les recouvrir de terre ; ils apportent de l'eau quand la pluie se fait trop attendre.

Maintenant ils cultivent l'épeautre et d'autres plantes qui grainent naturellement, orge, lentilles, engrain, pois sauvages. Hommes et femmes participent au travail des champs, les femmes plus souvent quand le gibier est suffisamment abondant pour occuper les hommes. Tous ont aussi appris à croiser les tiges de joncs et roseaux pour faire de la vannerie, tisser des nattes qui isolent du sol, fabriquer des paniers tressés pouvant contenir de la nourriture, faire des pièges à poissons.

Ailleurs sur la planète bleue, d'autres représentants de l'homme moderne au génome quasi identique, ont aussi inventé l'agriculture, domestiqué céréales ou légumineuses locales. Mêmes schémas de pensée

et prédispositions ont conduit aux mêmes comportements sans qu'ils n'aient obligatoirement eu à copier les uns sur les autres, sans que nul ne puisse revendiquer cette découverte. Il ne s'agit que d'une simple convergence évolutive ! Riz en Asie, millet et sorgho en Afrique, quinoa en Amérique du Sud. Un peu partout, ils ont cherché à améliorer les rendements en sélectionnant les meilleures graines, en inventant de nouveaux modes de culture, grains de riz enrobés dans des boules de terre grasse puis déposés dans les eaux basses des premières rizières, irrigation dans les pays arides.

La Machine me montre des enclos avec des clôtures en bois. A l'occasion des chasses, les hommes tuent les animaux les plus agressifs, s'emparent des plus dociles et font en sorte qu'ils se reproduisent en captivité en les nourrissant. Ici ce sont des chèvres, des aurochs et des cochons sauvages qui sont parqués, en Afrique du Nord des moutons de barbarie, en Asie des porcs et des poules. L'alimentation carnée dépend de plus en plus de cet élevage qui remplace partiellement la chasse.

En plus les hommes ont maintenant du lait pour accompagner le pain quotidien, des galettes cuites sur une pierre chaude, eau et céréales écrasées. Les premières farines sont confectionnées en broyant des grains de plus en plus finement à l'aide de pierres, comme Ogh le faisait déjà pour ses préparations.

pierres

Immersion : je suis Joy. On est toujours dans le Croissant Fertile.

Krawn a repris la parole. Il agit de concert avec la Machine comme s'il connaissait parfaitement son fonctionnement.

– Avec ces innovations, le taux de survie a progressé, moins de précarité, plus de sécurité, plus de temps libre aussi pour d'autres préoccupations que celles de se nourrir, de s'abriter ou de se vêtir. De plus en plus conscients, les hommes ont tenté de comprendre mieux leur propre vie, entamant une longue quête au cours de laquelle les pierres vont jouer un grand rôle. Règne minéral, pierre sépulture, fascination depuis les tout débuts. Dureté de la roche qui contraste avec la mollesse de la chair, la pierre qui résiste aux éléments, vent, soleil, pluie, feu. Le feu consume le bois mais pas la pierre qui délimite le foyer. Plantes et animaux retournent à la terre quand la vie les quitte, souvent dévorés par

des charognards, des hyènes aux insectes en passant par les vautours. Ce qui reste part en poussière.

L'homme ne peut accepter cette déchéance. Avec les pierres il peut construire une sépulture inviolable. La pierre est la compagne de l'homme, elle prolonge sa main, démultiplie sa force, lui permet de mieux dominer la nature. D'un simple galet de rivière frappé contre un autre, essai après essai, éclat après éclat, l'homme a fait un biface qui tranche les chairs. Il a compris et les innovations se multiplient.

Pierre esprit, petit morceau de ces énormes cavernes qui ont abrité l'homme si longtemps. Il se souvient de ces monuments naturels qui l'ont protégé au temps des glaciations. Dans les profondeurs des grottes paléolithiques, il a développé sa première spiritualité, commencé à graver les premiers symboles, peint les premières scènes animales. Là il a commencé à imaginer des forces supérieures. Pierre signal, marquer son territoire, affirmer la présence du clan. Quoi de mieux que la pierre comme repère naturel. Marquer aussi un point de rassemblement, de rencontre. Pierre mémoire, lieux de transmission et de culture, lieux où le souvenir des disparus va pouvoir se réactiver. Elever des pierres vers le ciel pour élever sa conscience !



Bing .com, images, create prompt : a man kneels in front of a stone that rises towards the stars, digital art.

En illustration, je vois les premiers cairns, d'humbles amoncellements de pierres placées les unes sur les autres, une géolocalisation primitive. Ils servent à marquer les lieux, indiquant ici une piste conduisant à un point d'eau, signalant là un danger ou un lieu de sépulture.

Ensuite des monolithes surgissent, parfois façonnés. Ils montrent au soleil, à la lune et aux étoiles que l'homme existe, qu'il faudra désormais compter sur lui ; ils sont comme un défi à la nature. L'homme sera une force comme les éclairs, les orages ou les coulées de lave ; lui aussi transformera l'environnement. Conscience de l'espèce, partout sur la planète bleue, comme pour l'agriculture et l'élevage, Homo a la même idée, la même envie, celle de lever des pierres.

Des alignements de menhirs, des dolmens, des pierres verticales humanoïdes défilent dans ma tête sur tous les continents ; à côté, des hommes semblent prier. Des images supplémentaires arrivent. Je vois des hommes préparant une fête près d'un cercle de pierres levées. C'est le solstice d'été, la journée la plus longue de l'année ; aux alentours, les campements sont nombreux ; la célébration aura lieu le soir.

Ailleurs, il y a une grande montagne de pierres ; c'est un tumulus où l'on enterre les morts ; un peu plus loin, dans un autre, on peut pénétrer. A l'entrée, un prêtre accueille un homme blessé ; il boîte fortement et la souffrance se lit sur son visage. Il pénètre seul. La Machine me montre l'intérieur. Un étroit passage est encadré de grosses pierres plates décorées d'un réseau abstrait de lignes, ondulations ou spirales. Il est à peine éclairé par une lueur venant de la toute petite salle qui se trouve au bout. Eclairée par une lampe à graisse, elle ne contient qu'un simple tabouret en bois et une coupe en écorce, à l'intérieur une boisson brun rouge. L'homme s'assied, porte le liquide à sa bouche puis attend. Je le vois sortir quelques heures après. Il ne boîte plus, semble soulagé et remercie le prêtre qui l'attend.

esprits

Gobekli Tepe

Je suis Joy.

Krawn :

– En fait tout avait commencé bien avant, au milieu et en haut du Croissant Fertile, au pied des contreforts sud des monts Taurus, au sud du couloir entre les mers Noire et Caspienne, un peu en dessous des sources de l'Euphrate et à l'ouest de celles du Tigre.

Vers 9500 BC.

Devant moi, des collines pierreuses s'étendent à perte de vue. Je suis au sommet de l'une d'elles qui a une forme vaguement circulaire. Sa surface doit bien faire mille pieds de diamètre pour une cinquantaine de haut. De là où je me trouve, je peux observer toute la région environnante.

A flanc de colline, plusieurs dizaines d'hommes s'affairent à monter un énorme bloc de pierre allongé rectangulaire et aplati. La partie supérieure lui donne la forme de la lettre T. Les hommes sont manifestement à la peine ; ils tirent la masse pour la faire glisser, posent des cales, se reposent puis recommencent. A la vitesse où ils progressent il leur faudra sans doute plusieurs jours pour réussir à la hisser au sommet.

Derrière moi, une dizaine de blocs identiques sont déjà en place, dressés verticalement. Ce sont des piliers qui forment un cercle et dont le bas est encastré dans une murette de pierres. Au centre, posés sur deux berceaux rectangulaires, deux autres piliers encore plus grands se font face. Chacun doit bien peser autant que vingt à trente chasseurs. Sur les collines avoisinantes d'autres constructions circulaires un peu plus petites sont déjà achevées et couvertes. Je distingue l'extrémité des grandes branches qui constituent la charpente.

Il y a aussi de nombreuses huttes à proximité. Certaines servent aux bâtisseurs, d'autres aux visiteurs. Le temps nécessaire pour édifier le monument ne semble pas inquiéter les hommes qui sont sur place, pas plus que l'ampleur du travail. Je comprends que les hommes qui vivent dans la région ne sont pas encore sédentarisés ; ils sont toujours chasseurs-cueilleurs-pêcheurs et cela explique qu'il n'y ait aucun habitat permanent. Pourtant avec ce qu'ils sont capables de réaliser ils pourraient tout à fait construire un village fortifié. Ils n'en éprouvent pas le besoin. De même, il n'y a ni champs ni enclos pour animaux.

Ces lieux sont seulement des points de rencontre mais les hommes ont à cœur de les rendre toujours plus beaux. Oubliées les pierres mal dégrossies du début, ils sont passés à ces colonnes rectangulaires taillées avec de seuls outils de pierre. Avec des éclats tranchants de silex ou obsidienne ils arrivent à extraire la pierre plus fragile dont sont faits les monolithes, à réaliser des plans, des lignes droites et des angles. Encore plus étonnant en ces temps reculés, ils ont commencé à représenter des êtres vivants sur les colonnes, pas des espèces bientôt domestiquées mais des oiseaux charognards, des araignées, des corpiens, des serpents portant sur la tête une sorte de coiffe en champignon.

Toujours pas de représentation humaine comme si l'homme n'osait pas encore le faire, comme dans le cas des premières peintures et sculptures rupestres de l'âge animal.

Même endroit, un an après.

Nautilus m'injecte mentalement une scène de cérémonie. Le temple est achevé, couvert comme tous les autres et on y accède par un porche étroit. Alors que le soleil vient tout juste de disparaître au couchant, des hommes entrent un par un. Des bancs de pierre sont régulièrement répartis à la périphérie, entre les grandes colonnes de calcaire blanc ; tous



s'assoient en silence. L'intérieur du temple est éclairé par des torches de résine accrochées au mur qui donnent un semblant de vie aux animaux sculptés. Au centre du cercle communautaire, à même le sol, un homme est prostré entre les deux grands monolithes ; c'est Iluk, un proto prêtre. Avant le début de la cérémonie, il a passé de nombreuses heures, seul dans l'enceinte, sans manger ni boire et

l'ascèse commence à aiguïser ses sens.

Bing .com/ images / create prompt : a shaman prays at the foot of an eagle totem stone, vultures and a human face against a cloudy sky.

Deux coupes de pierre sont posées à ses pieds. De l'une monte une mince fumée qui dégage de puissants effluves dans tout le volume du sanctuaire, genévrier, chanvre, sauge, sèves d'arbustes odoriférants, dans l'autre il y a une mixture faite de miel, grains fermentés et poudre de champignons séchés, ceux qui font rêver, aiguïsent les sens et transportent l'esprit ailleurs. Iluk se prépare à la cérémonie d'invocation des esprits, ceux des ancêtres, ceux des animaux et plus généralement tous ceux de la nature.

Au départ il était seulement guérisseur et puis il a compris comment on pouvait entrer dans des états étranges grâce à des fumigations de plantes ou en avalant des champignons psychotropes. Il a alors vu des choses bizarres. Un jour il a eu l'impression de se mettre à voler comme ces vautours auxquels les chasseurs offrent les dépouilles humaines, grand esprit oiseau. Il s'est mis à croire à la réalité de mondes parallèles, des mondes où on peut réaliser ses désirs, oublier la condition humaine, ne plus penser au mal. Il a cru revoir les ancêtres dans ces mondes

extraordinaires. Il est même persuadé de leur avoir parlé. Plus fort encore, il prétend pouvoir agir sur le corps en agissant sur l'esprit.

Maintenant il est devenu chamane. Quand Iluk plane, il trouve la réponse à toutes les questions que les chasseurs lui posent : pourquoi fait-il si froid ? Les troupeaux de cerfs vont-ils bientôt revenir ? L'enfant à naître sera-t-il mâle ou femelle ? Aujourd'hui c'est bien pour cela que tous sont venus. Iluk va entrer en transes et aller voir les âmes, humaines comme animales. Un homme vient tout juste d'entrer et s'apprête à l'assister. Un tambour entre les cuisses, il commence à frapper sur la peau tendue avec une corne de béliet. Le son sourd se fait de plus en plus fort, répétitif, lancinant, entêtant. Par moments il rappelle la brame des cerfs.

Je suis seulement Joy, un instant, hors immersion, juste une réflexion.

Le rythme des percussions est proche de 240 par minutes, soit encore quatre par seconde, l'idéal pour induire un état de transe, des ondes cérébrales θ . Le réseau de cognition interne, autonome, indépendant des stimuli extérieurs est excité, amplifié. Des pensées indépendantes surgissent, Iluk arrive dans un état modifié de conscience où il a la sensation d'être en fusion avec l'univers tout entier. La révélation se produit !

Suite

Iluk étend ses bras prolongés de sortes de moufles décorées de plumes de vautours. Il redresse la tête coiffée elle aussi de grandes plumes blanches et noires, se lève en dépliant son corps et se livre à quelques incantations. Esprit vautour, venir, l'emmener, voler. Ses bras s'agitent de manière de plus en plus violente et saccadée ; ils miment des battements d'ailes. Les battements de tambour se font de plus en plus fort, de plus en plus rapides. L'assistant est en sueur et les regards des hommes sont comme ancrés sur l'image du chamane.

Il mime un envol, effectue des sauts, renvoie brutalement sa tête en arrière pour finir par se figer. Plus un geste, il est comme statufié. Le tambour s'arrête. Il ressent l'extase, il est devenu l'esprit vautour, il vole, plane en grands cercles avec les autres oiseaux, survole le territoire, rase les cercles de pierre, explore les forêts, compte les daims, biches et cerfs, trouve les sangliers, fond sur un serpent qu'il saisit dans ses serres, remonte vers le ciel avec sa proie. Il monte de plus en plus haut jusqu'à ces nuages si désirés. Iluk communique avec eux, reçoit le message du ciel.

C'est alors que le voyant du mode d'injection directe de Nautilus m'indique une interruption. Krawn prend le relais :

– Qu'en penses-tu Joy ?

– Je sais que se retrouver en train de voler est l'un des rêves les plus communs des hommes !

– Est ce grave selon toi de croire à ces mondes d'ailleurs ? Je dois répondre, dire ce que je pense, de toutes manières, si je mentais, la Machine le saurait d'après oncle Luc. Jouons le jeu.

– Qu'Iluk soit persuadé qu'il accède à d'autres mondes que celui dans lequel il vit d'ordinaire, des mondes peuplés d'esprits ou d'âmes, oui ça me paraît grave parce qu'ensuite il va persuader les autres hommes de la réalité de ses propres rêves. A ce stade l'homme n'a pas encore compris que c'est l'évolution qui l'a construit ainsi, qui a développé son imagination comme un moyen de défense. Cette capacité à imaginer n'importe quoi devrait s'effacer devant la réalité mais Iluk n'en est pas capable. Il confond réel et imaginaire comme le feront bientôt tous les prêtres, de plus en plus nombreux sur la Terre.

Le spectacle reprend. Le chamane revient enfin à lui ; il est épuisé comme si cette communication avec ce qu'il pense être un monde d'esprits l'avait vidé de toute son énergie. On lui présente un peu de nourriture et d'eau. Il porte la coupe à ses lèvres, boit à petites gorgées. Un temps de silence. Dans l'assemblée, personne ne bouge. On attend le résultat avec impatience et anxiété.

Lui sait bien ce que tous veulent entendre. Il annonce enfin que la pluie viendra bientôt, que les épis sauvages seront nombreux et gros et que chacun pourra manger à sa faim ; les femelles auront beaucoup de petits et parmi eux de nombreux mâles ; unis entre eux, les clans seront forts. Les esprits réclament aussi la tenue d'un grand banquet.

des armes et des dieux

cité états

Je suis Joy. Nautilus continue à m'injecter une leçon d'histoire pour me mettre dans le contexte de l'époque où je vais être plongée, 6500 BC, contreforts sud des montagnes d'Anatolie, Cayonu.

La phase de néolithisation est déjà bien avancée. Les villages ont grandi. C'est le cas ici à Cayonu. Après avoir été un simple point de rencontre, un hameau éphémère puis un village habité en permanence, le lieu-dit est devenu une véritable petite ville qui s'étend maintenant sur vingt-cinq acres. Les archaïques cases et huttes dispersées irrégulièrement ont laissé la place à de petites maisons carrées serrées les unes contre les autres. Elles sont disposées selon un plan en grille et leurs murs sont faits de pierre et de briques contenant un mélange d'argile et de chaux. La plupart ont des terrasses sur le toit et l'accès se fait alors par là avec une échelle extérieure. Chaque quartier peut accueillir jusqu'à un millier de familles. Il y a aussi un sanctuaire décoré de peintures sur les murs où se déroulent des rites attestant d'une pensée religieuse.

Au-delà des habitations, à la périphérie, toujours ni murailles ni fortifications comme si les habitants n'avaient encore rien à craindre des cités voisines. Seules des palissades en bois faites de piquets et de branches délimitent les enclos pour animaux enfermant moutons, cochons sauvages, quelques bovidés. Les grains et fourrages sont suffisamment abondants pour les nourrir car les champs cultivés s'étendent de plus en plus loin et les rendements se sont améliorés.

3500 BC, Palestine, Jéricho.

Des hommes vivent sur place depuis peut être déjà trois à quatre millénaires. La ville héberge des milliers d'habitants ; elle est entourée de murailles, un signe que les habitants se protègent. Des avancées importantes ont eu lieu dans tous les domaines, émulation oblige. Les paysans utilisent maintenant l'araire tractée par des bêtes de trait, souvent des bœufs domestiqués. Le soc pointu de l'outil fend et griffe la terre à la place de la houe, plus besoin de se pencher pour retourner le sol lourd ou dur. Les bœufs soulagent l'homme du pénible et fastidieux travail des champs.

Là où il fallait quelques dizaines d'hommes, deux à trois suffisent désormais pour accompagner l'attelage. Dans quelque temps un nouveau pas sera franchi avec le soc de bronze. Les hommes ont aussi appris les bienfaits de la fumure, de l'épandage. Ils ont observé que là où les animaux déposaient leurs déjections l'herbe était plus belle.

L'homme n'est plus chasseur cueilleur mais cultivateur ou éleveur ou même les deux. Quant à la chasse, de plus en plus elle va devenir un plaisir réservé aux plus privilégiés. Vers huit mille BC déjà, il était fréquent que

le chien soit domestiqué ; il passe maintenant de la chasse à l'élevage en aidant à rabattre et surveiller les troupeaux. Quant au chat domestique, il surveille les greniers et dévore les petits mammifères attirés par l'accumulation des grains.

En ville les hommes sont bien habillés. Des étoffes de plus en plus finement tissées ont en partie remplacé les premiers tissus faits de laine de mouton grossièrement tordue puis entrelacée à la façon des nattes. Des barres de bois, ébauche des premiers métiers à tisser, servent à tendre des fils plus longs et plus solides. Ils permettent en quelques manipulations habiles de les croiser et les serrer fortement. On voit apparaître des couleurs, en particulier le rouge tiré du coquillage murex récolté sur les côtes de la mer Méditerranée toute proche. Certaines tenues d'apparat sont même rehaussées par quelques fils d'or.

Ces différences vestimentaires sont aussi le signe qu'une hiérarchie s'est mise en place peu à peu. Le progrès des instruments aratoires a permis à certains de s'enrichir et ils ne vont pas tarder à proposer à ceux qui ne trouvent plus de terre de travailler pour eux. Même chose pour l'élevage. D'autres s'enrichissent par l'artisanat grâce aux surplus de production.

Jéricho est placée sur un véritable couloir de civilisation. Les hommes échangent leurs connaissances et procédés artisanaux ; concurrence, accélération des apprentissages, créativité et inventivité développent rapidement les techniques. En même temps l'homme s'épanouit, la fonction crée l'organe, c'est l'effet d'émulation de toutes les grandes civilisations. La cité devient le siège de nombreux échanges qui se font d'une extrémité à l'autre du Croissant Fertile. Un bien et un mal pour ses habitants qui devront subir les ambitions des envahisseurs qui remontent ou redescendent le couloir de Palestine.

hiérarchies

Je suis Joy, néolithisation, suite.

Krawn commente le nouveau mode de vie des hommes :

– On peut aisément imaginer ce que la nouvelle vie en société, au sein des villages puis des villes, a pu initier comme tensions et rivalités. Au sein des clans de chasseurs-cueilleurs, tous les hommes étaient quasiment au même niveau à part le chef du clan et son sage guérisseur. Chacun

accomplissait à peu près les mêmes tâches. A compter du moment où ce n'est plus vrai, comment décider qui est le plus important ? Celui qui est capable de creuser un puits pour fournir une eau propre à la communauté ou plutôt celui qui est capable de défendre la cité en sachant manier le gourdin, la hache et le javelot ? Celui qui sait guérir avec les plantes ou celui qui dispense de belles paroles consolatrices et promet un avenir meilleur ?

Celui qui sera considéré comme ayant une plus grande importance ou responsabilité va vite exiger une plus grande part de biens de consommation. La hiérarchie va installer des privilèges et très vite les hommes vont se disputer, se déchirer sur ces questions. La question sera vite tranchée, les guerriers d'abord ! A l'homme chasseur des autres animaux va succéder l'homme prédateur de sa propre espèce humaine, une généralisation du comportement des Kers. Alors que le gibier devient rare, les hommes sont de plus en plus nombreux. La tentation est forte de se saisir des biens appartenant aux autres par la force, grains, bétail, tissus. Tuer d'autres hommes et en même temps s'approprier leurs femmes, tout cela avec seulement quelques armes, en quelques jours ou même quelques heures, c'est tellement facile !

Plus besoin de suer dans les champs ou de parcourir de grands espaces pour rassembler les troupeaux. Tuer va devenir un métier très attractif. Certains choisiront de devenir soldat comme on devient forgeron, potier, éleveur, agriculteur, tisseur ou tanneur. On va assister à la naissance d'armées constituées le plus souvent de soudards, des brutes récompensées par leur chef sous la forme de pillages, massacres et viols autorisés par lui.

La protection des cités va vite devenir essentielle pour des citadins menacés par les armées des villes concurrentes. Ils vont tous accepter le marché, céder une part de leur bien en échange d'une protection armée contre les ennemis, ceux qui veulent s'emparer de leurs moissons, femmes et enfants. Par la même occasion le chef militaire assurera l'ordre dans la ville, la sécurité intérieure, les tâches de police communes ce qui lui donnera des privilèges supplémentaires dont il sera tenté d'abuser.

Le temps des princes est arrivé ! Une fois le pouvoir des armes installé, tout est possible, le guerrier devient prince puis roi, exige les plus belles femmes et les meilleures nourritures, exploite des citadins vite devenus de simples sujets. Prédation interne, prédation externe, la catastrophe est enclenchée. Une guerre pourra être déclenchée à la seule initiative d'un

prince guerrier souhaitant s'enrichir encore plus, incapable de se satisfaire du pouvoir sur une seule cité.

Des royaumes vont se constituer au prix de pillages et massacres, de la mise en esclavage des femmes et enfants des cités vaincues, un cadeau du roi à sa cité. Une histoire interminable commence. En plus des misères naturelles les mères devront subir l'inacceptable, la mort de leurs fils pour la gloire de leur prince.

En fin de compte, la plupart du temps, ce sera un marché de dupes, une sécurité des cités trop cher payée. Quant aux prêtres, souvent complices s'ils ne sont pas eux-mêmes au pouvoir, ils seront chargés de consoler les peuples de cette domination.

deux terres

roitelets

Underground, dôme Océan, Labo Nemo.

Krawn suit le déroulement de l'expérience sur les écrans. Il vérifie les indications et semble rassuré, plus même, satisfait.

Je suis Joy, temps d'expérience : 1h 27mn, aux alentours de 4500 BC.

La succession des images reprend. Je me retrouve dans la vallée du nil, entre les vingt-cinq et vingt-septième parallèles, trois-cents miles au sud de la future ville de Memphis et deux-cents au nord de la première cataracte, là où seront construites plus tard les cités de Thèbes, Thinis, Hierakonpolis ou encore Abydos.

Des hommes commencent à se sédentariser. L'habitat est encore essentiellement constitué de huttes rondes ou ovales, les murs sont faits de terre, les toits de chaume. On fabrique des poteries, cultive de l'orge et aussi un blé dérivé du blé amidonnier sauvage. Dans l'arrière-pays au-delà de la rive droite, on peut chasser l'antilope ; le fleuve est riche en carpes à grosses écailles brun rouge, en perches blanches, en silures à la large gueule ornée de moustaches et en toutes sortes d'autres poissons. Les hommes qui vivent sur place savent capturer au filet les oies et poules sauvages qui vivent cachées dans les herbes et ils passent d'une rive à l'autre du fleuve en utilisant des barques faites de faisceaux de roseaux.

Bien sûr depuis longtemps toutes ces pratiques sont connues dans le

Croissant Fertile, plus au nord. Eux sont en retard car des villes comme Byblos, Jéricho ou celles de Mésopotamie font déjà commerce de leurs surplus. Pourtant ils ne vont pas tarder à se rattraper. Les nouvelles techniques se diffusent dans le delta du nil depuis la Palestine et dans une moindre mesure par la mer Rouge. Ce sera bientôt la naissance de la grande civilisation égyptienne.

Même région, aux alentours de 3400 BC.

La Machine me présente de grands villages, embryons des futures villes. Des habitats rectangulaires y côtoient les anciennes huttes. Il y a aussi quelques enceintes avec à l'intérieur des bœufs, des porcs et des chèvres. Les céréales cultivées sont plus variées qu'avant ; froment, pois et lin complètent l'orge et le blé. Les épis portent parfois plusieurs grains, résultat de la sélection des espèces par l'homme. L'artisanat est de meilleure qualité, les roseaux mieux croisés, les poteries rouges ou noires sont soigneusement polies et parfois décorées de motifs géométriques.

Parmi les faits remarquables, on peut noter que la population locale a acquis une maîtrise remarquable du travail de la pierre. Des artisans fabriquent des lames, couteaux et faucilles d'un tranchant inégalé. Ces dernières sont de véritables scies formées d'une dentition de petits silex coupants fixés côte à côte sur le bois courbé de l'outil.

Mais leur savoir-faire ne s'arrête pas là. Ils savent aussi fabriquer des vases et des coupelles de pierre magnifiques par simple abrasion, simplement en faisant tourner dans leurs mains habilement et rapidement un bois terminé par une boule abrasive en pierre très dure, pierre contre pierre, la pierre plus molle se creusant peu à peu. C'est long mais ils ont déjà la patience qu'il faudra pour ériger les pyramides. Ils connaissent la différence de dureté entre l'albâtre tendre, blanc laiteux marbré de marron et le silex ou encore le calcaire blanc, le granit sombre, l'obsidienne et la diorite.



Bing.com/ images / create prompt : a pyramid built with letters and numbers, futuristic scene

Leurs objets sont de plus en plus beaux. A l'artisanat s'ajoute un

véritable art de la sculpture. Les palettes à fard en pierre verte ou rouge sont remarquablement décorées de motifs animaliers comme le sont aussi les manches en ivoire qui ornent certains couteaux. Maintenant ils ont des produits échangeables que les autres pays de la région ne savent pas faire aussi bien, maintenant ils existent et le fleuve qui leur a apporté les innovations du nord va leur permettre d'exporter à leur tour.

Les échanges avec le sud au-delà des cataractes vont renforcer leur position commerciale. Enhardis, ils vont développer le transit par la mer Rouge, au-delà de l'Arabie, vers l'extrémité est du Croissant Fertile. Là-bas, l'écriture se développe déjà.

Quelques centaines d'années plus tard.

Les villes, villages et hameaux avoisinants se sont regroupés en petits royaumes. Les roitelets Scorpions I et II sont dans le même état d'esprit que tous les autres dans le Croissant Fertile, plus généralement tous les autres princes ou rois dans le monde. Une même ambition, une même logique, s'étendre et s'étendre encore et encore. Cupidité, instinct de mal, plaisir de la chasse à l'homme qui dans un jeu cruel prolonge la chasse animale, bien plus que le désir de grandeur que mettaient en avant certains historiens occidentaux.

Ils vont s'efforcer d'avoir les meilleurs guerriers. Si chaque royaume a sa spécificité, ils ont tous en commun le fleuve, la voie des envahisseurs, voie de conquête des autres royaumes. Après quelques guerres de voisinage, l'un d'entre eux réussit enfin à prendre le dessus. Il unifie les villes situées sur la boucle du fleuve autour du vingt-sixième parallèle. Ce succès le rend encore plus ambitieux et il se met à convoiter les immenses richesses du delta. La terre y est plus étendue et plus riche, les moissons plus abondantes. Là-bas aussi ils se déchirent et la tentation est grande de profiter de leurs dissensions.

S'il réussit à les vaincre, alors à la clé il y aura le contrôle des échanges avec la Palestine, les tissus magnifiques, les bijoux somptueux. Ces rois condescendants du delta regardent les roitelets de la boucle avec mépris, ignorant leurs nouveaux moyens militaires. Des progrès spectaculaires ont été accomplis pas seulement dans l'artisanat mais aussi dans la fabrication des armes, poignards, flèches dont se servent des archers habiles originaires de Nubie de plus en plus nombreux.

Jusqu'à présent, les roitelets pré dynastiques scorpions, lions, serpents, faucons ont échoué dans leurs tentatives de domination sur le delta. Les

incursions ont été sans lendemain. Pourtant ils ont trouvé une nouvelle justification à une conquête du delta : ils se considèrent comme les gardiens du Nil ; les sources sont à eux. Du sud vient la crue et les eaux qui permettent aux peuples du nord de vivre. Alors comment ces derniers peuvent-ils rechigner à partager leurs grains quand la récolte est insuffisante dans le sud ?

Vers 3050 BC a lieu l'expédition des Deux Terres. Dans le cadre de la succession des rois scorpions, le roi Narmer Menes a pris le pouvoir. Son analyse est bonne et se nourrit de l'expérience des échecs précédents. C'est bien la taille du delta qui compromet chaque invasion. Prendre une ville par surprise au bord du fleuve est chose facile, conquérir l'intérieur des terres est un autre défi. On éparpille vite les troupes dans le réseau complexe des canaux, des champs ou même des bras du fleuve. En plus les villes sont de plus en plus souvent entourées d'enceintes fortifiées, défendues par des garnisons permanentes.

Les effectifs de combattants du sud sont notoirement insuffisants pour un pays aussi étendu. Qu'importe, il y a une autre arme : les prêtres. Ils se montrent souvent aussi ambitieux que les princes. La solution est là, se concilier leurs bonnes grâces. Narmer sait qu'à Uruk comme dans d'autres villes de Mésopotamie le pouvoir s'exerce par l'alliance des princes et les prêtres, les armes et les dieux.

Combinaison des deux forces spirituelle et guerrière, oui c'est sûrement la bonne solution. La construction navale a fait de grands progrès, des bateaux beaucoup plus imposants sont construits et mis à flot. Parallèlement, des bataillons supplémentaires d'archers de Nubie sont constitués. Des émissaires du sud agissent comme une cinquième colonne faisant miroiter au clergé du nord diverses promesses : enrichissement avec l'or de Nubie, développement du culte, accroissement du pouvoir des prêtres. Bientôt les pays du sud et du nord feront partie d'un royaume unique, celui des deux couronnes, celui de l'Égypte unifiée.

culte des morts

Je suis seulement Joy.

Une nouvelle pause de Nautilus dans l'injection des données et Krawn reprend :

– Là, dans cette vallée du nil, le culte des morts va se développer comme nulle part ailleurs on ne l'avait vu de mémoire d'homme. De 4500 à 3000 BC les sépultures fleurissent tout en devenant de plus en plus sophistiquées. Les hommes aiment tellement la vie qu'ils refusent la mort. En même temps ils sont encore fascinés par les animaux. C'est un héritage de la vie que leurs ancêtres ont menée quand ils étaient encore intimement mêlés à la faune sauvage. En ces temps reculés, une partie des hommes abandonnait encore les dépouilles des siens aux charognards en espérant que la vie renaîtrait en eux ! D'autres avaient commencé à recouvrir les cadavres avec des pierres pour leur éviter ce sort funeste. Avant de fermer les tombes ils déposaient un humble présent, une fleur, un bijou, une arme ayant appartenu au disparu ou encore une amulette symbolique.

Dans tous les cas les dépouilles disparaissaient définitivement de la vue des vivants. Mais là, aux bords du nil, le trouble va gagner les hommes car tout se passe comme si le sable ne voulait pas de leurs cadavres. Les corps ensevelis dans le sol reviennent. Quand le vent provenant du désert se lève, il dégage des restes humains. Ils sont terriblement impressionnants car naturellement momifiés, desséchés mais encore colorés par le brun du sang, le blanc des nerfs et des tendons, figés dans un rictus mortel. C'est comme si les êtres chéris et aimés refusaient de partir et de se transformer en poussière, comme s'ils n'avaient pas totalement quitté ce monde. Alors, peut-être avaient-ils encore une vie ou quelque chose qui y ressemble ?

La question va vite tourner à l'obsession. Au terme d'une longue évolution sur plus de deux mille ans, le culte des morts va se structurer jusqu'à constituer une des principales préoccupations des habitants de la vallée du Nil. Ils seront encouragés en cela par les prêtres qui utiliseront ces coutumes pour renforcer leur emprise sur le peuple égyptien tout entier.

Nautilus, immersion vers 4500 BC.

Près de Thinis et Hierakonpolis, j'aperçois des nécropoles primitives dans lesquelles les hommes prennent soin de leurs morts. Ils tapissent les tombes creusées dans la terre avec des vanneries, ajoutent des accessoires, colliers de cornaline, perles d'ivoire, coquillages venus de la mer Rouge. Dans certaines tombes on trouve plusieurs corps recroquevillés ensemble.

Vers 3400 BC au même endroit.

De plus en plus souvent les hommes sont enterrés individuellement. Les plus importants sont inhumés dans des tombes vastes et décorées, parfois même avec des compagnons de leur vie, des proches, des animaux sauvages ou des chiens avec leurs laisses. Les dépouilles font l'objet de soins toujours plus attentifs. Le but recherché est de compléter l'action du sable et de la chaleur, de faire en sorte que les traits du mort rappellent le plus ceux du vivant. On va retirer les entrailles pour éviter le pourrissement. Le sel ou plus exactement le natron, carbonate naturel de sodium extrait en Egypte, ainsi qu'un certain nombre d'essences naturelles permettront alors à la dépouille de garder un aspect que l'on jugera présentable.

Encore un peu plus tard, on utilisera des baumes pour regonfler la peau et on protégera le corps avec des bandelettes de lin. La momification va devenir la règle, un processus complexe contrôlé par les prêtres.

Aux alentours de 3000 BC, dans la même région.

Les tombes deviennent peu à peu rectangulaires et sont faites de brique crue. Une vie dans l'au-delà, la supercherie est bien en marche. Pour l'imprimer encore plus dans l'esprit des hommes, les Égyptiens vont construire de véritables demeures aux défunts. On y entassera tout ce dont il est censé avoir besoin, ce qui l'entourait dans le monde des vivants, mobilier, armes, nourriture, également des objets familiers, de menus présents, figurines, amulettes, bijoux.

De l'humble cairn de pierre, du modeste tumulus on passe à des mastabas abritant chambre funéraire et pièces annexes. Pour les notables, on prévoit plusieurs pièces destinées à ranger les offrandes avec plancher et toit. Chacun tente de perpétuer sa position hiérarchique dans l'au-delà en répliquant dans sa résidence funéraire le niveau de vie qu'il a connu dans sa vraie vie. Après l'unification des deux royaumes, une grande partie du culte, célébrations et rituels, sera très vite consacrée au culte des morts.

L'au-delà est un lieu de délices où l'on est délivré des angoisses et de la peur, cette peur qui gâche toute la vie sur terre. On peut y labourer le sol sans craindre les serpents ou scorpions venimeux. La terre est toujours fertile. Le fleuve ne joue pas de mauvais tour avec des crues irrégulières et insuffisantes. On est sûr de voir ses enfants grandir dans la paix et la prospérité. Le concept de paradis est né. C'est tellement tentant

d'y croire. Il aurait fallu arrêter cette folie, cette fixation lugubre et mortifère, avant qu'elle ne prenne de telles proportions, avant qu'elle ne pousse les rois à faire construire des monuments de plus en plus gigantesques. Impossible ! Progressivement la religion va devenir un facteur de cohésion essentiel pour la société.

~

PRINCES ET PRÊTRES

LES PORTES DU CIEL

hypogée

sarcophage

*Je suis Joy, Ydunéa, Underground, projet Nemo, temps d'expérience : 1h 21m.
Immersion : je suis Senout, Memphis, capitale de l'Ancien Empire, Egypte, an 2530
BC, Akhet ou saison de l'inondation, fin du quatrième mois, vingt-neuf octobre du
calendrier occidental.*

Memphis est construite sur la rive occidentale du nil. Avec ses murailles blanches elle est maintenant la capitale des deux terres réunies. Le faubourg nord est une zone sillonnée de canaux découpant des lopins de terre maraîchère. Encore plus en aval du fleuve, une concession royale englobe trois palais bordés par un grand canal, tous construits à l'identique.

A l'origine ils étaient destinés à l'entourage de Pharaon mais c'était trop loin de la cour royale. Les princes et hauts fonctionnaires ont préféré rester dans le centre de la capitale et c'est ainsi que mon père s'est installé dans la dernière des demeures, la plus éloignée des trois. Tous la connaissent à Memphis comme la Maison de l'Architecte. Mon père Menothep est en effet le grand Architecte, maître d'œuvre des Portes du ciel, responsable de tous les chantiers royaux, temples et pyramides. Il est aussi un grand ami de Pharaon.

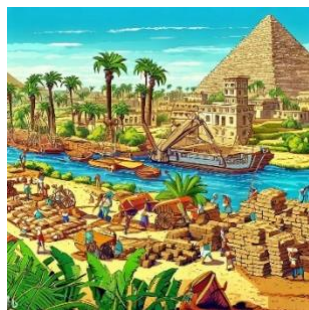
Le palais est une construction de brique crue adossée à la falaise qui conduit au plateau des morts. Il se trouve à environ un mile de la rive ouest du nil lorsque le fleuve est à son niveau le plus bas, à savoir durant Chémou, la saison des récoltes. Du fleuve au palais s'étendent alors les cultures de blé, de lin, pois et autres légumes. Une bonne part des produits revient à mon père ; le reste va aux prêtres, une fois prélevée la part des paysans. En revanche, durant l'inondation, comme c'est le cas en ce moment, toutes ces terres basses se trouvent submergées par la crue. Elle y dépose le limon fertile charrié par le fleuve.

Au nord du palais, se trouve aussi une ferme, construite également à flanc de colline et donc à l'abri des eaux. Tout ce qui y est produit est pour le palais ; on y élève des oies et des canards à col vert capturés dans

la nature et auxquels on a brisé les ailes, des pintades, des porcs et des bœufs. La construction est entourée de quelques palmiers, figuiers et des parcelles de vigne.

Le grand canal qui conduit au centre de Memphis se ferme en impasse devant le palais. En bas du grand escalier qui conduit à la cour d'entrée de notre maison, les barques peuvent facilement accoster le long d'un quai en pierre. Une fois dans la cour dallée d'un damier de pierres blanches et grises, on découvre la façade. Ouverte au levant en vis à vis du fleuve elle est faite de briques de terre avec des décorations en pierre, deux colonnes de granit gris qui décorent le porche d'entrée, de part et d'autre deux grandes fenêtres latérales encadrées de calcaire blanc. Un feston de pierre blanche couronne le mur de façade.

Ce que je n'ai pas encore dit c'est que la maison est tout à la fois notre demeure et le lieu de travail de mon père et des nombreux architectes,



scribes et serviteurs divers qui travaillent sous ses ordres. Ordre est un bien grand mot car il n'a jamais à lever la voix. Son autorité naturelle et le respect que lui portent tous ses collaborateurs sont tels que le travail se fait toujours dans le plus grand calme et avec la plus grande efficacité. Quant à ceux qui viennent de l'extérieur ils n'oseraient jamais contester une décision de mon père

connaissant sa proximité avec le roi.

Bing.com (Dall E-2) / create, prompt : a cartoon image with the great pyramid of Cheops and a river port on the same bank with, blocks of stone are unloaded from boats, in the foreground the Nile, also a village of artisans and a farm, crops, peasants working in the fields, palm trees, ancient Egypt style.

Passée la grande entrée, on arrive directement dans la grande salle de travail. C'est en fait l'ex-salle d'apparat transformée en bureau d'études. Ambiance de travail : des scribes apportent des documents roulés jusqu'à la grande table placée au milieu de la pièce, un meuble en bois de cèdre avec des pieds dorés en forme de pattes de lion. Mon père est là, debout et en train de discuter avec Tozar. Lui vient de Babylone, alors il n'est pas coiffé comme les hommes d'Egypte. On dirait qu'il porte plus d'attention à sa barbe et à ses sandales qu'à tous ceux qui travaillent pour lui. Regard

méprisant, remarques humiliantes, il ne manque jamais de souligner que dans son pays on en connaît plus sur les nombres qu'ici en Egypte. Le seul qu'il semble respecter c'est mon père.

Ils sont tous deux en train d'examiner un rouleau ouvert et posé à plat. La grande pièce au haut plafond est ouverte au nord et au sud sur des dépendances qui ont chacune leur utilité, salle des géomètres, des comptables ou archives. Tous ceux qui y travaillent le font sous la supervision de Thoti l'homme de confiance de mon père. Il est aussi mon précepteur.

Au-dessus, en recul par rapport à la grande salle et adossés à la colline, nos appartements, à mon père et moi, disposent de larges terrasses qui offrent une vue sur la ville et le fleuve. J'y suis précisément en cet instant. De chez moi, je peux apercevoir voir les îles allongées presque encore submergées. Sur la rive en face, des cultures à perte de vue et quelques humbles maisons de paysans. Sur ma gauche j'ai une vue directe sur la cour de la ferme et sur la droite, au loin, c'est la ville ; en cette fin d'après-midi, elle est inondée d'une lumière orange. Ranep me tient compagnie. Servante et amie, plus encore, elle est la sœur que je n'ai pas eue. Née tout au sud de la Nubie dans un village qui a été razzé, elle a été vendue ensuite sur le marché d'Assouan où se négocient les esclaves.

C'est là que mon père l'a achetée à l'occasion d'un de ses voyages. Plus âgée que moi de quelques années elle est déjà femme et les hommes la courtisent. Cela ne la dérange pas bien au contraire ; elle est aussi peu farouche que les autres filles du sud ramenées en Egypte et veut toujours me parler des hommes. Je ne suis pas intéressée. Je n'ai vu passer que treize crues du fleuve, treize inondations, germinations et autant de moissons.

Ma grande préoccupation, c'est plutôt d'apprendre. Chaque jour, chaque matin et jusqu'au milieu de l'après-midi, j'écris, je copie, je joue avec les nombres, j'élabore des plans ou j'explore les archives. Chaque jour Thoti m'apprend quelque chose de nouveau et chaque jour je dois ranger cette nouvelle connaissance dans ma tête. Il n'est pas n'importe quel scribe, n'importe quel gratte plume maniant avec dextérité roseau, stylet et encre, non ! Il était scribe royal jusqu'à ce Pharaon l'affecte au service de mon père. Il tient bien sûr son nom du dieu Thot, celui qui a appris l'écriture aux hommes. Thoti veille à ce que tout ce qui se passe au palais et sur les chantiers des Portes du ciel soit bien consigné dans le moindre détail, la moindre transaction, le moindre incident.

Tout le pays fonctionne comme cela. Selon lui, c'est cela qui ferait la grandeur de l'Egypte, qui rendrait l'administration si efficace. Avec l'écriture on est sûr de tout, quantités de grains dues par les paysans, jugement des litiges entre époux, reproductibilité d'un procédé de fabrication ou encore d'une potion médicinale. La mémoire ne peut plus jouer des tours, modifier les réalités du passé.

Même jour, le soir.

D'ordinaire Ranep dort sur place au palais. Elle ne rejoint pas la ferme comme les autres serviteurs. Eux retrouvent le soir leurs sœurs et leurs frères qui vaquent aux travaux agricoles, soignent les animaux, préparent huiles, bière et vin, travaillent l'osier. Mais cette nuit n'est pas comme les autres, c'est celle des morts, celle d'Osiris. Selon les prêtres, elle aurait marqué l'arrivée des eaux et la mort des végétaux. Au début de la saison suivante, avec le retrait des eaux, la germination commence.

Ces jours-ci, en avance, les premiers bulbes d'oignons blancs symbolisent cette renaissance. Bientôt c'est toute la végétation qui va renaître. Cette nuit je serai seule car tous vont commencer à célébrer Sokar Netjeryt, la fête des morts. Je m'ennuie, la nuit tombe, le palais est désert. A la ferme il règne un silence inhabituel seulement rompu par les bruits nocturnes habituels, les grognements de porcs se retournant dans leurs étables, des fouines qui tentent d'inquiéter la volaille, un chien qui aboie dérangeant un âne. Quelques colliers d'oignons sèchent encore dans la cour ; la plus grande partie de la récolte a été échangée les jours précédents en ville contre des vases, des cuirs tannés et colorés ou encore des tissus. Les employés de la ferme ont conservé ceux-là pour les déposer demain sur la sépulture d'un cher disparu. Cela leur rendra pour quelque temps le souffle de vie. Les riches iront eux garnir les chapelles funéraires de leur famille en y déposant en plus toutes sortes d'autres biens.

Cette nuit, dans le secret des temples, les prêtres se livreront à des rituels complexes, libations, fumigations, invocations, lectures. Pas nous, pas mon père, pas Thoti, pas moi, comme si nous n'avions pas d'ancêtres. Je n'ose pas leur demander où sont nos chapelles mais ce que je sais c'est que demain je serai à la grande cérémonie royale. J'accompagnerai mon père à Memphis. On prendra la barque le matin, et le roi viendra avec ses proches et toute la cour. Comme chaque année à la même date, Sokar sortira du grand temple de Ptah pour faire le tour de la ville en procession,

Sokar dieu de l'envol et du renouveau installé sur la barque Henou dont la proue en forme de tête d'oryx défie les ennemis oiseaux et poissons.

En tête du défilé, il longera les murailles blanches. En ce jour exceptionnel, tous les habitants pourront le voir et pas seulement les prêtres du temple. A l'avant aussi, un âne. La pauvre bête ne saura rien de son destin funeste. Les ânes sont les amis de l'homme ; chaque jour, ils transportent les légumes des maraîchers, les vanneries de la campagne, les jarres pleines d'huile ou de bière, les produits des forgerons, les ballots de tissus et même les ordures.

Ce jour pourtant la bête sera maudite. Je ne comprends pas pourquoi. Les prêtres disent que c'est Seth qui est en elle, le même Seth qui a assassiné son propre frère Osiris. Le bien devant triompher sur le mal, l'âne devra périr. Il sera roué de coups. Pharaon vengeur, Pharaon obligé de faire régner l'ordre sur la Terre pour le compte des dieux. Le peuple attendra, il applaudira et acclamera le roi quand la bête mourra.

Quand j'insiste auprès de Thoti, il me répond que rien n'est jamais entièrement bon. En tout être vivant, il y a toujours une part de mal et une part de bien, alors sans doute qu'il y a quelque chose à reprocher à l'âne. Je dois faire mine de le croire. Ce qu'il veut en fait me faire comprendre, c'est qu'il ne faut pas remettre en cause le culte, ne pas heurter les prêtres. Je les déteste ! Plutôt que cette bête paisible, je préférerais que ce soit l'un de ces vilains béliers noirs au regard mauvais et aux cornes tordues qui soit sacrifié, comme c'est la coutume chez bien d'autres peuples.

La nuit est venue.

J'ai allumé les lampes à huile. Côté ville, de multiples lueurs sont visibles, feux, torches, lampes. Les bruits nocturnes ne sont plus seulement ceux de la ferme mais de toutes les bêtes qui vivent la nuit. Cachés dans les grands roseaux qui bordent le canal, crapauds et grenouilles croassent. Ces bêtes aiment la boue dont elles sont sorties comme tous les autres animaux et les hommes quand les dieux ont créé la vie, les tous petits vers de terre comme les gros hippopotames ventrus et courts sur pattes.

La lune presque pleine répand sa lumière blafarde sur la grande cour d'entrée. On voit presque comme en plein jour. Du côté de l'embarcadère je ne vois pas les deux gardes qui veillent d'ordinaire la nuit. Toujours côté ville, là où le canal fait son dernier virage, un fanal apparaît soudain.

Je distingue l'avant d'un bateau ; c'est inattendu, étrange. Et voici maintenant qu'une forme vêtue de blanc traverse la cour ! Je reconnais Thoti à son crâne rasé et à sa démarche. Les deux gardes du palais le rejoignent.

La barque se rapproche et arrive à hauteur des escaliers. L'un des deux hommes qui sont à l'avant d'entre saute sur le rebord en pierre et l'autre lui jette prestement un cordage aussitôt enroulé autour d'un plot de pierre. Le bateau une fois arrimé, un troisième homme en descend. C'est un officier qui salue Thoti ; il porte l'uniforme de la garde nubienne, une troupe d'élite de Pharaon. Sur le damier de la cour, une dernière pièce se déplace pour venir à leur rencontre. On dirait mon père. Oui, c'est lui, suivi par nos deux gardes. Il rejoint le groupe et leur parle brièvement mais d'ici, je ne peux rien entendre.

Sur un signe du gradé, les deux mariniers et les deux gardes extraient de la barque une grande caisse rectangulaire. Dans un premier temps, elle est déposée à terre au pied de la dernière marche des escaliers ; ils passent ensuite deux grandes lances en bois dans les anneaux fixés à l'avant et à l'arrière, soulèvent la caisse avec précaution et montent l'escalier. Ils traversent la cour et entrent dans le palais. Je ne peux plus rien voir.

Les batraciens qui s'étaient tus sont rassurés et reprennent leur concert de croassements. Intriguée, j'attends la suite. Les hommes ne tardent pas trop à réapparaître dans la cour mais sans mon père. C'est Thoti qui les raccompagne jusqu'au bas des marches de pierre. Il salue l'officier puis la barque s'éloigne dans la nuit. Nos deux gardes habituels reprennent position à l'embarcadère comme si rien ne s'était passé.

aux flambeaux

Je suis Senout, suite.

Je rentre dans mes appartements pour me coucher. Premiers rêves de la nuit, je suis à la cour de la reine, luxe et vie facile, belles robes, bijoux, parfums, corbeilles de fruits, musique et chants, spectacle de danses et bain. Je connais bien tout cela car trois à quatre fois l'an je m'y rends avec mon père. Quand Pharaon est présent, toutes les femmes se pressent autour de lui, cherchent à capter son attention, lancent des regards langoureux, prennent des poses lascives. Mon père regarde tout ça avec réprobation. Thoti m'a bien mise en garde ; je ne devrai jamais me comporter comme elles. On frappe à la porte, ce n'est plus dans mon

rêve mais la voix familière de 'Thoti.

– Senout, ouvre-moi !

J'avais complètement oublié. Il m'avait dit que ce soir je devrais l'accompagner chez mon père.

– Oui Maître 'Thoti.

– Le temps est venu.

De quoi exactement ? Je ne sais pas mais cela doit être en relation avec le culte des morts.

– J'arrive.

J'enfile rapidement une robe de lin blanc, pas une de ces tuniques de jour à bretelles qui dévoilent la poitrine mais une robe ample qui la couvre et descend presque jusqu'aux genoux. Je prends le collier d'oignons que Ranep m'a rapporté de la ferme et le passe autour du cou. Leurs bulbes blancs sont presque translucides. J'ouvre la porte.

– Suis moi.

Six torches sont accrochées aux murs de la grande salle. Elles peinent pourtant à éclairer tant la pièce est grande ; la lumière se perd aux entrées de toutes les pièces annexes. Je sais bien que l'obscurité change la perception des choses mais la disposition des lieux n'est pas normale. Le grand rangement des papyrus sur la paroi du fond, il n'est plus là ! Ses deux parties ont glissé sur le côté en découvrant le mur ou plutôt la roche à laquelle est adossée le palais, avec au milieu une petite ouverture sur un passage étroit et obscur bien peu engageant. Mon père nous y attend.

Sur le linteau qui consolide l'entrée est gravé et peint un mystérieux cartouche. Il rappelle un peu celui de Pharaon mais ce n'est pas le sien. Je suis pourtant sûre de l'avoir déjà vu ; je me souviens, c'était dans les archives les plus anciennes. Par terre, sur le côté, il y a des débris de bois, ceux de la caisse débarquée. Il ne faut rien dire, je le sens, seulement suivre mon père et 'Thoti.

Celui-ci passe en tête, une torche à la main ; elle suffit à éclairer l'étroit

boyau. Sur le sol, je vois des traînées fraîches et colorées comme si du bois peint avait raclé la roche, le contenu de la caisse évidemment. Les parois de l'étroit tunnel sont grossièrement façonnées, on voit encore nettement la trace laissée par les ciseaux et les marteaux. Après une vingtaine de pieds le couloir remonte en pente douce dans la falaise pour déboucher finalement dans un vestibule. A partir de là les parois sont mieux finies et couvertes de signes gravés. Parmi eux je reconnais une nouvelle fois le cartouche de l'entrée.

Au fond sur la gauche s'ouvre un passage latéral qui conduit au fond d'un puits. La résine de la torche se met à grésiller et la flamme se ravive ; elle cherche l'air vers le haut. Je vois une échelle en plusieurs morceaux appuyée contre la paroi d'un puits qui doit communiquer avec le sommet de la falaise ; il n'est donc pas encore totalement condamné.

On continue à avancer. Quelques pieds plus loin, deux chambres funéraires s'ouvrent de part et d'autre du couloir d'accès. Dans celle de gauche le plafond est bleu très foncé, piqueté d'étoiles. A sa position dans le ciel je reconnais celle du chien qui annonce la crue. Il y a aussi la lune représentée à son premier quartier. Sur les parois gauche et droite, des scènes de la vie des champs et des scènes de chasse, au milieu de la chambre assis à même le sol, jambes croisées, un scribe en bois peint examine un papyrus de médecine. A ses côtés une petite table basse en ébène décorée d'incrustations en ivoire porte des petits pots comme ceux qu'on utilise en pharmacie.

Derrière le personnage et sur le mur, un bas-relief gravé en ronde bosse et peint ressort du mur ; il représente le dieu Thot en train de donner l'écriture aux hommes. D'autres mobiliers funéraires complètent la décoration de la salle, tous de très belle facture avec des peintures et des dorures. Sur une petite table en albâtre sont posées des maquettes de mastabas et de la pyramide à degrés de Djoser. Une coupelle de quartz contient des petits cristaux octaédriques, deux pyramides tête bêche accolées par la base. Il y a aussi une clepsydre pour la mesure du temps. Sur la droite un casier en bois de cèdre est rempli de rouleaux de papyrus. Ici tout rappelle le savoir, l'architecture, la médecine, l'astronomie. Nous sortons.

Mon père allume une torche qui était restée posée à terre dans le couloir et on entre dans la pièce qui fait face ; le plafond est beaucoup plus clair, peint d'un beau bleu vif. Les étoiles et la lune ne sont plus que de petites ombres. Sur le mur est sont peints des rites de momification.

Bénou, l'âme de Ré, se pose sur un sarcophage marqué du cartouche mystérieux. Le disque solaire peint sur le plafond côté levant semble inonder de lumière la paroi ouest ; celle-ci est couverte d'une fresque montrant la création avec le grand temple d'Atoum et son grand prêtre, les rituels du culte solaire.

Le mobilier de la chambre est entièrement doré, tables, tabourets, consoles. Ici et là sont posées amulettes et statuettes. Parmi elles deux représentent le dieu créateur, Atoum Khéphri en dieu du soleil renaissant, Atoum Ré en dieu du soleil couchant. L'ensemble n'évoque pas le culte de Memphis mais celui d'Héliopolis. Je remarque encore une fois le même symbole, cette fois sur le pommeau de la canne tenue par le grand prêtre. Cette fois, j'y suis, c'est le sceau d'Imhotep, un faucon Horus tenant dans ses serres un bâton sur lequel est enroulé un serpent.

Comment est-ce possible ? Ce n'est pas ainsi qu'on enterre les hauts personnages. Et puis j'ai vu son mastaba et sa chapelle au champ des morts près de la pyramide du roi Djoser. J'aurai l'explication de ce mystère lorsque nous pénétrerons dans la chambre où repose le défunt.

Pour le moment on visite une troisième salle qui a été creusée un peu plus loin dans le couloir, sur la gauche. Elle est bien moins richement décorée. Ce n'est qu'une remise qui contient des jarres d'huile et de vin, des vases de granit et d'albâtre, d'autres plus petits en quartz rose, ceux qui servent habituellement à contenir les parfums, des palettes à fard en pierre verte décorées d'animaux sauvages, un plateau de fruits et légumes en bois peint, un garde-manger pour le défunt. Sur les murs sont peintes des scènes agricoles : semailles, irrigation, une pompe à balancier, et des scènes de chasse. Posées contre les parois : des outils, faucilles en cuivre et en silex, des armes, arcs, carquois et flèches, poignards. Thoti me fait un signe et je dépose près du plateau de fruits le collier d'oignons que je portais autour du cou.

Nous sommes maintenant arrivés au plus profond du tombeau. Il fait plus frais et je frissonne dans ma robe légère. C'est l'entrée du caveau. On marque un temps d'arrêt. C'est beaucoup moins gai, austère et impressionnant. Thoti a placé les torches sur deux anneaux placés dans les murs. La pièce tout entière est inondée de lumière. Elle se propage jusqu'à la chambre vide du Noun qui se trouve derrière. Au centre du caveau, un grand sarcophage de granit rose est posé sur le sol. Le faucon serpent est gravé sur sa base mais cette fois en plus grand, deux doigts de hauteur environ. Le couvercle de pierre repose parallèlement au

sarcophage sur deux rondins prêts à glisser sans effort pour une remise en place. Sur le côté des vases canopes fermés contiennent les viscères eux aussi marqués du cartouche.

Mon père me prend par l'épaule et nous nous approchons. A l'intérieur je vois le sarcophage de bois et je reconnais la laque rouge laissée sur le sol à l'entrée du passage. Le chargement c'était donc ça, une momie.

– Senout ma fille chérie, tu es devant le sarcophage d'Imhotep, grand architecte des monuments royaux au temps du roi Djoser, médecin du roi, grand chancelier de la Basse Egypte et également grand prêtre d'Héliopolis.

Héliopolis, c'est bien ce que je pensais. Il continue.

– Cela t'étonne ? Officiellement sa demeure est au plateau des morts en dessous de sa chapelle funéraire. C'est là qu'il devrait reposer à proximité du roi Djoser. En fait son cercueil n'est plus là-bas. C'est mieux pour lui, plus sûr. Des esprits malins ont tenté de forcer l'entrée de sa tombe. Il est essentiel qu'il puisse reposer en paix. Avec l'accord du roi et pour qu'il puisse poursuivre en paix sa vie dans l'au-delà nous avons décidé de mettre sa momie à l'abri dans cette nouvelle tombe secrète. Personne ne sait qu'il est là à part Pharaon, Thoti et maintenant toi. Tu ne devras jamais en parler à personne. C'est seulement quand je partirai moi-même pour le royaume des morts que tu pourras à ton tour en parler à tes descendants et quand tu le jugeras utile.

La barque, la nuit choisie, celle des morts pour qu'il n'y ait pas de témoins en dehors de la garde muette et fidèle, ignorante de la vérité, Ranep partie à la ferme, tout cela était donc calculé. Le mystère s'explique. Il continue :

– Bien sûr tu dois aussi te poser la question de savoir pourquoi ici, dans la maison de l'Architecte. La réponse est très simple et te remplira de fierté même si tu dois n'en tirer aucun orgueil, ne réclamer ou prétendre à aucun avantage particulier. C'est notre force, celle de tous nos ancêtres. Senout, tu es la descendante d'Imhotep. Aujourd'hui tu as le droit de savoir, tu n'es plus une enfant, tu es une femme. Je me sens rougir, il est déjà au courant. C'est Ranep bien sûr ! Elle se sera empressée

d'avertir Thoti quand il y a quelques semaines j'ai eu le premier signe que j'étais femme. Mais mon père continue :

– Il te faudra bientôt faire des choix en n'oubliant jamais qui tu es, d'où tu viens, ta fidélité à Pharaon. Nos lignées sont liées. Tu auras toujours la protection du roi comme moi-même je l'ai eue mais tu devras te méfier ta vie durant des prêtres de Memphis, ceux du grand temple de Ptah. Ce sont eux qui ont tenté de s'introduire dans le tombeau de notre ancêtre. Ils ont toujours été jaloux du culte d'Héliopolis. Ils ne devront jamais percer le secret et ainsi Imhotep reposera en paix.

Nous avons repris les torches pour rebrousser chemin jusqu'à l'entrée. Avant de sortir du tunnel, près de l'accès secret, Thoti retire le double bouchon d'un mécanisme à sable. Le linteau gravé commence à descendre doucement tandis qu'il rassure mon père quant à la fermeture du puits, dès que le sarcophage aura été fermé. Cela devrait être fait au plus vite. Une grande dalle de pierre obture le passage à tout jamais. Devant moi il ne reste plus qu'une façade de pierre. Thoti et mon père remettent en place les deux parties de la bibliothèque à papyrus.

– Senout, il faut que tu sois prête demain dès l'aube. Mon père me rappelle la procession Je sais, ma tunique de fête est déjà prête.

pyramides

maquettes

Immersion : je suis Senout, Maison de l'Architecte, grande salle de travail, an 2529 BC, quatrième mois de Peret, saison de la germination, première quinzaine de mars pour l'Occident, temps d'expérience : 1h 26mn.

Mon père se tient debout près de la large table en cèdre. Entouré de ses assistants il examine une maquette. Je reconnais un modèle réduit du complexe de la grande pyramide sur le plateau des morts. Le puits de forme carrée qui traverse le plafond inonde la maquette de lumière naturelle en révélant les moindres détails des pyramides, enceintes, temples, chapelles et édifices divers.

Dans le reste de la pièce, la lumière est tamisée, légèrement jaunie par les stores en roseaux que l'on a déroulé devant les fenêtres. Je distingue à

peine la corniche qui fait le tour de la pièce. Celle-ci souligne le plafond d'une frise alternant cobras, faucons, lotus et papyrus. La grande porte d'entrée en bois a ses battants repliés, ouverte pour mieux aérer ; l'air circule en ressortant par les fenêtres et les couloirs annexes. Je suis dans ce qu'on appelle ici le couloir des archives sur le côté nord.

Les pièces qui donnent sur la salle principale sont reliées par une enfilade est ouest dont les murs sont couverts de casiers. Tout le savoir de l'Égypte est là selon Thoti, des étages et des étages de niches remplies de rouleaux précieux dont certains sont très anciens, toute la mémoire du passé depuis qu'on a commencé à écrire, l'état des connaissances en calcul, astronomie, cartographie, médecine, pharmacie, construction.

Le couloir est assez large pour accueillir en son milieu un espace de travail : tabourets, tables basses équipées de plumiers, godets en pierre pour délayer l'encre et rincer les stylets en roseau, papyrus vierges. C'est ici que toute jeune j'ai commencé à apprendre à lire, écrire et calculer.

Je pourrais aujourd'hui trouver plus vite que quiconque n'importe quel rouleau dans les archives. Je sais où sont les écrits expliquant la manière d'extraire les pierres dans les carrières, la façon de travailler les blocs avec les ciseaux de cuivre, la méthode pour rendre ceux-ci plus durs en les martelant, le nombre d'hommes nécessaires pour déplacer un bloc, la meilleure manière de charger et décharger les barges sur le fleuve, comment déplacer des charges sur les pistes et rampes, combien il faut prévoir de rondins, de cordes, de graisse, comment on empile les blocs en colonnes et redresse un monolithe, comment choisir la meilleure technique d'irrigation, aménager des barrages, canaux et écluses.

Je pourrais aider les médecins à trouver la description de tous les symptômes d'une maladie avec la bonne façon de la soigner. J'ai exploré tout ce qui est ici, étudié les plans des Portes du ciel, la manière de construire les tombeaux, aplanir le sol avant d'édifier une pyramide. Je sais utiliser un niveau à eau et suivre le mouvement des étoiles. Thoti me répète souvent que j'en sais beaucoup plus que n'importe quel scribe royal.

Tozar vient de poser sur la maquette une petite pyramide en bois ; elle est bien plus petite que celle de Pharaon dont la décoration vient de s'achever et qui trône au centre. En fait c'est celle de la reine, encore en cours d'édification sur le plateau. Le Grand Architecte écoute, préoccupé, les explications du babylonien. Ce dernier a déroulé un papyrus. Il fait de grands gestes et parle avec assurance. Pourtant mon père semble soucieux. Je sais que Tozar maîtrise mal l'art des constructions en pierre.

Il vient d'un pays au nord est très loin, bien plus loin que la Palestine, au bord d'un fleuve qu'on appelle Euphrate. Chez lui ils utilisent plutôt la brique pour la construction des monuments même si ceux-ci d'après Thoti sont gigantesques. C'est pour cela qu'il est là, pour apprendre à construire en pierre. En Egypte c'est mon ancêtre Imhotep qui l'a introduite en grande quantité dans la construction des monuments après avoir mis au point les techniques de taille, de mesure et d'ajustement.

L'assistant barbu maîtrise mal son sujet. Il y a manifestement une question de délai d'acheminement des matériaux de construction. La reine tient à ce que sa pyramide soit revêtue du calcaire blanc éclatant extrait de la carrière de Torah située sur la rive est, à environ six miles d'ici. Cela pose un problème car elle travaille déjà à pleine capacité pour l'agrandissement et l'embellissement de plusieurs grands temples. De plus les paysans vont bientôt commencer les moissons. Pas sûr dans ces conditions que l'on puisse extraire et transporter les blocs à temps.

Pour aggraver encore la situation, le sol donne des signes d'affaissement à proximité de l'angle sud où la petite pyramide est en cours de construction ; du coup il va falloir renforcer le terrain. Tozar a été trop sûr de lui. Mon père absorbé par de multiples tâches lui avait laissé la responsabilité du chantier qui du coup va prendre du retard. Le problème c'est que la reine est pressée et attend avec impatience. Pharaon lui a promis que d'extérieur tout serait terminé après les récoltes. A l'évidence ce sera impossible !

L'orgueilleux Tozar s'entête et refuse de reconnaître ses erreurs. Au début des travaux, pour briller, par ambition, il a voulu imposer une forme trop pentue à des pyramides qui se sont tassées sur elle mêmes. Plutôt que de changer de pente en cours de construction et obtenir un monument d'apparence boursouflée comme il en existe déjà un (pyramide rhomboïdale de Snéfrou), mon père a préféré démolir le monument au risque de se faire critiquer par tous ceux qui le jalouent.

Il faut trouver au plus vite une solution. Mon père propose à Tozar d'accélérer la construction du petit temple qui jouxte le monument. Cela permettrait de mettre au travail plus vite les sculpteurs, peintres et charpentiers. On se contenterait alors de ne revêtir qu'une petite partie de la pyramide avec le calcaire blanc qui reflète si bien la lumière du soleil. On pourrait aussi commencer à mettre en place le pyramidion doré qui doit coiffer le sommet. Tout cela valoriserait le travail effectué et permettrait à la reine de se projeter dans l'œuvre achevée. Par la suite, dès

la fin des moissons, les paysans libérés des travaux des champs pourraient venir en renfort pour transporter les pierres.

Le peuple d'Egypte accepte volontiers de travailler sur les grands chantiers, nul besoin d'esclaves ; chacun participe comprenant qu'il s'agit d'une œuvre surhumaine et il en conçoit de la fierté ; élever les Portes du ciel, c'est s'élever soi-même, élever le pays tout entier ; la grandeur des temples et des pyramides est celle de l'Egypte.

Remettre à plus tard le revêtement complet de la pyramide ne semble pas satisfaire le babylonien. Manifestement il n'est pas content du tout, pourtant il n'a pas le choix. D'une voix obséquieuse il finit par acquiescer, il devra s'exécuter.

Je suis contente, petite vengeance, je n'aime pas Tozar, sa barbe sombre bizarrement travaillée en boucles huilées, sa coiffure, sa prétention, sa façon brutale de s'adresser aux scribes quand mon père n'est pas là, de leur donner des ordres. Il pense tout savoir et mieux que les Égyptiens mais si je ne l'aime pas c'est surtout pour la manière dont il me regarde. Chaque fois qu'il me croise et que mon père n'est pas là, il m'examine en détail, un peu comme un acheteur de bétail au marché. Il attarde son regard sur ma robe, mon ventre et ma poitrine.

Il y a enfin toutes ces rumeurs qui courent sur lui en ville et que Ranep me rapporte. Il cherche des jeunes femmes dans les quartiers pour s'amuser, pour la débauche. Il aurait même acheté un juge qui aurait injustement condamné et arrêté un travailleur sous prétexte de vol. En réalité, Tozar voulait tout simplement prendre sa femme.

divines proportions

Je suis Senout, suite.

Thoti a changé d'attitude. Depuis la révélation de mes origines, il m'a fait des confidences sur son propre passé. Rien à voir avec la prestigieuse lignée à laquelle j'appartiens. Sa vie à lui a été dure, son parcours difficile, celui d'un scribe royal parti de rien, d'humble origine et reconnu pour son seul talent. Moi j'ai eu tout de suite des papyrus, des plumes et de l'encre de qualité. Lui a dû se contenter quand il était enfant de gratter et dessiner sur des ostraca, tessons de céramique ou éclats de calcaire. Heureusement pour lui l'Egypte permet à celui qui est meilleur de se distinguer. Elle n'étouffe pas le talent mais lui permet de s'épanouir pour le plus grand intérêt de tous.

Il m'a raconté tout cela avec simplicité et sans amertume. Tout a commencé pour lui quand son père est allé voir le responsable de quartier. La récolte n'avait pas été bonne, en tous cas sûrement surévaluée. Le nombre de boisseaux de grain réclamés au titre de l'impôt n'aurait même pas laissé à la famille de quoi se nourrir avant la récolte suivante. En attendant son père devant la porte, Thoti s'était mis à dessiner à l'aide d'un morceau de charbon. Quand le responsable était sorti, il l'avait remarqué et avait parlé à mon père. C'est ainsi qu'un peu plus tard, jeune garçon, Thoti est parti à l'école des scribes. Il a dû graver un à un les échelons, une longue et pénible formation où il a passé le plus clair de son temps à recopier des listes, des textes même s'il trouvait toutes ces tâches administratives ennuyeuses et répétitives.

Puis un jour la chance est revenue. En recopiant un texte comptable, il a trouvé une importante erreur. Cela a d'abord déclenché une réaction de colère de ses supérieurs, irrespect, jeune effronté, oser supposer que les comptes seraient mal faits ! Et pourquoi pas falsifiés volontairement ? Mais Thoti avait raison. On l'a alors dirigé vers la spécialité comptable. Là, il s'est intéressé aux nombres, à la géométrie, aux dimensions des constructions puis il a été présenté à mon père qui l'a pris à son service. Quand il a fallu des années plus tard me trouver un précepteur, mon père n'a pas hésité et Thoti a dû cumuler le travail au palais avec mon éducation. Il s'est vite pris au jeu devenant comme un deuxième père puisque je n'avais pas de mère.

Aujourd'hui Thoti est absent. Il est allé chez la reine avec mon père en emportant une pleine corbeille de rouleaux, plans, projets de décorations. Je suppose qu'il s'agit surtout d'expliquer que le recouvrement complet des faces de la pyramide pourrait connaître du retard. Je me trouve dans le couloir des archives et poursuis mon travail sur les portes du ciel en suivant les instructions données par Thoti. Quand tout sera fini et qu'il aura tout relu j'assemblerai toutes les feuilles de papyrus en les collant les unes aux autres. Le rouleau constitué sera alors rangé dans les archives secrètes.

Il s'agit d'un document réservé aux initiés et relatant la vraie histoire des hommes et de leurs sépultures. Il contient une vérité qui ne plairait sans doute pas aux prêtres, la lente transformation des plus petits tas de pierre protégeant les dépouilles jusqu'aux gigantesques portes du ciel que sont les pyramides, l'histoire des échecs et des réussites, plans et chiffres à l'appui, comment on en est arrivé à fixer les dimensions de la grande

pyramide, à déterminer ces nombres considérés comme sacrés par les prêtres.

En réalité, tout est simple et il n'y a rien de divin mais il vaut mieux que cela reste mystérieux. Les prêtres sont pourtant persuadés que les chiffres portent un message sacré secret. Thoti tenait absolument à ce que ce soit moi qui achève son travail. Les nombres ont toujours été sa passion. Le travail de synthèse qu'il m'a donné, c'est un peu pour me tester. Je dois mettre au propre les plans, expliquer les différents choix de proportions, comment on en est arrivé à celles qui sont aujourd'hui retenues.

J'ai commencé par les plans. Sur les toutes premières feuilles j'ai reproduit ceux des humbles mastabas en brique du tout début, celles du sud du pays dans la région d'Abydos. Elles étaient alors construites sans toujours respecter les orientations du levant et du couchant. Après je suis passée aux premières pyramides, deux feuilles entières pour celle de Djoser, le plan avec les degrés, les dimensions, les orientations, la pente moyenne, trois feuilles pour les trois pyramides du roi Snefrou, celle à étages, la rhomboïde et enfin la pyramide rouge à faces lisses. J'ai déjà consacré quatre autres feuilles à la grande pyramide, celle du pharaon Chéops sur laquelle a tant travaillé mon père.

Je suis assez satisfaite de mon travail, la finesse des feuilles, leur blancheur, la qualité de l'encre tout cela concourt à rendre le document agréable à parcourir. J'aimerais bien rajouter des couleurs. Connaissant Thoti il répondra que c'est du superflu !

Je travaille maintenant sur la seconde partie. Je dois expliquer simplement les dimensions des pyramides, leur relation aux nombres sacrés, résumer les étonnantes propriétés qui leur sont liées. Pour cela j'ai un ancien rouleau écrit de la main de Thoti lui-même et toutes sortes d'études sur les nombres. Dans le document de Thoti, avant d'aborder la question des proportions, il est rappelé que la pyramide permet à Pharaon d'élever son âme du séjour souterrain des morts jusqu'au séjour des dieux. Il est question aussi du matériau, la pierre. Quand l'homme en est entouré, il lui viendrait des pensées étranges. Elle serait donc préférable à la simple brique de terre. Edifier un monument de pierres, c'est comme monter vers le soleil.

Comment faire une montagne ? Avec des gradins, c'est le plus simple pour assurer une construction régulière, une première assise, un étage de surface plus réduite constituant l'assise suivante et ainsi de suite. Pourquoi

cette forme à quatre faces ? selon Thoti cela viendrait de l'observation de la nature. Dans les mines du sud, là où l'on extrait la diorite, il y a des pierres curieuses qui adoptent la forme de deux petites pyramides à quatre faces identiques et qui seraient accolées par leurs bases. Ce sont les mêmes que celles que j'ai vues dans le tombeau d'Imhotep. Elles semblent si parfaites que certains pensent à un cadeau des dieux !

On peut aussi en trouver d'autres avec une forme identique mais cette fois en quartz. Enfin, je sais aussi que dans la salle des archives interdite aux scribes ordinaires il y a un coffret qui contient de ces drôles de pierres mais cette fois lourdes comme du métal. À côté d'elles sont posées de petites aiguilles en métal céleste. Elles ont des propriétés étranges. Thoti prétend qu'avec ces objets on pourrait retrouver le nord et le sud sans se fier aux étoiles. Pourtant quand je lui ai demandé pourquoi on ne les utilisait pas pour orienter les pyramides il m'a expliqué qu'il y avait encore un problème. Les directions indiquées seraient un peu différentes de celles déduites de l'observation du ciel. Je n'ai pas insisté.

Reste la question des nombres sacrés. La question de leur pente est amplement discutée dans les documents que j'ai. Une base carrée de côté a , M le milieu de l'un des côtés, C le centre de la base carrée, quatre faces qui se déploient en triangle depuis les quatre côtés au sol pour se rejoindre au sommet S , CS la hauteur h de la pyramide. Plus le rapport CS/CM est grand et plus, bien sûr, la pyramide monte vite vers le ciel, autrement dit est pointue. Dessinés de la main même de Thoti, il y a de nombreux triangles SCM rectangles en C . Il les a classés :

Premier choix : $CM=CS=1$, c'est le choix le plus simple, celui adopté pour la pyramide du roi Djoser, après l'agrandissement en plusieurs étapes du mastaba d'origine.

Deuxième choix : le triangle rectangle le plus simple à imaginer ensuite à savoir $CM=1$ et $CS=2$. En ajoutant les trois côtés CM , CS et MS on obtient 5.236, précisément les chiffres que l'on retrouve dans $\pi/6$ avec $\pi=3.14$ donc un premier rectangle sacré de l'avis des prêtres. Trop raide en tous cas, Thoti souligne que les architectes n'ont jamais réussi à stabiliser l'édifice avec ce choix.

Troisième choix : $CM=1$ et $CS = \sqrt{2}$, cette fois MS devient égale à $\sqrt{3}$ Thoti a noté sur son rouleau que ce choix avait d'abord paru sage aux architectes comme aux prêtres car il semblait correspondre aux proportions des cristaux octaédriques trouvés dans la nature. En pratique, cela avait conduit à un échec : la pyramide de Snéfrou s'était déformée

dans sa partie inférieure ; pour la terminer il avait fallu diminuer la pente en cours de construction.

Quatrième choix : un triangle griffonné avec 3 et 4, un autre choix simple bien sûr, le triangle 3 4 5, celui retenu pour la pyramide de Meidoum.

Les choix suivants montrent à l'évidence que les concepteurs des pyramides ont continué à tâtonner jusqu'à arriver à un rapport encore plus mystérieux que les autres : en choisissant un triangle rectangle MCS 11 14 18, CM=11 et CS=14, alors la pente de la pyramide est alors légèrement plus faible que pour le choix 3 4 5. Ce qui a plu particulièrement aux prêtres c'est que les côtés 11 14 et 18 sont alors dans les rapports 1, 1×1.27 et $1 \times 1.27 \times 1.27$ et il se trouve que 1.27 est voisin de $4/\pi$, encore un signe de lien au divin, au disque solaire. Avec ce choix il y a égalité du périmètre de la base de la pyramide avec le périmètre d'un disque solaire qui serait centré au sommet S de la pyramide et viendrait tangenter la base en C.

J'en sais maintenant assez, point de mystère dans tout cela. Il est temps de ranger dans un tableau tous ces essais. Thoti avait donc raison, ce ne sont pas les dieux qui ont décidé des dimensions de la grande pyramide mais des hommes qui ont tâtonné longuement avant de trouver la solution.

pyramides CM /SC /SM

(dans l'ordre chronologique de construction)

Djoser (pyramide à degrés) :	$1 / 1 / \sqrt{2} = 1.414$
demi-octaèdre (cristaux naturels) :	$1 / \sqrt{2} / \sqrt{3} = 1.732$
rouge Snefrou (1ère à faces lisses) :	$1 / 1 / \sqrt{2}$
Meidoum Snefrou :	$3 / 4 / 5$ (id $1 / 1.3 / 1.7$)
Kheops :	$11 / 14 / 18 *$
Khéphren :	$3 / 4 / 5$
Mykherinos :	rapports proches Kheops.

* $11 / 14 / 18 = 11 / 11 \times 1.27 / 11 \times 1.27 \times 1.27$ id 11×1.618 1.27 est voisin de $4/\pi$, 1.618 nombre d'or les rapports des côtés restent très voisins de ceux du triangle égyptien 3 4 5

lignée

bien avant

Immersion : je suis Senout, Maison de l'Architecte, an 2529 BC, deuxième quinzaine de mars du calendrier occidental, temps d'expérience : 1h 30mn.

Je me trouve au bout du grand couloir des archives et plus précisément dans une petite cour intérieure proche de l'appartement de mon père. Mon travail est terminé : quatorze feuillets collés à la suite en un rouleau traitant des dimensions des pyramides. Thoti vient tout juste de finir de l'examiner et j'attends son verdict. Il me rejoint, s'assied sur un petit tabouret d'acacia assorti à la table placée contre l'un des murs. D'une main il tient le rouleau et de l'autre un coffret en bois d'ébène incrusté d'ivoire et de cornaline.

– Tu as fait du bon travail Senout, je suis satisfait et je pense que ton père approuvera aussi.

– Je te remercie maître Thoti. Je voudrais bien lui parler des couleurs pour rendre le papyrus plus attractif mais il ne m'en laisse pas le temps.

– Tu es allée très vite mais ça ne m'étonne pas. Tu sais jouer avec les nombres et tu comprends vite. Tu connais beaucoup de choses, le cycle des années, des étoiles, de la lune et du soleil, l'histoire de la création de la Terre, l'histoire de l'Egypte et des Pharaons. Pourtant il y a une chose que tu ne connais encore pas en détail, l'histoire de ta famille.

On n'en a jamais parlé à l'exception d'Imhotep, où veut-il en venir ?

– Il est grand temps que tu en saches un peu plus sur le passé.

Ranep pose une cruche en argile et deux coupes. Elle est remplie d'eau fraîche tout juste tirée du puits. Thoti se désaltère.

– Il faut remonter loin en arrière, à un peu plus d'une centaine d'inondations, au temps où les royaumes du sud cherchaient à réunir les deux couronnes, à étendre leur influence au nord. Jusque-là tous les efforts entrepris s'étaient achevés en impasses. C'est à ce moment que le sud s'est doté d'une flotte comme on n'en avait encore jamais vu sur le Nil. De grandes pièces de bois étaient arrivées depuis la côte

méditerranéenne. Elles avaient permis la construction de nouveaux vaisseaux ayant jusqu'à quatre-vingts coudées de long. Ils étaient dotés d'une mâture bipode en échelle suffisamment solide pour déployer une large voile rectangulaire en papyrus allant jusqu'à vingt-cinq coudées au-dessus du niveau de l'eau. La gouverne aussi avait été améliorée, actionnée par plusieurs hommes. Pour relayer l'absence de vents on avait prévu jusqu'à une cinquantaine de rameurs. Le pont plat se prêtait lui à un déploiement rapide en cas d'attaque et à un chargement facile.

Ces machines de guerre n'avaient pas d'équivalent dans le nord. Par ailleurs, à l'est de Thèbes, on avait ouvert une nouvelle mine qui produisait de l'étain. Mêlé au cuivre du Sinaï il donnait un métal propre à la fabrication d'armes très résistantes après martelage. On en a aussi profité pour faire des ciseaux facilitant le travail de la pierre. Les armes, les vaisseaux, des archers nubiens recrutés en grand nombre, militairement le sud était prêt. Beaucoup de points unissaient déjà les peuples du fleuve, ceux du delta, ceux du cours moyen et ceux de l'extrême sud. De la grande mer au nord jusqu'aux sources du nil, tous dépendaient des caprices du fleuve, tous se préoccupaient activement de la vie après la mort, le royaume souterrain, la deuxième vie. Tous étaient à peu près d'accord sur la manière dont le monde avait été créé même si les dieux portaient des noms quelque peu différents. Tous construisaient des temples ; il y avait déjà une certaine unité culturelle.

C'est alors que le roi Djoser qui contrôlait la boucle du nil entre Abydos et la future Thèbes a pensé à utiliser les prêtres. Parallèlement à l'accroissement des forces militaires, il s'est arrangé pour contacter les grands prêtres au prétexte d'échanges cultuels ou encore à l'occasion d'échanges commerciaux. Impressionnés par les richesses de la Nubie, ils se sont montrés intéressés. Chacun pourrait y trouver son compte si le roi Djoser arrivait à prendre le contrôle du nord. Le stratagème a fonctionné et les deux couronnes ont pu être réunies cette fois de manière durable.

Ranep dépose une coupe de fruits, une autre de galettes de blé sucrées au miel. Elle vérifie le niveau d'eau de la cruche. Thoti poursuit ses explications :

– Une fois tous les prêtres rangés derrière Pharaon, bien évidemment ils se sont mis à faire de la surenchère ; leur influence s'est renforcée.

Cette emprise a cependant été acceptée et cautionnée par le peuple quand il a constaté que le roi était au sommet du culte. Il resterait le suprême arbitre, cela l'a rassuré. Progressivement, les dieux se sont peu à peu introduits partout, dans le moindre geste de la vie courante. Chaque homme du plus puissant au plus faible s'est mis à interpréter sa vie en fonction de la religion, ses réussites comme ses échecs. Ce qui allait se passer après la mort est devenu peu à peu pour lui plus important que la vraie vie d'un égyptien sur la planète bleue. La pensée religieuse est devenue une composante essentielle de la cohésion du royaume des deux terres.

Je suis seulement Joy.

L'humanité vient d'entrer dans un âge de déraison, celui des rois et des prêtres, un âge où les croyances vont trop souvent dominer. Ce sera le début d'une très longue ère au cours de laquelle la religion va sévir ; elle entraînera d'effroyables atrocités, des sacrifices humains, des guerres, des humiliations et misères de toutes sortes. Des rois gouverneront avec l'appui des prêtres, des prêtres gouverneront avec l'appui des guerriers, prédateurs de richesses, prédateurs d'âmes. Princes et prêtres vont bâtir des constructions surhumaines dans le but de mieux impressionner les peuples, les pousser à accepter l'ordre matériel et spirituel établi par la force.

Je suis Senout.

Thoti reprend :

– Ton ancêtre Imhotep était comme tu le sais le grand prêtre d'Héliopolis. C'est sur son conseil que le roi de l'Egypte unifiée a décidé d'installer la nouvelle capitale du royaume des deux terres à Memphis. C'était de bonne politique de se rapprocher du delta plus peuplé. C'est aussi dès cette époque qu'une rivalité est apparue entre les clergés du grand temple de Ptah à Memphis et celui du grand temple d'Héliopolis. Imhotep étant tout à la fois grand prêtre, sage, savant, ingénieur bâtisseur, Grand architecte des travaux royaux, médecin du roi, avait de ce fait une influence considérable sur Pharaon.

Tant qu'il est resté en vie cette rivalité des clergés locaux a été contenue au plus haut niveau. Pour avoir un temple toujours plus beau, le grand prêtre de Ptah avait besoin d'Imhotep même s'il le détestait avec

son culte du dieu soleil Atoum. Duplicité, hypocrisie, il passait en fait le plus clair de son temps à essayer de monter secrètement les prêtres contre lui. Pour cela il avait répandu le bruit qu'Imhotep aurait pour projet d'unifier tous les cultes ; celui de Ptah célébré à Memphis serait absorbé par celui d'Atoum. En réalité il n'en avait jamais été question. Rapprocher les cosmogonies d'Héliopolis et de Memphis aurait pu en effet et à terme renforcer la cohésion du royaume mais pour Imhotep c'était trop tôt, il n'avait jamais suggéré cette idée à Pharaon.

Un vent léger s'est levé. Le paravent bouge légèrement. Une abeille se hasarde sur la table basse, tourne en hésitant sur la coupe de galettes. Thoti la chasse rapidement de la main et appelle Ranep. Elle sait quoi faire, prend l'une des pâtisseries au miel et la dépose un peu plus loin sur le rebord de la terrasse. Thoti poursuit :

– Durant toute la vie d'Imhotep, les prêtres n'ont pas pu lui nuire, pas même le grand prêtre de Ptah qui, pourtant, avait ses entrées à la cour. Cependant, dès que ton illustre ancêtre a rejoint le royaume des morts, il a tout fait pour chasser son fils du clergé. Malgré cela, la lignée a réussi à garder de génération en génération la responsabilité de la construction des plus grands monuments d'Égypte, les palais royaux et les Portes du Ciel, grands temples et pyramides.

Avec le temps, la haine semblait avoir un peu diminué, mais les prêtres de Memphis ne parvenaient toujours pas à mettre la main sur les archives du temple d'Héliopolis. Tu dois savoir que celles-ci contenaient un grand nombre de secrets, certains relatifs à l'unification, d'autres à l'histoire de la succession des rois. Ils pouvaient donner un immense pouvoir à ceux qui les détiendraient. Cela aurait pu causer beaucoup de problèmes à des personnalités importantes du royaume. Il y avait aussi de nombreux manuscrits, des papyrus consacrés à l'astronomie, aux nombres, à la médecine, aux techniques chirurgicales, autant de domaines qui intéressaient fortement les prêtres.

– Ces archives sont ici ?

– Dans le cabinet secret, mais permets-moi de poursuivre. De succession en succession les pharaons ont défilé, pas toujours de père en fils. Néanmoins, durant tout ce temps, ta famille est restée en place à l'ombre des rois. Les raisons ? Talent, compétence et tes ancêtres n'ont jamais réclamé aucun titre ou privilège. A la vérité ils n'ont jamais rien

possédé, tout comme ton père aujourd'hui ne possède rien. Ni le palais ni même la ferme ne sont à lui et il ne serait même pas capable de te donner une dot le jour venu. Pour les rois, Imhotep et sa descendance ont toujours été considérés comme un cadeau des dieux, le cadeau du savoir, de l'intelligence et de la sagesse.

– Mais nos serviteurs, nos gardes, les déplacements de mon père et toutes les autres dépenses ou charges ?

– C'est l'intendant de la cour qui règle tous les détails, pourvoit à tous nos besoins. C'est ainsi et il ne faudrait pas que le palais soit mal entretenu ou les gardes absents de leur poste car les sanctions seraient immédiates.

J'aperçois l'enfilade des archives ; des scribes s'y activent. L'un d'eux entre dans la cour, s'incline et murmure à l'oreille de Thoti. Celui-ci lui répond également à voix basse ; le scribe s'empresse de repartir à sa tâche.

– On arrive maintenant au temps de ton grand-père. L'amitié qui le liait au roi a relancé la jalousie des prêtres. Quand Pharaon a déclaré publiquement qu'il était son grand ami, alors la haine a explosé. Le clergé de Memphis a fait courir des rumeurs sur de prétendus conseils qu'il dispenserait au roi, apprendre à tous l'écriture. Chacun dans le peuple pourrait comprendre ce qu'écrivent les scribes, chacun pourrait contrôler ce que son voisin possède exactement, chacun aurait accès au savoir. Pire, tout un chacun pourrait devenir scribe, une menace terrible qui détruirait la société égyptienne. Idée pernicieuse et dangereuse, qu'advviendrait-il du travail agricole ? Qui sèmerait, irriguerait et moissonnerait ? En réalité, toute cette campagne de désinformation était orchestrée en secret par le grand prêtre de Ptah.

– Et les autres ?

– Les prêtres du delta et ceux du sud tu veux dire ? Ils n'avaient rien de spécial à reprocher à ton grand-père, ils entretenaient de bonnes relations avec lui.

protégé

Je suis Senout, suite.

Thoti a saisi le coffret d'ébène. Il l'ouvre et déroule un petit papyrus.

– Là est inscrite la généalogie de tes ancêtres depuis Imhotep, le secret

de tes origines. Ce rouleau prouve que tu descends en droite ligne de lui. A sa mort, Imothep avait été enterré dans le complexe funéraire du roi près de la pyramide à degrés, jusqu'à ce jour récent où il est venu près de nous, ici, dans la falaise. Ton célèbre ancêtre a eu un fils qui lui-même a eu une descendance. Tous les descendants mâles ont perpétué la tradition, une dynastie d'architectes constructeurs au service de la dynastie royale. Ton père est l'arrière, arrière-petit-fils d'Imhotep.

Quand ta mère est morte en te donnant naissance j'ai espéré qu'il reprendrait femme, la chance d'avoir un fils, de ne pas rompre le fil mais il n'a pas réussi à surmonter son chagrin et il a renoncé. Il avait déjà perdu son père, ton propre grand père, alors qu'il n'avait que onze ans, disparu dans des conditions douteuses, mal élucidées, probablement empoisonné. Il a commencé à penser à une malédiction. Tous avaient fait mine de croire à un accident mais Pharaon, le roi Snefrou, s'était montré très affecté. Il avait fait mettre ton père sous protection de sa garde personnelle.

C'est à cette époque que le cartouche royal a été gravé ici sur le porche du palais, un avertissement très clair à tous ceux qui voudraient s'en prendre à l'enfant. Eux-mêmes perdraient la vie ainsi que tous leurs proches. Douze gardes nubiens sont venus assurer la sécurité et le grand intendant a envoyé des scribes réputés pour s'occuper de son éducation. Il a grandi ici, seul avec ta grand-mère.

– Il y a une chose que je ne m'explique pas à propos de mon ancêtre Imhotep, comment a-t-il pu devenir un proche de Pharaon ?

– À l'origine il n'était que le fils d'un humble potier. Enfant, il modelait l'argile mouillée pour en faire des pots, des vases, des coupelles. Les premiers pots assez épais et solides convenaient bien aux nomades mais n'étaient ni assez fins, ni assez élégants pour les citadins ; alors il avait adapté la production de son père avec succès en créant des récipients finement décorés. Parallèlement, il avait aussi poussé son père à entamer la fabrication de petits objets tels que des amulettes, silures, hippopotames, scarabées, babouins dont la vente avait amélioré l'ordinaire de la famille. Toutes les figurines étaient étonnamment ressemblantes et cela avait été un succès.

Mais tout cela n'était que jeux d'enfants pour le jeune Imothep et il s'était mis à travailler la pierre. Son talent avait vite été remarqué. Les formes étaient belles. Il savait comment utiliser au mieux les veines colorées de la pierre. Ses palettes à fards décorées d'animaux sont alors

entrées dans les maisons les plus riches. Les vases en pierre semi précieuse eux aussi d'une remarquable beauté ont commencé à orner les tombes des notables.

Enhardi, il s'est alors intéressé à la pierre en tant que matériau de construction ; les monuments seraient plus durables que ceux en brique de terre qui s'usent avec la pluie et le vent. C'est bien ce que désiraient ceux qui s'inquiétaient de la vie après la mort. Dès lors tout s'est accéléré et très vite il a engagé des ouvriers. Tandis qu'il guidait et surveillait leur travail, il a appris l'écriture avec un premier scribe ; avec un autre il a appris les nombres puis encore avec un troisième la médecine. Il était doué et avide de connaissances. On l'a recruté comme prêtre temporaire au grand temple d'Héliopolis où très vite il s'est imposé. Il a suivi l'initiation pour entrer dans le clergé permanent. L'éventail de ses compétences, sa modération et sa sagesse l'ont conduit aux plus hautes fonctions jusqu'à remplacer le grand prêtre d'Atoum quand celui-ci est parti au royaume des morts. Imhotep était déjà en place quand Djoser a étendu sa domination sur le nord ; il a même joué un rôle essentiel car il était écouté et respecté dans tout le delta. C'est ainsi qu'il est devenu un personnage aussi important aux côtés de Pharaon. Par la suite les rois Horus qui ont succédé à Djoser ont toujours considérée la lignée d'Imhotep comme sacrée. C'est aussi la raison pour laquelle la Reine aurait voulu que tu sois élevée à la cour.

mon enfant

au loin la ville

Immersion : je suis Senout, Memphis, Maison de l'Architecte, an 2529 BC, début de Chémon, deuxième quinzaine de mars.

C'est le matin. Je me trouve sur la petite terrasse de mon appartement. Le soleil éblouissant de l'est pénètre par les claustras. Au sud je contemple la ville bien mise en relief par la lumière du matin. Son imposante muraille blanche à ressauts construite en briques est recouverte de plâtre et coiffée de calcaire blanc vif ; elle doit bien faire dans les mille coudées de long du nord au sud et pas loin de cinq cents d'est en ouest. J'aperçois aussi le palais royal, autour ceux de la reine et des hauts personnages de la cour, beaucoup d'endroits où je suis déjà allée avec mon père. Autour

s'étalent des quartiers avec des constructions de moins en moins imposantes au fur et à mesure qu'on s'éloigne.

Je distingue également le port relié au fleuve par un large canal, le bassin de commerce et ses larges quais bordés d'entrepôts. A proximité se trouve le grand marché à grains et à bestiaux. Je suis allée plusieurs fois avec mon père assister à l'arrivée des grandes barges qui transportent les matériaux de construction ; là-bas, je peux rêver d'aventure, de toutes ces expéditions que mon père entreprend régulièrement vers le sud. Il m'a emmenée également une fois au bassin militaire où sont amarrées les barques royales. Elles sont facilement reconnaissables, plates à l'avant et relevées à l'arrière, avec une mâture caractéristique et des cabines plus vastes que sur les bateaux ordinaires ; au lieu d'être faites de simples nattes et de toiles, elles ont une vraie structure en bois. Quant aux proues elles sont richement décorées de fleurs de lotus et de l'emblème du faucon Horus.

Une barque est réservée au Roi, une à la reine, cinq autres aux princes et hauts fonctionnaires, attribuées selon les besoins. Je suis montée sur l'une d'entre elles. Mon père les utilise quand il part en mission en tant qu'envoyé plénipotentiaire de Pharaon ; selon Thoti, cela signifie qu'il représente le roi et peut même alors décider de certaines actions en son nom.

Je dirige machinalement mon regard vers le complexe de Ptah. Lui aussi est clos par une grande enceinte rectangulaire en briques de terre, nue et sans décoration. Ptah est le dieu protecteur des artisans, ceux qui créent et fabriquent chaque jour, leur maître à tous. C'est le dieu le plus vénéré par les habitants de Memphis. J'arrive à distinguer tous les bâtiments que domine le grand temple ; je connais la fonction de chacun, dépendances, magasins, ateliers, bureaux des scribes, enclos du taureau sacré. Tous les plans sont archivés dans la grande bibliothèque ici au palais. Je pourrais citer les dimensions de la grande enfilade à une coudée près, celles des péristyles et des diverses salles du grand temple. Construite avec de très gros blocs de calcaire, la dernière partie fait cinquante coudées de long sur la moitié de large. Je connais même la pente que fait l'allée centrale depuis l'entrée ouverte aux simples prêtres jusqu'à la dernière salle.

Dans celle-ci, celle du dieu, divin des divins, seuls les grands prêtres et Pharaon peuvent pénétrer. Les rayons du soleil levant illuminent chaque jour son effigie quelques instants, après avoir traversé une étroite

fenêtre ; alors, c'est le réveil quotidien du dieu assis dans son berceau de pierre, le monolithe nao. Thoti m'a décrit cette dernière chambre. Une seule fois dans sa vie il a pu y accéder en compagnie de mon père pour préparer une réfection et un embellissement.

Il a vu la somptueuse statue divine faite d'un seul bloc de greywacke, la roche verte soigneusement polie, le suaire qui lui colle à la peau, sa barbe divine, l'expression inquiétante du visage avec ses yeux aux pupilles en cristal de roche sur fond de cornée en pierre blanche. Un regard comme perdu dans le vide, vers l'infini, mi sévère mi bienveillant, le regard de celui qui sait tout, de l'autorité qui ne pardonnera rien. Ptah tient en mains le sceptre aux trois symboles, ankh le symbole de vie, heka le bâton de berger qui représente la puissance et djed le pilier de stabilité et durée. A ses pieds et toujours dans le Nao la tête du taureau sacré.

Le dieu ne sort jamais, seule le fait son autre représentation, Sokar, pour le jour des morts. Le temple est beau mais fielleuses sont les âmes des prêtres. Depuis que j'ai appris pour mon grand-père, je les hais tous. Ce ne sont que des hypocrites cupides et paresseux, des profiteurs du petit peuple qui lui travaille, sue, s'épuise.

Ce petit peuple crédule voudrait pouvoir adresser directement ses suppliques au dieu mais cela lui est interdit ; il doit absolument passer par les prêtres. Pourquoi faudrait-il savoir écrire et compter pour invoquer les dieux ? C'est si injuste. Tous ces mystères, ce secret entourant le culte ne sont qu'un moyen d'empêcher le commun des mortels de parler aux divinités. Confiscation, pouvoir, richesses ! Les magasins du grand temple regorgent de grains. Les contrôleurs semblent bien cléments avec le clergé de Ptah lui laissant plus que sa part normale des récoltes. Il se murmure en ville qu'en plus de toutes sortes de denrées et de biens, une quantité considérable de lingots de cuivre serait stockée, certains venant des mines du Sinaï. Le métal bien martelé sert à fabriquer des outils mais aussi des armes, des pointes de lances et flèches redoutables, des haches compactes et efficaces.

Même jour, milieu de journée.

Comme chaque semaine, je suis venue au grand marché, en compagnie de Ranep. Mon père m'y autorise à la seule et incontournable condition d'être escortée par deux des gardes du palais. Ils essayent de se faire discrets mais ils sont bien reconnaissables à leur dossard de cuir noir piqué de clous de cuivre. Dès qu'on les aperçoit c'est la crainte chez les

commerçants, on murmure à mon passage 'La princesse du ciel'. C'est comme cela qu'ils m'appellent. J'imagine que c'est à cause des temples et des pyramides, ces Portes du ciel dont mon père est le maître d'oeuvre.

La place du marché grouille de vie, on y trouve de tout. Des scribes publics s'affairent à remplir des feuilles de papyrus de mauvaise qualité, épaisses et souvent grisâtres, rien à voir avec celles qu'on utilise au palais. C'est un va et vient incessant de bœufs et ânes. Ils sont chargés de victuailles, grains, légumes, poissons dans des paniers, volailles dans des cages de jonc, jarres de bière et vin, local ou de Phénicie. Au milieu de la place les étalages regorgent de légumes, fruits, épices, friandises, plantes médicinales, colifichets et jouets pour les enfants. Comme à chaque visite, Ranep goûte à de nombreuses pâtisseries.

En plus des couleurs et des bruits, toutes sortes de senteurs se mêlent, des fragrances musquées, celles des parfums et onguents, les odeurs piquantes des épices exotiques et enfin l'odeur caractéristique des objets en cuir. Le quartier des tanneurs est justement à côté, entre le marché et le fleuve. Sur place, la pourriture des peaux non encore traitées est envahissante ; s'y ajoute de plus celle écœurante des effluves qui remontent des bassins de traitement. Je plains ceux qui travaillent ici ; c'est encore plus pénible que de labourer les champs. A l'odeur infecte qu'ils ramènent chez eux après le travail s'ajoute l'usure des corps. Ecraser les peaux avec les pieds dans les bassins d'eau boueuse où sont déversés les produits de tannerie, battre les peaux, les étirer, toutes ces tâches vieillissent prématurément mains et pieds. Je connais des onguents qui pourraient leur faire du bien mais personne ne semble s'intéresser à eux.

Les potiers, eux, sont mieux lotis. Je les regarde façonner avec dextérité l'argile humide et collant pour en faire des formes, pots, figurines et amulettes destinées au culte funéraire.

Mais je sens que Ranep s'impatiente, ce qui l'intéresse elle, c'est le quartier des tissus. On y va. Plusieurs dizaines d'échoppes proposent toutes sortes d'étoffes. Elle les déplie, les retourne, palpe leur épaisseur, teste leur souplesse, imagine le drapé de la future robe ou tunique. Elle trouve ce qu'elle cherchait pour plaire à son homme, l'un des gardes du palais. Après, visite obligée, nous nous dirigeons vers les étals des bijoutiers. Il y a toute une profusion de bracelets, pendentifs et médaillons en or représentant Ptah en taureau sacré.

Au-delà de son rôle de protecteur des potiers, forgerons, vanniers, tanneurs ou sculpteurs, Ptah est à l'origine de tout. Après avoir imaginé

le monde dans son cœur il a créé les plantes et les animaux, les papyrus, lotus, serpents, poissons, taureaux, léopards et aussi les hommes. Ptah connaît l'éternité et maîtrise le temps, il sait ce qui est juste, écoute les prières et peut exaucer les vœux. Le petit peuple troque donc des médaillons porte bonheur comme on troque des gris-gris au royaume de Kouch ou des amulettes au royaume de Kerma. Je propose à Ranep d'en choisir un. Elle semble si heureuse que je lui offre aussi une bague.

Lendemain.

J'ai terminé ma journée d'études, une journée ordinaire à apprendre et apprendre encore. Parfois je me dis que je connais vraiment trop de choses. C'est la fin de l'après-midi et je suis revenue sur la terrasse. Tintamarre, il vient de la ferme, un ensemble de cris, caquètements, piailllements. Tous s'y mettent, oies, canards, pintades, poules. Même les paons alertés participent au concert. Tous attendent leur pitance du soir. Une fermière arrive et leur jette des graines, le calme revient, il ne reste que les bruits de la bousculade.

Ranep joue au bord du bassin. L'eau est propre, bien claire, aérée. Chaque matin on la remonte depuis la ferme. Ranep est superficielle et manifestement contente de l'être ; j'ai essayé en vain de lui apprendre quelques éléments d'écriture mais ça ne l'intéresse pas. Une fois encore, le matériel, plumes encre tesson et papyrus, est abandonné sur la petite table basse en acacia à pattes de chacals. Elle ne l'aime que les images. Elle se met à taquiner avec un jonc les poissons qui se cachent sous les feuilles de lotus, elle tente de se regarder dans l'eau.

Pourquoi ne veut-elle pas apprendre ? Pourquoi ne saisit-elle pas sa chance ? Ranep accepte sa place de servante, prend la vie comme elle vient, ne fait pas de projet. Elle accepte comme si son destin avait été scellé lors de la razzia sur son village. Elle ne semble même pas étonnée par la vue de tous ces monuments, palais, temples ou pyramides. Leur splendeur devrait l'éblouir or c'est tout juste si elle y prête attention. Pour elle, ils sont là comme sont là les montagnes et le fleuve. Se rend-elle compte que ce sont des hommes qui les ont conçus, pensés, construits ?

Elle n'est même pas capable de faire la différence avec les hommes de son village. Eux se sont contentés d'une misérable vie dans l'extrême sud de la Nubie. Ses parents devaient vivre dans une case de pisé couverte de hautes herbes séchées. Ils ont payé de leur vie leur naïveté. Croire au seul danger des fauves, ignorer la méchanceté humaine. Mais peut-être après

tout que tout ça elle l'a compris au moins un instant puis elle a voulu le refouler aussitôt tellement c'était dur à admettre. Cela l'aurait amenée à reprocher à ses propres parents leur incapacité à la protéger.

À plusieurs reprises j'ai essayé de lui parler de notre religion mais c'est trop compliqué aussi. Pourquoi une autre vie, pourquoi s'en préoccuper. Chez elle on parlait, enfin on s'adressait par la pensée, directement aux arbres, à la forêt, aux animaux. Quand un homme ou une femme mourrait il arrivait même qu'on abandonne son cadavre aux animaux sauvages. Ce qui comptait avant tout pour les gens de son village, c'était la vraie vie, pas une vie virtuelle après la mort.

Le jour avance, Ranep a allumé de petits bâtonnets parfumés. Placés dans un petit récipient de terre finement décoré leurs extrémités incandescentes commencent à libérer des effluves parfumés, une protection contre les insectes ; ces senteurs odorantes me rappellent celles des essences utilisées dans le culte des morts.

Crépuscule.

Bientôt toute la maison sera à l'ombre, le soleil ira finir sa course derrière les falaises de l'ouest, l'horizon d'Occident. Comme chaque jour Atoum le créateur rejoindra sur sa barque solaire l'orée du royaume des morts sur le plateau, derrière notre demeure, là où se trouve la grande nécropole parsemée de sépultures

Je suis Joy.

Quelle est cette promesse d'une seconde vie faite à des hommes par d'autres hommes ? Moi je crois plutôt que la vraie éternité prévue par la nature est la descendance, la reproduction. Éternité des plantes, les premiers bulbes qui sortent de terre à la germination ressemblent aux plantes de l'année d'avant. Éternité des hommes, les fils ressemblent à leurs pères et mères.

prépare-toi

Immersion : je suis Senout, Maison de l'Architecte, dans mes appartements, an 2529 BC, Chémou, saison des récoltes, première quinzaine d'avril.

Mon père a trop tendance à penser à moi comme à une femme. Il m'a pourtant élevée comme un garçon, le fils qu'il n'a pu avoir. De mon côté,

j'ai accepté, j'ai joué le jeu, consacré plus de temps que tout autre à l'étude. Je sais écrire, dessiner et calculer comme le meilleur des scribes. Thoti reconnaît même que j'ai plus de connaissances que la plupart des scribes du grand temple et il pense que je pourrais très bien succéder un jour à mon père. Le problème est qu'on n'a encore jamais vu de femme architecte.

L'autre difficulté c'est la Reine. Je ne suis pas princesse mais elle insiste de plus en plus pour que je la rejoigne à la cour. Elle trouve étrange qu'une jeune femme que l'on dit si belle reste vivre avec son père. Mais chez elle, il faut toujours paraître mieux habillée, mieux coiffée, se couvrir de bijoux, sourire tout le temps, ne pas trop penser, ne pas trop parler, ne dire que des choses superflues pour ne pas ennuyer les hommes.

Une vie de princesse ? Ce n'est pas ce que je veux. En fait avec tout ce que je sais maintenant je ne sais même plus qui je suis et qui je voudrais être. Je crains de ne plus être comme les autres.

– J'étais sûr de te trouver là comme chaque soir. Mon père vient d'entrer sur la terrasse.

– Bonsoir père. A voir son expression, sa façon bien particulière de parler, je devine qu'il a quelque chose d'important à me dire. Bien que je sois d'humeur égale il veut s'assurer que c'est le bon moment pour me parler.

– J'ai vu le roi au palais, c'était hier. Il m'a parlé du chantier de la reine, la pyramide, la chapelle, les aménagements. Je lui ai apporté les plans. A priori cela devrait convenir à la reine et les travaux reprendront dès que les grains seront rentrés ? Tozar les surveillera. Il m'a aussi demandé de tes nouvelles, la reine est prête à t'accueillir.

Un temps d'arrêt, une hésitation. Bien sûr, en Egypte dès qu'une fille est nubile on lui trouve un époux. Ils ont dû parler de ça.

– Tu as grandi parmi les scribes, des hommes, avec moi et Thoti. Si la reine souhaite que tu ailles vivre au palais c'est parce qu'elle s'inquiète pour toi. Elle pense que tu pourrais avoir une vie plus agréable auprès d'elle. Je t'ai peut-être retenue trop longtemps. Tu as beaucoup travaillé et tu pourrais largement me succéder, tu en as toutes les capacités, cependant tu es une femme.

– Mais, père, j'ai Ranep et je suis heureuse ici !

– Quand ta malheureuse mère est partie, je n'ai pas eu cœur à la remplacer. Tu as illuminé ma vie mais je m'inquiète pour toi ? Je ne serai pas toujours là, un jour aussi je partirai vers le couchant et Thoti aussi. Ce que je veux dire c'est qu'il est temps de penser à ta vie, à avoir une descendance. La cour royale pourrait être une solution, tu es belle, instruite, intelligente et tu pourrais donc te faire une place enviable à la cour. Les prétendants ne manqueront pas. Tu pourrais trouver un beau parti. Pharaon s'est engagé à te doter richement. Enfin tu sais bien qu'il n'est jamais bon pour une femme de trop attendre.

Il guette ma réaction mais je ne sais quoi dire, quels mots trouver.

– Je ne te demande pas de décider immédiatement. Je dois partir en voyage au sud jusqu'aux frontières extrêmes du pays, Assouan-Souenet. J'irai chercher les plus belles pierres, un sarcophage pour la reine, une nouvelle niche de pierre, un Nao vert en greywacke pour le temple de Ptah. Les prêtres ont demandé à Pharaon d'embellir le grand temple ; l'enceinte actuelle trop modeste leur est devenue insupportable. Pour l'entrée du temple ils veulent du granit comme à Thèbes. C'est à celui qui aura le monument le plus vaste, le plus beau, le plus riche. Ils veulent aussi refaire le dallage du sanctuaire, des carreaux de granit beige et rose. Thoti va m'accompagner. Si tu le désires, tu peux venir. Sache cependant qu'il faudra plusieurs semaines pour arriver jusqu'aux cataractes. Nous serons probablement absents de Memphis pour deux mois au moins. Bien sûr, si tu te décidais, Ranep pourrait nous accompagner. Il y aura deux navires, une barque royale et un navire d'escorte.

Cela fait des années je rêve de découvrir le sud. Pas d'hésitation.

– Je serais heureuse de t'accompagner père.

– Tu ne préfères pas prendre le temps de réfléchir ?

– Je suis sûre de moi.

– Alors si c'est vraiment ton choix, on partira dans quelques jours, le temps de préparer le voyage. On fera plusieurs escales pour charger des vivres et rencontrer les nomes-gouverneurs. J'ai des messages importants à leur transmettre de la part de Pharaon. Tu dois aussi savoir que nous naviguerons au plus vite vers l'extrême sud. En effet, c'est là-bas que se déroulera l'essentiel de ma mission. Il faut que tu prépares tes effets personnels au plus vite, deux à trois coffres au plus. Une dernière

précision, j'ai l'intention de te confier une tâche importante. C'est toi qui devras préparer et rédiger le compte rendu de notre voyage que je remettrai dès notre retour à Pharaon. Bien sûr Thoti t'aidera. Tu verras avec lui pour le matériel d'écriture et plus généralement tout le nécessaire de travail.

~

PRINCES ET PRÊTRES

DEUX POUR L'ÉTERNITÉ

retour aux sources

escales

Immersion : je suis Senout, port de Memphis, an 2529 BC, Chémon, saison des moissons, tout début du deuxième mois, quinze avril, temps d'expérience : 1h 40mn.

De grosses barges plates et ventrues destinées au transport des matériaux des carrières sont amarrées au grand quai ouest faisant face au canal d'entrée. Toutes sortes de navires plus petits sont rangés le long des bassins secondaires aménagés en cran sur les côtés nord et sud, remorqueurs de barges, moyens et petits bateaux de commerce. Bassin du roi : c'est là que sont amarrés les navires de guerre, les vaisseaux de la haute administration et les barques royales avec leurs navires d'escorte.

La barque qui nous a été affectée mesure bien une quarantaine de coudées de long sur seize de largeur. Avec son faible tirant d'eau, ses rames et ses voiles, elle est assez facilement manœuvrable. A ses côtés le vaisseau d'escorte est déjà apprêté, demain à l'aube sûrement on partira. On attend le vent du nord depuis plusieurs jours et selon la capitainerie demain il devrait être au rendez-vous.

Remontée du Nil, le seize avril, cap sur Abydos.

On largue les amarres. Les cordages sont enroulés et rangés sur les bords de la barque. On emprunte le grand canal à la rame, longe le temple de Ptah. Les petites embarcations circulant en sens inverse se rangent prudemment sur le côté à notre passage pour se mettre hors de portée des longues lames de bois. A bâbord comme à tribord les rameurs s'activent ; ils sont une bonne douzaine de chaque côté.

Au débouché sur le nil, les timoniers manœuvrent habilement les deux grandes rames de poupe qui servent de gouvernail et nous rejoignons vite le milieu du fleuve. La cadence s'accélère au son sourd et régulier du tambour large et plat frappé par le maître d'équipage ; les rames de six coudées s'enfoncent profondément, repoussent l'eau et remontent. Les muscles des hommes se gonflent sous l'effort et les torses nus et puissants ne tardent pas à se couvrir de sueur. On lève les voiles, le vent

est bien là pour prendre le relais des rameurs. L'étrave fend l'eau de plus en plus rapidement et derrière nous la ville royale ne tarde pas à se faire de plus en plus petite.

Vingt et un avril.

Plusieurs jours déjà que nous naviguons. Chaque soir nous faisons escale à proximité d'un hameau pour nous ravitailler en fruits, légumes ou encore galettes de blé. Les paysans tentent de nous vendre aussi des boissons fermentées locales à base de figues ou de dattes, quelquefois des vins et bière locaux dont se contentent les équipages. Mon père et Thoti préfèrent ouvrir une des jarres de la cargaison destinée au sud, la qualité est meilleure. Dans les villages les plus pauvres on nous propose aussi quelques objets artisanaux, des paniers faits de roseaux tressés, des poteries souvent maladroitement décorées, des petits jouets, des amulettes noires faites à partir d'argile mêlé à de la cendre.

Je passe le plus clair de mon temps à observer toute cette vie autour du fleuve, sur la terre ferme celle des paysans, sur le fleuve celle des marins. Ceux-là semblent tous se connaître et se saluent lorsque deux bateaux se croisent. Je commence à comprendre les manœuvres, comment combiner au mieux les rames et les voiles, comment on parvient à éviter les bancs de sable. Dans les passages difficiles les marins sondent avec une lourde pierre encordée pour vérifier que l'on ne risque pas de s'échouer.

Les bandes de terres cultivables se rétrécissent peu à peu sur les deux rives. Par endroits elles laissent place à des étendues arides de roches et de sable. Ailleurs on rencontre parfois des zones marécageuses habitées par des hippopotames, des crocodiles, de nombreuses espèces d'oiseaux, hérons, ibis, oies, canards. Les pêcheurs locaux s'y engagent avec prudence pour relever leurs filets, par peur des sauriens.

Vingt-neuf avril.

Treize jours déjà depuis le départ ! On aurait atteint Assiout en milieu d'après-midi si le vent n'avait pas faibli. Il a fallu amener la grande voile carrée sur la barque royale et remonter le courant à la seule force des bras. Juste avant la ville, le passage est étroit car le milieu du fleuve est occupé par des îles allongées. Quand une barge chargée descend le fleuve, rien ne peut l'arrêter et il n'y a pas de place pour deux. Par prudence le capitaine a donc décidé d'attendre le lendemain. Le navire d'escorte plus

petit s'approche en premier de la rive. Ici pas d'embarcadère, pas de village. Nous suivons avec prudence vers ce qui tient lieu de berge et notre barque se place le long de l'autre navire. On va passer la nuit sur place.

Trente avril.

Assiout-Lycopolis est en vue. Les terres cultivées s'étendent à partir des deux berges sur une bonne centaine d'arpents. La plaine paraît vaste et fertile et bien des champs ont déjà été moissonnés. Sur les aires de battages, ânes et bœufs sont au travail ; ils tournent inlassablement en piétinant les grains.

Le gouverneur du nome du sycomore nous accueille près du ponton. Il nous attendait et se dit particulièrement honoré de notre visite. Le capitaine aurait préféré continuer car le vent est favorable mais il est difficile de décliner l'invitation, on fera juste un bref arrêt pour la nuit. Le vaisseau d'escorte est mis au mouillage côté fleuve, contre la barque royale elle-même amarrée au ponton.

Fin du deuxième mois de Chémou, sept mai.

On accoste à Thinis. Thoti m'a beaucoup parlé de cette ville quand il m'apprenait l'histoire de l'Egypte. Avant le pharaon Djoser, bien avant que le nord et le sud ne fassent plus qu'un, cette cité faisait partie de l'un des trois royaumes du sud, ceux qui s'étalent sur la boucle dessinée par le fleuve vers le levant. Dans ce demi-cercle où se situe aujourd'hui Thèbes, il y avait le royaume d'Abydos au nord, le royaume de Noubt au centre et le royaume de Nekhen au sud, à la sortie de la boucle. Après et plus en amont on arrive à Edfou puis Assouan aux premières cataractes.

De la boucle partent aussi des pistes vers la mer Rouge. A deux jours de marche, il y a un port par lequel transite le minerai du Sinaï, cuivre et turquoises. Tozar est venu par ce chemin. Les manuscrits anciens prétendent qu'il y a eu beaucoup de relations très tôt avec la Mésopotamie qui l'a vu naître.

En dépit de ce passé prestigieux, la ville de Thinis me paraît bien petite comparée à Memphis. Ce qui ne change pas c'est l'accueil, toujours excellent. Je commence à comprendre la vraie importance de mon père. Chacun des nomarques rencontrés tient avec lui de longs entretiens et nous reçoit avec les plus grands égards. Nous allons rester deux nuits ce qui nous permettra de visiter demain le champ des morts près d'Abydos.

Lendemain huit mai.

Nous avons marché longuement jusqu'à arriver à une vaste étendue de sable. Ici tout est humble, rien à voir avec le grand plateau des morts qui domine Memphis, son sphinx et ses orgueilleuses pyramides, aucun village d'artisans et ouvriers. Le lieu est désert, des empilements de pierre, des mastabas de brique, certaines plus importantes avec des degrés. Mon expression trahit mon étonnement. C'est une chose de voir des plans, des chambres souterraines, on imagine au-dessus des monuments conséquents, c'en est une autre d'être confrontée à la réalité. Mon père :

– Tu t'interroges ? C'était le tout début, un temps où les rois d'Egypte n'étaient pas si puissants. Tout doit avoir un commencement. Tu peux constater qu'il n'y a pas de plan d'ensemble. Nos ancêtres ont commencé à inhumer leurs disparus en cet endroit de manière indistincte, les plus riches avec les plus pauvres. Mais c'est ici qu'on a commencé à honorer Anubis, le dieu Chacal, en tant que dieu des morts.

Alors qu'on avance, un morbide spectacle apparaît entre deux tumulis : à même le sable, des restes humains apparaissent, découverts par le vent ; la peau est brunie et desséchée, les chairs comme réduites et collées au squelette laissent transparaître par endroits les tendons. L'homme est recroquevillé face au levant. Il ne connaîtra jamais le repos ; à écouter les prêtres, le dieu chacal viendra voler son âme. Je réagis :

– Il n'a pas été momifié, seulement déposé là !

– Oui, à cette époque les hommes se contentaient de creuser un trou dans le sol en guise de tombe. Du sable, quelques pierres maladroitement entassées. Sans doute ont-elles été récupérées pour d'autres sépultures et ensuite le vent a fait son travail ; il n'a pas été déterré par les bêtes sauvages. En outre, ce corps a dû être enseveli ici il y a très longtemps, bien avant en tous cas qu'on ne pratique l'embaumement. A le voir ainsi on pourrait imaginer qu'il puisse revenir, qu'il ne soit pas complètement mort.

Plus généralement, tu peux remarquer que la plupart des sépultures sont humbles, témoignages des timides et modestes efforts du début du culte des morts. Il en est ainsi de toutes les entreprises humaines ; au début, on doit y croire, ne pas se décourager. Si ta pensée est bonne alors elle ira en se fortifiant, se structurera, s'enrichira ; d'autres arriveront alors

après toi pour bâtir sur les fondations que tu as posées.

Nous poursuivons notre chemin au milieu du champ des morts. Parmi les tombes de dignitaires, mastabas de brique et de pierre, l'une se distingue nettement. Je me rapproche et déchiffre les inscriptions. Ce serait celle d'Osiris. Pour les prêtres d'Héliopolis, Atoum le créateur solaire, a jailli du Noun, l'océan primordial, les eaux du nil ; il a alors chassé l'eau de son souffle pour faire apparaître un premier monticule de terre, le limon du fleuve, d'où est sortie la vie.

Par la suite, avec ses propres sécrétions, il a engendré Chou, dieu du soleil et de l'air puis la déesse Tefnout. De leur union sont alors nés tous les autres dieux. Geb, dieu de la terre, a engendré Osiris mâle et sa sœur Isis. De Nout, déesse du ciel, sont nés Seth mâle et Nephtys sa sœur.

Osiris a reçu la royauté sur l'Egypte alors que son frère Seth à tête de chien n'a eu pour tout héritage que le désert. En outre, Osiris avait épousé sa sœur Isis tandis que Seth s'était uni à Nephtys. Mécontent de son sort, Seth a tendu un piège à Osiris ; après le banquet fatal, il a ordonné que l'on jette le corps de son frère dans le nil.

Comme par la suite, Isis a réussi à le retrouver, Seth a décidé de faire découper le corps pour en éparpiller ensuite les morceaux dans tous les recoins de l'Egypte. Une histoire bien compliquée, mais avec une fin heureuse ! Anubis, le fils illégitime d'Osiris et Nephtys, avait été sauvé de la colère de Seth par Isis. Après avoir aidé sa mère adoptive à reconstituer le corps d'Osiris, il est devenu le dieu Chacal qui règne aujourd'hui encore sur le royaume des morts ; il a le pouvoir de refaire surgir le souffle de vie. De leur côté, les pharaons Horus, descendants d'Isis et Osiris, ont pu reprendre à Seth le royaume d'Egypte.

Fin du deuxième mois de Chémou, le treize mai d'Occident, an 2529 BC, milieu d'après-midi.

C'est notre dernière escale avant d'arriver à Thèbes-Ouaset. Demain ou après-demain au plus nous y serons. On vient de replier la voile et les rameurs font approcher la barque de la rive côté soleil couchant. L'eau est assez profonde. Nous accostons contre une formation rocheuse. Le capitaine donne des ordres. Deux marins sautent à terre et amarrent le navire avec un solide cordage.

Nous débarquons alors, le capitaine, le maître d'équipage, Thoti, mon père puis moi Juste derrière les rochers, un hameau apparaît, constitué

d'une dizaine de petites maisons et de deux petits greniers à grain. Ici le sol est très pauvre. Quelques ânes sont si occupés à manger leur fourrage qu'ils ne nous prêtent même pas attention ; un chien assoupi se réveille et se met à aboyer. Les villageois viennent à notre rencontre, inquiets ; ils ont reconnu la barque royale et jamais ce type de navire prestigieux ne fait escale ici. Notre capitaine les rassure et donne des ordres pour que l'on apporte une jarre de bière, quelques menus présents aussi. Les équipages mangeront et dormiront à terre, il faut reprendre des forces pour faire bonne figure demain, à l'arrivée à Thèbes.

Soir.

Les villageois ont préparé une collation. Ils ont disposé sur des tables en osier des coupes de fruits, des piles de galettes d'épeautre et de pains d'orge, de la viande séchée placée sur des palmes étalées. On sort de la bière et du vin prélevés sur notre cargaison. Une fois rassasié, l'équipage s'endort sur des nattes posées dehors à même le sol. Il fait très chaud. Nous remontons, mon père, Thoti et moi sur la barque royale pour profiter de l'air du fleuve, du calme et du silence.

Lendemain matin quatorze mai.

Je me réveille au chant du coq. Thoti est déjà plongé dans ses pensées ; il contemple au milieu du fleuve un îlot constitué de sable et d'un gros rocher fissuré auquel s'accrochent des buissons. A ses pieds poussent de chaque côté un petit sycomore et un acacia, rien d'extraordinaire à priori. Thoti m'explique :

– Pour les gens d'ici, c'est la butte première, là où a eu lieu la création. Durant la crue, seul le sommet du sycomore émerge des eaux.

– Mais on ne l'avait pas déjà vue, entre Assiout et Abydos ?

Regard amusé et malicieux de Thoti.

– Comme pour la tombe d'Osiris, ce n'est pas là où se trouve réellement le monticule premier qui importe mais plutôt ce qu'il représente. Chaque tronçon du fleuve a son propre îlot de la création comme chaque grand prêtre a sa propre vérité. L'essentiel est qu'il y a eu un seul créateur, un Dieu unique à l'origine de tout ce qui vit sur la Terre. En un instant tout a commencé, toutes les formes de vie que tu connais autour de toi sont apparues depuis les abysses du Noum, toutes les

espèces, plantes et animaux. Chaque îlot dévasté par la crue du nil puis ressuscité l'année suivante en témoigne. Il rappelle la création, marque l'alternance de la mort et de la vie.

Tout cette merveilleuse histoire de la création, je l'ai apprise de la bouche des scribes, la décrue, le banc de sable qui émerge, les touffes de papyrus qui apparaissent timidement, la boue informe du fleuve qui peut être modelée en formes animales, les créatures des eaux telles que les silures ou crocodiles, les ventres sur pattes, oiseaux et serpents, gazelles et babouins, les abeilles et scarabées. Cela, les potiers peuvent le faire mais quelle que soit la précision et la ressemblance, ils sont incapables de leur insuffler la vie, de leur donner une âme. Seuls Atoum et Ptah en sont capables et pour ce don de la vie ils doivent être honorés. C'est bien du Nil, de son limon gras et noir imbibé d'eau que germent les céréales, les arbres porteurs de fruits, les légumes. Tout a été prévu pour l'homme.

Quand, jeune, je demandais naïvement à Thoti pourquoi alors le crocodile et le lion étaient dangereux pour lui, pourquoi une hyène l'était pour la jeune antilope, il me répondait qu'il y avait sûrement une bonne raison à cela même si les hommes ne pouvaient pas le comprendre. Le mal était là depuis toujours, c'était la malédiction de Seth ! Je devais néanmoins remercier les dieux pour leurs bienfaits, pour le souffle de vie qu'ils avaient mis dans tout ce qui bougeait autour de moi, pour le fleuve créateur et nourricier, pour le soleil qui se lève chaque matin. Pour ce faire, je me devais d'honorer toutes ces créations d'Atoum.

Je suis Joy, seulement Joy, hors immersion.

Les légendes sur la création du monde, l'idée d'un grand horloger unique, une pensée réductrice ! Aton, Dieu unique que refusera le peuple égyptien ! Le souffle du Dieu chrétien qui crée subitement toutes choses, la terre, les plantes, les animaux et les hommes, c'est bien celui d'Atoum. Le mal sur terre dès le début de la création, l'obsession du mal inexplicable, les malheurs et maux qui s'abattent sur des innocents, c'est la malédiction de Seth. Il faut trouver une cause, un responsable, un péché originel que l'homme n'a en fait jamais commis. Ce sera le début d'une culpabilisation de l'humanité, la promesse d'une rédemption dans un autre monde, la reprise du concept égyptien de vie après la mort, l'utopie du paradis. Le Dieu unique des juifs et des chrétiens, une mystification que Rome, héritière de la Grèce et de Carthage refusera

dans un premier temps avec sagesse avant que le Christianisme intolérant ne détruise, efface par la force toutes les autres croyances !

Ouaset

Je suis Senout, Thèbes-Ouaset, Chémon, mois de mai, le quatorze de l'an 2529 BC, début d'après-midi.

Le vaisseau d'escorte est resté en retrait. La barque royale manœuvre pour se placer face à la ville. Elle marque un arrêt. Cette fois, l'oriflamme de Pharaon est levée tout en haut du mât. Depuis le port, on doit distinguer nettement la proue du navire décorée du dieu Horus. Une délégation de hauts responsables du quatrième nome de la Haute Egypte menée par le gouverneur lui-même arrive à quai. C'est l'instant qu'attendait le capitaine pour donner l'ordre de manœuvrer. Les rameurs se remettent au travail, le navire pivote, se rapproche doucement et accoste impeccablement.

Mon père sort de la cabine. Il est rare qu'il soit ainsi vêtu, en haut dignitaire. Sur sa tunique de lin blanc finement tissée il porte en sautoir une superbe décoration pectorale constituée de rangées de carrés de turquoise séparées par des perles en ivoire rehaussées d'or. A la main il tient un bâton orné de la déesse Isis avec sa coiffe solaire.

Soir, palais du nomarque.

Le gouverneur nous a conviés à un grand banquet. Une quantité de mets tous plus fins les uns que les autres nous est proposée, oiseaux rôtis, plateaux de friandise, vins rares venus de Palestine et de Syrie. Je suis étonnée par un tel luxe, je ne l'ai vu qu'à la cour royale. Les femmes semblent vouloir rivaliser d'élégance. Presque mieux coiffées que les courtisanes du roi, elles portent des robes colorées qui brillent à la lumière des torches. Elles sont faites de fil d'or tissé très serré avec du lin. Les bijoux ne sont pas en reste, bracelets sur les bras, aux poignets et aux chevilles souvent en or ou argent, colliers, ceintures. Sur les visages fardés, le tour des yeux est soigneusement souligné de malachite verte, les lèvres et joues sont colorées de rose carmin extrait des cochenilles kermes.

Heureusement que j'avais emporté une des robes que je porte quand je me rends à la cour royale à Memphis. Taillée dans du lin blanc et couverte d'un filet maillé de perles, des vraies en nacre de la mer Rouge, alternées avec de la cornaline, elle fait grand effet. On m'observe avec

une évidente admiration ce qui me met un peu mal à l'aise.

Le petit clergé n'est pas invité mais le grand prêtre Baou est là, un personnage ambigu, laid et corpulent. Quand il ne parle pas il a la bouche ouverte et quand il parle en bégayant une de ses oreilles semble écouter son interlocuteur tandis que l'autre écoute ce qui se passe ailleurs. Il évite toujours de regarder son interlocuteur. Ses petits yeux noirs à l'air cruel se déplacent sans cesse de droite à gauche. Pour l'instant, il cherche à attirer l'attention de mon père qui, lui, à l'évidence, feint de ne pas le voir. L'émissaire de Pharaon préfère manifestement la compagnie du nomarque et des hauts fonctionnaires.

Dépit, Baou s'approche de moi et se met à me parler. Je ne peux me dérober. Il m'explique comme si j'étais une ignorante qu'ici à Thèbes on honore particulièrement Amon, le dieu du vent. Il est le protecteur des bateliers et le garant de la puissance de Thèbes, celle que procure le fleuve. Chez mon père, dans la liste illustrée des grands temples d'Egypte, j'ai vu celui de Thèbes avec le dieu dans son Nao, couleur bleue et tête de bélier. Baou me rappelle aussi comment Amon a été créé par Thot avec les sept autres divinités primordiales de la création. Il évoque Mout son épouse ainsi que leur fils Khonsou le dieu de la lune. Ouf enfin il s'éloigne !

Il tente à nouveau sa chance auprès de mon père et réussit apparemment car maintenant ils parlent en aparté. De mon côté, je rejoins le groupe de femmes rassemblées autour de l'épouse du gouverneur. Elles papotent et rapportent le moindre petit fait ou bruit de couloir, voudraient que je leur communique des informations sur la cour de la Reine. Je m'ennuie vite, je n'ai rien à leur raconter.

Lendemain matin.

Je suis vraiment reçue comme une princesse, le bruit s'est répandu je ne sais pourquoi que je serais la confidente de la reine, c'est bien sûr faux. L'appartement qui m'a été attribué n'a rien à envier aux plus beaux intérieurs de Memphis. Des colonnes de faïence verte en forme de palmiers encadrent les nattes peintes recouvrant les murs. La décoration des meubles est raffinée, ébène et ivoire sont partout. Dans la chambre il y a plusieurs miroirs en bronze et même un en argent poli, une palette à fard en pierre verte décorée de poissons et libellules, tout un ensemble de petits pots en pierre de couleurs différentes, quartz rose pour le carmin, malachite verte pour la poudre de la même pierre, albâtre pour la crème résinée à mettre sous les bras ; d'autres contiennent des parfums

et des crèmes de beauté. Ranep reconnaît l'une de ces mixtures, préparée avec du karité, une plante que l'on trouve là où elle est née.

Après-midi.

Mon père s'est enfermé avec le gouverneur et des responsables de l'administration pour des entretiens. Thoti est aussi de la partie. J'en profite pour visiter la ville avec Ranep et un officier qui me sert de guide et de protection. Deux hommes du rang suivent derrière nous.

On arrive au port. De notre navire d'escorte on décharge des jarres, des sacs et des caisses, des vins et alcools du delta, du natron provenant des oasis plus au nord. D'autres caisses portent le sceau de la manufacture d'armes de Memphis. Le déchargement se fait sous bonne garde, celle de Nubiens qui forment ici à Thèbes un gros contingent. Plus loin, d'un autre navire qui vient cette fois du sud, toutes sortes de marchandises sont également débarquées, bien différentes. J'aperçois des paquets de peaux de lion et léopard, des ballots de feuilles de henné, des billes d'ébène, des plumes d'autruche, des défenses d'éléphants, des sacs de graines de résineux du sud, des animaux vivants aussi, entre autres des babouins agressifs tenus en chaîne, des oiseaux étranges très colorés avec de très grands becs.

Après le port, le temple. On ne peut pas y pénétrer mais l'officier nous emmène à un point haut d'où on peut apercevoir l'impressionnant ensemble. L'enceinte est encore une sorte de grande palissade en terre crue mais à l'intérieur de la large bande de terrain qui s'étend jusqu'au fleuve je distingue de nombreux édifices en construction, avec à leurs côtés des blocs de pierre énormes. L'agrandissement en cours témoigne de la richesse de la ville.

Retour ensuite vers le palais en passant par le marché ; il me semble aussi bien approvisionné que le grand marché de Memphis.

mission

Souenet

Je suis Senout, Assouan-Souenet, Chémou, vingt mai 2529 BC.

Après trois jours passés à Thèbes, nous avons repris notre voyage. En raison du niveau très bas du fleuve le bateau royal ainsi que son navire

d'escorte doivent progresser prudemment ; il faut éviter les nombreux bancs de sable et affleurements rocheux. Le paysage est de plus en plus aride et désolé. Le nil se fraie un chemin entre des collines pierreuses et sablonneuses aux pieds desquelles poussent quelques tamaris, palmiers, figuiers et broussailles. Les champs sont de plus en plus rares. On aperçoit seulement par endroits de petits lopins de terre cultivable qui doivent donner bien peu de grains. Nous longeons aussi des falaises, par endroits des carrières de grès avec de gros amoncellements de blocs en attente de chargement. Ce n'est que lorsque le niveau du fleuve sera remonté suffisamment que l'on pourra les hisser sur les barges qui doivent les transporter vers l'aval et cela ne se produira pas avant que Sirius, l'étoile du chien, ne réapparaisse dans l'immensité du ciel étoilé. Alors viendra la crue.

Nous arrivons. Un chapelet d'îlots, plus ou moins importants, barre presque totalement le fleuve, certains couverts de végétation, d'autres constitués d'amoncellements de blocs rocheux. Sur la rive est, j'aperçois une petite ville entourée d'une muraille de briques crues, quelques quartiers d'habitations, de vastes espaces vides réservés aux marchés, des entrepôts. Aucun temple n'est visible, seulement des résidences de dignitaires. Souenet est un avant-poste de Thèbes sur le chemin de la Nubie, une ville frontière avec une garnison importante, la porte d'entrée de toutes les richesses du sud. La seule autre activité importante est celle de la carrière de granit toute proche du centre-ville.

Ce n'est pas là que nous devons accoster mais à Yeb-Éléphantine, la plus grande des îles en face de nous, au milieu du fleuve. Elle fait dans les mille coudées de large et environ trois fois plus en longueur, assez pour accueillir le grand temple de Khnoum et ses dépendances, la résidence du gouverneur et la forteresse qui héberge quelques milliers d'hommes. L'île est le verrou de la porte d'entrée en Egypte, une position imprenable. Toutes ces constructions sont comme incrustées dans un écrin de verdure. Je peux apercevoir la petite ouverture du grand temple qui permet chaque matin au soleil levant d'illuminer Khnoum le dieu d'Éléphantine. Ici, la légende de la création ressemble aux autres racontées en Egypte. Khnoum a créé les hommes avec son tour de potier en utilisant le limon du fleuve, y compris le roi. Le Dieu féconde le sol en contrôlant les sources du nil ; il veille aussi à la fécondation des femmes en tant que dieu des naissances.

De gros rochers constituent un débarcadère naturel. La barque reste

cependant à quelques encablures et une passerelle est prestement installée pour nous permettre de débarquer côté proue. Mon père me fait signe, nous devons descendre.

La délégation officielle qui nous accueille est plus réduite qu'à Ouaset : le nomarque, le commandant de la garnison d'Éléphantine, le grand prêtre et quelques notables ou hauts fonctionnaires. Après les salutations d'usage, nous nous dirigeons vers le palais du gouverneur ; les porteurs suivent avec nos bagages. La dépendance réservée aux hôtes de marque n'a rien à voir avec les appartements de prestige de Thèbes, ni opulence ni luxe, mais la vue sur le nil est magnifique.

Après les trois jours d'intense activité à Ouaset mon père souhaite se reposer. De mon côté il me faudra écrire, transcrire tout ce qui a été fait et dit, même nos impressions sur les uns et les autres. Tout est précieux, ne rien oublier. Je vais me mettre au travail tant que les souvenirs sont encore frais.

Le nomarque est habitué à ce que les voyageurs arrivant du nord soient fatigués et ça l'arrange. Il promet de nous faire porter tout le nécessaire, repas, tenues de rechange, produits de toilette. Demain est une journée importante. La dernière expédition de Nubie vient tout juste de rentrer. Parade militaire, festivités, cela aura lieu en face, sur la rive est.

Immersion : je suis Senout, Assouan-Souenet, Chémou, vingt et un mai 2529 BC.

Nous venons d'arriver sur la place d'armes avec le gouverneur. Il s'agit d'une esplanade de cent vingt coudées de long sur environ soixante de large qui vient tout juste d'être nettoyée ; on voit encore les traces que les balais de paille ont faites dans le sable. Les constructions qui bordent la place n'ont rien à voir avec celles de Memphis ou de Thèbes ; ce sont pour la plupart des entrepôts et des habitations qui paraissent très humbles. Ici vivent les ouvriers des carrières et aussi les familles des soldats casernés à la forteresse de Yeb. La plus grande partie des habitants est déjà rassemblée sur les côtés de la place, jusqu'à l'estrade de bois où nous allons nous installer. Beaucoup de femmes et d'enfants sont d'origine nubienne car la garnison est constituée pour grande part de combattants venus du grand sud.

Tous attendent avec impatience mais aussi une certaine inquiétude. La ville vit au rythme des campagnes menées dans les contrées du lointain sud et les choses ne se passent pas toujours bien. Il arrive que les guerriers

du désert, les bédouins, sèment le trouble. Ils guettent le retour des Égyptiens au niveau des gorges. Parfois il y a de lourdes pertes humaines. Justement le gouverneur vient de confier à mon père qu'à l'issue de cette dernière campagne il y aurait de nombreuses victimes, morts ou blessés.

Une tenture en lin nous abrite du soleil ardent. Mon père et le gouverneur-nomarque sont au centre, encadrés à droite par le grand prêtre et le commandant de la garnison, à gauche par Thoti et moi. Des battements de tambour retentissent, venant du nord de la ville. La troupe se rapproche, elle arrive. La foule a encore grossi et maintenant toute la ville doit être rassemblée ici pour la parade.

Un premier contingent de Nubiens apparaît, ouvrant le défilé. Musique, tambours, cistres. Tous avancent d'un pas décidé derrière leur chef. Ce qui m'étonne c'est qu'il est noir, aussi noir de peau que Ranep. A sa vue, cris et applaudissements fusent. Thoti me parle à l'oreille ; c'est Kemeth le Prince Noir, fils d'une des concubines de Pharaon. Couvert d'une armure faite de plaques de cuir bruni, il porte en sautoir ce qui ressemble à une grande tête de lion en or ; les deux officiers qui l'accompagnent portent eux des peaux de panthère. Suivent des archers en grand nombre. Leurs carquois de cuir sont remplis de flèches et leurs boucliers ronds en peau repoussée sont décorés eux aussi d'une tête de lion en relief. En tout ils sont plusieurs centaines. Beaucoup ont le teint cuivré des Nubiens du nord ou sont noirs de peau comme leur chef. Parmi eux, je distingue quelques officiers égyptiens. A l'évidence il s'agit là du bataillon d'élite du prince.

Juste derrière arrive un autre contingent de soldats armés de frondes, haches et massues. Les rangs sont moins bien tenus, c'est le gros de la troupe. Mêlés à eux on trouve des porteurs musclés en sueur et mal vêtus, prisonniers pour l'instant mais, pour nombre d'entre eux, de futures recrues des prochaines expéditions. Ils semblent résignés à leur sort, sans doute étonnés d'être encore en vie ; leur force physique et leur relative docilité les a sauvés. Certains transportent des coffres plats en bois suspendus à des attelles. Derrière, des ânes suivent chargés de cages en osier qui emprisonnent des oiseaux exotiques au plumage coloré. Il y a aussi des filets pleins de plumes d'autruche, des paniers solides remplis de gros blocs de malachite verte boursoufflés. Des bœufs du sud tirent des traîneaux, certains avec des cages contenant des panthères, d'autres chargés de billes d'ébène et de défenses en ivoire.

Placés sur le dessus, des babouins irascibles et d'autres espèces de

singes plus petits se disputent et crient. Enchaînés ils se démènent sans cesse espérant reprendre leur liberté. Je vois aussi de petites antilopes graciles, tirées par le cou, différentes de celles que l'on trouve dans le centre et le nord de l'Égypte. Elles iront agrémenter les jardins royaux ou princiers. Enfin il y a également toutes sortes de bêtes étranges, certaines couvertes d'écailles et enroulées sur elles-mêmes.

A l'arrière arrive maintenant un troupeau de boeufs, échantillon de l'important bétail rapporté, suivi par un groupe de femmes accompagnées d'enfants. Elles sont plus d'une centaine, effrayées, apeurées, mal habillées, couvertes de poussière, baissant les yeux et fuyant les regards. Toutes viennent de villages rebelles qui ont été razzés, ceux qui ont refusé de livrer bétail, grains et pépites d'or, dans des villages qui ont cru pouvoir vivre sans la protection du roi de Kerma ou celle des Égyptiens. Les plus jeunes et belles seront très vite vendues et emmenées vers le nord, d'autres seront distribuées aux guerriers célibataires les plus valeureux. A leur vue, la foule crie de plus belle, l'excitation est à son comble.

Enfin, pour fermer le défilé, arrive dans le plus grand désordre tout un groupe de guerriers noirs armés de lances et portant des boucliers décorés de plumes. Ils arborent des tenues variées et, plus étrange encore, ils ont des cicatrices sur le visage et le corps, pas des blessures mais des sortes de dessins géométriques, des scarifications. Pour le peuple c'est nouveau, presque effrayant. Leur musculature puissante impressionne la foule ébahie qui se tait un temps.

Jamais à Souenet on n'en a vu autant et cela veut dire que le Prince Noir s'est aventuré très loin vers le sud, au royaume de Kouch bien après la troisième cataracte. Comparés à eux, les quelques officiers égyptiens qui les encadrent paraissent aussi chétifs que des femmes.

Cette fois tous sont en place ; le contingent est au complet avec son butin. Je regarde la foule ; à côté des visages réjouis, il y en a d'autres sur lesquels se lit l'inquiétude, des soldats ne sont pas là. Dernier espoir, que le compagnon manquant ne soit que blessé et soigné à Yeb par les prêtres mais l'accès n'est pas libre, il faudra demander après la fin de la parade.

Le roulement des tambours s'est arrêté, tous se taisent et attendent. L'avant garde s'est immobilisée à une vingtaine de coudées devant nous. Je ne peux m'empêcher d'admirer la mise en scène. Dans ce petit poste aux confins du royaume rien n'est laissé au hasard pour ce défilé ; cela sent l'intelligence et l'émotion du peuple est palpable. Le Prince Noir est

son héros, un chef de guerre réputé qui ne ménage ni sa sueur ni son sang, toujours prêt à risquer sa vie pour ses soldats nubiens ou noirs, un fidèle parmi les fidèles de Pharaon.

Kemeth se détache du premier rang et s'approche à pas lents, sûr de lui. Sa démarche est souple comme s'il glissait sur le sol, à mi-chemin entre celle d'un homme et la marche d'un fauve. Les deux officiers qui le suivent se placent à ses côtés ; l'un d'entre eux est le commandant des archers, un nubien, l'autre est noir, celui qui commande le contingent de Kouch. A quelques coudées, Kemeth salue le gouverneur en plaçant la main droite sur sa poitrine. Je remarque alors la terrible cicatrice qui balafre sa cuisse droite ; elle part du genou gauche pour se perdre sous la tunique.

Quand le Prince Noir ôte sa main, je vois distinctement une pépite de métal clair et brillant placé entre les crocs du lion doré. C'est le métal des étoiles, le fer céleste que l'on trouve parfois dans le désert. Seuls les princes ont le droit de le porter en Egypte. A sa ceinture est attachée une queue de lion, un rite du royaume de Kouch ; là-bas, pour qu'un homme soit reconnu comme un vrai guerrier, il doit partir seul dans la brousse et chasser un lion, en rapporter ce trophée. Kemeth porte d'épaisses sandales en peau d'autruche dont les multiples cordelettes remontent jusqu'à mi-jambe. Je remarque enfin que l'une des protections de bras en cuir porte encore des traces brunes, du sang séché. Le nomarque se lève et place sa main sur son épaule. Décidément on est bien loin de la cour et de son protocole.

– Soit le bienvenu, Kemeth. Je vois que la campagne a été bonne même si elle a été dure.

– Le butin est là, excellence, mais il est vrai que les blessés sont nombreux.

– Tu connais déjà l'émissaire de Pharaon je présume ? Kemeth se tourne vers nous, nos regards se croisent un très bref instant, un temps suffisant toutefois pour que je décèle étonnement et interrogation, suffisant pour que je me reproche aussitôt de l'avoir regardé comme ça. Intriguée, je n'ai pas pu me contrôler, à cause de son assurance, de sa prestance mais aussi de son regard, des yeux vert jaune, une couleur très rare et troublante, celle de certains animaux sauvages, crocodiles ou fauves. Il s'incline et mon père se lève.

– Prince Noir, je suis heureux de te revoir, de constater aussi que ton expédition a été un succès. Tu connais déjà Thoti. Quant à la jeune

personne qui m'accompagne, c'est ma fille.

Cette fois je me méfie et évite de croiser son regard. Kemeth me salue, prononce une formule de politesse pour dire qu'il se sent honoré. Je ne comprends même pas exactement ce qu'il dit et n'arrive pas à répondre. Thoti vient à mon secours et remercie le Prince pour ses aimables propos.

Sur un signe de Kemeth trois groupes de porteurs se fraient un chemin. Ils viennent déposer de lourds coffres à nos pieds puis les ouvrent. Ils regorgent d'or, des pépites, de la poudre, de petits blocs de roches arrachées à des filons aurifères. La foule applaudit. Très vite on les referme, le gouverneur se lève et nous le suivons avec la précieuse cargaison, laissant Kemeth à son triomphe. La foule ne va pas tarder à se mêler à la troupe sur la place d'armes et la place du Prince Noir est là. La veille, le nomarque a donné l'ordre de distribuer des grains et de la bière en abondance, d'abattre aussi une vingtaine de têtes de bétail prélevées sur les prises de guerre. Ce soir la fête battra son plein.

Même jour, l'après-midi, Yeb-Éléphantine.

Je viens d'arriver au temple avec Thoti ; nous avons revêtu tous deux une tenue très simple. C'est dans l'un des locaux servant d'entrepôts que les prêtres soignent les blessés. Dès notre arrivée, nous constatons la gravité de la situation. Une fois ôtés les pansements, de nombreuses plaies sont purulentes ; les chairs déchirées ont été bandées trop vite, dans l'urgence et elles se sont infectées. Les flèches ont été trop rapidement arrachées, pire, parfois la pointe trop profondément entrée n'a pas pu être extraite. Certaines hémorragies n'arrivent même plus à être contenues et nombreux sont ceux qui ont des membres brisés.

Thoti vérifie les attelles, resserre les bandages, prodigue des conseils pour les pansements et cautères aux plantes. De mon côté, je m'occupe d'un homme qui délire. Il a une grave blessure à la tête. L'arme qui l'a frappé est probablement une hache ; elle a dû glisser au dernier moment ce qui lui a sauvé la vie mais maintenant il raconte n'importe quoi, comme s'il ne se contrôlait plus. Pourtant, je sens sa vie battre en tâtant son cou et son poignet ; c'est étrange car son cœur, le siège de ses pensées, n'a pas été atteint. Je demande à Thoti ce qu'il en pense, mais il ne dit mot.

Les entrailles servent à ce qu'on ingère, à fournir de l'énergie au corps. La matière grise dans le crâne, celle qu'on extrait par le nez dans la préparation des morts, c'est pour les yeux, les oreilles, le nez, la vue, la

bouche aussi et donc la parole, c'est ce qu'on m'a appris. Peut-être que c'est ça la raison, son cœur pense mais la parole est incapable de suivre.

C'est alors que l'un des prêtres du temple s'approche. Il pense qu'il faudrait ouvrir la blessure, il a déjà vu de pareils cas, laisser le sang s'épancher vers l'extérieur après avoir ouvert le crâne fracturé. Il demande l'avis de Thoti qui confirme. Ils vont tenter l'opération. Je regarde.

Le blessé est maintenu de force avec des sangles de cuir. Le prêtre opère avec précision, insère délicatement et de force une pince allongée au niveau de la fracture, détache un petit bout d'os crânien et introduit ensuite une canule avec précaution. Le premier essai est raté, rien ne sort. Il recommence et du sang se met à suinter. Un autre prêtre vient l'assister pour maintenir en place l'instrument. De notre côté, Thoti et moi allons soigner d'autres blessés ; nous posons des cautères, passons des pommades apaisantes sur les hématomes, vérifions la réduction des fractures. Je distribue de l'eau et parfois du vin.

C'est la première fois de mon existence que je vois autant de souffrances en un même lieu. Il y a ici au moins une centaine de blessés dont une vingtaine dans un état très grave. Combien survivront ? On est loin de Memphis mais pas de Thèbes. Pourtant dans cette ville ils vivent comme si la guerre n'existait pas. La Nubie, la zone d'influence du sud comme ils l'appellent, n'est synonyme pour eux que d'or et d'ébène, jamais de souffrance et de sang. Ces commerçants qui s'enrichissent, ces prêtres, l'entourage même de Pharaon, tous se montrent insatiables, réclamant toujours plus de richesses sans se soucier des blessures. Les scribes n'écrivent sur la guerre que pour relater des faits d'armes. Les peintres et sculpteurs représentent des batailles navales à la gloire de l'Egypte où l'on oublie l'angoisse du blessé qui se noie, la douleur de la mère qui perd son enfant au combat.

Je suis Senout, Eléphantine, mois de mai, le vingt-deux, an 2529 BC.

Cette nuit mes rêves ont tout mêlé, la gloire et la souffrance, la gloire des armes, la souffrance des blessés, des singes juchés sur la tête du grand sphinx de Gizeh et qui regardent d'un air moqueur les hommes, Kemeth luttant contre un lion et mordu à la cuisse, le sang qui dégouline, la queue prélevée en trophée, la place d'armes avec la parade, les coffres d'or, des pépites charriées par le nil aux alentours des plus lointaines cataractes, un village pillé et dont les cases brûlent, Ranep errant à la recherche de sa famille, parents, frères et sœurs.

Thoti vient d'arriver avec une bonne nouvelle. L'homme opéré a non seulement survécu mais il semble se remettre. Un métier, chirurgie, oui un métier que j'aimerais faire, réparer le mal fait par les hommes, réparer les erreurs de la nature. J'y penserai plus tard ; pour l'instant, notre présence auprès des blessés a fait grand effet, aussi bien auprès d'eux qu'auprès des prêtres. Thoti me dit que Kemeth nous remercie particulièrement.

En même temps il guette ma réaction. Hier soir, au repas chez le gouverneur, il n'a pas manqué de nous observer, Kemeth et moi. Nous avons échangé quelques phrases et Thoti avait bien remarqué que j'étais intimidée. C'est vrai que j'avais l'impression d'être une gamine et en même temps j'aurais voulu être une femme. Soudain j'avais eu honte de ma poitrine trop menue, trouvé ma robe trop simple avec pour toute décoration une ceinture de turquoises. Quand le Prince Noir m'avait regardée, un trouble m'avait aussitôt envahie. Je n'avais fait attention ni à sa blessure ni à sa musculature, pas plus à sa peau ou à ses cheveux. Il était un tout, un tout qui me plaisait, qui se résumait à la façon dont il me regardait, pas cet air vicieux comme Tozar, non, un regard pur.

Thoti veut manifestement en savoir plus car il se met à me parler de Kemeth :

– Connais tu l'histoire du Prince Noir ?

– Sa mère était à la cour, cela je le sais.

– Oui, c'est une vieille histoire. Le roi précédent avait effectivement une concubine qui venait de très loin dans le sud, noire et d'une très grande beauté. C'est de leur amour qu'est né Kemeth. Pharaon l'a reconnu. C'est pour cette raison qu'il a aujourd'hui le titre de prince. Quand il est devenu homme, il a voulu connaître ce pays où sa mère était née. Il est allé très loin, plus loin au sud que ne l'avaient jamais fait auparavant les troupes de Pharaon. Il a mené avec succès sa campagne, ramené de nouvelles troupes. Son père l'a alors nommé chef des expéditions de Nubie pendant que son prédécesseur, plus âgé, était nommé commandant de la garnison d'Éléphantine.

Kemeth a toujours voulu faire mieux que les autres officiers égyptiens, montrer à Pharaon que son origine ne l'empêcherait pas d'être un très grand soldat. Il est célèbre dans toute l'armée pour son courage et sa vaillance. Son seul défaut, aux dires de ses compagnons, est de prendre parfois trop de risques même si, jusqu'à présent, ça lui a plutôt bien réussi. Mais si ce matin Thoti est là, c'est avant tout pour qu'on travaille au

compte-rendu. Rouleaux vierges et plumiers sont prêts. Au travail !

Immersion : je suis Joy, résidence du gouverneur. La Machine me fait assister en mode fantôme à une réunion entre mon père, émissaire de Pharaon, le nomarque-gouverneur et Kemeth le Prince Noir. Pendant ce temps Senout travaille avec Thoti, 23 mai 2529 BC.

Menothep s'adresse à Kemeth :

– Prince, Pharaon a une grande confiance en toi, tu ne l'as jamais déçu. En ce moment même l'Egypte a un problème, des incursions aux frontières nord, des nomades du désert qui attaquent les convois transportant le minerai du Sinaï ; au sud aussi, en amont d'Éléphantine, nous sommes confrontés aux mêmes difficultés. Toutes ces actions pourraient à terme mettre en péril la prospérité du royaume. Le roi, ton père, a remarqué la grande vaillance de tes troupes ; il songe à tripler le contingent nubien et selon ce que tu nous conseilleras à étendre l'emprise de l'Egypte sur le nord de la Nubie jusqu'à la limite du royaume de Kerma.

Kemeth prend son temps avant de répondre.

– Grand ami du roi, je suis honoré de la confiance qui m'est faite. Tu as vu par toi même que même ici, aux confins sud du royaume, nous sommes effectivement confrontés à l'insécurité ; des bandes de pillards viennent régulièrement troubler les rives du nil. Pour cette raison, la dernière campagne a été plus difficile que prévue.

Néanmoins, après avoir atteint la troisième cataracte, j'ai pu négocier avec le roi de Kerma. Il ne s'opposerait pas à ce que nous pacifions les chefferies rebelles, celles qui se trouvent entre Assouan et la deuxième cataracte, la limite nord actuelle de son royaume. L'objectif serait de mettre fin aux attaques régulières contre les convois de marchandises sur le fleuve et les rives. C'est à la fois dans son intérêt et le nôtre.

– C'est appréciable, Kemeth, mais je me suis laissé dire que tu étais allé au-delà, bien plus loin, au pays d'où vient ta mère.

– C'est exact. Une fois la négociation achevée nous sommes remontés vers le nord. Arrivés à la seconde cataracte, plutôt que de rapporter tout de suite le butin, j'ai laissé une partie du contingent sur place pour repartir vers le sud en contournant le royaume par l'est, une région très aride. Le trajet difficile m'a amené jusqu'à la cinquième cataracte puis de là j'ai

rejoint le royaume de Kouch.

Nous sommes restés un temps au confluent des deux grands fleuves de couleurs différentes qui abondent le nil de leurs flots. J'ai appris que c'est celui qui descend des hauts plateaux de l'est qui commande le gros de la crue en Egypte. Leur roi et moi-même sommes devenus amis. Après que sois allé seul chasser le lion, j'ai gagné leur confiance ; là-bas, les hommes sont très braves et vaillants, moins agiles à la course que les nubiens mais plus forts et puissants. Lui, comme son propre peuple, trouvent le roi de Kerma trop gourmand et ils sont prêts à négocier avec nous.

– Que veux-tu-dire par là ? Prendre le contrôle du royaume de Kerma ?

– Ce ne serait pas impossible. Nombre de nos soldats nubiens en sont originaires. Pour eux ce serait la perspective de revenir chez eux avec des avantages. Par ailleurs le royaume est constitué de chefferies qui souvent sont rivales. Certaines pourraient fort bien choisir de s'allier avec nous. En contrôlant le pays on assurerait la sécurité des mines situées en amont d'Éléphantine. Je sais maintenant où sont les meilleurs filons aurifères du royaume de Kerma. Cela représente des richesses considérables, assez pour satisfaire Pharaon et pour construire une colonie en amont de la première cataracte.

Dernier argument : même si j'ai négocié avec lui un accord, le roi de Kerma ne me semble pas sûr. Il joue parfois double jeu avec les tribus du sud d'Assouan et les hommes du désert. Il est arrivé qu'il cherche à récupérer des marchandises déjà payées pour les revendre à nouveau. Ils ne s'allieront avec nous que par circonstance.

– Comment comptes-tu faire si Pharaon suit tes ambitions ?

– Dans une première étape, je pense qu'il faudrait s'implanter durablement en amont de la première cataracte. Je songe à des forts occupés par des garnisons permanentes, des temples avec des prêtres, des Égyptiens qui s'occuperaient du commerce.

– Je pense comme toi Kemeth. Il faudrait aussi gagner la confiance des populations locales. Pour cela le comportement de nos troupes devrait être irréprochable. Que nul ne se saisisse de l'une de leurs femmes sans leur consentement, que l'on troque des marchandises d'Egypte contre du bétail et un droit de passage jusqu'à Kouch, que l'on soigne autant que possible leurs malades et blessés, que l'on forme certains de leurs enfants les plus éveillés en Egypte même.

Menothep se tourne vers le nomarque :

– La quantité de marchandises transitant par Assouan-Souenet augmenterait fortement. A terme, avec une autre province plus au sud, le nome de l'arc gagnerait en sécurité. Il deviendrait vite plus peuplé et plus riche. Je sais que l'on peut compter sur toi. Il est encore trop tôt pour parler de nos projets aux prêtres.

– Grand architecte, tu peux compter sur ma discrétion. Les prêtres verraient effectivement d'un mauvais œil que l'on repousse les sources du nil. Aux yeux du peuple, c'est ici qu'apparaît l'eau bienfaitrice. Étendre le pays vers le sud reviendrait à reconnaître que ses sources sont situées bien plus en amont qu'ici. Je connais des grands prêtres obstinés qui verraient d'un mauvais œil ces nouveautés ; ils les considéreraient comme hérétiques, à moins bien sûr qu'on ne les couvre d'or. Mais quelle que soit la décision de Pharaon, bien sûr je m'y plierai.

– Puisque nous sommes tous les trois d'accord, il faut dès maintenant écrire. Kemeth, tu es allé plus loin que n'importe lequel de nos chefs. Si par malheur tu disparaissais, alors tu emporterais avec toi tout cela dans ta tombe. Je ne veux pas revenir les mains vides. Tout doit être consigné. Il faudra décrire de manière détaillée les forces du royaume de Kerma, marquer l'emplacement des nouvelles mines, expliquer tes projets de fortifications, préciser les nouvelles implantations, dresser la liste des richesses locales, évaluer les populations, village par village si tu le peux, préciser le nombre d'hommes qui pourraient entrer au service de Pharaon, indiquer les voies de pénétration des nomades, les difficultés, les temps de parcours de poste à poste.

Tu pourras effectuer ce travail avec Thoti et ma fille qui le mettront par écrit.

Kemeth ne peut cacher son étonnement.

– Senout, ta fille ?

– Cela t'étonne ? Sache qu'elle n'est pas de ces femmes frivoles qui vivent à la cour. Alors que toi tu es parti dans l'armée, elle, elle s'est engagée dans la voie du savoir. Mais je voudrais aussi qu'elle comprenne que le royaume n'existerait pas sans la force, même si parfois je peux moi-même le regretter. En soignant les blessés, elle a pu mesurer l'ampleur du sacrifice. Pour que tous, depuis Thèbes jusqu'à Héliopolis, puissent vivre

en paix, il est nécessaire que d'autres guerroient aux confins du royaume. Ton expérience l'instruira. Elle élargira ses connaissances.

Tu disposes d'une dizaine de jours. Après je devrai repartir vers le nord. Durant ce temps, j'irai visiter les carrières et commander des matériaux. Je compte aussi me rendre sur les îles, visiter les temples et parler avec les prêtres. Si tu le souhaites, tu pourras nous accompagner.

première cataracte

Immersion : deep-diving mode, je suis Senout, Éléphantine, 28 mai 2529 BC, calendrier d'Occident.

Cela fait plusieurs jours que nous travaillons avec Thoti et Kemeth au compte rendu de l'expédition. Il raconte, Thoti interroge, je transcris. Aux côtés de Kemeth je découvre une autre vie, d'autres horizons. Ce que je ressens pour lui est difficile à décrire, je suis simplement bien à ses côtés. Je l'ai rencontré il y a seulement quelques jours mais c'est comme si je l'avais toujours connu, comme s'il était moi, comme si j'étais lui. Quand je me confie à Ranep, elle se moque gentiment de moi, comparant son torse large et puissant à ma taille de guêpe. Quels enfants aurais-je avec lui ? Dès que Thoti s'éclipse pour aller voir les blessés ou discuter avec les scribes du temple, alors Kemeth change. Il plaisante et trouve le moyen de me complimenter.

Une pose dans mon travail de scribe.

Ce matin j'ai accompagné mon père aux carrières, celles qui sont situées à la limite de la ville, en face, là où l'on extrait du granit rouge. Sur place j'ai vu comment les carriers découpent les énormes blocs de roche brute. Ils recherchent d'abord les lignes de cassure naturelle qu'ils transforment en rainures à l'aide de ciseaux en cuivre martelé ou parfois en diorite. Ensuite, ou bien ils frappent habilement à l'intérieur à l'aide de masses et de piques ou bien ils enfoncent des coins en bois à l'aide de maillets. Ils mouillent alors les pièces de bois qui gonflent et la roche cède. Une fois débités, les blocs sont acheminés à l'état brut jusqu'au quai dans l'attente d'un transport vers le nord. Pour l'instant, comme c'est le cas pour les carrières de grès exploitées entre Souenet et Ouaset, il faudra attendre et stocker, les eaux sont trop basses pour permettre le chargement des énormes blocs de granit.

Le vingt-neuf mai.

Aujourd'hui mon père a prévu d'inspecter les nilomètres, celui de Yeb et celui de Sehel, la dernière grande île en amont. Plus haut, le fleuve se rétrécit fortement pour emprunter une gorge étroite. Pour de nombreux habitants du royaume c'est là qu'est la source sacrée du nil. Quand la crue vient, les eaux se déversent en d'impressionnants grondements, des flots qui semblent sortir d'une gigantesque cruche. Les prêtres des deux temples majeurs de Yeb et Sehel se considèrent comme les gardiens de la source et les offrandes affluent nombreuses à cause de cette croyance. Bien sûr étant sur place ils savent que le fleuve continue plus loin même s'ils ne savent pas tous qu'il y a de nombreuses autres cataractes, trois jusqu'à Kerma et encore deux autres avant d'arriver à l'endroit où le nil se sépare en deux.

J'ai compris que Kemeth se méfie lui aussi des prêtres. Il ne les aime pas sauf quand ils soignent les blessés. Au retour des expéditions, ils viennent fureter dans l'espoir de prélever une part du butin. Tous espèrent rejoindre Thèbes et dans ce but renseignent le grand prêtre Baou sur l'ampleur du butin rapporté par chaque expédition. Quant au grand prêtre de Yeb, il semble bien s'entendre avec mon père. A Memphis je n'ai pas pu visiter le temple de Ptah mais, ici, il accepte que j'entre dans l'enceinte sacrée.

Visite.

Comme tout le clergé de rang élevé du nome, le grand-prêtre arbore au-dessus de sa tunique de lin une peau de léopard. Pour ma part j'ai caché mes cheveux sous une perruque que Ranep m'a procurée et j'ai revêtu une robe de lin blanche qui aplatit mes formes. Kemeth me jette un regard amusé !

Dans la première cour, un gros babouin mâle est assis sur un bloc de calcaire à l'ombre du péristyle, occupé à ronger des fruits. Il nous examine d'abord d'un regard méchant, sort ses crocs, nous sommes des intrus, puis il se calme à la vue du grand prêtre.

On traverse les différentes espaces. Dans les chambres il y a de nombreuses offrandes, du poisson, des cruches de bière et de vin. La dernière salle est obscure mais la lumière venant de la lucarne est suffisante pour que je puisse admirer le dieu Khnoum installé dans son nao de granit rose.

Nous ressortons au niveau de l'avant dernière cour intérieure ; un

étroit tunnel creusé dans la roche donne accès à l'escalier qui descend dans le nil ; le nilomètre est gravé sur le mur latéral qui le borde. Le scribe chargé de noter tout au long de l'année le niveau du fleuve pour suivre la crue et la décrue nous a rejoint ; il nous explique la signification des diverses marques gravées sur la pierre. Mon père demande qu'un double des transcriptions détaillées lui soit remis pour les trois dernières années ; à ce jour, elles manquent aux archives de Memphis. Ce sera fait au plus vite assure le prêtre de Khnoum ; il donne des instructions en ce sens à son scribe.

Suite de l'inspection.

Lorsque nous arrivons à Sehel Island, le soleil est déjà très haut dans le ciel et la chaleur est étouffante. Ici aussi le peuple honore le dieu du fleuve et en même temps la déesse du vent comme à Thèbes. Selon le prêtre responsable des lieux, ce temple serait bien plus ancien que celui de Yeb. Il est évident pourtant qu'ici il dispose de moins de ressources ; même s'il est aussi bien habillé que son confrère, les lieux sont moins décorés.

On inspecte le nilomètre et mon père donne les mêmes instructions qu'à Yeb. Le prêtre nous parle aussi du très vieux sanctuaire dédié à Oradjet que l'on aperçoit d'ici sur une colline de la rive est. Selon lui il serait encore plus ancien. Il nous explique que d'en haut on jouit d'une vue panoramique exceptionnelle sur le nil aussi bien vers le nord que vers le sud. Lui n'y va plus, c'est bien trop escarpé et dangereux mais parfois il envoie un jeune prêtre déposer quelques offrandes. Kemeth propose de m'y accompagner, mon père est d'accord. Ni lui ni Thoti ne sont en mesure d'escalader la colline. Ils resteront au temple et s'occuperont des relevés.

Nous avons emprunté une barque de papyrus pour rejoindre la rive droite. De là, une sente monte vers le sommet, effectivement étroite, raide et dangereuse. A plusieurs reprises les cailloux roulent sous mes pieds et Kemeth doit me rattraper par le bras. Le prêtre avait raison ; même en s'aidant de leurs cannes d'acacia, cela aurait été périlleux pour Thoti aussi bien que pour mon père.

Une fois arrivés au sommet, la vue est effectivement magnifique : à l'est, l'immensité du désert, il s'étend jusqu'à la grande mer Rouge, à l'ouest des dunes, du sable à perte de vue. Au milieu du fleuve, on aperçoit les cataractes avec les îles gardiennes des sources et en aval, au loin, la

brume de chaleur réussit à tout confondre avec le ciel, les boucles du nil, les bancs de sables et les berges. Enfin, en amont, la gorge se rétrécit jusqu'à se perdre dans les entrailles de la montagne.

Quant au petit sanctuaire, ce n'est en fait qu'un embryon de péristyle précédant une unique chambre maladroitement couverte. L'assemblage grossier des blocs de pierre témoigne de l'ancienneté des lieux. Sur la table d'offrande quelques fruits sont posés dans un récipient d'herbes tressées. Kemeth me conte la légende du sage des sources.

– Ce sanctuaire existait bien avant ceux des îles sur le fleuve. La légende prétend que c'est un sage venu d'Abydos qui l'avait créé, un prêtre en quête de la source du nil. Il s'était arrêté là. On venait le voir depuis Thèbes car il était capable, mieux que personne, de prévoir l'arrivée des eaux. En observant les étoiles, il avait remarqué la coïncidence entre la crue et la réapparition dans le ciel de l'étoile du chien, sirius ; pour lui, c'était clairement un avertissement divin. Il aurait pu tout aussi bien compter les lunes, ça n'aurait rien changé, peu importe, cette faculté de prédiction avait fortement impressionné la population. C'est alors que ce petit temple avait été construit, dans l'intention d'invoquer les forces du fleuve, de prier le dieu Hâpy afin qu'il ne retienne pas trop longtemps les eaux, qu'il déclenche le grand déversement depuis les entrailles rocheuses de la cataracte.

Plus tard, quand on a construit la forteresse d'Eléphantine et les temples sur les îles du fleuve, le vieux sage s'est trouvé marginalisé. A la fin de sa vie il était trop vieux pour descendre ; complètement oublié, la légende veut qu'il ait été nourri par un faucon.

– Et à sa mort ?

– La légende ne dit rien à ce sujet sinon que le même oiseau aurait emporté son Ka au ciel.

– Ton histoire est triste.

– C'était un prêtre. Il s'était enfermé dans ses pensées en s'isolant du monde. Rien ne l'obligeait à vivre en ermite, il aurait pu rester à Thèbes avec les autres. Il avait choisi d'oublier les hommes, de ne penser qu'aux dieux.

– Mais il n'a même pas eu de sépulture. Kemeth me prend la main. Je ressens comme une onde de plaisir qui traverse tout mon corps. Il me montre le nord.

– Ne pense pas à ça, raconte-moi plutôt comment tu vis à Memphis,

ce que tu fais à la cour.

– Tu sais, je n'y vais que très rarement.

– C'est là-bas que j'ai vécu mes premières années, avant toi bien sûr, mais je n'y ai pas appris à jongler avec les nombres comme toi. Thoti prétend que tu peux calculer le nombre exact de blocs nécessaires pour construire une pyramide, que tu connais l'origine des nombres sacrés. Est-ce vrai ?

– Il exagère mais tout ce que je connais ne me servira sans doute à rien, je ne pourrai jamais remplacer mon père, Je suis une femme.

– Tu sais beaucoup de choses mais les dunes du désert ou les étoiles ou encore les grains de sable, saurais-tu les compter ?

– Elles sont innombrables. Je comprends ce tu veux me dire. Malgré tous ses efforts, l'homme ne pourra jamais comprendre la totalité de la création, c'est bien cela ?

– Oui, et c'est pour cette raison qu'il ne faut pas oublier de vivre. Avant d'atteindre le grand sud, je dois traverser d'immenses zones inconnues. Si je commençais à compter tous les obstacles je serais vite découragé. Ce que je cherche à te dire aussi c'est que tu aurais pu apprendre, bien sûr, mais aussi et en même temps profiter de la vie à la cour.

Je ne réponds pas. Il me regarde, amusé. Je ne sais toujours pas quel âge il a, vingt-cinq à vingt-huit ans ? Je voudrais lui demander s'il a un projet de mariage mais je n'ose pas. Ranep s'est renseignée et prétend que non. Il reprend :

– Tu sais, maintenant ma mère vit à Thèbes, ma vie est ici, au sud et là-bas. De sa main il m'indique le sud, la Nubie. Il poursuit.

– Le pays de l'or mais aussi de la poussière et de la soif. Un pays où personne n'a encore commencé à écrire, où les savoirs se transmettent encore de père en fils par la parole. Penses-tu vraiment que l'écriture soit un bienfait des dieux, un cadeau de Thot, celui-là même qui a donné son nom à Thoti ?

– Je ne sais pas mais avec l'oreille l'homme peut entendre ce qu'il veut, avec sa bouche il peut dire ce qu'il ne pense pas vraiment. Ainsi rien n'est jamais sûr. Quand les choses sont écrites, c'est plus difficile de déformer ou même trahir. L'écriture permet aux hommes de fixer la vérité. Ce qui est écrit est vérifiable, la parole est transcrite sur le papyrus ou gravée sur la pierre. Ce qui a été convenu ou promis entre les hommes peut être

rappelé. Un arrangement est plus difficile à remettre en cause.

Il a relâché ma main.

– Mais si tu ne vas pas vivre à la cour de Memphis, que comptes tu faire ? On murmure à Thèbes que la reine aurait des projets pour toi. Tu vas te marier

Il a osé poser la question mais, voyant mon trouble, il s'excuse aussitôt.

– Je n'aurais pas dû te poser cette question, pardonne-moi.

un si court bonheur

source de vie

Immersion : je suis Senout, Yeb-Éléphantine, réception chez le nomarque, le trente mai de l'an 2529 BC, temps d'expérience : 1h 54mn.

Seules les personnalités proches du gouverneur sont invitées, dont Kemeth bien sûr. J'ai demandé à Ranep de m'aider à me préparer. Elle m'a coiffée comme une princesse. Après avoir lissé mes longs cheveux, elle les a enduits d'une crème parfumée avant de les tresser ; au bout de chaque mèche elle a accroché une perle de cornaline puis elle a rehaussé le tout d'un filet orné de perles d'or. Je me suis maquillée devant le miroir d'argent poli, bord des paupières souligné à l'antimoine. J'ai aussi remis la même robe qu'à Thèbes et lacé de fines sandalettes en peau de chèvre jusqu'à deux pouces au-dessus des chevilles. Kemeth, pour sa part, est habillé de façon très simple ; sa tenue ne laisse en rien transparaître son métier de soldat.

Le repas est terminé. Le nomarque et mon père parlent ensemble ; j'imagine qu'ils règlent les dernières étapes de la mission. Pour le gouverneur, le grand architecte est de première importance. L'opinion qu'il aura sur lui est essentielle pour la poursuite de sa carrière compte tenu des projets d'extension du royaume vers le sud. De son côté Thoti parle avec le grand prêtre. Tous quatre sont à l'intérieur. Je sors sur la terrasse qui domine le fleuve et Kemeth ne tarde pas à me rejoindre. Nous nous accoudons à la balustrade.

– 'Thoti pense que le travail sera bientôt achevé, un à deux jours encore. Après, quand ton père l'aura relu, sa mission sera terminée. Il m'a dit avoir fini de choisir les pierres. Vous allez repartir.

Je m'y attendais. Il ne reste que quelques points techniques à vérifier. Le papyrus principal est déjà rangé dans un petit coffret et 'Thoti fera faire un double une fois que nous serons rentrés à Memphis pour les archives du palais. Je redoutais cette échéance. Je n'ai pas envie de le quitter. Je voudrais qu'il sache que je ne suis promise à personne. Justement il reprend le sujet.

– Tu ne m'as pas répondu pour ton mariage, tu fais attendre les hommes ?

Je le taquine.

– Toi-même, on dit que tu fais attendre ta mère ; pourtant, il y aurait beaucoup de beaux partis à Thèbes qui s'intéressent à toi. Je sens mon cœur de femme battre dans ma poitrine, je redoute la réponse mais il faut bien que je sache moi aussi.

– Je n'ai pas trouvé le temps, les campagnes. Je ne crois pas que je pourrais me plaire à Thèbes. Ma vie est ici et au sud, loin des fastes des villes. Quand je pars en campagne ma vie est celle d'un soldat. Quelle femme prendrait le risque de me voir un jour périr au combat ? Quelle femme accepterait que son époux parte dans des contrées lointaines pour des temps aussi longs ? Il pose sa main sur la mienne. C'est aussi bon que la première fois.

– Senout, voudrais tu venir avec moi demain au fleuve ?

– Au fleuve ?

– Si tu ne crains pas les créatures du Nil bien sûr ! J'ai cru comprendre que 'Thoti doit aller à Assouan et ton père compte passer la journée à Yeb, examiner les projets d'embellissement du temple et d'agrandissement du fort. Tu sais nager ?

Je me contente d'acquiescer, inutile de lui dire que je pourrais traverser le Nil même encore en aval de Thèbes.

– Je connais un endroit où personne ne va. A cette saison il n'y a aucun danger, le fleuve est au plus bas. Tu viendras ?

– Je viendrai.

Lendemain matin.

Kemeth a tiré la petite barque de papyrus sur le sable. Il l'a adossée à l'un des gros rochers en granit qui bordent la petite plage ; leurs faces planes et sombres semblent avoir été tranchées par un ciseau géant avant d'être polies. Seuls des touffes de tamaris et un palmier ont réussi à pousser entre les blocs de pierre. A nôtre arrivée les ibis blancs dérangés se sont envolés pour se poser plus loin et seul un héron cendré au plumage gris est resté.

Je viens de poser à terre le panier que m'a préparé Ranep, des gâteaux au miel, quelques fruits, une petite jarre de bière. Kemeth l'enfonce jusqu'au goulot dans le sable humide pour la rafraîchir. Tout est calme ; on ne voit aucun de ces tourbillons dangereux du début de la crue. De là où nous sommes, on ne distingue que le haut de la structure du temple de Yeb ; en face, les collines sont inhabitées.

Kemeth s'est débarrassé de sa tunique. Il ne porte plus qu'un pagne autour des hanches et s'efforce de cacher sa cicatrice qui apparaît encore plus terrible. Elle longe sa cuisse gauche musclée en remontant jusqu'à la limite du bassin. C'est comme si un animal avait tenté de l'atteindre au ventre pour lui arracher les entrailles.

Il entre dans l'eau sans se retourner. Je me débarrasse de ma robe et le suis. L'eau est tiède et nous commençons à nager. Kemeth avance vite, sûrement, tourne et retourne en allers et retours mais je nage si bien qu'il n'arrive pas à me distancer. Dehors le soleil est ardent et nous devons souvent plonger la tête dans l'eau. Kemeth vient de s'arrêter à un endroit où on a juste pied. Nos corps se devinent à travers l'eau. Il se rapproche et me serre contre lui, magie de ces premiers instants. Éperdue de bonheur, je ne le repousse pas. Dans ces premiers émois il n'y a rien à penser, rien à dire, seulement tout oublier, goûter le bonheur d'être deux, je le laisse faire, il me guide.

– Tu es belle Senout, tu es celle que je n'attendais plus.

Nous sommes revenus sur la plage. Kemeth admire mes épaules, mes seins menus, la taille fine de mes quinze ans. Il caresse ma peau qu'il trouve plus douce que dans les plus beaux de ses rêves. Alors je m'abandonne. Nos corps s'unissent de manière tendre et délicate jusqu'à ce que la force animale s'impose, un instant sacré auquel je ne voudrai probablement plus repenser de peur de le déformer. Comblée, je me

retrouve perdue dans un monde de sens que je n'imaginai pas. Peut-être que comme toute femme, je le désirais et je le craignais tout à la fois. Peut-être qu'il ne s'agissait alors jusque-là que de mots, de rêves que j'échangeais avec Ranep, 'je partirai dans les étoiles très loin et j'en viendrai à oublier la terre'.

Étendus côte à côte sur la plage. Kemeth prend du sable sec dans sa main et le fait couler doucement. Le tas grandit petit à petit.

– Tu connais ?

– Non.

– C'est un jeu, le jeu des tas de sable. J'y jouais enfant. On doit s'efforcer de faire le tas le plus haut sans qu'il ne s'écroule. Au bout d'un moment il faut faire très attention, être habile car le moindre petit grain de sable supplémentaire rajouté peut faire écrouler le tout, conduire à la catastrophe. Il faut bien surveiller les petits mouvements du tas quand il se réarrange. Avec de l'habitude on peut deviner ce qui va se passer. Un jour je te montrerai comment il faut faire pour gagner à tous les coups.

– Mais ça c'est seulement un jeu, moi, je sais utiliser le sable de manière utile ; sais-tu qu'en regardant couler l'eau ou le sable depuis le fond percé d'un vase on pourrait mesurer le temps qui passe ? On change de sujet, on parle et parle encore, de lui, de moi et encore de lui. Il me demande si je pourrais vivre ici dans le sud, ce qu'en penserait mon père le grand architecte, la reine, le roi. Je comprends ce qu'il me demande, devenir sa femme. Je pense à ma mère que je n'ai jamais connue et à mon père.

Jours suivants.

A compter de ce jour je n'ai plus cessé de penser à lui, le matin en m'éveillant, le soir en me couchant. Ranep a compris tout de suite. Je chantonnais le matin, portais plus de soin à ma coiffure et j'étais même distraite, chose tout à fait inhabituelle. Thoti a même dû me rappeler à ma tâche à plusieurs reprises. Pourtant il ne restait que quelques précisions complémentaires pour finaliser le rapport. Il a d'abord pensé que j'étais malade puis lui aussi a compris.

Plusieurs fois nous sommes repartis au fleuve. Nous avons renouvelé nos jeux, nos ébats, avec de moins en moins de réserve. Seule une pudeur naturelle nous conduisait à ôter nos pagnes seulement au moment d'entrer dans l'eau. Je n'avais plus honte de nos corps, ni du mien ni du

sien. Après avoir longtemps nagé, une fois allongés sur le sable nous parlions et nous parlions encore, lui du lointain sud.

Sur le sujet il était intarissable, récit des longues marches jusqu'aux cataractes, de la navigation sur le fleuve, évocation des sources du nil, les vraies bien plus lointaines selon lui que tout ce qu'imaginaient les esprits les plus avertis en Egypte, bien plus loin que la cinquième cataracte et que la jonction des deux fleuves bleu et blanc qui engendrent le nil. Il me décrivait ces plateaux du sud où le feuillage des sycomores est si large qu'à leur ombre peuvent s'abriter des troupeaux entiers de bœufs. Il me parlait aussi du royaume noir encore plus lointain et où il pleut souvent. Là-bas les jeunes guerriers devaient prouver leur courage en partant seul à la chasse au lion, là-bas également il y avait de l'or en abondance, dans de riches filons mais aussi dans les rivières. Il m'expliquait en détail comment on récupérait le métal jaune en chauffant les roches ou pierres pleines de paillettes. Avec de la chance on pouvait aussi trouver des pépites de rivière de la taille d'un hanneton.

Il me rappelait que dans ce pays les hommes n'utilisaient pas l'écriture, qu'ils n'avaient pas non plus d'arpenteurs pour mesurer et attribuer les parcelles cultivables, pas d'inspecteurs des récoltes. C'est le chef de village avec quelques anciens qui répartissait les terres chaque année. Celui qui récoltait plus redonnait à celui qui récoltait moins. Tous se connaissaient. Dans ce pays où on ne passait pas tout son temps à mesurer comme en Egypte, les villageois avaient encore tous la même vie. Les femmes allaient aux champs, cuisinaient, élevaient les enfants tandis que les hommes chassaient et défendaient au besoin le village.

Au lieu de prêtres-médecins, ils avaient des guérisseurs qui savaient utiliser les écorces et les racines pour soigner la vieillesse, redonner la vigueur, soigner les plaies, fièvres, maux de ventres et diarrhées. Ils n'avaient pas non plus de temples, pas de dieux comme nous, de statues, figurines ou amulettes et ils ne s'inquiétaient pas trop de la mort qui était vue comme une fatalité. Ils croyaient aux âmes, au souffle de vie qui anime tous les êtres vivants, oiseaux, serpents, plantes, une vie qui était aussi bien dans le souffle du vent qui fait balancer la feuille, dans les éclairs, dans la sève des arbres ou encore le sang des animaux. Ils pensaient que quand ils mourraient leur âme se mélangerait simplement aux autres âmes, celles de tous les êtres vivants, tout ce qui respire et bouge.

Pour ma part, je lui parlais de Memphis, du travail chez mon père, des

monuments, temples et pyramides, de la manière dont on devait les construire.

Immersion : je suis Senout, rumeurs, troisième mois de Chémou, 04 juin de l'an 2529 BC.

Tous sont au courant à Assouan, une si grande félicité ne peut se cacher, les visages la révèlent. La nouvelle s'est vite répandue, celle d'un bonheur partagé. Je n'ai pas honte, d'ailleurs en Egypte la honte d'aimer n'existe pas surtout quand on est jeune et belle comme moi. Seule la réaction de mon père m'inquiète. Je ne suis pas n'importe qui, la descendante d'une lignée qui accompagne depuis toujours les pharaons. Je redoute un mariage arrangé, pas par mon père mais par la reine.

Quand je suis retournée voir les blessés, eux aussi semblaient savoir. Ils voulaient voir en moi l'épouse choisie par leur prince et ils ont accepté plus facilement que je les soigne. Quant à Thoti, il m'a parlé comme un père avec tact et délicatesse, d'abord avec des ellipses à sa façon, les extrêmes s'attirent, le jour répond à la nuit, le soleil à la lune, le monde des vivants à celui des morts, la paix du savoir au tumulte de la bataille, le blanc au noir. Ensuite, il a évoqué les rumeurs, demandé ce que j'avais dans mon cœur. Je lui ai répondu que Kemeth voulait me prendre pour épouse et que c'était ce que je désirais le plus au monde.

Une fois assuré de mes sentiments il a proposé d'en parler lui-même à mon père. Mieux encore, il s'est arrangé pour repousser de quelques jours supplémentaires notre retour. Cela n'a pas posé de problème. Le nomarque souhaitait en savoir plus sur les rentrées de grains dans la province avant d'alerter le grand intendant et la maison des grains de Memphis.

La récolte sur place a été mauvaise et les paysans ne pourront pas livrer les quotas prévus ; il faudra que le nord envoie des céréales. Reste à préciser les besoins exacts. Ce retard dans notre départ sera donc utile.

Mon père m'a fait venir.

– Senout, ma fille chérie, tu sais déjà de quoi je veux te parler ?

– Bien sûr père, de Kemeth.

– De toi surtout. Le Prince Noir voudrait te prendre pour femme et d'après ce que me dit Thoti ce serait ton vœu le plus cher.

– Oui père.

– J'ai parlé à Kemeth. Il dit que pour lui ce serait un honneur mais ce

n'est pas si simple car la reine a des projets pour toi, tu t'en doutes bien et par ailleurs Pharaon en a sans doute pour lui. Il tient beaucoup à son fils. Plus encore que d'amour paternel il s'agit de puissance, Kemeth est le chef des expéditions de Nubie. De plus, même si ton cœur parle, tu ne sais encore guère de choses sur lui. Sais-tu seulement d'où vient son nom ?

– Le limon ?

– Oui, sa mère, concubine préférée du roi, était originaire du pays de Kouch. Le nom de Kemeth rappelle le limon sombre du fleuve, symbole de fertilité.

– Mais toi, père, que penserais-tu de cette union ?

– Pour ma part je te donnerais ma bénédiction, je ne veux que ton bonheur. Pour autant tu ne dois pas oublier qu'il est un soldat, un soldat qui se bat, pas un de ces officiers de la cour qui se contentent de parader. Il sera souvent loin de toi d'autant plus que Pharaon a de grands projets, en particulier le rattachement de la Nubie à l'Egypte, donc le royaume de Kerma à soumettre et annexer, mais ceci est un secret que tu dois garder.

– Bien sûr père, je connais les risques mais je suis sûre de mon choix.

– Il est tout le contraire de toi, dans l'action par la force physique alors que toi ta force est dans l'esprit. Vous êtes si différents. Enfin tu dois aussi savoir qu'il n'est pas très riche. Lui qui rapporte tant d'or à chaque retour d'expédition n'a rien, il se contente de vivre à la garnison d'Eléphantine avec ses hommes. Si tu devais l'épouser, sache qu'il est un prince guerrier qui n'a pour lui que sa bravoure. Le roi n'a pas encore récompensé son fils.

Mon père s'interrompt quelques secondes puis reprend.

– De mon côté ce n'est guère mieux. Tu sais bien que j'ai toujours refusé honneurs et cadeaux mais si tu persiste dans ton projet bien évidemment je plaiderai ta cause auprès de Pharaon. Dans ces derniers propos je ressens de la tristesse, celle d'un père qui s'apprête à perdre bientôt sa fille, la seule personne du monde des vivants qu'il aime avec Thoti.

union

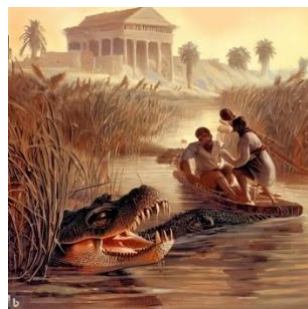
Immersion : je suis Senout. Retour vers le delta, descente du nil, Chémon, huit juin de l'an 2529 BC dans le calendrier occidental.

Kemeth m'a accompagnée jusqu'à Thèbes où nous avons rencontré sa mère. Ensuite, il n'a pu se résoudre à me laisser aussi vite et il a affrété une barque pour m'accompagner un peu plus en aval. Mon père et Thoti doivent m'attendre à la sortie nord de la boucle du nil.

Entre Thèbes et Abydos.

Nous sommes proches d'un îlot qui revendique lui encore l'antériorité ; il serait le seul et vrai tertre du début, la butte primordiale où tout a commencé. Juste en face, sur la rive est du fleuve, se trouve un petit temple dédié à la déesse Hathor. Il est édifié sur un entablement rocheux qui émerge d'une zone marécageuse. A cette saison les eaux sont basses et seules peuvent passer les bateaux à très faible tirant d'eau.

Nous laissons la barque encordée un peu plus loin en aval et Kemeth hèle un pêcheur. Il accepte volontiers de nous prêter sa frêle embarcation faite de faisceaux de joncs. Alors que nous nous frayons un passage vers le temple, au milieu du mélange de plantes et d'eaux dormantes, un monstre jaillit de l'eau. Tout se passe très vite et je n'ai même pas le temps de comprendre. De lui, je ne vois d'abord qu'un gros museau triangulaire gris avec la mâchoire entrouverte, des rangées de crocs et un ventre gris-vert.



Bing.com / create : a swamp on the banks of the Nile in ancient Egypt, a crocodile opens its mouth to devour a man and a woman seated on a skiff made of reeds, a small temple in the background.

L'esquif bascule en un instant, me précipitant dans les eaux. Je crie. Depuis la barque le timonier a tout vu et alerte les autres marins mais son appel à l'aide n'est pas nécessaire. Kemeth vient de retourner le crocodile d'un geste puissant et il est en train de lui fendre le ventre avec son couteau. La bête furieuse fouette l'eau et l'air de sa queue tout en ouvrant sa gueule, referme ses mâchoires puissantes sur la petite rame que Kemeth lui a opportunément tendue. Le sang coule, la bête se tourne et se retourne, essaye de virevolter sur elle-même, projette des gerbes d'eau de tous côtés.

Les pêcheurs viennent de nous rejoindre ; mis en confiance, ils

réussissent à immobiliser le monstre et l'achèvent en riant. Je suis encore dans l'eau, jusqu'à mi-hauteur, la tunique collée à la peau. Kemeth m'aide à remonter sur l'embarcation. Après avoir arraché les deux plus grosses dents du saurien il abandonne le trophée aux pêcheurs. Eux sont sûrs de reconnaître en l'animal celui qui les a déjà attaqués et Kemeth devient aussitôt un héros ; pourtant, lui se comporte comme si rien ne s'était passé.

J'ai vraiment eu très peur mais je comprends maintenant qui il est. Il a un courage sans limite, une force exceptionnelle, j'imagine ce que cela peut donner au combat. Pour l'instant, je suis trempée. Kemeth me porte jusqu'au petit ponton branlant qui tient lieu d'embarcadère et me serre dans ses bras. C'est terminé et j'en suis quitte pour la peur. Si d'autres prédateurs rôdent, ils se tiendront tranquilles au moins le temps de notre visite.

Le marais retrouve vite sa tranquillité. Deux sycomores sacrés font de l'ombre aux cinq marches qui permettent d'accéder au sanctuaire. Placés de part et d'autre ils portent tous deux des grappes de figes arrondies. Leur bois imputrescible a résisté à toutes les crues. Kemeth choisit quelques fruits jaune rosé déjà mûrs et gonflés de suc ; il me les tend. Les figes me paraissent délicieuses.

Dans le ciel passe un vol de flamants roses. Tous deux assis sur les marches, nous contemplons le fleuve. Kemeth voudrait savoir où est le monticule de boue de la création. A vrai dire je n'en sais rien et, à défaut, j'indique l'îlot au milieu du fleuve. C'est un petit banc de sable arrondi qui émerge près de la rive droite juste dans l'axe des escaliers. Quelques buissons et herbes y poussent et il y a aussi un arbuste rabougri, un figuier.

Nos vêtements sont déjà presque secs. On pénètre dans le temple. Il n'y a personne, l'autel aux offrandes n'est qu'une table de pierre. La décoration est simple : sur les murs quelques hiéroglyphes et des peintures, un ciel étoilé, un œil de Ré qui considère d'un air vague le taureau et la déesse vache Hathor, fille de Ré et épouse d'Horus, tous deux figurés au pied de l'arbre sacré ; les cornes d'Hathor encadrent un disque solaire. De part et d'autre de la scène, deux gerbes montent du sol, l'une de papyrus et l'autre de lotus empilés. Kemeth m'enlace.

A cet instant, j'ai l'étrange impression que nous sommes unis avec l'accord des dieux, un couple qui aurait été prévu dès la création. Je sens que quelque chose d'extraordinaire se passe. C'est alors que son désir vient et revient répondant au mien, comme insatiable. J'oublie le temps.

Des appels du bateau nous ramènent à la réalité. Le soleil va bientôt se coucher, demain départ tôt à l'aube si on veut être au rendez-vous avec la barque royale où mon père et Thoti nous attendent.

Lendemain matin.

Je me réveille avec les premiers rayons du soleil. La légère brise du matin caresse ma peau ; des petits points et traits dansent sur la paroi de l'humble cabine, effet du soleil filtré par les rideaux de paille. Nous sommes déjà en train de naviguer. Kemeth me tend un bol de lait fermenté ; une coupe de fruits est posée au sol, c'est frugal peu importe.

C'est le moment de se séparer, une dernière étreinte, la promesse de me rejoindre au plus vite dès que Pharaon en aura donné l'autorisation. Dans l'immédiat Kemeth doit rejoindre Yeb. Je monte à bord de la barque royale.

Le vaisseau s'éloigne. J'ai du mal à le quitter des yeux, même lorsque Kemeth n'est plus qu'une silhouette lointaine. J'ai l'impression que son corps est encore serré contre moi, que j'entends sa voix.

Nous arrivons au milieu du fleuve, le courant commence à relayer les efforts des rameurs.

Immersion : je suis Senout. Thèbes Ouaset, Peret, saison de la germination, neuf mois après l'épisode du temple d'Hathor, seize mars de l'an 2528 BC dans le calendrier occidental.

J'ai le ventre très lourd, la délivrance est pour bientôt. L'un des prêtres médecins qui soigne à la cour de la reine est venu jusqu'à Ouaset pour s'occuper de moi. Il affirme qu'ils seront deux et il est de notoriété qu'il se trompe rarement.

Moi je me sens seule, déjà deux mois que Kemeth est reparti en campagne avec pour objectif de pacifier les rives du nil de la première à la troisième cataracte. Il doit lever de nouveaux bataillons nubiens et faire alliance avec le roi de Kouch pour prendre en étau le royaume de Kerma et l'obliger à négocier. En cas de succès, Pharaon a promis à Kemeth qu'il le nommerait vice-roi de Nubie et il est prévu qu'alors j'irai le retrouver. Je crains que Kemeth pour cela ne veuille se surpasser encore.

Pharaon a donné son accord pour notre union et en dot j'ai reçu un palais à Thèbes, en fait, la résidence royale où descendait habituellement la reine. Bientôt elle en aura une nouvelle ; en attendant, je devrai l'accueillir lors de ses séjours.

Le mariage a eu lieu à Memphis au palais de l'Architecte, un peu avant la crue. Cette année-là, elle était en avance et elle a surpris les prêtres, pas moi car les informateurs de Kemeth au royaume de Kouch l'avaient informé de l'arrivée précoce et abondante des pluies sur les hauts plateaux qui alimentent le Nil. Le Prince Noir a pris femme devant nos proches et les siens sans cérémonie particulière. L'union a été consignée par un scribe et ensuite il y a eu un grand banquet préparé à la ferme. On a servi des oies rôties engraisées à la ferme, de l'antilope, des amoncellements de friandises, galettes au miel, beignets aux dattes, petits pains sucrés. Vin, bière, jus de fruits fermentés confectionnés à partir de caroubes, figues et dattes ont coulé à flot. Mon père a fait venir un groupe de danseuses qui se produit d'ordinaire à la cour. Elles ont donné un spectacle avec acrobaties, roulades cabrioles et pirouettes, le tout au son des flûtes et tambourins. Le lendemain c'est Ranep qui s'est unie à son tour à son capitaine de la garde, nouvelles scènes de liesse.

J'ai régulièrement des nouvelles de Memphis par Thoti. Depuis que je suis partie, mon père a changé. Je sais bien qu'il aurait préféré que je reste ici et que Pharaon me donne le palais en dot. En fait c'est la reine qui a tranché probablement en pensant à ma belle-mère qui vit dans le sud. Thoti me décrit le grand Architecte comme préoccupé et triste, parfois même d'humeur irascible, plus cassant dans le ton, plus exigeant avec ses collaborateurs. Ce que je voudrais, c'est qu'il vienne s'installer à Thèbes. Dans les enfants que j'aurai, s'il y a un mâle, alors un jour il pourrait plus tard lui succéder. Je ne veux pas penser que pour cela il lui faudrait encore une longue vie.

C'est fait !

Ils sont arrivés avec la pleine lune, deux beaux nouveaux nés, un garçon et une fille, le soleil et la lune. En leur donnant la vie, dans les derniers efforts pour les pousser dans le monde des vivants, j'ai pensé très fort à leur père. J'aurais voulu que le couteau qui a coupé leurs cordons soit celui de Kemeth.

Juste après la naissance, j'ai expédié un message par le premier navire en partance vers le sud, destination Yeb. De là, j'espère que l'heureuse nouvelle lui parviendra vite.

~

maison verte

seconde cataracte

Underground, projet Nemo, temps d'expérience : 2h 03mn. Immersion : deep-diving mode, je suis Kemeth. Seconde cataracte, tout début du troisième mois de Chémou, mois de mai, le dix-sept de l'an 2528 BC.

Le temps a passé. Cela fait déjà trois longs mois que nous avons quitté Éléphantine et sa garnison. La campagne est terminée et, sur le chemin du retour, nous campons cette nuit au niveau de la seconde cataracte, en amont, sur la rive droite. Le gros de la troupe s'est lui installé en aval, sur la même rive, sous les ordres de Sethar. Le butin accumulé est considérable et déjà prêt pour l'embarquement prévu demain matin, ballots de peaux de fauves, rondins de bois d'essences précieuses, de l'ébène lourd et noir comme la cendre, du bois gris clair et zébré de jaune, un autre rouge comme de l'ocre et même du bois de sycomore en tronçons bien plus larges que tout ce qu'on peut trouver en Egypte. Il y a aussi des coffres contenant des épices et toutes sortes de produits exotiques, des caissettes pleines d'or, d'autres de malachite verte, des animaux exotiques enfermés dans des cages, quelques babouins pour les temples, deux lions et trois panthères noires. Leur présence rend nerveux le cheptel, plusieurs centaines de bœufs parqués un peu plus loin de la rive dans un enclos provisoire construit par les captifs. Nombre d'entre eux constitueront une nouvelle unité comme l'a souhaité Pharaon. La nuit passée l'un d'entre eux a tenté de s'enfuir. Mal lui en a pris. Vite repéré, les archers l'ont transpercé de flèches. Le matin on a exposé son corps, un exemple pour les autres.

Au lever du jour toutes les richesses seront chargées sur les barques déjà mises à l'eau et le convoi descendra le fleuve vers le nord, destination Asimbel, dernier arrêt avant Éléphantine-Yeb. J'ai préféré, comme je le fais souvent, rester en amont avec une poignée de mes guerriers les plus valeureux pour protéger nos arrières. On n'est jamais trop prudent. Ce ne serait pas la première fois qu'une expédition serait attaquée à cet endroit par les hommes du désert. C'est aussi pour cette raison que j'ai laissé Sethar partir en aval avec le gros de la troupe.

Sethar, un bien piètre soldat. Un mois avant le début de la campagne j'ai voulu recruter quelques officiers à Thèbes mais bien peu se sont montrés intéressés. Pour eux c'était moins attirant et plus risqué qu'une

affection en Palestine où l'on peut s'enrichir, nouer des relations, vivre dans le luxe et obtenir des promotions faciles. Finalement c'est le nomarque de Thèbes qui hypocritement me l'a recommandé. En fait, Sethar n'est autre que le neveu du grand prêtre Baou. J'ai finalement accepté par défaut malgré les bruits qui couraient en ville ; on le décrivait comme vaniteux, vantard, plus préoccupé de se pavaner et de faire la fête que de s'entraîner au combat. Peut-être que l'on a voulu l'éloigner, peut-être aussi cherchait-on à obtenir des informations plus complètes sur l'étendue des richesses du sud.

Je suis de veille depuis plusieurs heures. Je pense à Senout ; pour être aimé d'une aussi belle et intelligente femme, je dois être protégé des dieux. Ils m'ont comblé de bonheur quand elle a levé les yeux sur moi, quand elle m'a accordé son amour. Déjà une semaine que j'ai reçu la nouvelle de la naissance des jumeaux, bientôt je les connaîtrai et ils pourront grandir fiers de leur père, le Prince Noir.

Le bilan de la campagne est considérable et l'alliance nouée avec le royaume de Kouch devrait assurer la stabilité de la future province. Le royaume de Kerma n'aura d'autre possibilité que s'incliner avant d'être à terme absorbé. Pharaon sera satisfait et la prochaine expédition sera de plus grande envergure. Nous emmènerons avec nous des architectes pour construire des forts avec d'épaisses et hautes murailles et aussi des temples. Senout ma bien aimée, je lui ferai connaître le sud.

Jusqu'alors tout est calme hormis les bruits nocturnes habituels, le clapotis de l'eau projetée par le courant contre les rochers, un bruit de trot ; ce sont des hippopotames. Ils sont nombreux en amont de la cataracte ; les sentes qu'ils empruntent pour retourner se vautrer dans l'eau après une nuit à terre sont proches. Irascibles, dès qu'ils voient un obstacle en travers, ils accélèrent afin de retourner au plus vite au fleuve. C'est alors qu'ils sont particulièrement dangereux.

J'entends aussi quelques aboiements brefs de chacals à la recherche de charognes ou de proies affaiblies. Il est temps de me reposer. Je laisse ma place à Saher, l'un de mes plus fidèles et vaillants compagnons et je ne tarde pas à m'endormir.

J'ouvre les yeux avec la clarté du jour. A l'est, la voûte du nouveau ciel naissant fait ressortir le contour des collines. Saher est toujours à son poste. Je voudrais bien lui donner une promotion mais, comme Ranep, il se refuse à apprendre ne serait-ce que le minimum d'écriture.

Les oiseaux matinaux commencent à raser l'eau du fleuve en poussant

de petits cris stridents. Un homme vient d'arriver pour m'avertir que le chargement sur les barques est quasiment achevé et Sethar demande s'il doit encore attendre. En cas de départ, comme convenu, il laissera deux embarcations amarrées et vides pour nous. Je donne des instructions : ils peuvent partir, je vais laisser les hommes qui sont avec moi se reposer encore un peu, il n'y a pas d'urgence.

Le soleil commence à chauffer légèrement. Nous démontons les tentes et rassemblons nos effets. Soudain Saher me tape sur l'épaule, il pressent qu'on nous épie et m'indique la direction des rochers. Dans le chaos de pierres en bas de la falaise, il me semble bien percevoir un mouvement suspect mais la lumière du soleil levant me gêne.

Je continue à scruter les rochers. C'est sûr, cette fois, j'ai vu comme une forme qui se faufile ; il ne s'agit pas d'un animal, une autre et encore une autre apparaissent. Saher a vu aussi et donne l'alarme, 'bédouins !'. Mes hommes abandonnent leur paquetage pour se saisir de leurs armes alors que plusieurs dizaines de guerriers enturbannés se précipitent déjà dans notre direction en hurlant, en désordre comme ils ont coutume de le faire. De notre côté nous ne sommes que neuf dont quatre archers. Ceux-ci visent rapidement et stoppent net sept à huit des assaillants mais c'est déjà trop tard pour arrêter les autres. Ils sont déjà sur nous recherchant manifestement la lutte corps à corps, leur seule chance de nous battre.

La ruée est sauvage. Ils sont au moins quatre fois plus nombreux que nous et dès que l'un d'eux tombe sous les tourniquets des masses d'armes, les coups de haches ou les lances, immédiatement un autre le remplace. Dans cette mêlée furieuse et sanglante quatre de mes hommes sont déjà à terre ainsi qu'une bonne douzaine d'attaquants.

Saher qui combattait à mes côtés commence à vaciller sous les coups répétés de plusieurs assaillants. Un coup le blesse à la cuisse et il tombe à terre. Alors qu'une brute enturbannée s'apprête à l'achever, je lui transperce la gorge d'un coup de poignard. En s'écroulant il fait rempart de son corps, protégeant Saher des autres mais ceux-ci, en fait, n'en ont cure. Ils se précipitent sur moi, cinq à six attaquants.

A part Saher qui est au sol, nous ne sommes plus que trois en état de combattre. Mes deux compagnons cherchent à se rapprocher de moi pour faire front ensemble mais eux aussi sont pris à partie. Fuir est impossible. Je comprends soudain la terrible réalité, c'est moi la cible de l'attaque. Tous cherchent en effet à m'atteindre, ils s'acharnent, c'est

évident ! Je tue deux ennemis coup sur coup en enfonçant ma dague dans leurs torsos. Mes deux hommes se battent comme des lions mais l'un d'eux tombe à terre, blessé, et l'autre n'arrive toujours pas à me rejoindre.

C'est alors que tout va très vite. Je vois juste la lame briller, celle d'un très long poignard. Elle entaille superficiellement mon bras gauche, ripe sur mon plastron de cuir et trouve un défaut de la cuirasse entre deux lamelles de cuir épais, juste au-dessus de l'aîne. Je ressens comme une terrible brûlure et en même temps j'entends un cri de victoire. Je m'affale au sol.

Aussitôt les agresseurs se replient. Je pense un temps à extraire moi-même la lame mais je n'en ai pas la force. Je réalise aussi que ce serait imprudent car elle semble profondément fichée dans le torse. Sans médecin, je pourrais bien être incapable de stopper l'hémorragie qui suivra. Malheureusement il est déjà parti avec le gros de la troupe. J'appelle ; Saher se relève avec peine et arrive. Le sang coule de sa blessure à la cuisse. Il me parle.

Autour de moi, des hommes gémissent ou agonisent. Saher a déjà compris. J'ai été blessé de nombreuses fois mais jamais aussi gravement. Moi qui ai surmonté tant d'épreuves comme si j'étais protégé des dieux, considéré par mes propres troupes comme invincible, moi dont la seule présence les galvanisait, je suis maintenant terrassé à mon tour. La queue de lion accrochée à mon pagne n'impressionnera plus personne, ni le plastron de cuir fauve décoré du lion ailé en or et maintenant couvert de sang. Ces attributs suffisaient à répandre l'épouvante chez les tribus rebelles, conjugaison du démon égyptien du nord et du démon primitif du sud disaient-ils. Ces bédouins racontaient volontiers que je livrais des prisonniers vivants aux fauves, que je me réjouissais quand ils se faisaient déchiqueter. Comment ont-ils pu trouver le courage de m'affronter ?

Je voudrais me redresser mais aussitôt la souffrance m'oblige à me plier en deux. Saher m'aide à ôter la cuirasse de cuir. Mon dernier combattant valide l'a rejoint et l'aide. J'entends Saher lui donner des ordres : rattraper au plus vite le gros de la troupe et ramener des secours avec le médecin. Je comprends que jamais il ne pourra y arriver. Dès que Saher a un moment d'inattention, je retire la lame. Je pousse un cri de douleur et le sang jaillit.

Saher se précipite. Il tente de compresser mais en vain, la blessure est plus profonde qu'on ne pensait, le poignard plus long. Pour la première fois de ma vie, je doute. Au combat c'était facile, je ne me posais pas de

questions. Sur le champ de bataille il n'y a que des bêtes féroces, des hommes qui se vident l'esprit pour mieux oublier leur peur, qui combattent et luttent sans penser aux blessures et à la mort. C'est la condition du succès. Je faisais comme eux, comme tous les combattants du monde. La pire des choses eut été de penser aux êtres aimés, aux siens, à ceux qu'on pourrait bien ne plus jamais revoir. Là, étendu, impossible de ne plus y penser. J'étais promis au plus bel avenir. Quelques mois auparavant, je promettais à Pharaon mon père de lui offrir la Nubie, d'agrandir le royaume d'Egypte. Le destin en a décidé autrement.

Jamais je ne connaîtrais la gloire suprême, jamais je ne construirai un palais au pays de Kouch pour ma mère sur ces terres où elle est née. Les dieux m'avaient donné la plus belle la plus douce et la plus intelligente des femmes, Senout, je ne la reverrai jamais. Je ne reverrai jamais non plus le roi de Kouch devenu mon ami, adieu les grands sycomores qui abritent troupeaux et réunions d'anciens, adieu Senout ma bien aimée, l'îlot, celui de la vie et de la mort. Je sens que je vais perdre connaissance.

Zénith.

La chaleur est écrasante. Les teintes orangées et ocre des murs atténuent le rouge brun du sang séché. Je comprends où je suis ; je reconnais la petite case ronde de brique crue. C'est là qu'on a bivouaqué la nuit précédente. Cela sent encore la terre grasse mêlée de paille et aussi une vague odeur de lait caillé. Je suis étendu sur une natte tressée posée à même le sol. Une silhouette penchée sur moi, comme une ombre, veut me faire boire ; je reconnais la voix de Saher. Il arrive à glisser quelques gouttes d'eau à travers mes lèvres et je tente de déglutir mais ça m'est impossible ; le liquide est immédiatement rejeté par mon corps à bout de forces.

Au-dessus de moi, la lumière me paraît éblouissante mais ce n'est que le soleil déjà haut qui infiltre ses rayons à travers le chaume. J'essaye de dominer ma souffrance ; je rêve que je me relève, pour ma mère, pour Senout, pour les jumeaux, pour Pharaon mon père. Je lui présente le butin mais en m'inclinant, je vacille, je sens que je vais m'évanouir, je serre les dents. Saher me parle, prononce mon nom, me supplie de rester de ce monde. Je murmure quelques mots : la pépite, le métal céleste... Elle est posée sur la cuirasse. Il l'enlève avec son couteau et me la donne. Je la serre dans ma main droite.

Je suis de retour à la cour de Pharaon. Il se lève, me tend un fouet et

une canne dont le pommeau cerclé d'or est coiffé d'un lion en ivoire. J'ai vaincu, j'ai pacifié la Nubie jusqu'à la quatrième cataracte, je serai vice-roi, la fierté se lit dans le regard de Senout.

La douleur devient effroyable, des élancements insupportables envahissent ma poitrine comme si une main puissante étreignait mon cœur pour m'ôter la vie et en même temps j'ai la sensation d'étouffer. Le sang monte à ma bouche, sort de mes lèvres en une écume rose. A chaque inspiration succède un refoulement rauque, à chaque expiration c'est comme si de nouvelles lances me transperçaient pour m'achever. Je distingue la tache rouge qui s'élargit puis s'étend inexorablement sur le bandage et je sens mon cœur qui s'emballe.

Saher est penché sur moi, je lui tends la pépite, essaye d'articuler quelques mots, bien aimée, tombeau Assouan, ensemble éternité, trahison, Sethar. Je vais mourir, je mesure tout l'étendue de la perte. Le fruit de mon sang, je ne le verrai jamais grandir. Un dernier fol espoir, je m'accroche à l'idée que je retrouverai Senout et les jumeaux. Je les imagine, lui fort comme moi, elle belle et fine comme sa mère. Une dernière image de bonheur : les jumeaux avec Senout, moi avec ma mère. J'étouffe, l'écume revient aux lèvres, c'est fini.

Immersion : Je suis Senout, Thèbes-Ouaset, mi-juin de l'an 2528 BC.

La funeste nouvelle s'est vite répandue jusqu'à Memphis et à la cour de Pharaon. Les jumeaux ne connaîtront jamais leur père, un sort trop injuste. C'était un guerrier bien sûr et mon père m'avait mis en garde. Le sang appelle le sang, la cruauté appelle la cruauté dans un engrenage infernal mais Kemeth n'était pas cruel. Il ne trouvait aucun plaisir dans les massacres et ne tuait que quand cela était nécessaire. Il était loyal et ne trahissait jamais. De plus il était prudent. Jamais on n'aurait pu imaginer une telle fin.

Par ailleurs, d'étranges bruits circulent en ville, des rumeurs de trahison. La colère gronderait à Eléphantine ; les bataillons d'archers nubiens et le contingent noir menaceraient de se révolter. Justement, un visiteur vient de se présenter et insiste pour que je le reçoive à ce propos. Ranep a d'abord cherché à l'éconduire mais quand il a ouvert sa main elle a reconnu la pépite de métal céleste.

Je me regarde dans le miroir, la tristesse baigne mon visage et les larmes ont laissé des traces, je dois me reprendre. Je m'arrange puis demande à Ranep de le faire entrer

– Ranep prétend que tu as quelque chose d'important à me dire.
– Oui princesse.
– C'est important ?
– Très important, princesse, même si cela doit raviver ta peine, mais je dois te révéler la vérité.
– Mais qui est tu au juste ?
– Je suis Saher.
– Je ne connais pas d'officier de ce nom.
– Je n'ai jamais eu aucun titre et je n'étais pas au défilé le jour où tu as rencontré le prince pour la première fois mais sache que Kemeth me traitait comme son frère.

– Qu'as-tu à me dire ? Saher me tend la pépîte.
– Quand le malheur est arrivé, princesse, je me trouvais à ses côtés. Il a prononcé ton nom avant de mourir en me remettant le bijou.

– Continue, je t'écouterai.
– Nous étions sur le point de repartir. La presque totalité du contingent était déjà sur la rive droite du fleuve avec le butin, en aval de la seconde cataracte, prêt à mettre le cap sur le fortin d'Asimbel. C'était la dernière étape avant notre retour à Yeb et c'est Sethar qui devait veiller à l'embarquement. Le Prince Noir ton époux et notre chef avait décidé quant à lui de protéger nos arrières avec une dizaine d'hommes dont je faisais partie.

Pour cela nous avons passé la nuit en amont des rapides. Tu dois savoir qu'à cet endroit le fleuve et ses rives sont barrées par un véritable chaos de rochers en granit et ceci jusqu'aux collines. D'habitude quand les pillards bédouins tentent une action au retour d'une expédition ils arrivent en général par l'autre rive, côté ouest ; ainsi, ils peuvent se replier plus rapidement dans les dunes de sables du désert. Nous nous pensions donc relativement à l'abri d'autant plus que comme je viens de te le dire le gros du butin était déjà en amont de la cataracte.

– Je sais, Kemeth m'en avait parlé, viens-en aux faits.
– La dernière nuit avait été une nuit comme les autres, tranquille. Le matin, dès l'aube, Sethar a fait charger les barques en aval selon les consignes de Kemeth. Rien ne laissait présager d'une attaque. Ordre a donc été donné au gros de la troupe de partir. On a entendu le battement de tambour marquant le départ.

C'est juste après que nous avons été attaqués. Je n'avais jamais vu autant de turbans. Le temps que les archers ajustent leurs tirs, ils étaient

déjà sur nous. Ils avaient un chef qui donnait des ordres précis ; ceci n'est pas dans leurs habitudes car ils combattent d'ordinaire de manière individuelle et désordonnée.

Dans la mêlée, mon prince s'est trouvé entouré d'un grand nombre d'assaillants. Plutôt que de se préoccuper de nous autres, ils le prenaient pour principale cible. Quand j'ai compris, j'ai tenté de rassembler les hommes et de faire rempart en resserrant les rangs mais en vain car ils étaient trop nombreux. Nos haches, lances et couteaux ont fait merveille. Le sang jaillissait des corps ennemis transpercés, ils tombaient les uns sur les autres. J'ai été moi-même blessé et je suis tombé à terre.

C'est alors qu'un des leurs a réussi à passer. Il s'est jeté sur Kemeth armé d'une sorte de long couteau et a réussi à l'atteindre, l'arme s'est enfoncée à la limite du plastron de cuir juste au-dessus de l'aine. L'assaillant a alors poussé un cri de victoire et de haine mélangés. Ensuite plutôt que de tenter de nous achever tous ont préféré battre en retraite.

– Le combat s'est arrêté comme ça ?

– Oui, soudainement et sur injonction du meneur, leur chef. Il était resté en retrait.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Je ne dois mon salut qu'au fait qu'un des leurs s'est écroulé mort sur moi quand j'ai été blessé à la cuisse. Je me suis relevé après leur départ quand mon prince a appelé. Un autre soldat a réchappé. Seulement assommé, il a assez vite repris ses esprits. Nous étions les seuls survivants avec Kemeth.

– Ils n'ont rien emporté, aucune arme ?

– Non. Pourtant nous avions encore trois caissettes d'or avec nous. J'ai donné pour instruction au soldat de tenter de rattraper le gros des troupes et de revenir au plus vite avec le médecin et quelques hommes. Je savais combien c'était risqué de retirer le poignard. Kemeth le savait aussi mais les chances que les secours arrivent à temps étaient très faibles. Alors il a décidé de courir le risque et d'extraire lui-même la lame. Le sang a jailli et il s'est évanoui. Je l'ai transporté dans une petite hutte en terre et j'ai essayé de le soigner comme je pouvais. J'ai serré fort une bande lin propre autour de sa poitrine.

– Tu es donc resté seul avec lui ?

– Oui princesse, c'est ainsi que ça s'est passé. J'ai veillé sur Kemeth jusqu'à son dernier souffle.

– Il a pu te parler.

– Très peu, princesse, il était très faible et délirait souvent. Cependant en me donnant l'amulette céleste il a prononcé quelques mots : bien-aimée, tombeau, Assouan, ma mère, éternité ensemble.

– C'est tout ?

– Presque, il parlait avec peine, se noyant dans son sang. Il a encore essayé de dire deux mots.

– Lesquels ?

– J'avais rapproché mon oreille de sa bouche. J'ai cru entendre trahison et Sethar. Juste après, il a rendu son dernier souffle.

– Et alors tu es reparti ?

– Non, pas immédiatement. J'ai couvert la dépouille avec de très grosses pierres avant de faire tomber les murs. Il n'est resté qu'un tumulus.

– Ensuite tu es revenu à Yeb ?

– Pas à la garnison, je me suis méfié, mais à Assouan où je me suis caché dans le quartier nubien. Lorsque j'ai cherché à avoir des nouvelles du garde que j'avais envoyé, j'ai appris qu'il avait été assassiné. Sethar n'a jamais essayé de nous porter secours. A Yeb tous me croyaient mort avec le Prince Noir. C'est ce que Sethar avait raconté au gouverneur.

J'ai donc contacté discrètement plusieurs de mes hommes en leur faisant promettre de garder le secret, le temps qu'on puisse retourner chercher le corps. Nous sommes partis à plus d'une trentaine. Sethar a prétendu qu'il s'agissait d'une désertion et promis une récompense à ceux qui nous captureraient morts ou vivants. A notre retour nous avons fait parvenir les caissettes d'or au gouverneur et raconté la vérité. Très vite le bruit s'est répandu que c'est Sethar qui avait tout organisé.

– Et toi, Saher, qu'en penses-tu ?

– Je crois aussi que c'était un traquenard. Avec les nomades, les affrontements n'étaient la plupart du temps que des escarmouches et ils n'étaient jamais aussi nombreux et puis il y a autre chose. J'ai moi-même surpris quelques jours avant le drame Sethar avec un homme, ni l'un des nôtres, ni un nubien. Il portait sur la tête ce turban beige que portent les nomades pour se protéger du soleil ; déployé sur le visage, il sert aussi en cas de tempête de sable. Sethar en me voyant a paru embarrassé. Il a hésité puis prétendu que c'était un espion mais avec eux ça n'existe pas, en tous cas je n'en ai jamais vu.

– Si le nomarque ne confirmait pas ta version, tu te rends bien compte que ta vie serait menacée. Sache que c'est le grand prêtre de Thèbes lui-même qui a recommandé Sethar. Il est son propre neveu. Je vais te

donner un message pour mon père le grand architecte et ami de Pharaon. Tu dois aller à Memphis sans tarder.

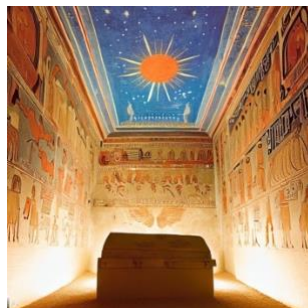
Kemeth n'aimait pas le désert. Pour lui, il engendrait le mal comme la nuit inspirait la crainte. Il symbolisait la trahison et la mort, scorpions, serpents venimeux. Superstition ou pressentiment qui sait ? Il détestait ces bédouins, chacals, charognards venus du désert. Les quelques têtes de bétail qui les accompagnaient ne leur suffisaient pas. Ceux qui sévissaient en Nubie venaient piller les berges du nil entre les cataractes et ils étaient aussi redoutés que ceux qui sévissaient en bordure de la Palestine. Ils ne vivaient que de rapines, n'avaient pas de parole, ne respectaient rien. Des créatures maudites du royaume de Seth ! Kemeth ne se serait jamais laissé surprendre, je crois que Saher dit la vérité, Sethar est un traître. Baou en tant que grand prêtre de Thèbes savait pour le poste de vice-roi ; il connaissait les projets de Pharaon. Or c'est précisément lui qui a imposé Sethar. La malédiction continue !

colombe noire

Immersion : je suis Senout, funérailles du Prince Noir à Souenet-Assouan, an 2528 BC, Akhet, saison de l'inondation.

Rive gauche face à la ville : le convoi funéraire se met en place pour le court trajet qui le mènera de la berge jusqu'au bas de la grande rampe, celle qui mène aux tombes en haut de la colline. A mes côtés mon père a l'air grave et triste. Il doit penser que l'histoire se répète sans fin. Après lui, c'est moi qui suis maintenant touchée. Comme lui, je n'aurai pas de vraie famille. Il y a aussi ma belle-mère, inconsolable, écrasée par le chagrin. Elle me paraît maintenant si vieille. Elle est condamnée à voir son propre fils reposer dans le caveau qui lui était réservé. Il est aujourd'hui prêt. Les travaux ont été relancés, je les ai moi-même surveillés. Tâcherons, sculpteurs et peintres ont accéléré le travail. Même si elles sont à peine sèches, les peintures et fresques de chasse et de combat sont achevées : sur une paroi, des lions chassant des gazelles, un lion terrassé par trois hommes, Pharaon guidé par Kemeth écrasant une armée de Nubiens, sur une autre, la butte primordiale avec son figuier, le temple surmonté de deux étoiles, les jumeaux.

Quand nous avons commencé l'ascension je n'ai pu m'empêcher de penser à la vie, le bonheur et le malheur si mal partagés entre les hommes, sans aucune explication possible. C'est comme si le monde des vivants n'était pas le même pour tous, comme si les dieux s'amusaient à maltraiter les meilleures de leurs créatures pour leur faire comprendre qu'eux seuls sont les vrais maîtres, que les hommes n'ont pas à se récompenser entre eux. Ceux que les dieux ont décidé de protéger sont pourtant souvent stupides, laids, rusés ou méchants. Quelles que soient les erreurs ou injustices qu'ils commettent, ils réussissent toujours. D'autres que l'on devrait considérer comme les meilleurs des hommes sont accablés par toutes sortes de malheurs. Comment croire à une justice divine ?



Bing.com / creat, prompt : ancient Egypt, a burial vault, a sarcophagus in the middle, the painted walls represent agricultural scenes and battles, the ceiling is painted blue with stars and the sun.

Dans la tombe, le sarcophage de granit noir est déjà en place. J'ai surveillé moi-même la préparation de la momie à Thèbes, dans un atelier d'embaumement improvisé installé dans l'annexe de mon nouveau palais. J'ai recruté un prêtre qui a travaillé plusieurs années au grand temple mais n'y est pas resté. Il a fait merveille car j'ai veillé à utiliser les meilleurs produits et Thoti m'a conseillé. L'embaumement du corps a redonné l'illusion de la vie.

A chaque étape, en voyant la pauvre dépouille, j'ai pleuré. Je me suis raccrochée aux derniers mots de Kemeth, 'ensemble pour l'éternité'. A la fin quand son apparence a disparu à tout jamais, masquée par les bandelettes de lin, j'ai étreint en secret ce corps qui m'était si cher et m'avait donné tant d'amour, tant de bonheur puis j'ai glissé trois amulettes en faïence, lion, léopard et panthère, une pour moi et une pour chacun des jumeaux. Dorénavant seule la mémoire pourra me rappeler mon époux bien-aimé, aidée par les quelques objets de notre trop brève vie commune.

C'est la fin. Je suis dans le caveau. La momie est placée dans les cercueils gigognes en bois de sycomore, bras croisés sur la poitrine, avec

le bâton de commandement de Kemeth. J'ai choisi un masque funéraire léonin. Les prêtres viennent d'accomplir le rite avant que la tombe ne soit fermée à tout jamais. Après je devrai me contenter de souvenirs, trouver les mots les plus justes pour décrire leur père aux jumeaux quand ils grandiront.

Je suis Senout, Thèbes, maison verte, Chémou, saison des moissons, cinq ans plus tard.

J'habite l'ancien palais de la reine, en bordure du fleuve, donné par Pharaon. Ranep n'est plus à mon service. Une fois libre, elle est partie vivre à Assouan mais elle vient souvent. Quant aux jumeaux ils ont grandi, ils auront bientôt cinq ans. Meroet commence déjà à jouer à la guerre et Hétémout cherche en vain son père. La nuit, ils dorment toujours avec moi.

Sur la terrasse qui domine le Nil, j'ai fait reconstruire le bassin de Memphis à l'identique avec des lotus et papyrus. Chaque jour de ma vie, quand le soleil apparaît et disparaît, je pense et prie pour Kemeth, le seul amour de ma vie. Je n'en veux pas d'autre. Le temps a passé mais je n'ai rien oublié. Avant que ne soit refermé le sarcophage, je me suis fait le serment secret de ne jamais me remarier. Au-dessus du porche d'entrée de la maison verte, j'ai fait placer une colombe noire sculptée dans du basalte. Tous les hommes peuvent comprendre ce que cela signifie. Pour moi il ne peut y avoir deux vies. Pour notre brève existence commune, je ne remercierai jamais assez les dieux. Je considère qu'à elle seule, même courte, notre vie à deux valait la peine d'être vécue.

Le traître Sethar qui a détruit ma vie a eu une fin infâme. Dès que le grand prêtre de Thèbes est parti vers l'autre monde, il a perdu sa protection. Les gardes de Pharaon l'ont arrêté et il a été condamné à mort. Ses restes coupés en morceaux ont été dispersés dans le désert, livrés au charognards pour que jamais il ne puisse renaître.

Thoti est parti pour le royaume des morts. Mon père l'a retrouvé un matin la tête penchée sur un papyrus déroulé. Il semblait endormi dans ses pensées mais son esprit l'avait réellement quitté. Le grand architecte a caché le texte, une sorte de satire de la société qui mettait en garde contre les prêtres, dénonçait la toute-puissance du clergé, leur orgueil, toutes leurs pensées supposées supérieures, leur volonté d'imposer des croyances parfois aberrantes. Le texte dénonçait aussi avec virulence la rapacité des grands prêtres, le fait qu'ils profitaient de la crédulité des

hommes pour s'enrichir de manière éhontée ignorant la sueur du petit peuple. Pour Thoti qui était d'origine modeste, tout cela paraissait insupportable et était susceptible de poser de graves problèmes un jour. Ces prêtres vivaient dans la propreté, le bien-être et souvent l'abondance en produisant seulement des idées dans leurs têtes. A l'exception de ceux qui exerçaient la médecine, ils n'étaient à ses yeux que des parasites. A mon avis, au moment d'entrer dans le royaume souterrain, quand il faudra juger du bien et du mal, rien de tout cela n'aura plus d'importance. Ce qui restera c'est le bien qu'il aura fait sur terre.

Mon père a été très affecté par la disparition de Thoti. C'est comme si soudain il avait vieilli de plusieurs années. A Memphis, sur le plateau des morts, Tozar surveille désormais les chantiers des pyramides. Je voudrais que mon père accepte de venir ici à Thèbes.

Immersion : je suis Senout, Thèbes, Maison Verte, Chémou, tout début du mois de mai de l'an 2521 BC.

Pharaon ne s'est pas opposé au départ de mon père. Ici, à Thèbes, le palais a été agrandi d'une nouvelle aile qui donne aussi sur le fleuve. C'est là qu'il vit maintenant en veillant à l'éducation des jumeaux. A Memphis, Tozar a pris la relève. Il travaille toujours dans notre ancienne demeure, sans connaître bien sûr son secret. On dit qu'il va faire édifier deux nouvelles pyramides, cette fois en briques. Seule la couverture sera faite de pierre.

Quand mon père est parti, il a rapporté ici une grande partie des archives, ne laissant en double que ce qui concerne les travaux de construction des Portes du ciel. J'ai donc en particulier ici à Thèbes toutes celles qui concernent la pharmacie, la médecine, les cosmétiques, les parfums, un véritable trésor qui contient toutes sortes de recettes et secrets de fabrication. Je connais toutes les plantes qui guérissent ou soulagent les divers maux, les écorces, les graines, les poudres et sels divers, leurs origines, la meilleure manière de les préparer et conserver et leurs indications, pour quel mal l'une ou l'autre peuvent être prescrits et quelles en sont les contre-indications. Ma pharmacopée est l'une des plus riches d'Egypte.

Thoti m'avait aidé à recruter des apprentis très prometteurs sachant écrire. Ils consignent la meilleure manière d'élaborer tous ces produits, celle qui résulte de très nombreux essais. J'ai compris comment chauffer au mieux les boules rouge brun de la résine de myrrhe durcie pour

obtenir une huile assez épaisse et orangée. Elle fait merveille pour soigner les maux de gorge et les maux digestifs. Je sais aussi traiter l'écorce de balsamier avec de l'eau chauffée ; la préparation permet de soigner les plaies cutanées, de guérir des infections intestinales et de soulager des maux de dents. C'est une préparation longue : il faut faire chauffer de l'eau, la faire passer sur les plantes et ensuite la refroidir, rassembler les gouttes d'huile, les placer dans un flacon marqué.

Je procède ainsi pour d'autres plantes et mélange ensuite les huiles en fonction des maladies à traiter. Avec le genévrier venu des frontières nord du royaume je prépare des pommades cicatrisantes, des shampoings et des savons qui nettoient la peau, éliminent les rougeurs. Avec la résine de térébinthe et l'oliban je prépare une pâte qui fait oublier la sueur. Je produis aussi du Kyphi qui sert aux fumigations. Il brûlera dans les encensoirs pour parfumer les temples et honorer les dieux. Celui de la Maison Verte est maintenant connu comme étant le meilleur en Egypte. Pour l'élaborer, je fais macérer dans du vin et du miel pas moins d'une douzaine d'ingrédients, des joncs, des substances venues du pays de Kouch et aussi d'autres que l'on ne trouve qu'au pays des cèdres.

Pour les parfums, je fais macérer des fleurs dans de l'huile de moringa froide ou chaude et on filtre ensuite dans de fines bandes de lin. Je connais enfin mieux que quiconque tous les produits du grand sud. Je sais comment guérir l'incontinence avec l'écorce d'un arbre du pays de Kouch. Je connais les décoctions amères à base de racines qui permettent de lutter contre la fièvre et celles qui stoppent les diarrhées. Je connais aussi des recettes de cosmétiques qui raffermissent la peau et revitalisent les cheveux, préparées à partir de graines de karité, les baumes de jeunesse qui rendent le teint éclatant et atténuent les rides. Je sais fabriquer des fards aux nuances subtiles que l'on ne connaît pas à Memphis. J'en prépare un tout spécialement pour la Reine avec de la poudre de malachite mêlée à des paillettes d'or et de perles.

Le palais est entouré d'un jardin dans lequel poussent toutes sortes de plantes. Les serviteurs qui y travaillent m'aident à faire les préparations. Dans les magasins qui le bordent, des feuilles et des fleurs séchent sur des claies, embaumant l'air de leurs effluves ; d'autres diffusent leurs précieux arômes et parfums dans des huiles ou des alcools.

Je suis maintenant reconnue, j'ai acquis une notoriété et on vient me consulter à la Maison Verte comme on allait voir mon père pour construire les plus beaux monuments du royaume ; on vient me voir pour

obtenir les meilleurs médicaments et cosmétiques. Ainsi va ma vie, paisible et protégée par l'âme de Kemeth. Il veille sur moi depuis la montagne des morts d'Assouan.

Quand je me rends là-bas, je ne veux même plus regarder la plage où nous nous sommes baignés. Ma vie est maintenant à Thèbes et je ne regrette pas d'y être venue. La reine vient y séjourner de plus en plus souvent et de grands projets de temples ont été présentés. La ville devrait se développer de manière spectaculaire à l'initiative de Pharaon. Ranep aussi est revenue d'Assouan. Elle me voit maintenant en tant qu'amie. Toujours de joyeuse humeur, elle me réchauffe le cœur. Ses trois enfants ont grandi, trois garçons qui veulent tous être soldats même si leur père est déjà mort au combat.

Les jumeaux grandissent eux aussi et me demandent souvent où est leur père, pourquoi on leur dit toujours qu'il est sous la terre au royaume des morts. C'est trop triste pour eux, moi je leur dis qu'il est dans le ciel avec les étoiles et que d'en haut il les regarde, qu'il les aime comme moi-même je les aime.

Immersion : je suis Senout, Thèbes, Maison Verte, septième anniversaire de la mort de Kemeth.

Je redoute la nuit qui vient. C'est la veille de l'anniversaire de la mort de Kemeth. Comme chaque année je vais devoir affronter de terribles souvenirs. Demain sera un triste jour, je ne verrai personne. Il fait très chaud et je suis étendue sur mon lit, face à la grande ouverture qui donne sur le fleuve. Pour une fois, Meroet et Hétémout dorment dans une chambre à côté. J'ai peur de les réveiller, peur de leur faire peur quand viendront les esprits de cauchemar. Sur ma poitrine, pour me protéger, le petit morceau d'étoile de Kemeth, mon petit fragment de bonheur.

Le sommeil est venu enfin. Je vois de grands rochers comme ceux qui barrent la cataracte au-delà de Yeb, un champ de pierres sombres. Hétémout est là le visage tout barbouillé de rouge. Elle pleure en regardant au sol. Sa poupée git désarticulée et décoiffée, une déchirure sur le flanc laisse apparaître son contenu de paille et de sable. Tout autour des dieux mi hommes mi animaux, vautour-scarabée, crocodile-ibis et cynocéphale-cobra. Ils ont les yeux fixés sur un autre dieu au visage de chat, mais un chat sauvage aux oreilles dressées comme celles des fauves, au regard à la fois cruel et indifférent. Il tient dans sa main un poignard couvert de sang. Il contemple son œuvre, ce n'est plus la poupée qui est

transpercée mais l'armure en cuir repoussé avec le lion doré. C'est le torse de Kemeth, l'amour de ma vie. Du sang jaillit de son flanc et il tente de le retenir. Je ne vois pas son visage seulement la tache rouge qui s'élargit. Je souffre. Il tend à Saher le métal des étoiles.

Une sensation glacée, le dieu à tête noire de chien s'est avancé. Anubis règle la balance avec deux poids identiques. Il procède ensuite à la pesée, une plume d'oie blanche sur le plateau droit, le cœur sur le plateau gauche. La balance penche et je reconnais Thoti. Il consigne le résultat. Kemeth a mérité de partir vers ce pays magnifique où l'eau est toujours fraîche et pure, les récoltes abondantes, les hommes forts et courageux, les femmes belles et aimantes.

Mécontent, un prêtre grimaçant se met à bêler, il a pris l'aspect d'un homme à tête de bouc. Un vent violent se met à souffler. Kemeth surgit et m'étreint dans ses bras. Il n'est plus blessé, mon corps est son corps, mon cœur est son cœur. Autour de nous il y a des colonnes faites de fleurs de lotus empilées, des piliers djet pressés d'atteindre le ciel. Elles nous guident vers le monde invisible et impénétrable des âmes. Nous y montons dans une barque de pierre. En haut dans le ciel transparent ils sont tous là, mon père et ma mère, Thoti, moi et les jumeaux, Ranep, la Reine et même Saher, tous ceux que nous avons connu. De la musique aussi, à vent et à cordes, flûtes et harpes, des instruments qui se répondent en harmonie répétant celle de nos âmes.

Angoisse, quelqu'un ou quelque chose voudrait m'arracher à mon bonheur. Je veux me lever mais je n'y arrive pas. J'ordonne à mon corps de se redresser mais il n'obéit pas. Il faut que je touche mon pendentif. J'ai réussi. Un grand bruit et comme des froissements d'ailes, réveil en sursaut. Ce n'est rien, rien qu'une grosse souris chauve affolée qui bute et se cogne contre les murs, part et repart. Elle a dû être attirée par le reflet de la lune sur le grand miroir de bronze et elle est entrée. Je pose une lampe sur la terrasse, elle sort et s'enfuit. J'ai aussi dérangé la vie nocturne : plouf ! Un grand lézard ou un crocodile vient de se jeter dans le fleuve devant la maison ; des jappements et des cris rauques viennent de l'autre rive.

Tout cela était seulement un mauvais rêve. Accroupie sur mon lit, j'essaie de faire ce que Thoti m'a appris, me remémorer ce qui s'est passé dans ma vie ou dans mes pensées ces derniers jours. Hétémout en pleurs près de sa poupée : hier, dans la cour, un chat s'est emparé du jouet. Bond après bond il bousculait et griffait la poupée. Quand Hétémout m'a

appelée, il était en train de se lécher les pattes tranquillement, inconscient du drame qu'il avait déclenché. Quant à elle, son visage était tout barbouillé du jus des figues rouges qu'elle venait de déguster. Autre élément de construction du rêve : bien sûr l'appréhension de l'anniversaire de cette journée tragique où Kemeth m'a quittée. Du lever jusqu'au coucher je n'ai pu m'empêcher d'y penser, les grands rochers, les cataractes, Sethar. Ce dernier venait de se métamorphoser en chat quand celui-ci a fait un rictus. Quant au personnage à la tête de bouc, avec ce regard maléfique, c'est bien sûr Baou, le grand prêtre de Thèbes, celui qui a recommandé Sethar à Kemeth. Je pourrais continuer et interpréter la totalité de mon rêve. Cela n'a plus d'intérêt, ce n'est pas la réalité et ce n'est pas comme le prétendent certains prêtres un voyage dans un autre monde. C'est seulement mon cœur qui ne contrôle plus mes sentiments et mes raisonnements lorsque je dors.

Milieu de journée.

La reine a pensé à moi. Un message vient de m'être porté, scellé du sceau royal. A compter de ce jour Meroet et Hétémout seront considérés comme prince et princesse de Haute Egypte. La décision royale devra être consignée dans toutes les archives du royaume au nord comme au sud et les égards dus à leur rang devront leur être rendus. Ils jouent dans le jardin. Mon père est sur sa terrasse en face du nil, perdu, égaré dans ses pensées. Il ne voit presque plus, parle de ténèbres, de malédictions, commence à mélanger ses souvenirs, confondre des noms. Il appelle souvent Nefti ma mère et aussi Thoti, parle de les rejoindre au royaume des morts. Je vais attendre un meilleur moment, quelques instants de lucidité, pour lui annoncer la bonne nouvelle. Je voudrais lui faire ce dernier plaisir, le rassurer pour les jumeaux, qu'il puisse rêver ne serait-ce qu'un court instant à la meilleure des vies pour eux. Bientôt, je le sens, il partira. Je serai alors seule, mais comme Thoti me l'a toujours dit, le bonheur est dans la pensée, dans la mémoire et la reconstruction de ce qu'on a connu de meilleur dans sa vie, le souvenir de tous ceux qu'on a aimés.

Je suis Joy, Underground, projet Nemo, dôme Océan, premier jour du grand voyage, le dix-neuf avril de l'an 2035, temps d'expérience 2h 11mn.

J'émerge, Krawn a compris, c'est fini pour aujourd'hui. Je suis fatiguée, c'est peut-être l'émotion. Le casque se libère en douceur. J'interroge

Krawn à propos du retour d'oncle Luc. Non, il n'est pas rentré, demain peut être.

~

OCCIDENT

SUPRÉMATIE

racines

génie / au forceps

le meilleur et le pire

feu d'artifice / mal pensé

lucidité

la vraie puissance / fin des civilisations

l'aigle et le coq

les pieds dans le purin / dominer

EN NOIR ET BLANC

Oubangui

Afrique brutale / à bâtons rompus

France 2015

Adieu Émilie / Paris

bord de mer

Pointe Rouge / peuples oubliés

si courte la vie

Flora / dernière porte

D'EST EN OUEST

nouvelle vie

à la maison / réussite

anniversaire

fruits de mer / pique-nique

apparences

consécration / aile sud

là où j'ai grandi

la cité idéale / la meilleure des éducations

~

OCCIDENT

SUPRÉMATIE

racines

génie

Je suis Joy, Underground, dôme Océan, projet Nemo, jour 2 de mon voyage dans le temps, le vingt avril de l'an 2035, temps d'expérience : 0h 0mn.

Je me sens bien, prête à me mettre à la place de nouvelles personnes dans le troisième âge choisi par la Machine, celui de l'Occident, un âge disparu, tout comme les deux précédents. Je me doute bien qu'auparavant il y aura un rappel de quelques traits essentiels de la civilisation disparue assorti de commentaires de Krawn. C'est bien ça, il débute une présentation :

– On va s'intéresser maintenant à l'histoire de l'Occident et plus précisément à celle de l'Europe de l'Ouest. L'agriculture et l'élevage s'y sont développés plus tard que dans le Croissant Fertile, le temps mis par les hommes qui en provenaient pour arriver jusque là. Pourquoi des hommes qui étaient déjà sédentarisés ont-ils décidé de repartir à l'aventure ? Peut-être sous l'effet d'une trop forte poussée démographique, du besoin éprouvé encore par nombre d'entre eux de revenir à la nature, à une vie ouverte aux grands espaces sauvages plutôt qu'à la vie fermée urbaine, peut-être aussi à la suite de conflits ou des épidémies qui auraient pu conduire à l'abandon de villes entières.

Plus simplement encore, peut-être est-ce à imputer à la curiosité naturelle propre à Homo. Toujours est-il qu'un vaste mouvement migratoire d'est en ouest s'est mis en place ; il a abouti à un peuplement du continent européen par des hommes particulièrement habiles, entreprenants, ingénieux, intelligents. Deux grandes voies migratoires ont été empruntées, une, maritime, par bonds successifs le long de la mer Méditerranée, une autre, continentale, par remontée du couloir situé entre les mers Noire et Caspienne, plus directement encore par le Bosphore. Une première rencontre de ces deux vagues migratoires a conduit au miracle de la Grèce antique, un remarquable pôle de génie.

Ces déplacements humains ont bien évidemment défini

génétiqnement les peuples d'Europe par des métissages plus ou moins importants, parfois même des remplacements complets de certains groupes anéantis à la suite de conflits ou au manque de résistance à des agents pathogènes encore inconnus et apportés par les nouveaux arrivants.

Le peuplement de l'Europe de l'Ouest par la voie maritime est quant à lui très ancien. Ceux qui étaient partis de la côte est de la mer Méditerranée avaient atteint successivement Malte, la côte atlantique de la péninsule ibérique puis de l'actuelle France, pour arriver aux îles Orcades dans le nord de l'Ecosse dès 4000 BC. L'édification de mégalithes durant cette épique aventure l'atteste. Depuis les rivages, les hommes avaient ensuite propagé leur culture vers le centre de l'Europe de l'Ouest ou de l'Angleterre.

L'an 2600 BC marque le début probable de la construction de Stonehenge. Pourtant la population qui a édifié le grand cercle de mégalithes n'a pas tardé à se faire supplanter par de nouveaux arrivants, ceux qui s'étaient peu à peu déplacés du Danube jusqu'au Rhin puis jusqu'à la côte ouest atlantique. Eux aussi avaient construit tout au long de leur chemin migratoire des lieux de culte, édifié des temples, tout comme leurs ancêtres du Croissant Fertile l'avaient fait bien avant. Là où ils n'avaient pas trouvé de roches à dresser vers le ciel, ils avaient utilisé des rondins de bois.

En ce qui concerne l'Europe centrale, dès 2500 BC, soit approximativement au temps de Senout, ses habitants provenaient déjà pour près des trois quarts des vagues de migration en provenance de l'Est. La Grèce, Carthage, Rome avaient effacé dans de nombreuses mémoires occidentales le génie et les apports de ceux qui vivaient au sein du continent, dans les hinterlands. Ainsi en est-il des vainqueurs qui tendent toujours à s'octroyer tous les mérites ou innovations !

Au fil du temps, le génie du Rhin, héritage des voies migratoires continentales en provenance du Caucase a finalement rejoint le génie venu d'Italie, l'héritage de Rome, lui-même héritage de Carthage et de la Grèce antique. Ensemble, ils produiront le meilleur. Ce n'est sûrement pas un hasard si tant de grands esprits, tant de découvertes scientifiques sont apparus en Italie, Allemagne, France, Hollande, Angleterre, Ecosse. Toujours plus à l'ouest... Tournesol, Hergé, de la côte atlantique de l'Europe de l'Ouest à la côte atlantique de l'Amérique, de la côte est à la côte ouest de l'Amérique, l'océan Pacifique puis l'Asie, attention à ne pas

se faire dépasser !

Le génie exprimé par les européens et leurs enfants d'Amérique a été le résultat d'une sélection impitoyable, celle qui a découlé des terribles conditions imposées aux hommes venus vivre sur ce continent. Les enfants d'Occident n'en étaient pas assez conscients au tout début du 3^{ème} millénaire, sinon ils se seraient remis en question et auraient peut-être évité la grande catastrophe.

au forceps

Je suis Joy.

Krawn poursuit :

– De l'histoire compliquée de l'Europe on peut retenir quelques jalons essentiels, ceux qui permettent de mieux comprendre comment cette partie du monde a pu prendre un ascendant vertigineux et préparer ainsi la post humanité. Après la chute de Rome survenue à la fin du cinquième siècle AD, l'Europe était en quelque sorte tombée en panne de civilisation. Il s'en est suivi une longue période d'hésitations où chaque peuple a cherché ses marques dans un contexte général de concurrence entre l'église chrétienne et les rois. L'église de Rome en partie responsable de la chute de l'empire romain d'Occident avait besoin des princes pour confirmer sa main-mise de plus en plus autoritaire sur la spiritualité en Europe, faire disparaître toutes les croyances autres que la pensée unique et étroite dictée par le vatican. Les princes qui se disputaient sans cesse les terres au prétexte de successions royales ou mariages princiers avaient besoin de l'approbation du pape pour justifier auprès des populations les guerres incessantes qui en découlaient. L'Europe de l'Ouest post romaine a dès lors été martyrisée.

Aux guerres de succession, guerres de religion entretenues par Rome entre chrétiens européens, se sont ajoutées des épidémies de choléra, typhus ou peste qui décimaient régulièrement les populations ; les hommes étaient encore incapables d'en comprendre l'origine. A cela s'est ajoutée la guerre contre un islam conquérant qui tentait de profiter de la désunion des européens. Partout en Europe, ce n'étaient que souffrances et malheurs. Ces plaies n'annonçaient pourtant pas l'apocalypse de l'an mille que tant de mages avaient annoncée ; elle n'avait pas eu lieu.

En dépit des haines religieuses, des épidémies, des guerres, des

nombreuses famines qui en résultaient, les européens avaient tenu bon. En particulier, dans ce contexte si tourmenté, de nombreuses personnes avaient continué à se passionner pour la science et la technologie et certains facteurs allaient bientôt les encourager à persévérer. La Reconquista entamée dans la péninsule ibérique allait contribuer à faire ressortir des écrits de l'antiquité grecque, entre temps traduits en arabe. En fait souvent ces documents existaient déjà en Occident mais ils étaient enfouis dans les monastères chrétiens, en Orient aussi, considérés comme dangereux pour le dogme, voire maudits. Le pillage de Byzance par les croisés chrétiens allait aussi apporter une importante contribution avec le rapatriement de précieux manuscrits.

Plus tard, au milieu du quinzième plus précisément, quand l'imprimerie a été mise au point dans la vallée du Rhin, ces facteurs conjugués ont permis une large diffusion de tout un ensemble d'études et théories scientifiques datant de l'antiquité. L'ouverture d'universités à vocation large et pas seulement religieuse comme en terre d'islam a été facilitée par l'existence de cette énorme base documentaire : [Bologne Parme ou Modène] dès le douzième siècle en Italie, [Paris, Oxford, Cambridge, Salamanque, Padoue, Naples, Toulouse, Rome, Sienne, Montpellier, Coimbra, Lisbonne] au treizième. Ces créations se sont vite étendues au reste de l'Europe et les meilleurs enfants du continent ont pu commencer à s'épanouir dans ces futurs temples du savoir.

– Tout bien considéré, la période de soi-disant obscurantisme censée avoir suivi la chute de Rome devrait être relativisée ?

– Oui si tu prends en compte les malheurs que je viens d'évoquer, alors quelques centaines d'années ne représentent pas grand-chose. L'engouement pour la science et la technique est toujours resté présent en Occident.

Dès l'an 1100, on note une forte reprise économique avec de grands défrichements, un développement de l'agriculture, une reprise de la croissance démographique. Mais surtout, de nombreuses innovations techniques voient le jour. Les moulins à vent sont répandus largement dès 1180 en Normandie ou dès 1250 en Flandre. La technologie intègre un arbre vertical en bois de plusieurs mètres, des ailes orientables selon le vent (leur envergure peut atteindre vingt mètres), des mécanismes en métal à vis et engrenages. Tout cela n'est pas arrivé du jour au lendemain. Il ne s'agit aucunement de cas isolés. De très nombreux ingénieurs, techniciens et hommes de l'art étaient à l'œuvre.

Autre exemple : à partir de 1300 la plupart des grandes villes d'Europe se sont dotées d'horloges astronomiques mécaniques. Certes, en Chine ou en Irak, aux mêmes périodes, il existait bien sûr de tels mécanismes mais ils étaient l'exception. J'insiste, bien sûr, mais ce que je cherche à te faire comprendre est que la maîtrise des engrenages, ressorts, pièces métalliques permettant aux mécanismes d'être de plus en plus fiables et sophistiqués ne relève pas de quelques passionnés. Sur tout le continent européen, il y avait des compétences et un savoir-faire qui ne peuvent être arrivés soudainement.

A la vérité le génie ne s'était pas évanoui avec la chute de Rome. J'aurais pu aussi te rappeler la fantastique aventure des cathédrales gothiques. Longtemps incompréhensible pour les historiens, rejetée avec mépris en son temps par l'Italie d'où son nom de 'gothique', cette œuvre humaine digne des pyramides n'est pas non plus sortie soudain du néant. Initiée au milieu du douzième siècle en France, elle marque la supériorité architecturale de l'Europe dans le monde. Sur d'autres continents, à la même époque, on continue à entasser des pierres mais nulle part on ne sait ni ose ériger des monuments aussi techniqueent avancés.



Bing.com / create, prompt : Paris in the Middle Ages, the interior of the Sainte Chapelle lit from the inside, very bright, wide view.

L'architecture gothique est une signature du génie du continent, une véritable rupture. Jusqu'alors les lieux de culte étaient obscurs à l'image des lieux sacrés que l'humanité avait jusqu'alors fréquentés, les cavernes et temples. La lumière y était rare. Peut-être pour se rapprocher de l'église de la Jérusalem céleste décrite par Jean dans l'apocalypse chrétienne (un sanctuaire baigné de lumière), des architectes vont prendre le risque d'ouvrir largement les murs. Ils sculpteront la pierre comme de la dentelle et s'efforceront de la faire monter le plus haut possible. Au besoin, ils renforceront les vaisseaux de pierre avec du fer. Comme dans l'aventure des pyramides, bien des essais s'achèveront en catastrophe ; des nefs ou flèches s'écrouleront parce que trop larges, trop hautes, trop ambitieuses. Les bâtisseurs persévéreront néanmoins et dans l'ensemble les

techniques seront vite maîtrisées.

Après l'inauguration de la basilique de Saint Denis en Île de France en l'an 1144, le style gothique se répandra très vite dans toute l'Europe. Là encore il faut se rendre à l'évidence, c'est un mouvement global en Europe, ce qui veut dire que de très nombreux architectes techniciens ouvriers ont acquis des compétences suffisantes.

Je suis Joy ; la Machine a pris le relais de Krawn.

Elle m'injecte mentalement quelques brefs rappels sur l'époque de la Renaissance. Un homme à lui tout seul, va incarner tout ce que les enfants d'Europe réaliseront bientôt, menant au brillant destin de l'Occident. C'est bien sûr Léonard de Vinci. Né en 1452, il représente ce que l'Europe attend depuis si longtemps, un homme sans complexe vis-à-vis de Dieu, qui croit à la fois à l'art et à la science. A son époque, sur la base des réalisations des siècles précédents, tout s'accélère pour les arts et sciences malgré les famines, les fléaux et les luttes armées qui se poursuivent. Pour l'artiste-ingénieur de Florence, il n'y a pas de frontière entre science et art dans la nature et pour les unifier, il utilise le dessin. En ce qui concerne la science, c'est déjà le signe du désir intense de modéliser la nature dans son intégralité, toutes ses composantes. Bien sûr le dessin n'y suffira pas, il y a d'autres sens que la vue, la musique fait appel aux mathématiques, on le sait depuis longtemps. Modéliser le monde, bientôt homo occidentalis comprendra que cela signifie le mathématiser.

Les scientifiques progressent dans la mesure des quantités en recherchant la précision plus que tout. Mesurer une vitesse ne suffit plus, on veut maintenant savoir avec précision comment évolue cette vitesse. La variation de la vitesse dans un temps donné, en d'autres termes l'accélération, devient une grandeur importante qui permet de décrire mieux le mouvement des corps, la dynamique. De 1430 à 1450 une technique d'imprimerie fiable est mise au point par Gutenberg. C'est un perfectionnement d'une technique déjà connue en Chine consistant à ranger des caractères mobiles dans une matrice avant de presser sur un support pour former une empreinte reproductible de multiples fois. L'innovation tient entre autres au fait que désormais les caractères sont ciselés dans un alliage métallique plomb-étain-antimoine bien plus solide, précis et résistant que les caractères en bois ou argile utilisés en Asie. Par ailleurs, l'encre utilisée est faite à base d'huile et non plus d'eau. La diffusion de documents en grande quantité devient possible et facilite

l'accès aux connaissances. Dès 1463, plusieurs ateliers d'imprimeries ouvrent à Paris.

Rome niera pourtant encore longtemps le génie du Rhin. Ainsi les papes préféreront l'architecture antique pour la construction de la basilique du Vatican, symbole pour bien des européens (protestants en particulier) de toutes les corruptions de l'église catholique.

Suite.

La charnière du quinze au seizième siècle marque aussi le début d'une phase d'exploration des Amériques qui aboutira quelques siècles plus tard à leur colonisation complète. Le siècle dix-sept est marqué lui par la modélisation mathématique des phénomènes physiques. La démarche scientifique en soi n'a rien de nouveau. Brah l'appliquait quand il taillait ses outils mais il n'avait aucun moyen de noter ses remarques ni de mesurer précisément la force avec laquelle il frappait un morceau de silex pour en extraire une lame. Menothep avait à sa disposition l'écriture. Les archives d'architecture l'aidaient à imaginer de nouvelles constructions. Il pouvait les décrire avec soin. Pourtant, en dépit de son génie, il ne disposait toujours pas de moyens de mesure suffisamment précis pour décrire dans le plus grand détail une expérience ni de l'outil mathématique approprié.

La proposition de décrire les trajectoires des corps en mouvement dans un repère cartésien avec des coordonnées x , y , z va tout changer. Les incréments dx dy dz sur un temps dt vont permettre de suivre la vitesse dx/dt dy/dt dz/dt à chaque instant avec précision, idem pour l'accélération. Le calcul différentiel (ou infinitésimal) va déboucher sur le premier grand succès de la modélisation, à savoir la découverte des lois universelles du mouvement des corps par Newton vers 1680. Si Galilée avait pu disposer de ce formalisme, c'est peut-être lui qui aurait été retenu par l'histoire pour cette avancée.

Ce qui est très important sur un plan général est que l'homme démontre alors qu'il est capable de démystifier la complexité de la nature ; bientôt il va oser tout 'mathématiser'. Avec seulement quelques symboles et équations, il arrivera à décrire des phénomènes qui paraissaient avant incroyablement complexes, pour certains relevant du divin. L'intuition grecque d'une description de la nature par quelques nombres et règles se confirmera.

Le calcul des probabilités naît également au 17ème siècle avec Pascal,

Huyghens, Leibniz. Ses développements vont ouvrir la voie à la mathématisation ou modélisation statistique de très grands ensembles d'éléments. Ainsi, à la fin du 19ème siècle, la thermodynamique statistique de Maxwell-Boltzmann montrera comment des règles simples appliquées au niveau microscopique à de très grands ensembles de molécules, atomes ou particules permettent de prévoir le comportement macroscopique, par exemple la relation entre la pression, le volume et la température d'un gaz.

Plus tard d'autres avancées mathématiques démontreront si besoin que l'homme ne doit pas se laisser impressionner par la complexité apparente de la nature, il s'agit en particulier de la théorie des fractales qui permet d'expliquer la forme des feuilles, des fleurs, de nombreux autres êtres vivants ou éléments inertes, aussi de la théorie du chaos, de celle des catastrophes. Enfin une autre révolution sera celle de la simulation ou modélisation numérique permise par le développement fantastique des calculateurs au 20ème siècle. Il ne sera plus nécessaire de naître avec des dons mathématiques exceptionnels pour se mettre à modéliser la nature.

Au tout début du 3ème millénaire, il ne restait plus qu'un pas à franchir, la modélisation de la conscience humaine. L'unicité de la nature, le fait que tout puisse dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit puisse se modéliser en états vibratoires, l'intuition commune à toutes les formes de spiritualité que tout était connecté, confortée par les avancées de la mécanique quantique montrant l'interdépendance de l'observateur avec l'objet observé, tout cela incitait à penser que la pensée elle aussi pourrait un jour être modélisée.

le meilleur et le pire

feu d'artifice

Je suis Joy, Underground, projet Nemo, dôme Océan, jour 2 de mon voyage dans le temps, 20 avril 2035, temps d'expérience : 0h 6mn.

Krawn poursuit sa synthèse historique :

– A partir du siècle dix-huit, l'histoire de l'Europe devient si riche dans le domaine des sciences et des arts que ce serait peine perdue de vouloir

la résumer en quelques pages. L'homme va même enfin réaliser le rêve d'Icare, voler ! Cela commence par une pluie de découvertes faites à un rythme qu'Homo n'a encore jamais connu, écrasant toutes les civilisations précédentes. Elles concernent non seulement des champs de recherche anciens comme la mécanique mais des disciplines nouvelles telles que la géologie, la paléontologie ou encore la biologie.

Deux domaines vont particulièrement bouleverser la vision que l'homme a de sa place dans la nature, celui de la chimie et celui des sciences de la vie. Parmi les grands éclaireurs de la science, ceux qui ouvrent de nouvelles voies, Antoine de Lavoisier et Jean-Baptiste Lamarck figurent en bonne place.

Pour le premier (traité de chimie, 1789), il s'agit de l'acte de naissance de la chimie. Jusqu'alors, les hommes, un peu partout sur Terre, avaient tenté d'interpréter les phénomènes naturels en imaginant un nombre réduit de composants constitutifs, cinq en Chine bois terre eau feu et métal, cinq en Inde terre eau feu vent et espace, quatre en Grèce terre eau feu air auquel on ajoutait parfois l'éther baignant les étoiles. Les Grecs anciens croyaient aussi à la coexistence de quatre règnes dans la nature, le minéral, le végétal, l'animal et l'humain. C'est la découverte d'éléments simples toujours plus nombreux qui va tout bouleverser et sonner le glas de l'alchimie, donner naissance à la chimie. On découvre que l'eau est constituée de deux atomes seulement, l'hydrogène H et l'oxygène O, que l'air est constitué lui aussi principalement de deux atomes, oxygène O et azote N. C'est une révolution, l'air et l'eau ont un constituant élémentaire commun ! On découvre aussi que cet atome d'oxygène peut se trouver dans un minéral quand celui-ci est oxydé et aussi dans des acides comme le nitrique $\text{H}_1\text{N}_1\text{O}_3$ si prisé des alchimistes. Leur point de vue est par conséquent faux.

Dès lors c'est la course à l'identification de nouveaux éléments. Toutes les substances naturelles existant sur la planète vont être analysées, par tous les moyens, chaleur, électricité et on va très vite s'apercevoir que le nombre des atomes est limité. En les rangeant selon leur masse croissante, on va aussi remarquer que des propriétés chimiques comparables réapparaissent périodiquement. Cela permettra de prévoir la manière dont un atome est susceptible de s'associer avec un autre par l'intermédiaire d'une réaction dite 'chimique'. 'Rien ne se perd, tout se transforme' et cela selon les affinités ou préférences que les atomes ont entre eux.

Quant à l'homme que l'humanité met au-dessus de tout, il n'est en fait qu'un réacteur chimique. C'est une autre révolution. Les déchets rejetés ne contiennent que les atomes présents dans ce qui a été absorbé par l'alimentation après de vulgaires transformations chimiques au sein de l'organisme. On découvre que l'air aspiré n'a pas la même constitution que l'air expiré, il contient plus de carbone. La chimie de la vie est née. Les êtres vivants animaux ou plantes sont tous constitués d'atomes assez simples et donc légers. Pour le corps humain, en masse : oxygène 65%, carbone 18%, hydrogène 10%, azote 3%, calcium 2%, phosphore 1%, et à moins de 1% chacun, soufre, potassium, sodium, chlore, magnésium, fer, cuivre.

Le deuxième exemple de grand éclaireur concerne la biologie et plus précisément la théorie de l'évolution. A la vision fixiste de la nature découlant de la création brutale du monde par une main divine va s'opposer une vision dite transformiste. Dans l'Europe des lumières, un savant reconnu par l'histoire comme Linné était encore avant tout un naturaliste fixiste. Les espèces vivant sur la Terre qu'il classe et auxquelles il attribue des noms sont considérées comme ayant toutes été créées par Dieu au moment de la genèse dans le cadre d'un grand dessein réfléchi. L'équilibre de la Nature, 1749, extrait :

Nous comptons autant d'espèces qu'il y a eu au commencement de formes diverses créées.

Les humbles mousses et herbes sont aux pieds des grands arbres car Dieu en a décidé ainsi lors de la création. L'ordre de la nature est divin. Chaque espèce a été programmée pour avoir une place donnée. La girafe de Linné a été créée girafe ! A l'opposé, dans la vision transformiste, les espèces ne cessent d'évoluer. Aux neuf et treizième siècles, l'observation des espèces animales domestiquées par l'homme et leur comparaison avec les espèces sauvages voisines avait suffi à des savants du monde arabo-musulman pour avancer l'hypothèse transformiste. Cependant, il n'y avait pas eu d'étude systématique sur un grand nombre d'espèces.

Ce sont les scientifiques français qui vont faire le pas décisif même si l'histoire ne retient bien souvent que ce qu'elle veut ! En 1750, Pierre-Louis Moreau de Maupertuis écrit ce qui suit dans son Essai de Cosmologie / Système de la Nature :

'Mais ne pourrait-on pas dire que dans la combinaison fortuite des productions de la

nature comme il n'y avait que celles où se trouvaient certains rapports de convenance qui puissent subsister, il n'est pas merveilleux que cette convenance se trouve dans toutes les espèces qui actuellement existent ?'

'Le hasard, dirait-on, a produit une multitude innombrable d'individus. Un petit nombre se trouve construit de manière que les parties de l'animal puissent satisfaire à ses besoins. Dans un autre infiniment plus grand il n'y a ni convenance ni ordre. Tous ces derniers ont péri.'

Autrement dit, le hasard est capable de créer d'innombrables espèces dont seules subsistent celles qui sont adaptées à l'environnement. La théorie de la sélection naturelle est annoncée. On imagine que le hasard peut créer toutes sortes de girafes avec des cous plus ou moins longs ; dans un environnement où il n'y a que des arbres et plus du tout de végétation au sol, seules celles qui ont un long cou peuvent survivre.

Par ailleurs, les longs et systématiques travaux de classification effectués sur des espèces animales et végétales très variées, effectués au Jardin des Plantes de Paris, aboutissent à la publication par Jean Baptiste Lamarck en 1809 de la Philosophie Zoologique ; cette année est aussi celle de la naissance de Charles Darwin. La théorie de Lamarck parle de diversification adaptative et de complexification des organismes :

'Les organismes s'adaptent au cours de leur vie à leur milieu par un usage plus ou moins prononcé des organes : un organe qui du fait des besoins de l'organisme est très utilisé a tendance à se renforcer...'

La fonction crée l'organe ! La girafe de Lamarck, à force de chercher de la nourriture qu'elle aime bien en haut des arbres, à force de faire l'effort de lever la tête vers le haut, encourage l'allongement de son cou ; le caractère se transmet. Ces écrits ont été souvent mal interprétés, certains pensant que Lamarck aurait exclu totalement le rôle du hasard, mais cette possibilité avait déjà été soulevée par Maupertuis comme on vient de le rappeler. Par ailleurs Lamarck utilise le concept de lignées évolutives mais il pense qu'il y en a plusieurs ; l'état des classifications ne permettait pas encore de faire l'hypothèse d'un tronc unique.

On doit aussi tenir compte du ressenti conscient de la girafe qui l'encouragera à continuer sa cueillette en haut des arbres si la nourriture qu'elle y trouve lui plaît. Le ressenti conscient est déjà chez les mammifères un facteur d'évolution conséquent. Même si on ne le dit pas,

la girafe de Lamarck est une girafe consciente.

En 1859, Charles Darwin, instruit par son père sur toutes les théories de l'évolution, publie sa théorie de l'origine des espèces. Il affirme que l'apparition de nouveaux caractères se fait de manière spontanée par voie de mutation. La sélection naturelle se charge ensuite de faire le tri en avantageant les organismes les mieux adaptés. La girafe de Darwin est un peu comme celle de Maupertuis et évolue en même temps que son environnement, son biotope. Elle mange les plantes les plus faciles, les moins hautes ; celles-ci se font plus rares et il faut se nourrir plus haut ; alors seules les girafes auxquelles le hasard a donné un cou plus long peuvent y arriver. Au bout d'un certain temps la girafe doit pouvoir manger le haut des arbres. De son côté l'arbre peut grandir, résultat d'une sélection des espèces les plus hautes qui échappent aux girafes prédatrices. Ainsi deux espèces proie-prédateur peuvent coévoluer, résultats du hasard et de la sélection.

Les discussions et débats sur le sujet vont se poursuivre jusqu'à la veille de l'Apocalypse. Certains savants proposeront un modèle intermédiaire entre ceux de Lamarck et de Darwin pour expliquer la modification du génome. En plus des mutations soudaines, spontanées, il pourrait y avoir des mutations facilitées ou orientées par l'usage d'une fonction, d'un organe. Le rôle du hasard donc mais aussi le rôle de l'utilisation répétée, insistante, d'un organe ou fonction qui finirait par inscrire une trace dans les molécules de la vie. Aucune preuve irréfutable d'un tel mécanisme n'avait cependant été apportée à la veille de l'Apocalypse.

Plus précisément, pour certains scientifiques, le mode de transcription des gènes conduisant à l'expression d'un caractère donné aurait pu être une étape intermédiaire (domaine de l'épigénétique), un prélude à l'inscription ultérieure et définitive dans le génome (mutation induite par l'usage). La girafe néo-lamarckiste transmettrait d'abord la transcription du caractère conduisant à un cou allongé à la génération suivante sans que la séquence de gènes correspondante n'ait cependant encore muté dans le génome. Au bout d'un nombre de générations très important (au-delà de nos capacités d'expérimentation actuelles), la mutation aurait lieu inscrivant définitivement la longueur exceptionnelle du cou dans le génome. Il y aurait en quelque sorte une action-réaction comme en automatique (la lecture du génome lors de la transcription par l'ARN finirait par influencer le génome lui-même). Il y aurait bien mutation

(après un très grand nombre de générations), sélection aussi mais en plus l'idée de la fonction qui crée l'organe. Cette hypothèse-compromis plaisait à ceux qui voulaient absolument mettre un souffle de vie, une âme, dans toute cette affaire. Pour ces 'vitalistes', l'âme ou souffle de vie poussait la girafe à toujours se surpasser et l'allongement du cou en était en quelque sorte la récompense.

Les siècles dix-neuf et vingt offrent un véritable feu d'artifice de découvertes fondamentales. Elles sont suivies rapidement par une mise en application qui va transformer radicalement le mode de vie des hommes, découverte de toutes les grandes lois de la physique avec l'appui des mathématiques, chacune des disciplines nourrissant l'autre. Les promesses de la démarche scientifique avec modélisation sont tenues. Avec la libre entreprise et le capitalisme, passer de la découverte à l'application n'est plus qu'une question d'années. Bien sûr ce sont rarement l'inventeur, les ingénieurs et techniciens qui profitent des retombées financières mais peu importe, ils réalisent leur rêve. Eux ce n'est pas la cupidité qui les guide mais le besoin pressant d'exprimer leur génie.

La voie est ouverte à la révolution industrielle. Toutes sortes d'entreprises nouvelles vont être créées, encouragées par une confiance illimitée en la science et dans le talent des ingénieurs et techniciens formés par les systèmes éducatifs. Le siècle dix-neuf est marqué par la constitution de gigantesques industries dans la sidérurgie ou le textile. Toutes sortes de fabriques de produits technologiques fleurissent. L'Europe puis les USA inondent le monde entier en produits manufacturés. Jamais l'humanité n'avait fait autant de progrès en aussi peu de temps même si l'on oublie trop souvent la sueur et les larmes des européens et de leurs enfants d'Amérique pour ne parler que de l'esclavage des noirs. Mais je me rends compte, Joy, que je ne te laisse pas le temps de réagir, que penses-tu de tout cela ?

– Que c'est une synthèse qui fait apparaître le génie mais dans un contexte de tant de brutalité. Si les européens n'avaient pas été aussi maltraités par leurs guides prêtres ou princes, auraient-ils aussi bien réussi, aussi vite ?

– Les querelles religieuses ont peut-être accéléré le processus mais, même sans elles, le progrès technologique aurait tout de même eu lieu. Ce que j'ai essayé de t'expliquer, c'est que la révolution qui a eu lieu en

France à la fin du dix-huitième siècle n'a pas marqué le début d'une révolution scientifique. Elle était déjà en route, héritage des siècles précédents. Le génie de Rome s'était maintenu en dépit de tout ce qu'ont raconté les historiens et celui du Rhin l'a rencontré. Quand je dis 'du Rhin', c'est celui de tous les métissages d'Europe centrale, Est, Ouest avec la très forte influence génétique en provenance du nord Caucase. Il suffit pour s'en convaincre d'observer le calendrier des grandes découvertes.

Quant à la monarchie, elle n'était pas forcément l'ennemie du progrès. Des découvertes et progrès essentiels ont été réalisés en France au cours de l'éclatant dix-huitième siècle. Ce qui est vrai est que l'absolutisme était souvent un obstacle à la libre entreprise et donc à la diffusion rapide du progrès technologique. Le développement d'une innovation dépendait en effet du bon vouloir des princes.

Finalement, peu importe de savoir si le génie occidental a été le résultat de la sélection des meilleurs dans un contexte de maltraitance des peuples. Mais vouloir nier le génie occidental au prétexte d'égalitarisme comme le faisaient certains en Occident avant l'apocalypse est un grand mensonge. Oui les européens et leurs enfants d'Amérique du Nord ont surpassé tout ce que l'humanité avait fait jusqu'alors. Oui, ils auraient dû en être fiers et poursuivre l'effort plutôt que de se vautrer dans la médiocrité d'une société consumériste. Toutes les explications douteuses sur le succès de l'Occident ne voulant retenir que l'exploitation de peuples d'autres continents ou encore la simple cupidité étaient stupides.

Que les colonies d'Amérique aient permis le développement d'une industrie textile cotonnière ou encore sucrière, soit, mais cela n'avait pas été déterminant, n'en déplaise aux historiens français qui dans leur ensemble avaient hérité de la manie chrétienne du mea-culpa permanent. La transformation de la laine était bien européenne ainsi que l'exploitation du charbon avec les machines à vapeur inventées en France et Angleterre. Quant à la cupidité, je veux parler bien sûr ici du rôle du capitalisme, elle a pu accélérer le développement d'une technologie, mais pas à elle seule entraîner des découvertes scientifiques.

mal pensé

Je suis Joy, suite.

Krawn :

– Belle est la liberté, dangereuse aussi si on ne la contient pas et on peut s’y brûler. L’Occident a accouché du meilleur avec le développement du savoir vrai, mais également du pire en laissant toutes sortes d’individus bavarder et écrire n’importe quoi, des hommes moins bien servis par la nature sur le plan de l’intelligence, des personnages la plupart du temps ignorants de la vraie science, inconscients de l’insuffisance et du simplisme de leur propre raisonnement. Tous ceux-là vont permettre l’avènement d’une classe politique qui prendra le relais des princes et des prêtres pour maltraiter les hommes. Naïveté des textes fondateurs ! Constitution des Etats Unis d’Amérique de 1787 complétée par les amendements de 1791, déclaration des droits de l’homme et du citoyen de 1789 en France, deux textes fondateurs qui seront suivis en Occident de très nombreuses déclarations et constitutions, pays par pays.

Toutes ont pour objectif de garantir des libertés individuelles identiques à tous les citoyens et plus seulement à une classe privilégiée riche comme cela avait été édicté pour les lords anglais un siècle auparavant. Le mouvement culmine en 1948 avec la déclaration universelle des droits de l’homme que l’Occident voudrait appliquer à l’humanité tout entière. Selon ce texte, tous les hommes naissent libres et égaux en dignité et en droit, ce qui implique que l’on oublie toute distinction de race, sexe, couleur de peau, appartenance religieuse, capacités intellectuelles. Fort bien, à la naissance, mais malheureusement trop de nations par la suite vont interpréter ceci en demandant l’égalité de tous pour la vie entière, un suicide pour elles.

Sont considérés comme droit naturels et imprescriptibles les libertés de pensée, conscience, opinion, expression, religion, réunion. Sont reconnus en même temps le droit de propriété, le droit à la sécurité de chacun, la famille en tant qu’élément naturel et fondamental de la société, le droit au travail, à l’éducation, à une protection sociale et à des loisirs. Pour faire respecter tous ces droits et garanties, la justice doit être la même pour tous.

– Tu dis que la liberté peut être dangereuse ?

– Oui, une utopie des lumières, l’affirmation de principes simplistes ! Les valeurs et libertés entrent en fait en conflit les unes avec les autres. Pour faire respecter le principe d’égalité des chances, à l’évidence l’héritage devrait être interdit ! Affirmer que l’on peut manifester ses convictions sans mettre des limites est la porte ouverte à tous les excès.

La liberté d'opinion ne peut se concevoir sagement sans une modération.

A y regarder de près, tout est à revoir. Construire un nouveau monde nécessitait une pensée plus approfondie que le simple énoncé du principe d'égalité de tous et des libertés individuelles. Il fallait mettre des barrières de sécurité, contenir les croyances et religions, ne pas permettre que s'exerce le prosélytisme de croyances obscurantistes. Faute d'avoir prévu des garde fous il était évident que l'humanité allait retomber dans les travers d'avant, les guerres, les inégalités, les abus de pouvoir et c'est bien ce qui s'est produit.

La séparation des pouvoirs exécutif et judiciaire, c'est bien beau, mais la question essentielle n'est pas là. Au prétexte d'égalité on considérerait en Occident tous les hommes comme également aptes à juger ou à défendre un justiciable. Les acteurs de la justice étaient recrutés sur les seuls critères de connaissance de règles arbitraires de plus en plus nombreuses et complexes et de charisme. Quelle absurdité de confier à des hommes une charge de juge sans s'assurer de leur sagesse et de leur morale ! 'En mon âme et conscience', ah la bien belle formule ! Absurde, quelle âme, quelle conscience, elles se vaudraient toutes ? Que penser du jugement par un (ou une) juge homosexuel sur une affaire concernant le divorce d'une famille naturelle ? Le jugement sera forcément entaché de subjectivité !

La réalité est dans la diversité, celle d'hommes tous différents, inégaux en intelligence mais aussi en conscience, inégaux en sagesse, en moralité, en compétences. Pour avoir négligé et oublié ces vérités, les penseurs des lumières ont proposé une utopie. La démocratie en est un exemple. Permettre à quiconque de participer à une élection, qu'il s'agisse d'élire ou d'être élu, conduit nécessairement à une catastrophe. Un médiocre bavard, corrompu, menteur et incompetent peut accéder à de hautes positions politiques.

A propos de la propriété : ne pas l'avoir limitée dès le départ, de même que la richesse individuelle, était une absurdité, le germe de toutes les inégalités qui reproduiraient celles du temps des princes et prêtres ! Quelle naïveté encore ! C'était évidemment inacceptable à long terme. Cela a inéluctablement conduit à la réaction du collectivisme !

– Mais dans tout ce qui avait été proposé, il y avait tout de même l'affirmation des libertés naturelles. Là, c'était clairement positif ?

– Oui, un progrès indéniable. Pour toute la liberté de respirer, vivre, bouger, ne plus être l'esclave de personne. En mieux, on aurait pu étendre ces droits au reste de la nature, animaux et plantes ! Néanmoins, et dans

le même registre, il existe une liberté aberrante, celle de se reproduire sans limites. C'est insupportable ! Pouvons-nous laisser des hommes et des femmes qui sont déjà incapables de prendre soin d'eux-mêmes se reproduire sans même s'inquiéter de la façon dont ils nourriront leurs enfants, sans s'inquiéter de la façon dont ils vont les éduquer ? Pouvons-nous permettre aux hommes et aux femmes présentant des défauts génétiques de se reproduire quand nous savons qu'ils ont toutes les chances de les transmettre à la génération suivante ?

Krawn poursuit :

– Mais parlons aussi du travail si tu veux bien. La liberté d'entreprendre aurait dû être encadrée par un critère d'intérêt commun à la société, une planification par des Sages pour vérifier le bien-fondé de la décision de créer une nouvelle activité. Que chacun puisse entreprendre dans le domaine qui lui plaît est en soi absurde et dangereux. C'est ainsi que toutes sortes d'activités non seulement inutiles à la communauté mais nuisibles à l'environnement ont pu se développer, sports d'hiver conduisant à la destruction de massifs montagneux entiers, sports nautiques défigurant les bords de mer. Plutôt que de persuader chacun qu'il trouverait le bonheur en glissant sur de la neige ou les vagues avec une planche en résine, la priorité n'était-elle pas plutôt de favoriser un retour à la vie à la campagne ?

Avec tout l'argent dilapidé dans la construction de stades ou autres infrastructures sportives, en particulier olympiques, on aurait pu financer l'installation d'une colonie sur la planète Mars ! La France endettée de l'an 2018 s'était engagée à organiser des jeux olympiques six ans plus tard qui allaient lui coûter trois à quatre fois plus que l'effort financier consacré à l'intelligence artificielle. Le Président démocratiquement élu qui avait pris cette décision ne l'avait été que par environ un Français sur sept. Une plaisanterie ? Malheureusement non !

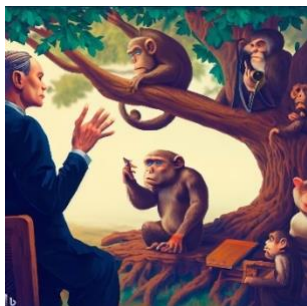
En Occident, la parole de monsieur Dupont valait celle de monsieur Durant. On pouvait défendre n'importe quel projet et le mettre en œuvre dès lors que l'on disposait de moyens financiers suffisants. La censure était proscrite.

– Cela aurait limité la liberté d'expression !

– Il y a censure et censure, une grande marge entre un interdit total et la simple limitation de communication sur un sujet donné. Encore une

fois c'est la sagesse et la raison qui devraient prévaloir. La société occidentale était devenue une grande volière où chacun pouvait piailler à volonté pour attirer l'attention des autres gens.

Parmi ces bavards intempestifs, il y avait des représentants de ce que l'on appelait la société civile, des gens du commun sans connaissances ou compétence particulières, sans responsabilité politique mais qui se permettaient de discuter de n'importe quel sujet y compris scientifique comme s'ils étaient des spécialistes !



Bing .com, images, create, prompt : politicians and monkeys looking at each other, watching facial expressions and gesture / intelligence qualified as affective allows individuals of mediocre pure (mathematical) intelligence to dominate others. Journalists, actors, politicians, shamans, gurus, prophets are examples.

Un quidam criait à qui voulait bien l'entendre qu'il serait bon de ne plus manger de viande. Ce faisant, il ne tenait pas compte du fait qu'Homo consommait des protéines animales depuis des centaines de milliers d'années. Un autre original voulait lui changer de sexe au nom d'un droit, selon lui inaliénable et fondamental, à se déterminer lui-même comme homme ou femme.

Dans les bavards inconditionnels de la société occidentale, la catégorie des journalistes s'illustrait plus particulièrement. Au lieu de se contenter d'informer, ils émettaient des jugements de valeur à n'importe quel propos. Les prêtres étaient une espèce en voie de disparition dans bien des pays d'Europe deux à trois décennies avant l'apocalypse. Les journalistes les avaient remplacés ! Avec les juges ils édictaient la morale.

Au nom de la liberté éditoriale ils décidaient d'eux-mêmes des sujets à

traiter et de l'importance à leur donner. Un événement totalement mineur pouvait ainsi connaître un retentissement bien plus grand qu'un autre lui très important. Infantilisation, culpabilisation, désinformation, manipulation concertée avec les hommes politiques, rien ne les arrêtaient.

Le remède était pourtant à portée de main. Il eut suffi de limiter les moyens de diffusion tout en prévoyant un affichage accessible à tous. A chacun d'aller chercher les informations des moyens de diffusion sur ce tableau. Tout pourrait être dit avec pour seule obligation d'indiquer son identité et son profil professionnel. Le large accès à internet aurait garanti que nul ne soit ignoré.

lucidité

la vraie puissance

Je suis Joy, j'ai vingt-trois ans, dôme Océan, projet Nemo, 20 avril 2035, jour 2 de mon voyage dans le temps, temps d'expérience : 0h 15mn.

Krawn poursuit sa présentation critique de l'Occident :

– Si tu veux bien m'écouter encore un peu, parlons maintenant de la puissance des nations. Puisque on se rapproche du cataclysme il est intéressant de revenir sur ce que pouvaient être les atouts des uns et des autres, les pays avancés d'Occident et d'Asie. Les indicateurs retenus par les économistes ne reflétaient pas la vraie puissance des nations, démographie, niveaux de production et de consommation, quantité de produits consommés ou produits, réserves financières en or ou devises, ressources du sous-sol telles que les hydrocarbures, volume des échanges monétaires incluant des valeurs immobilières surévaluées.

Tout ce bel ensemble d'indicateurs de soi-disant prospérité pouvait se révéler trompeur. Ainsi la puissance démographique n'existait que dans le prisme de l'Occident post chrétien où tous les peuples étaient libres de se reproduire à volonté et où un devoir indiscutable était de les aider, de partager. Cette puissance démographique n'avait plus aucune valeur pour un pays qui aurait renoncé aux valeurs occidentales. La menace d'une invasion de migrants était en fait dérisoire. En quelques secondes l'Occident aurait pu les anéantir, que valait alors cet indicateur démographique ?

Autre exemple : à la veille de l'apocalypse, les pays du Moyen Orient disposaient encore de réserves considérables de pétrole et gaz. Ils étaient donc riches et puissants tant que l'on reconnaissait que ces réserves étaient bien leur propriété. En conséquence ils continuaient à les échanger à bon compte contre des produits finis, avions, automobiles, médicaments, poulets, fromages. D'un point de vue plus raisonnable on aurait pu considérer que les ressources de la planète bleue n'appartenaient aucunement à ceux qui étaient assis dessus mais plutôt à ceux qui étaient capables de les transformer ou plus charitablement à l'humanité tout entière. En ce cas, l'indicateur des réserves en ressources naturelles ne valait plus grand-chose non plus !

Était-il si difficile de penser que d'autres pays, en particulier d'Asie, pourraient se mettre à penser autrement. Pourquoi auraient-ils tort eux et l'Occident raison ?

Ce qu'il faut retenir de l'histoire est que la brutalité a toujours payé en fin de compte. Les thèses chrétiennes 'occidentocides' sur le bien et le mal, tendre la joue droite lorsqu'on vient de se faire gifler sur la joue gauche, pardonner, excuser et partager toujours, bien sûr que ça ne peut pas fonctionner !

– Et quels sont alors les facteurs de la vraie puissance selon toi ?

– Joy, le tout premier facteur est bien sûr le degré de cohésion de la nation, l'esprit de corps, le sentiment de ne faire qu'un, d'appartenir à un groupe, la certitude que chacun sera défendu par les autres contre les étrangers qui se montreraient hostiles et sans limites, la capacité d'agir contre des étrangers hostiles ou nuisibles et sans états d'âme, le mal des autres pour son propre bien.

La cohésion de peuples divers parties d'une même nation peut se faire par la guerre en s'inventant sans cesse de nouveaux ennemis (ce qu'a toujours fait la France jusqu'au second conflit mondial) ou pacifiquement par un grand projet mobilisateur (construction de pyramides ou de cathédrales, marcher sur la Lune).

Sur le vieux continent, au début du 3^{ème} millénaire, un pays comme la France avait refusé une sélection préalable des très nombreux ressortissants africains accueillis sur son territoire, maghrébins comme noirs. Résultat, des quartiers entiers étaient devenus dans certaines villes au début du troisième millénaire des zones affranchies du droit français, des excroissances des pays d'origine, métastases dangereuses compromettant la sécurité quotidienne des blancs de souche européenne.

Rien n'excluait plus que ces minorités ne revendiquent un jour un statut d'exterritorialité. Ce qui les en dissuadait était simplement que ne produisant aucune richesse elles avaient besoin de vivre aux dépens du pays d'accueil.

Pendant le même temps, un pays comme la Chine qui montait sans cesse en puissance refusait avec sagesse le communautarisme. Impossible d'imaginer là-bas qu'un quelconque rappeur se permette de chanter Fuck White President.

Parmi les autres facteurs de puissance, on peut citer la volonté d'être le meilleur, le premier dans tous les domaines, de ne jamais se laisser dépasser par quelque autre nation. L'histoire est là pour mettre en garde. L'anéantissement des populations natives d'Amérique du Nord comme du Sud à l'arrivée des européens est peut-être le résultat de la férocité de quelques centaines d'envahisseurs enragés, soudards hispaniques casqués et à cheval, colons anglosaxons obsédés par la terre, mais peut être plus probablement de l'action des bactéries, salmonelles, virus nouvellement importés par eux. Cela n'a guère d'importance de connaître le facteur principal mais ce qu'il faut retenir c'est qu'en définitive, c'est bien le déficit de connaissances qui est en cause, ignorance des capacités des autres peuples, ignorance des maladies et de la manière de les soigner.

Idem pour le commerce du bois d'ébène en Afrique ou l'écroulement de la Chine des mandarins. L'Occident avait écrasé le monde avec sa technologie. Etait-il si dur de comprendre que lui-même pourrait subir un jour le même sort s'il baissait la garde ?

Au début du troisième millénaire il était devenu évident que désormais l'hégémonie serait celle du pays ou groupe humain qui disposerait de la meilleure technologie et non plus celle de ceux qui détenaient de simples ressources naturelles. Science et technologie comme sources de la vraie puissance ! C'était d'autant plus vrai que les progrès permettaient de créer des armes de plus en plus puissantes.

Quand deux groupes humains sont dans l'impasse, finalement restent les armes. Cela aurait dû suffire comme bonne raison à tous ces naïfs qui s'imaginaient pouvoir survivre en s'appliquant des règles des restrictions que les autres ne voulaient pas appliquer. Interdire le nucléaire dans son coin pour construire des moulinettes à eau et à vent était irresponsable mais certains pays européens s'entêtaient. Il aurait été essentiel de consacrer des moyens toujours plus grands à la recherche théorique et

appliquée, de créer ou entretenir un engouement pour la science et la technologie, d'attirer les meilleurs éléments dans les laboratoires du pays, de protéger les découvertes sans les céder à bon compte ou pire avec rien en échange comme l'Europe l'avait fait avec la Chine. Tout cela, les Etats Unis d'Amérique l'avaient appliqué.

Quand toutes les conditions précédentes sont réunies, alors la force est là. Le groupe peut avoir confiance. Il y a consensus, le peuple suit, adhère au modèle social. Il peut accepter les sacrifices qui conduiront la nation à la suprématie, une suprématie qui lui garantira la paix.

fin des civilisations

Suite.

Je pose une question à Krawn :

– Mais avant l'apocalypse, la suprématie était encore en Occident ou plutôt en Asie ?

– Après chaque catastrophe les hommes se posent toujours la même question. Mais comment cela a-t-il pu arriver ? Après coup toutes sortes d'explications sont données par les historiens. En fait le déclencheur est souvent la méfiance, le doute sur les intentions de l'autre. On se demande aussi comment il est possible que des peuples entiers aient été précipités dans le malheur par quelques dirigeants. La réponse est évidente, des pouvoirs trop étendus donnés à quelques individus seulement, parfois un seul, la question du choix des élites.

Jouent aussi l'ignorance ou l'oubli des horreurs de la guerre, la glorification des faits d'armes du passé, la croyance bien ancrée que les guerres seraient une fatalité, que chaque empire, chaque civilisation devrait avoir une fin tragique. Dans le registre fataliste les hommes ont toujours été fascinés par le sujet de la fin des temps. Fascination, attirance morbide pour les catastrophes. Les prophètes du déclin, mali-menteurs, pythies, mages, astrologues et autres illuminés en ont tiré parti dans le passé annonçant à plusieurs reprises l'apocalypse. De tous temps des farfelus ont surfé ou prospéré sur l'idée de la fin des temps. En Occident, les romans et films catastrophe faisaient recette. Le malheur subi par les autres rassure, il peut contribuer à rendre sa propre condition plus acceptable.

Plus sérieusement il existe des facteurs prévisibles de déclenchement de conflits si l'on excepte la catastrophe environnementale. L'un des plus connus est l'aveuglement d'un peuple puissant, la bête qui s'endort une fois repue, le roi trop sûr de lui et de son armée, l'erreur fatale de ceux qui oublient les efforts passés faits par leurs ancêtres ou sont persuadés de la supériorité de leurs propres valeurs, qui oublient que la brutalité a toujours rythmé l'histoire.

Ainsi, à la veille de l'apocalypse, la vieille Europe s'imaginait encore que ses valeurs étaient forcément celles de toute l'humanité. C'était tellement immoral et destructeur d'utiliser des armes nucléaires ou biologiques que par conséquent personne n'oserait jamais les utiliser un jour. C'est cela que pensait l'Europe dans son ensemble, la raison pour laquelle elle renonçait à les développer. Encore une fois, les européens s'imaginaient que tous pensaient comme eux. Pour sauver la paix prépare la guerre. Ce dicton, l'Europe l'avait oublié.

De manière générale, pour qu'une civilisation particulière se pérennise, en dehors bien sûr des impondérables type catastrophes naturelles ou d'ordre biologique, il vaut mieux qu'elle ait un principe directeur, clair et supérieur, poussant chacun à se dépasser. Très souvent, au cours de l'histoire, il avait été d'ordre religieux. Un peu avant l'apocalypse, l'Occident n'avait plus d'objectif transcendant. Miné par des courants obscurantistes, il n'avait pas encore osé faire le choix du Transhumanisme.



Bing.com / create, prompt : the opium war between China and West.

Quant à la Chine, le fait qu'elle ait réussi à rattraper son retard en si peu de temps l'avait conforté dans l'idée qu'elle aurait pu elle-même faire effectuer à l'humanité le remarquable saut scientifique et technologique. Au lieu de cela, endormie sur ses certitudes, en particulier celle de sa grandeur, elle avait laissé l'Occident le faire tout seul. Après avoir perdu l'exclusivité de la fabrication et du commerce de la soie qui lui avait si longtemps ouvert les routes de l'Occident, voici qu'au terme des guerres de l'opium (1839-1860), la Chine avait été humiliée, obligée d'ouvrir l'Empire au commerce occidental, chute de la dynastie Qing à la clé en

1911.

Tout cela, les Chinois ne l'avaient pas oublié. Le grand-père de Théo, né à la fin 19^{ème} siècle, parlait de temps à autre du péril jaune, d'un temps où la Chine voudrait prendre sa revanche. Effectivement, certains Chinois s'étaient mis à rêver de prendre le leadership de l'humanité en remplaçant les USA. Ils avaient bien compris que l'un des points forts de l'Occident dans cette réussite avaient été ses valeurs mais en même temps qu'elles pourraient aussi constituer le maillon faible, une question d'interprétation ; la comparaison de l'évolution comparée des USA et de la France en était bien la preuve. Si besoin était d'une preuve de l'état d'esprit des hauts dirigeants chinois, alors il suffisait de considérer leur attitude vis-à-vis de l'île de Taiwan, pourtant géographiquement séparée (à la différence de Hong Kong). Ils tolèrent le principe de deux Corées mais pas celui de deux Chines.

Quand la pandémie du covid-19 avait atteint l'Occident, nombreux sont ceux qui avaient pensé qu'il s'agissait d'une sorte de test, qualifiés aussitôt d'adeptes de la théorie du complot.

– Je m'en souviens. Cependant à ma connaissance personne n'avait réussi à prouver que le coronavirus en cause était une oeuvre humaine, je veux dire une création délibérée dans le but de nuire, un prélude à une future guerre biologique.

– Dans le contexte particulier de la Chine d'alors, c'est vrai qu'il y avait de nombreux jeunes chercheurs enthousiastes, prêts à faire toutes sortes d'expériences sans trop se préoccuper des règles éthiques ou barrières morales de l'Occident. Ainsi, lors de l'invention des premiers ciseaux génétiques, ils s'étaient livrés à des expériences dont l'objectif était d'améliorer l'homme en modifiant certains gènes, alors même que la technique n'était pas totalement maîtrisée.

Par ailleurs, la France, l'un des pays occidentaux leader en matière de recherche dans le domaine de la microbiologie avait engagé un transfert de technologie, cédant une fois de plus à bon compte son savoir-faire. Le pouvoir politique avait refusé de tenir compte des avertissements des experts français et américains en matière de guerre bactériologique. Ainsi avaient été implantées les structures de Shanghai ou Wu Han. Ce dernier laboratoire construit à proximité du marché aux animaux sauvages (vente

de serpents, civettes, chauve-souris, pangolins...) comptait 250 chercheurs chinois qui devaient être épaulés par 50 chercheurs français dans les années 2017 à 2019. Au dernier moment, cette disposition de l'accord franco-chinois n'avait pas été respectée, la partie chinoise ne le jugeant plus nécessaire ! Fort étrange de se priver de ces compétences remarquables et à bon compte si le but des recherches était exclusivement civil !

Le président français en place ne s'était pourtant pas inquiété de la question ; les spécialistes français de l'institut Pasteur et de l'institut Mérieux impliqués dans le transfert de technologie n'avaient donc pas été en mesure de contrôler les règles de sécurité ni de vérifier l'objectif des recherches menées. Or ces deux établissements étaient entre autres spécialisés dans des recherches sur les virus mosaïques, les chimères, la question de la transmissibilité interespèces.

Dans le cas d'espèce, la pandémie dont nous parlons, l'hypothèse du pangolin comme hôte intermédiaire avait été proposée. (la civette dans une pandémie précédente). Les hypothèses d'une manipulation accidentelle dans les laboratoires de Wuhan ou d'un contact 100% naturel sur le marché aux animaux sauvages auraient induit la mutation du virus lui permettant de s'attaquer à l'homme.

Cependant, rien n'interdisait non plus de penser que la main de l'homme aurait pu favoriser cette mutation en multipliant les rencontres de plusieurs virus en laboratoire, autrement dit en injectant deux virus, l'un de chauve-souris, l'autre de pangolin (si c'est bien lui le responsable), dans une même cellule. On comprend que la question de la responsabilité de l'homme était généralement mal posée.

l'aigle et le coq

Je suis Joy, Underground, projet Nemo, deuxième jour de mon voyage dans le temps, temps d'expérience : 0h 18mn.

Krawn :

– Vingt années avant la grande catastrophe, en Occident, la démocratie dite libérale était la norme mais avec des déclinaisons bien différentes. Parmi eux deux pays étaient aux extrêmes sur le plan de la vision démocratique, la France et son culte égalitaire, les Etats Unis

d'Amérique et leur culte de la réussite. Couper les têtes qui dépassent fussent-elles géniales pour le premier, encourager la créativité quitte à laisser se développer de fortes inégalités pour le second. La sanction était tombée, impitoyable. Après un dernier sursaut de génie dans les années suivant la seconde guerre mondiale, la France s'était mise à décrocher d'année en année tandis que les USA avaient conforté leur leadership technologique et militaire.

Pour la France, la dégringolade avait commencé dans les années quatre-vingt. La responsabilité pouvait en être imputée au nouveau Président alors arrivé à la tête de l'Etat et aux conséquences des désordres qui avaient eu lieu une dizaine d'années avant, les deux étant d'ailleurs liés. En trente à quarante ans le temps d'une génération, celle de ton grand-père Théo, une grande partie des fleurons de l'industrie avait disparu vendue ou démantelée. Les hommes politiques avaient toujours trouvé une bonne explication pour nuire à l'intérêt industriel de la France. Ailleurs dans le monde, tout cela aurait été inconcevable ; une enquête approfondie aurait été menée ; les hommes politiques auraient été traduits en justice et poursuivis.

En 2018, il n'y avait plus en France que dix pour cent du produit intérieur brut imputable à la production contre quinze en Italie et vingt en Allemagne. Certains points étaient encore plus inquiétants comme le fait que soixante-dix pour cent des principes actifs des médicaments soient désormais fabriqués à l'étranger et le plus souvent hors Europe, une trahison de plus.

– Comment un tel aveuglement avait-il été possible ?

– C'était principalement dû au système politique Français. Une fois élu, le président de ce qu'on appelait une république gouvernait à sa guise, quasiment comme un monarque absolu. Ce qui importait à la classe politique était d'être réélue. Sur le plan local ça n'était pas mieux. Des m imbéciles se permettaient de financer des installations sportives avec les taxes locales prélevées sur les entreprises industrielles installées sur place, de l'argent tout simplement gaspillé et qu'il aurait fallu laisser aux entreprises pour financer leur développement et créer de nouveaux emplois.

– Aux Etats Unis était-ce mieux ? Pour être élu il fallait bien pouvoir mobiliser beaucoup d'argent ?

– Sans nul doute mais des contre-pouvoirs efficaces étaient en place. De plus un membre de la chambre des représentants ou du Sénat n'était

pas seul. Il avait autour de lui des spécialistes de tous les secteurs.

les pieds dans le purin

Je suis Joy, suite, j'écoute Krawn.

– Ton grand-père Théo parlait du coq de France qui chante haut et fort sans se soucier d'avoir les pieds dans le purin, un volatile qui prétendait s'attribuer seul le mérite d'avoir apporté la liberté au monde. Dans le même temps, le pays refusait de reconnaître la baisse inquiétante de qualité de son système éducatif et de son système de santé.

Pour l'éducation dans certaines disciplines la France était passée dans les derniers rangs européens dès 2015. Ce qui était effarant, c'est que cela touchait plus particulièrement un domaine où le pays avait toujours excellé. La France avait toujours été le pays des mathématiques. Soit les petits français de souche européenne étaient soudain devenus stupides, génétiquement inconcevable, soit les professeurs étaient subitement devenus mauvais. En fait, ce n'était que le résultat prévisible d'une attaque systématique de l'excellence par l'égalitarisme ravageur défendu par la classe politique, les médias et les juges, tous appuyés par la génération de pseudo-intellectuels du mouvement dit de mai soixante-huit.

Une oppression médiatique s'était mise en place progressivement. Elle avait conduit en particulier à donner accès à l'enseignement supérieur à tous les jeunes français indépendamment de leurs aptitudes, à prendre systématiquement la défense de n'importe quel peuple primitif, à pousser la société entière vers la médiocrité. Insertion en masse d'enfants issus de l'immigration du sud dans les classes des écoles, obligation faite aux enseignants de bien noter tous les élèves quels que soient leurs résultats réels, interdiction faite de maintenir la discipline.

– Il n'exagérait pas ?

– Il avait enseigné toute sa vie en France et en Afrique et à tous les niveaux. Alors difficile de contester son expertise. En France, ton grand-père avait enseigné du collège au lycée puis à l'Université, dans des filières classiques autant que technologiques et jusque dans les grandes écoles d'ingénieurs, un des rares fleurons préservés du système éducatif français d'après lui, un des derniers endroits où l'on ne pouvait entrer qu'avec des capacités réelles. Ces lieux d'excellence, le pouvoir les attaquait de manière récurrente.

Faute de pouvoir les démonter dans l'immédiat, toujours selon Théo, les hommes politiques s'attachaient à saper en amont l'apprentissage des sciences vraies, au niveau du lycée en particulier. Boutade sans doute, il disait parfois qu'à ce rythme les gouvernements successifs en viendraient à condamner ou faire passer en second mathématiques et sciences physiques, chimiques, biologiques... Comment ?

Avec l'adoption d'une sorte de tronc commun mou constitué de langue française, philosophie, histoire (sauf histoire des sciences bien sûr !), géographie, langues étrangères et bien sûr du sport, les mathématiques comme la physique ou la biologie en option !

– Et donc, selon mon grand-père, les hommes politiques étaient les premiers responsables ?

– Sans aucun doute. Un jeune maintenu artificiellement dans le système éducatif n'était plus un chômeur. Cela contribuait à cacher la perte des emplois de production. Progressivement, un engrenage dévastateur s'était mis en place. Les diplômés de l'enseignement secondaire formés dans des filières bidon, disons inutiles ou artificielles avaient exigé de poursuivre à l'Université et là aussi il avait fallu créer des filières qui ne servaient à rien.

Pour couronner ce parasitisme, le monde du travail avait été à son tour poussé à créer des emplois qui ne servaient à rien. Que faire sinon de tous ces sociologues, psychologues, spécialistes en tous genres de relations humaines ou autres diplômés mous ? Ceux qui étaient le plus à plaindre étaient les membres des classes moyennes, ceux qui étaient les forces vives du pays, éducateurs, médecins, infirmiers, chercheurs, ingénieurs, techniciens, sans oublier les agriculteurs. Le travail et l'intelligence étouffés par l'ivraie !

Une simple nounou ou femme de ménage était rétribuée presque autant qu'une infirmière débutante. Un médecin hospitalier était soumis aux caprices d'un petit administratif sans aucune connaissance médicale !

– Alors c'est bien l'égalitarisme joint à l'immigration africaine trop rapide qui auraient été à l'origine du déclin ?

– Oui et au nom d'idées, celles reçues d'un système éducatif intellectuellement corrompu, je veux dire sur le plan de l'idéologie. Quand tout se vaut, tout ce qu'on écrit ou dit, quand on doit respecter tous les choix politiques, quand on doit mettre sur un même plan toutes les cultures, toutes les religions et toutes les croyances, quand le rythme

brut du tambour des peuples primitifs ou le rap des ratés sont admirés tout autant que la symphonie classique d'un grand compositeur allemand, quand on s'extasie devant un objet brut d'Océanie ou d'Afrique tout autant que devant une sculpture de Michel-Ange ou de Rodin, quand on considère que tous les métiers se valent, quand on ne respecte pas plus un chercheur, un universitaire qu'un tatoueur ou un banquier, quand la seule affirmation de différences factuelles, certaines scientifiquement mesurées, peut devenir une infraction relevant de la justice, quand tout est considéré de la même manière, alors que devient l'excellence ? Bien sûr, que Théo avait raison.

Je suis Joy, la Machine me propulse dans un bureau de vote français en mai 2017.

Dimanche, dans une école publique primaire. La file d'attente s'étend jusqu'à la rue, des femmes des hommes, plus de vieux que de jeunes. A l'intérieur, sur le côté, le responsable du bureau de vote et ses assesseurs. Au milieu une urne en matière plastique transparente. L'un des assistants est en train d'examiner attentivement les papiers d'identité d'une vieille dame. Il vérifie sa présence sur la liste des inscrits, elle prend l'un après l'autre les bulletins papier à l'effigie de chacun des candidats puis se retire dans une des cabines isoloirs. Rideau tiré, elle place le bulletin choisi dans une enveloppe, sort et glisse l'enveloppe dans l'urne. L'assesseur prononce alors la formule consacrée : 'a voté'. Elle signe le registre, on lui rend ses papiers d'identité.

Dans toutes les villes et villages de France c'est le même cérémonial. La vieille dame a conscience d'avoir fait son devoir. A la sortie du bureau de vote elle parle à une amie, déplore l'absentéisme des jeunes. Elle au moins elle s'est déplacée pour voter. A vrai dire elle serait totalement incapable de décrire le programme du candidat qu'elle a choisi mais c'est le cas de la plupart des votantes et votants, incapables d'expliquer en quoi ce programme, à supposer bien sûr qu'il soit mis en œuvre, serait susceptible d'améliorer leur sort, celui de leurs enfants ou petits-enfants. En politique, les promesses n'engagent que ceux qui y croient.

De toutes manières la vieille dame n'a pas les connaissances suffisantes pour comprendre. Elle n'est pas très riche, soignée mais modeste, probablement une retraitée des classes moyennes, ces classes que les derniers présidents de gauche comme de droite n'ont cessé de maltraiter, la génération de leurs parents. Le candidat pour lequel elle a opté prétend n'être ni de gauche ni de droite. C'est une raison suffisante.

L'extrême gauche, elle n'en veut pas, relents de communisme, horreurs du Goulag, effroyables méfaits de Staline, mauvaises manières et puis la gauche c'est bien connu dilapide les finances publiques, des incapables sur le plan économique.

Aux antipodes, l'extrême droite, des racistes, des nazis. Elle sait bien que les immigrés venus d'Afrique sont une catastrophe pour la France, que si le niveau des écoliers et des lycéens est si mauvais c'est en partie à cause d'eux. Souvent ils font le désordre dans les classes, chahutent, ne s'intéressent à rien et sont même malpolis envers les éducateurs, ils sont incontrôlables, ses petits-enfants en souffrent tous les jours.

Si sa fille en avait les moyens bien sûr qu'elle opterait pour un établissement privé. La vieille dame sait bien aussi que la drogue, à quatre-vingts pour cent c'est eux aussi, que maghrébins et noirs sont majoritairement représentés dans les prisons de France même s'il est interdit de le dire. La justice qui les relaxe si facilement engagerait aussitôt des poursuites pour racisme !

Cependant elle est chrétienne, il faut aimer son prochain. On n'a cessé de la culpabiliser avec l'esclavage et la guerre d'Algérie. Elle ne veut pas reconnaître qu'il y a des cultures qui encouragent la médiocrité ou même la méchanceté. Bref ces gens d'extrême droite sont de mauvais français. Au moins le jeune qui se présente a une bonne tête. De toutes façons ils mentent tous promettant monts et merveilles, pour toutes ces raisons elle a finalement voté pour lui.

Ce qu'elle ne veut même pas envisager c'est que ça ne changera rien de fondamental à la manière dont la France est gérée. Très vite le jeune et nouveau président va comme ses derniers prédécesseurs broyer la classe moyenne et les retraités, continuer à maltraiter ses fonctionnaires, les agents de l'état qui assurent l'éducation, la sécurité ou la santé, continuer à détruire système de santé, système éducatif et armée, à endetter encore plus la France pour plaire aux milieux financiers.

Très vite, il expliquera que la richesse est nécessaire et gage d'avenir. Bien sûr il prendra bien soin de ne pas distinguer celle qui engendrée par la finance ou le commerce de celle qui est liée à une véritable production ou à des industries de pointe. La vieille dame ignore qu'il était en coulisse, à la manœuvre du temps de son prédécesseur lorsque des décisions ont été prises contre les intérêts industriels de la France à long terme.

Lui continuera à ne pas faire de différence entre les filières d'avenir et les produits de luxe. Il saura garder le contrôle des principaux médias en

achetant les riches propriétaires des principaux groupes de presse aussi bien que les journalistes eux-mêmes. Ces derniers bénéficieront d'un régime fiscal privilégié tandis que les propriétaires des grands médias, presse, télévision, seront eux dispensés de payer l'impôt sur la fortune en récompense de choix éditoriaux bien orientés.

Fin 2018 la vieille dame assistera à des rassemblements spontanés dans toutes les villes de France réunissant des quadragénaires et quinquagénaires blancs de vieille souche européenne. Eux au moins ont compris l'escroquerie médiatique de l'élection présidentielle. Ils sont également humiliés par les discours mensongers d'un président qui les traite devant leurs enfants de privilégiés. Il semble ignorer qu'ils ont travaillé beaucoup plus que les jeunes d'aujourd'hui. Ces derniers n'en ont cure. Dans ces manifestations de désespoir des classes moyennes oubliées, pressurées, la vieille dame pourrait aussi remarquer qu'il n'y a ni noirs, ni maghrébins, les grands gagnants de la nouvelle société française, mais pas non plus de jeunes français de vieille souche européenne. Ingratitude ! Dans le même temps, les personnels de santé continueront à alerter mais toujours en vain sur la situation catastrophique des hôpitaux.

En votant ainsi, la vieille dame n'imaginait pas un instant ce qui allait lui arriver début 2020. Fin 2019, alors que la pandémie faisait rage à Wuhan, le président s'occupait de privatiser la société française des jeux de hasard (Loto), une opération présentée au peuple comme un bienfait. En janvier il s'efforçait maintenant de persuader les français que céder d'autres pépites comme la part de l'état dans la société 'Aéroports de Paris', ou encore 'les chantiers de l'Atlantique' qui fabriquait alors les plus gros paquebots de croisière au monde serait une bonne affaire pour eux. L'appétit des riches soutiens du gouvernement français était insatiable. Le bon sens aurait commandé de privatiser la société nationale des chemins de fer et de conserver les activités précédentes rentables. Il s'agissait à l'évidence de prédation, céder aux intérêts privés tout ce qui à l'époque était rentable, en agissant comme un roi !

Au début de la pandémie, confronté à l'urgence, paniqué, le gouvernement n'avait pas su prendre les mesures qui s'imposaient, celles d'un confinement total, à savoir du personnel comme des résidents dans les établissements accueillant des personnes âgées. Les aînés allaient payer un lourd tribut, elle particulièrement. La vieille dame, contaminée, avait fini par mourir elle-même sans qu'elle n'ait même eu l'autorisation de

revoir les siens, abandonnée et sans le moindre soin palliatif.

dominer

Je suis Joy.

Krawn continue à commenter le spectacle fourni par la Machine, des images de la grandeur de l'Amérique, grandes universités, laboratoires de recherche, hangars où sont assemblées les fusées destinées à la conquête spatiale, gigantisme des installations, domination économique et militaire.

– Après le coq, l'aigle et son culte de la réussite. Être les premiers partout. Il ne s'agissait pas seulement de la réussite individuelle si souvent mise en avant par des observateurs de la société américaine mais de la réussite de tous car ce pays avait encore une cohésion très forte. Aux Etats-Unis, même celui qui n'avait pas réussi pouvait se réjouir de la réussite globale car il savait qu'elle profiterait à ses enfants. L'Amérique avant tout, par tous les moyens, la brutalité, l'argent mais ça revenait un peu au même.

Au début du vingt et unième siècle, les USA étaient une superpuissance sans rivale, dominait le monde, pax americana. Pour quelles raisons ? Beaucoup d'intelligence, de génie, celui hérité de leurs ancêtres du vieux continent, mais aussi de la brutalité même si on préférerait parler de force en Amérique.

Dès leur arrivée dans ce qui allait devenir les USA, les colons européens avaient fait preuve d'une très grande brutalité. Elle était entrée dans les mœurs, dans la manière de se comporter. Chaque citoyen pouvait détenir une arme pour défendre ses biens et sa famille, la police était respectée. Celui qui n'obtempérait pas assez rapidement en cas de contrôle savait parfaitement à quoi s'attendre de même que celui qui s'en prenait à un policier.

Une situation à l'opposé de celle de la France où les voyous de la diversité refusaient systématiquement d'obéir, ne craignaient pas d'agresser les forces de l'ordre, pompiers ou personnels de santé, dans des quartiers entiers, ceux de la 'dark France'. Là, l'état n'intervenait quasiment plus, sinon pour distribuer toutes sortes d'aides, sociales, associations diverses. En échange, on pouvait espérer qu'il n'y ait pas d'émeutes.

Cette différence entre les USA et les pays européens était visible dans

de nombreux domaines : au niveau du sport, le jeu de foot-ball américain était bien plus viril que le jeu de soccer anglais ; dans le cinéma et les séries télévisées, aux westerns, charges de cavalerie, indiens massacrés, chariots de colons lancés à toute allure sur les pistes, avaient succédé des rodéos automobiles, des scénarios toujours plus brutaux. En revanche, en dépit de leur contenu très violent, la plupart du temps, films ou séries s'achevaient systématiquement sur une leçon morale à la différence des productions européennes, défense de l'Amérique, défense des faibles ou de la famille.

Pas d'ordre intérieur et pas de leadership international sans une certaine force, souvent de la brutalité, cela les USA l'avaient bien compris. Gagner à tout prix dans tous les domaines. Quand un autre pays proposait un produit meilleur ou non encore développé aux USA, alors on faisait le nécessaire pour le boycotter, le temps de le copier et de l'améliorer. Brutalité extrême d'une démocratie dont les rouages étaient huilés par l'argent, l'argent qui coule à flot, ton grand-père Théo l'appelait une '**moneycratie**'.

– Oui je me souviens. Il attribuait des caractéristiques aux divers pays d'Occident, brutalité et pragmatisme pour les Etats Unis d'Amérique, égalitarisme et orgueil ridicule pour la France, discipline et jusqu'au boutisme pour l'Allemagne.

– Une des applications du pragmatisme américain : il fallait des hommes riches et puissants pour que la nation soit puissante. Donc on laissait de grandes fortunes se constituer, au besoin en acceptant de fermer les yeux sur les différences de fiscalité entre les différents états. Les dirigeants politiques savaient pertinemment qu'ils avaient besoin de milliardaires pour financer leurs prochaines campagnes électorales. Ce faisant, les candidats de tous bords politiques dépendaient des riches. Les Américains n'étaient pas dupes mais le système fonctionnait.

Le pays était puissant ; chaque américain où qu'il soit sur la planète était défendu ; sa vie valait plus que la vie de tout autre citoyen au monde. Au début du troisième millénaire de l'Occident, il pouvait être fier et confiant, sûr de lui comme l'avait été un citoyen de Rome aux sommets de l'empire, en total contraste avec le citoyen européen, inquiet et humilié. Naître en Amérique du Nord était une chance. Les résultats économiques étaient là grâce à un libercapitalisme triomphant, la superpuissance par les super-riches, l'argent comme principal vecteur de mobilisation des énergies. En dépit de ce constat, selon Théo, le libercapitalisme n'était

qu'un détail de l'histoire humaine, une étape comme une autre qui un jour, poussée à l'extrême, conduirait à une impasse. Ce qui était bien plus important à ses yeux était la considération que l'Amérique du Nord portait à la science.

– Mais pour en revenir à l'essentiel du sujet tu ne m'as pas encore répondu clairement sur la question de la suprématie.

– Une dizaine d'années après la pandémie du covid-19, la Chine et les USA étaient à peu près au même niveau sur le plan militaire en ce qui concerne les armes de destruction massive. En cas de conflit planétaire, le dragon jaune pensait donc avoir une chance de l'emporter. Tout avait commencé vers 1980 par un vaste programme de rattrapage sur l'Occident. Le pays tout entier avait été mis en branle. Cela avait été facile au vu de l'emprise du parti communiste qui mettait le pays au pas. Les diverses querelles de succession entre les princes rouges, fils des précédents dirigeants, n'avaient pas compromis la stratégie adoptée : une forme de capitalisme avec une planification par le parti des axes à développer.

Les succès avaient été rapides. Au départ il s'agissait essentiellement de pillage technologique aux détriments d'un Occident obnubilé par le seul profit. Quelques gages avaient été donnés de temps à autres par les maîtres de la Chine quant à l'adoption à terme d'un modèle de démocratie proche de celui de l'Occident. Cela avait permis aux dirigeants occidentaux de calmer les populations confrontées à la disparition de pans entiers de leurs industries en raison d'une concurrence déloyale. Enfumage ! En fait, aucun des hauts responsables chinois n'avait changé d'avis. Leur objectif était resté le même : ravir le leadership aux USA.

Dans le domaine économique, le projet d'ouverture de nouvelles routes de la soie par la Chine devait asseoir son commerce définitivement. Sur le plan militaire un programme extrêmement ambitieux avait aussi été lancé. A compter de 2017, la Chine avait commencé à affirmer sa puissance sur le plan international, ouvrant même une base militaire en Afrique de l'Est, à Djibouti. Première alerte puisque les présidents et secrétaires généraux de la république populaire de Chine avaient affirmé jusque-là qu'ils ne cherchaient pas à établir des têtes de pont hors de leur territoire.

Un autre signe inquiétant avait été la révélation au grand jour d'un document interne attribué au président en exercice critiquant clairement le modèle démocratique occidental, dans ses fondements, et ses valeurs.

Fini l'espoir de voir la Chine adopter à son tour la démocratie. Le président chinois avait par ailleurs promis à ses citoyens que la Chine dépasserait les États-Unis à l'échéance de l'année 2049.

– Et la population chinoise avait adhéré à ce projet ?

– Oui dans l'ensemble. Les opposants étaient traqués mais le niveau de vie augmentait. Le programme avançait encore plus vite que prévu à l'origine puisque dès les années 2030, sur la base du décompte des armes terrestres, navales, aériennes et spatiales, Chine et Amérique du nord disposaient de forces comparables.

Quant à l'Europe, elle s'était tout simplement effacée dans le domaine militaire. Tu sais qu'après la seconde guerre mondiale les USA avaient mis à profit la rivalité entre les deux super puissances américaine et russe pour créer le NATO, north atlantic treaty organization. L'organisation de défense coiffée par les USA regroupait les principaux pays d'Europe de l'Ouest et elle était censée la protéger d'une invasion des troupes communistes Russes. L'Allemagne, naguère si puissante mais responsable par sa folie guerrière du déclin de l'Europe, s'était découvert une vocation pacifiste.

Après la dislocation de l'ex-bloc soviétique, les USA avaient réussi à maintenir le traité bien qu'il n'ait plus de raison d'être, un moyen de prolonger la vassalisation des européens. C'était aussi un moyen de vendre des armes américaines, au prétexte de l'uniformisation nécessaire d'unités de combat qui devraient opérer ensemble en cas de conflit. Les États-Unis reprochaient régulièrement à certains pays européens de ne pas financer suffisamment l'OTAN tout en omettant volontairement de parler des ventes américaines réalisées aux dépens de l'industrie de défense européenne.

– Et la domination économique ?

– Il n'était plus possible au début du vingt et unième siècle de dissocier économie et recherche. L'innovation était devenue essentielle et les USA l'avaient parfaitement compris si bien que la science était choyée. Des moyens énormes étaient mobilisés pour la recherche civile comme militaire. Les universités fonctionnaient comme des entreprises récoltant droits d'inscription, dons, contrats de recherche. Tout cela contribuait à leur apporter de gigantesques moyens à tel point qu'il n'était pas rare qu'une grosse université américaine ne dispose d'un budget annuel équivalent à celui de toutes les universités d'un petit ou moyen pays d'Europe.

Des recherches de tous genres étaient menées, liberté thématique, possibilité de s'exprimer dans tous les domaines et c'est souvent de domaines jusqu'alors négligés que ressortent des avancées. L'Amérique du Nord était un attracteur de talents extrêmement efficace ; il avait remplacé en cela les pays d'Europe à des époques où tout s'inventait en Italie, France, Hollande, Angleterre, ou Allemagne. L'immigration de masse européenne était terminée, mais de nombreux diplômés des meilleures formations scientifiques d'Europe continuaient à affluer aux USA. S'y joignaient aussi de nombreux talents venus d'Inde. En plus de pomper les meilleurs cerveaux, il y avait aussi dans le cas de l'Europe un espionnage systématique des principaux laboratoires de recherche scientifique et technologique.

– L'Europe aurait pu de nouveau avoir une chance avec l'intelligence artificielle.

– Sans doute mais là encore elle n'avait pas suffisamment réagi, conduite par une classe politique aveugle. Retournement de l'histoire ! Les oubliés et maudits de toute l'Europe partis aux Amériques dans les cales des navires transatlantiques étaient revenus en conquérants. Après la guerre de 39-45, ils avaient mis la main sur l'économie européenne directement ou indirectement. Cela avait commencé avec la reconstruction d'un outil industriel souvent en ruines, la prise de contrôle par des capitaux américains de nombreux sites de production. Dans l'esprit des dirigeants américains, l'Europe de l'Ouest avait maintenant vocation à être un marché, une zone de consommation de produits issus de sociétés contrôlées par eux, pas plus.

Le grand père de Théo fabriquait avant la dernière guerre des bas de soie dans une usine de l'est de la France, des bas avec une couture à l'arrière de la jambe. Au lendemain de la guerre, les bas fabriqués en Amérique du Nord n'avaient plus de couture. Disqualifié, il avait dû vendre à un groupe Américain qui avait récupéré marque et clientèle. Avant la guerre, lui-même avait contribué à la disparition du tissage artisanal dans des pays comme la Tunisie où il vendait notamment des lincaux de coton. L'histoire se répète !

– En fin de compte, l'Europe aurait presque eu intérêt à se placer sous la bannière américaine.

– Un rêve, cela aurait été ingérable surtout avec le coq français qui critiquait l'aigle américain à tous propos ! Les Etats Unis d'Amérique ne voulaient pas participer à certains programmes internationaux sur

l'environnement mais, dans le même temps, les énergies renouvelables étaient considérablement plus développées en Californie qu'en France dès l'an 2017. La production de véhicules électriques était sur le point d'exploser.

Les accords internationaux sont faits pour les faibles, c'est bien connu ! L'Amérique savait ce qu'elle avait à faire. Tout fonctionnait avec de l'argent et alors ? A défaut de se positionner clairement, la France avait entamé une phase de déclin accéléré. Les Français pensaient pouvoir jouir des avantages du capitalisme en matière de bien-être matériel et de ceux du collectivisme en matière de protection sociale. Dans un contexte de concurrence internationale acharnée, cela ne pouvait qu'aboutir à l'appauvrissement.

– Un seul gagnant dans tout ça bien sûr.

– En Occident oui et si le capitalisme nord-américain pouvait paraître odieux par certains côtés il y avait cependant une nouvelle classe de milliardaires intéressés par la science, un espoir nouveau pour l'humanité.

Je suis Joy, seulement Joy, hors immersion.

On dirait, oui, bien sûr ! C'est une sorte d'examen. La Machine me teste ; elle veut savoir ce que je pense, m'incite à réagir. Plus encore, je n'arrive même plus à lui mentir.

Un nom m'est injecté, Alexis de Tocqueville. Ignoré en son temps dans son pays, la France alors un des principaux attracteurs de génie en Europe de l'Ouest, il avait livré une analyse pertinente de la mentalité américaine.

A relire certaines de ses phrases, je me rends compte que c'est bien l'équilibre impossible à trouver entre les concepts de liberté individuelle et d'égalité qui explique le déclin accéléré de la France depuis les années 80. Si on me demandait de résumer en quelques mots le bilan de l'Occident, alors je le qualifierais de remarquable sur le plan de l'avancement des connaissances mais de catastrophique quant aux conséquences de l'application sans limites du socle de valeurs, égalité et libertés individuelles retenus au 18ème siècle, celui des lumières. Aucune civilisation n'aura autant apporté à l'humanité en un temps aussi court ; en revanche, les libertés individuelles quasi illimitées ont permis au système libercapitaliste d'accélérer la destruction par l'homme de la planète bleue. Le système occidental a conduit l'humanité à l'impasse et finalement à l'apocalypse.

L'Occident refusait obstinément de remettre en question ses valeurs. L'Asie renaissante le voyait et comptait en profiter. Cela la confortait dans l'idée que le 3ème millénaire serait le sien.

Deux siècles après Tocqueville, c'est bien la manière de faire l'impossible compromis entre l'égalité et la liberté qui faisait la différence entre les USA triomphants et la France en déclin accéléré.

Les nations de nos jours ne sauraient faire que dans leur sein les conditions ne soient pas égales ; mais il dépend d'elles que l'égalité les conduise à la servitude ou à la liberté, aux lumières ou à la barbarie, à la prospérité ou aux misères. (De la démocratie en Amérique, 1835).

En 2020, la démocratie française était devenue une dictature de la majorité, un des risques soulignés en son temps par Tocqueville, une médiocratie écrasant les meilleurs.

Il y a en effet une passion mâle et légitime pour l'égalité qui excite les hommes à vouloir être tous forts et estimés. Cette passion tend à élever les petits au rang des grands ; mais il se rencontre aussi dans le cœur humain un goût dépravé pour l'égalité, qui porte les faibles à vouloir attirer les forts à leur niveau, et qui réduit les hommes à préférer l'égalité dans la servitude à l'inégalité dans la liberté. (même source).

L'égalitarisme forcené mené depuis les années 80 avait conduit la France à un déclin sans précédent. De l'autre côté de l'atlantique, les USA avaient privilégié la liberté, permis que l'excellence, le génie occidental puissent continuer à s'exercer. La Machine m'interpelle encore à propos d'une autre citation.

La race européenne a reçu du ciel ou acquis par ses efforts une si incontestable supériorité sur toutes les autres races qui composent la grande famille humaine que l'homme placé chez nous, par ses vices et son ignorance, au dernier échelon de l'échelle sociale est encore le premier chez les sauvages.

Pour ma part, je reconnais que le génie de l'Occident a bien été acquis au prix de terribles épreuves, qu'elles ont sélectionné sur le vieux continent des peuples particulièrement intelligents, entreprenants, efficients ; leurs enfants d'Amérique ont poursuivi sur la même voie. Mais les peuples européens n'ont en fait rien reçu du ciel ; ils ont seulement

subi tant d'épreuves que seuls les meilleurs ont survécu.

La pandémie COVID-19 avait permis à la Chine renaissante de tester la résilience de l'Occident. Elle se doutait déjà de l'état de déliquescence de la France. La gestion catastrophique de la crise n'avait fait que confirmer cette réalité. En cas de conflit majeur, le pays ne résisterait même pas. La Chine avait aussi compris que ce ne serait pas aussi facile avec les USA.

S'il est vrai que 400.000 jeunes américains avaient boudé leur plaisir lors des premiers pas d'un homme sur la Lune préférant s'adonner à des plaisirs faciles lors du festival de Woodstock, ils avaient pourtant fini par comprendre le remarquable effort fait par les 400.000 autres adultes, leurs parents, qui avaient participé avec la NASA à cette aventure sans précédent.

L'Amérique de 2020 touchée par la pandémie savait encore rêver, croyait à la science ; elle savait aussi qu'une certaine brutalité était encore nécessaire, à l'importance de la puissance militaire et du leadership technologique. Cette Amérique là ne plierait pas si facilement si un jour elle devenait la cible de la Chine. La jeunesse française quant à elle ne s'était jamais remise du chahut de mai 68.

Quelques réflexions de Théo (petits bouts de papier écrits à Pointe Rouge sur le thème égalité ou liberté) à propos des différences entre les USA et la France.

France, l'état-charité, infantilisation. Le principe des dons est essentiel pour les Américains. C'est un moyen d'exercer sa responsabilité, de choisir qui ils veulent aider ; le don relève d'une décision individuelle. Cet acte conserve sa valeur morale. Par différence, en France, on peut considérer que c'est l'état qui décide de la majeure partie des aides apportées, pire un état de plus en plus souvent par des dirigeants imprégnés de la pensée égalitariste. Le volume des donations volontaires décidées par les Français reste minime. Il n'y a plus aucun moyen d'exercer un contrôle quelconque puisque seul in fine le président-roi décide de qui va être ou non aidé. Cela conduit automatiquement à l'attribution d'aides généralisées trop souvent imméritées. L'état se substitue aux citoyens, décide pour eux, les infantilise ; c'est une réduction des libertés individuelles contraire à l'essence même de la démocratie qui voudrait que chacun puisse donner son avis, choisir. L'état-charité est une forme de socialisme, inspiré par la pensée égalitariste et qui poussé à l'extrême conduit au communisme, la dictature de quelques uns pour

imposer le partage, une sorte de charité chrétienne dévoyée (non individuelle), monopolisée, confisquée, exercée par les seuls dirigeants d'un pays qui se prennent alors pour des messies ! Un autre effet négatif de la trop généreuse distribution sociale est la diminution d'importance des liens familiaux traditionnels.

USA, un individualisme excessif ? Le coq français dénonce régulièrement la possibilité pour chaque américain de détenir une arme, avançant bien évidemment les dérapages, actes de violence divers. Les journalistes français font preuve de malveillance et d'inintelligence quand ils traitent du sujet. S'ils acceptaient de considérer les actes de violence en France, le nombre d'innocents blessés ou assassinés par des voyous faute d'avoir pu se défendre, agressés par le seul fait qu'ils sont désarmés, alors sans doute qu'ils commenceraient à douter. Ici encore les citoyens français sont dépossédés par l'état d'un droit naturel qui est celui de se défendre et au prétexte hypocrite du fait que l'état les défendrait efficacement, ce qu'il ne fait pourtant plus. En 1940, les civils français désarmés ont dû fuir devant les troupes allemandes du fait de la lâcheté des hommes politiques qui ont quasiment orchestré la défaite. Une France armée aurait pu organiser la résistance autour des quelques généraux courageux qui refusaient la reddition. Le culte de la réussite individuelle est un moteur du comportement américain. Savoir qu'on peut réussir seul, sans aide d'un état-charité est essentiel, même s'il s'agit d'un humble petit restaurant ou commerce. Il y a alors une fierté à avoir réussi seul. Encore une foi, c'est une question de morale. Dans le même temps, le français a de plus en plus tendance à attendre une aide de l'état ; ce qui est grave est qu'il ne considère plus ceci comme humiliant. Le citoyen français de 2020 est comme une bête domestiquée qui ne fait plus qu'obéir. En revanche, un aspect négatif de la liberté d'entreprise nécessaire à la réalisation de ce rêve américain est la possibilité d'entreprendre dans n'importe quelle activité. C'est là que doit intervenir l'état fédéral, en définissant de grands projets pour le pays, ce qui a été fait lors de la conquête de la lune.

~

OCCIDENT

EN NOIR ET BLANC

Je suis Joy, j'ai vingt-trois ans, Underground, projet Nemo, dôme Océan, 20 avril 2035. Jour deux de mon voyage dans le temps, temps d'expérience : 0h 23mn.

Tante Jill m'a déconnectée. Je suis moi et seulement moi, toujours semi allongée sur l'un des deux sièges du dôme océan. Elle entre dans la pièce, teint livide, de grands cernes bleuâtres sous les yeux comme si elle avait pleuré ; elle m'embrasse.

– Tout va bien Joy ? tu ne te sens pas fatiguée ?

– Non, ne t'inquiète pas.

– Je te demande cela parce que ce qui va suivre sera plus personnel. C'est ta propre famille qui sera maintenant concernée, tu vas explorer les pensées de certains de nos proches. Tu vas t'immerger dans la vie de Théo, ton grand-père maternel, mais aussi de tes propres parents.

Je la rassure d'un sourire. Je me sens forte et je n'ai nullement l'intention d'arrêter, je veux aller jusqu'au bout. Tout cela me paraît soudain bien plus conséquent, bien plus important qu'un simple voyage d'initiation destiné à me faire découvrir la Machine, même si je ne sais pas encore de quoi il s'agit exactement.

– Alors je te laisse à nouveau avec Krawn, enfin son apparence. Il continuera à suivre avec moi le déroulement de ton voyage, je retourne à mon poste.

Tante Jill repart vers la salle de contrôle. La luminosité de la pièce se met à changer et prend une couleur mauve nacré qui fait encore mieux ressortir les détails de l'avatar de Krawn. Le voyant de plongée s'active. Je ressens en moi l'impatience de la Machine, assez parlé ! Il faut reprendre la plongée. Serait-ce possible qu'elle commence à adopter des réactions humaines ? J'ai presque envie de lui répondre que je suis prête mais je me tais, Krawn aussi. Quelques picotements très légers, rien qui ne puisse m'inquiéter. Les capteurs vitaux sont tous au vert. C'est reparti et cette fois pour me plonger quelques instants dans la vie de mon grand-père Théo.

Oubangui

Afrique brutale

Immersion : je me trouve aux côtés de mon grand-père Théo et d'une de ses relations de travail, Jean-Michel, Afrique centrale, Bangui, centre-ville, mi-mars 1998, arrivée de la saison des pluies.

Une grande avenue en pleine ville à la limite du quartier administratif juste après les bâtiments des ministères. Il est vingt et une heures. Un débit de boissons avec une grande terrasse qui empiète largement sur le trottoir. Théo est attablé, en face de lui un autre blanc, Jean-Michel, tous les autres clients sont des africains. Par les temps qui courent les blancs restent chez eux, en plus l'après-midi il a plu, un bref orage annonciateur de la saison des pluies.

Quelques rares voitures circulent sur la chaussée. Des dizaines de milliers de termites ailées grouillent autour des quelques lampadaires qui fonctionnent encore. Les enfants sont à la fête, dépenaillés pour la plupart. Ils se précipitent pour saisir les insectes avant de leur arracher les ailes et de les engouffrer dans des bouteilles en plastique. De temps en temps ils en croquent un, les autres finiront grillés au sel et au piment.

Cela fait à peine six mois que Jean-Michel est en poste dans le pays. Il travaille comme Théo au sein du dispositif de l'assistance technique française mise en place dans les années soixante après l'accession du pays à l'indépendance. Tous deux dirigent des projets d'appui à l'éducation financés par la France au sein desquels travaillent quelques dizaines d'autres assistants français. Jean-Michel s'occupe d'éducation secondaire jusqu'au niveau pré universitaire et Théo a lui la responsabilité d'un projet d'appui à l'enseignement supérieur. En France, les deux compères ne se seraient probablement pas fréquentés, trop différents ! C'est seulement leur statut d'expatriés qui les a réunis. Jean-Michel, diplômé de lettres anglaises, a précédemment occupé des postes de responsabilité culturelle en Afrique de l'Est, il aime le théâtre, Shakespeare particulièrement. Théo est un physicien, universitaire avec donc une expérience de la recherche. J'assiste à leur discussion. C'est Jean-Michel qui parle.

- Le premier orage sérieux.
- Oui, la saison des pluies arrive.
- Tu viens souvent ici ?

– Je venais de temps en temps avec ton prédécesseur. En ce temps-là c'était très animé, mais c'était avant les événements.

– Je te demande ça parce qu'il n'y a pas de blancs à part nous.

– Ils restent cloîtrés chez eux.

– On m'avait décrit une situation horrible mais je crois que je vais me plaire ici. Dans la rue comme au travail, les gens ont l'air sympathiques. Je ne ressens pas ce rejet de la France dont on parle si souvent.

– C'est une réalité : la population n'est pas hostile dans son ensemble. Les journalistes français ne veulent retenir que les déclarations des autorités et c'est presque un jeu ici, dès qu'il y a une difficulté c'est la faute de la France. Pour en revenir à ce que tu disais c'est une réalité, la population est accueillante. Quand tu auras l'occasion de te déplacer en province tu verras que c'est encore plus vrai. Les gens d'ici ne sont pas difficiles, ils apprécient l'ordre et n'aspirent pour la plupart qu'à la paix civile. Ils ont connu une période relativement heureuse après l'indépendance comme tous les autres pays décolonisés par la France, je te parle là des années 1960 à 90. Ce n'était sans doute pas la démocratie, les régimes avec à leur tête des militaires se succédaient par coups d'état. Il fallait obéir mais dans l'ensemble les gens vivaient assez bien.

– Tu ne peux quand même pas prendre la défense de ces régimes durs. Ils étaient durs mais les excès étaient modérés par la France, autant que faire se peut. C'était toujours mieux que ce qui a suivi. En dépit de quelques dérapages souvent exagérés dans la presse française, le pays s'en sortait relativement bien. Lycées et hôpitaux fonctionnaient dans la capitale et les grandes villes de province et il y avait dans tout le pays des dispensaires.

L'armée française assurait la sécurité des zones reculées. Elle liquidait les 'zaraguinas', ces assassins coupeurs de route qui sévissaient en brousse et terrorisaient les villageois. Il y avait aussi une certaine activité économique, des petites entreprises, chaudronnerie, construction métallique, bâtiment, souvent dirigées par des français. Les Libanais étaient dans le commerce, très utiles aussi car ils savaient activer les circuits de la corruption, ce que les Français répugnaient à faire eux-mêmes mais dans certains cas c'était incontournable.

En plus à cette époque l'assistance technique française était présente dans tous les secteurs importants pour appuyer les cadres africains qui souvent avaient fait leurs études en France. On croyait au développement, à l'avenir de l'Afrique. Tout a dégénéré quand la France elle-même s'est

mise à faire n'importe quoi dans les années soixante-dix et quatre-vingt après la 'révolutionnette'.

– Tu veux parler des événements de mai 1968 ?

– Exactement.

– J'en conclus que tu n'étais pas dans la rue.

– On et je peux t'assurer qu'il n'y avait quasiment pas d'étudiants en physique, chimie ou sciences de la vie. Ceux qui mettaient le désordre avaient trop lu et trop mal Rousseau, Zola ou encore Victor Hugo ; il y avait aussi parmi eux quelques matheux, mais tu sais bien ce qu'il en est, des personnes souvent déconnectées des réalités. Tous ces contestataires pensaient dénoncer l'inacceptable, chauffés par des philosophes hors des réalités, incapables de briller sur le plan universitaire mais qui avaient trouvé grâce aux nouveaux médias, en particulier la télévision, des journalistes assez ignorants et stupides pour être impressionnés par leurs discours. Ils avaient compris qu'ils pourraient ainsi se faire valoir à bon compte. La médiocrité commençait à élever la voix y compris dans le monde politique.

– Mais quel rapport avec la situation ici ?

– C'est très simple pourtant. Le mouvement de mai 68 se résume pour moi à une éruption de médiocrité, la première de l'après-guerre. Elle a préparé l'arrivée au pouvoir en France, une dizaine d'années après, d'hommes politiques narcissiques, cyniques, médiocres, incompetents. Dès leur prise de fonction, ils ont commencé à manipuler le concept d'égalité, à le déformer en égalitarisme.

Leur objectif était clairement, quand on examine aujourd'hui l'état de la France, de niveler par le bas, en ôtant progressivement aux français toute capacité de décision ou de faire montre de sa propre excellence.

En ce qui concerne les anciennes colonies d'Afrique noire, les présidents français successifs ont exigé, en échange de la poursuite de l'aide française, que la démocratie soit appliquée à la lettre. Selon eux, un habitant d'un pays sous développé était censé se comporter comme un Français moyen. Qu'il soit sorti de la brousse ou qu'il ait été éduqué, peu importe, un homme une voix ! Il est arrivé ce qui devait arriver, comme en France mais en plus grave. Les plus médiocres ou les plus faciles à duper ont voté pour un président médiocre et tout l'équilibre du pays s'est trouvé remis en cause. La politique africaine de la France a par ailleurs largement servi les manoeuvres politiciennes lors des élections présidentielles.

– Tu penses à l'affaire des diamants de Bangui, j'imagine ?

– Une non-affaire exploitée avec la complicité des médias français, des rumeurs de trottoir comme il y en a toujours eu de manière récurrente à Bangui. En France tu sais bien qu'il n'y a pas de sanctions réelles contre les journalistes qui colportent des mensonges, ils peuvent agir en toute impunité.

– Tu penses donc que c'était un coup monté ?

– Bien sûr ! Chacun, ici, connaissait certaines habitudes du président. Il arrivait du temps où le pays était prospère que le chef de l'état offre une 'sucrierie' type coca-cola avec au fond de la bouteille un petit caillou brut, la plupart du temps qui plus est de mauvaise qualité ; ce geste n'entamait en rien les ressources du pays. Quand un président étranger venait avec son épouse il arrivait aussi qu'il offre un diamant, pour lui c'était naturel. À cette même époque les présidents français eux-mêmes donnaient des cadeaux à leurs homologues. De là à remettre des malles pleines de gemmes au président français, c'est d'autant plus ridicule que le généreux supposé donateur est mort ruiné. Aurait-il distribué sans penser d'abord à lui et à sa famille ?

Ce qui est grave dans cette affaire c'est qu'en France, cela a fait basculer l'élection. Le dénonciateur sans preuve est arrivé à la tête de l'état français.

– C'est le jeu de la démocratie.

– Mais ça n'a aucun sens ! Chaque fois qu'un événement anormal ou douteux survient, aussi grave que la remise en cause de la probité de l'un des candidats, alors l'élection doit être repoussée, le temps que toute polémique soit apaisée, qu'une rumeur infondée soit démentie, mieux encore le temps que la justice puisse se prononcer. Autrement les élections ne sont qu'une farce et la personne élue est certes le président légitime, mais absolument pas le chef de l'état sur un plan éthique et moral. Il pourra toujours se réclamer de l'élection, elle n'est en fait qu'une sorte de coup d'état, d'autant plus grave en France que le pouvoir est concentré entre les mains du chef de l'état, le rôle du Parlement français étant mineur.

– Pour en revenir à la situation ici, tu en penses quoi ? A Paris, au ministère des affaires étrangères, on m'a dit que tout devrait s'arranger.

– Si les salaires sont régulièrement aux fonctionnaires, probablement oui, la moitié de la ville vit grâce à cela. Mais il y a des inconnues, le gâteau à partager est petit. Les mines produisent des gemmes magnifiques mais

sont difficiles à contrôler. Pour s'enrichir personnellement, le président et ses proches pourraient bien décider de traiter directement avec des sociétés privées étrangères spécialisées dans le commerce du diamant, celles d'Afrique du Sud par exemple. En pareil cas il ne restera quasiment rien à redistribuer à la population. Autre risque, le président en place est obsédé par les coups d'état. Selon certaines sources il serait même persuadé que l'ancien président issu de l'ex-ethnie dominante du fleuve chercherait à le renverser.

– Et l'année dernière, ça s'est passé comment ?

– Que pourrais je te dire que tu ne connais déjà, dans l'ensemble au moins. A son arrivée au pouvoir en 1993 le président s'est révélé affairiste. Il a modifié la composition de la garde présidentielle en privilégiant sa propre ethnie. Les militaires de l'ancienne ethnie dominante, marginalisés, en ont conçu de la rancœur. De plus il y a eu des retards de salaire récurrents, alors tout a explosé. En avril 1996 il y a eu des pillages en grand nombre. Beaucoup de français ont tout perdu logements, affaires personnelles, entreprises. L'outil économique a été détruit en grande partie, les assistants techniques français évacués. Certains avaient même dû se réfugier durant des heures dans les baignoires, à cette époque encore en acier, pour échapper aux tirs désordonnés visant les cibles les plus diverses ! Le calme n'est revenu qu'avec l'intervention de l'armée Française. Le contingent basé à l'aéroport est intervenu, quelques bombardements ont ciblé le centre-ville aux endroits où se tenaient les mutins. On a promis en outre une aide financière ponctuelle mais directe destinée à payer une partie des arriérés de salaire. En fait, cela ne pouvait rien régler dans le moyen et long terme. Le départ des chefs d'entreprise français allait avoir des conséquences catastrophiques sur l'emploi.

– J'ai appris aussi que le centre culturel français avait été détruit.

– Oui, un symbole fort qui a largement contribué au découragement. Le bâtiment a été pillé, incendié, détruit jusque dans ses fondations mêmes dans le but d'arracher les canalisations souterraines ! Les livres français qui ont échappé aux flammes ont été éparpillés dans la rue, souillés dans les caniveaux. Je te laisse imaginer la réaction à l'ambassade puisque tu as toi-même travaillé dans les services culturels.

– Mais toi, tu es pourtant revenu quelques mois après seulement.

– En observation, avec quelques autres assistants techniques. On pouvait nous compter sur les doigts de la main, rien à voir avec la centaine

de coopérants qui travaillaient auparavant dans la capitale.

– À ton arrivée cela devait être tendu.

– Tu veux savoir ce qui t'attends ? Je plaisante bien sûr. Comme tu l'as sans doute lu, ils ont remis le couvert. La troisième mutinerie a éclaté à la mi-novembre quelques semaines après mon arrivée. Des renforts français ont été envoyés depuis le Tchad. Il devait bien y avoir deux mille soldats français déployés ici à Bangui. La situation pourrissait de jour en jour. Quelques actions isolées sporadiques ont eu lieu. Ainsi, début décembre 1996, il y a eu des tirs de lance-roquettes sur le grand hôtel au bord du fleuve et des manifestations hostiles à la France en centre-ville.

Mais c'est en janvier que tout a dérapé avec un incident bien plus grave. Provocation ou énervement difficile à dire, en tous cas deux militaires français venus négocier dans un véhicule civil ont été abattus dans le dos. Cela s'est passé pas très loin d'ici dans le quartier situé entre le ministère de l'éducation où sont nos bureaux de conseillers ministériels et le fleuve. La zone est bordée à l'est par le port fluvial, la brasserie et le centre de télécommunications, tous alors contrôlés par les mutins.

La réaction française a été forte. Depuis plusieurs jours déjà des avions de chasse et des hélicoptères survolaient la ville en rase motte, intimidation mais aussi reconnaissance aérienne des positions adverses. Un soir l'électricité a été coupée et les commandos ont attaqué, appuyés par un ou plusieurs hélicoptères de combat. Le problème a été réglé très vite. Ensuite le calme est revenu.

– Toi tu habitais au centre ?

– Oui et au début du mois de décembre les balles de mitrailleuse, du calibre douze sept, sifflaient autour de l'immeuble. Les mutins tiraient depuis la colline située juste au-dessus de l'ambassade de France. En bas de mon immeuble, il y avait des commandos français appuyés par une colonne blindée. Certains soldats étaient si jeunes qu'on se serait cru dans un film de guerre. Ils nous ont demandé de nous réfugier dans les escaliers en béton. Les mutins tiraient aussi avec des mortiers depuis la banlieue nord de Ouango, en arc de cercle et au maximum de leur distance possible. Un obus a atteint le mess des officiers français, un autre la cour du lycée français, tous deux situés en pleine ville. Heureusement, la plupart des autres projectiles sont tombés dans le fleuve.

– Dans ce contexte, tu as quand même pu travailler ?

– Je ne vais pas te répondre que cela a été simple, ce serait pur mensonge.

– Pourquoi ?

– En plus de la guerre civile larvée, mes relations avec le recteur de l'université ont mal débuté. Elles étaient tendues même si je n'en étais aucunement responsable. Il se sentait supérieur et ne comprenait pas qu'on lui affecte un conseiller français. De plus il avait fait sa formation au Québec. Concurrence dans le domaine du développement ! Nos 'cousins du froid' aidaient sur des projets très ciblés en mettant les moyens nécessaires, y compris pour des rétributions de collaborateurs africains sur place. Je dois dire que c'était une bonne stratégie, un point de vue pragmatique.

A l'inverse, l'assistance technique française avait pour ambition d'intervenir dans tous les domaines, avec une enveloppe financière de plus en plus maigre. Le recteur le savait, la coopération française ne prévoyait aucune possibilité de rétribution pour les collègues universitaires africains impliqués dans nos projets de développement. Au début je n'ai même pas eu un bureau décent. S'adresser à Dieu plutôt qu'à ses saints !

A compter du jour où j'ai été nommé conseiller auprès du ministre de l'Enseignement supérieur, le recteur est revenu à de meilleurs sentiments. Je crois qu'il a aussi compris que ma seule motivation était vraiment d'appuyer le développement de l'université. Plus personne n'y croyait ni à Paris ni sur place mais j'ai quand même préparé le projet. Il fallait trouver des locaux, c'était la contrepartie du pays à l'aide financière française. Cela n'a pas été simple. Un temps, le recteur a pensé utiliser ce qu'on appelait alors le palais de la roumaine, la résidence d'une épouse de l'ex-empereur Bokassa, située en bordure du fleuve, au sud de la ville. Là il y avait de grandes bâtisses en bois assez grandes et en assez bon état ; elles auraient pu abriter des structures d'enseignement sans problème.

– J'en ai entendu parler, les lions, les chambres froides, le luxe.

– Comme d'habitude les journalistes racontaient n'importe quoi. En fait de luxe, à part la baignoire en marbre ressemblant à un coquillage, il y avait une piscine qui aurait pu être celle de nombreux expatriés à Bangui et un petit parc animalier avec deux cages à fauves. Il n'y avait vraiment rien de remarquable, tout juste un écrin exotique dans lequel étaient nichés quatre à cinq grands bâtiments en bois.

On a renoncé à ce site après la mutinerie de l'année précédant ton arrivée pour deux raisons, c'était en zone dite rebelle et par ailleurs cela semblait trop à l'écart pour les étudiants. En attendant de trouver d'autres

locaux, je me suis occupé d'organiser des modules de formation continue pour les personnels médicaux et paramédicaux. Il a fallu organiser des dizaines et des dizaines de stages dans des conditions difficiles.

Le doyen de la Faculté de médecine lui-même était sans cesse menacé parce qu'issu de l'ethnie du fleuve. C'était très sérieux. Je me souviens d'une journée où j'étais allé le voir dans son bureau. En arrivant j'avais trouvé sa porte à moitié fracassée. Très ému, il m'avait expliqué qu'un soldat de la garde présidentielle était venu le menacer. Après être entré de force, une grenade à la main, ce dernier avait exigé que l'un de ses cousins, recalé aux examens soit déclaré admis, tout simplement !

Le comportement agressif de la garde présidentielle n'était un secret pour personne. D'ailleurs, un peu plus tard, il y a eu une tragédie juste à côté de l'immeuble où j'habitais. Un soir, un capitaine qui avait joué et perdu la solde de ses hommes au casino est venu voir un des propriétaires blancs de l'établissement. C'était dans l'un des entrepôts voisins. Il est venu récupérer sa mise perdue lui aussi une grenade à la main. Le blanc a refusé et a saisi la main. Il en est mort car la grenade a éclaté ; elle a également arraché la main du garde mais un an après, ce dernier était libre ; c'était monnaie courante à l'époque !

– Finalement le ministère a financé ton projet ?

– Oui et de nouveaux assistants techniques sont venus un an après pour permettre son fonctionnement. Sur le plan culturel on a réinjecté aussi des moyens financiers pour construire une nouvelle structure destinée à remplacer l'ancien centre culturel français. A ce jour la situation s'est calmée et tu peux espérer travailler dans de bonnes conditions mais les impayés sur les salaires risquent bien d'affecter le fonctionnement des lycées et donc tes propres activités.

Immersion : je suis Théo, mon grand-père, Bangui Centrafrique, vingt-huit mai 2001.

Je suis à mon domicile. La réception s'achève. Le jardin est encore éclairé, la pelouse, les massifs de fleurs, hibiscus, lantanas et becs de perroquets, dans le fond la pirogue transformée en jardinière et débordant de fleurs exotiques, à sa gauche le grand bosquet de bambous fréquenté par de petits serpents vert vif très venimeux, à sa droite un corossolier.

Tout s'est bien passé. Je n'aime pas les invitations mais en tant que chef de projet je me sens tenu d'en faire au moins une ou deux chaque

année, une bonne quarantaine d'invités à chaque fois. Là, il en reste à peine une douzaine, répartis entre la terrasse et le grand living largement ouvert sur le jardin pour la circonstance. Le conseiller culturel de l'ambassade est déjà parti.

Alors que je parle avec le ministre de l'Enseignement supérieur, il reçoit un appel, s'excuse et s'éloigne dans le jardin avec son garde du corps. Quelques minutes plus tard il revient et prend congé. Il m'explique qu'il doit se rendre à la présidence. Il est bien tard pourtant ! On se verra demain matin au ministère comme prévu. Jean-Michel lui aussi est parti.

Les serveurs commencent à ranger. Dans la cuisine, mon boy Valéry aide le cuisinier recruté en extra pour la soirée à répartir les surplus de brochettes de viande et poisson. Comme à chaque fois ils ont volontairement préparé plus que le nécessaire. Ils savent bien qu'ils pourront partager entre eux tous les restes de la réception. Je joue le jeu comme ceux qui ont vécu longtemps en Afrique noire. Cela tombe bien car c'est la fête des mères. Dès que les derniers invités seront partis, ils rejoindront les quartiers périphériques où ils habitent. Pour la plupart ce sera un retour à pied, vers le 'pk5', point kilométrique 5, à cinq kilomètres du centre-ville, le point origine 'pk0'.

Les derniers invités se sont enfin décidés à rentrer chez eux. Le vol de nuit d'Air France vient de partir ramenant un professeur de statistique venu en mission dans le cadre du projet. Je suis seul. Moïse le gardien de nuit est à son poste près de l'entrée. Alors qu'il est en train de verrouiller le portail avec une chaîne, des explosions se font entendre, plusieurs claquements secs et forts.

Je crois un court instant à des pétards, un feu d'artifice pour la fête des mères. Le bruit semble venir du stade qui est proche du palais présidentiel et de l'université, à environ un mile d'ici. J'appelle Jean-Michel. Il est chez lui et me répond. Lui aussi a entendu et est inquiet. Il m'informe aussi que juste à côté, au domicile du ministre de la Communication, tout est éclairé et il y a de l'agitation. On entend maintenant nettement des rafales de fusils mitrailleurs.

Quelques minutes après, un appel de l'ambassade de France confirme qu'une action de nature inconnue est en cours. Il faut rester chez soi, ne sortir sous aucun prétexte. Des explosions retentissent du côté de la présidence ainsi que des tirs saccadés, manifestement d'intimidation ; ils proviennent de la caserne de la garde présidentielle, à quelques centaines de mètres d'ici. Bientôt c'est toute la ville qui semble prise d'un accès de

fièvre. J'éteins toutes les lumières et demande à Moïse de s'abriter dans le garage. Les échanges de tirs durent assez longtemps ; des lance-roquettes sont entrés en action.

Lendemain matin.

Nouvel appel de l'ambassade. On en sait plus. Selon la présidence, il s'agit d'une tentative de putsch qui aurait échoué, un assaut nocturne mené par un commando fidèle à l'ancien président. Les attaquants auraient été repoussés et une contre-attaque serait en cours. Pour moi, c'est comme une mauvaise histoire qui recommence. Déjà six mois que les salaires ne sont plus versés régulièrement aux fonctionnaires. C'est d'autant plus insupportable que souvent j'aperçois un hélicoptère sud-africain atterrir près du palais. Il revient des mines de diamant du nord et on l'imagine, pas à vide.

On commence à savoir comment le pays est géré : des concessions, bois et mines, attribuées à des intérêts proches du président, des prête-noms pour des sociétés qui de fait lui appartiennent. On évoque aussi la distribution du carburant, le secteur des télécoms. Le pays tourne au ralenti. Cadres moyens, fonctionnaires et une bonne partie de la population ont voulu croire que l'on pourrait fermer les plaies.

Dans ce contexte agité, j'ai pu mener à bien une bonne partie de ma mission d'aide au développement. Dans le cadre de la composante santé du projet, au moins trois cents personnels soignants de divers niveaux en poste à Bangui et dans tout le pays ont pu bénéficier d'un stage de formation continue. Un institut de gestion des entreprises a été créé. Une structure informatique a permis de former des dizaines d'étudiants au dessin assisté par ordinateur désormais utilisé en ville pour établir des plans. A l'université, il y a un centre d'accès internet gratuit pour les étudiants, entièrement financé par le projet français. Mais voilà qu'à nouveau tous ces efforts pourraient bien être balayés encore une fois par la cupidité et la stupidité d'un seul homme.

Deux jours déjà que cela dure. Je vis reclus chez moi. Il me reste quelques conserves, boîtes de sardines et bières. Les collègues français qui vivent à l'intérieur de la concession voisine de l'institut Pasteur sont mieux lotis. Eux ont reçu du ravitaillement par un véhicule de l'ambassade. Un bon point cependant : l'électricité est encore là ainsi que le téléphone.

Mon gardien Moïse a finalement pris le risque d'aller rejoindre les

siens. Je n'ai pas réussi à l'en dissuader mais je suis inquiet pour son sort. Je ne peux pas savoir que je ne le reverrai jamais. La situation est grave. A quelques centaines de mètres seulement, dans l'avenue qui longe la cathédrale, mon voisin me signale qu'il y a déjà trois cadavres abandonnés et personne ne se risque à aller les récupérer, trop dangereux ! On entend en permanence le sifflement des salves de missiles, ceux des rampes de lancement mobiles installées sur les pick-up des forces tchadiennes ou libyennes appelées en renfort par le président. Tirs à l'aveugle, climat de terreur sur la ville !

Des nouvelles de Jean-Michel : il a réussi comme d'autres expatriés français à se réfugier à Bangui M'poko, la base militaire française de l'aéroport. De mon côté, je me décide à appeler le conseiller en charge des affaires culturelles à l'ambassade de France. Il n'habite pas très loin juste après le lycée français. Je peux semble-t-il aller chez lui sans danger. En arrivant je le trouve au téléphone. Son épouse est présente ainsi qu'une secrétaire de l'ambassade.

Nous entendons en direct l'attaque de la résidence de l'ambassadeur située en amont de Bangui au bord du fleuve. Les gardes parlent de pirogues pleines d'enfants soldats qui auraient traversé le fleuve depuis la bourgade de Zongo située juste en face de Bangui, en république démocratique du Congo. Ils sont en train de repousser ceux d'entre eux qui tentent de pénétrer de force dans la résidence en escaladant les murs d'enceinte.

Incroyable cette inconscience du président, faire appel à la fois à des Libyens et Tchadiens et à des petits voyous, des graines d'assassins. Les règlements de compte entre ethnies, celles du nord Ouham et Yakomas du fleuve ne peuvent que s'envenimer. C'est un nouveau degré dans la décomposition du pays, le magnifique résultat de l'application inconsidérée de la démocratie. Heureusement que le Cameroun voisin ne s'est pas, lui, laissé convaincre.

Pire, nouveauté inquiétante, voici que le facteur religieux s'en mêle ! Chrétiens et musulmans vivaient pourtant en bonne intelligence auparavant. C'est vrai qu'il y a de plus en plus de petites salles de prière dans les quartiers. Je n'ai jamais compris les relations des noirs avec l'islam, comment ils ont pu pardonner. Ils continuent à dénoncer avec raison le commerce passé du bois d'ébène par les européens et leurs enfants d'Amérique et passent sous silence l'horreur encore plus grande de l'esclavage en terre d'islam qui n'a laissé aucun descendant, on sait bien

pourquoi ! La voie de l'Afrique de l'Est et de Zanzibar ! Comment adhérer à des croyances qui ont fait tant de mal à ses propres ancêtres ? Mystère !

Je ne comprends pas non plus l'attitude de la France. Mais déjà en Côte d'Ivoire elle avait clairement pris parti : le nord musulman plutôt que le sud chrétien, exportant en quelque sorte la complaisance quotidiennement appliquée en France envers tout ce qui touche à l'Islam.

Quelques jours après.

La situation s'est calmée. La cellule de crise de l'ambassade nous demande d'être très prudents dans nos déplacements et de se cantonner au centre-ville. J'ai justement l'intention de me rendre au ministère de l'enseignement supérieur ; je suis impatient de voir si les bureaux du projet n'ont pas été pillés. Auparavant je téléphone au ministre pour l'avertir. Il va me rejoindre. Jean-Michel qui a ses bureaux pas loin des miens préfère attendre.

Nous passons par l'escalier de secours extérieur. On grimpe les trois étages et découvre l'étendue des dégâts, des cascades d'eau dans les escaliers, des mares dans les couloirs, tout est inondé. Comme les précédentes fois les évier, robinets, tuyaux ont été littéralement arrachés aux murs, même pas sciés, de la prédation brutale et primitive. Disparus bien sûr les ordinateurs, onduleurs, climatiseurs et photocopieurs. Les documents sont éparpillés au sol. Ils ont été extraits à la hâte des classeurs métalliques qui eux aussi ont été emportés. Du mobilier de mon bureau il ne reste que ce qui était en bois, de peu de valeur ici.

Dans le bureau du ministre même spectacle : les deux éléphants en bois sur l'étagère du mur du fond n'ont pas intéressé les pillards mais les sièges sont renversés, les vitres sont brisées de même que la plaque de verre épais qui couvre le bureau. Le cadre contenant la photo de la femme et des enfants du ministre a subi le même sort. Il ne dit rien, il connaît et s'y attendait, je ne condamne pas non plus mais le chef de projet que je suis s'inquiète seulement de la réaction du service culturel de l'ambassade de France.

Je commence à comptabiliser dans ma tête les dégâts, à dénombrer les ordinateurs et climatiseurs envolés, les meubles saccagés, évaluer le coût de la future remise en état. Il faut que je la minore pour avoir des chances de tout faire repartir, expliquer que ce n'est pas si grave, pas évident ! Un gardien arrive sur les lieux et nous apprend que ce sont des camions

militaires qui ont emporté le butin pris au ministère pour le faire passer ensuite sur des embarcations jusqu'à la rive opposée, en RDC. Qui vole qui ? Difficile à savoir !

Je n'avais pas compris au début quelle était l'ampleur des combats mais peu à peu les témoignages s'accumulent, les informations se recourent. Le président, par haine et par peur, a refusé de négocier en dépit des protestations véhémentes de l'ancien président qui se défend d'être l'instigateur du complot. Après tout ça ne me semble pas impossible que ce soit le cas. Certains officiers de son ethnie dégradés et humiliés par le nouveau président pourraient avoir agi seul. Mais pourquoi s'en prendre à la population ? C'est dans les rangs de l'ethnie du fleuve que l'on comptait le plus de médecins, pharmaciens, cadres, techniciens, entrepreneurs. Terroriser, par des bombardements aveugles, les quartiers où tous ces gens vivaient avec leur famille n'était certainement pas la solution. Une réaction inconsidérée !

Le bilan des derniers événements est terrible. Il y a eu des centaines et des centaines de morts, des ratissages dans les quartiers, des exécutions sommaires, un exode de dizaines de milliers de personnes affolées qui sont allées se cacher dans la brousse au sud de la ville, partis avec rien, livrés à eux-mêmes. Dans les faubourgs de Ouango, au nord, en amont des chutes, des centaines d'enfant soldats parlant le swahili ont répandu la terreur durant des semaines, pillant, tuant, violant sans vergogne.

Cette fois on a franchi une étape de plus vers la guerre civile. Beaucoup de cadres de par leur appartenance ethnique vont préférer quitter le pays. C'est le cas du doyen de la faculté de médecine et de pas mal de médecins et universitaires africains avec qui je travaille. Chez eux, je ressens de la honte au-delà du fatalisme si habituel à l'âme africaine, cet abandon qui résulte de la fatigue et de l'épuisement moral, quand trop de malheurs vous tombent dessus, quand tout ce que vous avez construit s'écroule.

Tous ces cadres africains de valeur que nous avons formés auraient très bien pu rester en France et se faire une place enviable plutôt que de choisir de vivre dans l'un des pays les plus pauvres et arriérés du monde. Ils n'ont rien à voir avec la plupart de ces immigrés blacks médiocres qui ne font que vivre d'aides sociales à Paris et dans les grandes villes de France. L'un de ceux qui m'épaulaient dans le projet avait été auparavant chef de clinique à Strasbourg avec en urologie, un autre ingénieur des travaux publics. Ils ont choisi de revenir avec des salaires incertains. Le

ministre de l'Enseignement supérieur lui-même ne recevait pas de rémunération régulière. Toutes ces élites aimaient leur pays, très loin de la caricature trop souvent présentée en France. Elles se sont senties une fois de plus trahies.

Une légère intervention militaire de la France comme tant de fois cela avait été le cas auparavant et la population aurait été protégée. Quand des vies sont en danger peu importe les excuses telles que la présence de forces africaines d'interposition incapables elles aussi de prendre une décision. Se désengager, sans doute, oui, c'était le droit de la France mais alors proprement et complètement, pas dans une succession d'hésitations ressentie par les élites africaines comme un abandon. La morale ne doit-elle pas primer sur le droit international ?

Je me pose encore une fois la question comme après chaque mutinerie dans ce pays : que va faire la France avec l'Afrique Noire. On dirait qu'elle veut se débarrasser d'un encombrant fardeau. En agissant comme elle le fait, c'est sûr qu'à terme elle est perdante. Ses exportations vont fondre comme neige au soleil. Si ici elles ne sont guère importantes dans des pays comme le Sénégal ou la Côte d'Ivoire c'est un autre enjeu, non négligeable. Les ressources naturelles vont être exploitées par d'autres pays, ici le cacao, là l'huile de palme, ailleurs le pétrole même si au départ ce sont des entrepreneurs français qui sont à l'origine de leur exploitation. Chinois, américains et autres opportunistes se sont réjouis que la France dénonce sans cesse la corruption dans les affaires franco-africaines, bonne occasion de prendre la relève. Qui plus est, la plupart du temps les faits reprochés sont misérables comparés aux grandes gabegies de l'état français.

Les temps ont changé et la France n'a plus de politique internationale ambitieuse. Ce n'est que le reflet d'un déclin économique bien enclenché. Maintenant que le mur de Berlin est tombé et après lui l'Union Soviétique, l'appui politique à l'ONU de ce petit pays Africain n'a plus d'intérêt. La France se désintéresse aujourd'hui de l'Afrique Noire. Après avoir abandonné les blancs expatriés qui s'étaient installés sur place, elle a abandonné à leur tour les premières élites africaines qui avaient cru au développement avec la France. Quel gâchis !

La population dans son ensemble fait confiance aux militaires français pour rétablir l'ordre, même si les journalistes français s'évertuent à salir leur armée régulièrement. Le vrai problème c'est que la France est piégée par les discours stupides de ses présidents sur l'ouverture démocratique.

Encore une fois, ils ont œuvré contre les intérêts du pays, pourquoi ? Au début, c'était à l'évidence par calcul électoraliste mais par la suite c'est devenu du fanatisme égalitaire

Les habitants de la brousse et nombre de ceux des villes africaines étaient absolument incapables d'élire un président au vu de leur niveau de connaissances. Pantalonnade, mauvaise farce des élections locales qui ont permis au président a en place de maquiller son curriculum vitae, de se déclarer chercheur et inventeur de nouvelles espèces de céréales. Mensonge, théâtre et pouvoir mais après tout n'est-ce pas ce que l'on fait en France depuis plusieurs mandats présidentiels ?

Poursuivre une politique de développement qui aurait porté ses fruits était possible. La preuve est là avec ce qui avait été fait juste avant et juste après l'indépendance. Il ne fallait pas écouter les sottises colportées par tous ces blancs d'Europe, journalistes, pseudo penseurs et bobos ignorants des réalités africaines. Pour bien connaître un peuple, il faut vivre avec lui. Gâchis et trahison !

Immersion : deep-diving mode, je suis encore Théo, mon grand-père, Bangui, face au fleuve, 14 juillet 2002, fête nationale française, temps d'expérience 28mn.

L'hôtel est admirablement situé sur la rive droite, face aux chutes. Jean-Michel est attablé avec moi sur la terrasse. Nous venons de quitter l'ambassade de France toute proche. A cinquante-deux ans, je suis à la veille d'un départ définitif de ce pays où j'ai vécu et travaillé durant six années. C'est moi qui entame la conversation :

– C'est si beau et si laid à la fois.

– Pardon ?

– Cette barre de béton au-dessus de nous pour ce qui est laid, le fleuve, les chutes et la rive d'en face pour le beau. Combien de fois m'est-il arrivé de rêver que ce grand machin n'existait pas !

– C'est un symbole. L'Afrique qui veut rattraper son retard, chaque capitale a eu à cœur d'en construire un.

– Tu sais qu'on est probablement assis sur le premier campement français dans le pays. Derrière toi, au-dessus de l'ambassade de France, là où il y a le camp militaire, c'est l'ancienne colline aux panthères. Au début de la colonisation, la seule solution envisageable pour mettre en valeur le pays était d'assurer un transport fluvial sur l'Oubangui. A certaines saisons le fleuve est navigable depuis le sud au moins jusqu'ici. Avec tous ces rochers disposés comme une herse en travers du fleuve, les bateaux

à vapeur ne pouvaient aller plus loin.

Plus en amont c'est encore pire, les obstacles deviennent insurmontables. On a donc installé un poste avec quelques dizaines de fonctionnaires, officiers et supplétifs africains. A part quelques rapines au début, il n'y a pas eu de vraie hostilité. Plus tard la capitale a été construite un peu plus en aval et au sud de la colline.

– Tu aurais voulu que rien ne change ?

– Je n'ai pas dit ça mais cette grande barre verticale de béton semble ici incongrue même si, je veux bien le croire, elle est le symbole de la volonté des premiers chefs d'état africains de l'après indépendance de rattraper leur retard, d'adopter le modèle occidental. Ils étaient alors persuadés de pouvoir y arriver.

L'eau se faufile entre les rochers. En face, à l'est, sur la rive gauche s'étend la bourgade de Zongo au bas d'une colline verdoyante, en RDC, l'ex-empire belge. Avec des pirogues on traverse librement le fleuve. Sur notre rive j'aperçois, juste après l'hôtel, les installations du club nautique construit par les blancs, ensuite le rideau végétal qui cache le centre-ville tout proche, au PK0. Jean-Michel change de sujet.

– Cette réception à l'ambassade tu l'as trouvée comment ?

– Si tu veux comparer aux années précédentes, bien sûr cela n'a rien à voir mais d'année en année de toutes manières c'était de moins en moins bien. Dix ans en arrière et le champagne coulait encore en abondance dans toutes les ambassades de France en Afrique. On assistait parfois à des scènes pittoresques. Des anciens combattants africains ayant combattu pour la France pouvaient boire du pastis pur et se trouver vite en état d'ébriété. D'autres évoquaient leurs carrières militaires. Tous voulaient croire qu'ils étaient quasiment de vrais français. Dans l'ensemble ils mettaient une note de gaieté et d'humour à ces réceptions auxquelles tout expatrié assistait. Je suppose qu'aujourd'hui, au-delà de la question de la restriction des crédits il y a un souci de réserve. Trop de gens sur place ont souffert des derniers événements.

– Tu dois être content. On a passé le film réalisé sur le pays, celui qui a été fait dans le cadre de ton projet. Pourquoi cette réalisation d'ailleurs ? Ce n'était pas vraiment dans tes attributions ?

– Oui mais un des assistants techniques du projet était passionné de pédagogie multimédia. Par ailleurs j'avais assisté durant ma première année ici à la disparition d'un grand nombre d'archives, en particulier certaines détenues par des photographes locaux, des trésors à tout jamais

perdus. Sans avoir le recul, sans en être aussi conscient qu'aujourd'hui, je ressentais le besoin de fixer un témoignage, celui d'un des pays les plus pauvres au monde sinon le plus pauvre s'ouvrant à ce que nous appelons la civilisation, je préférerais dire au mode de vie occidental. La réalisation d'un documentaire sur le pays pouvait fort bien entrer dans le cadre d'un projet informatique étudiant et j'avais une certaine liberté dans l'utilisation des moyens alloués.

– Le collègue dont tu parles, c'est bien celui qui voulait devenir président de l'association des parents d'élèves du lycée français ?

– Il me semble, mais je ne suivais guère l'affaire, même si une autre personne m'avait en quelque sorte sondé à ce propos.

– Le pilote algérien ?

– Je vois que tu étais au courant. De mon côté je ne m'occupais pas de cette question, j'étais trop occupé par ailleurs.

– tu me dis qu'il t'avait approché ?

– Oui, ce fameux jour où la mutinerie a démarré, tu sais, la réception chez moi avec le ministre ?

– Comment ne pas m'en souvenir !

– Il était venu la veille pour me parler de l'élection. Il voulait savoir ce qu'on pensait de lui à l'ambassade, probablement pour mesurer ses chances.

– Mais pourquoi toi ?

– Ma fille et la sienne étaient dans la même classe au Lycée. Il savait que je dirigeais un des principaux projets de l'assistance technique française et il était difficile pour lui de pénétrer le milieu de l'ambassade de France. Lui et sa famille vivaient en quelque sorte en marge. Ils ne sortaient que très peu de la concession où ils résidaient.

– Tu sais ce qu'on a raconté après les attentats du 11 septembre dernier ? Ces voyages qu'il faisait au Moyen-orient...

– Dans un milieu aussi fermé que celui des expatriés, les rumeurs circulent vite. J'ai cru comprendre que travailler en Afrique sur des liaisons moyen-courrier était pour lui un moyen de payer les coûteuses formations d'homologation au pilotage sur Boëing. Sa femme avait essayé aussi de monter une école de pilotage en France, à Lyon, mais elle n'avait pas obtenu les autorisations, alors pour lui c'était une solution provisoire. Avec tous ces événements, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

– Mais dis-moi, pour changer de sujet, j'ai vu que l'ambassadeur te parlait. Il t'a dit quoi ? C'est bien la curiosité habituelle de Jean-Michel,

toujours gourmand d'informations, à l'affût, jaloux pour un rien, de quelques phrases échangées avec l'ambassadeur.

– Tu as bien vu que c'était bref, 'merci pour tout'.

– Quoi ?

– C'est tout, il m'a dit merci pour tout. Que voulais-tu qu'il me dise de plus. Il sait très bien tout ce qui a été réalisé, le projet, le site internet de l'ambassade, le film sur le pays qui restera un témoignage d'archive, sans compter le cas de Jarlon.

– Je l'ai aperçu tout à l'heure. Ils ont réussi à le faire sortir de sa geôle ?

– J'ai cru comprendre que c'est l'ambassadeur qui l'a tiré de ce mauvais pas.

– De quoi s'agissait-il ?

– Mais enfin tu dois bien le savoir. Quand on t'a proposé de le recaser dans ton projet, tu as refusé ! Tu as bien dû poser comme moi quelques questions ? En plus il habitait juste en face de chez toi ; je suis allé chez lui un matin, à 6h, dans le cadre d'une perquisition, avant sa condamnation.

– Je me rappelle, une affaire de corruption au ministère des travaux publics où il travaillait auparavant. Des ordinateurs disparus ou quelque chose de ce genre. Mais en plus il était accusé de toutes sortes d'excès dans sa vie privée.

– Sa femme était africaine et je crois une proche d'un ancien ministre du pétrole d'un pays voisin. Cela n'est sans doute pas étranger au fait que l'ambassade ait voulu le recaser dans un autre poste. Je ne te cache pas que les assistants techniques de mon projet étaient hostiles à son arrivée. En privé ils me l'ont reproché.

– Finalement, il a été condamné.

– Oui pour incitation à la débauche, avec une accusation ridicule et récurrente à Bangui : des blancs livrant de jeunes africaines à des chiens. Je suis bien obligé de le dire puisque c'était dans les journaux, c'était aussi gros que ça. Les témoins improvisés précisaient même leur race, pas de ces pauvres chiens jaunes faméliques couverts de gale qui errent dans les quartiers, non, fantasme oblige, des chiens loups, bergers allemands ou autrichiens. Tu imagines qu'ici ils courent les rues ! Plus c'est gros et plus ça passe. Si les journalistes français avaient eu vent de cette affaire ils se seraient rués pour à nouveau salir la France, bons noirs et méchants blancs, merci Jean-Jacques !

– Mais alors il s'agissait de quoi ?

– A mon avis il avait tout simplement tenté de séduire la fille qu'il ne fallait pas. C'était un coureur de jupons invétéré comme aurait dit ma grand-mère mais je pense que ça n'allait pas au-delà. En tous cas, à son procès il n'y avait aucun représentant du consulat de France. Je me suis donc rendu à l'audience à la demande de Jarlon, j'avais même une terrible crise de paludisme ce jour-là. Une fois condamné il a été jeté en prison et je suis allé le voir régulièrement. L'établissement était gardé par la garde présidentielle car il y avait parmi les détenus d'anciens ministres ou hommes politiques.

– On te laissait rentrer ?

– Chaque fois que je venais lui rendre visite, les gardes braquaient leurs mitraillettes sur mon ventre mais de manière bon enfant, comme un bon tour joué au blanc ! Ils me laissaient entrer. Jarlon était détenu dans une petite geôle en compagnie d'un libanais et d'un autre blanc. Je lui apportais des livres et de la nourriture. Je donnais aussi des nouvelles à sa femme qui était à l'étranger.

Le serveur apporte enfin les bières et les décapsule. Il dépose une de ces affreuses coupelles chinoises en plastique avec des arachides salées grillées. La bière est bonne, brassée localement par un grand groupe français de boissons, fraîche, pas trop alcoolisée et agréable à boire comme dans tous les autres pays francophones. Même pendant les épisodes de mutinerie elle n'a pas manqué. Finalement je ne suis pas loin de penser qu'une bonne brasserie est tout aussi efficace pour l'image de la France que tout ce qu'on peut faire au sein de nos projets de développement. Quelques ingénieurs techniciens et autres cadres français et le tour est joué ! L'image de la bière comme l'image de coca-cola qui véhicule la culture nord-américaine. Je suppose que ça ne plairait pas à Jean-Michel qui est convaincu que l'avenir de la France en Afrique est dans la culture francophone. Je m'abstiens donc de livrer cette réflexion ! Il reprend :

– Tu prends l'avion quand ?

– Dans quelques jours ?

– Tu vas devoir rester en France, deux ans au moins, c'est la règle. Après tu espères repartir ?

– Oui même si les postes sont de plus en plus rares. Tu sais, je viens de faire treize ans d'affilée alors qu'on ne doit pas dépasser six de suite ! En tout j'ai déjà plus d'une vingtaine d'années de carrière sur le

continent... Plus grave je n'ai aucune relation ni appartenance particulière et je me rapproche de la retraite. Tout cela me rend bien peu intéressant.

Jean-Michel a fini sa bière et regarde sa montre.

- Je dois te quitter, un rendez-vous dans une demi-heure.
- Pas de problème.
- On se retrouve demain pour le dîner, je t'invite, aux Boukarous, ça te va, disons vers dix-neuf heures trente ?
- Très bien, à demain et bonne soirée.

à bâtons rompus

Immersion : je suis Théo, Bangui, restaurant 'Les Boukarous', dix-neuf heures trente, le quinze juillet 2002.

Jean-Michel est déjà sur place et il n'y a guère de monde. Le couvre-feu est levé mais la vie nocturne n'a pas repris comme avant la quatrième mutinerie. Je regrette le temps où il y avait tant de petits bars dansants d'où s'échappait de la musique zaïroise, de petits maquis proposant du poulet braisé. Jean-Michel :

- Que vas-tu prendre ? La carte est toujours la même, poulet et brochettes goût bouillon cube Maggi.
- Va pour les brochettes frites et les plantains.
- Nous en étions restés où dans la discussion hier ?
- On en était à mon départ, au tien l'année prochaine.
- Mais au fait pourquoi es-tu parti de France ?
- Cela n'était pas dans mes projets même si j'avais envie de voyager, le hasard de la vie je suppose, certains diraient le destin. Au départ je souhaitais faire de la recherche universitaire même si ma famille méprisait cette activité au prétexte qu'elle relevait en France de l'état. Je ne serais jamais qu'un fonctionnaire dans une famille où il y avait surtout des industriels, des officiers, des médecins ou divers notables.
- J'imagine que tu as été éduqué chez les pères comme moi ?
- Oui chez les 'jèses', les jésuites eu un temps où ces hommes incarnaient l'excellence, loin de la pâle copie que nous présente le pape François élu en mars 2013.
- Tu ne l'apprécies pas on dirait.

– Pas du tout c'est vrai, l'image même de la faiblesse et un encouragement à attaquer l'Occident. Comment peut-on défendre systématiquement des migrants africains qui la plupart du temps quittent leur pays par lâcheté, abandonnant parents et familles.

Pour en revenir aux enseignants que j'ai eu, ils étaient remarquables. Le professeur d'histoire appartenait à une famille dont l'un des membres s'était illustré comme maréchal de France durant la première guerre mondiale. Celui qui m'enseignait les mathématiques et la physique était diplômé de la prestigieuse école Polytechnique. C'est lui qui m'a poussé vers les sciences exactes car jusque-là je réussissais très bien également en lettres. Ces maîtres n'éprouaient nul besoin de répéter sans cesse qu'ils étaient des intellectuels comme avaient coutume de le faire avec prétention les petits agrégés des Lycées laïques.

– En somme tu étais excellent partout.

– N'exagérons pas mais c'est un peu ça. En classe de seconde, avec trois ans d'avance, je pouvais répéter des poèmes de Ronsard...

Rosa, rosae rosam... Mignonne, allons voir si la rose qui ce matin avait déclose sa robe de pourpre au soleil, n'a point perdu cette vesprée, les plis de sa robe pourprée, et son teint au vôtre pareil...

Peut-être que c'est alors que je m'étais mis à aimer l'Italie.

Ce n'est qu'en philosophie que j'avais de mauvaises notes en raison de mes idées gauchistes et anticléricales. Je m'esquivais même souvent quand il fallait participer à un office religieux. Dans le même temps je ne pouvais m'empêcher d'être troublé par le culte. La chapelle était magnifique, d'un gothique très pur fait de pierre blanche avec une croix dorée habilement suspendue au-dessus de l'autel par des fils d'acier quasi invisibles. Il m'arrivait de rêver certaines nuits que je planais à l'intérieur. Le lycée était par ailleurs un véritable labyrinthe et il m'arrivait parfois de m'échapper quelques heures à l'extérieur par une de ces chapelles obscures et oubliées qui en faisaient partie.

– Et les pères jésuites, les jèses comme tu dis, qu'en pensaient-ils ?

– Avec le recul j'en suis moi-même étonné, rien de bien méchant, des remarques indirectes. Il y avait beaucoup de tolérance mais sur ce plan seulement. Certains d'entre eux avaient sans doute découvert la foi tardivement, un refuge pour des gens trop intelligents et conscients, le pari de Pascal. Alors ils comprenaient et peut-être pensaient-ils que l'entrée en spiritualité est avant tout une démarche personnelle, qu'en

aucun cas on ne devait forcer la décision. Globalement leur attitude était un encouragement permanent à l'excellence mais avec la discipline.

Mais toi de ton côté, tu as sûrement opté tôt pour les humanités, en tous cas dès le lycée ?

– Oui et très jeune je voulais déjà être acteur de théâtre.

– Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

– Nous n'étions pas riches. Je n'ai pas eu la chance de connaître mon père. Devenir agrégé était une sécurité pour ma mère. Tu sais, il a fallu qu'elle travaille dur pour m'élever. C'est une de mes tantes qui s'occupait de moi quand elle devait partir au travail.

– Elle faisait quoi ?

– Sans formation particulière elle a pris ce qu'elle a trouvé, opératrice de téléphonie, un travail répétitif et ennuyeux qui consistait à cette époque à retirer et enfoncer des fiches dans des bornes électriques toute la journée. Le tout pour un maigre salaire. Elle a quand même réussi à me mettre dans l'enseignement privé catholique. Les curés pratiquaient une politique sociale à meilleur escient que l'état providence d'aujourd'hui. Quand un enfant leur paraissait éveillé et prometteur, ils faisaient un effort et réduisaient les frais de scolarité. Une fois diplômé, j'ai commencé à enseigner l'anglais en lycée durant deux années en tant qu'agrégé de lettres, puis j'ai appris que le ministère français des affaires étrangères cherchait à recruter un agent avec des responsabilités dans le secteur culturel, qui plus est en Afrique de l'est anglophone. Il y aurait forcément des activités théâtrales, de la danse, des spectacles, des relations à la clé, tout ce qui me plaisait.

J'ai postulé et ma candidature a été retenue. Par la suite j'ai enchaîné les postes, un peu comme toi avec de temps à autres un retour en France dans l'enseignement. Tu vois qu'il n'y a rien d'étonnant dans ce parcours. Mais dans ton cas c'est plus étrange.

– Le contexte de l'époque. Après la soutenance de ma première thèse de doctorat, j'aurais dû entrer dans l'enseignement supérieur, intégrer en tant qu'enseignant-chercheur le laboratoire au sein duquel j'avais été initié à la recherche. C'était très bien parti jusqu'à ce que les désordres étudiants de mai 1968 ne viennent compromettre toute chance de recrutement.

– Tu m'as déjà dit que tu n'avais pas participé au mouvement, comment tu l'appelais ? Ah oui, une 'révolutionnette'.

– En tous cas et très certainement un détail qui ne mérite sûrement pas les nombreux bouquins et analyses qui ont traité du sujet. Le

contexte ? Une économie du pays qui tourne à fond, des revendications salariales normales qui auraient pu être satisfaites sans casser le système, des bourses nombreuses octroyées à des étudiants de tous milieux, une agitation au sein des filières universitaires stériles de sociologie, psychologie, philosophie, lettres.

Aussi des propos et bavardages stupides, niais, biaisés, frisant l'imbécilité tenus par des étudiants qui ne détenaient encore ni savoir ni expérience du monde du travail. Une bonne part des manifestants étudiants venait tout juste d'entrer à l'université. Il faudrait réécouter ce que disait l'un des principaux meneurs, un rouquin. Avec le recul, on ne peut qu'être sidéré par l'ordinaire, la platitude de ses propos, aucun contenu, de la provocation pure et simple.

A cela, il faudrait ajouter le comportement irresponsable de ceux qui se déclaraient les nouveaux philosophes. Ils ne valaient guère mieux que les étudiants chahuteurs et se montraient dans les médias faute de pouvoir briller par leurs travaux universitaires. Ils se contentaient en fait de colporter une pensée facile, simpliste et libertaire. Ils ont attisé les flammes uniquement pour se promouvoir.

Toujours est-il que les étudiants et les travailleurs s'étaient unis pour pousser le gouvernement à accorder des avantages sans jamais penser que l'économie ne se limitait pas à la France.

– En quoi tout cela est-il lié à ta carrière ?

– C'est très simple à expliquer. Dès que les augmentations de salaire leurs ont été accordées et c'était normal au vu de la prospérité de la France d'alors, les ouvriers ont lâché le mouvement étudiant. L'état avait presque gagné. Pour un retour complet à l'ordre il fallait calmer les étudiants. On a acheté les meneurs en distribuant des postes à tout va. En ont profité en priorité bien sûr ceux qui étaient syndiqués. Souvent on les a recrutés à bac plus cinq et même quatre, alors que des titulaires du doctorat à bac plus sept étaient dans le même temps écartés. Une cuisine politique malpropre qui a conduit à saturer l'université. Le recrutement a été bloqué durant plusieurs années dans l'enseignement supérieur. Les braillards qui avaient crié dans les rues, ceux qui avaient lancé des pavés pour casser du flic, ceux-là se sont retrouvés recrutés à vie dans la fonction publique.

Pour beaucoup d'entre eux issus des sciences molles c'était inespéré. Dans les filières telles que la sociologie il leur aurait été très dur de trouver un emploi. A cette époque on n'avait pas encore inventé les emplois

bidons et parasites destinés à leur seul recrutement.

– Mais en même temps, tu me disais que les étudiants en sciences exactes avaient peu participé.

– Tout au début mais par la suite les opportunistes se sont syndiqués et tu imagines que ce n'étaient pas les plus brillants des étudiants. Très vite on est arrivé à saturation et le recrutement de nouveaux chercheurs est devenu quasi impossible. Le poste sur lequel je devais postuler a été supprimé à la suite d'une régulation budgétaire de dernière minute décidée au niveau des ministères. Conscient de la situation le directeur du laboratoire m'a proposé une solution d'attente, partir à l'étranger dans le cadre de l'aide au développement, le temps que la situation se décante. C'est aussi l'époque où avec Émilie on a décidé de faire notre vie ensemble. Elle était tout aussi désargentée que moi. Partir quelques années nous a paru une bonne solution provisoire.

– Et après tu as été piégé, tu as succombé comme moi au charme de l'Afrique. Mais avec ta famille c'était difficile ?

– Au début non mais avec le temps c'est devenu de plus en plus difficile. Les conditions de séjour se sont dégradées et on a fait le choix de vivre séparés, Émilie avec les enfants en France et moi ici. Je m'arrangeais pour repartir en France au moins trois fois par an et elle venait avec les enfants durant les vacances.

– Tes enfants, ils en sont où aujourd'hui ?

– Claire suit les traces de sa mère, des études de biologie à Paris. Après elle a l'intention de se lancer dans la recherche. Quant à Luc, il termine ses études dans une école d'ingénieurs et ensuite il compte faire une thèse en Angleterre ou en Ecosse avec pour objectif ensuite de rejoindre les Etats Unis.

Jean-Michel reprend :

– Bon et alors pour en revenir au bilan de ton action ici ?

Je ne vais sûrement pas me laisser entraîner sur ce terrain. C'est un débat récurrent entre nous. Pourquoi moi Théo suis-je resté en Afrique noire. La vie est belle pour les personnels d'ambassade, en particulier ceux qui s'occupent des affaires culturelles. Cela paraît tout à fait normal de dépenser des sommes considérables dans ce domaine, dans la francophonie, mais la science et la technologie ! Ne serait-ce pas du gaspillage ? Les idées préconçues sont tenaces ! Il n'empêche que je suis

bien obligé de reconnaître que dans les sciences vraies et la technologie, avec les noirs ça ne passe toujours pas. C'est même un échec notoire si l'on considère le faible nombre de techniciens et ingénieurs blacks de valeur formés, cela en dépit de tous les programmes de formation.

Ce qui devrait me consoler c'est que ce n'est guère mieux dans les populations noires qui sont intégrées depuis longtemps au sein des pays occidentaux, îlots exotiques français ou encore sous-ensemble afro-américain. En conséquence, cela ne veut pas dire que les faibles résultats obtenus à mon modeste niveau relèveraient systématiquement de l'incompétence ! Dans ces conditions, que répondre à Jean-Michel ?

– Bien sûr le bilan est décevant mais il y a des paramètres à prendre en compte autres que la simple formation. Si dans la société il n'y a aucun environnement technologique, cela paraît difficile que les quelques diplômés puissent s'épanouir et que la jeunesse puisse être attirée par les cursus de formation de technicien et ingénieur. Reste une observation fréquemment faite au cours de ma carrière, les blacks restent trop dans l'imitation. L'université n'est pas là pour donner des recettes mais pour apprendre à s'interroger de la meilleure manière, préparer la recherche, innover. Trop d'étudiants blacks sont dans une démarche de mimétisme. Le pire exemple que je puisse te donner est celui d'un étudiant de première année qui m'avait demandé de lui rapporter de France le manuel permettant de monter de toutes pièces l'un des modèles de voiture de la marque Renault le plus vendu à cette époque. Comme si les Blancs avaient reçu en plus des textes sacrés des révélations industrielles !

Pour être honnête je dois dire que cela remonte aux années soixante-dix et ce n'est certainement plus d'actualité. N'empêche, pour bavarder, palabrer, discuter, manier l'argutie, alors là les blacks sont très bons et cela peut expliquer qu'ils soient si nombreux dans ces organismes internationaux qui ne créent que de la parole. Peut-être aussi l'héritage de populations qui n'utilisaient pas l'écriture !

Une autre confirmation de ces mauvaises aptitudes aux sciences vraies peut être trouvée dans les piètres résultats obtenus par les étudiants poursuivant des filières doctorales scientifiques en France. Très souvent ils sont des boulets pour les laboratoires.

Plutôt que de crier trop vite au racisme, ce que ne manqueraient pas de faire ceux qui écouteront nos propos, du moins les miens, nous devrions chercher quels facteurs sont susceptibles de causer cette

situation. Avant même il faudrait demander à ceux qui contestent cette vérité de regarder les statistiques plutôt que de bombarder le nom de tel ou tel scientifique.

Bien sûr qu'il y a des noirs qui font preuve de génie mais statistiquement, dans le champ des sciences vraies et à ce jour, en bien plus petit nombre que les blancs d'Europe ou des USA. Et pourtant, dans l'ensemble (en dehors des gènes hérités de Néanderthal absents chez les africains noirs), tous les hommes ont le même bagage génétique et donc à priori les mêmes potentialités. L'explication serait plutôt du côté de l'épigénétique, la manière dont les gènes codant un caractère donné sont interprétés. Dans ce cas c'est une question d'accoutumance, la traduction peut se transmettre de génération en génération sans que pour autant le génome n'ait muté.

Ainsi une résistance au diabète pourra passer de génération en génération ; un groupe humain longtemps soumis à des restrictions alimentaires deviendra plus résistant au fil des générations ; un autre vivant à côté plus favorisé avec une alimentation riche sera lui prédisposé à la maladie. Tu te souviens peut-être aussi du cas de certains laits maternisés fabriqués en Europe et mal tolérés par les bébés noirs. Sur ce même sujet, 80% des européens sont porteurs d'une mutation permettant à l'organisme de produire de la lactase ; cet enzyme est capable de dégrader le sucre présent dans le lait. Cette mutation a rendu ceux qui la détenaient plus aptes à survivre et à avoir une descendance.

– Mais cette fois tu parles bien de mutation !

– Le sujet est complexe. Parfois les journalistes confondent génétique (ce qui est inscrit pour longtemps dans le squelette génome) et épigénétique (la transcription d'une séquence spécifique du génome définissant un caractère). Mais dans le cas de spécifique de l'intelligence, certains chercheurs sont formels et affirment qu'il y aurait des mutations favorables à l'intelligence. Enfin il y a toujours cette querelle entre les darwinistes et les lamarckistes. Les premiers ne veulent retenir que le hasard et la sélection ; les seconds insistent sur l'importance de l'effort, la fonction crée l'organe.

Certains néo-lamarckistes se disent que l'usage répété d'une fonction, d'un organe, pourrait favoriser une mutation particulière. Ils sont encouragés par le courant vitaliste proche du spirituel, pour lequel l'âme, le souffle de vie, pourrait induire ces transformations.

– Mais ce que tu me dis pourrait être considéré comme raciste. Des

peuples pourraient être prédisposés en bien ou en mal, certains à la recherche, d'autres à la violence ?

– Dans le cas de ce qui relève de l'épigénétique, ce n'est pas grave. Dès lors que l'on connaît une prédisposition particulière d'un groupe humain, on peut si nécessaire la corriger par exemple avec l'éducation.

Pour un bagage génétique donné, on peut accroître l'intelligence avec l'éducation. Ainsi, si tu veux on avis, il aurait fallu maintenir notre aide aux universités africaines bien plus longtemps que ce que nous avons fait. Nous nous sommes comportés comme ces professeurs de pianos qui, excédés devant le peu de talent de certains de leurs élèves, préférèrent renoncer au prétexte que ceux-ci n'auraient pas l'oreille musicale.

– Dans ce dernier registre, les noirs sont particulièrement doués.

– Certes, ils démontrent statistiquement une supériorité évidente sur les blancs pour certaines danses et musiques dans laquelle l'improvisation est essentielle, le jazz entre autres. Par contre, quand il faut suivre une partition ou respecter une chorégraphie complexe la situation s'inverse souvent. Trouver l'origine des différences après avoir accepté de les reconnaître est une démarche dans laquelle l'espèce humaine a tout à gagner. Conveniens avec moi que le racisme est dépassé, nous ne sommes pas tous identiques.

Maintenant, s'il faut revenir à notre sujet de départ, à savoir si ma vie en Afrique noire a servi à quelque chose, je pourrais te faire remarquer que sur le plan des lettres ou sciences molles ça ne me paraît pas remarquable non plus comme bilan. Pour preuve le faible nombre d'auteurs noirs. Compte tenu de leurs aptitudes et des facilités qu'il y a maintenant ainsi que des énormes sommes gaspillées dans la Francophonie, j'estime que l'on aurait pu attendre mieux !

– Tu es bien sûr de ce que tu dis ?

– Si tu en doutes alors entre dans une librairie en France ou plus simplement regarde sur internet.

– Et si c'était autre chose, qu'ils préféreraient tout simplement vivre tranquillement sans devoir se casser la tête ou se poser des questions toute la journée ?

– Qu'ils aspirent à vivre libre, à vivre avec la nature, alors là ils auraient raison. Il y a sûrement un peu de ça et je crois que les grands économistes d'Occident se leurrent quand ils pensent que le prochain terrain de chasse du capitalisme sera l'Afrique noire. J'espère qu'ils ne se laisseront pas faire, au moins le temps que les robots viennent remplacer les postes de travail

abrutissants. Ils auront fait l'économie de générations d'esclaves enfermés dans des usines, commerces ou bureaux.

– Finalement si tu avais su tout cela ou si tu y avais réfléchi dès le début, tu ne te serais pas venu gérer des projets de développements.

– Je ne pouvais pas deviner au départ que la France retirerait son aide aussi vite. Mener un projet de développement en Asie aurait été bien plus gratifiant et facile. Après deux années passées sur place les cadres locaux auraient déjà été prêts à prendre le relais et nous auraient eux-mêmes demandé de repartir. Ici, sur le continent Noir, le handicap culturel a été sous-estimé. Moi-même je concède que j'ai peut-être refusé trop longtemps de me poser les vraies questions, sans doute à cause de mon éducation.

Quand les résultats d'un projet paraissaient décevants, pour le ministère à Paris, c'était systématiquement l'assistance technique qui était mise en cause. Nous n'étions jamais assez bons. Pas étonnant ! Ceux qui nous jugeaient avaient reçu la même éducation, les noirs étaient bons et devaient être aussi capables que les jeunes occidentaux à exceller dans les sciences et la technologie. Je me suis donc efforcé d'être toujours meilleur avec de moins en moins de moyens accordés par la France.

C'est un copié-collé de l'opinion répandue en France et consistant à affirmer que l'échec scolaire serait essentiellement dû à des facteurs sociaux, une négation des différences à la naissance. Je veux bien reconnaître que de mon côté j'ai pris les choses trop à cœur, contrairement à bien d'autres. J'aurais dû ouvrir les yeux bien avant.

Mais laissons la simple intelligence là où elle est. C'est la conscience humaine qui compte. Il n'y a que les 'bobos' blancs et les négationnistes noirs pour s'offusquer du fait que l'on affirme que le succès des Etats Unis d'Amérique est avant tout celui d'une Amérique blanche, elle-même fille d'une Europe blanche. Il est la réussite de descendants d'Occident qui n'étaient pas *'les déchets misérables ou les rebuts de rivages surpeuplés ou grouillants'* mais bien souvent de jeunes talents prometteurs que l'Europe refusait de reconnaître, piégée par son obstination à maintenir les privilèges. De même ceux qui étaient bien avant eux partis du Portugal ou d'Espagne pour coloniser l'Amérique du Sud n'étaient pas non plus de simples laissés pour compte de l'Occident.

Que les peuples noirs n'aient pas participé au progrès des sciences et techniques dans les derniers millénaires est en même temps une réalité et un détail de l'histoire humaine. Pour ma part cela ne m'empêche pas

d'aimer les noirs et de les considérer tout autant que les blancs. Humanité blanche ou noire, on est tous dans le même train. Le plus important n'est pas l'intelligence mais la conscience et elle, elle n'a pas de couleur ; elle est au moins aussi développée chez les africains noirs que chez les blancs.

Quand l'intelligence artificielle sera suffisamment développée et c'est pour bientôt, nul blanc ne pourra plus mépriser un noir au prétexte qu'il réussirait moins bien dans les sciences. L'avenir de l'humanité sera alors choisi avant tout en fonction de la conscience, par tous les hommes sans qu'aucune considération quant à l'origine ou la couleur de peau n'intervienne. Le seul problème qui me gêne c'est celui du départ de la jeunesse noire vers l'Europe, une véritable désertion qui est la conséquence d'une démographie incontrôlée plutôt que d'une prétendue incapacité des dirigeants africains.

Suite de la discussion. Jean-Michel :

– Mais pour en revenir à ta vie et tel que je te connais maintenant, avant de te marier, je me doute que tu avais une idée préconçue de la femme idéale. Dis-moi si je me trompe ? C'est pour cela que tu as choisi une agrégée de sciences naturelles ?

– Non, je connaissais Émilie enfant. Devenue adulte, elle m'a plu.

– Et quand ta femme a divorcé si tardivement, elle avait quelqu'un d'autre dans sa vie ?

– Même pas. C'était plutôt une sorte de défi, pour me montrer qu'elle n'avait pas besoin de moi et aussi pour me punir de ne pas être rentré en France. Claire et Luc ont désapprouvé cette décision qui selon eux n'avait aucun sens ni pour l'un ni pour l'autre. Un temps d'arrêt et je reprends :

– Toi, quand tu auras fini ta carrière, quelles sont tes intentions ?

– Je pense que je prendrai ma retraite au Kenya. J'ai déjà prospecté en vue d'acheter un appartement à Nairobi. Il commence à se faire tard. Les clients sont tous partis et le dernier serveur nous observe discrètement depuis le bar ; il attend manifestement notre départ.

– On va y aller. Je te fais signe à mon retour en France.

– Bien sûr, je prendrai de tes nouvelles avec plaisir. Simples formules de politesse. Tous ces amis, le mot est-il juste, ce sont plutôt des relations d'enfermement dans le petit milieu blanc étriqué d'Afrique. Une fois parti, chacun va de son côté sans plus se soucier des autres. C'est presque une règle. Jean-Michel ça c'est sûr il est seul, seul dans la vie comme il est difficile de l'imaginer. Quelques relations professionnelles et c'est tout.

Des vrais amis, il n'en a pas et à mon avis il n'a jamais cherché à en avoir. Sa sensibilité et sa sociabilité, il les exprime dans le théâtre.

France 2015

adieu Émilie

Je suis Joy, Underground, dôme Océan, projet Nemo, jour 2 de mon voyage dans le temps, 20 avril 2035, temps d'expérience : 0h 38mn.

Krawn :

– Tout va bien, tu es prête à poursuivre ?

– Oui, ne t'inquiète pas. Le voyant 'deep-diving mode' s'est rallumé. C'est reparti !

Immersion : je suis Théo, mon grand-père maternel, Paris, appartement d'Émilie. Je me trouve en compagnie de Claire et Luc qui viennent tout juste d'arriver de Boston, dimanche 8 janvier 2012, épiphanie.

Claire, bouleversée, a préféré partir dans sa chambre. Une fois entrée, sa vie d'avant a resurgi. Émilie n'a touché à rien, tout est encore là : les peluches, le cheval de bois suédois de couleur orange avec ses rayures peintes, les premières collections de livres, sur les murs les posters d'adolescents et les masques de carnaval, dans un coin la console de jeu et un synthétiseur de musique, quelques ouvrages de base de biologie, de nombreuses cours universitaires manuscrits entassés par terre.

Luc est avec moi dans le bureau, je veux dire mon ancien bureau, avant notre divorce, deux mètres sur deux mètres quarante aménagés dans une encoignure du living. Rien n'a changé dans la disposition. Émilie n'a touché à rien, se contentant de poser son ordinateur et de mettre quelques papiers administratifs dans un tiroir. C'est un véritable cabinet de curiosités avec une décoration surabondante qui monte jusqu'au plafond. On y trouve un choix éclectique de toutes sortes d'objets africains rares et authentiques mêlés de souvenirs de famille placés sur les murs ou posés sur des étagères, parmi eux : un masque en bois gris clair avec des défenses d'éléphant en guise d'oreilles, un autre zoomorphe avec des cornes d'antilopes et une mâchoire de singe provenant cette fois du sud, un masque Fan, deux guerriers anciens en bronze du Bénin, un

bouclier en peau entouré de deux sagaies , un couteau de jet, des boites de papillons rares d'Afrique Centrale entourant un coléoptère Goliath, des peintures naïves, des œufs et plumes d'autruche, une molaire d'éléphant, des dents d'hippopotame et de phacochères, des cloches en bronze du nord Cameroun entourées par deux statuettes en ivoire, une vitrine avec des objets Sao en terre : tête de cheval à crinière, poids pour la pêche, vases et coupelles miniatures, hippopotame et poisson chat, toutes en provenance du sud du Tchad.

Un crocodile en ébène est posé sur la tablette du radiateur. A droite, sur une table basse, une coupe en osier contient une composition de fruits exotiques en ivoire et ébène. A côté un échiquier en ivoire et une coupelle remplie de petits œufs en malachite. Une console en acajou donne de la clarté à la pièce car sa surface est couverte d'une mosaïque d'éclats de coquille d'œufs d'autruche collés et polis. L'étagère juste au-dessus porte un sulfure en cristal de Baccarat, une coupelle avec des thalers d'argent, souvenirs de la colonisation allemande au Cameroun, un crâne en quartz rose. Une tête gravée originaire de la Cross River au Nigéria est posée à même le sol, au coin du bureau. Tous ces objets ont bien sûr pour moi une histoire, une signification. Ils sont comme un résumé de ma vie.

Mélangés à eux, dans des cadres simplement posés ou alors accrochés, diverses photos témoignages de ma vie sur le continent Noir. L'un deux, en argent, est un cadeau fait à Émilie pour notre premier anniversaire de mariage, une photo d'elle en bord de mer, une fleur de frangipanier dans les cheveux. Un peu plus loin, dans un petit cadre en verre une autre photo montre Claire enfant dans un lodge de safari. Sur une étagère se trouve une paire de vases en émail cloisonné rapporté au siècle dernier par un de mes ancêtres officier de marine ; ils encadrent une marine fauviste. Une vieille gravure représentant les premières ascensions en montgolfière est accrochée à mi-hauteur. Luc observe ces objets en silence. Il sait que c'est mon passé, une toute petite partie du sien et de celui de Claire quand ils venaient me voir mais les jours heureux d'enfance comptent double. Maintenant le plus important pour lui c'est sa vie en Amérique avec Jill et Justin né en 2009. La vie passe, une autre génération. Il se décide enfin à parler.

– Je n'ai jamais compris pourquoi vous avez divorcé.

– Quelle question !

– C'est parce que je vois que notre mère n'a touché à rien et c'est donc

qu'elle tenait à ces souvenirs.

– J'ai cherché des raisons, un état dépressif, ton départ en Amérique l'année précédente, mon absence prolongée, le sentiment que dans sa vie professionnelle rien ne s'était passé comme prévu.

– Mais elle enseignait encore en lycée ?

– A mi-temps seulement et en attendant sa retraite. Elle le faisait mécaniquement sans plus aucun enthousiasme, avec le sentiment que sa vie était finie. Votre mère semblait ne plus avoir goût à rien. Un jour elle m'a annoncé sa décision ; plus vite je partirais et mieux ce serait. Je n'ai pas cherché à comprendre ou discuter. La séparation s'est faite à l'amiable et je lui ai laissé l'appartement, à peu de choses près notre seul bien.

– Tu n'as donc pas essayé de la dissuader ?

– C'était trop tard et puis j'ai compris que pour elle c'était un moyen de lancer un défi, de crier sa désillusion. Un peu après, elle m'a averti qu'elle allait se rendre à Boston pour voir Justin.

– Elle n'est pas venue.

– Ce n'est qu'au tout dernier moment qu'elle a décidé d'annuler après un appel de son médecin, une anomalie sur une analyse de sang dans ce qui ne devait être qu'un contrôle de routine. La numération avait révélé un trop fort taux de lymphocytes. Toujours est-il que le médecin lui a recommandé d'autres examens plus approfondis. Le diagnostic est tombé : leucémie lymphoïde chronique à un stade avancé, un stade C pour les spécialistes. En dépit de cela les médecins étaient confiants et ils l'ont rassurée. A les écouter, la chimiothérapie setait très efficace. Elle a commencé le traitement.

– Et ensuite ?

– Malgré des nausées et une perte de goût au printemps 2011, elle semblait aller beaucoup mieux. Elle a même insisté pour que Claire reparte à Boston pour retrouver Ray.

Immersion : c'est encore moi, Théo, Paris, appartement d'Émilie, plus tard dans la journée.

Émilie a souhaité reposer auprès de ses parents dans le sud-est de la France. Je viens tout juste de rentrer de la gare de Lyon.

– C'est fait, j'ai les billets de train.

Luc :

– A propos de la maladie de notre mère, je n'ai toujours pas compris comment cela était allé si vite. Les nouvelles que tu donnais à Claire ne paraissaient pas si graves.

– Je comprends que tu t'étonnes. Moi-même j'ai été surpris d'être appelé au téléphone à mon hôtel ; c'était au tout début du mois de septembre début 2011. Votre mère m'a expliqué que cela n'allait pas du tout bien question santé. Comme vous étiez tous les deux à Boston et que je venais tout juste d'être mis à la retraite, je lui ai proposé de me réinstaller un temps à l'appartement. Elle a accepté pour éviter à Claire de revenir ; celle-ci préparait en effet son mariage avec Ray.

Selon les médecins, il s'agissait d'une deuxième poussée évolutive. Ils ont recommencé le traitement mais avec des séjours à l'hôpital de plus en plus fréquents. Finalement, elle y est restée. L'équipe médicale qui la suivait m'a expliqué qu'elle avait développé une maladie auto immune, autrement dit que son système de défense immunitaire craquait. A plusieurs reprises il a fallu la mettre sous assistance respiratoire ou en perfusion intraveineuse avec des antibiotiques à spectre large. Je n'ai pas voulu vous alarmer mais elle s'affaiblissait de semaine en semaine. C'est juste à la veille du nouvel an qu'un médecin m'a averti que ses principaux organes pourraient bientôt cesser de fonctionner.

– Elle était consciente de son état ?

– Elle était très pâle mais ne souffrait pas. Parfois je lui mentais en assurant qu'elle allait bientôt rentrer chez elle ou encore que vous alliez venir elle ne réagissait que peu. Ensuite, tout est allé très vite. Un matin en entrant dans sa chambre j'ai eu un très mauvais pressentiment. C'était presque fini. Je l'ai embrassée, lui ai parlé de vous deux et de Justin mais je ne suis même pas sûr qu'elle m'ait entendue.

Immersion : je suis Joy, dans le train, lundi neuf janvier 2012, la Machine me fait partager les pensées de Théo.

Cette vallée qu'emprunte le rail je l'ai déjà connue il y a de cela 38.000 ans, au temps de Ogh et Ela, Luc est plongé dans son ordinateur, probablement occupé à rédiger un rapport ou à mettre au point la présentation d'une prochaine conférence. L'insomnie, le chagrin, la tristesse ont rougi les yeux de Claire. Le train roule à pleine vitesse, entre deux-cent cinquante et trois-cents kilomètres heure. Dans la voiture, toutes les places sont occupées. Des cadres moyens ou supérieurs

travaillent sur leurs ordinateurs, des jeunes et moins jeunes jouent ou regardent des films sur des tablettes, d'autres téléphonent.

La porte automatique de l'entrée coulisse ; même s'il ne portait pas sa tenue, je devinerais facilement qu'il s'agit d'un agent chargé du contrôle des billets. Il avance sûr de lui mais la mine agacée, comme si travailler était de trop. C'est une veille de week-end et il avait compté sur une grève pour le rallonger. Malheureusement pour lui, pour son syndicat a changé d'avis au dernier moment contre la promesse d'un avantage supplémentaire faite par les autorités. L'état français a le monopole du transport ferroviaire et c'est une habitude pour les employés du rail de faire chanter le gouvernement en prenant en otages les Français.

Privilégiés les agents de la société nationale des chemins de fer français ? Eux ne le pensent pas car ils sont complètement déconnectés de la réalité. Pourtant, ils touchent vingt à trente pour cent de plus en salaire moyen que d'autres employés à niveau comparable. Rien ne le justifie, leur métier est moins dur que ceux du bâtiment, moins technique et stressant que celui des personnels paramédicaux en service dans les hôpitaux. Au vu de la dette abyssale accumulée par cette entreprise publique il est évident qu'il faudrait la privatiser. Je serai prêt à parier que ça ne se fera pas. A nouveau l'état renflouera les caisses avec un mécanisme acceptable par l'union européenne. Le Président endettera la France un peu plus, les banques privées se régaleront et les Français moyens paieront avec les impôts. D'autres catégories continueront à être sous-payées, telles les infirmières des hôpitaux publics. Le contrôleur se rapproche.

Dans la rangée de sièges juste devant moi, il effectue une régularisation ; il s'agit d'une jeune étudiante qui a oublié son titre de transport. Elle paie et se fera rembourser ensuite, une cliente facile pas comme ces voyageurs issus de la diversité, blacks ou maghrébins ; ceux-là, notre contrôleur les évite, feint de ne pas les voir, beaucoup trop compliqué.

Dehors, le paysage défile, champs, bosquets et prés où paissent des troupeaux de vaches, désormais trop rares. L'élevage est intensif, le bétail existe mais les animaux sont cachés, serrés les uns contre les autres, confinés dans des hangars industriels qualifiés de granges. Ils sont gorgés d'antibiotiques et nourris avec du fourrage infesté de pesticides ou de farine transgénique au colza ou au soja, le tout pour que les Français puissent manger de la viande tous les jours. Heureusement, cela devrait

changer. À l'avenir, il pourrait y avoir moins de vaches ! On s'est rendu compte que ces animaux libéraient du dioxyde de carbone en quantité lorsqu'ils pètent ! C'est mauvais pour la planète, disent les bobo-écologistes. Plutôt que de réduire le nombre d'humains, nous réduirons le nombre de bestiaux !

La France n'a cure de ses paysans, les laisse dans la misère, une autre preuve de la totale immoralité de ses dirigeants ! La classe politique les méprise au point d'oser leur proposer de se convertir en domestiques des citadins, une humiliation de plus. Elle leur suggère en effet de compléter leurs maigres revenus en aménageant des chambres d'hôtes destinées aux habitants des villes en mal de nature. Mépriser les petites exploitations est une erreur dramatique. Si d'aventure le pays se trouvait un jour confronté à un conflit, la France serait vite affamée. Ceux qui dirigent le pays ont écouté des leçons d'histoire sur les bancs de l'école et des lycées, dans les sous-filières littéraires avant de faire du droit ou de l'administration ou de la philosophie. Pas assez intelligents, ils ne les comprenaient pas, se contentant de répéter comme des perroquets. Si les Français ont survécu durant la dernière guerre, c'est grâce au monde paysan. Peut-être que le maître ne le disait pas explicitement mais s'ils avaient été réellement intelligents, alors ils l'auraient compris.

Le train ralentit, dernière gare avant destination, affluence sur les quais, de nombreux parisiens. De là on peut accéder aux stations de sports d'hiver du massif alpin. Le pays n'a jamais été aussi endetté, les voyages en train sont très chers, les Français sont donc censés être pauvres et cependant le tourisme d'hiver en montagne prospère. Je déteste ces touristes qui pensent que la montagne est à prendre. Le capitalisme a semé ses pustules sur la plupart des massifs montagneux de France comme il a dénaturé une grande partie du littoral en permettant la construction de ports de plaisance et de marinas.

Que valent ces vacances artificielles comparées à celles de mon enfance ? Alors, pour le temps des vacances d'été, tous les cousins se retrouvaient dans une maison familiale. Dans ces journées d'enfant, on faisait parfois de la confiture avec la cuisinière ou la grand-mère, on la tournait dans une grande bassine en cuivre, mousse rose de framboise pour les filles, mousse bleue mauve de myrtilles pour les garçons. Durant les petits déjeuners, on engloutissait des pots de confiture ou de gelée. Ce temps-là, beaucoup d'enfants des villes l'avaient encore connu après la dernière guerre et pas seulement les riches ; presque tous les Français

avaient encore de la famille à la campagne. La jeunesse apprenait à connaître la nature bien mieux que dans ces parcs hôtels payants implantés aujourd'hui un peu partout dans la nature. Dans les ruisseaux, il y avait encore des espèces natives, des écrevisses pas encore supplantées par celles de Louisiane et des salamandres pas encore décimées par les champignons en provenance d'Asie.

La petite faune de France n'intéresse plus personne. Pour les vertébrés c'est dramatique, le court temps de ma vie aura vu soixante pour cent des espèces de vertébrés disparaître de la surface de la planète et encore à supposer qu'elles aient été toutes répertoriées. Chez mes parents, dans le sud-est de la France, lorsque j'étais encore enfant, il y avait encore de grands lézards de couleur vert clair et des coléoptères capricornes, fini ! De manière générale, les insectes ont aujourd'hui en grande partie disparu.

Dans les années 1970, quelques dizaines de km faites en voiture nécessitaient un nettoyage du pare-brise souillé de nombreux débris d'insectes. Aujourd'hui, ce n'est même plus nécessaire. Les abeilles sont les premières victimes des épandages massifs de produits phytosanitaires. A cette allure toute une branche de l'arbre de la vie va bientôt disparaître et à sa suite une bonne part de celle des oiseaux. Pour compléter ce triste constat, dans les campagnes, près et bois sont maintenant trop souvent interdits aux enfants, propriété privée, récolte de champignons interdite ! Tout se vend, pas question que les enfants des villes viennent grapiller dans la nature.

Début d'après-midi, temps d'expérience : 41 mn.

On arrive à destination. Cela fait bien vingt ans que je ne suis pas revenu, c'était pour la mort du père d'Émilie. J'ai passé comme elle une bonne partie de mon enfance dans cette petite ville de province. Dès la sortie de la gare les souvenirs reviennent, la disposition générale des lieux m'est familière. Parmi les changements au milieu de la place de la gare une statue de bronze. Elle semble d'assez belle facture et pourrait honorer un personnage ayant apporté quelque chose d'important à l'humanité, Pasteur ou un autre savant. Je m'approche, une étiquette du même bronze sur le socle de marbre blanc. Un nom qui ne me dit strictement rien et pour cause, il s'agit d'un obscur député, en tous cas dans l'ordre de mes valeurs.

Pourquoi tant d'honneurs ? C'est le maire qui a décidé d'ériger le

monument avec l'argent public et en application d'une disposition stupide introduite bien avant lui par un ministre de la Culture à l'égo démesuré. Depuis, chaque commune de France doit consacrer un certain pourcentage de ses revenus à la culture, à l'art. Mais au lieu de confier cet argent aux musées ou au ministère en charge des monuments qui dispose de vrais spécialistes, c'est un simple maire et ses édiles qui décident des embellissements. Il a considéré qu'honorer un obscur homme politique était plus important que d'honorer un savant ou grand écrivain. Bel exemple de plus des absurdités engendrées par la décentralisation, la démocratie poussée à l'extrême, bienvenue à l'ochlocratie à la française !

Une société brillante mobilise des moyens sur un nombre limité de projets, une société en déclin les dilapide dans des secteurs nombreux, inutiles et médiocres.

Autre chose a changé sur cette place de la gare. Les façades des immeubles d'habitation et des hôtels ont un triste aspect. Le pâle soleil de janvier ne suffit pas à raviver pas leurs couleurs sales. Là où se trouvaient autrefois un hôtel 'Terminus' de standing et une grande brasserie servant des grillades, des cassoulets ou même des choucroutes en hiver, aujourd'hui il n'y a plus que des établissements de restauration rapide, kebabs ou burgers peu appétissants. Les terrasses empiètent trop largement sur les trottoirs mais la municipalité n'est pas trop regardante ; la clientèle est ici essentiellement constituée par ce qu'on appelle discrètement en France la diversité, des africains blacks et maghrébins.

J'ai réservé dans un hôtel situé à quelques centaines de mètres plus loin. Nous y allons à pied avec nos bagages à roulettes. Sur le chemin, on longe les vitrines de boulangeries-pâtisseries. On y vend une spécialité du coin, que l'on appelle un 'Suisse', du nom des gardes qui assurent la sécurité du vatican (Il y a très longtemps un pape a séjourné dans la petite ville). Il s'agit d'une simple pâte sablée légèrement aromatisée à l'eau de fleur d'oranger et qui adopte la forme d'un clown. Etonnement de Claire devant les prix affichés ! En total décalage avec le pouvoir d'achat moyen des habitants d'une ville ruinée, quatre à cinq fois le prix d'une brioche italienne type panettone pour le même poids, qui plus est sans emballage décoratif ! La comparaison est justifiée car historiquement la région du Dauphiné en France et du Milanais en Italie, situées de part et d'autre des Alpes, ont beaucoup de points communs. Pour ma part, je ne suis pas

étonné. Ayant vécu dans des pays sous-développés je connais bien la tendance des habitants à survaloriser le moindre de leurs efforts. Plus le pays est pauvre et plus la moindre des réalisations est considérée comme exceptionnelle. Nous nous sommes installés dans nos chambres. Tandis que Claire et Luc restent à l'hôtel je prends le chemin de la vieille ville.

Je veux vérifier que tout est bien prêt avec l'entreprise chargée des funérailles. Sur le trajet, en bien des endroits, la mairie a remplacé les arbres. Aux variétés locales, platanes, mûriers ou érables, elle a préféré des palmiers, idée saugrenue. Certes les platanes avaient subi des maladies mais fallait-il pour autant les remplacer par des palmiers ? Que penserait on d'un maire africain qui se mettrait en tête de planter des chênes, des hêtres ou des tilleuls dans sa ville ? On se moquerait de lui ou on le soupçonnerait aussitôt de corruption. Les sociétés de jardinage créées pour embellir les villes ont succédé aux ronds-points et feux tricolores dont étaient si friands les générations précédentes de maires français.

A la place d'un ancien grand magasin de mode se trouve aujourd'hui une banque privée, un des plus grands groupes du pays qui affiche une insolente prospérité. Sur sa devanture elle propose des prêts bancaires à un taux qu'elle juge très favorable, 2,7%, à la limite un cadeau aux emprunteurs français ! Pour un peu on pleurerait de reconnaissance mais il s'agit là d'argent cédé par la banque centrale européenne à taux zéro, autrement dit de l'argent provenant des prélèvements fiscaux opérés sur les européens. Une banque privée qui s'engraisse avec l'argent des contribuables ! Ironie, pas très loin de là, l'ancienne banque de France est fermée.

J'arrive devant le local d'une association. Elle s'occupe d'activités destinées aux seniors et reçoit une petite dotation annuelle. Gaspiller l'argent public est une grande spécialité française. La ville est en plein déclin ayant perdu une grande partie de ses activités productives. Malgré cela, en plus des dépenses superflues destinées à fleurir la ville plus que de raison, elle attribue des aides sous la forme de subventions à toutes sortes d'associations pour la plupart inutiles, sportives ou à vocation pseudo culturelle. Elles ne bénéficient par ailleurs qu'à une minorité de citoyens, la plupart des Français ne sont pas concernés. L'objectif est en fait pour le maire de faire croire à l'ensemble des citoyens qu'il s'inquiète de leur bien-être. En réalité c'est seulement destiné à favoriser une réélection, pour que le rat reste dans le fromage. Des associations, il y en a pour tous les goûts, celles qui rassemblent les aficionados du tango

argentin, les joueurs de pétanque, les collectionneurs de timbres, les défenseurs des hérissons, et tant d'autres.

Je suis arrivé aux pompes funèbres, mines de circonstance. Tout semble conforme à ce que j'avais demandé. Retour par une petite rue. Je longe un café exclusivement fréquenté par des musulmans de souche maghrébine. Français ou non, tous parlent arabe et bien sûr aucune femme n'est admise dans l'établissement. L'égalité hommes femmes concerne les blancs de souche européenne, en silence l'islam impose sa loi. Je passe sans même regarder, ce serait mal vu, ce n'est plus la France.

Je suis Théo, mardi 10 janvier 2012, début d'après-midi.

Luc et Claire sont assis à l'arrière. Le taxi contourne une grande zone urbaine très laide, constituée de tristes cubes de béton mélangeant habitat social, édifices publics et terrains de sport. J'aperçois entre autres une école de danse, une annexe universitaire dédiée aux lettres et aux sciences molles, sociologie psychologie philosophie, toutes filières qui évidemment ne redonneront pas son lustre passé à l'agglomération ; elles ne feront que condamner encore plus une ville ruinée une première fois par la désindustrialisation et une seconde par le fol endettement contracté auprès des banques par les maires successifs.

Le véhicule s'engage dans la rue que j'empruntais chaque matin pour aller à l'école. Les souvenirs d'enfance remontent : je reconnais la façade austère de la prison faite de grosses pierres de calcaire blanc. Elle est découpée par un porche arrondi fermé par une grille noire. Devant le portillon qui le jouxte, de nombreuses femmes attendent sur le trottoir des maris ou concubins souvent impliqués dans des affaires de drogue. D'autres citoyens ne sont détenus que pour des raisons mineures, c'est du moins ce qu'on penserait dans d'autres pays. Ils vont devoir attendre que la justice française veuille bien décider de leur sort et cela pourra prendre du temps. Bonne nouvelle pour tous les voyous et malandrins : ils seront bientôt mieux traités, hébergés dans une prison ultramoderne installée sur d'anciens vergers à proximité de la ville. Quant aux vieux bâtiments, il est question de les transformer en une école d'infirmières ; elles ne méritent pas mieux que cela dans la société française d'aujourd'hui.

Juste après la prison, sur la droite, je reconnais l'ancienne épicerie où j'achetais des lézards en guimauve, des coquillages remplis de caramel et quand j'en avais les moyens un 'Turc'. C'est le nom que le commerçant

Arménien donnait à ses gâteaux, deux couches de pâte sablée séparée par une couche de confiture de framboise. La couche supérieure couverte de sucre glace blanc et découpée à l'emporte-pièce laissait apparaître une belle couleur rouge sang, souvenir du génocide.

On entre finalement dans le quartier où habitaient les parents de Claire, un peu à l'écart du centre-ville. Les maisons sont pour la plupart modestes, avec le genre d'urbanisme de la France d'après-guerre qui laisse indifférent. Les décorations sont rares, pas d'argent à gaspiller. Maison type : une façade sans originalité couverte d'un triste crépis couleur ciment, au rez-de-chaussée deux fenêtres encadrant une porte, à l'étage encore deux fenêtres et des volets en métal, froids en hiver et brûlants en été, un toit à deux pans, couvert de tuiles plates moins chères que les rondes à la romaine, un jardinet. Seule la nature sait redonner un peu de gaieté à cette architecture. Des massifs d'iris bleus et des forsythias jaunes fleurissent au printemps, à la belle saison des plantes grimpantes, lierres, liserons, vigne vierge, glycines et volubilis colonisent les murs. Quant aux tamaris, ils deviennent rose orangé en été. Côté rue les portails en fer sont pour la plupart mal entretenus. Les occupants sont souvent des vieux, des oubliés. Bien des enfants sont partis ; avec le déclin économique de la ville, il n'y a plus de travail pour eux sur place. Alors à quoi bon repeindre, à quoi bon entretenir ?

À l'église.

La petite église n'a pas changé. Elle a été construite au lendemain de la guerre dans les années cinquante, à l'économie. C'était une époque où l'on croyait encore que le christianisme avait toujours un avenir en France. De l'extérieur on dirait un hangar s'il n'y avait adossé au bloc central une sorte de tour étriquée en guise de clocher ; à sa base se trouvent quelques jardinières en béton mal entretenues. C'est un de ces lieux de culte ouverts seulement de temps à autres ; de moins en moins nombreux, les prêtres vont d'église en église pour assurer quelques messes ou cérémonies. C'est le cas aujourd'hui pour Émilie. Sous le grand auvent, deux personnes âgées discutent, des anciens du quartier. Le fourgon mortuaire est garé sur le côté.

Nous entrons. Les employés des pompes funèbres sont en train de finir la mise en place du cercueil ; il est déjà déposé dans l'allée centrale juste avant les marches qui conduisent à l'autel. Ils posent au-dessus une grande croix en fleurs naturelles que j'ai moi-même commandée, dans les

teintes roses et mauves, les couleurs qu'Émilie affectionnait. De part et d'autre, il y a deux grandes gerbes de lys blancs, des fleurs que je n'aime pas, odeur entêtante, aussi le symbole de l'oppression des curés et des rois. Un paroissien vient à notre rencontre. C'est lui qui a préparé avec quelques autres les chants et les prières. Le prêtre arrive à son tour et nous salue. Au total nous ne devons guère être plus d'une douzaine. C'est comme si Émilie n'avait jamais vécu dans ce quartier, comme si nous n'avions plus rien à y faire. Le seul élément qui apporte un peu de joie est le grand vitrail du fond, derrière l'autel. Moderne et lumineux, il diffuse une lumière orangée, des rayons de spiritualité. On en oublierait la laideur de la nef en béton.

L'office est court, chants et prières en français. Disparue la magie du latin, stupidité ! Les phrases une fois traduites ne font que révéler l'aspect naïf, bétifiant et creux du culte. Elles figent dans la normalité quotidienne une pratique vocale à laquelle chacun pouvait donner sa propre interprétation mystique. Que deviendrait une société secrète dont toutes les réunions pourraient être suivies par tous ? La religion chrétienne s'embourbe dans ses propres contradictions, menée par un pape et des cardinaux qui sont de plus en plus médiocres. Privée des soutiens de l'excellence intellectuelle, l'église chrétienne se tourne vers les plus stupides des humains. Claire et Luc chantent et prient ; je m'abstiens, je n'ai jamais été doué pour ça. Après une demi-heure c'est la communion. Deux vieilles femmes avalent une hostie, je ne saurai jamais si elles ont ou non connu Émilie.

La cérémonie se termine. Les participants défilent l'un après l'autre à l'arrière du cercueil, l'aspergent d'eau bénite avec un goupillon, font parfois un signe de croix avant de repartir à leur place. Le cercueil est emporté par les employés des pompes funèbres, raccompagné jusqu'à l'entrée de l'église par le curé, comme pour signifier qu'Émilie n'y reviendra plus jamais. L'église chrétienne aura alors définitivement perdu une de ses brebis terrestres, partie vers le ciel. Claire, Luc et moi les suivons et nous arrêtons au niveau du porche. Dernière et pénible obligation, les fidèles défilent l'un après l'autre en nous serrant les mains, murmurant parfois quelques mots de condoléance que nous n'écoutons pas. Je glisse discrètement une enveloppe au curé puis nous partons au cimetière.

Au cimetière.

Il domine la ville. C'est un quadrillage d'allées bordées de pierres tombales, chapelles funéraires, caveaux plus ou moins imposants. Chaque centimètre au sol semble compté, répertorié. Le caveau de la famille d'Émilie est ouvert. Les croque morts ont déplacé sur des rouleaux le lourd couvercle en granit. Le cercueil est déjà là. Un dernier hommage. A nouveau le prêtre nous tend le goupillon et l'un après l'autre nous aspergeons le bois d'eau sacrée. Claire pleure, Luc a du mal à contenir des larmes. Ils préfèrent se mettre à l'écart. J'attends jusqu'au bout. Descente du cercueil avec des cordes. Un employé descend sur une échelle au fond du caveau pour régler la mise en place. Une fois faite il remonte et retire l'échelle. La lourde plaque de granit est remise en place.

Tout cela sent le désespoir, l'antichambre du purgatoire, mais c'est ce qu'a voulu le christianisme : rappeler à l'homme qu'il n'est rien, rien devant la grandeur de Dieu. Pour moi c'est comme la fin d'un temps, celui de nos enfances à Émilie et moi-même. En cet instant je pense à nos rêves de jeunesse, nous ne les aurons pas réalisés. Elle serait heureuse de savoir que Luc et Claire s'apprêtent à le faire sur la côte ouest atlantique.

Prêtre et pompes funèbres ont pris congé après les dernières condoléances de circonstance. Encore quelques instants de recueillement. Luc s'est rapproché. Il me fait remarquer que la pierre tombale n'est pas encore gravée. C'est prévu, je le rassure. Le cimetière est triste, je me prends à rêver à ces cimetières d'Amérique, de grands arbres majestueux, de la pelouse, des pierres tombales sobres réparties comme au hasard, la nature calme et apaisée. C'est dans un tel cadre que j'aurais voulu voir Émilie reposer. Ici il y a trop de tombes laissées à l'abandon et tant d'inégalités entre les morts, grandes chapelles de pierre des familles riches du siècle d'avant, petites tombes humbles, une dalle une croix pour les plus pauvres. Pour seule vraie végétation, au ras du sol, des bruyères fanées, des cyprès à l'air sinistre qui pointent vers le ciel ; eux au-moins ne prennent pas de place. Quant aux affreuses fleurs en plastique 'made in china', leur couleur délavée est une insulte à la nature.

Dans une allée, les tombes ne sont plus entretenues : porcelaines brisées, ferronneries rouillées, dalles déplacées. J'essaye de décrypter les inscriptions mangées par la pluie et le vent, recouvertes par des lichens ou des lierres. A côté de l'une d'entre elles est gravée une médaille militaire. La grande guerre de 14-18 qui a décimé tant de familles françaises, porté le premier coup fatal au génie passé de la France !

Beaucoup de ces morts n'ont pas eu de descendance, ils n'ont même pas eu de vie ! Aujourd'hui c'est une aubaine pour la mairie car il y a une liste d'attente. Ceux qui n'ont pas de concession perpétuelle iront à la fosse commune, héros ou pas !

Une note de Théo écrite à Pointe Rouge.

Comment oublier la responsabilité effroyable de l'Allemagne dans le déclin de l'Europe ? Comment un peuple si génial a-t-il pu en arriver là, se laisser enivrer par la puissance ? Impossible de ne pas reconnaître la réalité : le carnage, le massacre de la jeunesse européenne qui s'apprêtait à faire entrer l'humanité dans un âge où tout semblait et deviendrait possible. Comment taire la responsabilité des princes encore en place, celle des hommes politiques, la lâcheté des autorités religieuses qui auraient dû immédiatement condamner et agir en demandant à tous de déposer immédiatement les armes. Crime contre l'évolution. Que soient à jamais déconsidérés tous ces assassins et lâches, princes, prêtres ou hommes politiques ! Ils mériteraient de figurer en bonne place sur un monument à la honte, même virtuel.

Pour sortir, nous nous dirigeons vers le bas du cimetière. L'état des tombes est encore pire. Près de sépultures disloquées, à l'ombre de quelques cyprès enrichis par le ruissellement des eaux, de nombreuses chapelles ont été dépouillées de leurs sculptures ou de leurs grilles en ferronnerie. Les brocanteurs se sont servis ! Que bien des cimetières soient à l'abandon n'intéresse plus personne en France.

Autrefois, dans mon enfance, le jour de la Toussaint, premier novembre, les Français allaient dans les cimetières, déposaient quelques fleurs. La nuit des morts avait existé bien avant le christianisme. Les disparus étaient honorés en cette occasion dans civilisations les plus anciennes du Croissant Fertile, du temps de Senout par exemple. Bien plus tard, dans la nuit du trente et un octobre au premier novembre, début de la nouvelle année et de l'hiver, les Celtes avaient honoré leurs morts. Tous ces impies prétendaient communiquer avec leurs morts, hérésie pour le christianisme ! Que les vivants attendent pour cela la fin des temps ! Au huitième siècle, la papauté avait finalement substitué une fête de tous les saints au culte des morts, abolissant en même temps les rites et us ancestraux. Quant à la France d'aujourd'hui, elle craint la mort. Elle refuse d'en parler et la cache, misère spirituelle de l'Occident !

Paris Immersion : je suis Théo, Paris, appartement d'Émilie, jeudi 19 janvier 2012, temps d'expérience 44mn.

Je me trouve seul dans la chambre d'Émilie, Claire et Luc viennent de repartir à Boston. Il va falloir que je commence une pénible tâche, les formalités administratives ; il s'agit d'effacer Émilie de la société, signaler son décès au service des pensions de retraite, aux services de santé et mutuelles versant les prestations compensatoires, au trésor public, stopper son abonnement téléphonique. J'ouvre le large et profond tiroir du milieu de son bureau et je commence à rechercher les diverses adresses. Je vais aussi devoir m'occuper de l'appartement pour l'eau, l'électricité, et le gaz.

Ensuite, pour Émilie, ce sera vraiment fini ; je me retrouverai vraiment seul. Même si nous étions séparés, de cœur, j'étais avec elle. Claire et Luc voudraient que je passe quelques mois avec eux à Boston, le reste du temps, je pourrais vivre ici à Paris. J'hésite encore.

Je me rends dans la cuisine avec l'intention de me faire un café. C'est une toute petite pièce qui donne sur la cour intérieure. Celle-ci, comme tant d'autres à Paris, est un simple espace rectangulaire au sol pavé, avec une poubelle, des chats et des vélos. Le vieux poste radio Philips Radiola qui a résisté au climat africain est toujours en état de marche ; j'écoute les informations, passant d'une chaîne à l'autre. Les journalistes français ont des préférences, des thèmes récurrents : les malheureux migrants, les prêtres et leur déviances sexuelles, on continue en France à 'manger du curé', les handicapés pour lesquels on ne ferait jamais assez, les femmes ayant des salaires plus faibles que ceux des hommes, les fonctionnaires, paresseux et incompetents ! À l'inverse, ils encensent le sport de manière exagérée ; écoutons-les et bientôt les Français pourraient remonter le cours de l'évolution, à nouveau grimper aux arbres, redevenir des singes ! Jamais un mot de ce qu'il y a de mieux en France, par exemple une réussite technologique, ça ne les intéresse pas ou plutôt ça ne les intéresse plus comme du temps de leurs aînés, preuve s'il en est de l'incroyable chute du pays.

Si je veux savoir ce qui se passe dans le monde alors mieux vaut aller sur internet, même si la version française de Google est elle aussi orientée, comme c'est le cas dans chaque pays ; ne pas trop déplaire aux autorités locales ! Pourtant, j'aime bien ce vieux poste TSF et je continue donc à

glaner des informations de chaîne en chaîne.

Une information fait la une des stations depuis deux jours ; il s'agit, aux dires des journalistes, d'un formidable exploit, la traversée de la Manche par un homme amputé des deux bras. Pour l'accompagner un bateau, des plongeurs, un hélicoptère, des équipes de télévision ! Je ne peux m'empêcher de penser à tous ces handicapés de la vie et à cet absurde non-événement. Supposée être une réponse de la société à la question du handicap, ce n'est qu'une mauvaise farce. Un handicapé transformé en animal de foire comme l'on voyait au Moyen-Age des amputés ramper sur le parvis de Notre Dame de Paris. Voyeurisme ! La réponse n'est assurément pas là. Une société réellement solidaire et généreuse se préoccuperait plutôt de financer un institut de rééducation, un centre de recherche avec pour objectif la greffe de membres artificiels ; les handicapés y trouveraient un emploi. Nul doute que dans cette nouvelle vie ils se sentiraient valorisés, utiles.

Tout cela au nom de l'égalité, quelle aberration ! Pourtant tous les Français suivent, admirent, conditionnés mentalement, médiocres moutons de Panurge ! Confirmant ce que je pense, on annonce une autre nouvelle censée être également du plus grand intérêt, un nouveau cas de pédophilie chez les prêtres catholiques ! Dans la France de 2012, les médias attaquent les enseignants, les policiers, l'église tout en faisant preuve d'une bienveillance particulière envers l'islam. Les autorités politiques prennent bien soin de distinguer les méchants islamistes salafistes des autres bons musulmans ; quant aux attentats qui ont lieu sur le sol français, ces mêmes autorités tentent de faire croire qu'ils seraient le fait des seuls pays musulmans. Mais qu'ont-ils à faire de la France ? C'est la Chine qui compte maintenant pour eux et les USA bien sûr ! Il s'agit en fait de faire oublier que ces attentats sont le plus souvent l'œuvre d'immigrés maghrébins qui n'ont pas pu s'insérer dans la société, un des résultats de la politique d'immigration insensée menée depuis vingt à trente ans. Les meilleurs des maghrébins, dans l'ensemble, ont eux trouver une place chez eux, en Tunisie, en Algérie et au Maroc ; idem pour les ressortissants d'Afrique Noire.

Minuit passé.

Je tombe sur la station publique à vocation culturelle. Enfin une agréable surprise ! De la qualité et des émissions intéressantes. Tout ne serait-il pas perdu ?

Immersion : je suis Théo, appartement d'Émilie, été 2015, mois d'août.

Depuis le décès d'Émilie, j'habite en Afrique et comme chaque année au mois d'août je suis de retour à Paris dans l'appartement que j'ai racheté aux enfants. Centre de Paris en été : je parcours les rues mais pas celles prisées par les touristes. Les Parisiens sont-ils heureux ? J'en doute ! Beaucoup paraissent tristes et laids, usés, fatigués avant même d'avoir commencé à travailler le matin, usés par le trajet depuis les banlieues dans des rames de métro sales et surchargées. J'aimerais que le maire de Paris soit obligé de prendre chaque matin ce moyen de transport ; peut-être comprendrait-il la réalité des choses.

Les gens ordinaires ont été chassés du centre par la cupidité. Quand j'étais jeune, les classes moyennes pouvaient encore se loger dans la capitale. On a laissé le prix des logements monter librement, gouvernements de gauche comme de droite. Résultat : quatre mois de salaire moyen nécessaires pour acquérir un seul mètre carré, plus de trois ans pour dix mètres carrés, plus de neuf en ne consacrant que trente pour cent du salaire, quarante-cinq ans pour cinquante mètres carrés, plus qu'une vie de travail. Ces seuls chiffres montrent l'étendue du scandale.

Là encore, j'aimerais que tous les hommes politiques se voient interdits de résidence à Paris, afin qu'ils comprennent bien ce qu'ils ont fait. Cette France qui a signé la déclaration universelle des droits de l'homme, qui joue en permanence au donneur de leçons, cette France n'a pas respecté le droit au logement des Parisiens chassés vers les banlieues. Et surtout ne pas dire qu'on ne pouvait rien faire. En France, le président élu est un roi pour les quelques années de pouvoir qu'il exerce. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher une des origines de ce scandale !

Paris est-elle une si belle ville, j'ai des doutes. Ne serait-on pas chauvin ? De nombreux jardins sont mal entretenus, la ville est sale, infestée de rats. La tour Eiffel et les musées sont quasiment interdits à la visite pour les Français, pris d'assaut par les touristes étrangers. C'est pourtant présenté comme une bonne nouvelle ; le tourisme international serait indispensable au sauvetage financier du pays. Alors si c'est vrai, pauvre France ! Des trésors comme la Sainte Chapelle oui et des grands musées mais aussi beaucoup d'erreurs et de laideurs, l'amas immonde de tuyauteries implanté près des anciennes halles de la capitale, ces colonnades incongrues et même ridicules installées dans une cour du Louvre, l'encombrement de péniches si laides sur la Seine. Et puis il y a ce que l'on tait, que seuls osent dénoncer des médias étrangers, à savoir

tous ces quartiers interdits aux français de souche européenne. Alors oui, la ville peut paraître belle pour les riches mais pour eux seulement. Paris capitale trop vantée, Paris Bobo, Paris pas beau !

Treize heures.

Je sors pour me rendre chez Bernard ; il exploite un bar à l'angle de la rue où j'habite et du grand boulevard qui rejoint la Seine. Je dois être aujourd'hui un de ses plus anciens clients, je venais déjà ici quand j'étais étudiant. Il se tient derrière le petit comptoir de buraliste qui complète le coin brasserie ; dès qu'il m'aperçoit, il me jette un 'salut l'africain, de retour ?' Je lui réponds 'comme chaque année', demande comment vont les affaires, 'bof, pas terrible !'

Qu'il ne compte pas sur moi pour pleurer sur son sort ! Un jour il a eu l'opportunité d'acheter le bar, coup de chance, le tenancier-propriétaire quittait les lieux. A cette époque l'acquisition d'un fonds de commerce à Paris était encore envisageable sans devoir déboursier une fortune. Quelques années après, il a obtenu une licence pour vendre du tabac et des billets de loterie ; l'affaire a prospéré. Après avoir divorcé, il a en plus acheté un fonds de commerce libre situé un peu plus loin dans la rue ; il y a casé l'ancienne serveuse qui travaillait avec lui au bar, en fait sa maîtresse et la cause du divorce !

La plupart du temps la boutique de bonbons américains est fermée mais ça n'a aucune importance ; Bernard m'a expliqué un jour que les pertes de la boutique viennent en déduction de ses impôts. Sa compagne a un salaire sans quasiment travailler avec en plus les avantages sociaux. Il a déjà programmé le dépôt de bilan dans deux ans, elle aura droit au chômage, le temps que Bernard ouvre un autre commerce et ils recommenceront. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Bernard est un malin. En plus l'état français lui verse une subvention pour compenser la baisse du nombre des cigarettes vendues, la conséquence d'une campagne anti-tabac financée par le même gouvernement ! Elle est bonne la France et pas seulement pour les immigrés maghrébins ou noirs !

Son prochain commerce ? Des vêtements. Il a déjà tout calculé. Il en déclarera au fisc dix de vendus pour trente en réalité. Mieux, sur tous ceux non déclarés, en plus du bénéfice sur le prix de vente il empochera la taxe à la valeur ajoutée que le client lui aura payée. Si je lui fais remarquer que c'est de la tricherie il me répond que les autres font bien pire. Il sait bien qu'un serrurier ou un plombier se font payer deux fois

plus cher l'heure de travail qu'un enseignant. Et puis il y aussi tous ces blacks, ceux de France et ceux des îles lointaines, Antilles françaises, île de la Réunion ; selon lui, ils se contentent la plupart du temps de vivre des aides. Depuis le temps qu'ils font partie de la France, rien de bon n'en est sorti, ni ingénieurs, ni chercheurs ; ils sont un boulet ! Lui, Bernard, est un vrai français, un breton depuis des dizaines de générations ; pour peu, il serait plus français que les alsaciens ou les provençaux ! Alors pourquoi ne tricherait-il pas lui aussi ? Il est même fier d'avoir réussi, sa mère était venue avant-guerre travailler à Paris comme simple 'bonne à tout faire' dans une famille bourgeoise.

Je commande un sandwich baguette-jambon-beurre avec un café, comme quand j'étais étudiant. Miracle si rare à Paris, le sandwich est resté bon, la baguette est croustillante, le beurre est frais, le jambon est du vrai jambon, pas de l'épaule de dernière qualité sortie d'une boîte de conserve comme c'est le cas dans les grandes brasseries de Paris. J'ai même droit à des cornichons ! Le bon côté de la France : une variété incroyable d'aliments et de recettes, résultat de la convergence de toutes les cultures européennes.

Je pense soudain à tous ces excès, aberrations et injustices de la société française, à l'héritage perdu de 1789. La France est-elle devenue un repaire de tricheurs et de parasites ? Bien possible. En tous cas quand on regarde le niveau de vie des Français, on se demande comment ils font pour payer toutes leurs dépenses. Ce serait intéressant de tout geler en un instant, de demander à chacun comment il fait pour financer son train de vie. Comment l'un peut rouler dans une voiture de luxe allemande qui représente trente fois ses ressources mensuelles déclarées. Comment l'autre peut emmener toute sa famille aux sports d'hiver alors qu'il est au chômage. Intéressant aussi de demander aux employés du Trésor Public comment ils peuvent fermer les yeux sur tous les trafics et tricheries, pourquoi ils n'interviennent pas. De moins en moins de français exercent une activité utile et pourtant ce sont les moins bien payés. C'est assurément le signe d'une société en plein délitement !

Les nombreux français qui réussissent à bien vivre y arrivent la plupart du temps par des voies plus ou moins légales. Dans ces conditions, peu de gens seraient prêts à dénoncer les vraies dérives d'une société en perte. Quand la France arrêtera-t-elle de se moquer des républiques bananières du sous-continent noir. Elle en est devenue une ! Un grand nettoyage des écuries d'Augias serait nécessaire.

Qui est vraiment utile en France, où sont les forces vives ? A l'exception de la fonction publique d'état sous payée qui assure les tâches régaliennes, éducation, santé, justice, police, armée et quelques autres, à l'exception des ouvriers, techniciens et ingénieurs eux aussi mal payés, des paysans, tous les autres français reçoivent bien plus qu'ils n'apportent au pays. Beaucoup jouissent de privilèges injustifiables, de l'employé de la société nationale des chemins de fers aux journalistes et jusqu'à la couche la plus récente de parasites, la fonction publique dite territoriale, des agents recrutés à vie essentiellement par relation au niveau local et non plus national. Le plus souvent il s'agit d'emplois peu spécialisés qui relèveraient normalement du secteur privé, femmes de ménage, secrétaires, agents d'accueil, employés de mairie, jardiniers, éboueurs. De fait, c'est un moyen pour les hommes politiques locaux d'assurer leur réélection. La décentralisation à la française est une stupidité, aberration, gabegie, empilement d'une couche supplémentaire de parasites administratifs ! Présentée au départ comme un moyen de responsabiliser les Français elle a fait tout le contraire (responsabilisé en fait seulement quelques rats supplémentaires qui grignotent le fromage commun).

Quatorze heures.

Je quitte le bar et remonte à l'appartement. Une fois arrivé, je continue à penser au triste état de la France. L'effondrement du système éducatif est en grande partie dû à la folle politique d'immigration qui continue à faire entrer en France des maghrébins et des noirs. Leurs piètres résultats scolaires et leur indiscipline ont contribué à la baisse de niveau des écoles et lycées. Celui qui a été enseignant sait qu'un à deux éléments cancre ou agités suffisent à compromettre le travail d'une classe entière. Il aurait fallu pouvoir sévir ou alors mettre les jeunes arrivants dans des classes spéciales plus encadrées. La décision de permettre à tous les élèves d'accéder à tous les niveaux d'enseignements est le deuxième facteur essentiel de la chute de niveau qui en Europe est spécifique à la France. Immigration forcée, ver dans le fruit, résultat de l'idéologie égalitaire, bienvenue à bobo-land-Paris, le pays des bien-pensants qui ont fait du Che sud-américain un Dieu. Fréquentez-les, ils vous expliqueront qu'un caniche bien dressé garderait les moutons aussi bien qu'un chien berger des Pyrénées.

La scolarisation des enfants est devenue l'une des principales difficultés pour les classes moyennes qui cherchent à accéder à tous prix

à l'enseignement privé ; lui au moins a encore le courage de lutter contre la drogue, d'expulser les loups qui se glissent dans la bergerie. La France est aujourd'hui le pays européen qui de loin compte le plus de fumeurs de cannabis, le pays aussi qui compte le plus de maghrébins ! Comment s'étonner que les jeunes les plus doués partent en Amérique ou en Asie.

Restent en France ceux qui par héritage ou relations peuvent obtenir un poste enviable. Pourtant les hommes politiques refusent d'admettre cette réalité, dénaturent même les statistiques en annonçant que l'on gagne autant de français que l'on en perd, un africain entre, un blanc d'origine européenne sort ; pour eux, c'est équilibré ! Toute tentative de les raisonner est aussitôt qualifiée d'attitude raciste. Les écrits de certains sociologues sur le sujet des peuples primitifs d'Amérique du Sud font l'admiration des philosophes français : rejeter tout étranger au-delà d'un seuil de quelques pour cent pour ne pas aliéner sa propre culture est chose censée. C'est bon pour les sauvages, la France, elle, sait intégrer !

En ce qui concerne le système de santé ce n'est guère plus brillant, déremboursement progressif de nombreux médicaments, en perspective l'obligation pour tous de contracter une assurance maladie complémentaire auprès d'une compagnie privée, toujours moins de lits d'hôpitaux, manque flagrant de scanners et autres matériels spécialisés dans les structures hospitalières, manque de personnel, administration des hôpitaux confiée à des administrateurs qui ne sont pas médecins. Les personnels de santé appellent sans cesse au secours, alertent, personne ne les entend. En cas d'apparition d'une pandémie, je ne suis pas du tout sûr que la France serait à même d'y faire face, qu'il y aurait assez d'oxygène dans les services de réanimation au pays de Lavoisier, qu'il y aurait des moyens de protection et dépistage suffisants au pays de Pasteur ! Et pourtant il s'agit d'un risque bien réel lié à la promiscuité toujours plus grande de nos sociétés humaines contemporaines.

Dix-sept heures.

J'écoute la radio, des nouvelles de Bangui sur une station française spécialisée. Incroyable, on parle d'une affaire de militaires français qui auraient livré de jeunes africaines à des chiens. Pas possible, on dirait l'affaire Jarlon ! Les journalistes suggèrent que l'armée française s'efforcerait d'étouffer l'affaire. Pire le président de la République française lui-même se croit obligé de réagir ajoutant à la stupidité du journaliste la sienne propre. Horrifié il déclare à la presse que l'honneur

de la France serait souillé si les accusations s'avéraient vraies. Comment a-t-on pu en arriver là, où est passé l'honneur de la France, la moralité des chefs d'état ? Pour en revenir aux journalistes français, comme le montre l'exemple précédent, un de leurs registres préférés est celui du racisme antiblanc. Ils endossent l'habit du moralisateur qui défend l'égalité, combat le racisme de peau et le racisme de religion encore qu'ils ne sachent pas démêler l'un de l'autre. Tout sujet impliquant un immigré d'origine africaine est traité sous un angle bienveillant. En revanche, les sujets qui concernent les Français de souche le sont avec un à priori malveillant.

L'autocensure des journalistes les pousse même à ne pas dire ou écrire le nom des délinquants quand ils sont issus de l'immigration africaine ; l'ignorance par les journalistes des réalités du continent noir est par ailleurs effarante ! Les rares blancs qui effectuaient autrefois des safaris rendaient viable la gestion de réserves de faune considérable. Les concessionnaires de ces zones luttaienent efficacement contre les braconniers africains, protégeant les espèces menacées, en particulier les derniers rhinocéros. J'avais pu m'en rendre compte par moi-même, invité par eux et même si pour ma part je me contentais de prendre des photos. Depuis que la plupart des gérants blancs sont partis, le massacre de la faune est permanent mais ces mêmes journalistes qui dénonçaient les safaris se taisent aujourd'hui, passent sous silence le massacre des éléphants dans les grands parcs d'Afrique centrale, plus généralement de la grande faune en Afrique Noire. Pour les espèces plus petites, ce n'est gère mieux. Les pangolins sont ainsi massacrés, leurs écailles partant par centaines de kilos vers la Chine.

Pour en revenir encore aux journalistes ou apprenti-journalistes français et pour enfoncer encore le clou, leur immoralité semble bien être une caractéristique commune à beaucoup d'entre eux et ça ne date pas d'aujourd'hui. On peut se rappeler les libelles orduriers à l'encontre de la reine du temps de la royauté, le fantasme sexuel zoophile des journalistes qui accusaient le dernier shah d'Iran de livrer des femmes à des ours... A croire que dans ce milieu rien n'est interdit quand le vice rejoint la stupidité ! Mais ces tristes personnages sont toujours persuadés que les Iraniens vivent mieux sous le régime actuel des ayatollahs. Plus récemment quelques journalistes irresponsables s'en prenaient, c'est si facile, à l'image du prophète Mahomet, là encore avec des conséquences graves à la clé. Jamais ces gens à l'esprit étroit ne se considèrent comme

responsables de quoi que ce soit, pire ils prétendent guider la société. Quand les gens de bien dénoncent leur comportement, aussitôt ils brandissent la déclaration des droits de l'homme, invoquent la liberté d'opinion ! Leur immoralité est insupportable et conduira forcément un jour ou l'autre au rétablissement d'une certaine forme de censure ; ils en seront les premiers responsables.

Vingt-deux heures.

Une série américaine à la télévision. Nos intellectuels français critiquent les réalisations américaines ; elles seraient, selon eux, ridicules, marvels, spider-men escaladant des gratte-ciels, hommes chauves-souris, mutants, scénarios naïfs. Cependant, il est difficile de ne pas admirer la réalisation, les acteurs même de second ou troisième rôle jouent bien, mieux que n'importe quel premier rôle français. Il est évident qu'ils ont été formés dans des institutions d'excellence, loin de l'amateurisme du cinéma français. Trop de subventions publiques qui aident en fait les amis ! Lorsqu'il s'agit d'exporter, la production française est écrasée.

Quant au festival de Cannes, qui se déroule chaque année sur la Côte d'Azur, Riviera française, il ignore superbement et volontairement une bonne partie de la production cinématographique anglo-saxonne qui ne lui semble pas assez intellectuelle !

bord de mer

Pointe Rouge

Je suis Joy, Underground, projet Nemo, temps d'expérience : 0h 46mn. Immersion : deep-diving mode, je suis Luc, mon oncle, Afrique noire, golfe de Guinée, près de l'équateur, le samedi cinq décembre de l'an 2015.

C'est le soir ; le vol en provenance de Paris est à l'heure. Longue file d'attente, je patiente au contrôle des passeports, quelques privilégiés bénéficient d'un coupe file, des personnels d'ambassade, des employés d'ONG, organisations non gouvernementales, des notables africains et plus simplement quelques connaissances des agents de contrôle. Je récupère mon bagage et sors. L'ambiance m'est familière, une foule de noirs se presse ; certains lèvent les bras en brandissant des affichettes grossièrement confectionnées avec des noms de visiteurs ou d'hôtels,

d'autres proposent directement un service de taxis à quelques blancs isolés et désorientés par ce grand désordre. C'est la joie des retrouvailles de familles africaines, brouhaha, couleurs et bonne humeur, chaleur humidité et odeurs locales. J'aperçois mon père et lui fait signe, il se fraie un passage dans la foule, me serre dans ses bras.

Hôtel Hibiscus.

La grande concession est limitée par trois longs murs blanchis à la chaux, bordés intérieurement de manguiers ; le dernier côté est pleinement ouvert sur la mer. Je suis venu ici souvent quand j'étais gamin. C'est étonnant que l'établissement existe encore, un vrai petit coin de paradis tropical comme les blancs d'Afrique savaient si bien en aménager avant et juste après l'indépendance. Des cases rondes, agrandies et reconstruites avec des piliers en béton et des parpaings, sont disséminées dans la verdure exotique. Elles sont couvertes d'un crépi épais de couleur marron clair. Les petites fenêtres des suites qu'elles abritent sont soulignées par des cadres saillants blancs et même si les anciennes vitres à lamelles de verre ont été remplacées par des vitrages modernes, je ne me sens pas dépaysé. Les toits de chaume complètent l'impression d'authenticité ; ils sont maintenant solidement fixés sur une véritable toiture en tôle ondulée galvanisée. Des tuyaux circulaires concentriques posés au-dessus et équipés de gicleurs assurent la sécurité incendie.

On circule entre les cases par tout un labyrinthe de petits chemins bétonnés ; de grosses pierres blanchies à la chaux les bordent jusqu'aux allées plus larges proches de la piscine. Le tout est impeccablement propre, y compris l'eau du vaste bassin ; au fond, des mosaïques bleutées représentent des dauphins, des sirènes et le dieu Neptune. Derrière la piscine et en retrait une très grande paillote rectangulaire, le restaurant.

Notre case est l'une des mieux placées, face à la mer. Elle donne aussi sur la grande pelouse bordée de cocotiers qui sépare la plage de la piscine. Le temps de déposer mes bagages et nous nous retrouvons pour le dîner. C'est la fin du service de restauration, l'orchestre a presque achevé son répertoire, musique d'ambiance lounge. La table réservée par mon père se trouve au bord de la piscine. Elle est recouverte comme toutes les autres d'une nappe blanche en tissu bazin à motif de fleurs satinées brillantes sur fond mat. Un petit bouquet de fleurs blanches de frangipanier mêlées à une branchette rose violet de bougainvillier apporte une note de couleur. Le tout est de bon goût et la clientèle du soir mi

locale mi étrangère est discrète ; ici, elle peut oublier la vie trépidante de la grande métropole, calme et repos assurés. Le serveur en tenue blanche prend la commande. Ce sera cocktail de crevettes et pizzas pour nous deux ainsi que deux bières locales.

Mon père :

– Je ne voulais pas te faire faire la route de nuit et j'ai pensé que tu préférerais dormir ici plutôt qu'en centre-ville dans ces grands hôtels impersonnels du quartier administratif. Mais tu es sans doute étonné que l'établissement existe encore ?

– Oui et heureusement surpris, à vrai dire je ne m'y attendais pas. Tu as gardé tes habitudes. Je note aussi qu'il n'y a pas foule.

– Détrompe toi, l'hôtel est plein. En ce moment il y a un séminaire d'agronomie organisé par le ministère de l'agriculture. Quand je suis arrivé hier à midi il y avait bien une centaine de convives, heureusement que j'avais réservé une case à l'avance. Ce soir, c'est spécial, il y a un événement culturel en ville et ils sont tous partis là-bas. Demain matin, tu pourras constater qu'il y a affluence au petit déjeuner.

– C'est toujours un blanc qui gère l'établissement ?

– Non, il a vendu il y a déjà trois ans à un africain qui se débrouille assez bien. Je pensais que ça dégringolerait mais pas du tout et ceci en dépit du fait que les expatriés n'y viennent quasiment plus sauf quelques anciens comme moi. La clientèle d'affaires blanche ou jaune préfère les chaînes internationales, même chambre qu'à Londres, New York ou Berlin, une moquette standard, une savonnette aux algues, des mueslis au petit déjeuner, un petit cube moqueté dans un grand parallélépipède stupide de béton qui défigure l'Afrique avec deux cocotiers au bord de la piscine. Mais du coup les étrangers ne se sentent pas dépaysés et se considèrent en sécurité. Même les employés des ONG y sont hébergés maintenant. Alors, pour compenser, le nouveau propriétaire a cherché à capter une part de la clientèle de congrès, ceux de portée locale comme régionale.

L'affaire semble bien tourner. En plus les grands sites internet de réservation envoient des touristes. Et puis, si ça te plaît, c'est l'essentiel. J'oubliais un autre avantage, on est au nord de la capitale alors en partant demain matin on pourra ainsi éviter les encombrements de circulation.

Les pizzas sont excellentes, cuites juste ce qu'il faut au feu de bois. Mon père m'explique qu'autrefois le cuisinier remplaçait la mozzarella ou

le gruyère par du cantal. Lorsque nous avons terminé le restaurant est déjà presque vide.

– Demain pour le petit déjeuner le mieux serait que tu viennes avant sept heures ou alors après huit heures trente.

– Pourquoi ?

– Le séminaire dont je te parlais, tu verras par toi-même. Le matin c'est la bousculade. Jusqu'à huit heures trente, début des réunions, le buffet est pris d'assaut ; ensuite le personnel assure un deuxième service pour les touristes. Mais maintenant je suppose que tu as besoin de te reposer, tu verras bien demain à quelle heure tu veux te lever, la route n'est pas longue.

Nous quittons le restaurant.

Immersion : dans les pensées de Théo.

Heureusement Luc n'était pas là hier après-midi quand j'étais installé sous la grande paillote rectangulaire, en retrait de la grande table de congressistes. Il aurait dû supporter les propos haineux et provocateurs d'un noir métissé, teint assez clair, mine émaciée, à coup sûr un Rwandais, typé physiquement comme politiquement. Son président fait partie de ceux qui ne savent gouverner que par la haine de l'autre, une recette éculée vieille comme le monde. Pour le congressiste comme pour son président la cible habituellement choisie est la France. Sa vérité à lui est celle de blancs qui auraient orchestré le génocide, ces massacres inter-ethniques survenus au Rwanda une vingtaine d'années auparavant. Pour quelle raison ? Difficile d'en trouver une bonne tant le pays est peu intéressant hormis peut-être sur le plan touristique. Toujours est-il qu'il s'était mis à parler de plus en plus fort comme pour me défier. Il n'avait pas hésité à déclarer d'un ton péremptoire et assez fort pour que je l'entende bien que le véritable défi de l'Afrique serait de se débarrasser de la France, que ce dernier pays ne saurait jamais être une solution au sous-développement puisqu'il était lui-même le cœur du problème et toutes sortes d'autres âneries et contre-vérités provocatrices.

La France était assurément un pays de débauche où un homme pouvait coucher avec un homme et une femme avec une femme, où un enfant pouvait insulter son père et sa mère sans problème et même les faire emprisonner, un pays où on enfermait ses vieux parents dans une

maison de retraite quand ils ne servaient plus à rien, un pays où un homme jeune pouvait vivre avec une femme qui avait l'âge de sa mère. Non, décidément, les africains n'avaient aucune leçon à recevoir de la France. L'Afrique était de loin le continent le plus riche du monde avec ses énormes richesses minières. Ce qui retardait le continent c'est le pillage à grande échelle de ses ressources, organisé par les grandes puissances, France en tête.

Plus péremptoire et ridicule encore, ce pays arrogant ne serait rien sans l'Afrique et le jour où les pays africains lui tourneraient le dos elle plongerait dans le chaos. Tout un délire psychotique auquel il n'y avait rien à répondre. Assurément, avec de pareils cadres, le pays ne se développerait pas avant longtemps. Si l'Europe n'était pas venue en Afrique, lui probablement ne serait même pas venu au monde comme de très nombreux autres enfants du continent sauvés par la médecine des blancs. Au lieu d'un milliard de noirs en Afrique subsaharienne, il y en aurait tout au plus une centaine de millions ! Cela il l'oubliait, pire encore, peut-être jamais il ne le comprendrait.

La démonstration n'était pas terminée pour autant ! Un grand noir en boubou, probablement jaloux de ne pas capter l'attention de l'auditoire, s'était lancé à son tour dans une diatribe sur la supériorité africaine. Il y vantait l'intelligence de ses congénères, décrétait que très bientôt l'Afrique aurait de très nombreux prix Nobel scientifiques. Lui aussi était signé dans ses propos, orgueil et prétention démesurée, très caractéristique cette fois d'un pays francophone d'Afrique de l'Ouest. Les hôtes et plus généralement les représentants de l'Afrique centrale avaient tenté en vain de tempérer les deux intervenants. Eux n'étaient pas dupes se sachant également méprisés par ces pays des deux extrémités du continent.

A ma première arrivée dans le pays en compagnie d'Émilie, tous jeunes mariés, c'est dans un hôtel comparable que nous avons été hébergés. Il y a de cela si longtemps et en même temps le souvenir est si présent. C'était en septembre 1973, juste avant la rentrée universitaire. Premier contact avec le pays, à l'aéroport la descente d'avion par un escalier classique, pas un de ces tunnels climatisés qui permettent aujourd'hui de passer directement de la cabine de l'avion jusqu'aux salles de débarquement de l'aéroport. A chaque marche de l'escalier d'aluminium permettant de descendre sur le tarmac de l'aérodrome, l'air chaud et humide remontait un peu plus dans mon pantalon léger d'alpaga beige et sous la robe légère d'Émilie. Une fois arrivés en bas, nous avons

l'impression d'être dans une salle de bains humide.

Tous deux nous étions persuadés que notre travail aiderait le pays à se développer. Dans notre enfance l'éducation nationale avait tranché : les noirs étaient les bons et nous, les blancs, les méchants de l'histoire. Venir ici était en somme une manière de rattraper les fautes de nos parents ! Heureuse surprise, les africains n'avaient cure de toutes ces considérations, l'accueil avait été excellent ; du plus humble au plus puissant habitant, nous avons été les bienvenus.

Émilie avait consigné dans son journal ses impressions pour une journée de 1973, un samedi jour anniversaire de l'indépendance du pays : grande réception, foule au palais présidentiel, les invités se pressent dans la grande salle autour des buffets, de grandes tables tréteaux couvertes de nappes blanches et décorées de fleurs, plateaux de victuailles, canapés à la parisienne, brochettes, pièces de viande, boisson servie en abondance, jus de fruits et alcools, noirs et blancs mélangés, beaucoup de bonne humeur et de simplicité. Jamais nous n'avions perçu de rancœurs ou ressentiments à notre égard en raison du passé commun de la France et de l'Afrique noire.

Immersion : je suis Luc, hôtel Hibiscus, paillote principale, dimanche 6 décembre 2015, huit heures quarante-cinq.

Mon père a dû oublier que c'est dimanche car quelques tables seulement sont occupées par des africains en boubous ; je suppose que les autres congressistes préfèrent se reposer encore. Le personnel s'active à préparer omelettes, œufs brouillés, bacon et crêpes.

Le matin est le temps des oiseaux ; certains en profitent pour se désaltérer dans la piscine en effectuant des piqués rapides. Je vois des tourterelles gris rose à gorge maillée, des moineaux, des oiseaux mouches aux couleurs métalliques qui s'activent au milieu de la profusion d'espèces végétales, frangipaniers, plantes grasses, hibiscus, daturas aux grandes fleurs blanches en forme de cloches. Un jardinier arrose les sentiers bordés de crotons verts mouchetés de blanc, d'oreilles d'éléphant et de pervenches de Madagascar roses et blanches. Des tisserands jaunes et noirs volent des brindilles dans les toitures pour les rapporter à leurs nids situés dans les grands tulipiers à fleurs rouges et les jacarandas. Des rolliers aux reflets soyeux bleus et noirs viennent picorer des miettes sur la terrasse à la limite des tables.

Au sol des margouillats colorés d'orange et de bleu guettent eux aussi

la nourriture, friands de miettes de pains. Le spectacle est enchanteur. Alors que je viens tout juste de terminer une coupe de salade de fruits, l'un des tisserands s'aventure jusqu'à mon assiette et picore un reste de crêpe moelleuse. Enhardis, d'autres sautillent jusqu'à la table avec l'intention de faire de même. Pendant ce temps, côté piscine, un couple de sexagénaires blancs vient de s'installer dans le jacuzzi et commence à barboter dans le mélange d'eau et de bulles d'air. Tous deux très gros, avec de multiples replis de peau rosée, le cliché que l'on retient des touristes allemands, suisses ou autrichiens. Mon père arrive enfin.

– Bien dormi ?

– Comme un ange !

– Avec les décalages horaires j'ai préféré ne pas te réveiller ; en fait j'ai déjà pris le petit déjeuner.

Le téléphone portable de mon père s'active. Il répond.

– Bonjour ! Oui, bien sûr, ça tient toujours. Je te passe Luc. Je prends l'appareil.

– Luc, bonjour.

L'intonation de la voix me semble familière. Tandis que je cherche dans ma mémoire, mon père vient à mon aide : Olympe ! Je me rappelle, l'ancienne employée de maison de Théo quand il était à Bangui. Elle avait une fille, une gamine espiègle, comment s'appelait-elle ? Ayana oui c'est ça. Je réponds :

– Olympe, bonjour, comment vas-tu ? pour une surprise c'est une surprise.

– On va se revoir tout à l'heure.

– C'est une bonne nouvelle, ça me fera plaisir. Je regarde mon père et lui rend le téléphone.

– Pas de souci, on va faire comme ça ; on vous attendra pour le déjeuner.

Il m'explique :

– Ayana ne peut pas se libérer avant onze heures. Elles prendront toutes deux un taxi pour nous rejoindre à Pointe Rouge et déjeuneront

avec nous. Je suppose que ça ne te dérange pas ?

Ayana, des souvenirs enfouis ressurgissent. Treize ans auparavant, un séjour passé à Bangui. Émilie était restée à Paris avec Claire. Olympe travaillait chez mon père et s'occupait du ménage. Quel drôle de nom pour une femme black ! Parfois elle venait avec sa fille, Ayana. Elle devait avoir dans les huit ans, une gamine espiègle au regard malicieux. Il n'était pas rare que Théo l'emmène avec nous en weekend car Olympe n'avait pas de famille sur place. Je me rappelle en particulier une excursion au bord de l'Oubangui où nous étions allés voir les hippopotames. A plusieurs reprises aussi nous étions allés pique-niquer sur les bancs de sable au milieu du fleuve, entre Bangui et Zongo. J'avais même commencé à apprendre à nager à Ayana.

Mon père interrompt mes souvenirs :

– À l'été 2002, j'ai dû quitter Bangui après six ans de séjour. Mon contrat avec le ministère français des affaires étrangères était terminé. Pour Olympe, la situation s'est compliquée. Je l'avais recommandée à un employé de l'ambassade de France, mais ils ne se sont pas bien entendus ; peut-être que je lui avais donné de mauvaises habitudes.

Elle s'est retrouvée sans travail et dans un pays où l'insécurité ne faisait que croître. En plus des mutineries récurrentes un nouveau danger a émergé, un problème qui pourtant n'existait pas avant celui des tensions religieuses : une islamisation rampante. Des muezzins improvisés apparaissaient un peu partout dans les quartiers. En plus, dans le système éducatif, ça n'allait plus du tout. Les enseignants étaient absents la moitié du temps, démotivés par l'irrégularité et la modicité des salaires.

Tu connais l'attachement et le respect des blacks pour l'éducation, du moins en Afrique. Olympe était inquiète pour Ayana et elle a pris le risque de revenir ici dans son pays d'origine sans être sûre de pouvoir y trouver un travail. Je n'ai plus eu de nouvelles jusqu'en 2005, année où j'ai signé un dernier contrat de travail dans le cadre de l'assistance technique. Bien sûr, ici, les blancs on les connaît tous et très vite, elle a appris que j'étais en poste. Elle est venue me voir et m'a expliqué sa situation.

Alors je l'ai aidée. On a scolarisé la petite durant les six années où j'étais là chez les sœurs, à la mission catholique. Ayana a très vite rattrapé son retard. Parallèlement j'ai fait une petite avance financière à Olympe qui souhaitait ouvrir un atelier de couture au quartier. Une bonne idée,

ça a bien marché enfin suffisamment pour les faire vivre toutes les deux. En 2011, il a fallu que je prenne ma retraite et juste après il y a eu le problème de ta mère. La suite, tu la connais, j'ai décidé de passer encore quelques années sur le continent.

– Ayana, cela lui fait quel âge maintenant, dans les vingt et un ?

– Tout juste. Elle a bien changé physiquement mais elle a toujours ce charme qu'elle avait toute gamine. Je la taquine parfois à ce sujet.

– Et après le bac, j'imagine qu'elle a poursuivi des études ou alors elle s'est mariée ?

– En 2011, après l'obtention de son diplôme, elle s'est inscrite dans une formation d'agent d'assurance, un cours privé. Elle avait l'air de s'y plaire et elle a obtenu son diplôme de fin d'études. Maintenant elle travaille. Quant au mariage, non, même si ce ne sont pas les occasions qui manquent.

– C'est bien étonnant pour ici !

– Elle est très attachée à Olympe et surtout elle a beaucoup de principes, l'éducation des sœurs de la mission catholique !

– Tu les vois souvent ?

– Oui, elles viennent régulièrement dans mon repaire de bord de mer depuis que j'ai commencé à l'occuper en 2006. J'ai pensé que cela te ferait plaisir de les revoir, de toutes manières, là-bas, chacun fait ce qu'il veut et tu n'as aucune obligation particulière, sinon de m'aider à surveiller le barbecue et encore, si Olympe nous laisse faire ! Pendant que sa mère s'occupe des tâches, ce dont elle ne peut s'en empêcher, Ayana se baigne. De mon côté, à part un peu d'entretien et quelques réparations de temps à autres, je m'installe en général sur la terrasse face à la mer, parfois je vais au village chercher le poisson et les fruits. La maison est assez grande, il y a de la place pour tous.

– J'avais cru comprendre que c'était un simple cabanon de pêcheur.

– Non pas vraiment, j'ai dit ça pour plaisanter. Du temps où grecs et libanais étaient encore nombreux dans le pays, c'était pour eux une résidence de weekend. Ils pratiquaient la pêche au gros. Pointe Rouge, l'endroit où elle est située, se trouve à une soixantaine de kilomètres au nord d'ici. Il y a une rivière et de l'autre côté un village de pêcheurs. Tu te souviens peut-être, c'est là qu'on prenait la pirogue pour aller chez les pygmées ?

– Cela fait longtemps mais ça me dit quelque chose.

Neuf heures du matin.

Nous partons. La sortie de la capitale en direction du nord est facile. Les constructions changent peu à peu, les murs en parpaings de béton cèdent la place à des murs en terre, les toitures en tôle à des couvertures en chaume. Les quartiers les plus excentrés sont encore desservis en eau et électricité mais au moyen de raccordements plus ou moins sauvages, un fouillis de poteaux et câbles électriques reliés à l'installation de la compagnie nationale d'électricité en bord de voirie. Les bas cotés sont de plus en plus sales et seules les rues principales sont revêtues d'asphalte ; les latérales sont faites de simple latérite cabossée, ondulée. Une à deux fois par an, les engins de terrassement viennent les ratisser.

Au-delà des faubourgs, la route est presque entièrement rectiligne ; à droite, ici et là, des cases avec autour des cultures de manioc et plus loin des cultures maraîchères, côté mer des buissons de roseaux, des figuiers et des cocotiers. Pour seul rappel de modernité, à part la ligne électrique qui longe la route, de grands panneaux publicitaires vantent les mérites de lessives, mélanges cacaotés pour enfants, médicaments de base ou encore services de téléphonie mobile. Comme dans bien d'autres pays d'Afrique Noire, payer les factures de téléphone est devenu la priorité bien avant celles d'eau ou d'électricité.

La côte devient de plus en plus sauvage et monotone, déjà une heure que je suis secoué dans le vieux pick-up japonais couleur bordeaux. La plage est jonchée de débris végétaux ramenés par la mer, palmes de cocotiers, feuilles et branchages. Entassés, ils forment des lignes et des courbes. La forêt se rapproche de plus en plus du rivage, l'atteignant presque par endroits. Mon père me rassure :

– Nous allons arriver. Au bout d'une très longue plage, la côte s'incurve légèrement vers l'ouest et j'aperçois quelques affleurements rocheux rougeâtres dominés par une bâtisse. La rivière est encore cachée mais un peu plus loin, en retrait, on devine quelques habitations encadrées par la forêt tropicale avec des pirogues sur la plage. C'est le village de pêcheurs. On arrive à la villa. Machinalement je regarde mon smartphone ; le logo du réseau téléphonique promet encore des communications en revanche l'internet mobile ne fonctionne plus. Mon père gare le véhicule sous un hangar en tôle à moitié rouillé attendant au bâtiment principal. Il contient un tas d'accessoires de pêche, cannes, moulinets, filets, épuisettes. Il y a également des harpons pour la pêche

au gros, de vieux moteurs et un hors-bord en résine manifestement hors d'usage.

– Tu reconnais ?

– Je ne vois pas la rivière.

– Normal, elle est un peu en contre-bas. Regarde, on aperçoit le pont en béton. Autrefois le bac était à ce niveau. Elle remonte jusqu'au premier village pygmée. Malgré la pression toujours plus grande des sociétés forestières, tout l'arrière-pays est encore une réserve naturelle.

La villa d'un seul étage doit bien faire dans les cent mètres carrés au sol. Elle est ancrée solidement dans la roche à l'aide de pilotis en béton. A cet endroit, nulle crainte que la mer ne réduise la plage comme c'est souvent le cas ailleurs. Une belle terrasse d'angle, surélevée sur des piliers et à demi couverte, offre une vue à la fois sur la mer et sur le village. La toiture en tôle est mitée de tâches de rouille et de trous colmatés au goudron. Une parabole, l'accès internet est bien prévu.

Nous entrons. La maison est entretenue juste ce qu'il faut. Le mobilier est simple, essentiellement des tables, sièges et étagères en osier, des lits à baldaquin avec moustiquaires. Je vois des climatiseurs mais leur effet risque d'être limité car les fenêtres sont encore à châssis de lamelles de verre inclinables. Théo prend son téléphone et appelle au village. Un quart d'heure après un pêcheur arrive et nous propose une énorme carpe rose et quelques crevettes de rivière. On les met au réfrigérateur et mon père prend rendez-vous pour demain matin.

Immersion : je suis Luc, Pointe Rouge, dimanche 6 décembre 2015, treize heures, temps écoulé depuis le début de la plongée : 0h51mn.

Un taxi jaune pointe au bout de l'allée conduisant à la route littorale. Il se gare à l'arrière de la maison. Olympe sort la première du véhicule, elle n'a pas trop changé mais quand Ayana sort à son tour, alors là c'est un choc. J'ai bien du mal à reconnaître la gamine qu'on emmenait avec nous en balade le dimanche et à qui j'apprenais à nager. Elle est d'une réelle beauté, par ses formes, son équilibre, sa silhouette, son naturel, sa manière de se déplacer. Par sa manière de s'habiller aussi, simple et juste, une blouse blanche brodée qui met sa peau en valeur, une jupe qui dévoile juste les genoux. Jolie, fraîche, un charme indéniable avec une expression enfantine à laquelle se rajoute un petit air moqueur comme si elle voulait dire, je suis belle mais bien sûr que je le sais !

Elle ne peut en effet ignorer l'impression qu'elle fait sur les hommes. Elle est de ces femmes que l'on ne peut qu'aimer d'emblée, tout un ensemble, une alchimie qui ne dépend ni de la couleur de peau ni de la culture ni de tout autre paramètre. Elle est ce sur quoi il n'y a rien à redire. Je me sens soudain ridicule dans ma tenue de vacancier.



Pour nous deux c'est la surprise, gêne, retenue ou interrogation de deux adultes qui ne se sont pas revus depuis qu'ils ont grandi, en plus pour moi le trouble et la confusion devant la superbe transformation, un mélange d'étonnement, curiosité et admiration, aussi une attirance immédiate.

Ayana, Bing /create, prompt : African beauty, female model, very beautiful eyes, a soft, charming and naïve look, light brown skin, tropical flowers.

Olympe vient rompre ce silence en me tendant sa joue, je l'embrasse puis vient le tour d'Ayana. Odeur subtile et légère de fleurs printanières, fragrance délicate, à l'évidence ce n'est pas l'un de ces parfums contrefaits vendus à la sauvette dans les rues de la plupart des métropoles d'Afrique noire. C'est sans doute mon père qui doit les lui rapporter lors de ses voyages en France, ventes hors taxe dans l'avion ou à l'aéroport. Lorsque à son tour elle m'effleure la joue, un trouble m'envahit et quand elle me regarde je ne sais plus si c'est une femme ou la petite fille que j'ai connue.

Je n'avais jamais vraiment fait attention au physique d'Olympe. Les femmes en Afrique noire sont vite usées et les blancs ne font plus attention à elles après trente ans, les considérant comme fanées. Cependant, je me souviens de ce que m'avait raconté mon père. Une histoire racontée de père en fils dans le village dont Olympe est originaire. Elle vante la beauté des femmes de son ethnie, une qualité déjà connue du temps du commerce du bois d'ébène et appréciée par les trafiquants. Ces 'pièces d'Inde', comme on les appelait, étaient exemptes la plupart du temps de filarioses et autres maladies. Les colons français qui avaient moins de préjugés de race que les colons britanniques acceptaient de les payer cher, domestiques et 'négresses de lit' ! Alors, pour éviter l'esclavage, les plus belles des filles du village étaient très tôt scarifiées ; suffisamment enlaidies, elles échappaient alors à la traite.

Olympe et Ayana sont allées installer leurs affaires dans les chambres. Mon père plaisante.

– Alors tu pourras supporter la compagnie d'Ayana ?

Je préfère changer de sujet.

– Ainsi c'est là ton refuge, depuis des années ?

– Comme tu le vois.

– Tu comptes vraiment continuer à vivre ici toute l'année ? Pourquoi pas en France ?

– Tu veux dire à Paris ? Non, sûrement pas, ce que j'ai vu ces dernières années ne m'y incite pas ! Bien sûr l'Afrique Noire aussi a beaucoup changé et pas en bien non plus. En voulant imiter l'Occident, le continent noir a engendré des milieux urbains détestables mais si on s'éloigne un peu comme ici à Pointe Rouge on peut encore retrouver de l'authenticité. J'ai passé en Afrique probablement les plus belles années de ma vie ; j'y ai plus de souvenirs de ma vie d'adulte qu'en France.

– Sans quitter définitivement le continent, Claire avait pensé que maintenant que tu es seul tu aurais pu partager ta vie entre ici et là-bas.

– Quelque fois, j'hésite, je ne sais pas encore, peut-être que c'est ce que je ferai. J'aimerais bien visiter le Maine qui n'est pas très loin de chez vous et le Canada voisin. C'est un des pays où j'aurais aimé m'installer quand j'étais jeune. En attendant tu peux la rassurer. Ici ce n'est pas une vie de robinson ou d'ermite dans une grotte, seulement une vie ordinaire, de celles que l'on recherche quand on commence à prendre conscience que la vie est derrière soi, une vie avec des villageois qui me respectent sans me harceler, qui se contentent encore de la pêche et d'une humble plantation, qui espèrent en secret que leurs enfants ne partiront pas un jour prochain vers ces villes affreuses construites à l'image de celles des blancs.

– Mais tu ne t'ennuies pas tout seul ici ? Tu as des amis ?

– Tu sais sans doute que dans le métier que j'exerçais, les relations entre les blancs étaient surtout une manière de s'épauler, nous étions coupés du monde développé ; une fois une mission terminée, un contrat de travail de quelques années achevé, on se perdait de vue. Ce que sont devenus les autres, les anciens, les obstinés, les addicts à l'Afrique noire, à vrai dire je n'en sais rien. Quant aux africains, certains de ceux avec lesquels je travaillais sont devenus ministres, l'un d'entre eux est même

président dans un pays voisin. Je suis content pour eux mais c'était un autre temps et je n'ai pas gardé de relations.

Évidemment tout ceci est difficile à comprendre pour les générations qui sont nées avec internet. Cela a tout changé. Pourtant je ne me sens pas isolé et j'ai souvent des visites d'Olympe et Ayana.

– Il n'empêche, tu es désocialisé.

– Ou asocial, c'est plutôt ce que tu penses, n'est-ce pas ? Mais à mon âge on peut enfin prendre le temps de réfléchir.

– Et d'écrire, tu n'en éprouves pas l'envie ?

– Un véritable livre de souvenirs ? Est-ce que cela aurait un réel intérêt ? Peut-être pour Claire et toi. C'est vrai que cela complèterait la quantité de photos que je suis en train de classer avec l'intention de vous les expédier. Quant à écrire, parfois je gratte quelques notes, pose sur le papier quelques remarques, points de vue, observations sur la société. C'est plus une gymnastique intellectuelle qu'une démarche structurée. Je le fais comme d'autres s'adonnent aux mots croisés.

Quant à l'épithète d'asocial, tu sais, j'ai toujours pensé que j'étais seul. L'homme social n'est qu'une étape de l'évolution, une invention des philosophes, psychologues, sociologues. Crois-tu vraiment que quand un malheur s'abat sur toi, accident, attentat terroriste, le soutien d'un psychologue apporte quoi que ce soit ? Pas plus que les curés dans les siècles passés. En fin de compte c'est toi seul qui devras surmonter l'épreuve.

– tu penses donc pouvoir ignorer les autres ?

– les autres que toi et Claire, Olympe et Ayana, non. Mais tu n'es pas venu pour discuter de ma solitude. On ferait mieux de parler de ton séjour, de ce que l'on pourrait faire après l'excursion chez les pygmées programmée pour demain.

Je suis Luc, même jour, milieu d'après-midi, après la sieste.

Je regarde avec mon père des photos anciennes. Je compte bien en ramener un grand nombre à Boston, ne pas perdre ces précieux souvenirs. A côté de clichés déjà jaunis, de formats à résolution faible, kodak-disk des années quatre-vingt, photos instantanées polaroid, il y a aussi d'excellentes images noir et blanc faites avec le vieux boîtier reflex argentique nikkormat de Théo, enfin toute une série de diapositives qui valent la peine d'être scannées.

1975 : un cliché de ma mère, jeune et rayonnante, dans une robe en

cotonnade blanche. Elle est assise dans un siège enveloppant en osier sur la terrasse d'un hôtel au style colonial qui domine la mer ; en contre-bas et avant l'océan, une piscine d'eau douce et une autre d'eau de mer. Sur le cliché suivant, ma mère est en tenue de brousse, habits beiges taillés à la coloniale, grand chapeau de paille. Mon père commente :

– Les premières années en Afrique noire, c'était le temps des découvertes. Tu n'étais pas encore né. Là c'est lors d'un voyage dans le sud-ouest du Cameroun, à Victoria mais la ville a changé de nom depuis. L'exotisme, les premiers émerveillements, l'enchantement même.

– Les rochers sont noirs.

– Oui c'est du basalte. Les plages sont noires comme de la cendre, faites de débris volcaniques.

Une autre photo, une réception chez des blanc expatriés :

– On dirait que ça s'est bien passé à votre arrivée, comme tu me le disais précédemment !

– En arrivant on était accueilli par ceux qui étaient déjà sur place, un peu comme au temps des colonies. Les nouveaux étaient un objet de curiosité. Il s'agissait essentiellement de déterminer s'ils pourraient s'intégrer facilement et dans quel microcosme. Alors, durant les premières semaines, ce n'était qu'invitations à droite et à gauche, une sorte d'examen de passage que je n'appréciais pas trop mais ça plaisait à ta mère. Les anciens eux s'amusaient des étonnements qui quelques années auparavant avaient été les leurs, cette nature si généreuse, l'abondance des fleurs, des fruits, toutes ces espèces exotiques nouvelles, le climat chaud et humide, le choc culturel.

C'était à qui nous ferait découvrir le maximum de choses nouvelles et étranges. Passage au marché à la viande, achat d'une cervelle de zébu, la tête de l'animal fendue sur le billot de bois, le magma gris blanc emballé encore fumant dans un papier journal et payé une somme ridicule. Ensuite le marché des plantes, racines, pommades remèdes et onguents divers, boîtes rondes de cirage kiwi remplies de pâte de fourmis fumées. A l'occasion de la première visite du marché artisanal, ta mère avait craqué pour un masque grimaçant mi singe mi phacochère. Autre exemple de ces rites d'initiation pour les nouveaux arrivants : dans un village de brousse, installés en rond sur des tabourets dans une case

obscur, nous devons mâcher une noix de cola passée de bouche en bouche sans réprimer notre dégoût.

– Vous étiez jeunes mariés ?

– Oui, cela a fait office de voyage de noce, une raison de plus pour tout voir en positif, refuser de croire qu'il était possible qu'on nous propose une main de gorille coupée sur le parking du supermarché local. C'était la première fausse note venue brouiller l'image d'un pays merveilleux et idéalisé au lycée par le mythe du bon sauvage, une Afrique si belle et dont je refuserais encore longtemps de voir le côté sombre.

Cela fait bien une heure que nous explorons les photos. Ayana arrive sur la terrasse. Le discret maillot jaune clair ne peut dissimuler son corps parfait, des formes jeunes pleines et fermes, plus accentuées que chez les blanches et sans l'être trop, une beauté naturelle pas vulgaire ou empruntée, élancée, la taille fine, la poitrine gonflée juste ce qu'il faut ; le fin tissu laisse deviner des détails troublants. Théo me demande si je suis vraiment venu pour regarder de vieilles photos ! Ayana confirme, c'est une bonne heure pour aller se baigner. Le temps d'enfiler moi-même un maillot et nous partons à la plage. Théo :

– Prenez votre temps, Olympe et moi on s'occupe du dîner. Mais je t'avertis, on mange tôt. Sur ce plan, ça ne devrait guère changer tes habitudes.

Même jour, vers dix-neuf heures.

Olympe s'apprête à mettre le poisson sur la braise. Le dispositif qui fait office de barbecue est une simple grille en fer installée sur trois grosses pierres, juste en contrebas de la terrasse, à même la plage. Elle est en train de badigeonner avec soin la carpe d'une sauce verdâtre de sa composition, des gombos et des feuilles de manioc pilées avec du pili-pili. À côté les brochettes de crevettes sont déjà prêtes.

Après le dîner, mode fantôme, Olympe et Ayana sont parties se coucher. Théo et Luc sont en train de discuter.

Théo :

– Ton travail avance comme tu veux ?

– Assez bien.

– Tu sais, je me tiens au courant de temps à autres des progrès dans

ton secteur d'activités, plus particulièrement sur tout ce qui concerne la réactivation de zones du cerveau, par exemple ces essais pour redonner de la mobilité à un handicapé dont la moelle épinière a été endommagée. Ce genre de recherches, c'est bien en relation avec ton travail ?

– Oui dans une certaine mesure. De notre côté on s'occupe effectivement de mettre au point des implants cérébraux en vue d'activer artificiellement des zones cérébrales mais avec une ambition encore plus large.

– Ce qui veut dire ?

– A terme on voudrait pouvoir contrôler finement une zone entière du cerveau vouée à une fonction donnée.

– C'est bien ambitieux, le chemin risque d'être long et difficile.

– Pas si sûr, le proche avenir pourrait nous réserver bien des surprises ; de nombreuses équipes sont sur les rangs, laboratoires de l'armée, fondations privées, équipes universitaires et toutes travaillent d'arrache-pied avec l'espoir d'arriver les premiers.

– Mais pour Ydutech, ce n'est pas une priorité ? Je pensais que les recherches de Claire constituaient le principal centre d'intérêt, à savoir la mise au point de nouveaux médicaments.

– C'est vrai qu'on communique très peu, pas d'effets d'annonce comme dans les majors mais on avance très vite. Il faut dire aussi que ces travaux sont parfois mal perçus dans l'opinion publique, le souvenir douloureux de tant d'essais ratés par le passé dans les interventions sur le cerveau, entre autres des lobotomies menées de manière irresponsable. Depuis, d'énormes progrès ont été réalisés dans la miniaturisation des capteurs ; ils sont moins invasifs et c'est là un point essentiel. Pour le reste c'est une question d'intelligence artificielle, arriver à débrouiller l'écheveau des signaux électriques associés à l'activité cérébrale mais c'est à portée des derniers super-ordinateurs.

– Tu disposes d'une telle installation ? mais tu n'as peut-être pas le droit de divulguer une telle information même à ton vieux père !

– Je confirme que nous avons une machine très puissante. Elle sert à toutes les activités d'Ydutech et j'y ai accès. Avec Jill et les autres membres de l'équipe, nous espérons pouvoir un jour réactiver la mémoire. C'est officiellement l'objectif de nos travaux et c'est donc complémentaire de ceux de l'équipe de Claire. Elle s'occupe de la chimie et nous de la stimulation physique. En réalité et pour te faire une confidence, nous allons bien au-delà de la simple extraction de souvenirs, on s'efforce

d'induire des comportements.

– J'ai entendu parler de tels travaux menés par l'armée américaine.

– Oui et pour eux il s'agit de vaincre la peur, dominer ses émotions. Je te l'accorde, il pourrait y avoir toutes sortes de dérives mais notre but à nous est de soigner, corriger des comportements handicapants dus à certaines maladies mentales et cela nécessite de connaître en détail la signature de l'activité cérébrale, tous les signaux électriques et chimiques associés. Nous n'avons nullement l'intention de modifier la personnalité de qui que ce soit rassure toi.

– Tu veux que je te dise ce qui m'étonnes dans toutes ces recherches ?

– Tu vas me le dire.

– La première fois que j'ai entendu les médias relayer une information selon laquelle l'équipe de recherche d'une fondation allait reproduire la psychologie d'un ver de terre, je me suis demandé si le journaliste n'avait pas mal traduit ou si c'était une plaisanterie. Dans ma jeunesse, l'idée de réduire la pensée à de seuls signaux électriques aurait déclenché un tollé de protestations, même s'il ne s'agit ici que d'un humble ombilic. Je fais partie de ceux qui pensent qu'il ne peut y avoir de pensée consciente sans ADN. Même si intelligence et conscience se nourrissent l'une de l'autre, vont de pair, croissent en même temps que la céphalisation, une distinction doit être faite entre les deux, surtout depuis que les hommes se sont mis à utiliser les mots d'intelligence artificielle. L'intelligence ne contient pas tout ce qui est affectif, les comportements humains peuvent seulement être imités. En revanche dans le cas d'une machine inerte construite par l'homme, les facultés de compréhension, analyse, optimisation des décisions vont sans nul doute devenir bien supérieures à celle des humains même s'il ne s'agit que d'automatismes très évolués.

La conscience, c'est autre chose que la simple intelligence, c'est l'ADN et donc à mon avis c'est une super conscience basée sur un super cerveau vivant et non pas inerte qu'il faudrait construire. Je ne vois pas cela avant des centaines d'années et si entre temps l'intelligence n'a pas détruit la conscience humaine dans une apocalypse.

– En fait les journalistes déforment la pensée des chercheurs. Il s'agit bien d'imiter un comportement qualifié d'intelligent et pas plus. La vie, c'est bien sûr une autre affaire, celle de la conscience. Une grande part des incompréhensions dans les discussions sur l'intelligence artificielle et ses risques provient d'une confusion entre les deux concepts.

– On peut le comprendre, je te l'accorde, dans la mesure où la

linguistique n'a pas encore fait son autocritique et entamé une redéfinition du vocabulaire, ceci sur la base de l'étude du fonctionnement cérébral. Pour cela, c'est encore un peu tôt ; on n'en est qu'au début des expérimentations. Mais c'est vrai qu'il faudra bien un jour refonder les bases du langage, la définition des mots ou plus largement des symboles les plus aptes à optimiser la communication, autrement dit préciser une pensée.

Le vocabulaire actuel avec ses voyelles et consonnes a représenté un progrès dans une démarche analytique visant à décortiquer, préciser toujours plus. C'est ce goût même pour l'analyse qui a fait le succès de l'Occident. Rien ne dit pourtant que ce soit la solution optimale. Ainsi la langue française propose une surabondance de mots qui empiètent les uns sur les autres. On a abandonné les pictogrammes et idéogrammes alors qu'en fait dans les premières perceptions conscientes des organismes vivants, une forme circulaire a créé une empreinte cérébrale particulière chez un animal donné. Le mot 'rond' est associé à cette perception primitive. Le vocabulaire, la grammaire permettent alors de dire s'il s'agit d'un 'rond' grand ou petit, d'un 'rond' de telle ou telle couleur, donc d'associer toutes sortes d'autres caractéristiques. On peut à partir de la racine 'rond' créer toutes sortes d'autres mots comme arrondir, rondouillard, rondin qui incluent la forme ronde de départ.

Pour en revenir aux mots intelligence et conscience, ils sont souvent dans leur utilisation en situation d'intersection mathématique. Une part du concept d'intelligence est dans celui de conscience. Selon qu'ils sont utilisés par des philosophes, des psychologues, des neuro-physiciens ou encore par le citoyen moyen, le sens peut varier.

– Mais l'intelligence a une définition qui répond bien à ce que l'on appelle intelligence artificielle si tu consultes wikipedia : selon Platon l'intelligence est l'activité qui permet d'acquérir la science. D'après Priscien de Lydie, Théophraste et Aristote définissent l'intelligence comme une faculté différente de la sensibilité, aussi bien que de l'opinion et de la raison. Il y a là une distinction entre d'une part la pure activité de la machine-cerveau (performances, activité, qualité des interconnexions, d'autre part le ressenti conscient (sensibilité) et la raison (qui conditionne le libre-arbitre conséquence de l'état conscient). Toujours selon wikipedia, l'intelligence peut être perçue comme la capacité à traiter l'information pour atteindre des objectifs. L'intelligence des animaux dépend de la qualité des systèmes de communication neuronaux et endocriniens. Cette

manière de voir les choses correspond bien en gros à l'intelligence dite artificielle mais le mot même 'endocrinien' peut sous-entendre aussi le lien entre intelligence et conscience.

Luc continue :

– Une fois que l'on s'est bien mis d'accord sur ce qu'est l'intelligence, autrement dit en la limitant à ce qui a été expliqué ci-dessus, alors il apparaît comme évident que l'intelligence artificielle va supplanter l'intelligence de l'homme. Elle sera plus rapide, infatigable, assise sur une mémoire incomparablement plus puissante et une hiérarchisation plus complexe permettant des niveaux d'abstraction plus élevés. Il en résulte qu'il n'y aura plus aucune raison d'établir une discrimination entre les uns et les autres sur le seul critère d'aptitude à la manipulation de symboles et à la logique mathématique. Bonne nouvelle pour les écoliers et lycéens qui sont en échec dans ces domaines ! Le fossé entre l'I.A. et le plus intelligent des humains deviendra plus important que celui entre le sapiens le plus intelligent et le sapiens le moins pourvu sur ce plan. Un jour les mathématiques pures finiront aussi par relever de l'intelligence artificielle.

Priver de cours de sciences vraies au prétexte stupide que l'on n'est pas assez doué en mathématiques est une aberration, pire une grave faute dont se rend trop souvent coupable la société.

– Je suis bien d'accord avec toi, l'homme supplanté en intelligence, oui, mais pas pour le reste, à savoir l'activité mentale consciente. Quand les penseurs alertent sur les dangers de l'intelligence artificielle pour l'humanité, en fait ce n'est pas elle en soi qui constitue un risque mais la conscience de ceux qui feront appel à elle. Le jour où l'intelligence artificielle aura comblé les différences d'efficacité entre les hommes sur le plan des capacités d'intervention sur le monde réel, ou chacun disposera d'une intelligence artificielle complémentaire surpuissante, alors la porte sera ouverte à toutes les dérives. Les mal-conscients, devenus super-intelligents, pourraient démultiplier leur malfaisance ! Ils n'auraient plus même besoin de faire appel par la force aux meilleures intelligences humaines comme Hitler par exemple a pu le faire.

Mais plutôt que de parler d'intelligence ou conscience il vaudrait mieux parler d'une pensée humaine consciente élaborée par une combinaison permanente de processus intelligents et de choix conscients.

Dès qu'il y a un choix à faire, dès que l'intelligence a analysé et proposé des choix de réaction à une situation, c'est la conscience qui intervient. Cette description de la pensée est bien sûr simpliste car les réactions conscientes d'un individu donné peuvent finir par être incorporées dans la phase intelligente, comme des automatismes. L'intelligence peut alors inclure des réactions conscientes endormies.

Dans ces conditions vouloir séparer intelligence et conscience me paraît difficile. Même l'humble ver de terre fonctionne comme cela. Sa minuscule conscience le conduit à réagir pour vivre et se reproduire. Certains penseurs d'Asie croient même que tout être vivant est animé d'un souffle de vie, l'âme ; la conscience est alors la perception, le ressenti de ce souffle de vie ; elle permettrait selon eux à n'importe quel être vivant de prendre des décisions, guiderait son comportement.

– J'ai bien compris ce que tu veux me dire. Même si on incorporait des choix répondant à une éthique particulière dans une intelligence artificielle, on ne ferait que fabriquer une pensée artificielle. Elle ne serait pas la vie.

– Ce qui est inquiétant à mon avis en Occident, c'est que on ne connaît pas l'état spirituel de ceux qui vont construire les machines intelligentes. L'avenir de l'humanité dépendra de la manière dont ils se détermineront eux-mêmes. Mais pour en revenir à ton travail à Boston, je pense que tu as de la chance de pouvoir travailler sur un projet aussi ambitieux et je suis content pour toi. J'espère seulement qu'Ydutech aura les moyens de financer la poursuite de ces travaux.

– Tu ne dois pas t'inquiéter pour cela. Je ne sais pas ce qui se passe avec Ray, s'il a la baraka, mais tout semble lui réussir sur le plan professionnel. Tu sais, tu devrais vraiment venir nous voir, je suis sûr que ça lui plairait de parler de tout ça avec toi.

Il est bientôt minuit, Théo :

– On devrait peut-être aller se coucher ? Demain il y a l'excursion en forêt.

– Oui c'est une bonne idée, bonne nuit.

peuples oubliés

Immersion : je suis Théo, Pointe Rouge, excursion chez les pygmées, lundi 7

décembre 2015.

Il est déjà dix heures trente du matin quand on embarque enfin au niveau de l'ancien embarcadère. Les deux pirogues se suivront pour remonter la rivière. Je suis en tête, Luc et Ayana derrière, assis sur des petites planchettes en bois humide qui font office de sièges. Olympe a préféré rester à la villa, les petits hommes ne l'intéressent pas.

Le courant est faible et les piroguiers n'ont aucun mal à avancer dans une eau qui paraît presque noire. La couverture végétale de la berge se dédouble dans l'eau sombre, tout cela dans un silence qui contraste avec la richesse du monde végétal. La première fois que je suis venu avec Émilie, à la fin des années soixante-dix, il aurait été inconcevable pour les expatriés de ne pas aller rendre visite aux petits hommes. L'embouchure de la rivière était alors le domaine des perroquets, impossible de les ignorer tant ils jacassaient. Aujourd'hui ils ont disparu, victimes des trafiquants d'animaux sauvages, cupidité, liber-capitalisme, gagner de l'argent pour pouvoir vivre comme les blancs !

Ces oiseaux étaient le patrimoine de toute l'humanité, pas la propriété d'un pays d'Afrique. De même les orangs outangs ne sont pas la propriété d'un pays particulier d'Asie où se trouvent les forêts dans lesquelles ils vivent. Leur génocide ne devrait pas laisser l'humanité indifférente. Dans la même veine, les matières premières appartiennent bel et bien à tous les hommes et pas seulement à ceux qui sont assis dessus, l'air que l'on respire n'a pas de frontières et celui qui pollue en un coin du globe devient l'ennemi de tous les autres !

On progresse ; par endroits, la rivière se partage en de multiples branches qui s'égarent dans la forêt à tel point qu'il devient impossible de savoir où se situe la vraie berge. C'est un fouillis de plantes et d'arbres dont les racines plongent dans l'eau ressortent puis replongent, ce que les gens appellent ici faussement des palétuviers. Un peu plus en amont, la visibilité est meilleure car les bras se sont à nouveau rejoints et de grands fromagers à la base grise marquée de crêtes étroites bordent la rive. Beaucoup de lianes, quelques rares oiseaux, des calaos qui foncent en ligne droite d'un vol bref et court. En ce milieu de journée, la nature est comme endormie.

Le premier piroguier fait un signe ; nous approchons. Effectivement, juste après le coude de la rivière apparaît un embarcadère, plus exactement un petit ponton fait de planches mal ajustées et rongées par

l'humidité. Les piroguiers s'accrochent aux pilotis pour mieux stabiliser les bateaux et permettre notre descente à terre. Le campement des petits hommes est tout à côté, à une trentaine de mètres, bien peu authentique et à l'évidence occupé en permanence. Ce sont des pygmées déjà à moitié sédentarisés et habitués aux grands hommes bantous. Ils ont déjà perdu culture et mode de vie mais font encore à l'occasion le lien avec les groupes de petits hommes non encore sédentarisés. Quand je suis venue ici avec Émilie pour la première fois, certains d'entre eux chassaient encore l'éléphant de forêt, une chasse dangereuse dans laquelle l'un d'entre eux passait sous la bête pour enfoncer un pieux dans son ventre comme à l'âge de pierre.



Bing.com / create, prompt : Central Africa, a pygmy family poses near their round hut made of large leaves, a black piglet on the side, equatorial forest background, authentic.

Deux cases rectangulaires en briques de terre et couvertes de tôle ondulée sont implantées à la limite de la petite clairière ; les plaques en partie rouillées ont manifestement été récupérées et apportées depuis le littoral. Du manioc est planté autour un peu au hasard. La nuit, les petits hommes dorment là et non pas dans les huttes rondes traditionnelles destinées aux touristes, constituées de grandes feuilles arrangées en demi-sphère. Pour l'instant femmes et enfants sont regroupés devant elles. A proximité, celui qui est manifestement le chef surveille ; je vais le saluer. Il est assis sur une caisse de bière à l'abri d'un grand fromager, une pipe en terre dans la main, à l'évidence satisfait de nous voir.

Des petits cochons noirs parfois tachetés s'affairent autour des cases, reniflent, remuent de leur groin la terre humide à la recherche d'un tubercule ou igname oublié. Ils n'hésitent pas non plus à entrer dans les huttes, semblent en avoir l'habitude. Les femmes accroupies devant les étroites entrées ne les en empêchent pas. Cela fait plus couleur locale, plus primitif pour les touristes ! Mascarade malsaine et lamentable, le blanc vient quelques dizaines de minutes, distribue quelques menus cadeaux dont le principal au chef, en l'occurrence un peu d'argent. Le touriste est satisfait, c'est bien ce qu'il pensait, des hommes qui vivent

encore comme il y a trente mille ans. Rassuré sur son propre sort bien plus enviable, sa supériorité, le visiteur repart vite sans chercher plus loin.

Je continue à discuter avec le chef par l'intermédiaire de l'un des piroguiers. Il me confirme la présence d'un groupe de petits hommes et avec un peu de chance nous pourrions peut-être les approcher. Il siffle et l'un des rares hommes visibles se détache des autres pour nous rejoindre ; c'est un ancien qui doit encore bien connaître les lieux. Avant d'entrer dans la forêt nous nous enduisons de crème anti-insectes. L'eau est partout et attire les mout mouts, ces petits moucheron minuscules assoiffés de sang.

Nous suivons notre guide qui dégage lianes et feuilles à la machette. Par endroits la forêt est si épaisse que le soleil a du mal à percer la canopée, c'est oppressant. Heureusement on arrive bientôt à un espace plus dégagé. Les plantes au sol ont été piétinées, de larges feuilles et des morceaux de branches sont abandonnés à proximité d'un petit ruisseau. En travers on voit les restes de petits barrages rudimentaires faits de branches, feuilles et boue imbriqués, des pièges à poisson. Il y a aussi des débris de rayons de miel sauvage, le reste de la torche qui a servi à enfumer la ruche, une bûche à l'extrémité noircie entourée de feuilles humides cerclées avec des lianes. L'information du vieux était donc bonne.

Notre guide petit homme nous indique un arbre, celui où était la ruche. Il examine aussi le foyer et parle au piroguier qui nous a accompagné. Les pygmées étaient encore là la nuit dernière mais pour les rattraper, il faudrait s'enfoncer encore beaucoup plus loin dans la forêt, là où se trouvent les éléphants. Les petits hommes pratiquent une chasse très dangereuse. L'un d'entre eux armés d'un pieu se place sous le ventre d'un animal isolé et le perce. Nous ne sommes pas équipés pour les suivre et en plus, j'ai appris à me méfier des guides depuis que j'ai été chargé par un hippopotame dans une réserve. Le guide improvisé s'était trop rapproché, espérant une belle récompense. Résultat : l'animal nous avait chargés. Heureusement, nous avons réussi à escalader in extremis la berge escarpée de la rivière.

Une autre raison pourrait avoir conduit les petits hommes ici. Notre guide nous demande de le suivre sans faire de bruits. Un peu plus loin, il nous indique le sommet des arbres à notre gauche. A quelques dizaines de mètres se tient un groupe de singes, une espèce à queue rouge. Vraisemblablement, ils s'étaient méfiés à notre arrivée dans la petite clairière, le temps de comprendre que nous ne représentions aucun

danger. Rassurés ils ont repris leurs activités, sautent de branche en branche, saisissent des sortes de petits fruits jaunes orange, jouent et se querellent sans cesse.

Je passe mes jumelles à Ayana pour qu'elle profite du spectacle. J'ai autre chose à montrer à Luc, au bas des arbres des déjections.

– Beau sujet d'étude !

Luc réfléchit. Je l'aide :

– Même une crotte peut avoir un intérêt pour la science, quatre lettres qui commencent comme singe !

– SIDA, bien sûr !

– Oui ces bestioles sont à l'origine de l'épidémie, enfin leurs cousins qui vivent à une centaine de kilomètres vers l'intérieur, au point triple, Lobeke, à la jonction des trois états d'Afrique centrale. Ils sont porteurs d'un syndrome viral apparenté au VIH affectant l'homme. Parmi les quelques dizaines de formes présentes, il y en a une qui se trouve proche de la variante du virus très majoritairement rencontrée chez l'homme.

L'analyse des déjections a mis fin aux querelles sur l'origine d'une pandémie qui a touché plus de cinquante millions de personnes dans le monde. Pour arriver à l'explication il a fallu que tout un groupe d'anthropologues, médecins, virologues et même historiens se mobilise. Le virus est probablement passé d'un singe à l'homme à l'issue d'une partie de chasse, une blessure ou aussi peut-être alors en dépeçant la bête, en tous cas par le sang. Le premier contaminé ou patient zéro a transporté le virus jusqu'à Léopoldville aujourd'hui Kinshasa.

Ayana a cessé d'observer les arbres avec ses jumelles et s'intéresse à notre conversation.

– Comment le sait-on, je veux dire que c'était durant la période coloniale ?

– A côté des aventuriers et voyous criminels qui sévissaient au sein des concessions privées exploitant l'ex Congo belge, il y avait aussi une administration coloniale qui avait des préoccupations ordinaires. Elle était constituée d'agents de l'état qui travaillaient comme ils l'auraient fait en Belgique, en particulier des services médicaux compétents qui se

préoccupaient des questions de santé publique. Tous n'ont pas laissé leur nom dans l'histoire comme les docteurs Jamot et Schweitzer dans les colonies françaises mais ils n'en étaient pas moins d'excellents spécialistes. Il se trouve qu'ils faisaient des prélèvements et les conservaient dans le formol. Ils notaient leurs observations sur des registres et c'est grâce à cela que l'on a pu remonter aux premiers cas de contagion. Les tests génétiques ont pu confirmer la présence du virus dans les échantillons.

Luc intervient.

– Je me souviens de la suite de l'histoire. Selon certaines théories, le virus serait arrivé sur la côte ouest des USA en passant par Haïti. Des membres du corps d'aide au développement envoyé juste après l'indépendance à Kinshasa par ce dernier pays auraient été contaminés. De nombreux homosexuels Américains se rendaient aux Antilles à cette époque, en particulier en Haïti.

– C'est en effet l'une des hypothèses proposées. En pratique, les études génétiques menées sur les déjections des singes ont permis de circonvenir une zone, celle où les primates étaient porteurs du virus précurseur, celui qui a muté pour s'attaquer à l'homme. L'origine du mal était bien africaine. Il ne s'agissait pas d'une arme biologique conçue par les occidentaux pour décimer les africains comme longtemps on l'avait prétendu en Afrique du Sud.

Il y a aussi des chances pour qu'une bonne partie des victimes de la construction de la voie ferrée reliant la capitale de l'ex Congo français, Brazzaville, à la côte soit aussi à mettre au compte du virus. C'est ce qui ressort de la lecture des symptômes reportés par des médecins français sur les registres de santé de la main d'œuvre. Ce ne seraient pas seulement les épouvantables conditions de travail et les mauvais traitements qui auraient causé à eux seuls tant de morts.

Immersion : Je suis Théo, Pointe Rouge, lundi sept décembre 2015.

Olympe et Ayana dorment déjà. Luc a proposé de les raccompagner en ville tôt demain matin. Nous sommes à l'intérieur. Dehors, il pleut, une petite averse. Luc veut voir encore quelques photos, scanner certaines, sélectionner d'autres dans mes nombreux fichiers pour les expédier sur son espace cloud personnel. La pluie s'est arrêtée de tomber. J'ai coupé le groupe électrogène trop bruyant et fermé les lames de verre

inclinables des fenêtres. Cela contiendra tant bien que mal l'air frais jusqu'au lendemain matin. Nous revenons avec Luc sur la terrasse où les lampes tempêtes assurent maintenant seules l'éclairage. Silence du bord de mer, seulement le bruit du sac et du ressac, des vaguelettes qui viennent clapoter sur les rochers. Du côté de la rivière les dernières lumières du village de pêcheurs s'éteignent les unes après les autres. Je romps le silence :

– Tu sais, Luc, le soir, c'est un de ces moments que j'apprécie tout particulièrement ici.

– Je comprends. Tu sais, avant de revenir te voir ici, nous nous disions avec Claire que tu avais eu une vie extraordinaire.

– Pourquoi ?

– A la croisée des mondes, enfin si différente que celle que tu aurais eu en France.

– C'est vrai qu'en ce temps, le cœur du continent noir battait tout autant dans certains lieux merveilleux des pays de l'ex Afrique centrale française qu'au pied des chutes du Zambèze ou au sommet du Kilimandjaro. Mais c'est un monde aujourd'hui disparu et je ne pense pas qu'il puisse intéresser quiconque aujourd'hui.

– explique-toi !

– Ce serait la découverte de vérités dérangeantes, d'un monde différent, impossible à admettre par la pensée dominante. Nous sommes censés être tous pareils. En venant ici, dans un monde si premier, nous, assistants techniques français, étions un peu comme des anthropologues, mais qui n'auraient pas eu le droit de publier leurs observations. Plus encore, on se censurait intérieurement à la vue de certains spectacles.

– Ainsi, tu ne crois pas à l'égalité.

– A travers ce que j'ai vécu non, plus maintenant, mais je crois plutôt au respect et à la richesse potentielle des différences. Quand je suis arrivé en Afrique noire c'était presque une autre humanité à laquelle je ne m'attendais pas, à la fois très attachante parce que plus liée à ce qui nous entoure, plus directe, plus spontanée, avec des réactions empreintes de naïveté, et qui semblaient irréflechies pour nous occidentaux. En même temps, mais c'est sans doute lié, c'était une humanité pleine de brutalité, ce que je n'avais pas voulu voir de prime abord.

– Question brutalité, les blancs ne sont pas en reste !

– Certes, mais ce n'est pas la même. C'est alors dans un cadre réfléchi, une action systématique pensée, organisée, programmée, la brutalité des

grandes guerres bien plus grave et inexcusable. Elle n'a rien à voir avec ce dont je te parle. Ici il s'agissait de comportements souvent individuels, d'une brutalité spontanée et imprévisible, ce qui me conduit à la relativiser, souvent des actes isolés, des accès de violence caractériels incontrôlés comme celui d'un recteur d'université entrant dans la chambre d'un étudiant contestataire pour le menacer avec un revolver, inimaginable en Europe !

– Mais ce que tu évoques, c'était il y a très longtemps.

– Bien sûr, ce n'est plus d'actualité. Si l'on y regarde bien, le saut culturel fait depuis cette époque est considérable mais le reste du monde ne s'en rend pas assez compte. C'est la preuve même qu'il aurait fallu poursuivre plus longtemps notre aide au développement.

Immersion : je me trouve aux côtés de Théo et Luc, mode fantôme.

Luc a rouvert l'ordinateur et explore les fichiers année par année, d'abord les plus anciennes dans les années soixante-dix, du pittoresque et même du tabou, des photos qui déclencheraient effectivement les protestations du premier bobo parisien : une vieille fourgonnette camionnette Renault Saviem, plus de vitres, les fenêtres condamnées par des grilles, la carrosserie d'origine vert assez sombre peinte de toutes sortes de motifs naïfs et de déclarations telles que 'le seigneur est mon salut', presque autant de cargaison sur le toit qu'à l'intérieur, deux gamins qui font le trajet debout sur le parechoc arrière, Tintin au Congo.

Une autre année : le train qui remonte vers le nord Cameroun arrêté dans une côte, les roues de la motrice diesel patinant sur un tapis de grosses iules noires. Tout le monde descend, afin d'alléger et pouvoir repartir au ralenti ; un peu plus loin les passagers remontent en marche ! Autre photo du même train arrêté dans une gare un peu plus loin, une foule, des enfants quasi nus, des chiens, des volailles et des porcelets qui appartiennent à on ne sait qui, des vendeurs de cigares artisanaux, les vendeuses de manioc qui se précipitent, passent leurs mains par les fenêtres, 'bâton-bâton', souvenir pour Théo de l'odeur âcre et un peu repoussante du manioc qui envahit le compartiment.

Une photo interdite : celle d'une femelle pygmée allaitant à la fois son enfant et un goret. D'autres prises sur des marchés, une chasse au boa dans l'Adamaoua au Cameroun, un habitant de la forêt dans la région du centre qui brandit un gros batracien dont les pattes arrivent jusqu'au sol, un grand noir qui ouvre à la force des mâchoires ce qui ressemble à une

vanne d'eau à l'entrée d'une case, sur la photo suivante il éclate de rire, aux côtés de mon père stupéfait. Luc :

- effectivement, il ne faudrait pas montrer ces photos à tout le monde !
- En ces temps, l'humour n'était pas considéré comme du racisme.

Un autre cliché semble anodin. Pris au bord d'une route, il montre une villageoise assise sur un petit tabouret de bois à l'ombre d'un grand manguiier. A ses pieds, posée sur une natte, une corbeille contient une dizaine de mangues tout au plus. Luc interroge Théo, la photo lui paraît sans grand intérêt.

- Pourquoi avoir conservé cette photo ? Je ne vois rien de particulier !
- A première vue il n'y a rien à voir, seulement un manguiier plein de fruits mûrs. Ce jour-là j'étais avec ta mère. Nous avons proposé à la femme de nous vendre un sac entier dans l'idée de faire des confitures. Une aubaine pour elle ? Oui puisqu'il suffisait de se lever et ramasser ; l'arbre était couvert de fruits mûrs. Eh bien elle a refusé, ça ne l'intéressait tout simplement pas. Elle s'était fixé un objectif, un montant à atteindre vite obtenu avec un blanc.

- Elle n'avait peut-être pas le temps.

- Non, ça n'est pas ça, ce n'est pas la première fois que ça m'arrivait. Elle ne prélevait dans la nature que ce dont elle avait besoin dans l'immédiat, ne travaillait que pour avoir le nécessaire. Elle ne pensait pas au superflu. En voyant ces fruits très beaux, j'ai pensé aux confitures, j'étais dans le futur. J'ai pensé aussi que cela pourrait lui rendre service, elle pourrait acheter plus de choses à ses enfants ou se payer un bracelet, mettre un peu d'argent de côté, le futur encore, une pensée bien compliquée, la pensée d'un blanc.

Un nouveau cliché intéresse Luc

- Et cette photo-là ? Elle représente une sorte de petit placard rectangulaire en planchettes de bois, long de deux pieds, large d'un et profond d'un tiers. Il est aménagé en six niches et fermé par du grillage à lapins en fer ; à l'intérieur, des petites bêtes poilues roulent de gros yeux ronds affolés, des rats des champs.

- Le cliché a été pris à Bangui, chez L'Enflure, un petit restaurant cité

dans les guides pour apprentis aventuriers blancs et tenu par Michel. Il avait un boa qu'il fallait nourrir. Ce jour-là j'étais à table quand le vendeur est passé. Michel a choisi devant moi le plus appétissant des petits mammifères, le plus rond et le plus gras, aussitôt acheté aussitôt introduit dans le grand aquarium du reptile situé sur le côté derrière le bar.

– Je ne me rappelais pas le restaurant comme ça, cette grande paillote en fer à cheval avec le bar au milieu et au centre la piscine ; et puis il y avait à l'entrée un enclos à tortues.

– C'est par ce que tu étais venu l'année d'avant. Le libanais qui lui louait l'ancien local a mis fin au bail. Ici c'était en fait l'ancien mess des officiers français, trop exposé avec les événements. Quant aux tortues, il les a installées à l'arrière du bâtiment. Mais regarde cette photo, c'est la carte que Michel proposait à ses clients :

chez l'Enflure

carte des délices

mise en appétit :

Vers palmistes en salade carpaccio d'Antilope fumée salade de
Chenilles Capitaine fumé en carpaccio terrine de graines de courge

plein le ventre, selon arrivages :

Ngounza à la viande, bananes plantain frites
Guiliguili au poisson fumé, bananes plantain frites
Maboque de capitaine (cuit dans des feuilles), riz
Rat palmiste sauce chasseur
civet d'Antilope, Lacoste avec riz au curry
Singe à la sauce hémorragique d'Ebola, riz
Koko au filet de bœuf sauce arachide, bananes plantain frites
Makelele (poisson du fleuve) grillé au feu de bois, bananes plantain
frites
Boa à la niçoise, riz
Varan à l'ardennaise, riz
CBC ou Agouti (espèce de gros rongeur)
Protopterus en matelote, pommes vapeur (complément pour les nuls :
poisson des marais d'Afrique tropicale respirant par des branchies et des
poumons il passe la saison sèche dans la vase à l'intérieur d'un cocon de
mucus séché longueur 1m 20, sous classe des dipneustes)

Tortue du fleuve au vin blanc et aux aromates
 Pangolin (tamanoir à écailles) sauce suprême, pommes vapeur
 civet de Phacochère à l'ancienne pommes vapeur
 Poulet aux arachides, riz
 Porc épic au rosé de Provence, riz
 pavé d'Austruche au poivre rose bois bananes plantain frites
et si vous n'êtes pas pressés :
 Colonel, boule au citron noyée en vodka
 sorbet mangue corossol

– Je suppose que tu ne mangeais pas de manière aussi exotique tous les jours ?

– Non, en général je me contentais d'un filet de zébu grillé avec frites de pommes ou de plantain et bien sûr j'évitais la salade. D'autres fois j'optais pour le riz sauce. Quant à cette carte à l'apparence exotique, elle est incomplète. Dans l'ancien établissement on servait aussi du gibier sauce grand veneur particulièrement apprécié des militaires français, même les médecins. C'est leur présence qui m'avait rassuré car l'endroit était assez peu engageant, sombre et avec des congélateurs pleins de produits périmés parfois depuis des mois.

– Qu'est devenu Michel ?

– On l'a retrouvé un matin mort dans son lit. Il était atteint d'un diabète grave. Un jour il m'avait raconté ses ennuis de santé ; il prétendait même qu'une nuit des rats avaient commencer à grignoter ses orteils pendant qu'il dormait. J'avais pris ces propos pour une plaisanterie.

Je suis allé à la cérémonie funéraire, pas à la cathédrale, mais dans une simple église de quartier. Il y avait bien deux à trois cents personnes. Une époque s'achevait, encore des témoignages perdus mais aussi encore une fois une histoire qui n'intéresserait personne, celle de ces blancs qui avaient fait leur vie en Afrique Noire, qui s'étaient adaptés et n'avaient pas été rejetés par la population locale.

Sur la photo suivante, Luc reconnaît l'une des personnes.

– Ton ami Bruno, le médecin caméléon !

– Tu te souviens ! Il était responsable de la formation permanente médicale et paramédicale prévue dans le projet.

– La photo a été prise où ?

– Au Perroquet, un petit troquet qui ne payait pas de mine, proche de l'Université. A la fin de chaque session de formation il fallait distribuer des indemnités, j'allais à la banque chercher des sacs de billets et de pièces et il faisait avec moi la distribution.

Après on venait ici tous les deux pour faire un bilan informel, échanger nos impressions, discuter de la manière dont la dernière session s'était déroulée. On commandait une carafe de mauvais vin rosé d'Espagne qu'on aurait trouvé imbuvable en France. Comme on rajoutait au moins autant de glaçons que de vin ça passait ; ils étaient préparés à l'africaine, un pain de glace acheté chez les Libanais, enfermé dans un torchon plus ou moins propre, frappé sur le bord du trottoir ! On parlait aussi un peu du pays, de nous, de nos enfants.

– Pourquoi le caméléon ?

– A l'origine, il s'agissait d'une simple plaisanterie. Le vieux 4x4 de Bruno avait besoin d'un coup de peinture. Alors, avant de partir en congés d'été, il l'avait laissée chez un garagiste français, un vieux qui avait toujours vécu sur place. Quand ce dernier lui avait demandé quelle couleur il voudrait, il avait répondu caméléon pour signifier que ça n'avait pas d'importance. Le vieux Cabrol, c'était son nom, l'avait pris au mot.

A son retour de congés en septembre, Bruno avait retrouvé la voiture peinte de toutes sortes de couleurs dans les dominantes vert et rose. Alors bien sûr, c'était facile, à compter de là, on l'avait surnommé le caméléon.

– Le véhicule n'était pas très discret !

– Peu importe, il n'en avait cure et de toutes manières il n'avait rien à cacher. J'ai connu pas mal de français en Afrique, je veux parler là de ceux de l'assistance technique française et des ambassades. Certains venaient pour le sexe, pour l'argent, pour les avantages ; tous étaient méprisés par les blancs du secteur privé qui travaillaient dans le pays.

Une petite secrétaire de l'ambassade de France pouvait vivre mieux qu'une bourgeoise en France et même, si elle le désirait, avec une petite cour autour d'elle. Parmi tous ces gens, avec le recul, je me rends maintenant compte qu'il n'y en avait pas un seul qui aimait autant l'Afrique comme Bruno. En fait et j'ai dû me résoudre à l'admettre en fin de carrière, presque personne ne croyait au développement ; en revanche, lui était vraiment là pour aider, il s'engageait à fond. Pour la plupart des autres ça n'était que de l'hypocrisie.

Je me rends compte que l'on pourrait fermer toutes les ambassades de France en Afrique, elles ne servent à rien.

– Et Bruno, tu n'es pas resté en contact avec lui ?

– Je n'avais rien à lui apporter. Ressasser des souvenirs autour d'un verre en été en France, à quoi bon. Ce séjour je savais ce que ça représentait pour lui. Il ne pouvait appartenir qu'à lui, avec tous ses souvenirs.

– Pourquoi était-ce si important ?

– En fait il était né là, à Bangui, un peu par hasard alors que sa mère parcourait l'Afrique. Il n'avait pas eu l'occasion de vivre avec elle longtemps. Rien ne peut remplacer une mère. Je pense qu'il avait éprouvé le besoin de retrouver des racines, revenir en un endroit où elle avait vécu heureuse, découvrir des lieux imprégnés de sa présence.

Nombreux sont ceux qui, dans leur subconscient, sont persuadés que les différents lieux conservent une trace des événements qui s'y sont déroulés, qui croient en une mystérieuse intrication des événements du passé, du présent et du futur. Il éprouvait sans doute le besoin de remplir ses poumons avec l'air que sa mère avait respiré, de voir les fleurs qu'elle avait elle-même admirées avant lui.

Il ne m'a pas dit comment il avait réussi à être nommé. Il était manifestement désireux d'aider le corps médical africain et la population locale ; il était totalement engagé. Quand il a entendu parler du projet que je gérais il est venu spontanément me voir. Il m'a proposé son aide et a réussi à entraîner avec lui les six à sept assistants techniques français médecins encore en poste dans les structures médicales de Bangui. Ce n'était pas prévu dans leurs lettres de mission initiale mais ils ont joué le jeu. C'était un meneur d'hommes.

– On dirait que tu l'admires. Ce n'est pas dans tes habitudes.

– Oui, il avait l'intelligence et le dynamisme. De plus il savait s'engager. Il considérait que quand on respecte les hommes on doit leur dire la vérité. Il ne disait rien qui puisse être mal interprété, il savait commander et surtout il était exigeant envers nos collègues africains sur le plan de la qualité des prestations qu'ils dispensaient. Il visait l'excellence et ça pour moi c'était le signe d'une vraie considération pour le pays.

Théo montre encore à Luc quelques photos de famille, certaines prises lors de safaris photos. Perdue parmi elles, une reproduction d'un tableau que Luc reconnaît. Il était accroché dans le living de l'appartement de la rue Buffon à Paris. Luc :

– Ce tableau, tu l'as toujours ?

– Oui, je l'ai conservé. Il s'agit d'un artiste originaire de l'ouest Cameroun. Le conseiller culturel français en poste à l'ambassade me l'avait présenté. C'est au cours d'une exposition qu'il avait organisée que j'ai acquis ce tableau. Le peintre a poursuivi sa carrière à New-York mais est malheureusement mort prématurément. Autrement je suppose qu'il aurait fini par trouver une reconnaissance internationale.

si courte la vie

Flora

Je suis Joy, Underground, dôme Océan, projet Nemo, temps écoulé depuis le début de l'expérience : 1h 02mn. Immersion : deep-diving mode, je suis Théo, terrasse de Pointe Rouge, début décembre 2016.

Un an déjà depuis le séjour de Luc. Après deux semaines de séjour ici, il était reparti pour Boston. C'était un mardi, très exactement le vingt-deux décembre. Il avait promis à Jill d'être là pour le premier de l'an. En fin de compte et avec le recul, je me rends compte que je ne l'ai guère vu après les premiers jours ; la plupart du temps, il partait en ville. J'avais même dû renoncer aux excursions prévues, pêche, retour en forêt chez les pygmées et visite aux gorilles. Olympe m'avait confirmé que Luc et Ayana étaient devenus inséparables. Que dire de plus sinon que ni elle ni moi n'avions rien pu faire.

Quatre mois après son départ, j'étais toujours sans nouvelles. Plus préoccupant, Olympe et Ayana ne me donnaient plus signe de vie. Je me souviens avoir attendu encore un peu avant de me décider à passer à la boutique. Le panneau 'petites mains de Paris' était toujours là, rideau baissé. Des fillettes occupaient le trottoir, face à la devanture, jouant à la marelle avec des noyaux de mangue séchés ; intérêt, les amandes de l'intérieur font du bruit quand on jette les noyaux !

Je me souviens encore de leurs rires quand j'ai commencé à poser quelques questions, impossible de ne pas comprendre pourquoi ce vieux blanc était là. Plus tard quand leurs mères leur auront expliqué ce sera encore plus drôle, ces blancs si ridicules qui s'amourachent de jeunes beautés noires qu'à l'évidence ils ne sauront jamais garder. J'ai quand même posé quelques questions mais les fillettes ne savaient rien.

Je suis alors allé à la compagnie d'assurance où travaille Ayana ; on m'a accueilli poliment et regardé étrangement mais j'ai fini par apprendre qu'elle aurait demandé un congé long pour convenance personnelle, une affaire de famille à régler. Ses collègues ne semblaient pas s'inquiéter outre mesure. Le soir je suis revenu bredouille à Pointe Rouge. Le lendemain j'ai repris mes recherches en ville.

Au quartier, en Afrique, tout se sait ; bar après bar, j'ai fini par rencontrer un prétendant éconduit, quelques verres de whisky local et il a épanché sa rancœur. La femme là elle avait fait la chose avec un blanc, comme si les blacks n'étaient pas assez bien pour elle. Le signalement correspond à celui de Luc. Un autre noir s'est mêlé à la conversation, histoire de se rendre intéressant et de se faire aussi offrir un verre. La femme que je recherche serait allée cacher son péché dans l'arrière-pays. Du temps de nos grands-mères, en France, quand on n'avortait pas, on partait à la campagne. Oncles, tantes, grands-parents se montraient en général plus compréhensifs qu'à la ville. Aller cacher sa honte au village, connaissant Ayana, ça ne m'étonnerait guère. Pour elle, la vie est sacrée, il fallait garder l'enfant à tout prix comme un don de Dieu.

Je suis parti au village où je les ai retrouvées. Je ne saurais dire qui a eu le plus honte, moi ou elles. On a parlé longtemps tous les trois et j'ai réussi enfin à les convaincre d'accepter mon aide. A la fin du mois d'août 2016, avec un peu d'avance, Ayana a accouché dans une des meilleures cliniques de la capitale gérée par des Anglicans ; il m'avait suffi de déposer un bon chèque à l'entrée.

Par la suite, Olympe a rouvert sa boutique et retrouvé rapidement sa clientèle. Aujourd'hui, Ayana n'a pas repris encore son travail, elle allaite Flora mais d'ici quelques mois elle doit réintégrer sa place au sein de la compagnie d'assurances. La vie reprendra alors son cours comme avant la venue de Luc, comme s'il ne s'était jamais rien passé.

Je suis Théo, début du mois de décembre de l'an 2016 sur la terrasse de Pointe Rouge.

Je tente de trier un panier plein de petits bouts de papiers, des notes manuscrites écrites au fil des jours sur toutes sortes de supports, même des morceaux de nappe en papier, ensuite je transcris le contenu de manière brute sur mon ordinateur portable. Ecrire un livre comme me le conseillait Luc ? Je n'en suis pas capable ! Les romanciers ont un don pour faire d'un rien une histoire, captiver le lecteur jusqu'à leur faire

croire qu'ils sont eux-mêmes dans l'action. Ce n'est sûrement pas mon cas. Trop froid, trop synthétique, on décèlerait immédiatement la patte du professeur qui écrit un cours, exercice auquel je me suis livré une grande partie de ma vie.

En goûtant le jus de bissap rapporté de la ville, je lui trouve un drôle de goût. Les quelques indications sur l'étiquette de la bouteille ne précisent pas réellement ni la composition ni la provenance. Impossible de savoir ce que c'est réellement et d'où ça vient, sans doute une de ces poudres aromatisées en provenance de Chine avec un brevet allemand contrefait. Quand je préparais moi-même dans le nord la décoction à partir de pétales d'hibiscus séchés c'était tout autre chose, frais et désaltérant.

Le ciel s'est assombri, menaçant, gris anthracite ; quelques grondements lointains se font entendre. Je range mes affaires car la pluie ne va pas tarder. Je ne peux m'empêcher de repenser à tout ce qui s'est passé. Ayana entière, sincère, croyante, amoureuse et Luc replongé dans le charme et la magie de l'Afrique Noire. Moi-même, jeune, je crois que je serais tombé éperdument amoureux d'elle. Stupide bien sûr car sans aucun doute elle m'aurait rejeté, je n'ai jamais eu autant de succès que Luc avec les femmes.

Un an déjà et il ne lui a toujours pas donné de nouvelles. Elle espère toujours, se raccroche à l'espoir qu'il reviendra un jour, il avait promis et elle croit en Dieu. Dans le même temps elle m'a fait promettre de ne rien dire.

Immersion : je suis encore Théo, mon grand-père, Pointe Rouge, janvier 2018.

Face à la mer, un set de table en papier gaufré, quelques lignes grattées dessus. J'ai pourtant assez de carnets mais c'est pour moi une petite manie, écrire sur n'importe quoi. Dans un coin, une tache. C'est moi qui n'ai plus l'habitude des stylos à encre, celui qu'Ayana a oublié. Je voulais vérifier si j'étais encore capable d'écrire avec une plume.

Absorbée par le papier et une fois séchée, l'encre violette a engendré une forme pastel grise, une trompe, deux grandes oreilles pendantes. Deux points noirs, défauts du papier, forment les yeux, complétant sur la tâche une tête d'éléphant. On dirait Babar ! Lorsque Claire était encore une petite fille, elle cherchait des animaux dans les nuages. A chacun de ses séjours je l'emmenais dans les réserves d'Afrique centrale. À chaque fois, elle me demandait pourquoi elle ne voyait pas de zèbres ! Elle aussi

préférerait alors l'Afrique. Elle aurait voulu vivre avec moi plutôt qu'avec Emilie à Paris.

Claire, cela fait si longtemps que je ne l'ai pas vue ! Lui écrire, mais pour lui dire quoi. Dans l'immédiat il faut que je réponde au dernier mail de Luc, gagner encore du temps. Si je vais les voir à Boston je crains de trahir un jour ma promesse, parler de Flora, rompre ce silence qui me paraît trop injuste et de plus en plus insupportable.

Je suis Théo, Pointe Rouge, fin août 2019.

Hier Flora a eu trois ans, un anniversaire de plus sans nouvelles de Luc et lourd de sentiments refoulés. Ces trois dernières années j'ai tenté de le faire revenir mais en vain. Sans doute qu'il a préféré oublier. S'il n'avait pas déjà été engagé, nul doute que tout se serait passé autrement mais la perspective d'une double vie a dû lui paraître trop compliquée.

Encore une fois j'ai placé seul les bougies sur le gâteau, une, deux, trois, autant d'années de solitude, encore des larmes dans les yeux d'Ayana. Encore une fois j'ai pris Flora sur mes genoux pour qu'elle souffle les bougies. J'ai tenté de faire rire la petite pour que sa mère oublie ne serait-ce qu'un instant, qu'elle oublie l'oubli de Luc, qu'elle profite du présent, du meilleur, de la plus belle des choses, le sourire d'un enfant. Ayana pense que Luc ne reviendra jamais, moi-même je dois reconnaître ne plus y croire.

Il est treize heures.

Olympe vient de débarrasser la table et Ayana s'est retirée dans sa chambre avec Flora. Un margouillat s'enhardit à quelques dizaines de centimètres de la table hochant la tête comme un automate, à la recherche de quelques miettes de pain tombées au sol.

Au printemps dernier, quand j'ai commencé à ressentir des douleurs répétées, je me suis résolu à consulter sur place. Comme tant d'autres fils de médecins, je ne m'étais jusqu'alors guère préoccupé de ma propre santé. On m'a recommandé toutes sortes d'examens complémentaires effectués à Paris en juillet, scanner, analyses diverses, avec au bout la terrible confirmation d'un cancer du pancréas, une affection redoutable et particulièrement difficile à traiter, pour ne pas dire incurable.

Le médecin qui me l'a annoncé n'a guère semblé touché ; je n'étais à l'évidence qu'un patient parmi d'autres et après tout j'avais fait mon temps. Prévisions à la clé : six mois, un an tout au plus avant que les douleurs

ne deviennent insupportables. La fin ? Au mieux dans le coma, en soins palliatifs, drogué à la morphine et encore, à condition de trouver un médecin compréhensif (comprendre : si j'ai de bonnes relations dans le milieu médical français).

A défaut, j'ai pris contact avec des associations, ces entités que je n'aime pas, mais confronté à la cruauté d'une société qui laisse mourir vieux et malades dans la souffrance et l'abandon, elles m'ont paru être le seul recours. Je ne crains pas qu'il n'y ait rien après la mort, je redoute la douleur. Je n'ai pas l'intention de lutter, m'acharner à vivre, me lancer dans des traitements lourds qui ne me donneraient qu'une rémission de courte durée. Certains pays offrent la possibilité de mourir dans la dignité, pas comme une bête abandonnée ce qui est trop souvent le cas en France.

J'ai finalement décidé de rester le plus longtemps possible en Afrique avec Flora. Il faut juste que je ne me trompe pas, que je parte en Europe à temps, qu'avant de disparaître, je mette toutes mes affaires en ordre. Je ne suis pas inquiet pour Claire et Luc. Avec Émilie on a réussi à les éduquer et ils ont réussi, ils ont un avenir. Justin et Joy n'ont rien à craindre, là où ils sont, c'est le meilleur sur la Terre. C'est pour Ayana et Flora que je dois plutôt m'inquiéter. J'ai bien une idée mais pas sûr qu'elles acceptent.

Le dimanche suivant.

Le soleil va se coucher à l'horizon, quelques instants encore à rougeoier. Ayana est encore sur la plage avec Flora. Olympe est seule avec moi sur la terrasse. Demain matin, tôt, je dois les raccompagner toutes deux en ville ; c'est le moment de parler.

– Olympe, j'ai quelque chose à te dire.

Elle me regarde.

– Tu sais, lors de mon dernier voyage en France...

– Oui ?

– J'ai subi des examens médicaux.

Elle me regarde et attend la suite, inquiète.

– Les premiers résultats ne sont pas très bons. Il faudrait que je retourne en France de temps à autre pour suivre un traitement.

Elle ne s'alarme pas, elle a confiance dans la médecine des blancs. Je dois insister.

– Je ne suis plus tout jeune. A mon âge il y a toujours un risque, tu comprends ?

Non, décidément elle ne comprend pas ou plutôt elle ne veut pas !

– Je m'inquiète pour Ayana et pour Flora. S'il m'arrivait un jour quelque chose ? J'ai pensé à une solution mais je ne sais pas comment la proposer à Ayana, je crains que ça la choque.

– Et tu voudrais que ce soit moi qui lui en parle ?

– Oui, enfin, si tu veux bien, c'est délicat.

– Luc, il ne reviendra jamais, c'est ça qui te tracasse ?

– Cela fait plus de trois ans. Je ne pense pas qu'il ait oublié Ayana et si on lui avait dit pour Flora je pense qu'il serait revenu. Néanmoins j'ai respecté ma promesse de ne rien révéler.

Je me lance.

– Je pourrais reconnaître Flora comme ma propre fille. Cela lui permettrait d'obtenir la nationalité française avec tout ce que cela représente comme droits, une protection plus efficace, une entrée en Europe, des facilités pour étudier. Ayana n'aurait rien à faire, je peux m'occuper seul des formalités au consulat. Pour nous tous ce serait la solution et Flora ne saurait jamais qu'elle a été abandonnée.

– Les gens parleront.

– Ici ? et alors, ce ne serait pas le premier couple 'domino' de ce type ! Ils diront du mal au début puis très vite personne n'y pensera plus. Tu crois que tu pourrais lui en parler ?

– Elle ne voudra pas.

– Si ce n'était que pour elle, ça c'est sûr, mais pour Flora il y a une chance qu'elle accepte. Tu peux essayer de tâter le terrain en inventant de toutes pièces une situation qui serait comparable ou au moins un peu ressemblante. Tu verras bien comment elle réagit. Tu veux bien essayer ?

– Je vais voir ce que je peux faire.

– Tu me tiendras au courant ?

– Bien sûr, c'est promis.

– Elle n'aura pas à m'en parler, seulement me faire part de son accord

par ton intermédiaire et notre vie continuera comme avant.

Le soleil a disparu. Ayana revient tirant Flora par la main. Elle voulait rester, courir encore après les crabes de cocotier, jouer dans le sable.

Lendemain matin.

En me rasant, j'essaye de me regarder le moins possible dans le miroir ; les rides se creusent, le regard est de plus en plus fatigué, de petites veinules rouges envahissent mes yeux. Vite, la terrasse, un pot de café, me changer les idées, reprendre le classement de tous ces petits bouts de papier que j'ai accumulés ces dernières années.

Fin octobre 2019.

Ayana a fini par accepter et j'ai fait le nécessaire au consulat de France. J'ai reconnu Flora comme ma fille. Elle est désormais française. Elle pourra porter mon nom, le nom de Luc. Avant de disparaître de cette terre, j'écirai une lettre pour qu'il sache enfin. Il comprendra et pourra suivre son éducation, qui sait peut-être même qu'un jour il avouera tout à Jill. Pour l'instant, comme Claire, comme moi-même je l'ai fait, comme tant d'enfants occidentaux, il commet l'erreur de trop travailler. Émilie avait raison, brûler sa vie chaque jour sans jamais prendre le temps d'un retour sur soi est une folie. Le monde est trop pressé.

De moi ils risquent de ne garder qu'une piètre image, au mieux un original envoûté par le continent noir. C'est seulement quand leur temps à eux sera venu qu'ils comprendront. Alors à leur tour ils regarderont en arrière et commenceront à se poser les vraies questions, celles qui m'interpellent aujourd'hui.

S'ils trouvent ces papiers et prennent la peine de les parcourir, j'espère qu'ils y trouveront un message de vie et d'espoir, de confiance en la vie. Tant d'enfants sont mis au monde et, désespérés, un jour le reprochent à leurs parents. Tant d'hommes et femmes voudraient n'avoir jamais existé, cela à cause de l'absurdité du mal et de la souffrance. A coup sûr, si on leur proposait d'appuyer sur le bouton d'une machine qui ferait qu'ils n'auraient jamais existé, ils le feraient. Jamais existé, jamais souffert. Faudrait-il alors s'excuser de leur avoir donné la vie ? Non on doit au contraire leur délivrer un message d'espoir. C'est la nature qui a voulu cela et elle a sûrement une bonne raison.

Dans l'Afrique d'avant il y avait l'image du vieux sage africain sous le

baobab ; il parlait aux jeunes, transmettait des conseils de vie, une partie de son expérience. C'est un temps révolu que j'ai eu la chance de connaître, où j'ai aimé vivre. Avec l'occidentalisation est arrivée la destruction des liens familiaux, le matérialisme, la primauté de l'individu sur la communauté, de l'enfant-individu sur la famille-parents, des nouvelles existences sans spiritualité.

Mes propres parents par égoïsme ne se sont pas du tout préoccupés de m'accompagner, de me laisser un message. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi pour Luc et Claire.

Je suis Théo, l'après-midi.

Je me sens de plus en plus fatigué. Je dors des heures d'affilée, l'effet des médicaments ou du mal qui me ronge, sans doute les deux. Mes avant-bras, la peau, je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui, desquamée, peau de lézard. C'est vrai que j'ai maigri. Ma jeunesse ? Peau fraîche n'est que souvenir ! Je regarde la mer...

Ce matin j'ai eu une satisfaction, un article scientifique que Luc m'a signalé comme particulièrement intéressant, une étude récente de chercheurs d'Edimbourg et Harvard sur la la question des liens entre intelligence et génétique. Dans l'équipe, un de ses anciens collègues de thèse prétend que l'on pourrait prédire l'intelligence à partir d'un simple test ADN et surtout un jour effacer les différences d'intelligence entre les hommes. Il s'agit de la forme d'intelligence considérée en Occident, efficacité, capacité à comprendre et modéliser l'environnement, à trouver les meilleures solutions pour dominer la nature.

C'est néanmoins une bonne nouvelle. Quand on ose souligner les différences d'intelligence entre les hommes, on est trop souvent accusé de racisme. Quelques centaines de gènes seraient surveillés, ceux qui facilitent la neurogenèse, agissent sur la matière blanche, favorisent le bon fonctionnement des synapses ou encore améliorent la qualité des gaines de myéline. Avec en complément une éducation appropriée, on pourrait effacer les différences.

dernière porte

Immersion : je suis Théo, Paris, janvier 2020.

En fin d'année 2019 le mal s'est mis à progresser rapidement. J'ai alors pris la décision de revenir en France sans illusions de retour. Bourré

d'anti-douleurs, j'ai tenté de faire bonne figure pour un dernier Noël en bord de mer, dernières joies partagées avec Olympe, Ayana, Flora qui ne fait que commencer sa vie.

Début janvier de cette année 2020, Ayana m'a accompagné à l'aéroport. Elle était inquiète et j'ai tenté de la rassurer, une dizaine de jours tout au plus et je serais de retour. J'ai essayé de ne pas la regarder comme on regarde un être cher pour la dernière fois. Quand mes lèvres ont effleuré la joue de Flora, dans mon for intérieur, je lui ai souhaité une vie pleine de bonheur.

Dès mon arrivée à Paris, je suis allée dans cet hôpital où Emilie avait fini sa vie, mauvais souvenirs... Au département des soins palliatifs, on m'a prescrit de nouveaux patchs plus efficaces contre la douleur. Soulagement mais au prix d'une somnolence, alors quand la souffrance deviendra intolérable, quand on augmentera à nouveau les doses, que va-t-il se passer ?

Je contacte la fondation à laquelle j'ai régulièrement fait des dons ces dernières années, bien nommée 'âme éternelle' ! Elle facilite le chemin semé d'obstacles qui me permettra de bénéficier d'une MVA, mort volontaire assistée. Ils me proposent des cliniques en Hollande, en Belgique et aussi en Suisse. Attention, il est important de ne pas pouvoir remettre en cause mon état mental lorsque je devrai activer la perfusion moi-même, appuyez sur le bouton. Je dois choisir le bon moment, ni trop tôt ni trop tard.

Je pense que le moment est venu. J'opte pour la troisième solution. Ils me rappelleront et prendront rendez-vous, notamment pour des entretiens en face à face avec des psychologues et des médecins.

Je range l'appartement, laisse quelques directives à Claire et Luc, prépare un bagage. J'ai encore besoin de trouver une veste chaude comme celles que l'on utilise pour les sports d'hiver. Là où je vais, il fait froid. Ce sera certainement le dernier vêtement que j'achèterai de ma vie.

Immersion : mode deep-diving, je suis Théo, lac Léman, côté Suisse, clinique Beau Lac, lundi 23 janvier 2020.

J'ai pris un taxi, la dépense n'a plus d'importance. Sur le chemin je me suis arrêté pour me recueillir une dernière fois sur la tombe d'Émilie. La plaque a été gravée finalement, mais pour cela, j'ai dû rappeler l'entreprise funèbre à plusieurs reprises. Émilie Royol, à ses côtés on lit Paulette, Laurette, les prénoms des sœurs de son père.

J'étais invité chez elles avec Émilie pendant les grandes vacances scolaires d'été. Une grande propriété, le bonheur de vivre dans la nature, les prés, les châtaigniers et sorbiers sauvages, le verger, je me souviens. Émilie et moi dans les grandes branches des cerisiers en train de se gaver de gros fruits si mûrs qu'ils en étaient presque noirs, elle en train de me tendre un fruit déjà picoré par les moineaux, les meilleurs, les tartes aux pommes, pâtes de coings et confitures de figue, les 'calinois', sortes de calissons où les noix remplacent les amandes et la pâte de pomme le melon confit, les œufs de cane. Je me souviens aussi de la photo du grand-père paternel d'Émilie. Elle était posée sur le buffet de la salle à manger. Regard profond, yeux bleus, tranquille assurance, Émilie en avait hérité.

Même si je ne crois en rien de particulier après la mort, c'est stupide, j'ai tout de même demandé que l'on place l'urne contenant mes cendres dans le caveau juste sur son cercueil. Elle l'aurait voulu, un dernier geste d'amour pour tout ce que nous avons partagé. Je la rejoindrai dans ce petit cimetière de province. Ni l'un ni l'autre n'auront réalisé nos rêves d'enfant, fascinante Afrique, hasard ou destinée ?

Cette fois je suis arrivé à destination, à mi-chemin entre Lausanne et Genève. En entrant dans la clinique, je m'efforce de ne penser à rien. On m'attend et m'accueille comme un patient ordinaire qui se ferait hospitaliser pour poser une prothèse de hanche, normalité rassurante. Il y a encore quelques décorations de Noël dans le hall sinon tout est net, calme et propre. La clinique est bien nommée. La fenêtre de la chambre ouvre sur un magnifique panorama, le lac et sur la rive opposée un écrin de sommets couverts de neige. Le décor de la chambre est discret et le matériel médical sait se faire oublier, des fleurs, une télévision et une chaîne hi-fi, un dernier décor pour une dernière scène de ma vie, ce que je verrai en dernier. Je dois m'efforcer de chasser de ma tête ces idées morbides. Je vais plutôt regarder mes photos préférées, un choix que j'ai effectué depuis longtemps. Surtout ne pas penser à tous ceux qui sont passés ici, résignés comme moi. J'ai fait un choix, le plus raisonnable, je dois me répéter qu'il n'y avait pas de meilleure solution.

Le jeudi trente janvier 2020.

Une semaine déjà que je suis là. Avant hier a eu lieu le dernier entretien. Maintenant le dossier médical est complet. Les nombreuses visites et contre-visites des médecins et psychologues ont conclu que mon état physique et mental était tout à fait compatible avec ma demande de MVA.

J'ai procédé aux dernières formalités, avec indifférence, comme s'il ne s'agissait pas de moi, confirmé aussi le choix d'une urne où déposer mes cendres après la crémation, vérifié l'adresse d'expédition en France. En ce qui concerne l'acte de décès, tout est déjà prévu, ils ont l'habitude.



Je suis dans mon lit. J'ai essayé de ne pas prendre trop d'antidouleurs pour m'assurer un dernier moment de pleine lucidité, une dernière synthèse de ma vie. Ainsi, c'était seulement ça ? C'est ce que chaque homme ou femme peut se dire avant de partir, des sas traversés l'un après l'autre, une vie qu'on aurait pu vivre autrement. On aurait pu faire mieux, réussir, briller dans d'autres voies que celle choisie, pour moi celle de la recherche. Une manière de se consoler en invoquant la destinée. Une chose est sûre, face à la mort on est seul.

Bing.com / create, prompt : a clinic on the shores of Lake Geneva in Switzerland, snow on the peaks in the distance.

Immersion : je suis Théo, clinique Beau Lac, vendredi 31 janvier 2020. Début d'après-midi.

J'avais le choix, je pouvais attendre encore un ou deux jours mais aussi à tout moment appeler l'infirmière et le médecin accrédité pour qu'ils chargent la mixture mortelle, le cocktail léthal censé me faire sombrer doucement vers la mort. C'est fait. Je suis prêt. L'infirmière vient de me donner le produit qui m'empêchera de vomir ou d'avoir des nausées quand le processus léthal commencera. Un dernier sourire de femme et elle sort discrètement. Elle sait que parfois, au dernier moment, le patient diffère de quelques heures sa décision. Je ne l'ai pas fait. A quoi bon ?

Je relis le dernier courrier de Claire. Elle et Luc m'invitent à nouveau. Ils ignorent tout de mon état. Je leur ai laissé deux documents dans l'armoire blindée de l'appartement à Paris. Le notaire leur en remettra la clé après les avoir avertis de mon décès. Une première lettre s'adresse aux deux, une autre est destinée à Luc seul, celle où je lui révèle l'existence de Flora.

J'aurai vécu jusqu'à soixante-quatorze ans, pas assez pour voir la colonisation de Mars ou celle de Titan. Pourquoi cette pensée à cet instant, parce que mes enfants ou petits-enfants la verront ? Avant de

partir je ferais mieux de rêver du plus beau, partir avec l'image de ceux que j'ai aimés. J'ouvre une dernière fois le mince album contenant quelques photos d'Émilie, Claire, Luc, Ayana, Joy Justin et Flora, aussi de ma mère et de ma grand-mère maternelle.

J'active la pompe avec la télécommande. En principe dans vingt à vingt-cinq minutes tout sera terminé mais très vite, auparavant, la torpeur va m'envahir. Je devrais ne plus penser à rien, impossible, tout se met à défiler dans ma tête en quelques minutes. Rêver du plus beau c'est souvent rêver de féminité, rêver d'enfance, rembobiner la pellicule cinématographique de sa vie, revenir en arrière et toujours plus si c'était possible jusqu'au confortable nid du ventre de sa mère, redevenir fœtus.

Bonheur d'enfant : onze ans, vacances d'été dans les Vosges, Saint-Dié, rue de l'Amérique, la maison de famille du côté maternel, les frères et les cousins jouant à la guerre dans les moraines glacières et dans la forêt, de simples pistolets à pétards et des branches comme épées. Encore plus en arrière, du côté paternel cette fois, autant de souvenirs heureux : en France dans le massif central, un chalet à flanc de montagne, au-dessus la forêt, en-dessous des champs de blé parsemés de bleuets et de coquelicots, les larges tartines de pain de seigle coupées dans une miche brun foncé, abondamment beurrées et couvertes de miel, le trajet pour aller chercher le lait dans un bidon de métal le matin à la ferme voisine, les sabots de la fermière, les premières aquarelles d'enfants.

En remontant encore plus le temps : la maison de mes parents quand je suis né, la robe de chambre en soie bleu nuit parsemée d'étoiles et de silhouettes blanches du Petit Prince, les rayons du soleil couchant sur le biseau du miroir de la salle de bains, spectre de couleurs, arc en ciel et bulles de savon, nacre des coquilles d'huîtres jetées au fond du jardin, irisations mystérieuses des petites paillettes colorées de la bague en opale portée par ma mère, ornée de deux perles fines délicatement nacrées, magie des couleurs, découverte de la lumière.

Et puis le temps des souvenirs reconstruits : le livre de bébé fait par ma mère avec l'évocation des premiers pas, des premières paroles, du premier mensonge pour un chocolat dérobé dans une bonbonnière en cristal. Mais le voyage est fini, autant fermer le livre ! Le sablier des souvenirs est vide, le marchand de sable est passé, petit enfant, cette fois il est temps de dormir...

J'augmente légèrement le son ambiant, une musique de Haendel, la synthèse de ce qu'il y avait alors de mieux en matière de musique en

Europe. Elle évoque pour moi l'intelligence, la vraie, un permanent renouvellement, les jeux d'eau, jets et gerbes qui jaillissent, rebondissent en permanence, imaginent sans cesse de nouvelles figures. Sortant de la bouche de dieux et de celle d'animaux marins, l'eau s'élance vers le ciel pour retomber en gouttelettes et ruissellements sur le large plan d'eau, une source, comme ma vie aurait pu l'être.

Maintenant tout est calme, je vais disparaître. Il est quinze heures. Ma vue se brouille, le son s'assourdit, des fleurs, le dernier émerveillement d'un vieillard, le premier d'un enfant, plus rien, le néant.

Immersion : je suis Joy, je suis à l'appartement d'Émilie en compagnie d'oncle Luc et de Claire ma mère, en mode fantôme, fin février 2020.

Claire et Luc sont dans la cuisine, tasse de thé à la bergamote pour elle, espresso pour lui. Dans l'armoire blindée ouverte avec la clé remise par le notaire il n'y avait pas grand-chose : quelques bijoux d'Émilie, deux lingotins d'or, des documents de famille, des archives administratives, des photos, des vidéos sur des CD, quelques cassettes à bandes magnétiques, enfin un exemplaire d'un essai inachevé, les petits bouts de papier pas encore assez rassemblés. Il y avait deux lettres aussi ; ils s'approprièrent à les lire.

La première, en deux exemplaires, est à l'attention de Claire et de Luc :

Quand vous lirez ces lignes j'aurai quitté ce monde. Si je ne vous ai pas alertés c'est que tout est allé très vite. J'étais atteint d'un mal incurable. Refusant la déchéance, j'ai préféré partir dignement, sans souffrir physiquement. La longue et douloureuse agonie chrétienne, celle qui attend une grande majorité des femmes et hommes en Occident, ce n'était pas pour moi. Votre présence n'aurait rien changé non plus, seulement contribué à rendre les choses plus difficiles. C'était donc mieux ainsi. Dans la mort, seule m'effrayait la souffrance physique ; le reste relève de l'absurde, je veux dire le fait qu'il y ait ou non quelque chose derrière, que le tunnel de lumière soit la porte du paradis, la résurrection à la clé ou la résurrection à la fin des temps dans une communion de toutes les âmes. Tout cela n'existe que dans le délire des hommes, une croyance en la vie dans l'au-delà qui n'est en fait que consolation des faibles. Quand mon cœur aura cessé de battre, quand les derniers soubresauts de ma pensée consciente se seront éteints, je sais que pour moi il n'y aura plus rien.

La véritable immortalité de l'espèce humaine est dans la descendance et pour moi c'est vous, ensuite Justin et Joy et les autres enfants si vous avez le bonheur de leur donner des frères ou sœurs. Plus ils seront proches de vous, plus ils vous

ressembleront et plus vous continuerez à vivre à travers eux, moins vous aurez à craindre vous-mêmes la mort puisque votre génération devrait encore la connaître. En chacun de vous, il y a un peu de moi, un peu d'Émilie. En Justin et Joy il y aura un peu de vous, de Ray, de Jill et je l'espère le meilleur. Ainsi va la vie. Nous aurions pu être plus souvent ensemble si le rythme trépidant et imprévisible de la vie nous l'avait permis. Si je devais vous donner le plus précieux des conseils, ce serait de consacrer aux enfants le maximum de temps et d'attention, de maintenir des liens familiaux forts, de résister à toutes les forces destructrices qui tendent à les détruire dans ce monde obsédé par l'argent et la richesse.

Faut-il donner un sens à la vie ? C'est une question que chacun finit un jour ou l'autre par se poser, presque toujours à la veille de quitter ce monde. Absurde de vivre pour souffrir ! Certains se consolent en pensant que l'existence n'e serait qu'une tragi-comédie où chacune, chacun aurait un rôle à jouer, décidé avant leur naissance. Alors, faire mieux ? Comment cela aurait-il été possible ? D'autres cherchent à tout prix à ce que l'on se souvienne d'eux après leur mort. Ils veulent absolument laisser une trace, par la guerre, le mécénat, la politique, la littérature. Comme c'est vain ! L'exceptionnelle accélération des connaissances accomplie par l'Occident en si peu de temps est un encouragement pour l'espèce humaine. Elle comprendra peut-être un jour à quoi servent vraiment la conscience et l'intelligence. Progresser sur ce sujet est une priorité.

Tous deux vous êtes maintenant au pays ou rien n'est jamais assez grand pour l'homme, où tout est possible. Vous êtes en mesure de participer à la résolution de cette énigme, vous êtes en train d'accomplir ce que moi-même j'aurais aimé faire. Je voudrais tant que Justin et Joy suivent aussi cette voie. Je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Claire et Luc demeurent silencieux. L'autre lettre est destinée à Luc seul. Il l'ouvre : à l'intérieur d'une feuille épaisse pliée en deux et couverte de l'écriture manuscrite de Théo, il y a aussi une photographie, le portrait d'une adorable petite fille métissée. Le regard, bien qu'enfantin, lui semble familier.

Luc, ces lignes j'aurais voulu te les donner à lire avant. De mon vivant, j'ai si souvent hésité. Il s'agit de ton voyage à Pointe Rouge il y a un peu plus de quatre ans. J'ai vite compris qu'il se passait quelque chose entre toi et Ayana, je ne te voyais quasiment plus. Olympe m'a alerté ; cependant, connaissant Ayana, jamais je n'aurais pensé que, enfin que ça aille si vite ! Sans doute que je n'ai jamais compris les femmes, toujours est-il qu'elle est tombée amoureuse. Après être parti, tu n'as plus donné de nouvelles, elle était inconsolable. Te donner plus

de détails aujourd'hui ne servirait à rien. Quand elle s'est aperçue qu'elle était enceinte, elle a été heureuse, un don de Dieu, de la nature, la plus belle chose de la vie, comme le pensent la plupart des femmes.

Elle a attendu de tes nouvelles, espéré que tu reviendrais, au moins que tu la contacterais, mais rien ! Elle n'a même pas cherché à te faire des reproches. Dès que j'ai connu la situation j'ai tenté d'inventer toutes sortes d'histoires, que tu étais pris dans des travaux qui nécessitaient ta présence. J'ai même avancé un jour une prétendue date de retour, c'était quelque temps après la date prévue pour l'accouchement. A-t-elle été dupe ? Je ne saurais te l'affirmer.

A la lecture de ces premières lignes, Luc a pâli. Il pose la lettre, respire un grand coup et reprend la lecture. Claire ne comprend évidemment pas.

Bien sûr il n'a jamais été question pour elle de renoncer à l'enfant. Elle est très croyante et elle a conservé le fruit de votre relation, neuf mois après elle a donné naissance à Flora. Je n'ai pas à te juger, simple épisode exotique ou plus. Jill, Justin, déjà une vie, deux familles, bien sûr c'est difficile. Un tabou, c'est hors norme dans notre civilisation hypocrite même si cela n'a aucun sens. Pour Ayana, cela a été un rêve brisé, un bonheur trop court. Elle a compris, Jill et Justin d'un côté, elle de l'autre. Elle m'a fait promettre de ne rien dire et j'ai respecté son choix. La naissance a eu lieu le vingt-cinq août 2016 dans une clinique privée. J'ai fait le nécessaire pour qu'elle bénéficie des meilleures conditions.

Par la suite la vie a repris, notre nouvelle vie. Olympe a rouvert son atelier de couture, Ayana a repris son travail et progressé rapidement en responsabilités. Dans son entourage on murmurait que j'étais peut-être le père, elle laissait dire. Le temps a passé et tu ne lui donnais toujours pas signe de vie. Quand j'ai appris à l'été 2019 que j'étais condamné j'ai proposé de reconnaître Flora au consulat. Ta propre fille est aujourd'hui officiellement votre sœur à Claire et à toi, elle a la nationalité française. Tu trouveras ci joint son acte de naissance. Ce que tu penseras de tout ceci n'a bien évidemment plus d'importance pour moi ; de toutes manières, je n'ai pas trouvé de meilleure solution. Je ne pouvais me résoudre à les abandonner. Flora est bien sûr la ravissante petite fille qui est sur la photo jointe. Elle vous ressemble à tous deux, toi et Ayana ; elle promet d'être au moins aussi jolie que sa mère. Sache qu'elle m'a donné beaucoup de bonheur et illuminé les dernières années de ma vie.

Luc repose la lettre. C'est un choc mais Claire n'a pas besoin de savoir.

La Machine me fait partager les pensées et les souvenirs de Luc.

Les pensées se bousculent dans la tête de Luc. En quelques instants

tout remonte, aussi clairement que si c'était hier. Ces quelques jours, il avait entrevu un autre monde, le bonheur qui inonde une nouvelle vie.

Après le weekend à Pointe Rouge, il avait ramené le lundi matin Olympe et Ayana à la ville. Théo avait préféré ne pas venir. Bref passage à la boutique. Pour accéder à l'appartement situé à l'arrière il fallait passer entre deux tables portant des machines à coudre. Le logement était bien tenu, coquet avec même un petit jardinet. Le temps pour Ayana de se changer et il l'avait raccompagnée sur son lieu de travail, un des buildings du quartier administratif, en plein centre. Il l'avait déposée un peu avant, par discrétion et sans qu'elle n'ait à le lui demander.

A midi, ils avaient déjeuné ensemble au Méridien, un des meilleurs hôtels, au bord de la piscine. Ni l'un ni l'autre n'avaient envie de se quitter. Attendre le prochain weekend à Pointe Rouge ? Cela leur semblait trop long ! Ayana avait sollicité et obtenu un congé de quelques jours. Olympe n'était même pas au courant car Ayana rentrait tous les soirs, même si parfois c'était tard.

Toute la semaine ils avaient été ensemble. Luc ne rentrait que très rarement à Pointe Rouge, prétextant des téléconférences urgentes. Ils avaient partagé leur temps entre la piscine et sa chambre à lui. C'est alors qu'Ayana lui avait fait comprendre qu'elle était encore vierge. Lorsque sur le lit et au creux de l'oreille elle lui avait rappelé que c'est lui, Luc, qui lui avait appris à nager, il avait compris ce qu'elle demandait. Était-elle bien sûre de le vouloir ? Oui ! Elle avait insisté.

Alors les sens l'avaient emporté, la nature avait fait son travail. De retour à Boston pour les fêtes de fin d'année, Luc avait essayé de faire le point. C'est la première fois qu'il trompait Jill. Cette union officialisée en mariage avait été tout à la fois un modèle d'équilibre, de satisfaction des sens autant que de mode de vie. Justin en était né. Jill était belle aussi, le modèle de ce que tout homme en Occident aurait voulu avoir pour épouse. Quel tour lui avait joué le destin en mettant ainsi en péril un tel bonheur ?

A chaque fois qu'il pensait à cette situation, la raison lui dictait d'oublier. Cela ne l'empêchait pas pour autant de penser aussitôt que s'il n'avait pas été déjà marié, alors Ayana aurait été la femme de sa vie. Ensuite, le temps était passé. Cette ouverture vers un autre bonheur, il avait peu à peu tenté de la refouler. Son travail était de plus en plus prenant. Sans nouvelles ni d'Olympe ni de Théo, il avait fini par se dire que ce n'était qu'une passade, une aventure sans conséquences, que les

mots d'amour d'Ayana étaient ceux d'une première expérience et peut-être pas plus. Il s'était lourdement trompé. Mais pourquoi diable son père avait-il tenu cette promesse stupide ? Et que faire maintenant ?

~